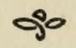

U d'/of OTTAWA
39003002478500

Sous la direction

de Monseigneur LOBBEDEY

Évêque d'Arras, Boulogne et St-Omer



La Guerre en Artois

Paroles épiscopales. Documents. Récits

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1916

PRÉFACE

En offrant à Nos diocésains et, — s'ils veulent bien l'agréer, — aux catholiques de France ce livre sur La Guerre en Artois, *nous avons conscience de leur présenter une œuvre qui ne peut être actuellement ni complète, ni définitive.*

Nous sortirions de Notre rôle, si Nous voulions raconter à fond l'histoire militaire *de la guerre, sur le glorieux et douloureux théâtre qu'est encore une partie, de moins en moins considérable, de Notre diocèse. Mais, d'autre part, Nous craindrions d'être infidèle à Notre mission pastorale, si Nous ne fixions le souvenir de ce que Nous avons déjà dit et écrit à Notre clergé et à Notre peuple, pour les éclairer et les consoler, et si Nous ne rappelions ce que l'un et l'autre ont fait et continueront de faire, pour répondre à Notre voix. Ces pages seront donc surtout consacrées à l'histoire* religieuse *de la guerre en Artois, en son état actuel.*



Notre regard se tourne d'abord vers Rome, comme il convient à des fils aimants et reconnaissants. Après avoir

pleuré Pie X, de sainte et vénérée mémoire, Nous avons, de Notre ville épiscopale encerclée et bombardée, envoyé à Sa Sainteté Benoît XV, avec les protestations de Notre dévouement, divers rapports sur les causes de Nos tristesses et de Nos deuils. Et, chaque fois, Nous avons reçu du Vatican les preuves que le Souverain Pontife est véritablement, pour Nous et pour la France, un Consolateur, un Bienfaiteur, et surtout un Père.

Ses paroles sont les premières que Nous tenions à présenter au lecteur; en sortant du cœur du Vicaire de Jésus-Christ, elles prêchent, avec la patience, la confiance dans le triomphe de la juste cause que la France défend.

*
* *

De plus, le droit éternel et imprescriptible exige que, par le rappel de la doctrine et surtout par le simple exposé des faits, Nous élevions devant le monde la plus énergique protestation contre tout ce qu'en Artois — plus qu'ailleurs peut-être — les non-belligérants et leurs biens, les monuments sacrés, — où Dieu réside, — comme les souvenirs de notre glorieuse histoire, les monastères, les asiles ouverts, par l'Eglise ou avec son concours, aux blessés, aux malades, aux infirmes, aux enfants sans défense, à la jeunesse chrétienne et à Nos lévites, ont souffert de la barbarie consciente de nos ennemis et de leur prétendue « culture ».

Nous avons le devoir de leur opposer les sacrifices qu'ont faits, généreusement et glorieusement, à l'Eglise et à la patrie, Nos prêtres et Nos clercs, Nos religieux et Nos religieuses, les membres de Nos œuvres catholiques, au prix de leurs labeurs, de leurs tortures physiques et morales, et même de leur vie.

Il faudra, pour en donner une idée, revenir par la pensée vers Notre cité épiscopale d'Arras, appelée sans exagération la « ville martyre », et parcourir le front d'Artois. — Quelques étincelles de poésie et d'art éclaireront le tableau sans vouloir ni pouvoir l'égayer.

Tel est l'objet des principaux documents *et* récits *qui se partagent ce livre. Il convient de le compléter par l'indication discrète de ce qui s'est fait, à l'*arrière; *là, on s'est appliqué à guérir les plaies des corps et des âmes, que la guerre présentait, vives et béantes, à la pitié de tous ceux, de toutes celles qui, dans Notre diocèse, ont connu le péril seulement de loin, mais qui ont haussé leurs vertus à la hauteur des circonstances; à côté des ruines, ils ont fait abondamment fleurir et fructifier partout l'olivier sacré de la charité.*



Nous avons demandé à de multiples collaborateurs, — témoins ou acteurs de la guerre en Artois, — de Nous renseigner, clairement et simplement, sur ce qu'ils savent. Ils l'ont fait avec une bonne volonté et une promptitude dont Nous les remercions très vivement. Leurs rapports, publiés ou résumés ici, sous Notre direction, avec l'assistance de Nos vicaires généraux, donneront à ce livre sa valeur documentaire.

*« Ce livre », — dirons-Nous après Mgr Tissier, dont l'*Histoire de la guerre en Champagne *a inspiré la nôtre* (1), *— « a souvent une allure confessionnelle et même « apologétique. Mais si nous avons mis en relief la con- « duite du clergé et l'action religieuse, c'est avec la pen-*

(1) Introduction, p. VI, Téqui, éditeur.

« *sée, et nous pourrions ajouter la certitude, que quel-*
« *que autre auteur, à notre exemple, fera ressortir plus*
« *spécialement les mérites civils, auxquels d'ailleurs*
« *nous nous sommes plu à rendre hommage, chaque*
« *fois que s'en est offerte l'occasion.* »

*
* *

Nous avons tenu à ce que, parmi les exemples de foi, de courage, de charité qui n'ont cessé de se manifester avec éclat autour de Nous, ceux de nos alliés de Belgique et d'Angleterre, — qui sont aussi nos hôtes en Artois, — fussent signalés et honorés.

Ils sont ainsi les premiers à rappeler que leur suprême Allié, comme le nôtre, — Nous ne saurions trop le redire, — c'est Dieu, par Sa Croix, Son divin Cœur, Son Eucharistie! Avec Lui, c'est aussi Sa Sainte Mère, Patronne de Nos trois villes épiscopales, d'Arras meurtrie, comme de Boulogne et de Saint-Omer, épargnées et sauvegardées.

Aux pieds de la Madone, « Reine de la Paix », Nous déposons, — pour qu'Elle nous obtienne cette paix, dans le droit et après la victoire, — cet humble hommage de Notre piété filiale et de celle de tous Nos diocésains : Sub tutela Matris.

Boulogne-sur-Mer, en la fête le la Conversion
de saint Paul, 25 janvier 1916.

† Emile, *évêque.*

INTRODUCTION

L'action providentielle dans la guerre présente (1)

Chacun suit avec une attention passionnée la marche du développement de la guerre; elle est le thème de presque tous les écrits qui se publient actuellement, le sujet qui revient sans cesse dans les conversations.

Nous voulons en parler à Notre tour. Dans quel but, sinon dans celui de vous éclairer sur les événements qui se déroulent, en montrant le pouvoir souverain auquel ils ne cessent pas d'être subordonnés et quant à leur suite, et quant à leurs résultats ?

Nous, en effet, chrétiens, nous ne pensons pas que, dans le jeu de son activité, l'homme reste abandonné à ses seules forces; nous pensons encore moins qu'il est le jouet d'une fatalité tyrannique, ou d'une puissance aveugle et capricieuse; nous sommes persuadés, au contraire, que notre action est continuellement soumise à une Providence parfaitement éclairée, juste et bonne.

Quel est le rôle de cette Providence dans les circonstances actuelles ? C'est ce que Nous désirons préciser; bien certain qu'en le faisant, Nous travaillerons à maintenir, et, au besoin, à relever le courage et la confiance de tous.

Or, sous un premier point de vue, la guerre apparaît

(1) Extrait de la Lettre pastorale du Carême de 1915.

comme un fléau; fléau réel, fléau terrible, parce qu'à lui seul, il déchaîne presque tous les maux à la fois. L'action de la Providence consiste en ceci qu'elle donne à l'épreuve qu'il impose une vraie *valeur expiatrice.*

Sous un autre point de vue, la guerre est, comme on l'a dit : *une forme de la noblesse humaine;* c'est-à-dire qu'elle fait naître de sublimes vertus, qu'elle suscite d'héroïques efforts, — et, dans la mesure où elle est sollicitée par nos prières et nos mérites, l'action providentielle peut féconder ces vertus, rendre efficaces ces efforts au point de les faire aboutir à une paix glorieuse, et au relèvement moral de tout un peuple.

Telles sont les deux vérités que Nous allons exposer.

I

L'ACTION PROVIDENTIELLE DONNE AUX SOUFFRANCES QUE CAUSE LA GUERRE UNE VERTU EXPIATRICE.

1. La guerre se définit : *une suite de violences par lesquelles chacun des adversaires cherche à se rendre maître de l'autre.*

Ces violences n'ont pas été les mêmes dans le cours des siècles et dans les différents pays du monde. Elles ont varié quant à la méthode, l'intensité et la durée.

Terribles toujours, elles sont véritablement effroyables quand la guerre entreprise est décidément un carnage sans merci, ne devant pas s'arrêter avant l'épuisement complet, l'entière destruction d'une, sinon de toutes les parties belligérantes.

2. Telle est celle dans laquelle nous nous trouvons présentement engagés. Quoi qu'on en puisse dire, nous ne l'avons ni cherchée, ni voulue; elle nous a été imposée; l'honneur national nous l'a fait accepter comme on accepte un devoir et maintenant, nous la faisons avec l'énergie, avec l'entrain de ceux qui ont la conscience d'être, en combattant, les défenseurs de la justice et les champions du droit.

Cependant, quelque certaines que soient la loyauté de nos intentions et la sainteté de notre cause, quelque fon-

dée que paraisse être, en ce moment, l'espérance du succès final, il faut bien avouer pourtant que la guerre ne va pas sans son habituel cortège de victimes et de désastres. Ce qu'elle a déjà semé de souffrances, dans les nations qu'elle a soulevées et mises aux prises l'une avec l'autre, est incalculable.

*
* *

3. Les premiers à le savoir sont nos chers et courageux *combattants*.

Comme ils souffrent, en effet, ceux qui, pendant des jours et des nuits interminables, sont condamnés à mener *la vie en creux!* Quelle existence que l'existence souterraine de ces tranchées : demeures étranges pour ceux qui rêvaient de se battre en pleine lumière; abris périlleux autour desquels la mort ne cesse jamais de faire le guet, et dans lesquels, pour prendre quelque repos, il faut oublier que les nuages du ciel y versent la froide pluie de l'hiver, et que la foudre humaine y fait tomber sa pluie de feu!

Comme ils souffrent aussi, ceux qui, pour avoir tenté quelque offensive, essayé une reconnaissance, ont été mortellement frappés dans la nuit; qui gisent seuls, abandonnés, agonisants sur une terre nue, comme s'ils n'avaient au monde ni foyer pour les recueillir, ni famille pour les aimer!

Comme ils souffrent, enfin, les soldats qu'un ennemi plus fort a pris, qu'il a désarmés, qu'il emmène à travers les imprécations, les insultes d'une foule sans pitié, vers une terre lointaine où ils trouveront, peut-être, moins des surveillants que des bourreaux!

4. Hélas! les souffrances causées par l'état de guerre dépassent de beaucoup les rangs de l'armée. Où ne sont pas leurs victimes? Allez de foyer en foyer, dans toutes les directions et jusqu'aux extrémités de notre sol français, vous les y trouverez.

Vous les trouverez surtout là où l'envahisseur a réussi à prendre pied; parce que là, il viole outrageusement ces lois respectables qui, fondées sur le droit naturel, sur les principes les plus élémentaires de l'humanité, sur des conventions internationales, mettent hors de toute atteinte

les biens des citoyens inoffensifs, les personnes désarmées et particulièrement ces deux faiblesses sacrées qui sont : *la femme et l'enfant.*

L'ennemi méconnaît ces lois; il les méconnaît volontairement, il les transgresse, non d'une façon purement accidentelle, mais d'après une méthode nettement arrêtée et fidèlement suivie.

Avouons-le : on comprendrait encore des actes individuels, des actes isolés de barbarie. La guerre a toujours été l'occasion de crimes plus ou moins nombreux. « Quand on racole des millions d'hommes et qu'on les pousse de force sur un champ de carnage, on est certain de trouver parmi eux un certain nombre d'individus prêts à des actes dont la nation aura honte, et dont le commandement ne voudra jamais prendre la responsabilité. »

Ce qui s'est passé, ce qui se passe encore dans nos provinces envahies montre tout autre chose que de simples accidents. Des rapports officiels parlent d'incendies, de massacres, d'atrocités de toute sorte; de plus, ils démontrent que ces actes n'ont pas seulement été exécutés d'après un plan froidement prémédité, mais qu'ils sont approuvés en haut lieu et pleinement glorifiés.

5. On a dit : *La guerre moderne est un art; la guerre ancienne n'était qu'un instinct;* nous pouvons ajouter : la guerre présente est à la fois un art et un instinct : un art très raffiné, un instinct très féroce.

Si féroce, que Nous frémissons d'avance à la pensée du spectacle que Nous aurons sous les yeux quand il Nous sera permis de visiter la portion particulièrement éprouvée de Notre diocèse. Là, que verrons-Nous ? qu'entendrons-Nous ?

Que verrons-Nous là où il y avait des demeures intactes, des champs bien cultivés et partout le mouvement et la vie ? Abattue, l'église; en ruines, le presbytère; en cendres, la plupart des autres maisons; abandonnés, les châteaux et les fermes.

Qu'entendrons-Nous là où les habitants traitaient paisiblement de leurs intérêts, où une jeunesse enthousiaste et chrétienne s'encourageait au bien, où des fidèles nombreux et fervents chantaient et priaient devant les saints

autels? Est-ce que le silence n'est pas là où l'on a fait le désert?

6. Et pourquoi parler de ce qui est en dehors de Notre ville d'Arras, quand cette cité elle-même nous offre le plus lamentable amas de ruines qui se puisse imaginer?

O Arras, ville infortunée qui as cessé d'être belle et n'as point cessé de Nous être chère! Qui pleurera jamais assez tes sanctuaires dévastés, tes demeures détruites, la fuite éperdue d'un grand nombre de tes fils, les souffrances de ceux qui n'ont pas pu, ou pas voulu te quitter? Plus d'une fois, tu as été éprouvée dans le passé; l'as-tu été aussi terriblement que de nos jours? Tu as été saccagée par les Vandales et les Huns d'Attila au ve siècle, par les Normands au ixe, par Louis XI au xve; toujours tes évêques ont pu te relever; aurons-Nous le même bonheur?

*
* *

7. Ce qui Nous console, c'est que tant de souffrances auront leur terme et leur compensation, car nous n'oublierons pas de les supporter *chrétiennement.*

Personne de nous n'étant sans quelque faute, la peine subie peut être appelée un châtiment. Or, le châtiment est stérile, il ne sert qu'à torturer, si la victime succombe avec la résignation passive de l'être sans raison; le châtiment se double d'une faute quand l'homme atteint par lui se révolte, et blasphème la Providence qui le permet; mais le châtiment change de caractère et de nom pour devenir cette grande chose qu'on nomme : l'*expiation*, quand la souffrance est chrétiennement supportée.

Et elle l'est par un grand nombre d'âmes. Celles-ci reconnaissent avec Lacordaire que *la peine toute seule n'expie rien*, que *ce qui expie, c'est la peine avec le repentir*, et elles se repentent; bien mieux, quelques-unes adorent joyeusement la main qui laisse s'échapper tant de maux, parce que c'est la main d'un Père qui ne cesse pas d'aimer ceux qu'il éprouve; il en est qui, devant leur établissement en flammes, peuvent chanter le *Te Deum*, et Nous en savons qui, au milieu des ruines de leur demeure dévastée, le cœur pourtant déchiré par des sépara-

tions cruelles, quotidiennement menacées de mort, chantent chaque matin la *Bonté de Dieu*.

8. Et c'est en cela que se montre le premier effet de l'action providentielle; action merveilleuse qui fait monter les âmes au plus haut degré de la vertu; qui prend en nous notre misère pour en faire quelque chose de fécond et d'auguste; qui s'empare de ce que les hommes redoutent le plus, pour en faire ce qu'il y a de plus souhaitable; qui nous relève par ce qui devrait nous abattre; qui fait servir au bonheur d'une vie sans fin ce qui semblait ne pouvoir être bon qu'à une chose : hâter la mort.

II

L'ACTION PROVIDENTIELLE PEUT NOUS PROCURER UNE PAIX VRAIMENT GLORIEUSE.

9. A la vérité, ce qui frappe d'abord dans la guerre, ce sont les victimes qu'elle fait, et les maux sans nombre qu'elle engendre. Mais elle a d'autres effets, des résultats meilleurs.

Elle est, en effet, une merveilleuse excitatrice de toutes les énergies latentes de la race; elle donne l'essor aux plus mâles vertus, et, poussant l'homme à de continuels efforts, elle le force à développer toutes les qualités dont la nature et l'éducation l'ont pourvu.

On n'a jamais été mieux à même de le constater que de nos jours. *Vertus militaires et vertus civiques*, les unes et les autres portées jusqu'au degré le plus héroïque, nous en sommes, chaque jour, les témoins émerveillés.

10. Par exemple : Quelle résignation courageuse ne montre-t-on pas dans les adieux faits à une famille aimée! Quelle promptitude à laisser là ses affaires, ses intérêts personnels, ses habitudes, ses occupations les plus chères! Et, dans le feu des combats, quand, de tout côté, l'artillerie *chante son chant de mort*, quelle intrépidité stoïque à marcher en avant, à faire voir aux camarades qui suivent comment on meurt quand on est brave! A quelle époque a-t-on pu admirer dans nos armées une fermeté plus soutenue, et toutes les qualités d'endurance,

d'inlassable ténacité que ne soupçonnaient pas ceux qui nous prenaient volontiers pour une nation en décadence, une race dégénérée, et que nous n'étions pas loin de nous refuser à nous-mêmes! Enfin, quelle patience dans ces blessés, qui, au milieu des plus cruelles tortures causées par des opérations nécessaires, déclarent qu'on ne saurait trop souffrir pour la France!

Aussi, cette France est fière de ses fils; et des autres nations, celles mêmes qui auraient été le plus tentées de nous regarder avec une certaine pitié, presque avec mépris, ne peuvent s'empêcher de reconnaître notre vaillance et d'applaudir un peuple qui sait défendre si fièrement ses libertés et son honneur.

*
* *

II. D'autre part, les vertus civiques ont grandi du même coup.

Des hommes qui ont vu l'incendie dévorer, avec leurs maisons et leurs biens, tout le fruit d'un pénible et long travail, acceptent, sans se plaindre, la nécessité de refaire une fortune anéantie, et, pour cela, de recommencer l'ancien labeur à l'âge où l'on n'aspire plus guère qu'au repos. Des femmes restées seules après le départ de leur époux, de leurs enfants, n'abandonnent pas le fardeau des affaires et le portent vaillamment, si lourd qu'il soit devenu pour leurs faibles épaules. Et que dire de l'empressement avec lequel ceux et celles qui le peuvent s'efforcent de subvenir aux mille nécessités que la guerre engendre? Dans ce pays de France, on en est toujours sûr, l'infortune ne monte jamais si haut que la charité ne puisse l'atteindre. Voyez comme celle-ci s'ingénie à trouver tous les secours demandés, à donner tous les remèdes nécessaires! Comme elle est généreuse, active dans ses desseins, délicate et douce dans ses procédés! Nous l'avons vue à l'œuvre dans nos ambulances et nos hôpitaux; et dans les visages penchés sur les plaies, dans les mains qui soignaient le mal, Nous croyions voir quelque chose de la bonté divine. Quel plus frappant contraste que celui qui existe entre les brutalités plus que sommaires de la ba-

taille, et les attentions maternelles dont les victimes deviennent aussitôt l'objet? Autant la blessure est faite sans pitié, autant elle est soignée avec amour.

12. Hâtons-nous d'indiquer ce qui fait le prix des vertus militaires et civiques dont Nous venons de parler. C'est que, au moins dans la plupart des cas, ces vertus méritent d'être appelées chrétiennes, d'être louées et récompensées comme telles, attendu qu'elles ont Dieu pour premier inspirateur et pour soutien.

Chrétien est le patriotisme de nos soldats, prêtres, lévites et laïcs de tout rang, de toute arme. Volant à la défense de la patrie, ils reconnaissent dans ce fait un devoir, et dans ce devoir l'expression de la volonté divine qui le dicte, et, en le dictant, le rend obligatoire. C'est bien, en définitive, pour se conformer à cette volonté suprême qu'ils sacrifient leur existence et tout ce qu'elle pouvait contenir de biens terrestres; ne connaissant plus le respect humain que pour le mépriser, obéissant à tout ce que le baptême et les religieuses pratiques du passé ont mis dans leur âme, ils vont droit à Dieu dans la Confession, la réception de la sainte Eucharistie, le chant des saints cantiques et la prière. Chose merveilleuse! Ils croient, ceux qui pensaient avoir perdu toute croyance; ils se prosternent, ceux qui se vantaient de ne plus rien respecter; ils prient, ceux qui s'imaginaient avoir oublié toute prière; et l'on voit s'accomplir, au bruit strident des mitrailleuses, des cérémonies qui, d'ordinaire, ne se déroulent que dans le silence du sanctuaire. Elle est donc aussi vraie que consolante, cette parole d'un général : *Cette guerre, où le prêtre mêle son sang à celui du soldat, resplendit de surnaturel.*

Chrétienne aussi est la résignation des personnes retenues au foyer de la famille, parce qu'elle se soumet à tout ce que Dieu veut ou permet, alors même qu'elle n'arrive pas à comprendre le sens de l'épreuve qu'il impose; parce qu'elle fait reposer dans le secours d'En-Haut son principal appui, et dans la rétribution future ses meilleures espérances.

Chrétienne enfin est la charité, parce qu'au lieu d'être inspirée par un vague sentiment d'humanité, par l'attrait

d'une sympathie naturelle, ou la parenté du sang, elle l'est avant tout par les paroles du Christ prescrivant de nous aimer les uns les autres, déclarant qu'il regarde comme fait à lui-même ce que nous faisons au moindre de nos frères; parce qu'elle cherche dans la Sainte Communion la force de durer, et qu'elle ne compte que sur la divine bonté pour être payée de son dévouement.

Dieu soit béni de tout le bien spirituel déjà opéré à l'occasion de la guerre! Qu'Il veuille pourtant abréger la durée de cette épreuve qui deviendrait désastreuse en étant trop prolongée! Qu'Il daigne enfin la terminer par une paix dont la Patrie et l'Eglise aient toutes les deux à se réjouir!

*
* *

13. Est-il donc possible à Dieu d'intervenir dans les affaires humaines, d'influer sur tels ou tels événements en cours, au point d'en retarder ou d'en précipiter la marche, d'en assurer ou d'en empêcher le succès? Sans aucun doute; puisque le Créateur ne s'est jamais dessaisi des droits qu'il a sur ses créatures, sur leurs actes aussi bien que sur leur être.

Comment s'effectue son intervention? De plusieurs manières. Il peut recourir à des intermédiaires, ou célestes comme saint Michel, ou terrestres comme la bienheureuse Jeanne d'Arc; il peut aussi agir par lui-même, et par lui-même aveugler l'esprit de celui-ci, éclairer l'intelligence de celui-là. Bien que ces opérations demeurent secrètes, qu'on ne voie pas les ressorts mis en jeu, qu'on ne sente pas la touche de la main Toute-Puissante, cependant l'action divine se révèle plus ou moins clairement par ce que nous nommons l'*irrésistible*, l'*imprévu*.

Voici des hommes de guerre à qui a été confié le commandement des armées; ils n'ont pas manqué de tracer le plan des opérations futures; pour le faire aussi heureusement que possible, ils n'ont négligé aucune précaution, ils ont pris le conseil de chefs expérimentés; mais ils comptaient sur telle ou telle manœuvre des adversaires, tel ou tel concours de circonstances, et ce qui était sup-

posé dans les calculs n'arrive pas; ce qui arrive, c'est ce à quoi on ne pensait même pas : *c'est l'imprévu.*

D'autre part, l'histoire militaire nous apprend que des capitaines fameux sentaient parfois, aussi bien dans l'exécution que dans l'élaboration de leur plan stratégique, je ne sais quelle idée-force qui, tout en différant de leurs conceptions personnelles, s'imposait à eux et les menait impérieusement dans leurs marches et leurs conquêtes. Voilà l'*irrésistible.*

L'irrésistible, l'imprévu peuvent ne pas être autre chose que l'action providentielle elle-même, et c'en est assez pour autoriser nos prières; c'en est assez pour que nous demandions à Dieu de prendre en main notre cause et de la faire triompher.

*
* *

14. Ne dites pas que, de leur côté, les ennemis adressent au Ciel des supplications; car il ne faut pas confondre leur cause avec la nôtre, ni leur conduite avec notre conduite. Sans vouloir Nous prononcer sur leurs intentions, sans vouloir affirmer que leur but conscient est d'imposer au monde une civilisation matérialiste, une civilisation d'égoïsme et de dureté, il est certain que la guerre a commencé par une agression injuste, qu'ils en sont les auteurs, et nous, les victimes; il est certain aussi qu'ils accomplissent chez nous des actes dont rien n'excusera jamais la barbarie. Qui se tiendra devant Dieu, avec la confiance d'être agréé de lui, demande la sainte Ecriture? et elle répond : *Celui dont les mains sont pures et les desseins innocents;* ce n'est donc pas le peuple dont le cœur est plein d'une haine farouche, d'un insupportable orgueil, et qui porte aux mains des taches de sang.

15. Qu'on ne dise pas non plus que notre conscience nationale n'est pas sans faute; nous ne le savons que trop. Quelle nation n'a rien à se reprocher? mais si l'on voit le mal dont notre responsabilité de Français est chargée, qu'on voie aussi tous les sacrifices faits en vue de la réparation; si l'on écoute ce qui crie vengeance, qu'on écoute aussi ce qui demande miséricorde, Nous voulons dire, les paroles sublimes de tant de mourants s'écriant avant

de rendre le dernier soupir : *Pour Dieu, pour l'Eglise, pour la France!*

Non! ce n'est pas présomption de notre part de compter sur les préférences divines; et elle Nous paraît absolument justifiée, la confiance avec laquelle, dans toutes nos églises et chapelles, les foules chrétiennes répètent, sans se lasser, la supplication liturgique : *Ut cuncto populo christiano pacem et unitatem largiri digneris, Te rogamus, audi nos.* Accordez, Seigneur, au peuple chrétien la *paix* et l'*unité*.

*
* *

16. Gardons-nous bien de séparer ces deux mots : *la paix, l'unité*, chacun d'eux n'ayant de valeur que par son alliance avec l'autre.

Nous demandons d'abord la paix; une paix sérieuse, ferme, et non une trêve de quelques années. On l'a bien dit : « Il n'est pas un seul Français digne de ce nom, qui ne comprenne le péril en même temps que la honte qu'entraînerait pour nous une paix hâtive consentie par la lassitude. Ce ne serait pas seulement déserter la cause de la justice humaine dont nous avons la charge, ce serait encore signer par avance notre arrêt de mort, en permettant à l'adversaire implacable qui nous a manqués, cette fois, de préparer à loisir un nouvel et plus dangereux guet-apens. Lorsqu'un homme a été assailli à l'improviste et qu'il a pu parer le coup, il ne lâche point son agresseur qu'il ne lui ait arraché le couteau. »

Encore faut-il que le succès final ne tourne pas contre le bien des âmes, en semblant consacrer de sa gloire les tenants d'une politique antireligieuse. Si, en effet, ceux-ci devaient s'en prévaloir, pour s'applaudir de leur conduite passée, pour s'affermir dans leurs premiers desseins et continuer plus hardiment que jamais une méthode où la religion était persécutée, la liberté des consciences opprimée, si la guerre extérieure, qui a son côté grandiose et sa noblesse, ne devait cesser que pour faire place à une guerre intestine où il n'y a rien que de tyrannique et d'odieux, comment la paix serait-elle souhaitable, et comment pourrait-on la demander à Dieu?

Celle qui est l'objet de nos vœux et de nos prières est la paix dans la justice et l'unité.

Qui, en effet, avec le plus magnifique élan, s'est précipité sur l'ennemi; qui, pour en triompher, a bravé la mort? Un parti quelconque? Non, mais la France entière. Qui donc vaincra et devra profiter de la victoire? Un parti quelconque? Non, mais la nation entière.

17. Et tout porte à croire qu'il en sera ainsi : « Les hommes que la défense de la patrie a rapprochés, fondus dans un même peuple de héros, une fois le but obtenu, au lieu de retourner à leurs partis et de réveiller, de reprendre les anciennes querelles, continueront la cohésion des efforts résultant de la conformité des esprits et de l'union des cœurs; ensemble ils travailleront au bien social, ils s'occuperont de relever les ruines et de faire revivre la prospérité dans l'honneur et la vertu. »

Allons plus loin, et citons ces paroles d'un écrivain autorisé : « Je pense, dit-il, que la guerre allemande nous suffira, sans qu'il faille avoir encore la guerre civile, la guerre religieuse, la guerre sociale. *Nous reprendrons possession de notre bien vivant*, et après avoir chassé de nos frontières les Allemands, nous ouvrirons ces mêmes frontières aux meilleurs des Français, afin qu'ils rentrent chez eux et apportent, à la patrie qu'ils défendent magnifiquement, le renfort de leur intelligence et de leur charité. »

Qu'il en soit ainsi, et vraiment l'*œuvre de paix sera, chez nous, d'une beauté dépassant en éclat toutes les œuvres passées.*

*
* *

Pendant plusieurs semaines, dans une de nos plus chères églises, *Notre-Dame des Ardents*, on pouvait entendre résonnant à la fois, sans se confondre, deux voix, d'intention, de caractère, d'accent tout opposés : la voix frêle et douce de quelques jeunes filles récitant le chapelet et demandant au Ciel de sauver la France envahie; et la voix inarticulée, sonore et terrible des canons ennemis; l'une implorant la vie, l'autre annonçant la mort.

Et l'on se surprenait à dire : « Seigneur! à laquelle serez-vous favorable? laquelle des deux écouterez-vous de

préférence ? Celle de la supplication ou celle de la violence ? »

Mais qui pourrait douter que Dieu se prononce en notre faveur ?

Si inexaucé que paraisse avoir été jusqu'à présent le cri de la faiblesse désarmée, soyons-en persuadés, c'est lui qui vaincra, lui qui survivra. A l'heure marquée par la Providence, l'ennemi cessera d'investir notre pacifique cité; les canons se tairont, et la faible voix des humbles suppliantes deviendra la grande voix du peuple délivré, du peuple qui, dans l'élan d'une joie d'autant plus vive qu'elle aura été plus retardée, fera monter vers le Ciel l'hymne de la reconnaissance.

Cet hymne, où le chanterons-nous ?

Si toutes nos églises sont abattues, nous le chanterons sur leurs ruines d'abord, et nous le redirons dans nos temples relevés et rajeunis, pour les années sans nombre de leur gloire renouvelée.

† Emile, *évêque.*



(Cliché P. Izambart.)

CATHÉDRALE D'ARRAS APRÈS LE BOMBARDEMENT DE JUILLET 1915

(Intérieur de la grande nef.)

LIVRE PREMIER

Le Saint-Siège et l'Église d'Arras

CHAPITRE UNIQUE

§ 1er. — *Sympathies du Souverain Pontife Benoît XV.*

Le 4 décembre 1914, Mgr l'Evêque d'Arras promulguait en ces termes, dans l'élan de Sa piété filiale, accrue par le souvenir de Sa communauté d'études théologiques avec le Saint-Père, la première encyclique de Benoît XV :

Au milieu du grand deuil qui remplissait nos âmes, en août dernier, Nous jetions vers le Ciel le cri de l'espérance. Confiants dans d'immortelles promesses, Nous Nous rappelions la parole du Sauveur : « *Non relinquam vos orphanos :* Je ne vous laisserai pas orphelins. » Le 20 août, Pie X, de grande mémoire, s'en allait recevoir la récompense de ses vertus. Le 3 septembre, Benoît XV recevait sa houlette, sa tiare et tous ses pouvoirs.

Il ne Nous appartient pas de dire quelles éminentes qualités recommandaient un tel choix. Déjà, en faisant la notification officielle de la providentielle élection de Benoît XV, Nous parlions des espérances que Nous fondions sur un passé où l'énergie du caractère s'est trouvée jointe au calme et à la prudence qu'il faut savoir porter dans le gouvernement des hommes; où le zèle pour la science ecclésiastique donnait un si grand relief à cette figure

vraiment épiscopale; où la modération dans les actes était d'autant plus remarquable qu'elle s'alliait à une plus haute fermeté de principes. Si de tels mérites ont éclaté sur le siège de Bologne, combien plus les verrons-nous resplendir au sommet de la hiérarchie catholique?

Benoît XV vient d'envoyer à la Ville et au Monde, *Urbi et Orbi*, sa première Encyclique. Digne continuateur de Pie IX, de Léon XIII et de Pie X, il Nous instruit d'une façon remarquable. Sa doctrine est substantielle, sa parole lumineuse, ses accents paternels.

Ecoutez la voix du Pontife et du Père, Nos très chers Frères, et pénétrez-vous une fois de plus des enseignements qui tombent de la Chaire de Pierre, révélatrice des arcanes d'En-Haut.

Le Souverain Pontife, touché des vœux de l'Evêque et du Chapitre d'Arras, fit faire à Sa Grandeur (1) la déclaration suivante :

Il comprend bien toute la peine et toute l'amertume que son cœur de Pasteur et de Père doit ressentir à la vue de tant de ruines accumulées, pendant ces mois derniers, sur le territoire du diocèse, à la vue des privations et des souffrances de ces chères populations, si éprouvées, parmi tant d'autres, hélas!

L'année 1915 fut remplie des marques de bonté du Saint-Père, à mesure que s'aggravait la situation de la ville épiscopale.

Voici d'abord la réponse pontificale aux vœux de Noël 1914 :

(1) Le Souverain Pontife a daigné, de plus, accorder au diocèse deux *faveurs spéciales*, sur la demande de Mgr l'Evêque :

1° Pour les prêtres du diocèse, celle de célébrer deux *messes basses de Requiem*, chaque semaine, pour les victimes de la guerre.

2° Pour les prêtres-soldats, célébrant dans le diocèse, celle de pouvoir réciter chaque jour la messe *pro tempore belli*.

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT
DE SA SAINTETÉ

Du Vatican, 12 janvier 1915.

Sa Sainteté me confie la douce mission de vous assurer de nouveau de la part très vive qu'Elle prend aux *souffrances* et aux *angoisses* de Votre Grandeur, du clergé et des fidèles de son diocèse, *si fortement éprouvés par l'affreuse guerre qui désole et ensanglante l'Europe.*

Comme gage de réconfort et des faveurs célestes, et comme témoignage de Sa paternelle bienveillance, l'auguste Pontife vous accorde de grand cœur une *Bénédiction* spéciale, pour Votre Grandeur et son clergé, pour les *Congrégations religieuses* et les *bonnes âmes qui se dévouent au soin des malades et des blessés*, et pour tout le peuple confié à sa sollicitude pastorale.

P. Cardinal GASPARRI.

Ensuite, lors du don royal de quarante mille francs que le Saint-Père fit aux œuvres catholiques de France par l'intermédiaire du Cardinal Amette, Mgr Lobbedey offrit, pour Sa part, l'hommage de la gratitude de Son diocèse si éprouvé. Le Souverain Pontife fit répondre en ces termes :

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT
DE SA SAINTETÉ

Du Vatican, 18 mai 1915.

Monseigneur,

Le Saint-Père a été très touché des affectueux sentiments de piété filiale que Vous avez eu à cœur de Lui exprimer, pour le nouveau témoignage de souveraine et toute spéciale bienveillance qu'il Lui a plu de donner naguère à la France.

Ce n'est pas sans émotion que le Souverain Pontife a pris connaissance de la brochure dont Vous Lui avez fait hommage, et où Vous avez résumé les événements qui se sont déroulés durant les sept derniers mois, en votre diocèse et dans la ville d'Arras (1).

(1) Il s'agit du premier fascicule de *L'Eglise d'Arras et la Guerre*, édité par Mgr Lobbedey.

Je n'ai pas besoin d'assurer de nouveau Votre Grandeur de la part que Sa Sainteté a prise et continue de prendre à Vos épreuves et à celles de Vos diocésains.

En Vous renouvelant le souhait que des jours meilleurs ne tardent pas à se lever sur Votre cher pays, le Saint-Père Vous accorde avec effusion de cœur, ainsi qu'au clergé et aux fidèles confiés à Votre sollicitude pastorale, le bienfait de la Bénédiction apostolique.

Veuillez agréer, Monseigneur, la nouvelle assurance de ma profonde sympathie et de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

P. Cardinal GASPARRI.

§ 2. — *Transfert du Siège épiscopal et du Chapitre à Boulogne-sur-Mer.*

Les désastres de juin et surtout de juillet 1915, accumulés sur la cathédrale et les monuments religieux de la ville d'Arras, forcèrent Mgr Lobbedey à transférer à Boulogne, — l'une des trois villes réunies sous son titre épiscopal, — le siège de son diocèse, à titre temporaire.

Les deux documents suivants montrent avec quelle douleur et quelle sympathie le Saint-Père daigna approuver cette dure nécessité :

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT
DE SA SAINTETÉ

Du Vatican, 28 juillet 1915.

Monseigneur,

Ce n'est pas sans un sentiment de vive douleur et de profonde tristesse que le Saint-Père a lu la relation détaillée que Votre Grandeur Lui a adressée, à la date du 14 juillet, sur les malheurs de Votre diocèse, et, en particulier, de Votre ville épiscopale.

Si, en présence de tant de ruines, de tant de dévastations, auxquelles Votre belle cathédrale, un grand nombre d'églises, hélas! d'instituts florissants, de riches monuments n'ont pas échappé; si, à la vue surtout de la désolation, des souffrances et des deuils de Votre peuple chéri si cruellement éprouvé, Votre cœur de Pasteur et de Père se sent navré et déchiré, sachez quel douloureux retentissement tous ces malheurs ont dans l'âme du Souverain Pontife, du Père commun des Pasteurs et des fidèles!

Sa Sainteté déplore avec Votre Grandeur tant de ruines, tant de maux, et Elle prend une part intime à Votre amertume et à Vos angoisses, à celles des prêtres et des fidèles confiés à Votre sollicitude pastorale.

Priant Dieu de répandre l'abondance des consolations et des bénédictions célestes sur Votre clergé et sur Votre peuple, et particulièrement sur Leur digne évêque qui a partagé si noblement le sort de ses ouailles en restant au milieu d'elles pour les réconforter et les soulager, et suppliant le Seigneur de hâter la fin de tant de maux, le Saint-Père Vous accorde avec effusion de cœur, pour Votre Grandeur et pour Ses diocésains, la bénédiction apostolique.

Avec l'assurance de ma religieuse et profonde sympathie, veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

P. Cardinal GASPARRI.

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT
DE SA SAINTETÉ

Du Vatican, 4 août 1915.

Monseigneur,

En réponse à Votre lettre du 23 juillet dernier, je veux dire avant tout à Votre Grandeur combien je suis peiné d'apprendre le triste état auquel Votre ville épiscopale a été réduite par les horreurs de la guerre. Le Souverain Pontife s'associe à Votre profonde douleur et à celle des malheureux habitants d'Arras, dont Il voudrait pouvoir soulager les maux incalculables. Dieu seul, par sa grâce, peut donner consolation et courage en rapport avec l'immensité du désastre.

Je n'ai pu lire sans une vive émotion le récit navrant des souffrances endurées par le curé de Billy-Montigny (1).

Au sujet du transfert provisoire, pour le temps de la guerre, de Votre résidence épiscopale dans une autre ville du diocèse, le Saint-Père laisse Votre Grandeur entièrement juge de ce qu'il convient de faire, eu égard aux circonstances; Sa Sainteté toutefois ne saurait taire la satisfaction qu'Elle éprouve, en pensant que Votre Grandeur n'a que l'embarras du choix entre Boulogne et Saint-Omer, vu les excellentes dispositions des habitants et leur empressement à faire le nécessaire pour Vous procurer les locaux convenables. De l'exposé de Votre lettre, il semble résulter que, pour le bien général, ce serait Boulogne qui réclamerait la préférence.

Quoi qu'il en soit, c'est de tout cœur que le Souverain Pontife envoie à Votre Grandeur et à Ses diocésains, spécialement aux habitants de Saint-Omer et de Boulogne, une affectueuse bénédiction apostolique.

Veuillez agréer, Monseigneur, avec l'assurance de toutes mes sympathies, l'expression de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

P. Cardinal GASPARRI.

Le Chapitre cathédral suivit son Pasteur à Boulogne, dans la basilique Notre-Dame, mise généreusement à sa disposition par Mgr Lejeune, archiprêtre (2). Il fut autorisé aussi par cette lettre consolante :

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT
DE SA SAINTETÉ

Du Vatican, 11 novembre 1915.

Monseigneur,

Le Saint-Père avait daigné agréer avec bienveillance les sentiments de soumission et de piété filiale, ainsi que les

(1) Ce récit, garanti par un témoin oculaire, se rapporte au douloureux exode de M. l'abbé J.-B. Sauvage, de sa paroisse vers l'exil, où il est mort en captivité, à Magdebourg. — Voir plus loin ce document, pp. 132-134.

(2) A la fête de saint Vaast, patron du diocèse, Monseigneur l'évêque, à titre de gratitude, a nommé Mgr Lejeune vicaire général honoraire.

vœux que Vous exprimiez à l'occasion du premier anniversaire de l'élection de Sa Sainteté, dans Vos lettres du 28 août dernier. Ces lettres ont été croisées par celle que j'avais l'honneur de Vous adresser à la même date. Il Vous a donc été possible de faire part aux membres vénérables du Chapitre cathédral de la haute satisfaction qu'a éprouvée Sa Sainteté, en apprenant leur installation provisoire à Boulogne. Le témoignage qu'ils ont donné ainsi de leur dévouement et de leur abnégation aura été certainement une grande consolation pour Votre Grandeur.

Par rapport à la double question des églises, le Saint-Siège ne peut que louer la sagesse et la prudence avec lesquelles Votre Grandeur a agi conformément à la doctrine de l'Eglise et aux principes de la théologie. C'est toujours avec la plus grande sollicitude que le Saint-Père prend part à Vos douloureuses épreuves; et de grand cœur Sa Sainteté Vous accorde à Vous-même, au vénérable Chapitre, au clergé et aux fidèles de Votre diocèse, la faveur de la bénédiction apostolique.

Je Vous prie d'agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

P. Cardinal Gasparri.

§ 3. — *Don de Benoît XV à une œuvre calaisienne.*

Mgr Debout, archiprêtre de Calais, de son côté, reçut la lettre suivante, lors d'un bombardement local :

Monseigneur,

Sa Sainteté n'a pu apprendre sans peine la nouvelle de la destruction partielle du dispensaire Devaux à Calais, qui a été transformé en hôpital à la suite des douloureux événements actuels. Désirant, dans sa sollicitude, soulager les souffrances de ses fils spirituels, contribuer à la restau-

ration de cet établissement de bienfaisance qui a rendu tant de services aux pauvres de Calais, le Saint-Père a daigné destiner à cette œuvre la somme de *mille francs*, regrettant que les pénibles conditions du Saint-Siège ne lui permettent pas de faire davantage.

Nul doute que cet acte de charité et de tendresse compatissante du Souverain Pontife ne soit justement apprécié par les habitants et vos chers paroissiens de Calais.

Il m'est agréable de vous envoyer sous ce pli l'auguste offrande de Sa Sainteté et de saisir cette occasion pour vous renouveler, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

P. Cardinal GASPARRI.

§ 4. — *Lettre autographe du Saint-Père, en réponse aux Vœux de Noël 1915.*

Le Souverain Pontife a accru encore, dans sa réponse récente aux vœux de Noël, Ses encouragements personnels à Mgr Lobbedey, par une lettre *autographe :*

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Nous vous remercions cordialement des vœux que vous avez eu la filiale pensée de Nous offrir, vénérable Frère, en votre nom et au nom de vos chers diocésains, à l'occasion des touchantes solennités de la Nativité de Notre divin Sauveur Jésus-Christ. Nous aurions ardemment désiré Nous-même pouvoir vous adresser, en retour, Nos meilleurs souhaits en des circonstances moins douloureuses ! Dans Ses impénétrables desseins, le Seigneur n'a pas daigné encore nous accorder cette consolation.

Nous avons tenu, au moins, à vous assurer, maintes fois, de la part bien grande que Nous avons prise à vos angoisses de pasteur et de père, à celles de votre clergé

et de votre peuple si éprouvés, et Nous voulons, au seuil de la nouvelle année, vous réitérer cette douce assurance. Le désir que vous auriez de venir, si les circonstances le permettaient, Nous exprimer de vive voix les sentiments qui vous animent à l'égard de Notre personne, ne saurait être plus ardent que celui que Nous éprouverions Nous-même de vous voir, Nous souvenant des anciennes relations qui Nous unissaient à vous, au cours de Nos études ecclésiastiques.

Implorant du divin Maître l'abondance des grâces et des consolations célestes sur vous, sur votre clergé et votre peuple, Nous vous accordons de tout Notre cœur, vénérable Frère, ainsi qu'à vos bien-aimés diocésains, la bénédiction apostolique.

Rome, du Vatican, le 1er janvier 1916.

BENEDICTUS P. P. XV.

§ 5. — *Le Syllabus et la guerre allemande.*

Pour stigmatiser le caractère de la guerre actuelle, Monseigneur n'a eu qu'à puiser dans le *Syllabus* les propositions si frappantes, sur l'Eglise protectrice et vengeresse du droit, dont il a envoyé le texte à un diocésain :

Cher Monsieur,

Vous souvient-il de notre conversation récente au jardin de l'Evêché, sous les bombes et au bruit du canon ?

A l'occasion de la présente guerre, j'essayai de vous prouver l'utilité, l'opportunité, la force théologique et la lumineuse doctrine du *Syllabus* donné par Pie IX, à la Ville et au monde, en 1864, il y a un demi-siècle.

Nous voici en 1914-1915, heure de ténèbres, de mensonges, de préjugés étranges ou monstrueux, de thèses per-

fides ou fausses, de la part de nos ennemis. En face d'eux, aussi vaillamment que dans la lutte des armes matérielles, il est bon de publier l'enseignement de l'Eglise, dont profite, une fois de plus, sa « Fille aînée », la France.

*
* *

Vous désirez connaître les propositions du *Syllabus* sur lesquelles j'appuyais mon raisonnement? Les voici :

1. L'Allemand se croit assez puissant pour édicter des lois en dehors de toute autre autorité que la sienne. Planant au-dessus et rampant au-dessous de tout et de tous, il ne se croit lié à personne. « Moi, Allemand, je fais des lois, comme je le veux, et dans toutes les sphères. » — Prétentions exorbitantes et insoutenables!

Or, voici la proposition 56e du *Syllabus*, qui les reflète et les reproduit, et que Pie IX condamne :

Les lois morales n'ont pas besoin de la sanction divine, et il n'est nullement nécessaire que les lois humaines soient conformes au droit naturel, ni qu'elles reçoivent de Dieu leur force d'obligation.

2. L'Allemand trouve que son bras est tout-puissant, que sa force physique est immense, que la force prime et crée le droit. Pie IX condamne, dans le *Syllabus*, la 59e proposition, écho de la théorie allemande, anarchique et révolutionnaire au premier chef :

Le droit consiste en un fait matériel; tous les devoirs des hommes ne sont qu'un mot vide de sens, et tous les faits humains ont force de droit.

3. Au Reichstag, le 4 août 1914, l'Allemagne n'a pas craint de dire : « Nécessité n'a pas de loi... on s'arrange comme on peut... Les traités sont des chiffons de papier. »

La proposition 64e du *Syllabus* semble avoir prévu l'effronterie teutonne, et Pie IX la condamne : Malheur à qui ose dire : *La violation des serments les plus sacrés et toute action, même criminelle et scélérate et opposée à la loi éternelle, non seulement n'est pas blâmable, mais elle est tout à fait licite et digne des plus grands éloges, quand elle est inspirée par l'amour de la patrie.*

C'est donc l'Eglise qui exprimait dans le *Syllabus*, —

« catalogue » d'erreurs vieilles et subtiles comme Satan, — la vérité totale et fondamentale en face d'aberrations qui, vous le voyez, n'ont pas même le mérite de l'originalité ! — Plagiaires, faussaires, copistes médiocres d'erreurs nébuleuses et de théories cyniques, démasquées par l'Eglise, voilà nos ennemis d'aujourd'hui !

— Aurez-vous encore les mêmes défiances, à l'égard des Souverains Pontifes qui, plus clairvoyants que tant d'autres, ont affirmé, à tout prix, la vérité immortelle et éternelle dont nous sommes et resterons, devant Dieu et devant les hommes, les tenants, les garants et les apôtres ?

LIVRE DEUXIÈME

Le “ défenseur de la cité ”





S. G. MGR LOBBEDEY
Évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer

(Cliché Foulon. *Illustration.*)

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE VISITE LES RUINES D'ARRAS

CHAPITRE PREMIER

Le Pasteur

A toutes les époques troublées, dans toutes les invasions ennemies, on a vu les évêques de France donner au peuple chrétien le réconfort de leur présence et de leur parole, avec l'exemple de leur courage personnel; — se mettre à la tête des victimes de la guerre, pour les protéger; — courir partout où le danger menaçait davantage; — sanctifier les âmes des combattants et des blessés, en leur prodiguant les grâces dont ils sont les principaux dispensateurs, par la volonté de Dieu; — entraîner ainsi à leur suite leur clergé dans la voie du devoir, et même de l'héroïsme; — pleurer sur leurs œuvres détruites, sans jamais cesser de prêcher la foi et la confiance.

Ces services séculaires ont valu aux évêques le nom historique de *defensores civitatis*, qui caractérisait leur autorité morale, appui précieux et reconnu tel de l'autorité des autres chefs.

Les Pasteurs des régions envahies en 1914 ont suivi cet exemple; ce n'est point pour favoriser leur gloire per-

sonnelle qu'ils permettent (1) de le rappeler, — en imposant aux narrateurs des faits la mesure et la discrétion, — mais pour démontrer que l'Eglise catholique a été, une fois de plus, à la hauteur de la mission spéciale que les plus graves circonstances lui ont créée ou rendue.

***

A la fin de juillet 1914, le Congrès eucharistique de Lourdes s'achevait dans une splendeur inoubliable; quelques Artésiens et Boulonnais y avaient pris part et attendaient l'arrivée très prochaine de leur pèlerinage diocésain, quand une rumeur inquiétante se répandit parmi eux : « Monseigneur l'évêque ajourne le pèlerinage, parce que les compagnies de chemins de fer ne garantissent pas le retour! » La rumeur était exacte : la mobilisation allait commencer.

Après avoir invoqué, au nom des absents, la Vierge de Lourdes, les pèlerins revinrent en hâte. Déjà, pour la grande et la petite patrie, la prière s'élevait, ardente, unanime, dépourvue de respect humain, dans les sanctuaires et les églises combles de tout le diocèse : on y voyait, avec la foule accoutumée, des chrétiens qui reprenaient un chemin oublié, de vaillants soldats de tout grade, des *mobilisés* qui venaient confier à Dieu leur propre vie et le souci de leurs proches, des familles, privées de leur chef, mais énergiques au milieu même de leurs angoisses.

A Arras, c'est dans le sanctuaire de Notre-Dame des Ardents que se faisaient les supplications solennelles, sous la présidence quotidienne de Monseigneur l'évêque:

(1) Cf. Mgr TISSIER, *la Guerre en Champagne*, p. 20, 3ᵉ éd.

Sa Grandeur, après avoir couronné la *Vierge noire* de Moulins, se disposait à couronner prochainement notre « Vierge blanche »! Ne convenait-il pas que tous vinssent lui demander, en échange des honneurs promis, une protection spéciale? Les paroles du Pontife, et les chants, et les Rosaires, et les communions de plus en plus abondantes, convergeaient vers ce but.

Le 15 août 1914, au milieu d'une foule immense, eut lieu, dans la cathédrale d'Arras, un office pontifical qui devait être le dernier, — personne ne le soupçonnait; — le dimanche 23, Monseigneur vint à Boulogne, pour présider la grande procession traditionnelle, toute empreinte d'un vif esprit de foi et de pénitence; quand il voulut rentrer à Arras, le surlendemain, la circulation par voie ferrée était arrêtée; il fallut tout un concours de hautes bienveillances et de délicates complaisances pour le ramener, en moins de deux heures, dans sa ville épiscopale.

*
* *

Voici une nouvelle phase de la mission de l'évêque qui commence. A la prière qui continue fidèlement, avec les encouragements et le stimulant de Ses allocutions, s'ajoute, de plus en plus, la consolation des malheureux, de ceux et de celles qui, dans les communautés et les ambulances, accueillent avec reconnaissance la visite réconfortante de Sa Grandeur.

Les Communautés, combien elles sont à l'envi ferventes et pénitentes, sans se douter encore des menaces qui, presque partout, y feront de saintes victimes!

Les ambulances! Il a fallu les préparer en hâte : les nouvelles des journaux et des lettres commencent à parvenir difficilement et lentement dans Arras; mais l'af-

fluence des blessés, soit de Belgique, soit de la région de Bapaume, — d'où le canon se fait entendre comme en 71, — montre que le théâtre de la lutte devient proche; administrations publiques et organisations privées rivalisent de zèle pour ouvrir des locaux, préparer des lits et des installations sanitaires, pour y réunir, outre les infirmiers officiels, des infirmières, — avec ou sans cornette.

Monseigneur offre tout ce qui lui reste; s'il ne peut, — on sait pourquoi, — donner son évêché avec son Petit Séminaire, il installe la *Croix-Rouge* dans son Grand Séminaire d'hier, l'Institut Parisis, et surtout il fonde personnellement une ambulance modèle, dans le magnifique monastère des Bénédictines du Très Saint-Sacrement, destiné à devenir demain le nouveau Grand Séminaire, transformé et adapté par la générosité du clergé et des fidèles; providentiellement, le dernier ouvrier vient de le quitter le 1er août! Rien n'est trop beau pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

C'est en faisant, au milieu des marques unanimes de déférence et de gratitude, la tournée de ces ambulances, — pour y offrir des souvenirs et des douceurs toujours bien accueillis, — que Monseigneur, le 31 août, apprit de la bouche de M. Chabé, adjoint, à la porte de l'ambulance du Collège communal, la prochaine arrivée des Allemands. Et de fait, cinq minutes après, à l'improviste, Sa Grandeur croisait, dans la rue Saint-Aubert remplie d'une foule plus curieuse qu'inquiète, les autos qui, à toute vitesse, emportaient côte à côte les autorités municipales, très dignes, et les majors allemands. L'un de ceux-ci se retourna vers Monseigneur, frappé par son costume, et ce fut tout : déjà le cortège, — où figurait un chef qui s'était vanté de connaître l'itinéraire

aussi bien qu'un Français, — se dirigeait vers l'hôpital Saint-Jean, tandis que Monseigneur allait tranquillement visiter l'ambulance Jeanne d'Arc; à l'ambulance épiscopale du Saint-Sacrement, les médecins allemands joignirent leurs félicitations à celles du corps médical français, avec une froide correction. Mais cette enquête n'était-elle pas un stimulant, pour leur « culture », en faveur de l'atroce bombardement qui, un mois après, commença à détruire systématiquement les hôpitaux repérés, et particulièrement celui-ci?



Cependant Monseigneur continuait, pendant le mois de septembre 1914, à Notre-Dame des Ardents, l'apostolat de Sa parole. Les supplications de tous ont-elles, de loin et pour quelque parcelle, contribué à préparer et à réaliser l'intervention providentielle qui a valu, au génie de nos généraux et à la vaillance de nos soldats, la victoire de la Marne? — Dieu seul le sait : Arras a tant souffert alors de cette première souffrance, l'ignorance du présent, qui préparait l'autre, celle de l'avenir immédiat et imprévu!

La victoire de la Marne ne nous fut connue d'abord que vaguement, puis par son effet stratégique : la retraite des Allemands, leur course à la mer, la guerre de positions et de tranchées sur le front de Picardie, d'Artois et de Flandre. Ce qui a fait le bonheur de la France, — on peut le dire avec une sincérité dépourvue de toute amertume, — a fait le malheur d'Arras. Ah! si nos ennemis avaient prévu que la marche vers Paris serait une marche régressive! Combien ils auraient, en continuant l'occupation, consolidé les avantages de leur rapide et

presque inoffensif passage! Et leur vengeance, après cette lourde faute militaire, s'est acharnée sur l'hôtel de ville devant lequel leurs sentinelles avaient accentué quelques jours le pas de parade, sur les églises où certains avaient invoqué leur vieux Dieu, sur les ambulances où leurs blessés ont été soignés comme les nôtres.

Cette vengeance fut prompte et digne d'eux, avouons-le. Le dimanche 4 octobre 1914, un Salut solennel réunissait, à la cathédrale, en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, une foule considérable. Combien encore elle eût été plus grande, si elle avait pu prévoir que Monseigneur prononçait son dernier discours, dans cette chaire aujourd'hui incendiée! Pendant le sermon, il se fit tout à coup dans l'auditoire, toujours si attentif, une sorte de remous : on venait d'apprendre que tous les hommes mobilisables étaient invités à quitter de suite Arras et à se diriger vers le nord du département; la cérémonie dut être abrégée, et les décors de la solennité présidèrent bientôt à un désastre matériel.

Le mardi 6 octobre, le Conseil épiscopal allait se réunir quand, vers 9 h. 3/4 du matin, un fracas épouvantable se fit entendre en ville : c'était le bombardement qui commençait, et il dura trois jours, presque sans arrêt...

*
* *

A la première accalmie, Monseigneur reprend, accompagné d'un vicaire général ou d'un secrétaire, ses visites consolatrices. Il les poursuivra, même dans les journées et aux heures les plus périlleuses, tout l'hiver et tout le printemps, pour aller là où il y a une âme à sauver, un blessé à consoler, une détresse à soulager; l'hôpital Saint-Jean, l'ambulance du Saint-Sacrement, sont

les lieux habituels de ses charitables courses pastorales; il est là, pour bénir les quarante victimes de l'hospice des Vieillards, et il adresse à ce sujet d'émouvantes lettres de sympathie et de félicitations à M. l'abbé de la Forest Divonne, vicaire de la paroisse Saint-Géry, et à Mme la Supérieure Générale des Sœurs Augustines d'Arras qui, personnellement ou avec de généreux concours, ont essayé de mettre un peu d'ordre dans cet horrible désastre. En voici le texte émouvant :

I

Arras, le 6 novembre 1914.

Cher Monsieur le Vicaire,

Vous avez déployé un vrai courage dans l'exercice de votre ministère, à l'*Hospice des Vieillards*, pendant tout le mois d'octobre.

Déjà, au cours du premier bombardement d'Arras, cette maison hospitalière avait reçu des soldats blessés, auxquels vos « vieux » avaient eu l'abnégation de céder leur lit, et dont on vous avait laissé, pendant de longues semaines, le soin exclusif. Mais quand le terrible obus du vendredi 30 octobre eut couché, parmi les débris de votre hospice, *quarante victimes;* — quand il vous fallut à la fois relever les cadavres, panser les blessures, raffermir les courages, ramener un peu d'ordre dans cette confusion inexprimable; — quand on vous condamna surtout à donner de vos mains, aux pauvres vieilles, une sépulture précipitée, à peine décente, et qu'aucune autorité, hélas! ne fut conviée à honorer de sa présence, c'est alors que vous vous êtes souvenu des nobles leçons de dévouement, données naguère par vos ancêtres, aujourd'hui par vos frères (1),

(1) Deux frères de M. de La Forest ont été tués au champ d'honneur, après avoir admirablement rempli leur devoir d'officiers et avoir été cités; une autre citation vient aussi de récompenser l'humble dévouement de sa vénérable mère. C'est une famille de héros modestes! — Voir plus loin le rôle de M. l'abbé de La Forest, à Achicourt.

sur nos champs de bataille; et vous avez acquis, à la reconnaissance des pauvres, un titre qu'ils n'oublieront pas. Vous n'êtes pas le seul dans le clergé d'Arras, je le sais et j'en suis fier, à avoir fait largement votre devoir dans ces circonstances tragiques. Mais votre charité a été mise à une plus rude épreuve. Et je tiens à vous exprimer mes paternelles félicitations.

Vous avez été secondé, à l'hospice des Vieillards, par les chères Sœurs Augustines, qui ont suffi à tout, dans ce désarroi universel. Deux d'entre elles n'ont-elles pas été frappées, à leur poste de charité, soit chez vous, soit à l'hôpital Saint-Jean ? A elles aussi je veux rendre un public hommage.

† Emile, *évêque.*

II

Arras, le 19 novembre 1914.

Ma très Révérende Mère,

Votre communauté a été constamment, depuis le début de la guerre, aux avant-postes du dévouement et du danger. Les Allemands se sont acharnés contre l'hôpital Saint-Jean. Une de vos plus jeunes religieuses, sœur Sainte-Suzanne, y a trouvé une mort héroïque; des enfants, des soldats, des malades sont tombés à ses côtés; toutes les salles, sans exception, sont devenues inhabitables. Le drapeau de la Croix-Rouge semble avoir servi de cible à ces barbares.

A l'hospice des Vieillards, ce fut plus tragique encore. Une seule bombe fit quarante victimes, et quand on put, le 30 octobre, pénétrer au milieu des décombres, on releva, couverte de blessures, la sœur Saint-Pierre, gisant à côté des pauvres vieilles qu'elle servait de ses mains depuis de longues années.

Vos religieuses ont suffi à tout, dans le désarroi universel, et sous la direction de leurs vaillants aumôniers, M. Vallière, M. Cornet, M. de la Forest, elles ont pansé toutes les plaies, enseveli tous les morts, consolé toutes les infortunes.

Quant à vous, ma Révérende Mère, vous avez déployé, dans une ambulance qui m'est personnellement chère, un calme courage, une activité maîtresse d'elle-même, qui ont singulièrement facilité l'organisation de tous les services.

Veuillez agréer pour vous-même, et transmettre à vos chères sœurs, mes plus paternelles félicitations.

† Emile, *évêque.*

*
* *

Mgr l'Evêque est encore là, pour entendre et absoudre le repentir d'un magistrat blessé, réfugié dans une cave de l'hôpital Saint-Jean, et qui tient, en recevant du Pasteur et du Père l'accolade du pardon, à réparer publiquement ses fautes et à le faire savoir, avant d'aller plus loin achever sa carrière, réconcilié avec Dieu.

Sa Grandeur va aussi bénir les pieuses religieuses des Communautés dont l'héroïsme, sanctifié par la présence de la Sainte Eucharistie près d'elles, dans les caves et les abris où la prière ne cesse pas, restera fidèle jusqu'à l'heure où l'évacuation, en fin juin 1915, deviendra nécessaire.

Si le quartier où Monseigneur habite a été, à ce moment, relativement épargné, il tient à parcourir les autres parties de la ville, mutilées, anéanties par le bombardement et l'incendie. Quelle stupeur, mêlée d'une émotion qui tire les larmes, lorsque pour la première fois, à travers les monceaux de pierre et les ruines branlantes, il contemple dans la perspective lointaine de la rue Saint-Géry, les restes de l'hôtel de ville et le quartier circonvoisin qui ressemble, tant il est méconnaissable, à quelque Pompéi ou à quelque Messine! Quelle tristesse lorsqu'il peut se dire: Ici et là, habitait tel ou tel ami, à

peine sauvé des ruines où l'on ne peut distinguer la place exacte de son habitation! Quelle surprise lorsqu'au bout de la Petite Place, il rencontre deux capitaines d'artillerie, deux amis Lillois arrachés à leur industrie par l'appel du pays! Ils ont tenu à venir se remplir les yeux et la mémoire du tragique spectacle et, en partant, ils ont souhaité, devant Monseigneur, de pouvoir y amener leurs hommes, afin que plus tard et plus loin, ils puissent venger leurs compatriotes, dans un élan que rien ni personne ne parviendra à arrêter!

Ce ne sont pas seulement les blessures matérielles de la ville-martyre que Sa Grandeur veut contempler de près : le bombardement a fait de si lamentables, de si innocentes victimes! Par le Directeur de l'Ecole catholique de la rue des Louez-Dieu, on a appris que l'un de ses enfants (dont plus tard, hélas! il a partagé le sort) a été tué rue aux Ours. Monseigneur, dans le dédale de ce vieux quartier pittoresque, se rend chez les parents. Déjà sa présence est signalée et attendue par ces braves gens qui, sur le pas de leur porte, sollicitent sa bénédiction.

Une voisine s'approche et conduit Monseigneur, en montrant l'atroce ouverture du premier étage, béant dans la poussée de l'obus meurtrier; elle raconte sur place les détails de la catastrophe : le petit Charles Massin a péri, sur les genoux de sa mère, pendant qu'il priait; ses parents sont là blessés, dans la cave en face! Monseigneur y descend dans l'obscurité, et là, il devine plus qu'il ne voit, à côté de la grand'mère, — sauvée mais infirme, — le père et la mère. La présence imprévue du Pasteur leur arrache des larmes de reconnaissance : « *Oh! Monseigneur! Que vous êtes bon!* » Et, en remontant, à deux pas de l'escalier, dans un jardinet

dont elle remplit la moitié, voici la sépulture du pauvre enfant : de cimetière extérieur, il ne peut être question, en ces temps d'extrême péril; il repose, là ou il jouait peut-être encore il y a quelques jours, enseveli dans une caisse informe, seul cercueil qu'on ait pu trouver! L'évêque s'incline, récite sur le corps du petit martyr un *De Profundis*, qui s'achève avec peine dans les sanglots étouffés de tous...



Ce qu'Il fait volontiers pour le plus humble de Ses enfants, à plus forte raison Monseigneur le fera-t-il pour le prêtre d'élite, M. l'abbé Vallière, vicaire de Saint-Nicolas, aumônier de l'hôpital et des soldats qui traversent la ville, victime du bombardement dans l'exercice de son ministère de charité, le dernier dimanche de novembre.

A l'ambulance du Saint-Sacrement, où il est transporté, Monseigneur va le bénir, dès qu'Il apprend la douloureuse catastrophe, deuil universel pour la population qui le connaît bien et pour les soldats qui commençaient à le connaître. A ses funérailles, Sa Grandeur préside la cérémonie, aussi solennelle qu'elle peut l'être en de telles circonstances, et prend la parole en ces termes touchants.

Messieurs,

Je recommande à vos prières et suffrages un de mes meilleurs fils, l'abbé *Paul Vallière*, né à Aubin-Saint-Vaast, le 5 février 1881, ordonné prêtre le 14 juillet 1907, et nommé aussitôt vicaire de Saint-Nicolas en même temps qu'aumônier de l'hôpital civil et militaire, tué d'un éclat d'obus allemand, le dimanche 29 novembre, digne d'être

cité comme exemple et modèle aux prêtres et fidèles de cette ville et de ce diocèse d'Arras.

En lui vous perdez, vénéré Pasteur de Saint-Nicolas, un collaborateur précieux.

Je sais quelle était l'influence de M. Vallière sur les hommes et jeunes gens, quels efforts il avait déjà faits pour les grouper, quels projets il méditait pour les rapprocher de Dieu. Son tact, son zèle infatigable, son expérience déjà mûre lui donnaient un grand ascendant sur les malades; et depuis le début de cette horrible guerre, — vous en avez tous été les témoins, vous qui avez la garde des services publics, — il n'est pas de besogne devant laquelle il ait reculé, il n'est pas de démarche qu'il ait refusé de faire, il n'est pas de sacrifice qui l'ait fait trembler, toutes les fois qu'il s'agissait de soulager une souffrance, de rendre les derniers devoirs à un soldat, de sauver une âme. Ni la municipalité, ni la Commission des hospices, ni la préfecture, ni l'armée ne me démentiront, si je dis que cet homme fut à la fois le plus ardent et le plus courtois, le plus ferme et le plus obligeant des prêtres.

Au mois de mai dernier, M. le chanoine Duflot, doyen de Saint-Nicolas, devenait archiprêtre de Béthune. Savez-vous, Messieurs, le dernier souhait, le dernier vœu qu'il m'exprima en nous quittant ? « Monseigneur, me dit-il, je vous recommande M. Vallière : vous avez là un vrai prêtre, capable de tous les dévouements ! » Il aurait pu ajouter : « Et de tous les héroïsmes. » Son protégé, je le marquai du *Tau*, le signe de prédestination et d'honneur dont parle l'Ecriture, mais un divin Concurrent me précéda et grava, sur ce front sacerdotal, le Tau de l'immolation, du sacrifice et de la mort. La vie est courte, déclare l'Esprit-Saint. C'est une flèche qui part, une feuille qui tombe, une fleur qui se fane. Qui d'ailleurs peut résister aux volontés du Très-Haut ? *Ego Dominus et non alius.*

*
* *

Et puisque j'ai le grand honneur, Messieurs, de vous rencontrer au pied des autels, sous le regard du *Dieu des Tabernacles qui est le Dieu des armées*, laissez-moi affirmer

la vraie doctrine catholique, comme Evêque et comme Français, aimant passionnément et l'Eglise et la France. De nos armées, Dieu finalement doit être le vrai conducteur. *Ego Dominus et non alius.* Vous avez des généraux vaillants et des soldats disciplinés; avec fierté je les salue. Vous avez des alliés de premier ordre et très puissants : Belges, Serbes, Russes, Anglais; Messieurs, avec respect sincère et joie profonde, je les nombre! Avez-vous l'Allié Tout-Puissant, Messieurs? Celui-là seul est invincible. Je l'adore, je le prie, je le supplie en faveur de mon pays. Je reconnais publiquement son souverain domaine, et je chante partout sa toute-puissance! Messieurs, s'Il est votre Allié, Il vous conduira à la victoire. *Ego Dominus et non alius...*

Je vous remercie, Messieurs, quel que soit l'ordre auquel vous appartenez, militaire, civil, religieux : je vous remercie de votre présence aux funérailles du prêtre que vous avez connu, aimé, estimé.

Pour moi, devant la dépouille mortelle de celui qui suscite tant de regrets, je pleure avec vous toutes les larmes qu'un père sait pleurer, avant de jeter sur elle l'eau qui purifie, l'encens qui embaume, avec la prière qui intercède.

O mon fils, ô prêtre de Jésus-Christ, Là-Haut, vivez en paix; Là-Haut, d'une vision béatifique sans fin, contemplez le Christ Jésus, Celui-là même dont vos lèvres mourantes disaient dans une suprême confidence : *J'aime tant le bon Dieu!*

Que ce soit là, Messieurs, votre dernière parole sur terre, que ce soit la mienne, au moment où nous briserons les amarres pour voguer vers d'autres rives : *J'aime tant le bon Dieu!*

CHAPITRE II

Quelques grandes journées

La sollicitude de Mgr l'Evêque pour Son clergé d'Arras Lui a permis de témoigner Sa paternelle affection, envers ceux qui, autour de Lui, n'ont cessé de s'inspirer de Ses exemples.

Les membres présents se réunirent par deux fois, pendant l'année 1915, dans le salon jusqu'ici épargné de la rue des Fours, en vue des « vœux » traditionnels, que les circonstances rendirent plus émouvants et plus ardents que jamais.

Aux souhaits exprimés, au nouvel an, par M. le Vicaire Général Delattre, doyen du chapitre, Monseigneur répond par un discours dont voici les principales pensées, sous forme de souhaits :

A l'Eglise catholique : Que son royaume s'étende sans cesse; que son bercail abrite des brebis dociles sous la houlette de vigilants pasteurs ! Que ses enfants, pleins d'une filiale tendresse, s'attachent amoureusement à leur Mère ! N'est-elle pas, bien plus qu'Eve, la mère des vivants ? *Mater viventium.*

Au Pape nouvellement élu : Que Notre-Seigneur le con-

serve longtemps à l'affection de Ses fils; qu'il bénisse Ses efforts pour promouvoir la concorde entre les peuples, qu'il rende les fidèles de plus en plus attentifs à Sa voix; que Son ministère soit fécond et consolé! La première bénédiction de Benoît XV tomba sur un univers homicide et Son avènement coïncida avec la plus tragique des crises.

Vous avez déjà parlé, Très Saint Père, Vous, ministre de paix et de réconciliation! Continuez de parler. La voix du Pape ne saurait être ni inopportune, ni même oiseuse, là où il s'agit d'arbitrage, de médiation, de pacification. Le Pape n'est-il pas le Vicaire du Christ? *Princeps pacis.*

A notre clergé : Que Notre-Seigneur, le Pontife et Prêtre par excellence, lui donne, en nos heures angoissantes, force, lumière et sagesse!

Qu'il daigne surtout se souvenir de ses Fils Prêtres, — de nos Fils Prêtres, — appelés à défendre la patrie! Ma pensée les poursuit partout où ils peuvent être : au chevet des malades ou des blessés, dans les trains sanitaires, sur les champs de bataille, dans leurs cantonnements et leurs tranchées, sur les lits d'hôpital où quelques-uns attendent la guérison de leurs blessures, et jusque sur la terre d'exil où d'autres sont prisonniers de guerre.

Et comment oublier ceux qui déjà sont allés au Ciel recevoir la récompense de leur courage et de leurs vertus? *Ideo victor quia victima.*

Prêtres de cette ville, qui m'entourez avec tant de fidélité et de vaillance, qui me soutenez si magnifiquement et m'aidez à remplir ma si lourde tâche, recevez mon merci le plus affectueux, *totis medullis cordium.* Pour moi, la plénitude du sacerdoce, c'est la plénitude du sacrifice : Dieu le veut. Je m'incline et j'adore.

Prêtres des pays envahis et occupés, je vous cherche, je vous appelle, je devine vos souffrances, je partage vos angoisses. Ah! vienne l'heure de la délivrance!

Combien vive et profonde sera notre joie de vous serrer sur notre cœur et de vous retrouver, auréolés par la souffrance, plus dignes du regard de Dieu, des Anges et des hommes! Votre héroïsme ne nous étonne pas. N'êtes-vous pas de ceux dont la tête ne se courbe que lorsqu'elle tombe? N'êtes-vous pas tous de taille à répéter la parole : « Quand

Dieu parle, j'obéis. Il y aurait la fosse aux lions sous mes pas, et Dieu me dirait : Va braver ces bêtes, j'irais passer la main dans leur sauvage crinière. »

A la ville et au diocèse d'Arras : Que la Vierge des Ardents, dans sa bonté maternelle, nous délivre enfin des terribles maux qui nous affligent et rejette loin de son sanctuaire et de sa cité, — car Arras lui appartient depuis des siècles, — le loup toujours prêt à la dévorer!

Qu'il descende, le divin Esprit, seul capable de restaurer toutes les ruines, seul capable de nous faire monter nos calvaires, seul capable de rendre la vie à tant d'ossements qui gisent pêle-mêle sur notre vaste territoire. *Vincit qui patitur.*

A la France, notre patrie tant aimée : Que Dieu lui accorde le triomphe; qu'il maintienne entre ses enfants l'union dans le dévouement et la liberté; qu'il la ramène à ses antiques traditions de foi et de piété; qu'il la conduise jusqu'à celui que la B. Jeanne d'Arc, la virginale Libératrice, a tant de fois appelé : *Notre droicturier Seigneur, le souverain roi de France!*



La Saint-Emile, fête patronymique de Monseigneur, le 22 mai, provoque une nouvelle réunion, non moins touchante, dont un témoin a fait le récit suivant :

Je croisai, ce matin, un officier qui visitait les ruines d'Arras pour la première fois. Il voulut savoir si, dans cette ville, « il n'y avait pas eu un évêché ».

— En effet, lui répondis-je. Depuis Clovis, Arras a vu passer une longue lignée d'évêques. Et celui qui nous gouverne à l'heure actuelle n'a guère l'envie de quitter sa ville épiscopale; car, hier soir encore, à l'occasion de sa fête — la Saint-Emile — il provoquait autour de lui une réunion générale du clergé.

— Quoi, reprit-il ahuri, vos curés sont venus sous ce vacarme d'artillerie?

— Nous étions une vingtaine dans le salon de Monseigneur : deux vicaires généraux, deux secrétaires de l'évê-

ché, deux curés, deux aumôniers militaires, deux économes, six vicaires, deux prêtres habitués, et même... un journaliste. Et comme la tradition veut que l'évêque soit harangué par son Chapitre, le représentant de ce corps vénérable, M. le chanoine Delplanque, après s'être excusé de son inexpérience, y alla de son petit discours, qui était, ma foi! fort bien tourné. On aurait dit que l'âme de tous nos prêtres, — ceux qui sont restés au poste, et ceux qui sont partis sur le front, ceux qui languissent en pays envahi et ceux qu'on a jetés en exil, — avait passé en lui et s'exprimait par sa bouche.

— Et votre évêque n'est pas effrayé par ces pertes qui s'accumulent autour de lui?

— Elles ne font que stimuler son courage. Dans huit jours, il part en tournée de Confirmation, comme d'habitude. Car ne faut-il pas songer à l'avenir? Une fois de plus, ce sera le geste de « l'éternelle recommenceuse ».

— N'importe! répliqua l'officier devenu songeur, voilà une veille de fête qui n'est pas banale.

— Vous ne savez pas le plus beau! Je ne vous ai pas dit le bouquet que reçut inopinément Sa Grandeur..., du Kaiser en personne!

— Vous plaisantez?

— Jugez plutôt. Il était 10 heures du soir. Les oiseaux dormaient dans les arbres, sous les rayons de la lune silencieuse, lorsque, tout à coup, les branches sont violemment secouées; c'est une bombe qui éclate au milieu des aubépines et des lilas du jardin épiscopal. Trois ou quatre s'abattent aux environs, avec un fracas d'ardoises qui tombent et de verres qui se brisent. Feu d'artifice, jonchée de fleurs; je vous dis que c'était une aimable attention des Allemands.

Un éclair de colère passa dans les yeux de mon officier. En voilà un, du moins, qui ne demandera plus « s'il y a un évêché à Arras »!

Ch. Guillemant.

*
* *

Vers la mi-janvier 1915, le Président de la République vint en Artois, sur le front; puis il voulut se rendre personnellement compte de l'état douloureux de la ville d'Arras.

Les visites militaires une fois terminées, dit un journal de la région (1), M. Poincaré se fit conduire à Aubigny, petite localité située à une vingtaine de kilomètres d'Arras, sur la route de Saint-Pol. Là, il trouva l'Evêque et le Préfet, qui étaient venus l'attendre sur invitation. Après les avoir félicités, en termes émus, du bel exemple, du plus noble courage et du plus entier dévouement, qu'ils n'ont cessé de donner depuis le début de l'invasion, il leur déclara que c'était à lui de leur rendre visite dans la malheureuse ville qu'ils n'ont jamais voulu quitter.

Le cortège aussitôt se dirigea vers Arras. Il fallut quitter l'auto à l'entrée de la cité, car l'étendue des ravages causés par le bombardement est tel que l'on éprouve de grandes difficultés à se frayer un chemin à travers les rues, presque ensevelies sous les décombres, les platras et l'écroulement des maisons. Au milieu de ces décombres, un petit sentier est creusé; on y a établi un Decauville, pour enlever les pierres.

Lorsque le Président, accompagné de Mgr Lobbedey, du Préfet et du Maire (2) s'engagea dans ces voies douloureuses, la nuit qui était tombée rendait plus sinistre

(1) *Patriote*, 17 janvier 1915.

(2) Le maire, M. Rohard-Courtin, vieillard vaillant, continue de séjourner dans la ville et d'y remplir ses fonctions; il a été cité à l'ordre du jour, en même temps que Mgr Lobbedey et M. Gerbore, vice-président du Conseil de préfecture. C'était justice.

encore ce spectacle lamentable. Les rares rues qui avaient été épargnées étaient silencieuses et désertes; à travers l'obscurité, — car les lumières étaient toutes éteintes, — on apercevait de temps en temps une ombre falote qui glissait le long des murs, quelque rare passant qui se hâtait de rentrer après s'être risqué hors des caves, où ce qui reste de la population s'est réfugié depuis plus d'un mois!

Le Président et son cortège se rendirent à la Préfecture, dont les bâtiments ont moins souffert que les autres édifices publics. Néanmoins, de larges brèches dans les murs attestent que les obus ont accompli, là aussi, leur œuvre de destruction.

Comme M. Poincaré demandait à Mgr Lobbedey si son palais avait été plus épargné, il reçut cette jolie réponse :

« Nous avons eu également l'honneur de recevoir des obus, comme vous pourrez le constater. — D'ailleurs, je vous avoue, Monsieur le Président, que je n'aurais pas voulu que la Préfecture fût atteinte seule...; j'aurais été jaloux. »

Après s'être inquiété du ravitaillement de la population, qui s'effectue encore dans d'assez bonnes conditions, et avoir remis mille francs pour les pauvres, le Président s'est rendu auprès d'un grand nombre d'habitants auxquels il a adressé des paroles de réconfort et d'encouragement.

A la fin de la soirée, il est retourné à Aubigny, où son train qui l'attendait est reparti aussitôt pour Paris, tous feux éteints, car le bombardement ne s'était point ralenti et les tranchées ennemies étaient à peine à trois kilomètres...

A la suite de ce voyage et d'un échange de visites entre les dignitaires artésiens, le Président de la Républi-

que mit Mgr Lobbedey à l' « ordre du jour du courage civil », avec plusieurs personnalités d'Arras.

La citation est conçue en ces termes :

N'a cessé, depuis les premiers jours du bombardement de la ville, de réconforter la population éprouvée, s'employant avec l'aide de son clergé à soulager les misères. Il a mis à la disposition des services d'ambulance militaire un vaste établissement lui appartenant, et où sont également recueillis et soignés les malades civils, que la destruction de l'hôpital avait laissés sans asile.

*
* *

En donnant, dans sa ville épiscopale, ces exemples de fermeté et de courage, Mgr l'Evêque n'oubliait pas la sollicitude qu'Il devait au reste de son diocèse.

Nous le verrons plus loin, il visita plusieurs fois les centres importants et donna la Confirmation dans la région de Montreuil et de Saint-Pol, où l'armée lui rendit, par son accueil vibrant, les hommages que lui dictaient sa gratitude et son respect.

Après le bombardement de la fin de juin et du commencement de juillet 1915, — qui détruisit la Cathédrale d'Arras, — Monseigneur se décida, avec la permission du Souverain Pontife, à fixer transitoirement à Boulogne son siège épiscopal.

Mais lorsqu'Il apprit, en décembre, que le monastère du Saint-Sacrement, — ambulance d'hier et séminaire de demain, — venait d'être frappé dans son clocher et sa chapelle, vrais bijoux de pierre, Monseigneur revint faire à Arras une visite imprévue et inespérée.

Tous L'accueillirent les larmes aux yeux, profondément reconnaissants. Il rendit visite aux autorités civi-

les et militaires, reçut les membres du clergé et les communautés, encore présents dans les ruines; Il pria longtemps au sanctuaire de Notre-Dame des Ardents.

Comme Job au sein des épreuves multipliées, Sa prière fut le *Te Deum*, signe d'acceptation confiante de la volonté de Dieu et de la sainte Vierge.

Lorsque son vénérable ami, S. G. Mgr Chesnelong, archevêque de Sens, apprit cette nouvelle, il écrivit en ces termes à Mgr Lobbedey :

Cher Seigneur et vaillant Ami,

... Je vous remercie du bien que vous m'avez fait, par la surnaturelle vaillance avec laquelle vous supportez l'épreuve, si tragiquement dure, que le bon Dieu permet. Vous avez récité le *Te Deum*, sur les ruines de votre grand séminaire, nouvellement construit. Voilà qui est vraiment digne de votre grande âme !

Comment voulez-vous qu'on ne donne pas l'affection de son cœur à celui qui, loin de se décourager, remercie Dieu des sacrifices réclamés de nous, et laisse jaillir de son âme ce cri superbe : « C'était dur ! Qu'importe ? Vive Notre-Seigneur ! Il a plus souffert que nous. »

Que Dieu soutienne votre courage et vous aide à maintenir, avec une vaillance semblable à la vôtre, votre clergé et vos fidèles si légitimement fiers de vous.

† JEAN-VICTOR-EMILE,

Archevêque de Sens.

Le diocèse d'Arras fait écho respectueusement a cette lettre si digne et si surnaturelle.

CHAPITRE III

Près des soldats

Si les premiers bombardements d'Arras ont éloigné, spontanément ou d'office, un bon nombre de ses habitants, Monseigneur va trouver, dans les troupes qui affluent de plus en plus pour sauvegarder la ville, un peuple nouveau, qui sera encouragé par sa parole et par ses visites dominicales, en ville, dans les environs et sur le front même. De là naissent, entre les chefs et Sa Grandeur, des relations, affectueuses jusqu'à l'intimité (1), naturelles entre des âmes si bien faites pour se comprendre que les troupes, sans y mettre aucune malice, parlent du « général Lobbedey » et de « Mgr X... », un de leurs chefs les plus sympathiques. De là, ces émouvantes cérémonies, dont les récits ont été transmis aussitôt à la *Croix du Pas-de-Calais*, par les *socii* habituels de Sa Grandeur, émules de son courage et de son sang-froid :

(1) Voir le vivant récit du *Gaulois*, 10 février 1916.

Dans la chapelle du Grand Séminaire
(Palais Saint-Vaast)

I. — 7 mars 1915. — Elle était fermée depuis le 14 décembre 1906. Dans un coin s'entassaient, pêle-mêle, les bancs où s'étaient agenouillés tant de lévites; et la poussière s'accumulait sur la chaire, d'où étaient tombées, durant tout un siècle, des paroles si ardentes et si profondes.

Mais voici que le cadavre se ranime. Des foyers improvisés fument sur la terrasse; des cyclistes descendent, à vive allure, la rampe qui mène au parloir; le réfectoire sert d'abri pendant la nuit; la chambre de M. le Supérieur est transformée en « mess » pour les officiers. Seule, la chapelle a gardé sa destination. Des aumôniers volontaires y ont organisé une petite retraite pascale : c'est la clôture ce matin. — Où trouver plus belle occasion, pour l'Evêque d'Arras, de rentrer, en pasteur, dans ce sanctuaire si plein de souvenirs, où il est « chez lui » à tant de titres?

Les bombes allemandes l'ont à peu près respectée, la chère chapelle. Les vitraux n'ont guère souffert; les bancs ont gardé leur alignement traditionnel; voilà bien notre autel polychrôme, et même l'harmonium monumental, orgueil des artistes de jadis! Que de fois, dans la paix du soir, devant ces humbles stations, se sont prosternés les prêtres du lendemain!

*
* *

Cependant la Messe est commencée. Ce n'est pas une ordination qui se prépare; mais c'est peut-être le pré-

lude de futurs holocaustes; tous ces visages de soldats sont graves et résolus.

La liturgie du jour nous fait lire, à l'Evangile, l'épisode du *Démon muet* : trouverait-on, dans les rangs de nos catholiques, des hommes comme ceux que flagelle impitoyablement la parole épiscopale : muets pour la prière, pour la charité, pour l'affirmation de leur foi?

*
* *

Ce n'est pas un des spectacles les moins imprévus de cette guerre, que cette messe militaire dans une chapelle de Séminaire; que ces rumeurs de guerre dans la vieille abbaye bénédictine; que ce cliquetis d'épées sur les dalles bénies, témoins des serments les plus sacrés.

Du haut de leurs vitraux, néanmoins, les vieux Saints sourient à toutes ces transformations. Saint Jean se souvient qu'on l'appelait le Fils du Tonnerre; saint Vaast songe aux francisques des compagnons de Clovis; saint Charles, à l'arquebuse qui faillit le tuer; saint Vincent de Paul, aux reîtres allemands dont il répara les dévastations, tandis que saint François de Sales cherche des yeux quelque compatriote parmi nos chasseurs alpins.

Et puis « l'ordre » du régiment ne porte-t-il pas : « Tous les mois, quatre jours de repos — j'allais dire de retraite — au Palais St-Vaast? » Allons! Ce n'est pas trop mal pour les hôtes actuels du Grand Séminaire.

*
* *

II. — 7 mai 1915. — Cette chapelle a été longtemps respectée par les Barbares, ou peu s'en faut. Ses vitraux viennent, à leur tour, d'être criblés de projectiles. Mais

elle n'en paraît que plus glorieuse, dans sa robe mutilée. C'est qu'elle est remplie, jusqu'à déborder, par les officiers et les soldats du ...e de ligne. Ces braves s'attendaient à partir incessamment dans les tranchées de première ligne, pour opérer un mouvement important. Qui est sûr d'en revenir sain et sauf? Un de leurs chefs a déjà reçu deux blessures graves depuis le début de la guerre; et le voilà de nouveau sur la ligne de feu... C'est donc l'heure des pensées graves et des résolutions viriles. Monseigneur est venu leur suggérer les unes et les autres : « *Priez, Levez-vous; Combattez* », telle est la trilogie qu'il leur commente avec une éloquence toute militaire. Et de quel cœur, avec quel ensemble chantent ces fils de la Bretagne!

J'imagine que les vieux moines de Saint-Vaast, qui ont vu plus d'un chevalier ceindre l'épée dans leur chapelle et faire sonner ses éperons neufs sur les dalles de leur cloître, ont dû être contents de la veillée d'armes des soldats de 1915.

La Saint-Martin à Dainville

Le dimanche 15 novembre 1914, Mgr Lobbedey avait accepté d'aller à Dainville proposer à nos soldats l'exemple de l'héroïque légionnaire qui s'appelle saint Martin.

La pluie tombait à torrents, le vent faisait rage, les chemins étaient boueux. Mais qu'importe? L'église est pleine, quand Monseigneur y fait son entrée.

Monseigneur monte en chaire. Il évoque le glorieux patron de la France et de l'Artois, et rend hommage au roi Albert, dont le 15 novembre est la fête patronale; il explique à cet auditoire, si digne de lui, que l'armée est une école de respect, de discipline, d'honneur, quand

un éclatement d'obus fait dresser les oreilles. — Ce n'est rien: les Allemands visent mal; le projectile a passé au-dessus de nos têtes. En voici un second : cette fois ils ont tiré « trop court ». Au troisième coup, les tuiles et les éclats de bois arrivent jusqu'à la porte de l'église.

Il n'y a plus de doute. Nous sommes « repérés ». Et plutôt que d'exposer ces cinq cents personnes à un accident, il faut se résigner à ne pas terminer l'office.

Nous apprenons en sortant que, dans le village, il y a des victimes... Je me figure que, Là-Haut, saint Martin les aura accueillies et qu'il aura murmuré, à l'oreille de tous les assistants, la fière parole que nous a conservée le Bréviaire et qui fit voir déjà en son temps ce qu'est un soldat chrétien : « Je suis prêt à pénétrer au plus épais des rangs ennemis, sans casque ni bouclier, armé du seul signe de la Croix. »

Ch. Guillemant.

Du hangar à la cave

Nos soldats sont vraiment fort ingénieux; ils savent transformer un mauvais hangar en une chapelle décente, et disposer des panoplies de fusils, de sabres, voire même des obus, en manière d'emblèmes religieux.

C'est au milieu de ce décor original que Monseigneur célébrait récemment les Saints Mystères. On remarque, au premier rang de l'assistance, des officiers supérieurs, et, derrière ceux-ci, cent cinquante soldats. Deux militaires servent la Messe, qui est dite, par ordre, dans un absolu silence. Cette fois, aucun chant; chacun prie du fond du cœur, non loin de l'ennemi.

*
* *

A l'Evangile, Sa Grandeur rappelle à ces braves ce qu'est un *chrétien*, ce qu'il doit *croire* et *pratiquer*. Cette homélie, qui s'inspire des préoccupations du temps présent, va droit au cœur des auditeurs. Elle sème des germes de sentiments religieux, que la réflexion développera et fécondera.

Au moment de la Communion, plusieurs officiers et soldats s'approchent de la Sainte Table; la visite pastorale s'achève par une bénédiction et par quelques mots de Monseigneur, tout pleins d'une paternelle sollicitude.

*
* *

Le même Dimanche, un peu plus tard, notre Evêque infatigable se rend dans une paroisse toute proche des lignes ennemies. Il ne serait pas prudent de se réunir à l'église, sur laquelle les obus tombent souvent. Nos fantassins ont choisi, pour leur office religieux, la grande cave G..., solidement voûtée, au fond de laquelle ils ont dressé un autel tout garni de drapeaux français et alliés.

Un aumônier militaire offre le Saint Sacrifice, au cours duquel la voix de Monseigneur salue, dans chacun des soldats qui l'entourent, un homme de « cœur », un homme de « caractère », et un homme de « conscience ». La parole du Pasteur touche profondément les âmes de ses auditeurs et, à l'évocation de souvenirs touchants et graves, on voit des yeux briller ou s'humecter de larmes.

Monseigneur est heureux de dire publiquement toute sa satisfaction à l'organisateur de la cérémonie, un prêtre « deux fois *vaillant* » qui, par sa présence continuelle

au milieu des soldats, même sur les points les plus périlleux, sait encourager et consoler.

Dans la cave, du moins, on peut chanter. Nos soldats ne s'en font point faute. Un violoniste habile les accompagne, et l'on sent passer, dans les accents qui sortent des poitrines de ces deux cents braves, la foi des premiers chrétiens et la vaillance coutumière des Français.

Ed. Maréchal.

Une Confirmation sur le front

Etre baptisé le Samedi Saint, recevoir la Confirmation le 1er mai, à l'aurore du mois de Marie, à l'époque où la liturgie nous parle si souvent de l'Esprit-Saint; et ceci, lorsqu'on a été élevé dans la banlieue parisienne, qu'on est dans les tranchées et qu'on a trente-neuf ans : voilà qui s'appelle avoir du bonheur! C'est ce qui est arrivé à un brave territorial, cantonné aux environs d'Arras. Son sergent lui avait servi de catéchiste : il fut aussi son parrain. Et puisque le néophyte a laissé là-bas femme et enfants, demain aura lieu le mariage par procuration. Si Dieu ramène le soldat à son foyer, c'est donc une existence vraiment nouvelle qui commencera pour lui et pour les siens. La guerre fait trop souvent œuvre de mort : il faut bien que parfois elle soit ouvrière de vie.



Il ne suffit pas à Monseigneur d'encourager nos soldats dans leur vie chrétienne, inséparable pour beaucoup d'entre eux de la vie des combats. Dans les luttes sanglantes qui se sont passées surtout au nord d'Arras, les morts ont été nombreux dans les deux camps.

Les funérailles des chefs, couronnant noblement les exemples qu'ils donnent hardiment, comme celles des simples soldats dont les corps sont réunis et ramenés, au prix d'héroïques dévouements, ont été plus d'une fois présidées par Monseigneur en de tragiques cérémonies.

Voici d'abord l'office funèbre de la soirée du 18 décembre 1914, raconté par un témoin de Saint-Nicolas-lez-Arras, dans le carnet duquel nous ferons plus d'un emprunt :

« Vers 5 heures, Mgr l'évêque, qui avait bien voulu accepter mon invitation, officie pontificalement aux obsèques des officiers et des soldats que l'on avait pu ramener dans la nuit du 17 au 18 et dans la journée du 18. Vingt-trois morts, dont quatre officiers, sont couchés sur les dalles de l'église et recouverts de drapeaux tricolores. Les linceuls sont des capotes militaires, quelques toiles de tente et quelques couvertures. Il y a parmi ces morts, bien des visages vus le 16 et le 17 à la Sainte Table.

Monseigneur, après avoir salué les généraux et officiers présents, prononce une allocution qui va au cœur de tous : Une victime n'est belle vraiment que si elle est pure, si elle est généreusement offerte. Ils ont généreusement offert leur vie, ces soldats français qui aimaient si bien à chanter et à dire leur foi : « *Catholiques et bretons, toujours!* » Au ciel, ils prient pour la France, et le bon Dieu écoutera leurs prières. Soldats, frères d'armes de ceux qui sont tombés, suivez leurs exemples. Soyez braves comme eux, chrétiens comme eux, et dignes de vos ancêtres. »

C'est ensuite, une série de funérailles d'officiers supérieurs. Le 29 janvier 1915, pendant que le ...ᵉ régiment

d'infanterie défile devant la chapelle de l'ambulance du Saint-Sacrement, Monseigneur prononce l'oraison funèbre du colonel IVONNET, blessé mortellement à la gorge, deux jours auparavant, au créneau d'un poste d'écoute, voisin de celui des ennemis.

La grande faucheuse des champs de bataille ne se retourne jamais pour savoir ce qu'il advient des gerbes sanglantes qu'elle a couchées à terre.

C'est à nous de les recueillir, de les entourer de nos soins respectueux, de nos regrets, de nos espérances.

Or, le dernier épi qui vient d'enrichir, sous les murs de notre cité d'Arras, cette opulente et glorieuse moisson, le voilà...

Je salue avec une profonde émotion la dépouille mortelle du colonel Ivonnet, mort pour la patrie le 27 janvier 1915, dans cette ambulance du Saint-Sacrement toute embaumée de sa vaillance et de sa piété (1).

Pour la France! Vers le Ciel! telle fut sa double et constante aspiration : telle fut sa haute et fière devise.

I

Pour la France! Sur combien de lèvres se chantent aujourd'hui ces trois mots! Notre pensée, notre cœur, notre vie tout entière sont suspendus à cette ligne mouvante formée de poitrines françaises, qui oppose un obstacle infranchissable aux ambitions et aux barbaries d'Outre-Rhin.

(1) Georges IVONNET, chef de bataillon au commencement de la guerre, nommé lieutenant-colonel le 11 octobre, avait pris le commandement du ...e régiment d'infanterie; blessé dans un poste avancé, le 26 janvier, il est mort le 27, à l'ambulance du Saint-Sacrement d'Arras; il avait été cité à l'ordre du jour en ces termes : « N'a cessé de faire preuve, depuis le commencement de la campagne, des plus solides qualités militaires. A pris sur son régiment un ascendant complet et a toujours su en obtenir, même dans les circonstances les plus difficiles, des efforts constants et énergiques. D'une bravoure personnelle très grande, a été tué dans une reconnaissance de tranchée. » — Sa fin a été celle d'un chrétien et d'un soldat.

Messieurs les généraux, vous nous apparaissez comme des géants, habiles conducteurs de ces armées que n'a jamais connues le génie de Napoléon ! Oserai-je le dire ? Eh oui, — puisque la Providence me donne le grand honneur de vous grouper pour quelque temps sous ma houlette, — vous nous apparaissez, Messieurs les généraux, Messieurs les officiers, beaux comme l'espérance. Le sort de la nation est entre vos mains. Ni victoire indécise, ni paix boiteuse, ni sécurité précaire, mais victoire indiscutable et triomphe définitif, voilà votre objectif. Allez jusqu'au bout sans défaillance. La France entière le demande, et déjà vous remercie.

C'est dans l'élite de ce corps d'officiers que vous placiez tous le colonel Ivonnet, chef intrépide, soldat valeureux, homme de devoir. Il savait que le devoir est frère du sacrifice. Aussi ne connaissait-il pas les lignes courbes, les voies détournées : toujours on le vit marcher par le chemin droit : *per vias rectas !*

Voilà pourquoi sa mort est un deuil : tous, Messieurs, supérieurs ou inférieurs, vous le pleurez. L'armée et la France perdent un serviteur de tout premier ordre. Contre les envahissements toujours plus audacieux d'une race dont cette guerre a dévoilé la cruauté et l'insolence, une barrière a été dressée. Il était nécessaire qu'aux ambitions démesurées d'une dynastie dont je ne veux pas décrire les origines, une grande nation, généreuse et forte, répondît en garantissant la liberté des peuples et le respect du droit. Cette nation, c'est la France : elle a fait le geste attendu par le monde et par les Alliés qu'elle a trouvés, au jour du danger. Un anneau d'or s'ajoute ainsi à la chaîne d'actions héroïques, forgée à travers les âges, par notre noble race.

Le colonel Ivonnet a fait sa part, dans ce glorieux travail. Il a contribué à hâter le triomphe de la justice et à maintenir le patrimoine national. Il est mort pour que vive la France !

II

Vers le Ciel ! Pour nous, chrétiens, c'est la suprême consolation. C'est dans cette immortalité personnelle, rayon-

nante et bienheureuse, près de Dieu, qu'il nous faut contempler ceux que tue la guerre.

Tant de vaillance, tant de foi patriotique n'ont pas péri d'un coup parce qu'une balle aveugle, jaillie d'une machine inconsciente, est venu briser les ressorts de la vie corporelle chez celui que nous aimions.

N'est-ce pas le moment de redire avec l'un de nos plus profonds poètes :

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part,
Vers quelque soleil invisible!

Et ce soleil, c'est Dieu !

Ici-bas, nous commençons notre vie : elle se poursuit au delà du tombeau, suivant la courbe que nous lui avons donnée. La mort n'est qu'une porte mystérieuse ouverte sur l'Infini.

*
* *

Telles étaient les pensées du colonel Ivonnet. Son âme chrétienne, baptisée, purifiée par la Pénitence, nourrie hier encore par la divine Eucharistie, orientée par la dévotion à la Vierge Immaculée, — il récitait son chapelet tous les jours, — son âme pourrait-elle ne pas recevoir la récompense promise par le Maître au serviteur fidèle ? Les bras du Christ Sauveur accueilleront, en un grand geste de miséricorde, celui que nous pleurons, celui que pleure là-bas, à Cherbourg, une épouse inconsolable, celui que pleurent amèrement trois jeunes orphelins. Qu'il me soit permis, Messieurs les Généraux, Monsieur le Préfet, de leur envoyer, en votre nom et au mien, le tribut de nos plus vives condoléances et de nos plus douloureuses sympathies.

Il y a de belles morts : l'arbre sous la tempête, le navire sous la vague, le prêtre au chevet des malades, le soldat sous les balles ennemies. Mais quand, au moment suprême, le soldat a pu, comme notre cher disparu, se réconcilier avec Dieu, tendre ses ailes vers l'infini, quelle

grâce, Messieurs! Au matin de ses immortelles chevauchées, au soir de ses prodigieux triomphes, Jeanne d'Arc tombait à genoux. A l'exemple de la Vierge libératrice, le colonel Ivonnet savait s'agenouiller. L'homme le plus grand que je connaisse est celui qui s'agenouille, parce que seul, Celui qu'il implore à genoux sait donner la victoire.

Pour la France! Vers le Ciel!

Fils de la France, fils de l'Eglise, que de fois vous avez jeté ce mot magique : En avant! Laissez-moi, en ce moment et à mon tour, vous commander et vous crier : En Haut! *Excelsior!*

Plus haut, dans vos amours, montez, montez encore,
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu!

*
* *

Puis viennent d'autres héroïques victimes : le commandant Pierre Reverchon, le 18 mars, et le commandant Boniteau, le 26.

En ces dernières circonstances, Monseigneur rappelle ainsi la fin des héros chrétiens :

Toute la religion peut se résumer en ces trois mots — et quels mots! — la *crèche*, la *croix*, l'*hostie*. Toute la vie humaine peut aussi se résumer en trois mots : *naître*, *pleurer*, *mourir;* voilà tout l'homme. Le terme est toujours le cercueil, après un mélange de joies et de gloires qui s'entrelacent au milieu des mystères douloureux.

C'est ce mélange de gloire et de douleur qui rend si pathétique la carrière et la fin du vaillant commandant Boniteau. Courageux, brillant officier, vous savez mieux que moi s'il le fut! Chrétien éclairé, généreux et résigné, je me porte garant qu'il le fut jusqu'à la fin.

Il y a quelques jours, je présidais au Grand Séminaire une émouvante Communion pascale d'officiers et de soldats. Au sortir de la chapelle, le commandant me demanda ma Pastorale de Carême, qui traite de l'Action providentielle dans la guerre présente. Il la lut, la relut et la

goûta, me dit-on : il y puisa plus abondamment les leçons de la foi sur la *vertu expiatrice* de la guerre.

Et voici que, peu après, il fut appelé lui-même à donner ces leçons, sur le champ de bataille et sur le lit de l'ambulance. Je vins l'y visiter : nous espérions tous qu'un sang généreux, et généreusement donné, lui sauverait la vie. La science veillait sur lui, de toute son âme. En le quittant, je l'embrassai, je le bénis, comme un père embrasse et bénit son fils. Hélas! Quelques heures après, il n'était plus. La mort a vaincu le soldat, mais l'immortalité attend et déjà couronne le chrétien!

*
* *

C'est une cérémonie analogue à celle de décembre 1914 qui rappelle Monseigneur vers les tranchées de Saint-Nicolas, le 10 mai 1915 :

« Le spectacle fut inoubliable.

L'église n'est pas éloignée des lignes allemandes, à proximité d'un fortin au pied duquel sont tombés précisément les braves auxquels vont être rendus les derniers honneurs.

Dans sa masse trapue, la vieille tour semble défier les obus ; mais le sanctuaire, la tribune et une muraille latérale présentent d'énormes brèches; la sacristie est couverte de décombres. Le cimetière est comme hérissé de croix toutes neuves, qui ressemblent à des épées plantées en terre.

Dans la nef, 42 corps sont rangés; seuls, les cinq officiers ont pu être placés dans un cercueil; la dépouille mortelle des hommes disparaît à demi sous les fleurs apportées par des mains pieuses.

Le soir tombe, mais le calme est loin de se faire. Nos batteries tonnent sans interruption; leurs projectiles passent au-dessus de nos têtes avec un sifflement amical,

mais assourdissant. La petite église est pleine à en déborder. Le ronflement d'un taube se fait entendre, ne sera-t-il même plus permis d'enterrer ses morts en paix?

Monseigneur apparaît, mître en tête, à la balustrade. Il parle, et sa voix puissante essaie de dominer le fracas de l'artillerie. Il glorifie ces héros qui ont si bien rempli le programme tracé, deux jours auparavant, dans la chapelle du Grand Séminaire : Prier, se lever, combattre. « Eh bien! Maintenant, leur dit-il, montez! Montez avec le Maître en cette veille d'Ascension, vers la gloire et la récompense! »

Et de voir cet évêque qui, au milieu de la tempête, parle d'espérance et, du doigt, montre le port, remplit d'émotion et de fierté tous ces cœurs vaillants.

Puis le défilé funèbre commence. Tandis qu'on étend les cadavres dans la fosse, sur le rebord s'alignent des soldats, portant des bouquets de lilas; et le drapeau tricolore, tenu par des mains sacerdotales, celles d'un aumônier militaire, récemment décoré de la Légion d'honneur, M. U..., des *Pères Blancs*, s'incline comme pour un dernier baiser. »

LIVRE TROISIÈME

Dieu et Patrie

CHAPITRE PREMIER

Ames de prêtres, sous l'uniforme

La mobilisation, d'août 1914 à la fin de mars 1916, a porté, dans le diocèse d'Arras, sur environ trois cents prêtres, auxquels il faut ajouter soixante-dix élèves du Grand Séminaire et trente à quarante élèves âgés des Petits Séminaires.

D'autre part, la guerre nous a séparés de cent cinquante-sept paroisses, réparties sur quinze doyennés et trois archiprêtrés.

Ces chiffres, dans leur aridité, peuvent cependant donner une idée des difficultés qui se sont présentées, pour maintenir, d'une façon quelconque et nécessairement atténuée, la pratique du culte dans la plus grande partie des paroisses, à un moment où les besoins et les aspirations des âmes étaient loin de diminuer.

L'administration diocésaine, avec le concours de MM. les Doyens, s'est efforcée, non sans peine, de trouver des curés intérimaires, non pour toutes les paroisses privées par la guerre de leur pasteur, mais pour les plus importantes d'entre elles. Elle s'est adressée aux charitables voisins, à de vénérables vieillards qui ont repris

du service actif, à un certain nombre de prêtres réfugiés du Nord et de la Belgique, dont la coopération nous a été et nous reste très secourable. Elle s'est efforcée d'assurer à ces prêtres de bonne volonté, — dans les presbytères privés de la présence des confrères mobilisés, mais non de celle de leur famille, — un traitement fait de bienveillance et de charité, en souvenir des chers absents. Notre-Seigneur a trouvé à Béthanie Marthe et Marie; comment son ministre ne trouverait-il point partout le même accueil, près de ceux et de celles qui savent quel honneur et quelle grâce il y a à posséder un prêtre parmi ses proches, et par conséquent à considérer sa maison moins comme un bien de famille exclusif que comme l'hôtellerie du bon Dieu?



Mais c'est vers les prêtres prêtés par l'Eglise au service de la France, avec toute l'abnégation et tout l'empressement nécessaires à ce devoir patriotique, que Mgr l'Evêque a tourné surtout et de suite Sa sollicitude, sans négliger d'assurer leur situation matérielle, dans la mesure du possible.

Partout où ils sont groupés, dans les dépôts, les ambulances, les corps de service armé, Il a trouvé des centres pour les réunir, au moins chaque semaine, en vue d'un exercice spirituel, et des confrères aptes à favoriser leur sanctification, par la parole et par d'autres moyens (1). A chacun de Ses voyages, Monseigneur n'a

(1) Citons notamment à Calais le P. Jubaru (avec les réunions quotidiennes organisées par Mgr Debout); — à Boulogne, M. le chanoine Merlier et M. l'abbé Caron; — à Paris-Plage, M. le doyen d'Etaples et M. le curé; — à Berck-Plage, M. l'abbé Brebion, et M. le curé.

pas manqué de les rassembler, de les entretenir Lui-même de la conciliation de leurs multiples devoirs, — surnaturels et naturels, — en un mot de resserrer entre les fils et le Père des liens qui ne peuvent être relâchés sans péril.

Par deux fois, dans des Lettres pastorales, le même but est visé. La première, du 2 mars 1915, s'adresse aux « prêtres et lévites » du diocèse :

Ma pensée vous suit dans tous les postes où vous envoie le devoir patriotique; et parce que ce sont des postes de dévouement et souvent de danger, des postes où la faiblesse humaine a sans cesse besoin d'être secourue par la grâce d'En-Haut, je demande à Dieu cette grâce pour vous dans la prière.

Sans doute, ni votre éducation dans les séminaires, ni les pouvoirs spirituels que vous avez reçus dans des ordinations successives n'allaient directement à faire de vous des soldats; ils vous préparaient à une autre vie que celle des camps. De plus, l'Eglise n'a jamais abdiqué son droit d'employer tous vos efforts à un service plus élevé en soi que le service des armes; cependant, à cette heure tragique de notre histoire, elle a voulu joindre sa voix à la voix de la Patrie menacée, elle vous a permis d'entrer dans la grande armée française.



Elle comptait sur votre double esprit de discipline et de sacrifice; elle pensait qu'il serait salutaire à tous, le spectacle des vertus militaires unies aux vertus sacerdotales, que l'honneur et le prestige du clergé français en deviendraient plus grands aux yeux des peuples; elle espérait enfin que, même dans les batailles, vous auriez l'occasion de sanctifier les dernières heures des mourants et d'ouvrir la Patrie céleste aux défenseurs de la patrie d'ici-bas.

Les faits lui ont donné raison.

Quelle que soit la vaillance déployée par nos troupes,

vous n'avez été inférieurs à personne sous ce rapport. Au témoignage d'un officier, il y a mieux : *Que de fois,* dit-il, *quand il s'agissait de lancer nos hommes, de leur remonter le moral, de faire donner un grand exemple d'énergie, nous nous sommes adressés aux prêtres! Voilà ce que j'ai vu. Tous nos soldats l'ont vu.*

Hélas! emportés par leur bravoure, un bon nombre de mes chers fils sont déjà tombés. Mais parce qu'ils avaient conscience de servir une juste cause, nous songeons moins à les plaindre et à les pleurer qu'à les saluer, à les féliciter, comme étant de ceux *qui sont allés à la vie en passant par la mort : « Vita mutatur. »*

*
* *

Pour vous comme pour beaucoup d'autres, les fatigues du soldat ont été allégées par les consolations du prêtre.

Quelle joie, en effet, d'éveiller la foi des uns, de fortifier celle des autres! Quel bonheur d'immoler la Victime par excellence, au milieu de ceux auxquels la Patrie demande de se sacrifier pour elle! Quelle douce émotion, à nourrir du Pain des forts ceux que des luttes surhumaines devraient abattre, à panser les plaies des blessés, et à faire que, grâce au pardon divin, tant d'héroïsme dépensé ici-bas ne soit pas perdu pour l'éternité!

Quand la tourmente aura passé, vous nous reviendrez, avec tous ces mérites, avec l'auréole de ceux *qui ayant vu la mort en face n'ont pas tremblé devant elle.*

*
* *

Pourtant, à la pensée de l'avenir, l'Eglise de France n'est pas sans inquiétude. Elle se dit : *La guerre a tué beaucoup de prêtres; quand elle aura fini de tuer, combien nous en rendra-t-elle? Et ceux qu'elle rendra, dans quel état de santé seront-ils?* Avec les autres évêques, je gémis donc sur le sort prochain réservé à nos diocèses, mais je ne perds pas confiance, et, malgré tout, je répète volontiers les mots qu'un vaillant officier catholique,

M. Laurentie, sculptait dernièrement dans une tranchée près d'Arras, avant d'y trouver la mort : *Gemens spero.*

Oui, j'espère que, sur la terre arrosée par un sang sacerdotal, les vocations germeront abondantes. J'espère qu'ils obtiendront de Dieu des successeurs, ceux qui ont offert leur vie à cette fin, comme ce cher enfant de notre séminaire, Alfred Degand, qui murmura pour dernières paroles : *J'offre ma vie en sacrifice, pour le recrutement sacerdotal et la conversion des pécheurs!*

J'espère qu'ils s'empresseront de prendre rang dans la milice sacrée, les enfants qui auront appris, les jeunes gens qui auront constaté le dévouement du prêtre, les merveilleux effets de son zèle, les consolations que son apostolat procure. Comme nous l'écrit un de nos plus vaillants aumôniers : *Sanguis clericorum, semen sacerdotum!*

*
* *

Un peu plus tard, le 14 mai, fête des Saints Evêques des trois diocèses réunis, Monseigneur renouvelle et complète Ses avis, en faveur des nombreux prêtres-soldats que la guerre a faits siens, qu'ils soient ou non Ses diocésains.

Après leur avoir rappelé que cette guerre est *formidable, héroïque* et *saine*, Il ajoute :

A vous, Messieurs et chers Fils, à vous d'augmenter la *plus-value universelle des âmes françaises*, et de faire que la guerre présente soit une guerre *sainte.*

Vous avez déjà beaucoup fait pour cela, et par vos exemples et par l'exercice de votre ministère sacerdotal.

Votre présence est si appréciée qu'on la désire partout : partout où l'on se bat, partout où l'on souffre, partout où l'on meurt. Que de fois, sur notre zone de feu, je l'ai constaté, et non sans fierté!

Grâce à votre charité, qui pleure sur le trépas de l'inconnu comme sur celui d'un frère, *ce qu'il y a d'Evangile dans le sang français* se manifeste par des actes dont la

beauté est telle qu'on n'en peut parler sans s'attendrir.

Grâce aux Sacrements, et surtout au *Sacrement eucharistique*, que vous dispensez à vos compagnons d'armes, le courage redouble dans ceux qui vont au danger, la résignation entre dans les âmes des pauvres blessés; et tout ce qu'ils endurent est marqué du sceau divin que la grâce imprime sur nos actes, afin de les rendre méritoires pour l'autre vie.

Grâce à vous, enfin, en dehors des grands gestes et des faits glorieux que l'histoire racontera, il s'accomplit dans l'intime des cœurs de sublimes sacrifices qui, plus que le reste peut-être, feront pencher vers nous la victoire.

*
* *

Mais il est facile de comprendre que le prêtre n'exerce une si salutaire influence qu'à la condition d'être vraiment prêtre, de parler et d'agir en prêtre.

Ce qui revient à dire qu'avant de songer à sanctifier les autres, il doit assurer sa sanctification personnelle.

Sa Grandeur leur rappelle les exhortations de Pie X à ce sujet, lors du cinquantenaire de Son sacerdoce, le 4 août 1908.

Le même Pontife mentionne les divers moyens par lesquels la sainteté se développe ou se maintient. C'est la *prière*, qui attire les grâces d'en haut, et sur nous et sur les personnes dont le soin spirituel nous est confié; c'est la *méditation* des vérités éternelles, par laquelle nous nous pénétrons de ce qu'il faut enseigner; ce sont les *lectures pieuses*, qui nous donnent le goût des choses célestes; c'est enfin l'*examen* particulier, grâce auquel on se voit soi-même, avec ce qu'il faut pour régler sa conduite.

Après les avoir invités aux réunions sacerdotales, instituées pour eux dans les principaux centres, Monseigneur ajoute :

Dans votre bagage de soldat, ayez l'*Imitation de Jésus-Christ* ou le *Novum Testamentum*. Si le Bréviaire ne se peut dire, dites au moins *Prime et Complies* : ce sont les prières liturgiques officielles du matin et du soir. — Faut-il recommander le *Rosaire* ou le *Chapelet?* Non, n'est-ce pas? D'instinct, nous recourons à la Vierge Marie : *sub tuum præsidium*. Les prières mariales, les prières eucharistiques, sont toujours à notre portée comme autant de sources de salut.

Et Il conclut ainsi :

Avec saint Augustin, Nous osons vous dire, mes bien chers Fils : *Ergo ut advertant monemus, ut instruantur docemus, et, si necesse, ut mutentur oramus.*

Nous ne cessons de penser à vous, et le jour et la nuit. *Vivo et morior in singulis*, disait saint Bernard à ses moines de Clairvaux. Qu'il me soit permis de redire la même parole et avec le même cœur : « Je vis et je meurs en chacun de vous. » Jamais je n'ai mieux senti que l'Evêque est Père.

*
* *

Monseigneur ne s'est pas contenté de rappeler à ses prêtres-soldats l'excellence de la méditation. Il leur en a proposé un modèle, sous le titre suggestif de : *Méditation sous les obus* (1).

La première partie : *Prière sous les obus*, peut se résumer en ces trois pensées : *a*) elle n'est pas empêchée par eux; — *b*) elle est, grâce à eux, plus fréquente; — *c*) elle est surtout plus fervente.

Voici le texte intégral de la seconde partie : *La sainte Messe sous les obus*, qui a été, — on le sait et on le

(1) *Le Prêtre aux armées*, 15 juin 1915.

voit, — vécue par son auteur dans la chapelle de l'évêché :

Trois contrastes : *a) la force de l'homme, la faiblesse de Dieu; — b) la haine de l'homme, l'amour de Dieu; — c) l'ambition de l'homme, celle de Dieu.*

a) La force de l'homme, la faiblesse de Dieu.

Le prêtre monte à l'autel pour l'action la plus sainte de la religion, et, au lieu du chant des cloches annonçant la célébration du mystère, au lieu de la grande voix des orgues accompagnant les rites liturgiques, c'est une clameur farouche, la clameur de mille engins qui circulent dans l'air, plus sinistres que des oiseaux de proie, et mille fois plus redoutables. Il faut bien avouer leur puissance, tout en la maudissant, quand on voit les œuvres qu'elle anéantit, les édifices qu'elle abat, les hommes valeureux qui tombent sous ses coups.

Au regard de cette force déchaînée, qu'est-ce que la petite Hostie consacrée par le prêtre ? Elle est si frêle que c'est trop d'une main d'enfant pour la déplacer, un souffle y suffit. Mais, de cette fragilité auguste sort une énergie qui, fortifiant l'âme et, par elle, animant le corps, en arrive à faire des héros et à décider de la victoire. Ecoutons ce soldat chrétien qui vient de communier : « En face de moi, l'Allemagne et la France arc-boutées; en moi, dans un tout petit coin de l'espace immense, Dieu lui-même : Dieu qui, en cette hostie si frèle, semble être en moi, avec moi, à la merci des engins de guerre.

« Et, du coup, les obus imminents et cette accumulation de forces matérielles aveugles, tout cela me parut profondément risible, vain, presque inexistant; leur pouvoir sur Dieu en moi — et, presque, leur pouvoir sur moi — n'était qu'une illusion, une pure apparence. Dieu en moi leur échappait totalement, et moi, avec lui, en un sens, je leur échappais. Tout cela, c'était le monde spatial, et Dieu n'en était pas, et je n'en étais qu'à peine, comme par hasard; et il me semblait que, par le double amour qui était en moi, je m'accrochais avec une force nouvelle

à l'autre monde, au monde permanent, et que je me libérais invinciblement du monde des obus. »

b) La haine des hommes, l'amour de Dieu.

Pourquoi cette ruée des éléments les plus meurtriers sur nos bataillons et nos villes? Pourquoi suit-on d'un regard si anxieux la courbe qu'ils tracent dans les airs? Pourquoi n'écoute-t-on pas sans frémir le rugissement qu'ils poussent en courant à leur but? Parce qu'ils sont les ministres d'une passion implacable, qu'ils exécutent ses desseins homicides; parce qu'ils servent la haine d'un peuple contre d'autres peuples, haine si farouche qu'elle ne peut être attendrie, haine immense que des milliers de victimes sont impuissantes à satisfaire.

Le prêtre le sait et, en y songeant, il ne peut qu'admirer davantage le doux mystère qu'il tient entre ses mains. Pourquoi Dieu est-il là plus petit qu'à Béthléem, plus caché et plus silencieux qu'à Nazareth? pourquoi s'offre-t-il en sacrifice sur l'autel? pourquoi se donne-t-il, se livre-t-il à tous ceux qui viennent à la Table sainte, disant : *Prenez, mangez, ceci est mon corps; prenez, buvez, ceci est mon sang?* Pourquoi? Parce qu'il nous aime. Et le prêtre, ayant horreur de la haine qui tue, demande à Dieu l'amour qui sauve; il demande le courage de se sacrifier à son tour et de dire à sa patrie, à ses frères d'armes : « Voici mon corps, voici mon sang; s'il le faut, j'accepte d'avance que l'un soit brisé et l'autre répandu pour vous. »

c) L'ambition de l'homme, celle de Dieu.

Notre principal ennemi l'avoue sans détours et sans honte : parmi les sentiments qui l'ont déterminé à entreprendre une lutte si acharnée, il y a l'ambition : l'ambition d'étendre sa domination sur les peuples jugés inférieurs, de leur imposer ses lois, ses méthodes de travail, ses mœurs, enfin, d'imprimer sur toutes les formes de leur activité la marque propre de son génie particulier.

Si encore la civilisation qu'il veut établir au delà de ses frontières actuelles était une civilisation idéale, et si la propagation ne s'en faisait que par la vertu de sa supériorité sur toute autre civilisation! Mais il n'en est rien;

c'est par le fer et le feu que l'Allemand veut obtenir la suprématie rêvée, et les obus qui passent en tourbillon ne sont que le signe de ses prétentions injustes et les ministres de sa violence.

Tout autre est l'ambition de Jésus se sacrifiant sur nos autels; tout autres, la raison, le but des conquêtes qu'il veut réaliser et que, chaque jour, il réalise. Par une action mystérieuse, une influence aussi forte que douce, il attire à lui, non les corps — du moins directement — mais les âmes, et c'est pour les élever, les purifier, les soutenir dans les luttes de la vie, les préparer à l'éternel bonheur. *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Et le prêtre-soldat, sans renoncer aux justes ambitions de la patrie qu'il sert, implore du Seigneur, avec la soif des âmes, le secret de les conquérir, désirant avoir, de plus en plus, le regard qui compatit, le geste qui console en même temps qu'il bénit, la parole qui ranime en même temps qu'elle pardonne.



La troisième partie, sous le titre : *Le service du prochain sous les obus*, indique les principaux devoirs du prêtre-ambulancier et brancardier :

a) Le soin des blessés; — b) les secours religieux donnés aux mourants; — c) l'ensevelissement des morts.

a) Le soin des blessés.

Fidèle disciple de Celui qui est venu en ce monde pour guérir l'humanité, le prêtre s'empresse de relever affectueusement ses frères tombés dans la bataille. Ceux-ci ne sont-ils pas à plaindre ? Sans parler de leurs blessures qui, peut-être, les rendent méconnaissables, ils sont loin de leur foyer; aucun membre de la famille absente n'est là pour leur donner la pitié et les secours dont ils ont besoin. C'est bien d'eux qu'il faut dire : *Res sacra miser.* De plus, aux yeux du prêtre, la mutilation du corps en fait des images plus frappantes du Christ; leurs plaies parais-

sent être ses plaies; leur douleur, sa douleur; aussi met-il toute sa tendresse, tout son soin à guérir les blessures, à consoler des cœurs plus meurtris peut-être que la chair qui les recouvre.

Grande chose que cette charité! S'il est juste de dire : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem!* il n'est pas moins juste d'ajouter : Elles sont belles, les mains qui s'efforcent de guérir les martyrs de la patrie! Elles le sont surtout quand elles accomplissent leur œuvre sous la mitraille, quand, pour soigner des plaies, on expose jusqu'à sa vie, quand, au lieu d'écouter la voix des obus qui dit : *Fuis, ou tu vas mourir*, on écoute celle de la conscience : *Reste, même s'il faut mourir!* C'est alors *qu'on voit des attendrissements plus beaux que le flamboiement des épées aux mains de nos héros.*

b) Les secours religieux donnés aux mourants.

Le prêtre agit surtout en prêtre, et, comme tel, il exerce la charité quand il donne les secours religieux aux mourants. « Frappés à mort, c'est le moment où l'âme des agonisants se met violemment à vivre, où, dans les ténèbres qui la gagnent, elle voit plus clairement les choses de Dieu »; c'est donc l'heure où doit s'approcher celui qui est le représentant de Dieu, le ministre de ses miséricordes.

Le prêtre vient, confident auquel on dit tout, père dans le cœur duquel la conscience se décharge de tout ce qui lui pèse; et rien n'est plus salutaire que son action. L'âme qui est devant lui a nourri plus d'un noble sentiment, elle a fait d'héroïques sacrifices, elle a montré un courage qui n'est pas abattu, même à ce moment suprême. Quel malheur, si tant de qualités et de gloire ne servaient de rien dans l'éternité et n'y recevaient aucune récompense! Grâce au ministère sacerdotal, au pardon qu'il accorde, aux onctions qu'il fait, aux prières qu'il récite, tout est vivifié, tout est immortalisé. La sérénité réapparaît dans les yeux qui vont se fermer. La poussière peut retourner à la poussière, l'esprit remontera vers l'Esprit divin et retrouvera là-haut ceux qu'il aura laissés et aimés.

Mais quoi! Tout tremble autour du moribond, et les obus,

sifflant dans l'air, semblent sonner ironiquement le glas de leurs victimes. Le prêtre ne les entend pas; penché sur le mourant, il est tout entier au soin d'écouter ses dernières paroles, l'aveu de ses fautes, le témoignage de son repentir et le cri suprême de son espérance dans la miséricorde de Dieu.

c) L'ensevelissement des morts.

Nos braves ont cessé de vivre : ils gisent loin du foyer qui les a vus naître et qu'ils ont eu tant de douleur à quitter, loin d'une famille qui les croit encore vivants, loin du cimetière où dorment leurs ancêtres et où ils comptaient dormir, à leur tour, leur dernier sommeil, loin des amis qui les auraient suivis jusqu'à la tombe. Heureusement, le prêtre est là pour honorer et bénir leurs dépouilles.

C'est une consolation pour lui de représenter l'Eglise qui n'oublie jamais ses enfants et tient à les suivre durant tout le cours de leur destinée, depuis le berceau où ils ont commencé d'ouvrir les yeux jusqu'à celui où ces yeux resteront fermés en attendant l'heure du grand réveil.

Mais quel étrange spectacle! Le prêtre récite des prières où respire la plus tendre piété à l'égard des défunts, et la voix rageuse et précipitée des obus rythme les menaces d'une colère sans merci. Le prêtre chante des paroles pleines d'espoir, et les résonances funèbres dont l'air est ébranlé sont pour étouffer, pour tuer toute espérance! Le prêtre ferme une tombe, et les obus ne cessent d'en ouvrir de nouvelles!

Oubliant autant que possible cette misérable terre, il songe au repos éternel, et il le demande à Dieu pour ceux qui sont allés jusqu'au bout de leurs forces; il songe à la lumière céleste, et il en implore le bienfait pour ceux qui ont dû lutter au sein des plus épaisses ténèbres.

Requiem æternam dona eis, Domine. — Et lux perpetua luceat eis!

*
* *

Le devoir du prêtre-soldat est presque toujours humble — je ne dis pas : humiliant — et ne prête guère à l'éloge, qui n'est pas recherché d'ailleurs par celui qui l'accomplit dans des vues de sacrifice et d'esprit surnaturel.

C'est ainsi qu'il a été rempli par des centaines de prêtres, un nombre incalculable de fois, en conformité avec les conseils et les préceptes que nous venons de lire, d'une façon discrète qui n'a pas échappé à l'estime respectueuse des chefs.

En veut-on, malgré tout, quelques exemples?

Un de nos prêtres, infirmier à la ...e ambulance du 1er corps d'armée, rentrait de permission le jeudi 21 octobre 1915.

Il aperçoit, dans la salle dont il est chargé, un blessé qui avait perdu beaucoup de sang. Le médecin-chef cherchait des yeux un homme de dévouement. Notre infirmier s'offre spontanément : quelques minutes après, on lui ouvrait l'artère radiale, et son sang généreux ramenait la vigueur dans le corps épuisé de son pauvre camarade.

On félicite le jeune héros, on veut le proposer pour la croix de guerre; mais lui, modestement, se contente de dire : « J'ai fait mon devoir de soldat et de prêtre. »

M. l'abbé A.P.., vicaire de Lillers, permettra du moins, à ses confrères du diocèse d'Arras, d'applaudir à son geste.

Un autre prêtre obtient une permission de quelques jours : il va la passer totalement, dans la retraite, au Séminaire d'Issy.

Plus bruyante, mais non moins efficace, a été récem-

ment, du 13 au 19 décembre 1915, la retraite *obusée* de Dainville. Un témoin la raconte ainsi :

Le zélé curé se préoccupait d'assurer la sanctification des prêtres-infirmiers que la guerre amenait dans sa paroisse. Aux exercices mensuels qui les réunissaient dans le presbytère ou dans l'église, il voulut ajouter, de concert avec les aumôniers, une retraite de trois jours. Dainville était tranquille depuis près de quatre mois; on pouvait espérer le calme suffisant pour assurer le succès des saints exercices. Le 13 décembre, M .le curé avait quitté le matin sa paroisse pour aller à 15 kilomètres de là chercher en voiture, à la gare d'Aubigny, le prédicateur de la retraite, M. l'abbé André. En le recevant à la descente du train, avec son entrain si joyeux et si cordial, M. Dubois était heureux de lui donner bon espoir : l'ennemi semblait pour le moment oublier Dainville, et l'on pourrait prier en paix. Le retour se fit gaiement, et l'on arrive à Dainville à la tombée de la nuit.

En descendant de voiture, quelle ne fut pas la stupeur de M. le curé : presbytère défoncé, église trouée par une large baie dans la partie haute du chœur : bon nombre d'obus étaient tombés sur la paroisse, comme au jour de la visite de Monseigneur, à la Saint-Martin, ne causant heureusement que des dégâts matériels : pas une seule personne blessée. Qu'allait devenir la retraite ? Le bombardement recommencerait-il le lendemain ? Et puis, la grande salle du presbytère qui seule devait donner asile aux retraitants, avait été précisément mise à mal par les bombes. Mais qu'importe ! Personne ne crut que la retraite dût être ajournée, le vaillant curé moins que personne. On s'arrangea vite. Le cabinet de travail de M. le curé avait été respecté : il était fort étroit pour s'y réunir à vingt et un auditeurs, mais on s'y entassa. Les exercices commencèrent, le prédicateur n'ayant guère de place pour l'action oratoire; ils furent suivis avec une édifiante assiduité, et rien ne vint troubler leur calme; on put se réunir trois fois le jour, pour se nourrir des fortifiantes vérités qui donnent au prêtre la vaillance et la vertu.

*
* *

Rappelons surtout avec quelle pieuse régularité, et au prix de quels sacrifices, soit dans les dépôts, soit dans les cantonnements et les tranchées, nos prêtres ont eu la joie de pouvoir célébrer régulièrement la Sainte Messe : dans notre diocèse, en certaines paroisses où les troupes étaient fort agglomérées, plus de cinquante prêtres ont pu célébrer le même jour, *y compris la triple célébration* du 2 novembre. Ils doivent cet inappréciable avantage à leur fraternelle entente avec le clergé du pays, et à la possession d'autels portatifs dont l'Œuvre providentielle de la *Croix*, qui a recueilli près de sept cent mille francs, leur a fait généreusement leur part.

CHAPITRE II

Nos séminaristes au feu

Il y a eu, dans les Petits Séminaires, un bon nombre d'appels militaires, dès le premier jour de la mobilisation et jusqu'au départ de la classe 17 : des vocations tardives, et par conséquent des études interrompues avant leur achèvement, telles sont les causes qui, sans transition, ont appelé ces jeunes gens des bancs à l'armée.

Sans citer aucun nom propre, par égard à leur modestie, nous devons rendre hommage à leur esprit surnaturel qui a éclaté en toutes circonstances, au *départ*, à l'*armée*, à l'*ambulance*. En respectant le caractère intime des correspondances échangées avec leurs maîtres, nous pouvons extraire (1) de leurs lettres les détails, vécus et édifiants, qui les font connaître tels qu'ils sont :

(1) L'*Echo du Petit Séminaire de Boulogne* a publié un bon nombre de ces extraits, bien choisis, pour faire profiter les plus jeunes de l'exemple de leurs aînés et obtenir à ceux-ci un souvenir constant devant Dieu.

§ 1er. — *Le départ.*

Le moment est grave, écrit l'un d'eux; dans quelques heures, nous serons peut-être à la frontière allemande, nous ne savons rien, les autorités se taisent.

Aujourd'hui, dimanche, je n'ai pas eu de messe, j'ai été de garde à la prison de..., et je ne suis rentré qu'à 10 heures pour être consigné au collège de X...

M. le chanoine ... est venu ce matin, je l'attends ce soir pour faire ma confession générale et peut-être la dernière avant la balle meurtrière. Un grand nombre de soldats ont accédé à ma demande d'aller voir l'aumônier; je suis content.

Avant de terminer ma lettre, je tiens à vous dire mon filial et respectueux merci pour tous vos bienfaits, ainsi qu'à tous mes anciens maîtres.

Là-haut, si je vous précède, je prierai pour vous, pour vos œuvres et pour vos chers séminaristes. Pour l'instant, je fais joyeusement le sacrifice de ma vie et je m'abandonne entre les mains de notre Mère commune du Ciel, la très sainte Vierge Marie.

Partant demain matin, peut-être pour ne plus revenir, je vous demande humblement pardon des petites peines que j'ai pu vous causer et vous supplie aussi de prier pour moi, afin que le bon Dieu me pardonne.

Je pars l'âme bien triste. Mais soyez sûr que votre petit séminariste saura accomplir généreusement et noblement son devoir de soldat français et mourir en brave, si le bon Dieu le veut.

D'une autre lettre, nous extrayons ces lignes :

A peine arrivé en retraite depuis quelques heures, je pars à la hâte pour servir la Patrie. Vive Dieu! Que sa sainte volonté soit faite. Il saura tirer le bien du mal.

Hélas! plus de messe, plus de communion! Heureusement il nous reste la communion à la sainte volonté de Dieu.

Je vais être très exposé. Je sens plus que jamais le besoin de vous demander de vous souvenir de moi auprès de Notre-Seigneur à la sainte Messe. Déposez-moi tous les matins sur la patène et offrez-moi à Dieu : peut-être n'y penserai-je pas tous les jours.

J'ai déjà offert par Marie, en union avec Notre-Seigneur immolé sur l'autel, toutes les peines, les fatigues de la mobilisation, les souffrances de la guerre et ma vie même, si le bon Dieu daigne la prendre.

Aller à la guerre, mourir en état de grâce, c'est le Ciel, c'est la vision béatifique! Quoi de plus beau!

Vos enfants dispersés, perdus dans la grande armée française, ne vous oublient pas... J'aspire à l'heure où il me sera donné de rentrer à l'Enclos, avec la gloire d'une campagne victorieuse. Cependant je me fais très bien à la vie des camps, à l'obéissance aux chefs, au coucher sur la dure. Dieu le veut : cela est amplement suffisant. Tout va pour le mieux, d'autant que je puis communier souvent, en moyenne deux jours sur trois; quel bonheur, le bon Dieu me gâte! J'ai grande confiance : la très sainte Vierge est avec moi. L'aumônier militaire ne nous quitte pas.

Un autre traçait les lignes suivantes :

J'ai ressenti une joie indicible en recevant votre lettre du 11 août, il y a deux jours. Merci de vos prières. La guerre, jusqu'ici, n'a pas été bien terrible pour nous, puisque nous en sommes encore à voir un Allemand, quoique nous soyons à quelques kilomètres seulement de la frontière. Le démon ne doit pas être enchanté de cette guerre, car beaucoup de soldats se sont approchés des Sacrements; un grand nombre portent religieusement une médaille. Nous avons l'avantage de posséder un prêtre réserviste. Je puis faire la sainte Communion à peu près chaque jour. Quelle consolation!... Si je ne revenais pas de la guerre, j'adresse mon meilleur souvenir à tous mes amis du Séminaire.

Ce qui suit, est du 21 août :

C'est au milieu de la campagne que je vous écris, faisant trêve aux exigences du métier et aux risques que nous courons, sans cesse harcelés par des uhlans. Je prie le plus possible, et, comme vous me le rappelez, je fais volontiers le sacrifice de ma vie, si telle est la volonté de Dieu, pour le relèvement de notre France. Je suis très heureux de savoir que mes petits amis prient beaucoup pour moi. Souvent, très souvent, mon esprit va vers cette maison chérie où j'ai appris à prier. Si le bon Dieu permet que je sorte indemne de cette fournaise, j'ai la conviction que ma formation spirituelle sera grandement améliorée. En affrontant de pareils dangers, le caractère se trempe, le cœur se fortifie. Je marche sans crainte. Souvent je dis à ma bonne Mère Marie que je me remets tout entier entre ses mains; qu'elle fasse de moi ce qui est préférable pour la France et pour le salut de mon âme!

De M. M... : à B., le 9 mai.

Je suis reconnu apte à faire campagne, sans savoir quand nous partirons. Plus que jamais on se remet entre les mains de Dieu et à l'abri du manteau maternel de la sainte Vierge. Vous dire qu'il m'est indifférent d'aller au front serait mentir, mais j'y vais avec courage et, malgré tout, heureux autant qu'il est possible.

De Limoges, M. G... écrit, le 1er mars 1915 :

Donc, reconnu bon pour le service armé, je suis prêt à partir où le bon Dieu voudra. J'étais dans une bonne section, avec des camarades que j'amenais, quoique « bleu », à la Messe et à la prière... Quand, parmi certains, la conversation s'égarait sur des sujets mauvais, il suffisait d'un mot ou d'un signe, ou simplement qu'on me vît arriver, pour que tout mot malsonnant disparût. J'espère que le bon Dieu veillera sur eux...

§ 2. — *A l'armée.*

Depuis le moment de la mobilisation, tout va à merveille. Le moral des hommes est très bon, et sûrement nous serons victorieux. Depuis vingt jours, nous avons voyagé à travers diverses contrées de la France. Pour l'instant, le régiment est confortablement installé au milieu des champs. Jusqu'ici, cela ressemblait plutôt aux manœuvres, sauf nombre d'Allemands faits prisonniers. Mais samedi grande bataille, qui a été très heureuse pour nous. Dimanche matin, nous avons aperçu sur une hauteur un escadron de uhlans au bivouac, encadrés de leurs chevaux : nous avons mis en batterie sans être vus, et nous avons tiré. Quelle boucherie ! On voyait très bien, à l'éclatement des obus, des soldats et des chevaux projetés en l'air... Je prie beaucoup. Si le bon Dieu me demande ma vie, je la lui offre de grand cœur en sacrifice pour la France et l'Eglise.

M. D... écrit du fond d'une tranchée, à la date du 10 décembre :

Il ne fait pas trop gai dans ces parages de B...-au-B.... Les Allemands sont en forces considérables et tous les jours il y a attaques et contre-attaques. On les repousse, mais non sans pertes pour nous, surtout chez les fantassins.

Ainsi, hier, nous avons fait un beau travail. Depuis deux jours l'ennemi s'efforçait de jeter un pont sur l'Aisne, pour nous prendre de flanc. Averti par un avion, le colonel donne l'ordre d'envoyer deux pièces de canon (pièces sacrifiées). Je suis de l'expédition. Nous nous postons sur la lisière d'un bois, à 200 mètres. Le soir même, nous entendons l'artillerie boche passer, avec de l'infanterie, sur le pont qu'ils ont réussi à établir. Je vous assure que j'avais remis mon âme entre les mains de Notre-Seigneur :

je baise mon crucifix et je pars en reconnaissance avec deux hommes. Nos pièces tiraient des fusées pour éclairer. J'aperçois nettement le pont et les batteries ennemies. Je reviens rendre compte à l'officier, qui m'envoie prévenir le colonel. On attaque. Ma pièce démolit les batteries et fait sauter le pont. De ce fait, 3.500 hommes furent faits prisonniers. J'ai entendu un lieutenant allemand s'écrier, en nous désignant du poing : « Rien à faire avec ces sales diables noirs ! »

M. L... est resté à Sarlat :

On m'a placé, écrit-il le 3 novembre 1914, comme planton de la compagnie, au bureau du commandant de place. Je puis recevoir chaque matin le Dieu des forts. J'ai même le loisir de faire un peu d'études latines. Quand reverrai-je mon cher Petit Séminaire ? Dieu le sait; mais combien je brûle de m'y retrouver, au milieu de mes camarades, surtout pour y vivre enfin d'une vie régulière ! Si le bon Dieu me retient loin du front, du moins, je m'efforce de me rendre utile, et je cherche toutes les occasions de faire un peu d'apostolat. Le jour de la Toussaint, la majorité des soldats ont communié. L'exemple que nous donnons, nous, soldats du Nord, s'étend aussi à la population sarladaise. Quand nous sommes arrivés, ces gens se demandaient quels étaient ces « bigots du Nord » ! A présent, petit à petit, un peu craintivement peut-être, les hommes de la ville commencent à parler religion avec nous et à venir aux offices. Nous pouvons et devons partout travailler à la gloire de Dieu.

M. P... écrit de l'Argonne :

Depuis que je suis arrivé, c'est-à-dire depuis quinze jours, je suis continuellement soit dans les tranchées de première ligne, soit dans celles de réserve. Nous ne voyons que la terre, les arbres, le ciel, et pas même les Boches qui se trouvent à 15 mètres. En arrière, on est relativement bien. Avec les petites cabanes, on dirait des villages sénégalais. Avant-hier, nous avons subi une atta-

que : Dieu merci, j'en suis sorti sain et sauf, grâce à ma baïonnette que j'avais devant la tête et qui fut cassée par une balle. Comme je vous le disais, avec la sainte Vierge comme sentinelle, je suis tranquille, il n'y a rien à faire pour l'ennemi !

Un autre correspondant donne quelques détails sur les actions auxquelles il a pris part :

En Belgique, à la bataille de Dinant, nous avons délogé la Garde prussienne. Je suis resté là sept jours dans une tranchée, au bord de la Meuse, pour interdire le passage aux barbares. A Esternay, nous avons mené une bataille terrible, et cette date ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Les Allemands ont aussi eu des pertes, et sensiblement plus fortes que les nôtres, car nos piàces de 75 se chargent de les nettoyer, et à fond. Notre infanterie aussi s'en charge. Nous tirons doucement, mais nous ne manquons pas souvent la cible. Mais ces bourreaux, trop lâches pour lever la tête et viser, se servent de leurs balles « dum-dum » pour nous mutiler. Heureusement ils tapent plus souvent dans les moucherons qui se perdent dans l'air, que parmi nos troupiers. Ah ! si nous marchons de bon cœur ! On voit ses camarades tomber, mais cela ne vous donne que plus de force et de courage. Avec le bon Dieu, on est fort et l'on ne craint rien. Avec Marie, la fatigue et la souffrance deviennent douces et suaves...

...Nous sommes en batterie au beau milieu d'une forêt de sapins. Je vous assure qu'il y fait froid, quand on reste une partie de la nuit en observation. Heureusement j'ai toujours mon chapelet pour me faire passer assez vivement les heures de garde... Pour l'instant, les Boches reculent pas mal. Hier nous avons eu une forte attaque : nous leur avons pris 5 canons, dont deux de 77, 3 gros obusiers et un canon de 120 français probablement pris à Maubeuge. Nos premières décharges furent envoyées sur les tranchées après diverses salves d'artillerie où il y avait eu près de cinq mille coups tirés de notre côté. Les Allemands se retranchèrent dans le bois. Alors toutes

nos pièces fauchèrent les arbres. Une heure après, nous avancions, et il nous était difficile de nous frayer un chemin à travers les débris bondés de cadavres. Les ennemis, tassés par groupes, étaient restés debout dans la mort.

Que de privations j'endure, surtout au point de vue spirituel (pas de messe le jour de Noël) ! Les privations physiques se supportent encore facilement lorsqu'on a la santé, surtout quand on a comme moi le bonheur de connaître la doctrine du sacrifice et de l'union à la divine Victime de la Messe. On est heureux de pouvoir s'offrir avec Notre-Seigneur et souffrir pour Lui...

M. D... écrit de W., près de M.-l.-H. :

Je suis heureux pour l'instant, car j'ai eu enfin, pendant les 19 jours de notre repos, le bonheur de communier quotidiennement. Depuis une semaine, nous sommes de nouveau en face de l'ennemi avec nos batteries en plaine. Les Boches nous marmitent tant et plus. Aussitôt que nous avons tiré, il nous faut courir dans nos tranchées. Nous attendons la grande attaque. Je ne pense à rien, sinon à mon devoir, et je suis content de mon sort puisque le bon Dieu me veut ici. J'apprendrai véritablement à devenir victime moins indigne de la divine Victime que j'offrirai plus tard. Reviendrai-je d'ailleurs à l'Enclos ?

M. P..., blessé en Champagne, remis sur pied à Biarritz, retourné au feu, a envoyé, le 1er mars 1915, une lettre qui est à noter entre toutes :

Vous allez sans doute me trouver bien malhonnête de vous adresser un tel papier. Hélas ! excusez-moi... je n'en ai pas d'autre. Et puis, ses trous, ses déchirures sont l'effet d'une balle ennemie : il est un peu comme les drapeaux mis en lambeaux par la mitraille...

Le 23, nous avions reçu l'ordre d'attaquer les tranchées boches, qui se trouvaient à 600 mètres des nôtres. Le signal était attendu pour 4 heures. Nous étions prêts à

bondir. A 4 heures, le cri se fait entendre : En avant! Je suis à la tête de ma demi-section. Allons, les enfants, du courage, en avant! Je saute le parapet de notre tranchée. Zim... Zim...! Les balles sifflent, les obus éclatent. Je me suis avancé. Je me retourne : personne ne me suit. Je reviens dans la tranchée. Ils sont tous là, ils n'osent pas sortir. Voyant un petit bois à 50 mètres sur ma droite, je leur fais prendre cette direction. Je ne saute le parapet que le dernier pour être certain qu'ils sont tous montés. Nous atteignons les arbres, nous avançons un peu. Je prends une pelle-bêche pour me faire un petit abri, tandis que la nuit vient. J'étais à genoux : à peine avais-je commencé le travail que je reçois une balle en pleine poitrine. « Je suis blessé », dis-je à un caporal; je retourne dans la grande tranchée, je me déshabille, je regarde ma poitrine : ô miracle! je n'avais rien, absolument rien. La sainte Vierge m'avait encore protégé. La balle s'était tout simplement perdue dans mes papiers. Vous en voyez la preuve. Je retrouvai la balle dans ma poche...

Cependant l'activité qu'il se donnait sur le front devait éprouver la santé mal raffermie de notre sergent : il écrivait de Bar-le-Duc, le 29 :

Me voilà depuis dix jours à l'hôpital, pour faiblesse générale. Je suis au lait, mais cela va beaucoup mieux. Il me semble que je pourrai quitter le lit dans quelques jours. Ça me semble long là-dedans!... Aujourd'hui je me prépare à recevoir dignement Jésus. Un prêtre-infirmier doit m'apporter la sainte Communion demain matin.

Dernièrement, étant de passage à Reims, j'ai pu voir les dégâts occasionnés à la cathédrale. C'est monstrueux. Dieu punira ces abominations. Je suis entré, et j'ai fait une bonne prière, demandant à Notre-Seigneur de protéger la cathédrale et l'Enclos de Boulogne... — Je vous serais très reconnaissant de vouloir bien adresser à mes condisciples les meilleures amitiés d'un vieux séminariste actuellement chef de pièce d'artillerie, et tapi pour l'instant dans une tranchée humide où, comme pupitre, il y a la bouche même d'un canon qui a fait grand ouvrage hier soir...

Toujours dans les tranchées, sous le feu des gros obusiers, à la différence des fantassins, qui, eux, changent tous les quatre jours. N'importe, on préfère son arme. Ce que je préférerais surtout, c'est un peu de vie normale pour un séminariste. Du moins, je veux rester et resterai complet séminariste par le cœur.

M. D... écrit, après une messe célébrée pour les soldats du ...e corps d'armée, tombés à la tranchée de C., devant une foule de militaires de différents régiments :

Une maîtrise improvisée, dont je faisais partie, a si bien exécuté les chants liturgiques que l'aumônier, charmé, nous a ensuite fait préparer plusieurs morceaux pour le salut qui va suivre les vêpres. Quel bonheur quand on retrouve quelque chose de la vie si belle du séminaire tant regretté !

De M. M... :

Ce matin, j'ai nettoyé l'église de la localité où nous sommes cantonnés. Les araignées ont dû être bien fâchées. — La campagne s'allonge : il faut qu'au pied de la croix, au contact de Notre-Seigneur, là seulement où l'on peut en trouver, je reprenne des forces. Au Saint Sacrifice, tenez-moi, offrez-moi sur votre patène.

§ 3. — *L'ambulance.*

Un bon nombre de nos vaillants séminaristes ont été blessés : avec quel courage et quelle foi ils ont supporté leurs blessures, leurs lettres en donnent les preuves les plus touchantes :

Issoudun, 10 septembre : Je vais essayer de vous écrire

un tout petit mot : tout petit, car votre pauvre soldat est bien mal en point pour le moment. Dimanche dernier, 6 septembre, j'ai reçu le baptême du feu : un éclat d'obus est venu me « caresser » la main gauche. Sur-le-champ, j'ai remercié le bon Dieu et lui ai offert cela pour l'Eglise et la France. C'était à Esternay, près de Sézanne dans la Marne. Maintenant, me voici dans l'Indre, et pour faire ce trajet en chemin de fer, j'ai mis trois jours et deux nuits. En ai-je déjà fait des voyages ! Je suis allé en Belgique, à la bataille de Dinant, à celle de Saint-Gérard, près de Namur, et je suis venu ici à pied, toujours en première ligne. Voyez si Jésus et Marie m'ont protégé, puisque je n'ai été blessé que le 6. J'ai déjà beaucoup souffert et je souffre encore, mais dans cet hôpital on est très bien soigné par nos bonnes et dévouées Dames de la Croix-Rouge et par nos infatigables infirmiers, au nombre desquels nous avons sept prêtres, le Supérieur et quelques professeurs du Séminaire d'Issoudun. En chemin de fer, nous avions pour infirmiers quatre prêtres bretons.

Mon Père, que mes bien-aimés condisciples continuent de prier pour leurs frères qui jour et nuit marchent sous la mitraille, afin que le bon Dieu les garde et les ramène sains et saufs dans son béni sanctuaire...

Issoudun, le 14 : Ayant reçu des cartes-photos hier soir, je m'empresse de vous en envoyer une. Regardez au milieu : le personnage le plus malpropre que vous trouverez, c'est moi. C'est que, depuis près de cinq semaines, je ne m'étais fait raser ! Mon état s'améliore. Hier matin, j'ai eu le bonheur d'assister au Saint Sacrifice et de faire la sainte Communion. Si vous saviez comme j'étais heureux !

Sur le champ de bataille, en arrière même, on a déjà bien du mal à faire une bonne prière le matin ou le soir, tant on est pressé ou épuisé, et la Messe et la Communion sont bien rares, les églises étant vides presque partout et servant de dortoir à la troupe. C'est la deuxième fois que j'ai la sainte Messe depuis la mobilisation. Que nos chers petits condisciples pensent donc un peu à leurs pauvres frères soldats !

Mon Père, je pense sans cesse à votre rentrée, au jour

où se fera la mienne. Si cependant mon divin Seigneur me demandait un sacrifice plus grand et plus complet que l'actuel, je suis prêt à le Lui offrir en toute générosité. Vous m'invitez à respecter les choses de Dieu, les morts et les blessés ennemis. Aux morts, je sais que je dois le respect; aux blessés, la charité. Des blessés allemands sont revenus avec nous; je me suis placé un moment à côté de l'un d'eux et le regardai avec les sentiments de l'Evangile. N'ayez crainte, je veux être ce que vous dites, et le veux énergiquement.

Un ancien élève du séminaire de Béthune, G. V..., raconte ainsi au milieu de quelles péripéties émouvantes il fut providentiellement protégé, le 18 septembre 1914, après avoir reçu une blessure à la main, dans un bois en avant de Reims :

Les Allemands nous entouraient et, montés sur les arbres, nous tiraient par derrière. J'avertis mon sergent, qui ne voulait pas me croire et qui tomba raide mort à mes pieds. J'aperçois un soldat, à dix mètres, caché derrière un arbre; il me met en joue, et j'en fais autant; au moment où je tire, je me sens blessé au petit doigt.

J'arrange ma blessure comme je le puis; je place mon petit doigt près de l'autre, qui était aussi bien malade, et comme les Allemands sont encore à peu de distance, tout alentour, je reste là toute la nuit, faisant le mort dans la crainte d'être fait prisonnier ou achevé... J'ai le temps de faire et de renouveler mon acte de contrition et de prier ardemment le Sacré Cœur et la sainte Vierge! Toute la nuit, il pleut; je grelotte, ma capote est toute mouillée; de temps en temps, j'entends marcher et parler allemand.

Le jour commence à poindre; je n'entends plus rien : peut-être sont-ils partis! Je me mets sous la protection de Notre-Dame des Miracles; je me décide à m'enfuir à toutes jambes du côté de ma compagnie; je lève doucement la tête, et je n'aperçois que mes camarades morts la veille; c'est parmi les cadavres que j'ai passé la nuit. Je file à travers le bois; mais un coup de fusil part; aussitôt je me

couche et je simule l'homme atteint mortellement : j'avais été vu par un Boche, caché sur un arbre. Au bout de quelques minutes, je reprends ma course; un nouveau coup de fusil part, je ne suis pas atteint. Je continue, protégé par le bois touffu, ma course folle. J'arrive au sentier, situé à la lisière du bois, qu'occupait ma compagnie la veille; je ne vois personne... Ont-ils reculé ? Le bois est-il complètement aux Boches ?

Je continue à avancer, me couchant de temps en temps pour inspecter l'horizon. Nouveau péril ! Les obus français sifflent autour de moi; je suis perdu cette fois. Quand la rafale est terminée, je me remets en route, et me blottis aussitôt que j'entends de nouveaux obus. L'artillerie tire de plus en plus; je parcours encore le bois cinq minutes, et je me jette tout à coup à terre pour me dissimuler, car je viens d'apercevoir deux soldats. Sont-ils français ou allemands ? La distance ne me permettait pas de le dire. Quel soupir de soulagement, quand je vis que c'étaient deux brancardiers français, qui venaient relever les blessés de la veille; ils m'indiquèrent la route de l'ambulance.

J'étais sauvé ! Peu après, je retrouvai ma compagnie, qui avait changé de position. Mon capitaine fut tout heureux de me revoir. On m'avait déjà porté comme mort... Maintenant, je suis à l'ambulance, à Sarlat, fort bien soigné.

M. R... écrit, de Saint-Astier :

Je me vois toujours devant le tabernacle de notre chapelle. Quand rentrerai-je dans cette maison si belle où l'on prie si bien ? Dieu le sait; que son saint nom soit béni ! Je m'efforce de me faire ici tout à tous, et tous respectent le séminariste, même les plus grands mangeurs de curés. Je puis faire la sainte Communion, le dimanche, dans l'après-midi, à l'église de Neuvicq où l'on chante le grégorien, ce qui m'édifie beaucoup. Ici, je passe deux heures devant le tabernacle; ce n'est pas trop pour une journée.

Périgueux, le 11. — Ma santé est à ravir. La main qui est toute glorieuse de se trouver quelque peu « stigma-

lisée », semble vouloir se délier. La guerre m'a fait réfléchir en me donnant de faire connaissance avec « notre sœur la souffrance », qui apprend à aimer comme il faut le bon Dieu, surtout à un futur prêtre. Si un séminariste redoute la souffrance, comment pourra-t-il aimer véritablement Notre-Seigneur, chercher à Lui ressembler, et à consoler ceux qui souffrent ? S'il a peur de la gêne, quel prêtre, quel apôtre sera-t-il, lui qui devra se crucifier avec Jésus pour attirer les âmes et les offrir au Père ?... Je vais souvent au Séminaire de Périgueux, où l'on est si bon à mon égard. Je vois les abbés, dont j'envie les saintes livrées, et aussi les jeunes élèves, dont certains, de petits espiègles, voudraient bien me dissiper, en me tapant sur le coude, tandis que je travaille le latin. — Je vis aux pieds de l'Immaculée, en revoyant par la pensée le dôme géant de sa basilique qui vous protège. Quelles harmonies doivent, pendant ce mois, monter vers son cœur de Mère, que de prières, que d'actes de vertu doivent s'élever de ce Séminaire de l'Immaculée-Conception, de cette maison dont, à lui seul, le nom est la perpétuelle louange de Marie !

De M. B..., le 8 novembre :

Je vais beaucoup mieux. Je me lève même, et, le jour de la Toussaint, j'ai pu aller recevoir Notre-Seigneur. Oh ! combien alors j'ai prié pour la France, pour ceux qui sont tombés au champ d'honneur, pour Mgr l'Evêque, pour le Petit Séminaire, pour vous, cher Monsieur le Supérieur !

M. P... écrit de Biarritz, où il est soigné, au Pavillon Alphonse XIII, et où se dévoue comme infirmière une dame des environs d'Arras.

Rien n'est plus dramatique que le récit d'une de ses lettres, et de plus touchant que la charité qu'il déploya :

Ma blessure est presque guérie. J'aurai une balafre, et ce sera tout. Ce sera ma croix d'honneur ! J'ai pris cela dans la nuit du 9 au 10. Nous étions tapis derrière le

village de M... tout en flammes. Les Allemands s'en étaient emparés et ils tiraillaient de tous les côtés. Pendant une heure, on dut rester couché, les mitrailleuses nous crachant dessus. A la pointe du jour, nous reprenons l'offensive, et bientôt le village est à nous. On leur prend deux mitrailleuses, avec quelques prisonniers. Ils se sauvent en laissant de nombreux blessés et surtout des morts. Ma compagnie s'avance toujours à la lisière du village. Nous passons une route, toujours sous le feu de l'ennemi. Là, on se déploie en tirailleurs et l'on ouvre le feu. A vingt mètres, il y a une haie. On s'y dirige un par un, j'avance un des premiers, et en arrivant je recommence à tirer. Notre chef de section commande : « Cessez le feu ! » Personne ne semble l'entendre. Je tourne la tête à droite et répète le commandement. Au même instant une balle me traverse le nez et sort par la joue droite. En voyant le sang couler, je me croyais atteint si gravement que tout de suite j'offris mon âme à Dieu; je me levai, je me repliai, toujours sous les balles. Un camarade me pansa, et nous dûmes passer à travers les maisons en flammes. Rencontrant dans une rue un camarade blessé à la jambe, je le pansai et l'aidai à marcher. Ce pauvre ami n'en pouvant plus, je le portai à dos jusqu'au moment où je trouvai une brouette, à la sortie du village. Enfin nous fûmes hors de danger.

Dans une autre lettre, après avoir dit qu'il copie des cantiques pour les messes où affluent les blessés, il ajoute :

Ce retour à Dieu, je l'ai vu ailleurs qu'à Biarritz. Je l'ai vu sur les bords de la Meuse, quelques jours avant de me battre, puis en plein champ de bataille. Un exemple entre bien d'autres : c'était le soir du 26 août, après les charges où nous avions rejeté les Boches ou delà du fleuve. La compagnie s'arrête près d'un cimetière. J'entends, à notre droite, une voix qui crie : « A boire ! à boire ! » On hésite; je m'avance seul dans l'obscurité, je vois un blessé étendu à terre et lui fais prendre une

goutte. « Merci, camarade, me dit-il, merci. » Je lui demande ce qu'il a. Une balle lui a cassé la jambe, une autre lui est entrée dans le ventre. C'est la mort qui vient. Je reste un instant près de lui, m'efforçant de le consoler. Je lui demande s'il croit en Dieu. Il me regarde avec de grands yeux et n'ose me répondre. « N'aie pas peur, lui dis-je, je suis ton ami. Tu crois en Dieu, n'est-ce pas ? » Entr'ouvrant les lèvres, il laisse tomber ces mots : « Oui, je crois en Dieu ! — Eh bien ! tu vas lui offrir tes souffrances pour la France et pour tes péchés. » Il prononça alors ces paroles : « Mon Dieu, je crois en vous..., je veux vous aimer..., et je vous demande pardon... Oh ! oui, pardon..., pardon, mon Dieu ! » En ce moment, une fusillade s'ouvrait sur nous : « Va, dit-il, tu te ferais tuer ici. » Je le rassurai, je restai encore pour lui parler de la sainte Vierge et du ciel. La compagnie se levant pour partir, je l'ai quitté après l'avoir embrassé. »

Voici les sentiments d'un malade, aussi généreux que les blessés.

Ce mois d'août a été bon pour moi, au point de vue spirituel, malgré les privations pénibles que j'ai dû subir (privation de communions, de la sainte Messe et de la visite au Saint-Sacrement). J'ai prié beaucoup pour la France, pour ses petits soldats et leurs familles, pour tous les prêtres et séminaristes-soldats. Vous pensez combien aussi j'ai prié pour le Petit Séminaire de Boulogne. Ma pensée s'est tournée vers lui comme celle de l'exilé vers sa patrie. Cependant, j'accepte mes épreuves avec calme et sans murmure à l'égard de la Providence, à qui, au contraire, je rends grâces d'avoir voulu qu'il en soit ainsi.

Depuis le lundi 24 août, je suis à l'infirmerie. Cela aura été pour moi une bonne occasion de prêcher Notre-Seigneur par l'exemple et aussi un peu par la parole. De plus en plus, le désir de me sacrifier pour les autres grandit en moi : de cela encore je rends grâces à Dieu.

... Ce n'est pas sans tristesse que je pense aux séminaristes qui souhaitent toujours les vacances. Ah ! les mal-

heureux, s'ils savaient combien nous souffrons d'en être éloignés ! Plus tard, s'il plaît à Dieu que nous retournions, ce sera passionnément et presque follement que nous l'aimerons, notre Séminaire.

Je vis toujours avec mon *Imitation* et mon *Novum*.

M. F... écrit d'abord qu'il aurait dû se faire tuer déjà plusieurs fois, en particulier lorsqu'une balle lui traversa le képi, en frôlant les cheveux, sans produire la moindre égratignure. Depuis, un éclat d'obus lui brise l'épaule. On le soigne à Dunkerque. Il s'en remettra, mais ne pourra plus, lui dit-on, porter le sac. — Le fardeau des âmes lui ira mieux.

De M. B... :

Dans l'hôpital où je suis, on me renvoie de Caïphe à Pilate quand je demande une petite demi-heure pour assister à la sainte Messe le matin, alors qu'il est permis de sortir toute l'après-midi. Heureusement, j'ai dans le pavillon voisin un prêtre infirmier qui vient souvent me voir. C'est grâce à lui qu'on ne m'a pas amputé le bras deux jours après mon arrivée. Maintenant, le major me dit que l'effet de la balle explosive se réduira à ce que ma main, une fois ressoudée, ne sera plus dans le prolongement normal du bras, et voilà tout. Je dois un beau cierge à la sainte Vierge.

Je suis dans une formation de la Croix-Rouge où l'on est aussi bien soigné spirituellement que physiquement. On vient de me faire l'ablation de débris d'os dans l'omoplate; il a encore coulé du sang. Je crois que j'aurai tout donné à la France, mais je ne le regrette pas.

M. M..., qui parcourt les champs de bataille avec ses brancardiers, raconte l'émouvante rencontre qu'il fit de son camarade, séminariste, blessé :

Hier, 14 octobre, en allant au poste de secours, je m'entends appeler par mon nom. Je descends, et, dans la

petite hutte de paille, je trouve M. B..., blessé aux deux jambes, le matin, en patrouille. La blessure n'est pas grave, l'os n'est pas atteint. Je viens de l'aller voir, ce matin, après la Messe; il est dans une grange, sur un brancard, bien courageux. Je laisse un peu de place pour qu'il écrive lui-même sur cette carte; mais je doute qu'il puisse le faire, allongé comme il l'est.

Et, malgré tout, d'une écriture tremblée, le blessé ajoute, sur cette carte à jamais précieuse :

Je pense souvent à vous dans mes prières. Ma blessure ne me fait pas trop souffrir. Daignez agréer l'hommage de ma profonde et respectueuse reconnaissance. — Votre séminariste : L. B.

Voici une autre carte, crayonnée par un autre blessé, M. V. B... :

Suis obligé de vous écrire de la main gauche. Reçu une balle explosive au poignet droit, dans combat de nuit. Souffre beaucoup, surtout la nuit. Offre tout, pour la France et pour ceux qui ne prient pas. Prie pour confrères, diocèse et Petit Séminaire, et me recommande à tous.

De M. D... :

J'ai été déplacé pour occuper un petit village de 71 habitants entre Châlons et Bar-le-Duc. Le curé de la paroisse m'a demandé de faire le catéchisme aux enfants, et j'ai ainsi l'occasion d'exercer, chaque jour, pendant une heure, un peu d'apostolat. Notre ambulance ne reçoit pas de blessés en ce moment, mais on ne tardera pas à reprendre du service.

Un autre ajoute, dans le même ordre d'idées surnaturelles :

Je ne me souviens pas d'être resté plus de cinq minutes

sans penser à la sainte présence de Celui qui a toujours le regard tourné vers sa pauvre créature. Pendant mes nombreuses occupations, mes conversations, excursions, la présence de Notre-Seigneur ne m'échappe pas un instant, tellement je l'aime ! Je veux être un saint et glorifier mon Dieu, et cela uniquement. S'il vous plaît, un petit *Ave !*

Pour me coucher le soir, une toile d'emballage étendue sur le plancher fait admirablement mon affaire, avec un havresac comme traversin et mon manteau sur le dos. Le fourrier m'avait donné une paillasse : J'ai couché dessus une seule nuit, et puis l'ai envoyée paître dans un hangar voisin, en disant : « Non, mon Dieu, je n'en veux plus ! — Je n'ai jamais tant souffert que sur cette paillasse. »

De M. B... :

Le major m'a extrait trois nouveaux morceaux de balle, et voilà mon séjour ici encore prolongé. L'opération a duré trois quarts d'heure, je vous assure que je n'avais pas froid sur la table : heureusement toutes ces souffrances ne sont pas perdues... Les nouvelles plaies commencent à se refermer : je crois qu'elles seront vite guéries. Nous ne sommes plus que 14 blessés dans cet hôpital : aussi est-ce vraiment la vie de famille. Cet après-midi nous lavons la statue de la sainte Vierge et nous faisons notre mois de Marie. Chaque jour tout le monde va à la chapelle, on chante des cantiques, on récite trois dizaines de chapelet et quelques autres prières : pas un ne voudrait y manquer. Chaque fois qu'il y a eu des départs, nous avons eu la sainte Messe et presque tous ont communié. La plupart des blessés partent après s'être mis en règle avec Dieu.

De M. M... :

Je suis ravi d'être sorti de mon trou pour retourner au front. Je prie pour la maison de l'Enclos. J'espère que la très sainte Vierge appliquera une grande partie de mes souffrances (rendues méritoires par l'offrande en union avec la divine Victime), pour que nos chers petits sémi-

naristes s'acheminent bien résolument et généreusement dans la voie qui conduit aux sublimes hauteurs du Sacerdoce. Je compte beaucoup sur vos bonnes prières à tous, pour m'aider à rester bien uni à Dieu par l'acceptation amoureuse de tout ce qu'il m'enverra de sacrifices. J'ai confiance de rentrer un jour auprès de vous, sain et sauf, et de mener la bonne vie de régularité. Si le bon Dieu me faisait la grâce de m'appeler plus tôt dans son saint Paradis après avoir visité le Purgatoire, ce serait mieux encore; je suis tout résigné et content toujours.

... Mes nouveaux camarades savent qui je suis et sont très aimables. Je leur fais plaisir quand je le puis. Dimanche, l'un d'eux s'est offert à aller au ravitaillement à ma place, sans que je le lui demande. Il ne m'en a même pas parlé et s'est arrangé avec celui qui devait commencer le service de jour. Et cela pour chaque dimanche.

§ 4. — *La victime.*

Parmi les séminaristes de vocation tardive, la guerre a fait tout récemment une victime : Gaston Pérard fut d'abord un des membres les plus actifs et les plus influents du patronage de Bréquerecque, à Boulogne-sur-Mer. A l'âge de dix-neuf ans, il commença ses études : c'était une nature droite, généreuse, mortifiée. Il partit pour la caserne en décembre 1914, devint sergent et exerça sur ses camarades le même ascendant extraordinaire qu'au patronage; sa correspondance en témoigne. Il était tertiaire, d'une piété ardente, et répétait volontiers : « *Pour Dieu, pour la France, en avant! — Je suis soldat d'occasion, mais séminariste avant tout.* »

Sa mort a été un deuil poignant, non seulement pour

sa famille, ses maîtres et ses camarades du Petit Séminaire, qui l'avaient revu il y a un mois, mais pour tout le quartier où il était profondément estimé (1). Une bonne femme, — qui est en retard au point de vue religieux et qui le sait, — disait naïvement en pleurant à la mère de Gaston : « *Quel malheur! C'est lui qui aurait baptisé mes enfants!* »

Qu'il protège, dans l'autre vie, tous ceux qui aspirent au sacerdoce!

(1) M. le chanoine Golliot, son supérieur, a prononcé son oraison funèbre, au service qui a eu lieu dans sa paroisse, en présence d'une assistance considérable et émue.

CHAPITRE III

Un grand blessé

L'abbé Raoul Bridoux ne *verra* pas, ne *lira* pas ces lignes, car — disons-le de suite pour faire comprendre pourquoi nous lui accordons une place à part — il est aveugle!

S'il se les fait lire par sa sœur, il rougira sans doute, étant aussi humble qu'il est franc et résigné. Son unique préoccupation actuelle, après le *Fiat* auquel les événements l'ont graduellement amené, est de pouvoir encore rendre service à ses chers « gosses » de la cinquième B, à l'institution Haffreingue, de Boulogne-sur-Mer : il pourra encore célébrer pour eux, prier pour eux, c'est l'essentiel; son ministère sacerdotal ne sera pas supprimé : il confessera, il prêchera, il fera des « lectures spirituelles », il sera près de la Vierge de Boulogne en qui il a si grande confiance!

Ce qu'il ne dit pas, mais ce qui se devine, c'est que l'affection de ses confrères, la vénération et la docilité de ses chers enfants, — qui comprennent déjà et qui liront sur tout son visage labouré par l'obus, la grandeur de son sacrifice, — lui faciliteront le moyen de

chercher au Collège qu'il quitta pour la guerre, plein d'ardeur et de vie, ses glorieux *Invalides*. Il apprend actuellement, sans se décontenancer, à lire et à écrire, avec les caractères des aveugles.

§ 1er. — *Ses campagnes.*

L'abbé Bridoux, né à Saint-Pol-sur-Ternoise en 1881, a entendu assez tard l'appel du Ciel. Il n'est prêtre qu'en 1911, à trente ans; il est le doyen de la section spéciale des « vocations tardives. » Mais combien il sent qu'il faut regagner pour Dieu le temps occupé dans le monde ou à l'armée, où il a fait son service dans les zouaves!

Parti comme sergent dès le commencement de la mobilisation, il entretient, avec son supérieur et plusieurs collègues, une correspondance régulière, pittoresque et édifiante, militaire et sacerdotale à la fois, dont nous sommes autorisé, non par lui, mais par ses amis, à donner de larges extraits.

Son régiment combat d'abord dans un secteur assez tranquille, puis dans un autre très mouvementé :

Près de nous, sur notre droite, existe une plaine en face de nos tranchées, couverte d'une centaine de cadavres, non enterrés, de nos soldats tombés en essayant d'attaquer les tranchées ennemies. C'est d'une désolation infinie, et, en passant et repassant, on ne peut s'empêcher de jeter un regard toujours étonné sur ces culottes rouges et ces tuniques bleues, qui parsèment le terrain à différentes distances. Comme on se sent peu de chose! Une pauvre

petite unité, toute prête, à chaque instant, de devenir un zéro !

... J'ai cru de mon devoir de donner à Monseigneur quelques détails sur ma situation. Monseigneur a bien voulu me répondre et m'envoyer, ainsi qu'au régiment, sa bénédiction. M. Delattre m'a répondu aussi, au nom de Monseigneur. Puissent leurs prières être pour moi un gage de chance et de salut ! Car, plus la fin de la guerre semble arriver, plus on a la crainte d'y rester. Ce ne serait pas intelligent, il me semble, de casser sa pipe au dernier moment; il va pourtant en tomber beaucoup sous peu; on sent de plus en plus l'offensive, la poudre et les balles.

Avec notre changement de lieu, toute notre vie a été modifiée. Plus de Messe quotidienne, comme auparavant. Nous sommes à deux lieues de tout village habité. Aussi la vie est-elle bien monotone. Quelques fausses alertes le soir, quelques patrouilles la nuit lui donnent un petit grain de sel et font courir un léger frisson dans le dos.

Malgré cela, tout va bien...

... Je désirerais que vous m'aidiez dans un petit service. Je vous envoie un dollar en papier, qu'un homme m'a prié de lui changer (un émigré revenu faire son devoir). Veuillez le changer dans une banque, et avec les cinq francs allumez à mes intentions un cierge à Notre-Dame de Boulogne.

J'ai l'air de ne pas m'intéresser à Haffreingue ? Je n'y pense pas trop, en effet, pour ne pas avoir trop souvent le cœur serré. Si vous saviez votre bonheur ! Le temps use nos forces et émiette nos courages. Certes, on a encore la bonne volonté de marcher et d'exécuter son devoir; mais cette bonne volonté s'imbibe à la longue de tristesse, de regret et d'angoisse. De loin, je participe à vos travaux et à vos joies.

L'abbé Bridoux revient ensuite plus près de nous, avec la même vaillance et le même esprit de foi :

Nous venons d'arriver en Picardie. C'est avec joie que nous sommes venus ici par le chemin de fer. Voir des

campagnes cultivées, non dévastées, des villes non bombardées et où la vie semble mener son train-train tranquille et ordinaire, comme cela repose la vue, mais émotionne et fait sentir le bonheur perdu !

En passant dans la banlieue de Paris, j'ai salué et ardemment prié le Sacré-Cœur, dont j'apercevais bien près la Basilique nationale.

Un peu plus tard, il donne des nouvelles du combat d'Hébuterne, à la limite de l'Artois et de la Picardie :

Voici terminées pour un moment les affaires d'Hébuterne et de la ferme de Toutvent. Nous avons encore été protégés par préservation, car notre régiment n'a pas donné cette fois-ci.

Dans le courant de l'affaire d'Hébuterne, deux de nos aumôniers, l'abbé Lestienne, du diocèse de Lille, et le Père Fournier, sont tombés victimes de leur dévouement; le premier est mort de ses blessures; l'autre a été tué d'une balle dans la tête. Quels tristes spectacles nous avons vus, à cette occasion, pendant le courant de la semaine dernière ! A... est un centre important d'ambulances et sans cesse ce n'étaient que défilés d'autos remplies de blessés, plus ou moins grièvement, couverts de boue et de sang à peine étanché.

Un autre tableau moins triste, mais dans lequel la pitié a aussi sa part, c'est le défilé de prisonniers qui, par rangs de quatre, encadrés de gendarmes à cheval, traversent nos cantonnements. Ils peuvent se vanter d'avoir du succès, de faire courir nos poilus et de délier leur langue !

... *Notre-Dame de Boulogne, priez pour nous.* Nos positions deviennent toujours de plus en plus fortes; on améliore sans cesse tranchées et boyaux; tout le monde devient terrassier. C'est le bon temps pour les mineurs, et je suis déjà tout habitué à leurs expressions de métier plus ou moins françaises.

... Les Prussiens nous bombardent dans des proportions peu raisonnables : la ration se fait parfois trop forte, pour des estomacs de gens plutôt sédentaires.

Comme, le matin, je vais à S..., qui est à une demi-heure de nos lignes, dire la Messe, cela me met un peu la puce à l'oreille.

Ce matin, j'ai piqué une prostration en pleine rue du village; cela n'a fait qu'un éclair. Et le 105, aux allures foudroyantes et fascinantes, y entrant de plein fouet, est venu démolir une maison, à trente mètres de moi! J'ai pu rejoindre les tranchées sans encombre, mais je n'étais pas fier.

Je réclame toujours vos instantes prières. Il y a tant d'oiseaux de mort, gros et petits, que l'on ose à peine espérer les éviter tous. Malgré tout, j'ai confiance; c'est peut-être à cause de Notre-Dame de Boulogne. Je mène une vie de bagneux, une vie de travaux forcés, bien dure souvent. *Deo gratias!* J'espère souffrir, pour mériter ainsi de conserver la vie; en tout cas, toujours et partout : *Fiat!* à toute volonté de Dieu. J'ai là une petite brochure : *En Guerre*, faite par le Père Desbucquois, genre *Imitation*, qui me remonte bien efficacement.

§ 2. — *Une blessure providentielle.*

Misericordias Domini in æternum cantabo. — J'étais donc de garde au maudit poste, à une proximité ridicule de l'ennemi, sans défense artificielle, dans une obscurité renforcée par le taillis du bois. Une forte alerte, vers 8 heures du soir, était presque calmée et j'étais occupé à garnir de cartouches le magasin de mon « flingot », toujours surmonté de « Rosalie », quand une grenade, que je n'avais pas entendue partir, éclate avec un bruit formidable, à quelques mètres derrière et au-dessus de moi. Pan! Je reçois un violent choc dans le dos, qui me coupe la respiration. Je m'aperçois vite que ce n'est rien de bien grave; je puis me tenir debout, marcher et manœuvrer. Mais suis-je blessé? Dans le gourbi, à la lueur d'une chandelle, on examine l'endroit. Ah! une déchirure!

Je commence à sentir le sang me coulant dans le dos; j'étais touché à la pointe de l'omoplate gauche.

Après m'être reposé quelques minutes d'une sueur froide, suite de la commotion, on était à parloter, pour tuer le temps, quand une violente explosion, ébranlant notre casemate, nous fit sursauter. Les Boches venaient de faire sauter une partie de nos tranchées, juste celle où je faisais du service, celle où j'avais été collé la veille et où j'aurais été aujourd'hui si la grenade m'avait épargné. Je devais donc fatalement faire, comme mes hommes, le saut de la mort.

Ce sont, je n'en doute pas, les prières de l'institution entière qui m'ont valu cette préservation remarquable. Rien de tel que des prières d'amis, de prêtres, d'enfants surtout, à Notre-Dame !

Ce matin, le major a essayé d'extraire le produit boche qui me souille : ça ne m'a pas fait mal, ou du moins c'était très supportable... pour moi. Ç'avait l'air d'étonner le major; je ne peux tout de même pas crier, pour lui faire plaisir !

J'ai fait, chez les bonnes sœurs de l'Orphelinat où je suis, la cérémonie des Rameaux; ci-joint un bout de mon buis bénit. Nous avons fait la procession avec les petits orphelins dans le cloître intérieur, et chanté de tout cœur : *Gloria laus !* Ce que l'on était content !

J'utilise mes loisirs nombreux à faire auprès des soldats qui tour à tour viennent ici au repos, un ministère très fructueux; ce matin, nous avons eu une première Communion.

A peine l'abbé Bridoux est-il guéri, qu'il retourne aux tranchées : il y installe sa chapelle, avec l'habileté et le sang-froid dont il ne saurait se départir : sa foi hausse encore en proportion de sa gratitude :

Je me suis *débrouillé* un autel portatif avec tout le nécessaire pour dire la Messe aux tranchées, car dans notre nouveau secteur, impossible de retourner pour cela au village : c'est trop loin, et la discipline est plus sévère. Et maintenant, si je ne craignais de vous *raser*, c'est à un

spectacle catacombique que je vous convierais. Comme chapelle, une sape de 4 mètres sur 2, où l'on ne peut se tenir debout, à l'exception de l'officiant, une rigole de 50 centimètres ayant été creusée, à cet effet, devant l'autel. L'autel : deux planches de 0 m. 60 de large posées sur deux piles de sacs de cartouches; le calice, une épave de Berry-au-Bac; la patène, une relique de l'église, dévastée par les Boches, de Guyencourt; des ornements, faits à la hâte, par l'orphelinat de Rancy. Et alors, vers 8 ou 9 heures, chaque matin, le Ciel descend un peu dans nos tranchées, ou bien celles-ci s'élèvent vers le Ciel, qui les remplit un peu de foi et d'espoir, et leur enlève une partie de leur tristesse funèbre. Quelques soldats y assistent, délégués par leurs camarades. De quelle saveur se chargent pour nous, par suite des circonstances, les textes liturgiques! Comme on les dit en plein, de toute son âme! Le cœur les crie plus violemment que la bouche, toujours obligée de se contenir...

§ 3. — *L'obus aveuglant. — Fiat!*

La dernière offensive de Champagne, comme les précédentes, trouve l'abbé Bridoux prêt, — avec le même entrain, le même brio, la même foi absolue, — à tous les sacrifices.

Celui qu'il avait prévu, le sacrifice de la vie, n'est pas celui que la Providence, toujours adorable dans ses desseins, va lui imposer; mais, quel qu'il soit, le sacrifice sera accepté.

5 octobre 1915.

Cette fois, ça y est! Demain, nous donnons l'assaut, reprenant l'offensive d'il y a huit jours. Je vous adresse un dernier adieu; espérons quand même que ce ne sera pas

le dernier des derniers !... J'ai la tête en feu; malgré tout, je n'ai pas la force de sauter d'aise, comme certains; je bénis le Ciel du calme où je suis, de la légèreté d'âme, mon état actuel; je m'abandonne totalement à Dieu; si sa Volonté me demande ma vie, je l'offrirai bien volontiers pour l'expiation de mes fautes, pour l'Eglise et la France.

Ce billet important, sorte de testament spirituel, est le dernier que l'abbé Bridoux ait écrit. Désormais, c'est d'une ambulance, — où sa pieuse sœur le soigne, comme une autre Antigone veillant sur l'Œdipe chrétien, et où M. l'abbé F. Klein remplit avec une sollicitude de tous les instants le devoir tragique de l'aumônier, du frère d'armes et de sacerdoce, — que nous parviendront les cris d'alarme, d'espérance, de résignation admirable qui font se dérouler ce nouvel acte de sa dramatique carrière, cette nouvelle ascension de son Calvaire, pour l'édification de tous.

13 octobre.

De la part de notre cher abbé, je vous adresse ces mots. Il tient à vous faire savoir qu'une seconde fois le bon Dieu l'a choisi comme victime. Dans un assaut en Champagne, le 5 octobre, une balle lui a fracturé la mâchoire, ouvert le palais et arraché une partie du nez; ses yeux sont fermés. Pourtant l'oculiste ne les croit pas perdus. En outre, la même balle lui a brisé le pouce gauche. Avec notre cher Raoul, nous vous demandons de prier et de faire prier les enfants pour une guérison que nous désirons tant.

Ambulance américaine. — Neuilly, 23 octobre 1915.

J'espérais pouvoir vous donner une bonne nouvelle. L'oculiste n'a pas encore réussi à extraire le projectile. Que d'intolérables souffrances ses essais occasionnent à mon pauvre frère ! L'abbé a eu la consolation de recevoir la bénédiction de Monseigneur. Grands et petits s'unissent pour obtenir une même grâce.

3 novembre 1915.

Que la sainte Vierge fait la sourde oreille ! Je suis navrée, en vous écrivant ces mots. Après-midi, l'oculiste a martyrisé notre pauvre abbé, pendant trois quarts d'heure. En vain ! Depuis, ce n'est qu'un long gémissement. Je l'ai quitté ce soir, n'en pouvant plus moi-même de le voir souffrir. Et dire que le supplice est à recommencer ! Raoul fait un vrai purgatoire.

7 novembre 1915.

Que le bon Dieu nous éprouve ! Cette nuit, l'œil de Raoul s'est gonflé très fort. Aussi l'oculiste a-t-il déclaré qu'il fallait l'enlever d'urgence pour « essayer » de sauver l'autre œil. Notre-Dame nous abandonnerait-elle ? Ne réserve-t-elle pas un des yeux, pour nous le rendre ? J'écris des folies. Pardonnez-moi, Monsieur le Supérieur, j'ai tant de chagrin !

Raoul a parfaitement accepté le sacrifice. Quand M. l'aumônier lui a annoncé le malheur, il a répondu : « Que j'ai peur ! *Fiat voluntas tua!* » Angoisse et résignation à l'exemple du Christ.

11 novembre 1915.

La croix se fait plus lourde encore. Ce soir l'oculiste m'a emmenée pour me causer, et me dire qu'il croyait le second œil perdu aussi. « Je tiens à vous avertir, a-t-il ajouté, bien que je paraisse espérer devant Monsieur, car le moral influe sur ces organes. » Voilà où nous en sommes. Quel calvaire à gravir !

15 novembre 1915.

J'ai une triste nouvelle à vous annoncer : je suis allé deux fois voir ce pauvre M. Bridoux : la première fois, il y a quinze jours, on pouvait espérer encore; mais, vendredi dernier, sa sœur m'a confié qu'il n'y a plus d'illusion à se faire. L'œil gauche lui donnait des douleurs intolérables et, après examen, on a dû procéder à l'ablation. L'œil droit, lui aussi, est perdu; il est à craindre que le nerf optique n'ait été atteint par le projectile et, malgré le traitement suivi depuis un mois, aucun résultat n'a été obtenu.

G. Delhaye.

18 novembre 1915.

J'étais résolue à vous appeler, si le bon Dieu voulait faire boire à Raoul le calice jusqu'à la lie. Je l'encourage autant que je le puis, tout en lui insinuant doucement que, si le bon Dieu ne nous exauçait pas, nous devrions quand même baiser la main qui frappe. L'épreuve récente de radiographie a révélé la présence de plusieurs parcelles d'obus dans l'œil droit. Il faudra risquer d'enlever toute cette mitraille. Mon Dieu ! quel supplice à petit feu ! Et où aboutirons-nous ?

C'est jusqu'à la lie qu'il nous faudra boire le calice. Pauvre cher frère ! Il ignore encore le coup qui va lui être porté. Comment va-t-il le prendre ? C'est avant-hier que je suis allée trouver l'oculiste, de nouveau inquiète de ce qu'il distançait ses visites. Il m'a avoué que l'œil était perdu, et qu'il n'avait plus à intervenir...

Quelle épreuve ! La perspective du chagrin de Raoul m'épouvante. Sera-t-il jamais résigné, lui si ardent, si actif, si travailleur ? A quoi auront servi les multiples prières faites pour lui de tous côtés, si, lui refusant la lumière du jour, le bon Dieu n'illumine son âme et ne lui accorde la grâce de l'acceptation généreuse ?

Neuilly, 14 décembre.

Raoul sait ! Il a accepté l'épreuve comme une âme de prêtre et de soldat devait le faire. *Deo gratias !*

Cela ne veut pas dire, Monsieur le Supérieur, que votre compassion ne serait pas la très bien venue : Jésus a eu son Cyrénéen.

16 décembre.

Votre visite fera, je n'en doute pas, un très vif plaisir à Raoul : il a accepté le sacrifice immense que le bon Dieu lui demande, dans des sentiments supérieurs à toutes les réflexions que nous pouvons lui faire. Il a profondément édifié l'entourage, à tel point qu'une nurse protestante disait : *C'est le plus beau sermon entendu de ma vie.*

Maintenant que le *Fiat* est prononcé, je crois qu'il vaut mieux ne plus entretenir l'idée du miracle; cela n'empêchera pas la sainte Vierge de rendre la vue à Raoul, si

le bon Dieu le permet. Aussi j'empêche tout apitoiement sur son sort. Raoul est intelligent et travailleur. Il saura utiliser sa vie; ma sœur et moi l'y aiderons autant que nous le pourrons.

L'avenir ne m'effraie pas, lorsque je compte sur la Providence. Si Raoul a l'écorce rugueuse, il a un cœur d'or.

Et voici la dernière scène, la plus belle : le fils dicte cette lettre à son Père (1) pour lui renouveler l'offrande de son sous-diaconat et la promesse de son sacerdoce :

Je viens remercier Votre Grandeur de la bénédiction et des vœux qu'Elle m'a envoyés. J'en ai été profondément touché et réconforté. Permettez-moi de Vous présenter à mon tour, Monseigneur, les meilleurs souhaits pour l'année 1916. Que cette année soit pour Votre Grandeur une année de consolations !

J'ai eu l'honneur de recevoir la visite de Mme la générale Sonnois. Outre le bonheur qu'elle m'a procuré, cette visite m'a fait beaucoup de bien, en me montrant une personne très éprouvée en même temps que très généreuse. Combien je suis reconnaissant à Votre Grandeur de m'avoir envoyé Mme Sonnois !

Pardonnez-moi, Monseigneur, si j'ai un peu tardé à vous remercier de Votre carte. J'attendais, pour Vous l'apprendre, une décision des docteurs relativement à l'opération assez importante de ma bouche. Elle semble ne pas présenter de bien grands dangers. J'ai confiance que l'issue en sera satisfaisante...

Daignez agréer, Monseigneur, avec l'expression de ma vive reconnaissance, l'assurance de mes sentiments respectueux, obéissants et affectionnés.

Votre fils en Notre-Seigneur : Abbé Raoul Bridoux.

Tout ce que nous pourrions ajouter à cette correspondance en diminuerait le poignant intérêt.

L. R.

(1) Mgr l'Evêque lui a porté récemment, à Paris, Ses consolations et Sa bénédiction.

CHAPITRE IV

Les aumôniers militaires

Aurait-on imaginé, il y a un an, un évêque faisant fonctions d'aumônier militaire dans les armées de la République? On n'ignore pas que c'est le cas de Mgr Ruch, coadjuteur de Mgr Turinaz, que les soldats ont baptisé : « l'enfant de troupe de l'épiscopat français ». C'est, en tout cas, l'aumônier le plus avenant, le plus infatigable, le plus populaire de tout le corps d'armée auquel il appartient. Il pourrait circuler en auto : il aime mieux marcher à pied, parce que de cette façon, le troupier lui semble plus facile à rencontrer, à aborder et à convertir. On a bien mis une voiture à sa disposition; mais il est sûr d'y rencontrer chaque fois des places prises par un rabbin et un pasteur protestant, fort courtois d'ailleurs; décidément l'indépendance est préférable. On risque bien de faire ainsi parfois des étapes de 50 à 60 kilomètres; mais on n'y perd pas son temps, et ce sont de vraies courses apostoliques que Mgr Ruch fait depuis neuf mois, de la Meuse à l'Yser, des Vosges à l'Argonne et aux collines d'Artois.



MESSE MILITAIRE PRÈS DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

Il a donc séjourné dans notre diocèse, et il a eu l'amabilité de venir saluer Mgr l'Evêque dans sa ville-martyre. Par une heureuse coïncidence, il s'est présenté le 5 mai 1915, jour de l'anniversaire de l'élection de Mgr Lobbedey au siège d'Arras.

Egalement vaillantes, toutes deux foulées par l'ennemi commun, habituées l'une et l'autre à regarder la frontière, la Lorraine et la Flandre se sont donné, ce jour-là, une fraternelle étreinte.

*
* *

Grâce à l'amabilité d'un aumônier, — originaire du diocèse, aujourd'hui religieux et chevalier de la Légion d'honneur, le Père P. Lefebvre, — nous avons l'avantage de pouvoir présenter ici, en un ensemble vécu, des *Souvenirs et impressions* aussi précis que complets et émouvants, sur cet important sujet spirituel :

Je me garderai de vouloir donner une impression d'ensemble sur les événements militaires ou religieux de la campagne d'Artois; encore moins d'émettre des avis généraux : il y a tant de différences de région à région ! Je me contenterai d'exprimer mes idées sur l'organisation du service religieux et l'action du prêtre dans mon secteur.

L'organisation officielle du service religieux aux armées comprenait, à l'origine, trois prêtres catholiques, un pasteur et un rabbin, attachés à chaque corps d'armée, et un aumônier par division. C'était bien peu. Les trois aumôniers, relégués la plupart du temps de 15 à 30 kilomètres des premières lignes, se voyaient dans l'impossibilité d'exercer, comme ils l'auraient voulu, leur zèle. Aussi plusieurs d'entre eux se sont-ils fait affecter à des ambulances, à des brigades ou à des régiments, pour renforcer l'action des aumôniers de division.

Ces derniers, accablés au début par la multiplicité des services : visite des tranchées et des postes de secours, réunions aux cantonnements, offices religieux, enterrements, ont accueilli avec reconnaissance ces précieux concours. Ils en ont sollicité et obtenu d'autres encore, en la personne des prêtres-soldats ou brancardiers, qui sont devenus les aumôniers bénévoles de leur bataillon, de leur régiment, de leur batterie. L'action puissante de ces prêtres — qui, vivant au milieu des soldats, après avoir partagé leurs travaux, leurs fatigues, leurs dangers, trouvaient encore moyen de peiner davantage pour soutenir et réconforter les autres; de s'exposer plus souvent pour être toujours là où il y a des blessés et des mourants; — leurs exemples et leur dévouement, fécondés par la grâce divine et la protection de Marie, devaient nécessairement produire et ont produit une fructueuse moisson.

Quelle est la pensée directrice de l'aopstolat des aumôniers ?

Comme prêtres, nous poursuivons un idéal religieux; comme soldats, nous tendons vers un but patriotique; comme prêtres-soldats, nous ambitionnons de donner à la France des soldats chrétiens pour faciliter et hâter la victoire.

Parmi les moyens de faire de nos compagnons d'armes de bons soldats et de bons chrétiens, j'en désignerai quelques-uns qui nous ont particulièrement servi dans cette campagne d'Artois. Ce sont les *grandes solennités patriotiques* et *religieuses;* les *offices réguliers* : messes militaires et réunions du soir; enfin les *moyens d'action* individuels.

I

Nos grandes solennités ont revêtu, suivant les circonstances, différents caractères : cérémonies funèbres, glorieux anniversaires, fêtes du cycle liturgique. Elles furent pour nous autant d'occasions de réveiller chez le soldat, avec le sens religieux, l'ardeur patriotique. Le jour de la Toussaint 1914, à Saint-Nicolas-les-Arras, à quelques centaines de mètres des lignes allemandes, dans une petite

église au toit défoncé par les obus, aux murs lavés par la pluie, aux dalles tachetées de plâtras et de sang (mais toujours desservie par un curé admirable de sang-froid et de zèle sacerdotal), de nombreux officiers et soldats étaient réunis. En tête se trouvait un général et son état-major. Dans l'assistance quelqu'un méditait sans doute ces lignes qu'il devait écrire un peu plus tard, à l'éloge du noble défenseur de la ville.

« Là où fut Arras je verrais sans doute la Cité meurtrie, dressant, au milieu de ses ruines, lamentables mais inviolées, un monument de pierres informes; je la verrais y gravant d'une pieuse main. :

« Gloire au premier *Grelu* de France!

En nombre, contre nous, le barbare s'élance.
— On ne passe pas!
— Eh quoi, deux régiments!... nous, nous sommes cent mille!
— On ne passe pas!
— Arrière! ou je brûle et rase cette ville!
— On ne passe pas!
— Malheureux! mais vois donc nos gros canons, là-bas.
Ils vont ouvrir la danse...
— Tu ne passeras pas, te dis-je..., et plus un mot.

Gloire au premier grelu de France!
Gloire au Sauveur d'Arras, au général Barbot! »

(Le *Grelu*, n° 3,
organe du ...e d'infanterie alpine.)

Il était là, le général Barbot, et avec lui officiers et soldats priaient pour les nombreux soldats tombés dans la région. Tandis que je prononçais l'éloge funèbre de ces braves, tandis que je disais : « Ce qu'ils ont fait, pourquoi hésiterions-nous à le faire ? », je voyais les regards de ces soldats s'animer, je sentais que, au fond du cœur, ils se juraient d'être dignes de ceux qu'ils honoraient dans la mort.

II

Que dirai-je des grandioses cérémonies patriotiques, aux anniversaires de nos succès, et en particulier des fêtes commémoratives de la victoire de la Marne ? Combien ces souvenirs glorieux facilitent notre tâche et nous aident

à élever le moral de nos troupes ! C'était à la veille de la grande offensive de septembre 1915. Après cinq longs mois de luttes meurtrières, il fallait de nouveau électriser les courages. Au pied de nos autels décorés aux couleurs nationales, ornés de douilles de 75 et de bandes de mitrailleuses, qui jetaient de multiples feux à la lumière des bougies, la foule des hommes se pressait. Nous leur redisions comment, après une dure retraite, là-bas, sur la Marne, avec l'aide de Dieu, la France s'étant ressaisie avait remporté la grande victoire... « Et maintenant, devant un ennemi affaibli par ses insuccès, nous serions impuissants ? Réclamons le secours de Dieu, la protection de Marie et marchons avec courage et confiance ! » Quelques jours après, nos vaillants soldats entraient dans Souchez et s'établissaient devant Givenchy sur les dernières hauteurs du pays d'Artois.

Le cycle liturgique nous apportait aussi, avec ses fêtes variées, d'admirables occasions de réveiller les âmes.

On se souviendra longtemps, à A..., des fêtes de l'Immaculée-Conception, en décembre 1914. Les soldats de la région lyonnaise, fidèles au culte traditionnel de Notre-Dame de Fourvières, voulaient avoir leur illumination. Ils l'eurent, en effet, grâce au zlèe et à la compétence de deux bons pères capucins, engagés volontaires au service de la France, et aux bons soins de leur aumônier divisionnaire. La France les a récompensés en donnant à tous deux la croix de guerre.

La Noël fut célébrée en grande pompe dans les églises trop petites, tandis que sur un autel rustique, dans le bois des A..., un officier d'artillerie célébrait la Messe de Minuit devant les hommes de sa batterie et des voisins accourus avec empressement. Plus près de l'ennemi, dans le secteur de B..., dans le bois, à la ferme, au barrage de la T..., Notre-Seigneur descendait aussi sur des autels improvisés. Comme autrefois à Bethléem, il venait sur la paille d'une étable ou d'une misérable « cagna » des tranchées. Au bruit du canon se mêlaient les douces paroles du cantique des anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Puis ce fut la fête de Pâques, avec ses retraites prépara-

toires, ses confessions et communions nombreuses. On parle encore de cette Messe célébrée, non loin des fameux « Ouvrages Blancs », dans les profonds souterrains de la ferme de B...; ce fut pour eux une véritable évocation des catacombes antiques.

La Fête-Dieu marqua comme une trêve au milieu de continuels combats. Quel cadre poétique! Dans une magnifique prairie ombragée de grands arbres, ce reposoir, si riche dans sa simplicité; ces petits enfants encadrant l'autel et jetant des fleurs, et ces milliers de soldats recueillis, rendant, par leur seule présence, le plus solennel hommage au Dieu de l'Eucharistie! L'aumônier qui présidait la cérémonie avait pris pour thème de son sermon le mot de l'Evangile : *Magister adest et vocat te.* Et il avait redit les merveilles de la présence réelle. « Le Maître vous appelle »... et la voix du prêtre s'était faite suppliante pour demander que l'on vînt davantage à Celui qui appelle le soldat pour lui donner vaillance et succès. Les jours suivants, nous vîmes arriver bon nombre d'hommes, désireux de répondre à l'appel eucharistique, tout disposés à devenir des fervents de la communion fréquente et disant qu'avec le Christ dans leur cœur, ils se sentaient bien plus forts pour servir la France.

Que de traits pourraient montrer le résultat de ces fêtes religieuses et patriotiques! Bornons-nous au témoignage de ce brave chasseur, m'écrivant il y a quelques jours : « Combien, après les magnifiques cérémonies du 15 août, de l'anniversaire de la Marne, de la Toussaint et du jour des Morts, je me suis senti plus fort, plus pieux, plus ardent, plus décidé que jamais!... »

III

Il a fallu, pour entretenir le feu sacré, des soins réguliers, des soins de chaque jour. L'assistance à la sainte Messe et aux réunions du soir nous permit d'exercer, sur nos fidèles soldats, cette action permanente.

Sans doute, l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice est assez difficile, même impossible pour un bon nombre;

mais nous avons pu cependant admirer le zèle touchant de certains, réussissant à se rendre libres et à venir recevoir la sainte Communion.

Des messes militaires, je ne dirai que peu de chose : on a écrit de si belles pages sur ce sujet ! Je dois pourtant signaler les messes célébrées en plein champ de bataille, à proximité des postes de secours, sur le corps de nobles victimes ou dans quelque repli de terrain, dans un chemin creux, pour une troupe en réserve et attendant le moment de donner l'assaut. Je dois aussi redire ici combien, en maintes circonstances, nous avons profité du précieux concours d'artistes musiciens et chanteurs de renom, toujours prêts à se dévouer pour rendre nos cérémonies plus solennelles.

Mais ce qui, au cours de cette campagne d'Artois, a le plus contribué, je pense, à entretenir nos soldats dans la piété, la ferveur et l'élan patriotique, ce sont nos réunions du soir. Dans tous nos cantonnements, chaque jour, vers 5 h. 1/2 ou 6 heures, on se réunit pour réciter la prière du soir, chanter quelques cantiques et recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement. Le vendredi, on fait le Chemin de la Croix; plusieurs fois par semaine, on donne des conférences sur les grandes vérités, les pratiques spéciales du soldat en campagne, les vertus militaires. C'est une consolation que de voir ces hommes venir en nombre, réciter à haute voix la prière, chanter, à l'unisson de leurs voix puissantes, nos plus entraînants cantiques de guerre; redire au Dieu des armées : *Da robur, fer auxilium.* Avant de se retirer, en union avec les familles, qui, au foyer, prient pour le cher absent, avec quelle ferveur on récite les trois *Ave Maria* et l'invocation à Notre-Dame des Victoires ! Ce que nos soldats ont puisé de réconfort dans ces pieuses réunions, c'est encore l'un d'eux qui nous le dira dans une lettre adressée à son aumônier :

En permission de six jours au milieu de ma famille, ma première pensée a été pour vous... Dans cette courte et modeste lettre, je voudrais, cher Monsieur l'Aumônier, vous remercier. Cette famille qui m'entoure aujourd'hui de tendresse, c'est vous qui m'avez appris à l'aimer davantage. Dans les petits entretiens que

fréquemment, le soir, vous donniez à vos chasseurs, vous nous parliez de nos familles. Et c'est ainsi qu'à l'église, près de vous, à chaque petite causerie, on comprend davantage les lettres familiales... Vos paroles résonnaient encore à mes oreilles longtemps après; je repassais vos conseils, vos encouragements; et auprès de mes camarades, j'exerçais de mon mieux cet apostolat qui doit leur donner la confiance.

IV

Il reste, dira-t-on, des hommes que n'atteint pas l'action sacerdotale : ceux, par exemple, qui, par hostilité ou par respect humain, se tiennent à l'écart de toute cérémonie du culte.

Je m'empresse de protester contre ce mot d'*hostilité*. Depuis le début de la guerre, j'ai vu ma division décimée, transformée par les combats les plus meurtriers; j'ai vu se succéder bien des officiers et soldats aux origines diverses, aux situations variées, aux opinions opposées; pourtant je n'ai jamais remarqué entre Français, quels qu'ils fussent, le moindre symptôme d'hostilité. Ceux qui savent, par une même ardeur patriotique, *mourir ensemble* pour la France, savent aussi *vivre ensemble* et *vivre en frères* dans nos tranchées françaises.

Je protesterai aussi contre le mot de *respect humain*. On a dit que « c'est le défaut de ceux qui ne savent pas agir en *hommes* »; or, il n'y a ici que des *hommes*. Pratique et prie qui veut, quand il veut, comme il veut; ni le respect humain, ni l'hostilité ne sauraient donc entraver notre œuvre, pas plus que notre discrète action ne saurait gêner ou blesser la liberté de penser ou d'agir d'aucun de nos compagnons d'armes.

Ceux qui, pour des raisons de convenances personnelles, de service, d'emploi ou autres, ne sont pas en relation avec le prêtre dans les cérémonies du culte ou les réunions du soir, bénéficient du moins de l'action générale qu'il exerce de différentes façons. C'est, par exemple, dans l'organisation de fêtes de famille n'ayant aucun caractère religieux ou confessionnel : concerts, tombolas, arbres de Noël.

C'est encore dans les tournées aux tranchées. J'ai toujours dans l'oreille la joyeuse exclamation d'un vieux poilu, après le passage d'un aumônier :

Epatants, ces curés!... toujours polis avec le pauv'monde... et puis toujours contents... rien qu'à les voir, ça vous ragaillardit.

Et, de fait, il en avait bien besoin, le pauvre vieux. Dans l'eau et dans la boue jusqu'au-dessus de la ceinture, il nettoyait, avec quelques camarades, le boyau du Bois. A chaque effort qu'il faisait pour rejeter ses pelletées de glaise boueuse, il s'enfonçait davantage et, de plus en plus, il se lamentait et geignait. Arrive un aumônier, trempé comme une soupe, couvert de boue jusqu'au calot et... souriant ! Il entend les plaintes du malheureux et d'une voix émue s'écrie : « Mon pauvre vieux, je t'en prie, je t'en supplie, ne pleure pas; nous en avons déjà presque jusqu'au cou; si là dedans tu verses encore des larmes..., nous sommes tous noyés ! »

Et laissant ici une bonne parole, là un paquet de tabac, ailleurs un mot plaisant; plus loin donnant un coup de main à un travailleur embarrassé; faisant enfin une bonne causette avec un groupe au repos, l'aumônier, en passant, fait connaissance avec tous, devient l'ami de tous.

La sympathie pour tous, il la prouve encore par sa collaboration à ces journaux de tranchées où les hommes, aux jours de repos, viennent chercher une saine distraction et un stimulant (1).

Tel de ces organes, d'une tenue littéraire surprenante et aux illustrations pleines d'intérêt local, parmi les pages où s'ébauche le Livre d'or du régiment, sait faire leur place aux récits des grandes fêtes patriotiques ou religieuses et à l'indication des sépultures de ses héros tombés au champ d'honneur.

Je voudrais citer au moins quelques-uns de ses titres cueillis au petit bonheur : « La mort du béret » — « Souchez et 119 » — « Ténacité ».

(1) De leur côté, des aumôniers rédigent et propagent des tracts périodiques où la note religieuse est aussi bien énoncée et acceptée que la note militaire et historique: telle est la revue intéressante du R. P. A., O. P., intitulée : « *A nos soldats.* »

Lisez ces quelques vers écrits à l'occasion de la remise de la croix de guerre au drapeau et de la rosette au colonel R...

LA CROIX DU DRAPEAU

Dans la plaine d'Alsace et sous les noirs sapins
Couvrant d'un sombre vert la montagne vosgienne;
Sur notre front d'Artois, où la horde prussienne
Apprit à redouter notre béret alpin;

Pour chasser du pays l'Allemand assassin,
Depuis quinze longs mois *il* était à la peine.
Tel jadis l'Etendard de la bonne Lorraine,
Notre Drapeau devait être à l'honneur, enfin!

C'est fait : la croix de guerre à sa hampe s'accroche.
O Barbot, preux soldat, « sans peur et sans reproche »,
Tu peux t'enorgueillir en ton simple tombeau :

Un chef digne de toi nous mène à la bataille
Et ton cher régiment fut tel sous la mitraille
Qu'on décore en ce jour son chef et son Drapeau.

(Le *Grelu*, n° 16.)

Enfin je ne puis résister au désir de vous communiquer ces lignes extraites d'un article intitulé : « Toussaint 1915 » :

Toussaint! Les cloches de France sonnent, au long des vallées, le glas de la Fête des Morts. Des cités comme des bourgades, suivant la coutume traditionnelle, en cortège muet, sous le ciel d'automne, voilé comme d'un crêpe léger, la foule monte vers les dernières demeures des défunts.

Si ceux que vous aimez dorment dans nos cimetières militaires à Ecoivres, Villers-au-Bois et Carency, si même ils reposent sur le champ de bataille, ils ne sont pas oubliés. Ceux auxquels les unirent les liens de la grande famille, resserrés par la communauté du péril, leurs camarades de combats se rappellent quel est, au 1er novembre, leur pieux devoir...

V

Oui, certes, ils connaissent leur pieux devoir envers leurs morts. Que de fois j'ai admiré le dévouement avec lequel tel petit soldat se livrait aux recherches les plus difficiles pour retrouver le lieu d'inhumation d'un camarade ou d'un pays. Hier encore je recevais la visite d'un de ces

braves enfants. Profitant d'un jour de repos, il venait déjà de faire 15 à 20 kilomètres pour pouvoir consulter mes listes et faire appel à mes souvenirs; et il allait poursuivre sa route, faire dans sa journée 50 kilomètres, pour donner à une famille amie la suprême consolation de savoir que, là-bas, au nom des chers absents, on avait prié sur la tombe chérie !

Avec quelle émotion encore, parcourant les immenses cimetières aux longues rangées de petites croix, on voit des soldats s'ingénier à orner les tombes, à les entourer, non sans goût, d'humbles branchages ! Hier encore les larmes me vinrent aux yeux en m'arrêtant devant un tertre, modelé dans la boue par une main pieuse qui avait tracé avec de petits cailloux blancs, ces mots si touchants : « Priez pour mon camarade ! »

Le culte des morts ! Quel trait d'union entre les soldats et leurs aumôniers ! Ceux-ci, soigneusement, tiennent à jour toute une série de listes. J'ai en ce moment cinq gros carnets et plusieurs plans, contenant les noms de plus de 6.000 morts, inhumés en avant de tout cantonnement, soit dans les immenses nécropoles militaires, soit en plein champ de bataille. Hélas ! les demandes de renseignements abondent, et l'on ne peut pas toujours donner la réponse désirée : il reste des cadavres perdus; ils ont été inhumés hâtivement par des troupes qui sont parties; ils ont disparu sous la terre des parapets durant les travaux de nuit; ils ont été déchiquetés ou ensevelis par les obus. Alors c'est la recherche, les longues courses entre les anciennes tranchées d'attaque, l'examen minutieux des points successivement pris et reconquis; c'est l'exhumation de restes lamentables : travail pénible, mais combien consolant ! Quelle joie de soulager la peine de ceux qui, au foyer, pleurent leurs chers défunts ! Quel bonheur de sentir la profonde reconnaissance de ceux qui, prêts à mourir, comprennent mieux le culte des morts. Quelques jours après la prise de S..., me rendant à la cote ... par le boyau des Uhlans, j'aperçois, dans la terre à demi éboulée, un bout de capote. Me demandant s'il n'y avait pas là un cadavre, je donne quelques coups de pioche. Un vieil adjudant, à fortes moustaches, la poitrine couverte

de décorations, s'approche; il salue. Je lui tends la main; il la prend et la serre dans ses deux bonnes poignes; et tandis que de grosses larmes coulent sur ses joues brunies, il murmure : « *Ah! mon Aumônier, merci pour ceux de là-bas! merci pour nous!* »

Merci au prêtre qui, à l'ambulance, vient leur apporter, avec le secours de ses prières, des conseils de patience et de confiance en l'avenir, qui, au poste de secours, assiste au premier examen de leurs blessures. Et comme ce merci se grave profondément dans notre cœur lorsque, en plein champ de bataille, il s'échappe des lèvres du soldat mourant : « *Merci! A Dieu!* »

VI

Il est une scène d'une telle grandeur tragique qu'il m'est impossible de ne pas la dépeindre en terminant.

Cette scène, elle s'est passée un peu partout, n'ayant pour variantes que le lieu, le décor, le nombre de personnages, mais c'était presque au même jour et à la même heure, à la veille ou au moment précis de nos grandes luttes d'Artois.

Devant ces hommes que le devoir allait jeter dans un instant hors des tranchées, sous l'ouragan de mitraille, à travers les sifflantes rafales de balles meurtrières; devant ces soldats qui allaient courir au danger et sans doute à la mort, un homme s'est montré. Couvert du blanc surplis, ou bien vêtu de noir; ou, plus simplement encore, chargé, sur sa capote, d'un équipement de combat, le prêtre s'est avancé, le crucifix à la main. A ces hommes qui vont mourir, il vient montrer la mort en face, pour qu'ils la craignent moins; à ces soldats, il vient montrer la mort dans sa sublime beauté de pur et noble sacrifice; à ces chrétiens, il vient montrer la mort, avec ses promesses d'éternelle récompense. Aux nobles et saintes âmes qui veulent à la fois servir Dieu et la France, il montre le divin Crucifié dans l'immortelle splendeur de son martyre. C'est l'heure de l'*absolution générale!*

Tandis que le crucifix s'élève sur les braves fils de

France, leurs genoux se ploient jusqu'à terre, leurs têtes s'inclinent, leurs cœurs s'ouvrent au repentir. La main du prêtre trace un grand signe de croix, ses lèvres émues prononcent les paroles sacramentelles et le pardon divin, en purifiant les âmes, y répand, avec la grâce surnaturelle, des trésors de forces surhumaines.

Alors des voix s'élèvent, douces et suppliantes, mais fermes et énergiques; sans un soupir de regret, elles redisent :

Seigneur, mon Dieu, de bon cœur et de plein gré, j'accepte dès maintenant, de votre main, avec toutes ses angoisses, ses peines et ses douleurs, le genre de mort qu'il Vous plaira de m'envoyer...

Le « genre de mort »! Qu'importe maintenant, pour ces hommes qui, dans le calme et la force de leur volonté, ont fait religieusement le sacrifice de leur vie?

Avec un des survivants des terribles luttes d'Arras et de la région, qui mourut héroïquement sur les ruines de S..., tous diraient volontiers :

Je rends ma vie à Dieu et je meurs pour que... vive la France.



Nos aumôniers militaires, dans leurs saintes et vaillantes fonctions, trouvent encore le temps d'écrire pour obtenir des prières en faveur de leurs chers soldats. Les lignes suivantes viennent de deux aumôniers aussi connus qu'estimés dans notre région.

M. C. V..., auquel son évêque a offert, après sa blessure, le camail de chanoine honoraire, — qu'il doit porter rarement, — écrit le 10 avril 1915 :

Le brave B... vient de me remettre votre aimable carte. Après la chute de dix grosses *marmites* dans le voisinage, elle avait une saveur toute particulière. Il est très agréable en effet, dans notre bois fangeux où nos troupiers s'enfoncent jusqu'aux genoux, de recevoir des nouvelles de

notre Artois. Pour quelques instants, l'Est et le Nord se rejoignent, les distances sont supprimées, les fatigues oubliées.

Après un mois passé dans les horribles tranchées de M...-les-H..., et quelques jours de repos, nous voici de nouveau sur le front, dans l'eau et la boue qui rappellent le bois de la G...; nos soldats endurent un vrai martyre. A tour de rôle, ils passent quarante-huit heures dans la plaine, étendus dans de vrais ruisseaux, exposés aux balles et aux obus, car il est impossible de faire des tranchées. Ils viennent ensuite dans le bois, arrosé par une pluie de fer et d'eau. Cette guerre est vraiment atroce !

Que ne sont-ils tous en état de grâce, nos chers soldats ! Quels mérites ils acquerraient ! Beaucoup se convertissent, mais certains résistent encore à la grâce de Dieu, malgré l'imminence du danger. Puissent vos prières aider le pauvre aumônier à bouter hors de ces chères âmes les démons retranchés dans ces forteresses que bat la grâce divine, sans succès trop souvent.

Veut-on savoir comment l'estiment ses « chers soldats », dans les trois régiments qui s'obstinent à demander pour lui la croix d'honneur (1)? Le voici :

M. l'abbé V..., aumônier du ...e d'infanterie, blessé, il y a quatre mois, au combat de S.-R., nous est revenu hier, à midi.

Tu dois savoir de quelle popularité ce prêtre jouissait auprès de tous les soldats, surtout depuis la bataille de Dinant. Tous, officiers et soldats, lui ont fait un accueil enthousiaste.

Hier soir, il montait en chaire, afin de reprendre de suite ses magnifiques fonctions. L'église était archi-comble.

Si tu avais entendu son discours ! Jamais aucun sermon ne m'a fait une impression aussi grande.

Je t'assure qu'il eût été impossible au plus abruti de

(1) Ils viennent de l'obtenir, après une nouvelle campagne à V. — *Honneur* au chanoine V..., chevalier de la Légion d'honneur (mars 1916)!

l'assistance, de sommeiller une seconde. Tous dévoraient littéralement ses phrases.

J'aurais voulu avoir à mes côtés mon oncle P..., je suis sûr qu'il aurait été enthousiasmé.

M. V... est un prêtre orateur. Tu ne peux te figurer quel entrain et quelle énergie il possède !

Dans son discours, il nous a développé cette belle parole que le comte de Mun prononça quelques jours avant de mourir :

« Je les ai vus partir, le cœur plein d'idéal, la médaille sur la poitrine et l'hostie à la bouche. »

Hier soir, il nous développa le premier point; aujourd'hui, le deuxième, et demain nous devons entendre le troisième.

Tu vois comme je suis favorisé.

On m'aurait dit, avant la guerre, que, durant la campagne, j'aurais eu de ces moments de consolation, je n'aurais bientôt pas voulu le croire; et pourtant c'est réel.

Dans une autre lettre du 22 décembre, M. C. V... s'occupe de la situation spirituelle des prêtres-soldats autour de lui :

Les prêtres-brancardiers se réunissent, les uns chaque semaine, les autres chaque mois, pour prier en commun, s'édifier et même étudier quelques questions apologétiques et théologiques. J'ai eu l'honneur immérité de donner les instructions de deux récollections aux prêtres originaires d'Arras, de Cambrai et de Luçon. Plongés dans la vie matérielle, privés de loisirs suffisants pour assurer leurs exercices religieux, nos prêtres sont exposés au naturalisme. Ce danger, qu'accentue la longueur de la guerre, ne peut être efficacement combattu que par des réunions périodiques et très surnaturelles.

Voici ce qu'écrit, le 5 juillet 1915, un autre aumônier militaire, le R. P. A. V..., O. P., prédicateur de Notre-Dame de Boulogne :

Je vous suis bien reconnaissant d'avoir pour moi un

si affectueux souvenir aux pieds de Notre-Dame de Boulogne. Placez-moi, ainsi que mes chers soldats, sous sa maternelle protection. Qu'elle me garde, si telle est la volonté de Dieu, pour que je puisse encore l'aimer et la faire aimer davantage. Je ne pourrai cette année, comme je l'avais promis à Mgr Lejeune, chanter ses louanges, mais ce n'est, je l'espère, que partie remise.

Votre cher diocèse est toujours bien éprouvé. Puisse la toute bonne Providence écouter les prières de tant de ses fils qui souffrent et hâter l'heure de la délivrance ! C'est ce que je demande tous les jours au Saint Sacrifice de la Messe. Que le sang du Sauveur, uni au sang dont il est arrosé, soit pour lui la rédemption, la rénovation et la vie !

Demandez à Sa Grandeur, dont le zèle fait l'admiration de tous, de vouloir bien me bénir ainsi que mes soldats.

Si le R. P. V... n'est guère reconnaissable sous le béret et le costume bleu horizon qui ont remplacé la tonsure et la robe monacales, son fidèle et dévoué compagnon d'armes, le major D..., de Tourcoing, déclare que sa parole, vivante et empoignante, a eu, dans les missions des tranchées, le même succès que dans les cathédrales d'Arras et de Boulogne, ou à Saint-Maurice de Lille; nous l'en croyons volontiers.

*
* *

Sur le champ de bataille lui-même, l'aumônier se glisse et rampe, après l'action, pour chercher les blessés; voici un portrait, pris sur le vif, dans la région d'Arras, qui le montre à l'œuvre :

La nuit est enfin venue. L'aumônier — un missionnaire d'Afrique, muni d'une barbe qu'aurait enviée le cardinal Lavigerie — a repéré soigneusement les endroits d'où s'élevaient les plaintes. Il a demandé un « patrouil-

leur » de bonne volonté, et les voilà partis, pour cette chasse d'un nouveau genre.

Ils rampent dans l'herbe, sur le ventre. Soudain une fusée illumine tous les replis du terrain; c'est le moment de s'aplatir et de faire le mort. Enfin on arrive. Le prêtre s'étend près du blessé et dans le même sens que lui.

Puis, de deux choses l'une : ou bien le malheureux a encore l'usage de ses bras : il est alors invité à les passer délicatement au cou de son sauveur et à se hisser comme il peut sur son dos. Dès lors, le porteur et le porté ne font plus qu'un seul être qui se traîne, s'arrête, observe, essuie des coups de fusil... et ne se plaint pas. On met une demi-heure, trois quarts d'heure pour franchir cent cinquante mètres. On finit par atteindre les tranchées françaises. Et le spectacle recommence...

Mais, cette fois, c'est plus corsé. Le blessé a les mains ou les bras en marmelade. Notre aumônier n'est pas troublé pour si peu. Il a inventé un système de courroie pour lequel il prendra un brevet à la fin de la guerre, et grâce auquel il est moralement sûr de ne pas perdre en route son précieux fardeau. Quoi donc ? un cri aurait-il échappé au patient ? Voilà que cinq ou six marmites éclatent aux environs. Nos « poilus » suivent le drame avec angoisse. Et quand « la barbe » reparaît, ils sont bien tentés d'applaudir.

De temps en temps, il éprouve, quand même, une déception. L'autre jour, il était sûr d'avoir vu plusieurs blessés remuer, l'un près de l'autre. Il se glisse auprès d'eux et n'en trouve plus qu'un, tapi au fond d'un « entonnoir ». Dans le groupe, inconsciemment ou non, un bras s'était agité au-dessus du sol. Aussitôt une rafale de projectiles s'était abattue sur lui et avait achevé quelques-uns de ces infortunés.

C'est le 9 mai 1915 que la bataille avait commencé. Dans la nuit du 12 au 13, on trouvait encore, entre les deux lignes, des blessés qui n'avaient reçu aucun secours... A partir du 13, ce fut le tour des morts. On les ramena comme on put, au bout d'une corde, afin de les mettre au moins en terre sainte et de leur rendre les derniers honneurs.

Quand j'ai vu mon missionnaire, c'était le mardi 18. Il avait trente ou quarante voyages de ce genre à son actif; il venait de se reposer pour la première fois dans un lit, depuis le début de notre offensive.

Il souriait dans sa barbe noire et racontait ses expéditions nocturnes tout bonnement, comme une aventure banale ou un simple fait-divers. Il serait fort étonné qu'en dehors de son régiment, quelqu'un ait pu s'y intéresser.

Ch. GUILLEMANT.

N'est-ce pas à lui que se rapporte cet émouvant extrait du *Carnet d'un aumônier*, héros lui-même, M. le curé de Saint-Nicolas-les-Arras?

Je salue, mes chers confrères, M. Umbricht, qui ramena sur son dos plusieurs blessés et put ramener aussi le corps du commandant L... Honneur à mon cher abbé-soldat, M. Poilvet, vicaire breton. Il avait, avant de venir chez nous, déjà mérité une citation à l'ordre du jour; une deuxième citation ne peut lui manquer; je l'ai discrètement sollicitée pour lui. Pendant toute la nuit (malgré la fatigue d'une longue journée de combat pendant laquelle il a manœuvré le fusil), il se fait infirmier volontaire. A l'exemple de M. le capitaine de G..., il rampe vers les blessés et en ramène plusieurs dans nos rangs. Des mourants reçoivent de lui l'absolution et il ne prend de repos que quand ses jambes ne veulent plus le porter. L'abbé Hulin est digne de M. Poilvet. Lui aussi sait se dévouer. Les blessés relevés par lui sont nombreux et les soldats qui savent apprécier le dévouement font l'éloge du cher soldat-aumônier.

*
* *

L'héroïsme de l'aumônier militaire, dans le combat même, peut le mener à la mort (1); nous le verrons

(1) A l'occasion de cet héroïsme, nous sommes heureux de citer ce fragment d'un récent discours patriotique sur la *Survivance des âmes*, de notre éminent compatriote, S. Gr. Mgr Quilliet,

pour l'abbé Auguste Evrard; en voici, entre bien d'autres, un autre exemple relaté par la *Croix* de Paris.

Nous venons de sortir d'une jolie fournaise dont je me souviendrai longtemps. C'est, en effet, notre division qui a, le 9 mai, fait la trouée dont il a été longuement question dans tous les journaux de ces jours derniers, et c'est mon bataillon qui a lutté les 9, 10 et 11 pour progresser jusqu'à Neuville-Saint-Vaast et s'y établir.

Comment suis-je encore debout après les rafales de mitrailleuses, les salves de 77 et autres marmites qui ont passé sur ma tête, Dieu seul le sait!

Une scène touchante entre toutes.

Après avoir franchi les trois lignes allemandes, remplies de cadavres et de prisonniers gardés, nous étions arrivés à une crête traversée par la route de Béthune, lorsque j'eus la surprise d'apercevoir l'aumônier de la division, abbé Dubreuil, qui sous une pluie de balles, courait de blessé en blessé, pansant l'un, absolvant l'autre, un crucifix en argent dans la main gauche, déjà blessé au bras et les doigts ensanglantés. Sans que j'aie eu le

évêque de Limoges, qui entoure d'une si vive sollicitude nos prêtres, nos soldats, nos compatriotes :

« C'était le 25 septembre dernier, au front de mon pays d'Artois. L'heure de l'attaque va sonner bientôt. Un de mes prêtres se retourne vers les hommes de son bataillon, celui de tête : « Camarades, dit-il, c'est pour nous le moment du devoir. Il sera dur. Il en est parmi nous qui ne reviendront pas. Qu'importe? Dieu nous suit! Que ceux d'entre vous qui tiennent à recevoir sa force divine, se signent, je vais vous donner l'absolution générale. » Et l'on vit ce spectacle empoignant de ces centaines d'hommes, passant le fusil de droite à gauche et décrivant un beau signe de croix, tandis que mon petit vicaire prononçait les paroles sacramentelles. Ils s'élancent. Un bataillon, un deuxième, un troisième, tout un régiment est bientôt engagé. Canons et obus, grenades et mitrailleuses, fusils et balles, tous les instruments de mort font rage et les pauvres soldats, officiers en tête, tombèrent nombreux. Avec la nuit, la grande voix des canons se tut, et dans le silence on entendait s'élever encore du champ de carnage et de mort, les cris des mourants : « Mon Dieu! Mon Dieu! Ma mère! Maman! »

« Ils appellent leur mère; ils invoquent leur Dieu. »

temps de lui faire signe de s'abriter dans un talus, il disparaissait sur la gauche et tombait quelques instants après sous les feux des mitrailleuses allemandes; il agita en vain ses bras pour montrer le brassard de la Croix-Rouge et même son mouchoir blanc; malgré sa soutane, il reçut plusieurs balles qui le tuèrent net.

CHAPITRE V

Victimes sacrées

Parmi les diverses instructions qui ont été envoyées au clergé par Mgr l'évêque, — pour faire conserver pieusement, dans les Annales paroissiales, la mémoire des faits qui se rapportent aux circonstances présentes, — figure celle qui concerne les victimes de la guerre. Dans chaque église, la liste doit être dressée sur un tableau provisoire, en attendant un monument digne de leur dévouement. « Ce tableau, qui s'ajoutera utilement à celui des prêtres décédés dans la paroisse au service de l'Eglise, honorera ceux qui ont donné leur vie au service de la patrie et surtout procurera des prières à leurs âmes. »

Une double pensée analogue nous guide, au moment où il nous faut rappeler les pertes éprouvées par le clergé et les communautés religieuses, depuis l'origine de la guerre : dans les villes, sur les champs de bataille, les ambulances et les tranchées bombardées, comme dans les hôpitaux où le soin des blessés peut devenir mortel, en pays envahi, parmi les prisonniers et les otages, que de victimes! Encore ne les connais-

sons-nous pas toutes! Et que d'autres dévouements, après la guerre, aboutiront à la mort, dernière étape d'infirmités et de maladies contractées au service de la patrie!

Leur rendre hommage, — au nom de la grande famille diocésaine, en union avec leur famille du sang et celle que leur a créée la vie religieuse, — c'est un devoir de sympathie qui s'impose, d'autant plus que souvent les circonstances de leur mort sont émouvantes et tragiques. Mais il convient aussi, et principalement, — c'est au sujet des héroïques Machabées que les Livres saints le rappellent, — d'ajouter et de susciter de pieux suffrages pour leur repos éternel et de compléter ainsi, devant leur Juge miséricordieux, la valeur méritoire de leur sacrifice personnel.

§ 1er. — *Prêtres du diocèse.*

Le diocèse d'Arras a perdu, sur les champs de bataille ou des suites immédiates de la guerre, de nombreux prêtres. Nous donnons sur chacun d'eux quelques détails caractéristiques, dans la mesure où les risques de la guerre nous ont permis de les recueillir.

1\. — M. Abel Warenghem, né à Aire en 1888, prêtre en 1913, professeur à l'institution Sainte-Marie d'Aire-sur-la-Lys, tué au champ d'honneur, en août 1914.

C'est la première victime; ses sentiments sont admirablement résumés, dans la lettre qu'il écrivit, le 13 août 1914, à M. l'abbé Delépine, à Wardrecques :

... Depuis dix jours, nous menons la vie de campagne, vie de privations et de fatigues continuelles; nous n'avons

pas encore vu d'Allemands, sauf des prisonniers. Mais l'heure solennelle et terrible du grand combat arrive : les troupes sont concentrées; nous sommes en Belgique depuis 3 ou 4 jours, et le choc ne saurait tarder. Il coïncidera avec les fêtes de l'Assomption et la neuvaine de Notre-Dame Panetière. Daigne cette bonne Mère nous garder et protéger la France !

J'ai accepté jusqu'ici joyeusement, et en union avec Marie, tous les sacrifices et toutes les privations de la vie de campagne. Je continuerai à le faire et à vivre de plus en plus en union avec Jésus et Marie. Je renouvellerai mon sacrifice avant le combat et m'offrirai avec Jésus par Marie. Priez beaucoup pour moi : offrez-moi à la sainte Messe; et à la grâce de Dieu, *sub tutela Matris*.

M. Vitel suit le régiment; quelle consolation pour nous ! Il y a grand salut ici ce soir. Beaucoup se confessent et communient. *Deo gratias et Mariæ !* Demandez que, moi aussi, j'essaie de faire un peu de bien. Soutenons-nous l'un et l'autre et prions beaucoup pour la France.

Cette lettre est conservée pieusement par sa famille : elle avait, de si grand cœur, partagé avec l'Église la vie de ce fils bien-aimé!

Au foyer chrétien où il a vécu, comme dans son cher collège, sa mémoire est honorée : dans l'étude principale de l'institution Sainte-Marie, bien en vue, à la place d'honneur, son portrait continuera de dire à tous, comme une leçon vivante : *Labora sicut bonus miles Christi !*

2. — M. Jules Cléret, né à Saint-Martin-d'Hernicourt, en 1883, prêtre en 1907; missionnaire, vicaire à Lens, puis à Saint-Omer (Saint-Sépulcre), en 1913; — sergent; mort au champ d'honneur, le 30 septembre 1914.

C'était un prêtre discret et dévoué, modeste et intérieur; il aimait à rendre service, sans se mettre en

avant; ses instructions, dans les œuvres, avaient toujours un cachet pieux et surnaturel. Il était fort estimé de ceux qui ont pu le bien connaître.

3. — M. Louis Obaton, né à Boisdinghem en 1885, prêtre en 1913, vicaire à la paroisse Notre-Dame de Calais; mort le 24 septembre 1914, à l'hôpital militaire de Reims, après avoir renouvelé le sacrifice de sa vie pour la France et pour les âmes qui lui étaient confiées.

Collaborateur fidèle de son archiprêtre, il lui écrivait, du théâtre de la guerre, avec une édifiante abnégation. Sa mémoire reste en vénération dans la paroisse Notre-Dame de Calais, où son passage fut pourtant bien court.

4. — M. Gabriel Capron, né à Samer en 1880, prêtre en 1906; licencié ès lettres, professeur à Saint-Joseph d'Arras et à Sainte-Marie d'Aire, vicaire à Lillers en 1911; sous-lieutenant, tué au champ d'honneur, le 16 mars 1915.

Plein d'entrain et de courage au régiment, distingué par ses chefs, il avait, peu de temps avant sa fin glorieuse, fait ses adieux à M. le doyen de Lillers, dans des sentiments empreints d'abnégation et d'élévation surnaturelle.

5. — M. Paul Vallière, né à Aubin-Saint-Vaast en 1881, prêtre en 1907; — après avoir généreusement répondu à l'appel de Dieu en quittant une situation honorable dans le notariat, — vicaire à Saint-Nicolas-en-Cité et aumônier des hôpitaux, à Arras; — tué pendant le bombardement, le 29 novembre 1914.

Mgr l'évêque (1), en présidant ses funérailles et en y

(1) Voir plus haut, pp. 27-29.

prenant la parole, a montré en quelle haute estime il tenait ce prêtre excellent.

6. — M. Louis Caridroit, né à Hamblain-les-Prés en 1877, prêtre en 1902, professeur à Saint-Joseph d'Arras, vicaire à Frévent en 1911, mort après avoir soigné les contagieux, à l'hôpital du Kursaal, à Boulogne-sur-Mer, le Jeudi Saint, 9 avril 1915.

A ses funérailles, la présence — malgré les difficultés matérielles — de M. le doyen de Frévent et l'allocution de M. le chanoine Lecocq, son ancien confrère, ont témoigné des regrets universels causés par cette mort foudroyante, qui fut adoucie la veille par la visite et la bénédiction de Monseigneur.

7. — M. Albert Habart, né à Marquise, en 1882, prêtre en 1907; vicaire à Boulogne, puis à Saint-Venant, en 1911.

Infirmier militaire, il fut tué au champ d'honneur, le 13 juin 1915, au moment où il venait d'achever la sainte Messe. « Il n'a jamais, écrit un de ses amis, depuis le jour de son départ, négligé la méditation; dans ses moments libres il se retirait à l'écart et se recueillait; il était prêtre dans toute l'acception du mot; il avait fait le sacrifice de sa vie, pour l'expiation de ses péchés, ceux des nations et en particulier de la France. » Le bureau de recrutement fit, après sa mort, remettre à sa famille les livres qu'il avait emportés avec lui : les *Evangiles*, un *Novum*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, un rituel.

8. — M. Auguste Evrard, né à Boubers-sur-Canche, en 1882; prêtre en 1907; licencié ès lettres, professeur à l'institution Haffreingue; aumônier au collège Mariette de Boulogne en 1911; — brancardier et aumônier

volontaire aux zouaves, tué au champ d'honneur, le 25 septembre 1915, en Champagne.

A l'obit solennel qui fut chanté en l'église Saint-Michel de Boulogne, le 18 décembre 1915, M. le vicaire général Guillemant prononça son oraison funèbre. Il a loué en ces termes son vaillant apostolat parmi les zouaves :

« Au total, écrivait-il quinze jours avant sa mort, je crois avoir suivi la route qui m'était intérieurement tracée. Croyez bien que j'ai eu à combattre de vives appréhensions. J'avais aussi, j'ai encore la sensation des souffrances des miens. Mais eux sont chrétiens : cette croix servira à leur purification et à leur sanctification. »

Après trois mois d'instances, il fut enfin envoyé vers les tranchées désirées. L'accueil fut assez froid. Il s'y attendait. Certains officiers se défiaient. La plupart des hommes observaient du coin de l'œil ce nouveau venu, ce « curé », qui, on ne sait pourquoi, avait quitté spontanément, pour venir à eux, le service de santé.

A la première messe qu'il célébra, devant son bataillon, il eut une minute d'angoisse. Il se demanda si, sous l'influence de quelques esprits forts, le vide absolu n'allait pas se faire autour de lui. Mais deux ou trois sergents s'approchèrent bravement : d'autres suivirent, et l'auditoire fut bientôt gagné par cette parole nette et vive, qui allait droit au but.

En rapports quotidiens avec les sous-officiers, dont il partagea les repas, et qui passaient pour fort intelligents et débrouillards, il se fit accepter d'eux, non en camarade, mais en prêtre. Il avait profité de quelques jours de repos pour organiser, le soir, des réunions, dans une église de village. La première fois, par politesse, ses compagnons de table l'accompagnèrent jusqu'à la porte. Puis quelques-uns se risquèrent à l'intérieur. La plupart finirent par s'y rendre assidûment, et d'aucuns ont fait, depuis lors, un sincère retour à Dieu.

« C'est rude, mais c'est bon, écrivait-il au mois de juin, en parlant des débuts de son apostolat. La mort plane; et

avec une parole énergique, une attitude de soldat, un prêtre fait de la bonne besogne, surtout auprès des jeunes qui, sur le front, « ne font plus les zouaves. » Chez eux, la tenue morale est débraillée, mais surtout en paroles; ils croient ainsi « faire l'ancien ». Il faut percer l'écorce; mais pour cela il n'y a que deux moyens : vivre avec eux, être aidé par les prières de ceux qui ne peuvent venir jusqu'ici. Au premier regard, la grâce de Dieu tombe à l'improviste. En réalité, elle ne touche que des âmes de bonne volonté, ou déjà rachetées par des sacrifices anonymes. Cette vieille croyance n'a fait que s'augmenter en moi depuis la mobilisation...

« A certains moments, le découragement voudrait bien s'emparer de moi. Alors je songe au Christ, aux Juifs qui, eux, n'avaient même pas à son égard la cordialité dont m'entourent maintenant ces grands enfants, si ignorants de la religion pour la plupart. »

L'intrépide aumônier prenait soin, lui, d'alimenter sa vie spirituelle. Dans son sac, il portait, avec l'Evangile, les discours de son cher Fleury (1) que M. Lévesque lui avait envoyés. Il avait emprunté Pascal à un confrère. Il récitait l'office des Morts, qu'il trouvait « d'un merveilleux à la fois amer et fortifiant. »

Il se tenait prêt à tout. « J'ai voulu participer de près à la guerre, écrivait-il dès le 31 mai. Peut-être y trouverai-je la mort. Mais, pour nous, la mort est le commencement de la vie. »

Dans les premiers jours, sous la pluie des obus, malgré lui, il tremblait... physiquement. « Il est vrai, disait-il en souriant, que les chevaux, au bout d'une heure d'une pareille *tornade*, sont blancs d'écume. Je suppose qu'on ne peut dire qu'ils ont peur. »

Bientôt il se familiarisa même avec ce danger : « Je n'ai plus besoin maintenant, confiait-il à un ami, de cacher mon impression sous un sourire, ou une plaisanterie, ou un nuage de fumée. Un obus ronronne ou siffle; on s'aplatit par terre instinctivement, et puis on continue

(1) M. l'abbé Evrard achevait la préparation de son doctorat ès lettres, par une thèse sur le cardinal Fleury.

sa route. Encore un peu, et comme ceux qui m'entourent j'aurai à faire effort pour être prudent. »

Les jours qui précédèrent le 25 septembre se passèrent dans un ministère très actif, au fond des tranchées. Que de consciences furent purifiées ainsi, sous la mitraille, à quelques centaines de mètres de l'ennemi, à deux pas des camarades! Car on y va sans façon, en pareil moment, et personne n'est tenté de sourire. A cet apostolat individuel, le plus profond, le plus sérieux de tous, s'ajoute, quelques heures avant l'assaut, dans les conditions déterminées par Rome, l'absolution générale. La plupart font le signe de la croix; d'autres se découvrent; bien rares sont ceux dont la « chechia » se détourne ou s'agite; et celui qui s'aviserait d'être goguenard à pareille heure passerait un mauvais quart d'heure!

Ce soir-là, quand tout fut fini, l'un des capitaines, qui s'était tenu jusque-là sur la réserve, mais qui suivait avec une surprise mêlée de sympathie les progrès de cet apostolat, retint l'abbé Evrard et lui dit : « Au lieu de marcher derrière la troisième vague, demain, pour relever les blessés, comme la consigne vous le dit, voulez-vous être à mes côtés? On ne sait pas ce qui peut arriver. »

L'abbé eut un mouvement de surprise, mais il promit et tint parole (1).

La ligne ennemie une fois franchie, on le vit se prodiguer auprès des blessés. Puis il fut atteint lui-même (2) de plusieurs balles à la poitrine et vit tomber son capitaine à ses côtés. Il eut la force de se traîner, à trois ou quatre cents mètres, jusqu'à la tranchée française où il souffrit toute la journée et toute la nuit, pour ne mourir que le lendemain matin.

Pendant ces longues heures, il dut renouveler et ratifier son sacrifice plusieurs fois méritoire. Car il n'était pas seulement tombé, comme beaucoup d'autres soldats, au

(1) Pour terminer cette veillée suprême, l'abbé Evrard reçut lui-même la sainte Communion des mains de son aumônier divisionnaire. Les deux prêtres se quittèrent sur ces mots : « A la grâce de Dieu! » Ils avaient les mêmes pressentiments.

(2) Sur quatre aumôniers de bataillon, trois furent frappés à mort ce jour-là.

poste fixé par l'obéissance. Pour être plus sûr d'exercer son ministère sacerdotal, pour disposer d'une influence plus grande au sortir de la guerre, si Dieu lui donnait d'y survivre, il avait ambitionné des fonctions dont il savait le péril. Ces fonctions, il les remplissait au moment précis où Dieu l'a rappelé à Lui. Et quand s'élança la colonne d'assaut, il était en tête, parce qu'un homme en danger avait fait appel à son cœur.

9, 10, 11. — M. Paul Lenfant, né à Camblain-Châtelain, en 1889, prêtre en 1914 (1); blessé au flanc, à R... (Ardennes), le 2 septembre 1914. — Il jouissait de l'affection générale, ce qui lui permit de donner l'absolution à bon nombre de soldats, avant et pendant la bataille; il expira bientôt dans la ferme où il fut transporté. C'était un jeune prêtre intelligent et laborieux, dévoué et délicat, qui donnait de belles espérances à l'Eglise.

— M. Marius Bouchez, né à Zutkerque, en 1888, prêtre en 1913, étudiant à la Faculté catholique des Lettres de Lille.

D'une famille profondément chrétienne, de nature franche et droite, de caractère aimable et fin, il fut discerné par son curé et devint élève brillant à Boulogne par ses qualités d'intelligence ouverte et de volonté tenace; il en fut de même au Grand Séminaire; il y jouit, comme à Zutkerque, de la sympathie générale. Il faisait en Angleterre des études spéciales, en vue de la licence, quand la mobilisation le rappela comme sergent au ... de ligne.

(1) Un de ses amis du séminaire annonce sa mort en ces termes : « L'abbé Lenfant chargeait à la baïonnette, quand une balle le frappa mortellement; *il eut encore la force de donner une dernière absolution, avant de mourir, aux pauvres agonisants* qui gisaient avec lui. Quelle précieuse victime pour la France! Il était si heureux de dire quelquefois la messe avant d'aller au combat! »

Il partit en Belgique, assista à la bataille de Charleroi et fit la retraite jusqu'à la Marne. Mais il n'oublia pas qu'il était prêtre. Il demeura fidèle autant qu'il le pouvait à ses exercices de piété. Ses frères d'armes, qui l'aimaient à cause de sa bonté et de son abord facile, faisaient fréquemment appel à son ministère. Quelle joie pour lui d'écrire qu'il avait ramené à Dieu des compagnons depuis trop longtemps oublieux de leurs devoirs ! Quelle tristesse aussi de passer la Toussaint sans pouvoir dire la Messe ! Hélas ! la lettre qui apprenait ces nouvelles était suivie le lendemain d'une autre, d'un de ses compagnons. Celle-ci disait qu'il avait été tué à la tête d'une patrouille dans les environs de Charonne.

— M. Maurice Pagniez, né à Croisilles, en 1889, prêtre en 1914.

Ces trois nouveaux prêtres, de grande distinction et de haute vertu, avaient reçu le sacerdoce en 1913 ou 1914; ils n'ont pu jouir de Dieu sur terre, par la célébration de la sainte Messe, qu'un an au plus avant que la guerre les saisît, *ceu turbo nascentes rosas!*

*
* *

Des faits de guerre, ou la captivité, avec toutes ses tristesses et son lent martyre, ont hâté la fin de plusieurs prêtres; nous connaissons, jusqu'ici, et nous pouvons annoncer, mais avec discrétion pour que ces notes ne nuisent à personne, les morts suivantes :

12. — M. Alfred Rault, né à Beuvrequen, en 1866; prêtre en 1891; quinze ans vicaire à Avion; curé de Noyelles-Godault en 1907.

Très actif à Avion et à Noyelles, il se refusa obstinément à quitter sa paroisse tant qu'il y resterait une seule des âmes dont il avait la charge. Une commu-

nication de la Croix-Rouge de Genève vint annoncer la nouvelle funèbre à sa vénérable mère par l'intermédiaire de M. le curé de Beuvrequen, de la part de M. Langestein, aumônier militaire attaché au lazaret de campagne n° 12, du XIVe corps allemand, avec ces seuls détails : « Blessé dans la nuit du 27 au 28 novembre et pieusement décédé le 8 décembre, administré des Sacrements et particulièrement soumis à la volonté du bon Dieu. »

« Blessé dans la nuit »? M. Rault aura été appelé par son ministère près d'un paroissien ou d'un soldat; il est mort victime de son dévouement sacerdotal.

13. — M. Jean-Baptiste Sauvage, né à Mercatel, en 1848; prêtre en 1872; vicaire à Wimille, curé de Simencourt, de Blairville, de Rumaucourt, enfin de Billy-Montigny, en 1890. Il est mort en captivité, à Magdebourg, d'épuisement général.

Cet épuisement d'un vieillard de soixante-sept ans, il n'est pas difficile d'en saisir les causes, à la lecture de ce grave document, émanant d'un témoin des affreuses étapes d'une véritable marche au Calvaire; ce document fut communiqué au Souverain Pontife (1), par Mgr l'évêque d'Arras.

M. Tailliez Claude, ouvrier à la fosse n° 7 des mines de Courrières, demeurant à Courrières, avait été sollicité de descendre dans la fosse, afin de donner à manger aux chevaux qui étaient encore au fond. Il avait été muni d'un laissez-passer signé du commandant allemand et se croyait donc en règle. A sa grande surprise, il fut appréhendé, le 4 octobre 1914, par des soldats allemands, alors qu'il remontait du puits, et fut conduit à Harnes, sans avoir eu le temps de se laver. Il était donc en vêtements de mineur.

(1) Voir plus haut, p. 8.

Conduit de Harnes à Annay, il revint ensuite à Harnes avec d'autres prisonniers civils, et de là fut conduit à Angres-Liévin, le 6, où il fit la rencontre de M. l'abbé Sauvage, curé de Billy-Montigny, qu'il connaissait. Il réussit à approcher le prêtre et à le suivre le plus possible. Ces prisonniers furent conduits à Vitry-en-Artois, où ils passèrent la nuit dans une écurie dont la litière n'avait pas été faite. Pour toute chose, un seau d'eau fut mis à leur disposition.

Le lendemain matin, la caravane se mit en route pour Cambrai; en cours de route, les prisonniers durent manger de la betterave, M. l'abbé Sauvage comme les autres. Tous étaient exténués de fatigue en arrivant.

En cours de route, l'abbé Sauvage recevait les quolibets des soldats allemands, mais sans murmurer, ne faisant que réciter son chapelet.

A 21 h. 10, les prisonniers durent monter dans des wagons à bestiaux qui n'avaient pas été nettoyés; ils passèrent par la Belgique. En route, les Allemands venaient chercher M. l'abbé Sauvage, qu'ils appelaient « pastor », le prenaient par le col de la soutane, le tiraient brutalement, lui disant *kapout* à chaque instant, et l'accusant faussement d'avoir jeté des bombes et achevé des blessés allemands. A un certain moment, il fut photographié, coiffé d'une barrette de mineur; de chaque côté de sa figure, les Allemands avaient placé une baïonnette. Une fois, ayant obtenu de l'eau, au moment où le prêtre buvait, un soldat allemand donna un coup de poing sur le gobelet, le faisant saigner aux dents; les autres prisonniers ayant rendu un peu d'eau à M. l'abbé Sauvage, un second soldat allemand lui asséna un violent coup de poing sur la nuque, le faisant tomber à terre. A ce moment, un grand gaillard de cavalier lui donna un coup de talon de botte sur la figure.

Supportant toutes ces souffrances, M. le curé de Billy-Montigny ne faisait que réciter son chapelet, sans jamais protester.

Les prisonniers remarquèrent, une autre fois, un prêtre montant dans le même wagon que le leur; il se mit à fumer un cigare, releva sa soutane pour relacer ses bot-

tines; mais des prisonniers remarquèrent qu'il portait de longues culottes paraissant avoir la couleur des pantalons des soldats allemands. Il n'adressa pas la parole à M. l'abbé Sauvage et descendit un peu plus tard de wagon.

Enfin les prisonniers arrivèrent au camp de Züstrow (grand-duché de Mecklembourg-Schwerin). Le 11 octobre, vers 17 heures, M. Tailliez rencontra l'abbé Sauvage, dans une brouette poussée par un Allemand. L'abbé était exténué de fatigue : il ne pouvait plus se tenir debout; le patient ne reconnut même pas Tailliez. La nuit fut passée par tout le monde auprès d'une meule; on vint chercher M. l'abbé Sauvage vers 11 heures; dès ce moment-là, Tailliez n'a plus entendu parler de lui.

C'est avec indignation que Tailliez rapporte ces faits; il dit combien il était douloureusement impuissant, lui et ses amis, à pouvoir porter secours au prêtre, et loue la patience et la résignation dont il fit preuve, durant le temps qu'il lui fut donné de rester avec lui.

14. — M. Edouard Magniez, né à Renty, en 1859; prêtre en 1886, vicaire à Beuvry, curé de Tangry, de Chériennes, d'Habarcq, de Beugin, et enfin de Pelves, en 1913.

Emmené en captivité à Douai, il y est mort récemment à l'hôpital, de la fièvre typhoïde; quelques prêtres du diocèse, ses compagnons d'infortune, — notamment M. Warendeuf, curé d'Ablain-Saint-Nazaire, — lui rendirent les derniers devoirs. Les détails précis font défaut.

15. — M. le chanoine Constantin Lecigne, né à Pernes, en 1864; prêtre en 1888; professeur à Aire, puis à la Faculté catholique des Lettres de Lille.

Déjà surmené, au moment de la déclaration de guerre, par la multiplicité de ses travaux, il éprouva la terrible secousse de l'exode tumultueux, fut arrêté par les Allemands parmi lesquels un officier, qui connais-

sait ses ouvrages, le protégea et le fit reconduire à Canteleu; nous sommes peu renseignés sur la date et les détails de sa fin douloureuse. Mgr Charost aurait présidé ses funérailles, et M. le chanoine Bayard y aurait pris la parole.

Qui ne connaît le haut mérite du *professeur*, du *conférencier* et de l'*écrivain* que perd en lui la science catholique?

16. — M. Louis Caron, né en 1845, à Béthune; prêtre en 1869, chanoine de Moulins, l'un des premiers maîtres de Mgr l'évêque, ancien supérieur de l'institution Saint-Joseph d'Arras, professeur et directeur au collège de Marcq-en-Barœul (Nord).

Après une vie sacerdotale toute consacrée à l'enseignement de la jeunesse, il est indirectement, mais réellement, victime de la guerre qui a violemment troublé sa sainte et paisible carrière.

§ 2. — *Grands Séminaristes du diocèse.*

Nous connaissons les noms de bon nombre de ces pieux lévites, mais pas toujours les circonstances de leur mort; ce qui est plus important, des extraits de leur correspondance, adressée à leur directeur, nous édifient, pour plusieurs, sur les sentiments dont ils étaient animés, et accroissent la douleur que leur irréparable perte fait éprouver à l'Eglise d'Arras, à leur famille, à leurs amis.

1. — Emmanuel Willay, né à Hénin-Liétard, en 1888; diacre; sergent, tué en Champagne, au cours d'une attaque, en avril 1915.

Il écrivait à son directeur quelques jours avant sa mort : « Sur ... prêtres et séminaristes de mon régiment, partis de Lille en août, ... sont tués, .. blessés ou malades, et nous restons deux. Dois-je aussi attendre mon tour bientôt? J'ai sans doute besoin de souffrir encore un peu auparavant; à moins que Jésus ne me veuille prêtre, ce que je souhaite et demande chaque jour, tout en redisant mon *fiat*. Je m'abandonne à lui par Marie... Toujours *fiat* à ce qu'il voudra de moi. »

2. — Joseph Cornet, né à Bourlon, en 1889; sous-diacre.

Le 2 août, il faisait ses adieux à M. le vicaire général Delattre. « A la veille de partir à la guerre, et sans doute à la mort, j'ai voulu vous adresser mon dernier adieu. Je vous remercie beaucoup de la bonne direction que vous m'avez donnée ces deux dernières années, et par-dessus tout, je vous serai éternellement reconnaissant de m'avoir laissé avancer au sous-diaconat. C'est en ce jour qu'on apprécie le bonheur de s'être donné complètement à Dieu; je ne manquerai pas de renouveler tous les jours ma consécration à Dieu et à la sainte Vierge. Je compte aussi beaucoup sur le secours de vos prières.

« Présentez tous mes respects à mes vénérés professeurs et confrères; dites en outre à Monseigneur que ses séminaristes sauront faire leur devoir jusqu'au bout. Tout pour Dieu et pour la France! »

3. — Cyr Dupont, né à Lillers, en 1889; sous-diacre; sergent au 43ᵉ de ligne, enseveli dans une tranchée que l'ennemi avait fait sauter, à la fin de février 1915.

Son digne aumônier, M. l'abbé Régent, chevalier de

la Légion d'honneur, envoya à Mgr l'évêque, et par lui à M. le curé de Gonnehem et aux vénérables parents du héros, la funèbre nouvelle. Dès les premiers jours, il était placé au poste du danger; en décembre 1914, il était cité à l'ordre du jour; en janvier 1915, il écrivait : « J'ai entendu mon lieutenant dire : « *J'ai* « *dans ma compagnie un* curé *qui n'a peur de rien;* » aussi je ne saurais vous dire tous les égards qu'on a pour moi. » Sa piété, sa confiance en la sainte Vierge égalaient son courage et son ardeur (1).

4. — Alfred Degand, né à Metz-en-Couture, en 1893; minoré. — Mortellement blessé, il a fait le sacrifice de sa vie, en des termes qui lui ont valu les éloges publics de son évêque (2).

5. — Léon Valens, né à Hénin-Liétard, en 1892; minoré; sergent. La lettre écrite par lui, le 3 février 1915, exprime les sentiments les plus élevés et les plus édifiants :

Plusieurs fois déjà, je suis allé au combat, mais jamais je ne me suis senti si gai, si confiant au bon Dieu et si résigné en sa divine volonté qu'aujourd'hui. Dieu me donne peut-être cette grâce pour m'ôter bientôt la vie; il fait ce qu'il veut, car il est maître. Assurément je voudrais être prêtre et être le prêtre de Marie (3); je voudrais

(1) « Que cette année, écrit-il le 19 janvier 1915 à son directeur, aumônier militaire, soit meilleure que l'autre! Que Jésus et Marie vous bénissent et rendent fécond en grâces de toute sorte votre ministère près des pauvres malades dont vous avez la lourde charge!... Marie me protège; je la vois, pour ainsi dire, étendant son large manteau au-dessus de moi. Sans cesse, je la prie. Tout à l'heure, je vais réciter mon chapelet, à deux genoux, aux pieds de Notre-Dame des Soldats. *Laus Jesu, Mariæ...*

(2) Voir plus haut, p. 59.

(3) Un de ses amis, victime de la guerre comme lui, l'abbé Pruvost, blessé, écrit de lui, le 9 septembre 1914 : « En regagnant l'ambulance, j'ai pu apercevoir le bon abbé Valens, qui gardait un chemin en tête de son escouade, le petit chapelet-Lebel accroché au bouton de sa capote. »

bien me consacrer à lui plus intimement par la vie religieuse, je voudrais souffrir longtemps pour lui, avec sa grâce naturellement, pour supporter tout saintement; mais le bon Dieu sait mieux que moi ce qu'il vaut mieux pour sa plus grande gloire, et Marie se souvient qu'elle est maîtresse de tout ce que je possède. Avec la grâce, je saurai me battre en vrai soldat chrétien et, si c'est la volonté de Dieu, aidé par lui, je saurai mourir en séminariste. En tout cas, je vous demande, si je meurs, de vouloir bien, après ma mort, consoler mes deux frères et prier pour moi. Si le bon Dieu m'accorde son Ciel, je prierai de Là-Haut pour vous.

6. — Albert Barbier, né à Aire, en 1893; minoré; sergent, tué le 24 juin 1915, en organisant des tranchées conquises sur l'ennemi. — Son âme, qui s'était progressivement élevée à une grande générosité surnaturelle, était à la hauteur du sacrifice suprême : il avait fait ses études à Aire et était ensuite entré au Séminaire de Saint-Thomas. Il était resté, sous les armes, fidèle séminariste. De santé délicate, il souffrit beaucoup des débuts de la campagne : « Je fis, dit-il, ce que je fis tant de fois, lorsque je me suis trouvé dans le danger, parmi les divers combats épouvantables que j'eus à voir : je me suis mis entre les mains de la sainte Vierge, et je fis le sacrifice de ma vie... J'avais toujours mon fusil d'une main, et mon chapelet déchiqueté de l'autre, en attendant que je reçusse le vôtre, accompagné de deux petits volumes de piété que j'aime à méditer. » Il avait, la veille de sa mort, assisté à la Messe, reçu l'absolution et communié; « c'était là pour lui, disait-il, le grand réconfort ».

7. — Procope Pruvost, né à Lorgies, en 1890; minoré; sergent.

Sa correspondance avec M. le Supérieur du Séminaire et avec des amis est vivante et particulièrement intéressante.

Voici d'abord, le 1er août 1914, la surprise du départ, généreusement acceptée, alors qu'il traçait la carte de son pays et s'occupait à catéchiser les enfants et à lire Bourdaloue et Mgr Freppel :

Je suis mobilisé et dois être rendu après-demain, lundi matin, à Béthune. Rentré dans le calme de ma chambrette, après avoir exercé le plus possible autour de moi le rôle de consolateur, j'ai voulu vous communiquer mes impressions, devant le fléau terrible qui vient de se déchaîner. Je l'attendais depuis quelques jours et, ce soir, le bruit du tocsin, des cloches, des tambours ne m'a pas trop mis hors de moi-même. Je suis résigné à tout ce que la Providence voudra faire de moi. Après tout, je ne suis qu'une pauvre petite créature qui doit se courber devant les décrets insondables du souverain Maître de la vie et de la mort. A certains moments, ce qui me remplit d'angoisse, c'est ma situation d'humble minoré; ce m'eût été une grande consolation d'affronter les périls du champ de bataille avec l'auréole du sacerdoce. Puisse la bonne Vierge me permettre de célébrer au moins une fois la sainte Messe avant de mourir ! Ce fut l'unique désir de toute ma jeunesse.

Mais j'ai déjà fait le sacrifice de ma vie pour le salut de la France et surtout pour la sanctification du clergé, et demain matin il me sera doux, avant de partir, de faire une dernière communion et de gagner l'indulgence de la Portioncule. Je prierai beaucoup pour les confrères, séminaristes et prêtres, qui, partageant mon sort, laisseront le diocèse dans une grande désolation.

Puis il est blessé dans la glorieuse bataille de la Marne; transporté à Issoudun, il reste dans une solitude sanctifiée pendant plusieurs mois et va se guérir à Vatan :

J'ai *décroché* une légère fièvre scarlatine et me voilà pour quarante jours isolé, comme contagieux, dans une belle chambrette dont je puis facilement me faire une douce et pieuse solitude. Aussitôt guéri, j'avais hâte de retourner au feu avec tous mes camarades de combat, mais la bonne Vierge qui m'a plusieurs fois protégé miraculeusement en des combats meurtriers, de préférence à de nombreux compagnons d'armes tombés à côté de moi, a voulu me dire : « C'est trop d'empressement, tu ne retourneras pas de si tôt au combat; je te mettrai de longs jours en retraite et là tu prieras avec ferveur pour la France, pour l'Eglise et pour le diocèse. Tu te souviendras de ceux qui luttent, qui souffrent et qui agonisent sur le champ de bataille. » J'ai compris cette voix intérieure de ma Mère du Ciel, et chaque jour je redeviens de plus en plus séminariste, en regardant amoureusement le crucifix de cuivre que je portais sous ma capote à côté de mon paquet de pansement, en égrenant trois rosaires (c'est mon *angelus*)...

A Vatan, je passe l'Avent dans un hôpital tenu par des religieuses. J'ai le Saint-Sacrement sous mon toit, la Messe et la Communion quotidienne, l'entrée libre chez M. le Doyen. C'est évidemment une gâterie de la sainte Vierge.

Le 21 novembre, après neuf semaines de réclusion, j'allai renouveler mes promesses cléricales en la basilique d'Issoudun, où l'on vénère Notre-Dame du Sacré-Cœur. Une heure après, je passai devant la commission médicale. Je suis un peu honteux de traînasser ainsi dans les hôpitaux, à la pensée de mes confrères tués sur le champ de bataille, des ruines accumulées dans le diocèse, de mes parents dont j'ignore le sort depuis deux mois. En ce moment je ne puis que gémir, prier et me résigner. Le jour de Noël, je repars à mon dépôt, pour affronter de nouvelles épreuves. A la grâce de Dieu : Il est le Maître et je ne suis que son serviteur.

Peu de temps après son retour au front, nous avons l'édification d'apprendre la fondation, sous sa direction, d'une Fraternité franciscaine, dans les tranchées,

avec son capitaine et des séminaristes comme collaborateurs; ce ne sera pas un des spectacles les moins étonnants et les moins touchants de cette guerre! Deux mois depuis le retour ne se sont pas écoulés qu'il succombe!... Et voici la lettre admirable que son chef écrit à sa sœur, pour lui annoncer sa mort.

Le sergent Pruvost, votre frère, a été tué le 20 février, au nord de M...-les-H..., par une balle ennemie. Il n'a pas souffert.

En vous envoyant la confirmation de cette terrible nouvelle aussi brutalement, je fais une grande exception à ma manière de faire habituelle : elle consiste à écrire au maire, en le priant de prévenir la famille, avec tous les ménagements possibles. Si j'ai voulu faire cette exception, c'est que j'étais attaché au sergent Pruvost par des liens d'affection tellement solides que sa mort a été, pour moi et quelques autres, un vide difficilement réparable.

Pruvost était tertiaire, et au mois de janvier 1915 une fraternité du Tiers-Ordre avait été érigée au ...e. On l'appelait la F. F. (fraternité du front). Or, le sergent Pruvost en avait été élu le *Recteur*.

Animé du plus pur esprit franciscain, il remplissait ses devoirs de recteur avec un dévouement et une compétence dignes de l'admiration de tous. Le Tiers-Ordre avait produit en lui le travail en profondeur qu'il opère chez tous ceux qui le comprennent; et lui l'avait compris, — non pas comme on le dépeint trop souvent, — mais tel que saint François l'a conçu. Nous autres, humbles tertiaires, nous étions chaque jour les témoins de cet esprit de charité qui marquait tous les actes et toutes les allées et venues du sergent Pruvost; sa sérénité d'âme, toute communicative, n'avait pas été sans exercer une sérieuse emprise sur les nôtres, et l'avenir de notre fraternité naissante s'annonçait brillant et prospère.

La Providence l'a choisi comme première victime, voulant ainsi nous donner le baptême du sang. Ce choix nous a tous profondément émus. D'ailleurs notre vice-recteur (sergent Valens, du ...e) a eu le même sort, ainsi qu'un

autre frère, le soldat Steux (1). Deux autres frères ont été blessés au même combat. Les survivants de ces terribles journées se sont maintenant ressaisis; ils pleurent leurs frères disparus, c'est vrai; mais ils ne les oublieront pas et ils conserveront toujours un souvenir tout particulier pour le sergent Pruvost...

Capitaine M...

Hélas! l'abbé Pruvost n'a pu réaliser le vœu qu'il répète à chacune de ses lettres : « Célébrer *une fois* la sainte Messe, avant de mourir! » Dieu lui a fait une plus belle grâce : *A facie ad faciem.*

8. — Henri Steux, né à Méricourt-Mines, en 1893; — clerc tonsuré, tué au champ d'honneur le 21 février 1915, près de M. Pruvost. (Voir la lettre précédente.) — Il avait été mineur à Méricourt, avant d'entreprendre ses études; c'est dire toute sa générosité.

9. — Edouard Héricourt, né à Acquin, en 1894; clerc tonsuré, tué au champ d'honneur en février 1915.

10. — Alphonse Caroux, né à Wimille, en 1890, habitant Conteville; clerc tonsuré; caporal, mort au champ d'honneur le 13 avril 1915. — C'était une âme délicate, un apôtre zélé, très fidèle à la dévotion envers la sainte Vierge. Il pouvait rester au dépôt, mais il demanda à plusieurs reprises à partir au front, et finit par l'obtenir. Il fut tué peu de jours après son arrivée.

11. — Richard Ricque, né à Hermies, âgé de 21 ans, neveu de MM. les abbés Richard et Jules Capelle, mort au champ d'honneur.

Plusieurs clercs du diocèse, détachés dans divers Séminaires, ont été aussi de sanglantes victimes de la guerre :

(1) Tous deux sont des séminaristes d'Arras.

12. — René Viltart, né à Arras, âgé de vingt-cinq ans; étudiant au Séminaire français de Rome, sous-lieutenant, a été tué au champ d'honneur, le 13 juin 1915, dans une tranchée qu'il venait de conquérir. D'après son capitaine, « sa disparition a produit un vide profond. Tous, chefs et soldats, l'aimaient et l'admiraient. Il a été tué en donnant des soins à un sergent blessé. Il nous laisse le souvenir d'un héros. » Pendant qu'il combattait, son père et sa mère dirigeaient, avec tout leur zèle, l'ambulance de la Croix-Rouge, à l'institut Parisis; la mère n'a pu survivre à la perte de son fils bien-aimé. Toute sa famille et tout le diocèse portent les mêmes deuils, en face des mêmes sacrifices; mais les mêmes espérances les réunissent aussi devant Dieu.

13. — Charles Herrengt, né à Lille, âgé de 24 ans, était étudiant aux Facultés catholiques de Lille depuis deux ans; minoré; sergent.

D'abord blessé légèrement à Dinant, le 15 août, il retourna au front en novembre, et reçut trois blessures dont l'une mortelle, à l'œil, le 17 février 1915, à M...-les-H... M. Vitel, aumônier, le vit porter sans connaissance au poste de secours et lui donna les derniers Sacrements. Il l'apprécie en ces termes :

Je l'aimais chaque jour davantage. Au cantonnement, il fut un véritable apôtre; bien des sergents, des soldats de sa compagnie lui doivent leur conversion et leur paradis. Tous l'aimaient, et avant-hier un de ses petits soldats me disait sa peine de le savoir blessé. Vous pouvez être fiers de lui.

Sa bonté, son amabilité, sa piété ont trouvé prématurément leur récompense (1). Le neveu, qui avait

(1) D'après les notes de M. l'abbé Lehembre, son parent.

spontanément demandé à être admis dans le diocèse d'Arras, est allé Là-Haut partager la couronne de son oncle vénérable, le R. P. Herrengt.

14. — Victor SEVRETTE, né à Pronville, âgé de 24 ans; clerc minoré, du Séminaire Saint-Sulpice, à Issy, fut tué au champ d'honneur, le 23 août 1914, après avoir pu seulement remettre à un camarade son chapelet, destiné à ses parents. Par humilité, il avait retardé de six mois, après l'appel régulier, la réception du sous-diaconat. S'il avait su! Il envoyait du bivouac, le 21 août, deux jours avant sa mort, ces lignes où sont exprimés de façon émouvante les sentiments qui font la force de nos frères, prêtres et séminaristes, en face de la mort, et, en même temps, certains scrupules de délicatesse des âmes sacerdotales vouées par profession aux seules œuvres de charité et de salut :

Dès le début, je me suis mis dans les dispositions d'abandon et de victime... Et maintenant, à la grâce de Dieu! Etre victime au champ du devoir, mourir uni à Notre-Seigneur, être prêtre ainsi dès maintenant, uni à l'Agneau céleste dans la lumière et la gloire, être uni réellement aux âmes aimées, quel idéal! Et comme les horreurs de la campagne, les souffrances de la mort, les atrocités possibles même, disparaissent en face de cette perspective!... Non, je n'ose espérer un tel honneur... Quand je pense à ces mots de saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*, ou à cette phrase de Gratry : « Les âmes se touchent en Dieu », les larmes me viennent aux yeux... Et pourtant n'ai-je pas le droit et même le devoir de l'espérer, si je meurs généreusement? L'année que je viens de passer au séminaire a été la meilleure de ma vie; Dieu soit béni! Et si Dieu veut que je revienne, qu'il soit encore béni; mais qu'avant tout sa volonté se fasse! Il m'aime, rien ne m'arrivera qui ne soit pour mon salut!... Une souffrance me demeure, parfois pénible, c'est de mourir en tuant des hommes; de cela, je me console difficilement. J'aurais tant

préféré être brancardier, et mourir, du moins, en sauvant la vie des autres ! Que voulez-vous ? Je ferai mon devoir, et si je dois marcher à la baïonnette, je marcherai. Pourtant, je ne veux pas me laisser aller aux sentiments haineux et je voudrais m'élancer à l'assaut en disant ces mots : *Adveniat regnum tuum. Fiat voluntas tua!* Je tâche de les interpréter en ce sens... Je suis convaincu que nous marchons pour le droit et la liberté (1)...

15. — Fernand Molin, né à Gouy-en-Ternois, sous-diacre, est décédé en captivité, à l'âge de 24 ans, à Münster (Westphalie), le 4 mai 1915.

§ 3. — *Religieux et religieuses.*

Le Frère Eloi-Ernest, des Frères des Ecoles chrétiennes, — plus connu à Arras sous son nom personnel : M. G. Dumont, — a rendu les plus grands services à l'école des Louez-Dieu, à Arras, dont il était directeur. Il était en même temps maître de chapelle de Notre-Dame-des-Ardents et y dirigeait une excellente maîtrise, exécutant les *soli* avec autant d'art que de piété.

Pendant la guerre, son dévouement fut à la hauteur de toutes les délicatesses et de toutes les fatigues : il se prodiguait partout, mais surtout où il y avait un danger à courir. Afin de rendre service, il avait provisoirement élu domicile, place de la Préfecture. Dans la nuit du 1er au 2 juillet 1915, il venait de coopérer

(1) Faisceau, 15 décembre 1914.

à l'extinction d'un incendie, allumé par des obus, rue de l'Arsenal. Un obus l'atteignit, près de sa demeure, en pleine nuit; on entendit, de l'ambulance voisine du Bon-Secours, son appel et ses plaintes; il y fut transporté et y expira, muni des Sacrements, dans des sentiments de vive piété et de complète abnégation.

Il est et sera pleuré par tous, surtout par ses élèves, anciens et actuels; l'un d'eux, servant dans la marine en Extrême-Orient, eut la délicatesse de faire aussitôt prier pour le repos de son âme par l'intermédiaire de Mgr l'évêque.

*
* *

Nombreuses ont été les victimes, parmi les religieuses hospitalières, et la simple énumération de leur mort montrera la barbarie de nos ennemis, dans les bombardements d'Arras principalement.

1. — Sœur Sainte-Suzanne, religieuse Augustine, tuée dans l'hôpital Saint-Jean, à Arras, le 6 octobre 1914, au milieu des femmes blessées, dans l'exercice de son devoir professionnel.

Nous raconterons plus loin sa mort touchante et ses glorieuses funérailles.

2. — Sœur Marie-Bernardin, religieuse franciscaine de Calais, tuée à l'hôpital de Souchez, par une balle perdue, le 26 janvier 1915.

3. — Sœur Marie-Bernard Philippot, religieuse de la Visitation de Boulogne-sur-Mer, morte le 13 avril 1915, d'une maladie contractée en soignant les blessés de l'ambulance.

4 — 5. — Sœur Sainte-Jeanne et Sœur Véronique,

religieuses Augustines d'Arras, tuées pendant le bombardement de l'ambulance du Saint-Sacrement, au poste du devoir, le 23 juin 1915.

6. — Sœur SAINT-HONORÉ, religieuse Franciscaine de Calais, de la communauté des Chariottes, à Arras, tuée pendant le bombardement, en donnant des soins à une malade, en fin juin 1915.

7. — Sœur MARIE-CATHERINE, religieuse de Sainte-Agnès, tuée pendant le bombardement, le 20 juin 1915.

8. — Sœur SAINTE-LÉONIE, religieuse Augustine d'Arras (Sophie Bouclet, née aux Attaques, âgée de 62 ans), tuée pendant le bombardement, le 1er décembre 1915.

9. — Sœur MARIA-ODILIA DUSAUTOIR, religieuse de Notre-Dame de Sion, à Saint-Omer, morte en mai 1915, des suites des fatigues contractées à l'ambulance de la Croix-Rouge.

CHAPITRE VI

Le Livre d'or de l'Église d'Arras

Nous publions, sous ce titre : les *Mises à l'ordre du jour*, — de l'armée ou du pays, — et les *Décorations* officielles, accordées aux prêtres et séminaristes, aux religieux et religieuses, du diocèse d'Arras.

Rien ne saurait valoir le texte même qui a notifié ces honneurs si mérités et qui en fait, pour ainsi dire, partie.

§ 1er. — *Mises à l'ordre du jour.*

Ont été mentionnés, en ces termes, au *Journal officiel* :

S. G. Mgr Lobbedey, *évêque d'Arras* :

N'a cessé, depuis les premiers jours du bombardement de la ville, de réconforter la population éprouvée, s'employant avec l'aide de son clergé à soulager les misères. Il a mis à la disposition des services d'ambulance militaire un vaste établissement lui appartenant et où sont

également recueillis et soignés les blessés et malades civils que la destruction de l'hôpital avait laissés sans asile.

M. le chanoine C. Vitel, aumônier du ...e régiment de ligne; blessé à Sains-Richaumont, le 30 août 1914; retourné au front en janvier 1915 :

Pendant un long séjour dans un poste particulièrement dangereux, non content de prodiguer ses soins et son secours moral aux blessés du régiment, d'ensevelir pieusement ceux qui étaient mortellement frappés, n'a cessé de circuler dans le cantonnement perpétuellement bombardé, pour apporter dans les autres postes de secours l'aide de ses bras et ses plus douces consolations, donnant à tous un merveilleux exemple de zèle, de courage et d'amour fraternel. (Double citation.)

M. l'abbé de la Forest-Divonne, aumônier de l'hospice des Vieillards d'Arras :

Est resté seul au moment du bombardement dans l'hôpital éventré par les obus; avec le concours de deux fossoyeurs, il a procédé à l'inhumation des pensionnaires de l'hospice, victimes du bombardement; il a fait preuve, dans le désarroi de l'établissement, d'un sang-froid admirable et d'un courage personnel au-dessus de tout éloge.

M. l'abbé Vallière, vicaire de Saint-Nicolas-en-Cité d'Arras :

Aussi courageux que modeste, a déployé à l'hôpital Saint-Jean, où il remplissait l'office d'aumônier, une activité infatigable. Alors que les obus pleuvaient sur l'établissement, est demeuré au milieu des malades, prenant sa part de danger, aidant au transport des blessés, surexcitant par son exemple les énergies de tous, procédant imperturbablement aux inhumations des nombreuses victimes militaires ou civiles du bombardement.

Seconde citation :

A donné les plus beaux exemples de courage, de bonté et de dévouement.

Dès le 28 août 1914, a prodigué volontairement ses soins aux blessés et leur a apporté, sous le feu, le soutien et le réconfort moral des secours religieux, de son calme et de son mépris absolu du danger qu'il partageait avec eux.

A trouvé la mort au cours du bombardement du 29 novembre 1914.

M. l'abbé Victor Cortyl, de Saint-Venant, sous-diacre, élève du Séminaire Saint-Sulpice :

Le 8 septembre, au Montoy, sous un feu violent d'artillerie, a organisé un refuge de blessés. Resté seul avec ses blessés, les a soignés toute la nuit; le 9, a réuni les plus valides et les a conduits à une ambulance, a fait le nécessaire pour que les blessés qu'il avait laissés soient enlevés. Nommé brancardier depuis, a fait preuve de zèle et d'abnégation.

M. l'abbé Pierre Wartelle, d'Arras, lieutenant au ...e de ligne :

Se trouvant, en plein combat, appelé à prendre le commandement du bataillon, a su le maintenir en position et le pousser à faible distance des retranchements ennemis. A exécuté avec une grande bravoure des reconnaissances dans les réseaux de fil de fer ennemis; et, le bataillon ayant été relevé, l'a reconstitué au cours de la nuit. A fait preuve d'intrépidité, d'un complet mépris du danger et d'une indomptable énergie.

M. l'abbé Cyr Dupont, sergent au ...e régiment d'infanterie.

Superbe attitude au feu depuis le début de la campagne; a fait preuve dans la journée du 16 février, lors de l'attaque d'une tranchée ennemie, de la plus grande bra-

voure et du plus grand courage. A maintenu la position conquise de 10 heures à 17 heures, malgré de violentes contre-attaques ennemies, et est mort à son poste, frappé d'un éclat de grenade en pleine figure, sans avoir reculé d'un pas.

M. l'abbé Abel Barbier, sergent au ...e bataillon de chasseurs à pied, cité à l'ordre du jour le 1er juin 1915, tué le 24, après avoir pris trois tranchées allemandes avec sa section.

M. l'abbé Joseph Vaillant, curé de Saint-Nicolas-les-Arras :

Resté dans sa paroisse malgré un bombardement intense, se multiplie depuis sept mois, au constant péril de sa vie, pour relever nos blessés, encourager et soutenir les combattants, ensevelir les morts, donnant à tous le plus noble exemple et le plus haut réconfort moral.

Est demeuré constamment sur la ligne de feu, donnant l'exemple du courage, prodiguant son dévouement à tous, militaires et civils, sans le moindre souci des dangers qui l'entouraient. Est depuis de nombreuses années titulaire d'une médaille de sauvetage (2e citation).

M. l'abbé Henri de Bonnières, curé du faubourg Saint-Sauveur, à Arras (cité deux fois) :

Est demeuré à son poste, après que tous les habitants de sa paroisse ont été évacués. Aumônier volontaire des régiments qui se succèdent en première ligne depuis huit mois, ne cesse de faire preuve d'un dévouement admirable, en donnant à tous l'exemple du plus magnifique courage.

M. l'abbé Alexandre Laloux, professeur à l'institution Saint-Vaast, à Béthune, infirmier militaire :

Pour le sang-froid, le zèle et le dévouement dont il a fait preuve au cours de la journée du 30 octobre 1914,

pendant le bombardement de l'hôpital Saint-Jean, à Arras, qu'il subissait pour la troisième fois et qui venait de blesser grièvement un des médecins et un des infirmiers de l'ambulance.

M. l'abbé Louis Ditte, professeur à l'institution Saint-Vaast, de Béthune, brancardier :

Les 9, 10 et 11 juillet 1915, a déployé un zèle infatigable et une rare intrépidité, en relevant, jusque dans les postes d'écoute et sous un incessant bombardement, morts et blessés.

M. l'abbé Gaston Dubal, professeur à l'institution Saint-Pierre de Calais :

En toute occasion, s'est montré d'un courage à toute épreuve dans sa participation au relèvement et au transport des blessés.

M. l'abbé Léon Choquet, S. J., M. l'abbé Pierre Déprez, professeur à l'institution Saint-Vaast de Béthune, M. l'abbé Modeste Protin, professeur au collège Saint-Bertin, de Saint-Omer :

Brancardiers très zélés; sont partis la nuit, dans un terrain particulièrement difficile, et sous la mitraille, à la recherche des blessés.

M. l'abbé Achille Grillet, vicaire à Houdain :

S'est présenté constamment comme volontaire pour le transport des blessés, dans des conditions particulièrement périlleuses.

R. P. Emile Duchêne, religieux assomptionniste, de Calais, soldat au ...e d'infanterie; double citation à l'ordre du jour :

A fait preuve de beaucoup d'énergie, de dévouement et

de sang-froid, en se portant sous un bombardement violent, au secours de camarades blessés.

D'un dévouement surhumain, faisant l'admiration de tous, ne cesse de prodiguer ses soins avec un courage inlassable. Pendant les journées des 6, 7, 8 octobre 1915, s'est constamment tenu sur la ligne de feu au plus grand mépris du danger. S'est souvent porté entre les lignes au péril de sa vie pour secourir ses camarades blessés et assurer leur transport dans des conditions des plus pénibles.

M. l'abbé Octave GEORGE, sergent mitrailleur.

Sous-officier énergique. A fait preuve, au cours des attaques du 23 et du 24 janvier 1916, d'un courage et d'un sang-froid dignes de tout éloge. Ses pièces, placées dans une position avancée, ayant été mises momentanément hors de service et l'ennemi ayant réussi à gagner le parapet de notre tranchée, s'est précipité, armé de grenades, sur le parapet, entraînant les éléments d'infanterie voisins, et a réussi à repousser cette attaque.

M. l'abbé Louis PAROISSIEN, sous-lieutenant.

Officier mitrailleur d'une grande énergie et d'un sang-froid remarquable. A assuré d'une façon parfaite, au cours des combats du 23 au 27 janvier 1916, le commandement des mitrailleuses de première ligne, contribuant ainsi efficacement à repousser les attaques ennemies.

M. l'abbé René VILTART, sous-lieutenant, chef de section à la 22e compagnie du ...e de ligne, étudiant du diocèse d'Arras au Séminaire français de Rome :

Au cours d'un bombardement extraordinairement violent des positions ennemies conquises le 13 juin, est sorti de l'abri dans lequel il se trouvait, pour soigner des blessés de sa section. — A été tué. — Officier déjà blessé à l'Ecluse du Jodat, et revenu au front à peine guéri.

M. l'abbé Phil. CAMPAGNE, curé de Loos-en-Gohelle :

Demeuré dans la commune pendant l'occupation alle-

mande, a veillé à la sauvegarde de ses concitoyens, pourvoyant à leur existence, affrontant, souvent au péril de sa vie, les exigences des vainqueurs qui le traitaient en otage responsable. A fait preuve d'un courage, d'un sang-froid et d'un dévouement de tous les instants. A accompli tous ces actes méritoires avec une simplicité et une modestie qui en doublaient la valeur.

M. l'abbé Paul-Maurice Van Laarhooven, lieut. d'inf. :

A maintenu sa section sur un front de 800 mètres sous un feu extrêmement violent d'infanterie et d'artillerie, se portant en dehors des tranchées sur le point le plus menacé, luttant contre un ennemi dix fois supérieur en nombre. (Titulaire de deux autres citations, dont une en Serbie.)

M. l'abbé Paul-Pierre Lefebvre, du diocèse d'Arras, novice des PP. Rédemptoristes de Fauquemont :

S'est signalé avant l'appel de sa classe, dans une ambulance de la Croix-Rouge; au cours du bombardement d'une ville, après avoir relevé et mis en voiture un officier blessé mortellement, est entré dans une maison dont la façade était effondrée, et en a fait sortir la mère et les enfants de cette dernière, qu'il accompagna ensuite à l'hôpital.

(A été aussi l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée belge.)

M. l'abbé Aug. Evrard, aumônier volontaire et brancardier du ...e régiment de zouaves, aumônier du collège Mariette, à Boulogne :

A constamment fait preuve, dans son service de brancardier, d'un courage admirable allant jusqu'à la témérité. A été tué en accomplissant sa mission.

M. l'abbé Paul Delos, caporal au ...e d'infanterie :

Blessé le 29 septembre 1915, au cours d'une attaque, a

persisté à demeurer avec les hommes de son escouade, malgré un violent bombardement.

R. P. Dhorme, de Fleurbaix, O. P., sergent à l'état-major du corps expéditionnaire d'Orient :

Chargé des fouilles d'Eléonte, dans une position avancée, en prise au bombardement ennemi, a accompli cette tâche avec une ardeur infatigable et au mépris constant du danger, rendant ainsi aux arts les services les plus distingués.

Sœur hospitalière Sainte-Suzanne :

Tuée par un obus, en soignant les blessés de l'hôpital Saint-Jean, à Arras.

Sœur hospitalière Saint-Pierre :

Blessée en donnant ses soins aux malades et blessés de l'hospice des Vieillards.

Rév. Mère Bertine, supérieure générale des Sœurs Hospitalières Augustines d'Arras :

A organisé une ambulance et montré le plus grand courage pendant le bombardement de la ville d'Arras.

Sœur Sainte-Zoé, supérieure des religieuses de l'hôpital d'Auchel :

A aidé avec la diligence la plus éclairée et la meilleure volonté à l'organisation rapide de l'hôpital de contagieux d'Auchel.

Sœur Saint-Pierre Fourrier et Sœur Saint-Théotime, de l'hôpital d'Auchel :

Se sont consacrées aux soins des typhoïdiques de cet hôpital de contagieux, travaillant jour et nuit avec un inlassable dévouement.

Sœur Saint-Joachim, de l'Immaculée-Conception, à Anzin-Saint-Aubin (P.-de-C.) :

A toujours fait preuve, dans des conditions particulièrement pénibles et sous la menace d'un danger constant, du plus inlassable et du plus modeste dévouement, consolant et réconfortant les blessés déposés dans sa maison.

M. l'abbé H. Dupas, doyen de Bucquoy, et Mlle Cochard, directrice du pensionnat Saint-Joseph, à Bucquoy :

Ont fait preuve du plus grand courage et d'un dévouement exceptionnel, en aidant le service médical du 11e régiment territorial à relever les morts, après le combat de Bucquoy, le 4 octobre 1914; — ont ensuite prodigué aux blessés, pendant huit jours, malgré la présence des Allemands, les soins les plus affectueux et les plus empressés.

Sœur Rufine, Sœur Sainte-Adelaide, Sœur Emérance, Sœur Marie-Ferdinand, de la Congrégation des Franciscaines de Calais, attachées à l'hôpital de Béthune :

Ont fait preuve d'un dévouement inlassable en prodiguant leurs soins à un grand nombre de blessés et de malades anglais et français, alors que la ville et l'hôpital en particulier étaient bombardés par des obus de gros calibre (1).

Sœur Joseph, Fille de la Charité, de l'hôpital temporaire de Nœux :

D'un dévouement à toute épreuve et d'une douceur inaltérable, s'est consacrée au service des blessés jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Tombée malade, a repris son service aussitôt après sa guérison.

(1) Voir la scène de leur décoration de la Croix de guerre par le général X..., dans ce livre. — Mme la Supérieure des Franciscaines de Béthune a, de plus, reçu une lettre autographe de félicitations et de gratitude de S. M. la reine douairière Alexandra, présidente de la Croix-Rouge anglaise.

Mère ALDEGONDE, religieuse Augustine, supérieure de l'hôpital Saint-Jean, à Laventie.

A soigné les blessés pendant l'occupation allemande.

L'AMBULANCE DU SAINT-SACREMENT ayant été installée à Arras, dans les locaux du Grand Séminaire (Ambulance militaire 1/10), nous joignons les noms des auxiliaires bénévoles honorés par la mise à l'ordre du jour :

Mme HOURIEZ, en religion Sœur JEANNE :

N'a cessé depuis huit mois de prodiguer aux blessés les soins les plus dévoués; a trouvé la mort au cours du bombardement du 23 juin, en coopérant à l'évacuation d'une salle effondrée par des projectiles de gros calibre.

Le caporal infirmier BAUIN :

A donné l'exemple du courage, de la discipline et du dévouement, lors du bombardement du Saint-Sacrement, le 23 juin, et a été blessé lui-même en transportant les blessés en péril, du fait de la chute de projectiles de gros calibres.

(Le caporal infirmier Bauin est un prêtre du diocèse de Cambrai.)

Mlle WARTELLE Madeleine, infirmière volontaire, deux fois citée :

N'a cessé de prodiguer ses soins aux blessés et de fournir aux médecins la plus précieuse collaboration; a contribué par son action personnelle, lors du bombardement du 23 juin, à sauver les blessés en les mettant hors d'atteinte des projectiles ennemis. (3 septembre 1915.). — A fait preuve, dans des circonstances tragiques, du plus grand courage. Alors que l'ambulance du Saint-Sacrement, à Arras, où elle était infirmière volontaire, venait d'être bombardée, que des soldats et des religieuses étaient tués, elle est demeurée résolument à son poste, aidant à des-

cendre en cave les blessés, prodiguant à tous ses soins empressés. (28 novembre 1915.)

Des médailles d'honneur des épidémies viennent, le 17 mars 1916, d'être accordées à Mesdames Henri Tailliandier, Maurice Tailliandier et Emmanuel Coulombel, infirmières de la Société de Secours, à l'hôpital du Saint-Sacrement; on sait quelle part importante elles ont prise à la fondation et au fonctionnement de l'ambulance.

§ 2. — *Distinctions officielles du clergé.*

A. — Chevaliers de la Légion d'honneur

Le R. P. Pierre Lefebvre, de la Compagnie de Jésus, ancien directeur à l'institution Saint-Joseph d'Arras, aumônier militaire.

M. le chanoine C. Vitel, aumônier militaire.

B. — Médaille militaire

Le R. P. Emile Duchêne, religieux assomptionniste, de Calais, soldat brancardier.

M. l'abbé Joseph Evrard, professeur au Grand Séminaire d'Arras, soldat brancardier.

M. l'abbé Octave George, sergent mitrailleur.

C. — Médaille d'honneur des épidémies

1. — M. l'abbé Victor Turlotte, professeur à l'ins-



REMISE DE LA CROIX DE GUERRE A QUATRE RELIGIEUSES FRANCISCAINES (BÉTHUNE)

titution Sainte-Marie, d'Aire-sur-Lys, infirmier militaire à Dunkerque :

A soigné les soldats atteints de la fièvre typhoïde, et l'a lui-même contractée à leur chevet.

2. — M. l'abbé Clément Colliez, curé de Bouvelinghem :

A exercé son dévouement pour les blessés et les malades, dans diverses régions de la France et sur mer.

3. — M. l'abbé Georges Verhille, professeur à l'institution Saint-Vaast de Béthune; caporal infirmier à Saint-Martin-les-Boulogne, hôpital temporaire n° 67 :

Affecté au service des contagieux, s'est signalé par son zèle et son dévouement.

D. — Chevalier de l'ordre de Léopold.

Mgr Henri Debout, archiprêtre de Calais.

E. — Chevalier de l'ordre de la couronne.

Sœur Marie-Anastase, supérieure générale de la Congrégation des Sœurs Franciscaines de Calais.

Sœur Stanislas de Saint-Joseph, supérieure des Petites Sœurs des Pauvres de Calais.



En résumé, le *Livre d'or* du clergé diocésain comprend, pour les prêtres, clercs, religieux et religieuses :

Cinquante citations;

Onze décorations, sans compter les croix de guerre.

CHAPITRE VII

Deuils et gloires des œuvres diocésaines

La guerre n'est pas achevée, et le moment n'est pas favorable pour obtenir des renseignements statistiques, des chefs et des présidents des œuvres diocésaines, que la mobilisation a atteints comme les autres.

Nous présentons cependant une première esquisse, sous forme de listes et de notes, d'après les indications que nous avons reçues de diverses personnalités autorisées.

§ 1er. — *Jeunesse catholique du Pas-de-Calais.*

I. — Morts au champ d'honneur (1914-1916)

MM.

R. Decroix. Boulogne.
A. Lorgnier du Mesnil (1).
G. Pérard.

MM.

C. Leigler. Saint-Martin-les-Boulogne.
R. Defachel.

(1) Soldat dans l'âme, Antoine Lorgnier du Mesnil aspirait à commencer sa carrière militaire, à laquelle il se sentait vérita-

MM.	MM.
J. DE PRÉVILLE (1).	A. DEFOSSE.
L. LŒUILLETTE. Le Portel.	J. GOUDAL.
G. DELOBEL. Outreau.	L. LEMAIRE. Wimereux.
L. RAULT, Wimille.	P. MARIN. La Capelle.

blement appelé; elle fut courte, hélas! Voici, d'après une lettre à M. J... L..., l'exploit, invraisemblable, mais authentique, auquel il fut mêlé : « Le 30 octobre, l'adjudant L..., commandant le section, demande six volontaires pour patrouiller devant les lignes et s'assurer si l'ennemi n'occupe pas les quelques maisons situées à 500 mètres devant nous; je me présente avec cinq camarades. Après le passage périlleux d'un pont démoli et une marche pleine de précautions, nous arrivons sans être aperçus devant les maisons. On les fouille, baïonnette au canon, le doigt sur la détente. Tout à coup, un cri : « Aux armes! » C'est l'adjudant qui vient d'apercevoir, par le soupirail d'une cave, le canon d'un revolver braqué sur lui. C'était viser trop longtemps, car il nous a suffi de presser sur la détente de nos lebels, dans la direction du soupirail, et voilà deux morts et un blessé!

— « Rendez-vous », leur crie-t-on.

— « Ne tirez pas! halt! halt! ia! ia! » répondent-ils.

Et aussitôt de sortir un à un de la cave, les bras levés.

Pendant que mes camarades les tiennent en respect, je leur arrache leurs baïonnettes. Cependant un unter-offizier braque sur nous son revolver; je le lui fais tomber des mains. Au même instant, me retournant, j'aperçois un Boche à la porte d'une maison, à 40 mètres. Je le mets en joue. Il laisse tomber son fusil, lève les bras et accourt en me tendant un cigare. Quinze autres le suivent, avec un sergent. Pendant ce temps, les autres sortent toujours de la cave. Un de nous crie en allemand : « En avant, par quatre, bras levés. » Et une colonne de 68 prisonniers s'avance, encadrée par l'adjudant et deux hommes, pendant que trois camarades et moi suivons, portant le Boche sur deux fusils.

Soixante-huit lâches, car il suffisait de quelques coups de doigt sur la détente de leurs fusils pour nous exterminer tous les six. L'adjudant est proposé pour la médaille militaire.

Nous avons été félicités, et une heure après nous retournions chercher notre butin de fusils et de sacs. J'ai rapporté trois cents cigares pour les camarades. Vous voyez qu'au feu on a quelquefois des distractions! »

Antoine a été tué, le 12 novembre 1914, à Bischoote.

Quelques mois après, sa vénérable mère pleurait un autre fils, Félicien Lorgnier du Mesnil, qu'elle avait donné à Dieu avec la même générosité qui lui avait fait donner Antoine à la France. Séminariste d'Issy, il mourut à Paris après quelques jours de maladie, le 15 mars 1915.

(1) Voir plus loin une poésie de J. de Préville.

MM.
J. Cuvilier.
A. Musselet. Isques.
A. Delannoy.
E. Menuge. Condette.
Ed. Menuge.
R. Brabant.
H. Gand. Desvres.
G. Haigneré.
E. Dausque. Selles.
J. Noel.
E. Parenty.
G. Bertin.
A. Barbier. Marquise.
A. Marette. Offrethun.
J. Chevalier. Tardinghen.
E. Leuillette. Wissant.
G. Leuillette.
L. Leclercq.
C. Leuliet. Pihen.
L. Pruvost.
G. Ledoux. St-Tricat.
A. Triquet.
E. Fossette.
E. Rocq. Guines.
L. Delabasserne.
P. Delabasserne.
V. Lavoine. Coulogne.
F. Decalf.
R. Wissocq. Marck.
J. Butez.
A. Sailly.
E. Evrard.

MM.
L. Maillard. Rang-du-Fliers.
S. Lenoir.
A. Galand. Camiers.
P. Maillot. Wailly-Beaucamp.
G. Compiègne. Aubin-St-Waast.
A. Petit. Créquy.
L. Demagny.
J. Caron.
Jules Guilbert. St-Omer. (secr. du com.)
Jean Guilbert.
E. Delevacque.
L'abbé Cléret. (Aumônier.)
M. Bonnaire.
O. d'Argœuves.
J. de Rudeval.
L. Lefait. Saint-Martin-au-Laërt.
G. Magniez.
G. Fichaux.
A. Beghin. Arques.
R. Caulier.
J. Poupart.
J. Vanacker.
J. Delporte. Blendecques.
A. Bailly. Wizernes.
P. Mequignon.
P. Parent.

MM.
R. Boulogne. Wirwignes.
J. Glavieux. Nesles.
G. Carlier. Dohem.
V. Obin.
A. Flahaut. Saint-Omer-Capelle.
A. Mequignon.
J. Mabille.
J. Calais. Landrethun-les-Ardres.
A. Lamps. Eperlecques.
J. Lambriquet.
M. Rigault. Nortkerque.
H. Bodart. Salperwick.
E. Delattre. Rebecques.

MM.
J. Trolle. Coulomby.
P. Ledoux. Racquinghem.
E. Prins. Mametz.
A. Flament.
J. de Lencquesaing. Quiestède.
E. Leverd. Recques.
J. Warette, Wismes.
A. Fayeulle.
H. Clairet. Enquin-les-Mines. (Président.)
E. Bodart. Pernes-les-Boulogne.
J. Debout (1). Arras.
H. Binaut. Arras.

(1) Jean Debout, docteur en droit, ancien président de la Congrégation des étudiants des Facultés catholiques de Lille, était, à tous les points de vue, un homme d'avenir : l'Eglise et la science pouvaient compter sur lui. Sergent au ...e de ligne, il fit, le 1er août 1914, ses adieux en ces termes à celui qui était son directeur depuis l'enfance, M. le chanoine B... :

« Quand on part en guerre, les chances de revenir sont minimes. Croyez que j'ai pris mes dispositions en conséquence. Je me suis confessé; je n'ai pu, hélas! communier; je le ferai aussitôt que possible.

Je vous demande une petite prière pour ma famille; mon père est parti, mon frère aussi, quoique sa santé ait encore besoin de quelques ménagements; priez un peu, s'il vous plaît, pour eux.

Quant à moi, que la volonté de Dieu soit faite! Il est le Maître de toutes choses; un chrétien n'a qu'à se confier à sa Providence.

Si je ne reviens pas, consolez mes chers parents. Je les aime de tout mon cœur; peut-être ne le leur ai-je pas toujours suffisamment montré. Dites-leur bien que je suis mort en pensant à eux, après avoir fait mon devoir, tout mon devoir de catholique français, et que je les attends Là-haut.

Ne croyez pas cependant à un pessimisme exagéré de ma part. Mais il faut savoir regarder la situation en face, en homme. »

Le 12 août, de la Belgique, où sa brigade exécutait des marches rapides, Jean Debout traçait un billet pour son oncle, Mgr Henri Debout, qu'il avait fait assurer de toute son affection, ne pouvant lui faire ses adieux. Il lui disait :

MM.
R. HOLLART. Arras.
J. BLONDEL. Arras.
J. DELACHAMBRE. Arras.
H. BOYENVAL. Arras.
Ed. DELÉTOILLE (1). Arras
A. ROCHES (2). Arras.
A. LEGRAND. Arras.
P. LUSSIGNY. Boulogne.

MM.
L. MEURIN. Sailly-sur-la-la-Lys.
Ch. GOURDIN, prés., Marquion.
Ch. HUMETZ. Sains-l.-M.
P. TOURNANT.
MANSART.

II. — CITATIONS ET DÉCORATIONS

Jean GUILBERT. Saint-Omer. Maréchal des logis ... art. Médaille militaire, croix de guerre.

« Enfin j'ai pu arriver à communier ce matin. Je suis prêt. Je puis mourir..., pourvu que la France triomphe! »

Le 15 août, à Dinant, l'intrépide sergent parvient à rallier sa section, sous un feu terrible de l'ennemi, et à la conduire derrière un abri sûr. Malheureusement, quelques-uns de ses hommes manquent, Jean Debout quitte son abri, afin d'aller les chercher. A cet instant, il tombe frappé d'une balle au front.

(1) Edouard DELÉTOILLE, caporal au ...e d'infanterie, tué en Champagne le 24 octobre 1915, était, par ses traditions de famille, ses mérites personnels et ses vertus, l'un des plus solides espoirs de la J. C. d'Arras.

(2) André ROCHES, licencié en droit, secrétaire de Me Paris, avait fait ses études à l'Institution Saint-Joseph d'Arras et aux Facultés catholiques de Lille; c'était un jeune homme excellent, et un avocat d'avenir. Un de ses camarades d'Arras et de Lille, M. E. Petit, de Neuville-Saint-Vaast, s'est fait près de la famille l'interprète de la funèbre nouvelle : « Quel courage et quelle décision! Il venait de décharger sur l'ennemi les balles du magasin de son fusil quand, arrêté par les fils de fer que la préparation d'artillerie avait été impuissante à briser, une balle le frappa en plein front. Je n'ai pas eu le bonheur d'assister à ses derniers moments, mais je connaissais trop bien votre noble fils pour n'avoir pas la ferme conviction qu'il a reçu déjà Là-haut la récompense de son dévoûment. Adjudant à la 11e compagnie du ...e régiment d'infanterie, il avait été cité à l'ordre du jour de l'armée, le 4 novembre 1915, en ces termes : « Sous-officier d'une rare bravoure, et ayant une très haute idée de son devoir. Est tombé le 29 septembre, mortellement blessé, à 20 mètres des tranchées allemandes, à la tête de sa section et faisant le coup de feu debout sur les Allemands. »

MM.

Jules Guilbert. Saint-Omer. Croix de guerre.

M. Merlin. Saint-Omer. Croix de guerre.

H. Bréban. Saint-Omer. Croix de guerre.

A. Merlin. Saint-Omer. Croix de guerre.

M. Berrier. Saint-Martin-au-Laërt. Maréchal des logis ... inf. Médaille militaire, croix de guerre.

M. du Planty. Racquinghem. Soldat ... art. Croix de guerre.

M. Duwattez. Nortkerque. Caporal ... inf. Croix de guerre. Deux citations.

A. Vast. Arques. Sous-lieutenant ... inf. Citation.

F. Regnier. Arques. Adjudant ... inf. Citation.

A. Coustenoble. Lumbres. Sergent ... inf. Citation.

V. Wasselin. Tingry. Brigadier ... inf. Croix de guerre.

A. Sotty. Samer. Caporal ... inf. Croix de guerre.

E. Parenty. Selles. Caporal ... inf. Croix de guerre, trois citations.

H. Hastings. Recques. Sergent ... inf. Citation.

G. Cardon. Camiers. Sergent ... inf. Croix de guerre.

P. Blanc. Boulogne-sur-Mer. Caporal ... génie. Croix de guerre.

A. Coppin. Boulogne-sur-Mer. Sergent ... chasseurs à pied. Croix de guerre.

J. Dupont. Boulogne-sur-Mer. Sergent ... inf. Citation.

A. Souloumiac. Wimereux. Sergent ... inf. Croix de guerre.

A. Hamain. Tardinghem. Sergent ... inf. Croix de guerre, trois citations.

J. Guerlain. Hardinghem. Sergent ... inf. Croix de guerre.

A. Butez. Saint-Tricat. Sergent ... inf. Croix de guerre.

P. Queval. Guines. Sergent ... génie. Citation.

MM.

A. Ducrocq. Coulogne. Brigadier ... art. lourde. Citation.

A. Lesieux. Saint-Pol. Soldat ... inf. Citation.

P. Deron (1). Arras. Lieutenant ... inf. Citation, croix de guerre.

(1) Voici, d'après les notes prises au vol dans un entretien récent, quelques épisodes de la première attaque qu'il commanda, et à laquelle furent mêlés plusieurs de nos compatriotes; nous nous excusons de tenir la plume, sous notre responsabilité personnelle, pendant que le sympathique rédacteur en chef du *Courrier du Pas-de Calais* tient l'épée, et, — on le verra, — le revolver.

« Quelle pluie d'acier s'abattit sur l'ouvrage W., toute la journée du 5 octobre 1915! L'ennemi ripostait vivement : c'est là que je vis, blessé à la tête, heureusement sans gravité, un de nos meilleurs amis d'Arras, vice-président honoraire de l'A. J. C., Louis Hannebicque. L'atmosphère sur tout ce pays de S., T., S.-P., les H., était noire comme dans les centres d'industrie intense, à cause de la mélinite; j'eus le souvenir de notre bassin houiller d'Artois; des millions disparaissaient en fumée!

« Nous nous portons quatre kilomètres en avant, vers la ferme de N., un bouquet d'arbres sous lesquels on distingue des ruines et où l'on trouve quelques caves trouées d'obus. Je suis chargé d'aller au poste téléphonique; j'arrive à l'appareil, et le bruit des obus est si grand que je suis obligé de crier de toutes mes forces: « *Allô! l'artillerie! Allô! le* 75! » Une voix répond : « Qui êtes-vous ? — Un officier du ...ᵉ. — Ce n'est pas le lieutenant Deron, je suppose? — Mais si! Et vous, qui êtes-vous ? — Gustave Lemmens! » Ainsi je retrouvais, au bout de ce fil électrique, le secrétaire de la J. C. d'Arras.

« Une minute après, l'artillerie était en communication avec moi. Le tir dura une heure. Les Allemands devaient avoir aperçu notre emplacement, car tout à coup voici un obus de 105 qui tombe dans la tranchée. On me crie : « Mon lieutenant! A la ...ᵉ escouade, il y a des tués et des blessés. » Le caporal de l'escouade était un jeune homme, bien connu pour sa piété et sa bravoure, dont la famille est très estimée à Arras, Georges Leloup, devenu depuis lors sous-officier avec la croix de guerre. Je crie : « Est-ce que le caporal Leloup est touché ? » On me répond, après quelques secondes: « Non, il n'a rien: et Lécornet (très brave garçon de Beugny), non plus! »

« La déflagration du même obus a terrassé mon capitaine. Il est sans connaissance, et je dois prendre le commandement de la compagnie. Presque au même moment, l'ordre de partir à l'assaut est donné. A ce moment, le P. Ignace, capucin, dont la barbe noire est si populaire au régiment et qui m'avait reçu dans le Tiers-Ordre deux mois auparavant, arrive au pas de gymnastique, le casque

MM.

L. Hannebicque. Arras. Adjudant ... inf. Citation, croix de guerre.

Ch. Boyenval. Arras. Sergent ... inf. Citation, croix de guerre.

E. Dausque, Beuvrequen. Citation, croix de guerre.

sur la tête et la soutane relevée : « *Monsieur l'aumônier*, lui dis-je, *donnez-nous l'absolution!* »

« Je tire mon revolver; de la main gauche, je tiens une canne, cueillie en février dans la forêt de la montagne de Reims, et je crie de toutes mes forces : « En avant! à la baïonnette! vive la France! » Nous franchîmes quatre cents mètres; en entendant nos cisailleurs, les Allemands sortirent de leurs abris et ouvrirent un feu terrible. Les gens qui nous firent cet accueil nous semblèrent parfaitement démoralisés et terrorisés. Plusieurs s'enfuirent; quelques coups de fusil les couchèrent à terre.

« En face de moi, je remarquai un grand diable de Boche, dont la tenue différait de celle des autres, par son manteau mieux ajusté et par le casque qu'il portait au lieu d'un béret. Il donnait des ordres et je l'entendis faire mettre baïonnette au canon. C'était un officier. Bonne aubaine!

« Je l'ajuste avec mon revolver et lui envoie une balle; je le manque. Il me vise avec un fusil; je ne suis pas touché. Aussitôt après, continuant ce duel, j'essaie de faire fonctionner à nouveau mon revolver, mais le coup ne part pas. Qu'y a-t-il? Simplement, que la balle de l'officier teuton a frappé mon arme; je n'ai rien senti, mais le percuteur faussé refuse de frapper les cartouches; j'avais entre les mains un outil inutilisable, précieux souvenir de l'instant le plus critique de ma vie! Au même moment, du doigt, l'officier me désigne à ses hommes. Me sentant en danger et ne voulant pas faire voir à mon adversaire que je suis désarmé, je me tourne vers mes grenadiers :

« Allons! les grenadiers, criai-je à tue-tête, décrochez-moi ce Monsieur; il en vaut la peine! »

« Aussitôt les braves envoyèrent leurs terribles engins. Quand le nuage fut dissipé, l'officier avait disparu; il était tué et tombé au fond de sa tranchée.

« Et ce *duel à l'antique* avait pris fin. Pendant ce temps, chacun de mes petits soldats du pays d'Artois faisait son devoir; tous furent admirables, mais surtout les grenadiers! Ceux-ci firent un véritable bombardement de la tranchée; le caporal Lefebvre, terrassier à Hermies, et le soldat Gouillard, conducteur du tramway de Lens à Frévent, s'attaquèrent à l'une des mitrailleuses qui faisaient rage sur nous et la réduisirent au silence. Le premier fut promu sergent et cité à l'ordre de la division, le second promu caporal, et décoré de la médaille militaire.

MM.
A. Bourré. Beuvrequen. Citation, croix de guerre.
P. Dauchet, Beuvrequen. Citation, croix de guerre.

III. — Hommages funèbres.

A toutes ces vies, — fauchées dans leur fleur, ou récompensées d'une façon glorieuse, mais purement humaine, — est venu (1) s'ajouter le tribut de la prière chrétienne la plus solennelle, en la cathédrale de Boulogne, le dimanche 28 décembre 1915. M. le vicaire général Guillemant, aumônier départemental, célébra, devant les groupes de l'A. J. C. et les familles des défunts, une Messe pendant laquelle fut proclamée la longue liste des morts connus à cette date.

Mgr l'évêque leur rendit hommage, en gardant pour l'avenir, à l'A. J. C. de demain, Son affection et Sa paternelle confiance :

Combien j'étais heureux autrefois quand je voyais, ici et dans la région, avec quelle confiance hardie tous ces bra-

Ainsi prit fin ce combat qui avait été acharné. Je n'attribue mon salut qu'à la protection toute spéciale du bon Dieu. Dans la main droite, j'avais mon revolver brisé; et la canne de la forêt de Reims, que je tenais de la main gauche, était, elle aussi, frappée d'une balle! Quant à moi, je n'avais qu'un doigt égratigné, blessure tellement légère que, dans la chaleur de l'action, je ne l'avais même pas sentie.

« La nuit suivante, quelques Allemands démoralisés, affamés et se jugeant perdus, vinrent se rendre. Sur l'un d'eux, nous trouvâmes un carnet de notes de campagne, où cet homme avait inscrit chaque jour ce qu'il avait fait et ce qu'il avait vu. Notre surprise à tous fut grande lorsque, traduisant ces lignes, je lus qu'il avait longtemps habité l'Artois pendant la guerre. Les noms de Bapaume et de la région, noms très chers, que nous ne lûmes pas sans émotion, nous rappelaient les êtres aimés qui habitent ces lieux et dont, pour la plupart, nous n'avons pas de nouvelles! » L. R.

(1) Outre plus de cent morts, l'A. J. C. compte (dans le Pas-de-Calais) de nombreux blessés, plus de vingt-cinq prisonniers et de trente disparus.

ves s'avançaient dans le chemin de la vie ouvert devant leurs pas ! et quelle douleur j'éprouve aujourd'hui de savoir que toute leur force s'est écoulée avec leur sang et que leur course est à jamais finie !

*
* *

Cette douleur, ai-je besoin de la justifier ? Faut-il rappeler que l'Eglise de France était fière d'enrôler sous sa bannière catholique des jeunes gens toujours plus nombreux, et que sur ces phalanges d'élite elle fondait ses meilleurs espoirs !

De fait que ne pouvait-on pas attendre de leur ardeur disciplinée ? Quelqu'un qui les avait vus défiler à Paris devant la statue de Strasbourg et celle de Jeanne d'Arc s'écriait : « Ce ne sont pas là encore les maîtres d'aujourd'hui, mais qui les empêchera de devenir les maîtres de demain ? »

En les voyant prier sous ce Dôme si accueillant ou passer à travers les rues boulonnaises, étendards déployés, l'évêque et ses prêtres rendaient grâces à Notre-Seigneur et à sa Mère : *Super inenarrabili dono ejus.*

On ne pouvait s'empêcher d'admirer leur foi intacte, leur piété sincère et ce zèle enflammé qui de beaucoup d'entre eux faisait plus que de simples croyants, de *vrais apôtres*. Se trouvait-on dans leurs assemblées (et qu'elles étaient belles, les vôtres !), impossible de ne pas ressentir quelque chose de l'ardeur qui brillait dans leur regard, et de la confiance résolue avec laquelle ils souriaient à l'avenir.

*
* *

L'avenir ! Hélas ! vous savez, mes Frères, ce qu'il a été, ce qu'il est encore pour un trop grand nombre d'entre eux. Quand la tourmente aura cessé, quand la paix affermie permettra de compter ceux que la mort aura épargnés, combien seront-ils, les jeunes qui reviendront se grouper sous les plis de votre drapeau en deuil ?

Combien qui déjà ont disparu et que nous ne reverrons plus ici-bas ! Quel long martyrologe déjà !

Pauvres enfants ! que vous est-il arrivé ? et qui peut y songer sans douleur ? A l'heure où vous ne connaissiez que le bonheur de vivre et la joie d'être aimés, un appel de la patrie menacée s'est fait entendre et sans transition vous avez été jetés dans ce que la vie a de plus austère et de plus terrible.

Doux était le foyer de cette famille dont vous étiez l'espérance, dont vous deviez continuer les traditions d'honneur et de foi, et il fallut la quitter; beaux étaient les rêves où se plaisait votre imagination, et il fallut en interrompre le cours : enivrants, les espoirs qui gonflaient votre cœur, et il fallut y renoncer et tomber au milieu des plus tragiques réalités !

La triste destinée vraiment que celle d'avoir en soi tant de promesses de vie et d'être placé où cette vie est perpétuellement menacée !

Je salue cependant en eux des *héros !*

*
* *

Héros, nos jeunes gens qui sont partis avec l'impétuosité de leur âge, la foi invincible dans la victoire, l'impatience de prendre part à tous les dangers; — qui, pendant des mois et des mois, ont su garder leur courage allègre, leur héroïsme souriant, leur grâce virile; — qui ont subi sans se plaindre les intempéries des saisons ! Fallait-il rester pendant de longues heures, l'œil au guet, l'arme au poing, prêt à bondir sur l'oppresseur ? Ils restaient. Fallait-il sortir des tranchées, alors même qu'ils savaient que monter sur l'échelle, c'était presque monter sur l'échafaud ? Ils sortaient.

Fallait-il se glisser dans la nuit pour surprendre l'adversaire et s'exposer ainsi aux coups invisibles d'une mort courant partout dans les ténèbres ? Ils s'exposaient, et tel était leur état d'âme, dans des circonstances si effroyables, que l'un d'eux pouvait s'écrier, se faisant l'interprète de tous : « Rien que du soleil dans l'âme, même dans la

brume; rien que de la joie, même dans le malheur; rien que des fêtes sublimes, même dans la mort. »

Je sais bien que ce n'est pas notre Jeunesse Catholique toute seule qui a donné et donne des preuves de bravoure et d'endurante ténacité. Il suffit d'être de race française pour être pourvu de ces qualités militaires. Mais il est d'autres qualités qui viennent de la foi et de la pratique chrétiennes. Et pour dire d'un mot ce qui distingue le jeune homme catholique, c'est ce qu'on a appelé l' « amplitude de sa vie intérieure ».



Oui, certes ! comme tous ses compagnons d'armes, il comprend que tout doive céder à la nécessité de défendre la patrie et qu'il faille, dans ce but, sacrifier, sans hésiter, et ses intérêts personnels les plus chers, et les intérêts plus précieux encore de la famille; comme eux, il se passionne pour le droit, pour les grandes idées de justice, de liberté et d'honneur, il est prêt à tout entreprendre, à tout supporter pour les faire prévaloir. Mais lui seul, il entend, avec la voix de la patrie implorant du secours, la voix même de Dieu faisant le même appel; — lui seul, il sait que rien de ses souffrances, de son holocauste ne sera perdu, parce qu'à défaut des hommes, Dieu en a été l'invisible témoin, et qu'il en sera Là-Haut l'éternel rémunérateur; — lui seul, il est certain que les sacrifices librement consentis ont une double vertu : celle de purifier, d'affiner son âme, celle aussi d'attirer les bénédictions divines sur ceux qui lui survivent. Il sait que, dût-il tomber en vaincu sur le champ de bataille, il entrera en vainqueur dans le ciel : dût-il ne rien rester de visible de tout son corps meurtri, son âme sera à jamais vivante dans la gloire; il sait que, dans la patrie céleste, uni à tous les saints de France et priant avec eux, il continuera de servir son pays; — lui seul, enfin, il peut, faisant ses derniers adieux à ceux qu'il aime, écrire des paroles consolantes comme celles-ci : « Maman très chère, je meurs pour la France en bon chrétien : sois forte, nous nous retrouverons au Ciel. »

*
* *

Nous nous retrouverons au Ciel! Entendez-vous, mes Frères, ces suaves, ces doux mots de l'espérance chrétienne? Oui, il y a eu des séparations cruelles; ceux qui trouvaient leur joie à vivre ensemble ont été désunis, il a fallu se résigner à ne plus se voir, à ne plus se parler, et la mort semble rendre les ruptures définitives. Mais non, en quittant ce monde, les âmes fidèles à Dieu s'envolent toutes vers le même séjour, et, au terme de leur voyage, finissent par se retrouver dans la divine lumière pour s'y reconnaître et s'y aimer à jamais.

En attendant de revoir celles dont le départ a précédé le nôtre, et qui nous étaient particulièrement chères, pensons à elles, prions pour elles.

D'abord, Dieu a vu où nos frères ont achevé leur sacrifice, et de notre côté, nous ne cesserons pas de demander à Dieu qu'il leur fasse miséricorde.

Bien mieux, nous profiterons de leurs exemples :

Demain sur les tombeaux,
Les blés seront plus beaux,

a dit le poète; mais c'est surtout les âmes qui devront être plus belles. Tant d'immolations sanglantes, une explosion si continue d'héroïsme doivent produire autre chose que des conquêtes matérielles; elles doivent nous délivrer des erreurs, des hontes du passé et nous rendre meilleurs.

IV. — Vers l'avenir

La Messe de départ de la classe 17. — Tout le transept de la cathédrale de Boulogne était rempli, le dimanche 2 janvier 1916, de ces jeunes gens dont l'attitude à la fois ferme et recueillie a vivement frappé la foule considérable accourue à cette touchante cérémonie.

« La plus touchante, comme la plus solennelle de toutes celles qui ont été célébrées depuis le début de la guerre »,

comme l'a dit Mgr l'archiprêtre dans une allocution toute vibrante d'émotion patriotique. Quelle image éloquente de la France, veillant jusqu'à présent comme une tendre mère sur ses benjamins, réserve d'avenir jalousement gardée et que les nécessités de la défense vont jeter à son tour dans la fournaise ! Et quelles chrétiennes et viriles exhortations à toute cette nouvelle phalange, appelée maintenant à marcher sur les glorieuses traces des vaillants aînés, dont l'héroïque sacrifice a arrêté net les hordes barbares si sûres du triomphe !

A la tribune, deux ou trois morceaux, exécutés avec une véritable maëstria par une superbe voix de baryton; à la fin de l'office, après la bénédiction épiscopale, le vieux refrain : *Catholiques et Français toujours*, a été brillamment enlevé. C'était la réponse enthousiaste aux mâles avis du pieux et vaillant archiprêtre.

§ 2. — *Œuvres d'enseignement catholique.*

I. — Enseignement primaire (1)

Les maîtres des écoles libres du diocèse ont largement payé leur tribut à la guerre.

A l'heure actuelle, sur cinquante écoles qui fonctionnent en Artois non envahi et occupent cent soixante-quinze maîtres, soixante et onze sont sous les drapeaux.

Sont morts au champ d'honneur, ou des suites directes de la guerre :

J. Goudalle, adjoint à Wimille;

X. Canivet, adjoint à l'école de la rue du Tir, à Béthune;

(1) D'après les enquêtes et les renseignements de M. le chanoine Courtois et de M. Caroulle, inspecteur de l'enseignement libre.

Delachambre, adjoint à l'école de la rue des Louez-Dieu, à Arras;

M. Boucher, directeur de l'école de Bucquoy;

G. Dumont, directeur de l'école de la rue des Louez-Dieu, à Arras, dont nous avons raconté la fin tragique (1);

H. Liefooghe, adjoint à l'école de Méricourt-Mines;

L. Pincet, adjoint à l'école Notre-Dame de Calais, tous deux décédés à la suite de maladies contractées au service.

Un nombre à peu près triple a souffert de blessures, maladies, captivité.

Six ont mérité des distinctions officielles; ce sont : MM. Armand Bessac, directeur à Arras, cité à l'ordre du jour *civil*, en ces termes : « A recueilli dans son établissement les réfugiés des communes voisines chassés par l'invasion et a pu ensuite, lorsqu'il s'est agi de procéder à l'évacuation des personnes étrangères à la ville d'Arras, les conduire lui-même, sous les obus, à la gare la plus voisine. »

Dormieux, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au n° 5 de Grenay (gravement blessé);

Berteloot. Croix de guerre, médaille militaire. Rouvroy-Nouméa;

Paul Nourry. Médaille militaire. Drocourt-Mines.

Vantorre. Croix de guerre, ordre du jour de l'armée. Hersin.

Eschenbrenner. Croix de guerre, ordre de la division. Pihen.

(1) Voir plus haut, pp. 145-146.

*
* *

Ce ne sont pas seulement des combattants qu'il convient de mentionner ici : de malheureux écoliers ont été les innocentes victimes de bombardements cruels et aveugles.

Nous avons cité Charles MASSIN, victime du premier bombardement d'Arras, le 6 octobre 1914 (1). Plus douloureux encore furent les résultats du bombardement d'Hersin-Coupigny, le 21 décembre 1915 (2).

Vers 3 h. 1/2 de l'après-midi, quelques obus de 105 tombèrent sur la gare d'Hersin; l'école libre n'est pas éloignée, aux corons de Coupigny. Comme le bombardement se rapprochait, ce fut bientôt de la panique chez les enfants, que les maîtres voulaient retenir en classe. Pour aller rassurer leurs parents, quelques grands élèves partirent, de force, au nombre d'une quinzaine. Ils avaient à peine parcouru dix mètres qu'un obus éclatait au milieu d'eux, faisant *sept* victimes, sous les yeux de leur maître impuissant. Voici leurs noms : René BACHELAERT (13 ans); Jules LEROUX (10 ans); Joachim JOUFFRAY (12 ans); Joseph GODART (12 ans); Marcel RAVIEZ (12 ans); Paul et Louis VANCOUVELAERT (10 et 13 ans; deux frères); tous étaient fils de mineurs ou d'employés de la mine.

A leurs funérailles, le 24, en présence d'une foule considérable, la pitié et l'indignation étaient universelles. A l'absoute, M. le curé offrit aux familles ses condoléances et ses consolations; au cimetière, M. Barthélemy, directeur des Mines de Nœux, et M. Rigault,

(1) Voir plus haut, pp. 26-27. — Quatre écoles libres, sous le patronage de Monseigneur ont fonctionné à Arras, pendant l'hiver et au delà; elles ont été fréquentées et rien n'y a manqué ni du côté du personnel enseignant, ni même du côté des distractions et des récompenses.

(2) D'après les notes envoyées par M. le curé d'Hersin et M. le doyen de Barlin.

directeur de l'école libre des Mines, prononcèrent des discours émus.

Plaignons les enfants et leurs familles. *Salvete, flores martyrum!*

II. — Enseignement secondaire

Pendant l'été de 1914, diverses cérémonies, très solennelles et pleines d'allégresse, avaient, sous la présidence de Mgr l'évêque, célébré, dans plusieurs institutions importantes, les gloires d'un passé remontant à cinquante ans au moins, et rappelant la fondation et les progrès de l'enseignement catholique. C'étaient, — outre le Collège de Marcq qu'on ne saurait oublier, à bien des titres, — les institutions diocésaines d'Aire (avec son tricentenaire), de Saint-Bertin (aux illustrations de tout genre), de Saint-Joseph d'Arras, et le pensionnat distingué des Dominicaines de Bucquoy.

Et, depuis lors, que de ruines et de tristesses! Le principal orateur de la journée d'Aire, M. le chanoine Lecigne, a succombé au fardeau et à l'angoisse; le collège Saint-Bertin, à Saint-Omer, est devenu tour à tour une caserne anglaise et une ambulance française; il n'a même pas dépendu des obus allemands, — tombés sur l'appartement épiscopal, — qu'il ne devînt enfin un monceau de cendres; des obus de mêmes *intentions*, quoique tombés de moins haut, ont défoncé, à Arras, dans la cour de Saint-Joseph, l'emplacement de la salle des fêtes, artistiquement improvisée pour le cinquantenaire; et Bucquoy, sous la botte, pleure en silence l'exil de sa directrice, — et bien d'autres catastrophes, dit-on!

*
* *

En s'inclinant devant l'épreuve, — imprévue, mais surnaturellement acceptée, — il a fallu abandonner, avec tant d'écoles libres des pays envahis, les collèges ecclésiastiques de Bapaume, d'Arras et de Saint-Pol; mais, dans la retraite provisoire et nécessaire, nous avons imité nos alliés les Russes et cherché, çà et là, pour les intelligences et pour les âmes, des abris sûrs.

Il convient, pour le moment, de relever seulement les noms de tant de jeunes gens et d'hommes qui ont trouvé, dans leur éducation catholique, le secret du dévouement absolu à la patrie. Les listes ne sont pas à la veille de pouvoir être publiées dans les inscriptions funéraires des Anciens. Mais avant de graver des regrets sur le marbre, on a déjà partout prié et fait prier pour les morts.

Voici, dans l'ordre alphabétique, les noms qui ont pu être recueillis : plus les collèges sont anciens, plus ils sont par conséquent éprouvés, et plus leurs victimes sont nombreuses; chacun d'eux se fera plus tard un pieux devoir de redire leurs mérites et leurs vertus.

I. — Victimes de la guerre

Aire-sur-la-Lys (Sainte-Marie)

MM.

A. Warenghem (abbé). 15 août 1914.

E. Lequien. Lieutenant. 15 septembre 1914.

MM.

J. Dambrinne. 30 septembre 1914.

E. Gésippe. Commandant. 6 novembre 1914.

MM.

F. Defrance. 6 septembre 1914.

Eug. Spitz. Lieutenant. 3 septembre 1914.

A. Rischebé. 14 novembre 1914.

H. Milon. 20 novembre 1914.

H. Salomé. 19 janvier 1915.

B. Kiecken. 7 février 1915.

Ed. Barrois. 22 janvier 1915.

J. Buissart. 22 janvier 1915.

A. Cocud. 22 janvier 1915.

P. Mesnard. 18 février 1915.

M. Dehaeze. Sous-lieutenant.. Mars 1915.

Ed. Bruche (prof.); eng. vol.; 7 août 1915.

M. Béhague.

A. Cattez.

P. Caron. 14 mars 1915.

C. Lemort. 24 février 1915.

R. Mervaillié. 28 février 1915.

A. Firmery. 23 février 1915.

Germain Bellengier.

MM.

Gaston Bellengier.

P. Ledoux. Chef d'escadron d'artillerie.

Ch. Carrez. Capitaine.

H. Tilliette. 4 mai 1915.

E. Conseil. 3 juillet 1915.

A. Decroix. Sous-lieutenant. (ancien maître). 30 juin 1915.

M. Gillot, adjudant. 22 novembre 1915.

J. Deproy. 15 octobre 1915.

Eug. Ncllent. Date incertaine.

Fr. Flament. 5 octobre 1915.

R. Martin. 1914.

Gabr. Beck. Lieutenant. 1914.

Emm. Bouvaist. 1914.

F. Cornez. 24 février 1915.

J.-M. Bertheloot. 24 février 1915.

L. Coupé. 13 septembre 1915.

P. Duborgeonty. 13 septembre 1915.

F. Lemoine. 1er novembre 1915.

Arras (Instit. Saint-Joseph)

MM.

W. de Hauteclocque. Colonel.
H. Boisleux.
J. Debout.
A. Roches.
E. Deletoille.
J. Maillard.
R. Blin de Bailleul.
H. Taillandier.
Demailly.

MM.

H. de la Neuville.
A. Lowagie.
H. Bouber.
E. Laloux.
R. Viltart (Abbé).
H. Boyenval.
R. Delavalle.
M. Tournier.
C. Barjavel.

Bapaume (Instit. Saint-Jean-Baptiste)

Henri Pamart;
Jules Walle.
Marcel Plouchart.

Béthune (Instit. Saint-Vaast)

La liste sera plus facilement publiée après la guerre; elle coïncide d'ailleurs, en majeure partie, avec celle des prêtres et des séminaristes, publiée plus haut.

Boulogne (Collège Notre-Dame, 1871-1907)
(C : Elèves ayant aussi appartenu au Collège Chanlaire)

R. Decroix. (C.)
Le P. Fr. d'Argenton, S. J.
J. de la Rivière.
M. Deseille. (C.)
J. Masurel.
P. et J. Deseille. (C.)
A. Pillain. (C.)
Ch. de Rudeval.
Ed. Tondu. (C.)
F. Pinte.
M. Godet. Lieutenant.
F. Lorthiois.
R. Harlé, Sous-lieutenant. (C.)
P. Cabour.
X. Desmarquet.
F. Tondu. (C.)

MM.
F. Thoor. (C.)
P.-A. Molleux. Capitaine. (C.)
M. Bonnaire. (C.)
G. Lamiot.
Ch. Bertout. (C.)
A. Waché. (C.)
A. Parent.
B. Christiaens. (C.)
J. Malot.
J. Charvet.
J. de Benoit. Lieutenant.
H. Billot. Commandant.
A. Jeanson. Commandant.
J. de Préville. (C.)
A. Masurel.
M. Crépy. (C.)
J. Sonnois.
M. Gouttière.
P. Moitte.
H. Philippot. (C) (1).
L. Delattre.
G. de Pas.

MM.
R. Cavrel.
M. Bulteau.
M. Burchard. Commandant.
L. Hudelist. (C.)
A. Dubout. (C.)
P. de Clerck. Lieutenant.
E. Tourneur. Capitaine.
F. Arthaud. Capitaine.
J. Blondel.
A. Galloo. Lieutenant.
P. de Proyart. (C.). Sous-lieutenant.
R. Marteau. Capitaine.
J. de Tassigny.
E. Degove.
Ch. de Pas.
G. Cabour.
G. de Cormont.
R. Roquette.
P. de Vendegies.
G. de Vendegies.
A. Senlecq.

(1) Sa mort est l'occasion de rappeler une *fraternité d'armes* bien touchante, née dans les tranchées et qui l'a pieusement suivi au delà de la tombe :

« Madame, vous n'avez pas à me remercier de ce que j'ai pu faire pour votre fils. Je n'ai, en la circonstance, qu'appliqué le principe: « Fais aux autres, ce que tu voudrais qu'on te fit à toi-même », et c'est cette même raison qui m'avait amené aussi à vous écrire une première fois. Je connaissais vos sentiments chrétiens : Henri me parlait si souvent de sa mère, et en quels termes ne l'a-t-il pas fait à la mort de sa sœur, religieuse visitandine! Je le vois encore, venant me trouver avec la coupure du journal qui en parlait, en me disant : « *Tu vois, mon pauvre vieux, chacun a ses peines!* »

« J'étais au ...' comme fourrier; Henri est arrivé à ma compa-

Boulogne (Collège Chanlaire, depuis 1882)

MM.

W. Morgan.
Ch. Testard.
P. Namur.
P. Lussigny.

MM.

G. de Bailliencourt.
P. d'Hespel.
R. Snead-Cox.

Boulogne (Institution Haffreingue)

R. Decroix.
A. Lorgnier du Mesnil.

gnie vers le ... septembre 1914, et la première fois que je l'ai remarqué, c'était à Saint-L... J'étais ennuyé, le renfort venait du ...*. Aucun renseignement ne m'étais fourni. C'est alors que votre fils se mit à ma disposition d'une manière plus qu'aimable et me fournit les indications utiles.

« De ce moment est partie notre camaraderie, vite passée à l'état d'amitié; au repos, nous avons pu causer et apprendre à mieux nous connaître. C'est alors que je lui ai dit avoir été quatre ans au petit Séminaire de Boulogne; je le trouvai d'un cœur ouvert, d'une réelle distinction, d'un esprit cultivé et élevé; lorsque le service nous le permettait, nous nous promenions ensemble et nous discutions différentes questions. A ces entretiens, nous prenions un vif plaisir; si nous n'étions pas toujours d'accord sur toutes les matières, nous l'étions invariablement sur la question religieuse. Je l'entends encore me dire, l'an dernier, le lendemain de la fête de la Toussaint, où nous avions communié l'un près de l'autre : « *Je suis prêt : quand Dieu voudra!* Mais, je te le dis à toi, mon cher Emile, je suis presque certain que je serai tué à cette guerre. » J'essayai de le remonter, mais il ajouta : « Va! c'est tout; il n'arrivera que ce que Dieu voudra! »

« Ensuite, ce fut la vie de tranchées. Il fut désigné pour le service des lettres, et il nous les apportait sans jamais se plaindre. Il était si heureux de nous les donner, sachant le bonheur qu'il nous procurait! Par suite de ses fonctions, nous étions appelés à manger ensemble; lorsque nous étions en repos dans les villages et qu'il pouvait trouver un piano, il cherchait à nous récréer. Il usait même de ses connaissances pour accompagner les chants à l'église. C'est ainsi qu'à B., où il n'y avait plus de curé, avec l'adjudant L... (qui a été tué avec lui, au même endroit et par le même obus) et moi, il a organisé des saluts, ou plutôt des récitations de prières, avec chants latins et cantiques. C'était lui qui accompagnait, et avec quel bonheur! Il communiait aussi souvent qu'il le pouvait et ce n'était pas toujours facile, dans cette vie à bâtons rompus.

« J'ai ensuite quitté le régiment; alors il me dit : « Cela me fait

Calais (Instit. Saint-Pierre)

MM.
A. Triquet.
C. Triquet.
R. Fossette.
A. Crèvecœur.
G. Delplace.

MM.
A. Canut.
R. Legros.
E. Petit.
H. Brousse.
Delrue.

Fruges (Instit. Saint-Bertulphe)

H. Lemoine, de Witternesse.
L. Mortier, de Verchin.
Am. Duvauchel, de Renty
F. Fatoux, de Fruges.
C. Merger, de Fruges.
G. Dubuisson, de Fruges.
F. Lamorille, de Fruges.
L. Bondry, de Coupelle-Vieille.

bien de la peine; je perds en toi mon seul ami, tu le sais, puisque tu connais le milieu dans lequel je vis; mais je suis content pour toi, tu seras plus à l'abri. » Il s'oubliait toujours pour penser aux autres!

« Vous comprenez maintenant, madame, pourquoi j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui éviter la fosse commune; son capitaine aidant, cela m'a été plus facile. Henri repose sur la route qui va de S... à P... Il a été tué le 11, vers 9 h. du matin : il était occupé dans un abri, pour les mutations, avec l'adjudant L..., un sergent, son sergent-major et trois plantons; ils avaient été relevés de la première ligne, après six jours de combat, et étaient venus dans une tranchée plus en arrière, en demi-repos.

« Le lundi matin, ils étaient à leur travail, quand un obus de 210 démolit l'abri et les ensevelit tous. Les soldats présents s'empressèrent de les dégager; mais l'adjudant, les trois plantons et Henri avaient cessé de vivre. Henri n'avait aucune blessure, et quand je l'ai revu, il reposait calme, sur un brancard, pas changé du tout; on aurait dit qu'il dormait. Son corps a été bénit par l'aumônier divisionnaire.

« Je n'oublie pas votre cher Henri; soyez persuadée qu'à chaque messe à laquelle j'assiste, à chaque communion que je fais, je prie pour lui. J'allais omettre un détail : un capitaine de chez nous recevait souvent de petits drapeaux du Sacré Cœur; c'était Henri qui, avec moi, en faisait la distribution.

« De tout cela, Dieu lui tiendra compte.

« E. B..., 29 octobre 1915. »

MM.

El. Delengaigne, de Nieil-les-l.-B.

J. Bellenguez, de Campagne-l.-B.

MM.

Delattre, de Laire.

H. Fréville, de Matringhen.

Montreuil (Instit. Sainte-Austreberthe)

E. Déplanques, d'Auchy.

A. Thouret, de Paris.

F. Lejeune, de Neuville-sous-Montreuil.

G. Pocholle, de Montreuil.

J. Maury, de Montreuil.

J. Glavieux, de Nesles.

J. Acquart, de Berck.

Rogéré, de Cucq.

N. Quillet, de Groffliers.

E. Brumard, de Berck.

F. Routier, de Brimeux.

H. Sallé, de Mouriez.

E. Lemaire, de Boffles.

P. Vasseur, de Montreuil.

H. de la Neuville (1).

S. Carpentier, de Sempy.

F. Têtu, de Nempont-St-Martin.

Saint-Omer (Saint-Bertin)

De Rudeval. Commandant.

De Rudeval. Capitaine.

De Rudeval. Caporal.

G. Lengaigne. Capitaine.

E. Spitz. Lieutenant.

R. de Courson de la Villeneuve. Lieutenant.

P. Loordregt. Sergent.

J. Froissart.

Ad. Froissart.

L. Dhorne, sergent.

R. Marteau (2). Capitaine.

X. de Laigneau.

G. Dezoteux.

A. Dubout.

(1) On écrit la biographie de ce jeune homme d'élite.

(2) M. l'abbé Lehembre a publié, dans le *Messager du Sacré-Cœur*, une touchante notice sur son ancien camarade; nous en extrayons le récit de la mort (7 mars 1915), racontée avec une émotion touchante par un de ses hommes, son compatriote :

« La balle avait atteint le côté du cou et coupé l'artère. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel état j'étais, de voir ainsi un

MM.

P. Devial, aspirant de Marine.
Ed. Delévaque.
A. Waché.
L. Tronquoy.
M. Costeux.
L. Lefebvre. Capitaine.
L. Couvreur.
C. Fasquel.
H. Pamart.
G. Gourdain. Adjudant.

MM.

O. de Gorguette d'Argœuves.
Jules Guilbert, sergent.
Jean Guilbert. Maréchal des logis.
G. de Touchet.
J. Dusautoir, Sous-lieutenant.
J. Desombre.
G. Becquet.
L. Tillie.

Saint-Pol (Instit. Saint-Louis)

Michel Bourgois, ancien élève et ancien professeur, tué au combat de S...-R..., le 29 août 1914.

de nos derniers et braves capitaines, et surtout un attaché de mon pays. Dès qu'il fut revenu à lui, après que je lui eus donné quelques soins, il ne se rendit pas compte d'abord de son état, et c'est comme un brave qu'il me demanda des nouvelles du combat, puis de sa blessure, parce qu'il croyait, se sentant oppressé, que la balle était restée dans le cou, mais non, elle était sortie; alors, voyant son état s'aggraver, je me suis mis à lui parler de vous, mademoiselle. la première, car je vous connaissais...; et voilà ce que je lui disais : « Soyez fort, mon capitaine; aussitôt l'attaque terminée, je vous transporterai en arrière, et ensuite j'écrirai à Mlle votre sœur, elle sera fière d'apprendre que vous avez été blessé au milieu d'un grand combat. » Aussitôt il me regarda, étonné de ce que je lui parlais de sa famille, et me dit tout de suite : « Oui, c'est cela, à ma mère, à ma femme. » Et alors, comme s'il sentait sa fin, il prit dans sa poche intérieure un petit carnet de notes: il me dit, en me serrant chaleureusement les mains : « Voilà pour eux. » Et alors je commençai à lui dire de prier avec moi, afin que l'attaque réussisse et qu'il guérisse vite. Il me répondit : « Oui, c'est cela, prions. » Il eut la force de prendre son chapelet dans sa poche, et les mains jointes et dans les miennes, sa tête appuyée sur mon épaule, et regardant le ciel, il pria quelques instants avec moi. Puis, voyant encore dans mes mains le petit carnet de notes, il me dit : « Vous verrez ma femme, ma mère, ma sœur;

II. — Récompenses officielles

Aire-sur-la-Lys (Sainte-Marie)

MM.

H. Joly, Commandant cité. Légion d'honneur. Croix de guerre.

H. Casiez, Capitaine cité. Croix de guerre.

O. Lemaire, Sous-lieutenant cité. Croix de guerre.

A. Barbier (Abbé), Aspirant cité. Croix de guerre.

A. Oudar, Sous-lieutenant blessé, cité. Légion d'honneur. Croix de guerre.

L. Raoult, Commandant cité. Légion d'honneur. Croix de guerre.

P. Rose, Sergent cité. Croix de guerre.

E. Lequiez, Lieutenant cité. Médaille militaire.

A. du Planty, Maréchal des logis cité. Croix de guerre.

E. Gésippe, Commandant cité. Croix de guerre.

Ch. Delépine, Sous-lieutenant cité. Croix de guerre.

E. Oudar, Capitaine cité. Croix de guerre.

E. Wacogne, Major cité. Croix de guerre.

qu'elles prient bien pour moi et qu'elles fassent dire beaucoup de messes. » Vous ne doutez pas de l'empressement que je mettais à lui répondre, pour le calmer et lui certifier que je ferais tout ce qu'il me demandait. Se sentant mourir, il me dit, en faisant signe de la tête : « Eh bien! comment cela va, là-bas? » Je lui dis : « Mon capitaine, tout va bien, la tranchée est prise. soyez tranquille. » Il me répondit alors dans un dernier effort, le chapelet dans les mains et regardant au ciel : « Allons, tant mieux! Je meurs pour la France. » (Le caporal a ajouté depuis qu'il avait murmuré jusqu'au bout : Je vous salue, Marie.)

« C'était tout, la mort avait fait son œuvre. Aussitôt, je me suis empressé de ramasser pieusement les quelques souvenirs qui auraient pu vous faire plaisir, c'est-à-dire le lorgnon, le chapelet qu'il avait en main, et son alliance que je me suis permis d'enlever moi-même. Et c'est les larmes dans les yeux, et dans la prière, que j'attendis jusqu'à la nuit pour pouvoir le ramener au poste du commandant, et donner à celui-ci quelques explications sur la fin héroïque de notre capitaine. »

MM.

E. Grébert, Sergent cité. Croix de guerre.

H. Tybon, Sergent cité. Croix de guerre.

J. Guerlain. Cité. Croix de guerre.

P. Deneuche. Cité. Croix de guerre.

Arras (Instit. Saint-Joseph)

E. Tricart. Citation; croix de guerre.

P. Delos. Citation; croix de guerre.

Dr H. Fourdinier. Citation; croix de guerre.

E. Duflos, Capitaine d'artillerie. Deux citations en Orient; croix de guerre, double proposition pour la Légion d'honneur.

Béthune (Instit. Saint-Vaast).

O. Duquesne. Citation, croix de guerre.

L. Delecour, Médecin auxiliaire. Deux citations; croix de guerre, croix de Saint-Georges.

J. Bridoux, Aide-major. Citation, croix de guerre.

P. Lemay, Lieutenant. Citation, croix de guerre.

Boulogne (Collège Saint-Joseph)

H. Desjeux. Croix de guerre.

G. du Tertre, sergent. Citation à l'ordre de la brigade.

P.-A. Moleux, Commandant. Citation à l'ordre de la division, puis de l'armée.

E. de Rocquigny, Capitaine. Citation à l'ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur.

J. de Terline. Croix de guerre.

M. Hudelist, Capitaine. Croix de guerre.

G. Waché, Sous-lieutenant. Croix de guerre.

MM.

P. Wimet, Lieutenant. Chevalier de la Légion d'honneur.

M. Collette, Lieutenant. Citation à l'ordre de l'armée.

P. Cabour, Sergent. Citation à l'ordre de l'armée. Médaille militaire.

R. Harlé, Lieutenant. Cité à l'ordre de l'armée.

L. Christiaens. Croix de guerre.

A. Coppin. Croix de guerre.

E. Scrépel (R. P.). Chevalier de la Légion d'honneur.

P. Collette, Sous-lieutenant. Croix de guerre.

L. Plouvier, Capitaine. Chevalier de la Légion d'honneur.

P. de Clerck, Lieutenant. Citation, croix de guerre.

Fruges (Instit. Saint-Bertulphe)

P. Descamps. Croix de guerre et médaille de Saint-Georges.

A. Théret. Croix de guerre.

J. Delebarre. Médaille militaire.

Montreuil (Instit. Sainte-Austreberthe)

H. Tilliette. Médaille militaire; citation; croix de guerre.

M. Pochet. Médaille militaire; citation; croix de guerre.

G. Dautricourt. Citation à l'ordre du jour; croix de guerre.

G. Lacloy. Citation à l'ordre du jour; croix de guerre.

H. de la Neuville. Citation à l'ordre du jour; croix de guerre.

Saint-Omer (Saint-Bertin)

M. Protin, professeur de 7e.

Pétain, Général commandant d'armée. Deux citations,

plus la citation du ... corps qu'il commandait à l'attaque du 9 mai, au nord d'Arras.

† L. Lefebvre, Capitaine au ... d'artillerie. Deux citations, proposé pour la Croix d'honneur et le grade de chef d'escadron; tué le 6 mai.

† R. Marteau, Capitaine au ... d'infanterie. Une citation, proposé pour la Légion d'honneur; tué le 7 mars.

P. de Vilmarest, Capitaine. Une citation et la Légion d'honneur.

H. Dufumier, Lieutenant au ... d'infanterie. Trois citations et la Légion d'honneur.

J. d'Amonville, Lieutenant au ... dragons. Une citation.

† E. Spitz, Lieutenant au ... d'infanterie. Une citation.

H. Delecourt, Lieutenant. Une citation et la Légion d'honneur.

M. Duquénoy, Sous-lieutenant au ... d'artillerie. Une citation.

† G. Waché, Sous-lieutenant. Deux citations.

J. de Terline, Sous-lieutenant. Une citation.

R. de Terline, Sergent. Une citation.

J. Dusautoir, Lieutenant. Citation et croix de guerre.

J. Calonne, Maréchal des logis. Une citation.

J. Guilbert, Maréchal des logis. Une citation et la Médaille militaire.

A. Guillaumet, Sergent. Une citation.

L. Remy. Une citation.

G. Goidin (Dr), Médecin-major. Une citation.

F. Guilluy (Dr), Aide-Major. Deux citations.

L. Tillie. Croix de guerre. Citation.

III. — Enseignement supérieur.

Le 9 octobre dernier, Mgr l'évêque écrivait en ces termes à M. le chanoine H. Dutoit, vice-recteur des Facultés catholiques de Lille, mobilisé à Limoges après son retour de captivité en Allemagne :

J'ai reçu et lu avec un vif plaisir le premier numéro d'une publication que vous commencez et qui a pour titre : *Bulletin de guerre des Facultés catholiques de Lille.*

On ne peut qu'admirer un zèle que les difficultés n'arrêtent pas et qui vous fait entreprendre une œuvre nouvelle, à l'heure où d'autres du même genre ont dû cesser de paraître. Dieu la bénit dès ses premiers jours, puisqu'il vous a permis de l'inaugurer sous les auspices d'un de vos anciens maîtres les plus vénérés, Mgr Quilliet, évêque de Limoges.

Pourquoi Mgr l'archevêque de Cambrai et Mgr l'évêque de Lille n'ont-ils pas la liberté d'applaudir publiquement à vos nobles efforts ? Ils le feraient si volontiers ! Du moins, leurs sentiments nous sont assez connus. En vous écrivant aujourd'hui, je suis sûr d'être leur fidèle interprète, et vous n'aurez pas de peine à reconnaître dans mes paroles, leurs paroles, et leurs encouragements dans les miens.



Parmi les désorganisations causées par le présent état de guerre, en est-il beaucoup de plus déplorables que celle dont souffre particulièrement notre région du Nord ? De tout ce magnifique ensemble formé de tant de maîtres et d'élèves, de ce corps moral auquel le temps avait donné une si forte unité, une si belle vigueur, que reste-t-il, sinon des membres épars ? En raison des multiples exigences de la défense nationale, ils sont appliqués à différents services et retenus bien loin les uns des autres. Ceux-ci combattent sur l'immense ligne du front; ceux-là sont dans

les hôpitaux, les camps de formation, ou circulent avec les trains sanitaires. Mais, en quelque endroit qu'ils se trouvent, ils n'ont plus le loisir de poursuivre à leur gré les chères études d'autrefois.

Il est vrai que les événements actuels se chargent de faire entendre à tous « de grandes et de terribles leçons ». Ce sont des maîtres ayant une force singulière pour fixer l'attention des plus distraits et faire entrer les vérités les plus graves au plus profond de notre esprit. Aucune discipline ne vaut la leur, s'il s'agit de hâter chez les jeunes la maturité de l'intelligence et la trempe du caractère.

Encore est-il bon que les disciples surtout ne se croient pas abandonnés, et qu'un isolement trop complet ne succède pas à l'ancienne et douce vie de famille si brusquement interrompue. Il faut qu'en dépit de la distance, des communications soient établies, unissant les âmes entre elles et les rattachant à un centre commun. Il faut que chacun se sache toujours connu, toujours aimé, et qu'au besoin il lui soit possible, ou de recevoir des consolations et des secours, ou d'en donner lui-même; il faut qu'on puisse applaudir aux glorieux faits d'armes des vivants et s'inspirer de leurs exemples; il faut enfin qu'on soit informé de ceux qui ont achevé leur sacrifice, afin d'honorer leur mémoire et de prier pour eux.

Et tout cela, si Dieu vous aide, sera obtenu par la publication de votre Bulletin.

*
* *

Dois-je ajouter, pour en montrer encore l'utilité, qu'il préparera et rendra plus facile la restauration totale de notre chère Université ? Comment tous ne reviendraient-ils pas avec empressement à l'*Alma Mater*, alors qu'ayant continué de se connaître et de s'aimer, il leur semblera ne s'être jamais quittés ?

A quel moment se fera la reconstitution espérée de la grande famille ? Personne ne le sait; mais qu'elle doive avoir lieu un jour ou l'autre, personne n'en doute.

Dieu a déjà suffisamment prouvé qu'il avait à cœur le salut de notre pays. Il veut que nous gardions notre

place d'honneur au rang des nations civilisées, et qu'au lieu de subir une déchéance, l'Eglise de France entre dans une ère nouvelle, une ère de prospérité mieux assurée et de plus féconde activité. Or, pourrait-elle espérer cet heureux avenir, si elle ne retrouvait les principaux organismes par lesquels une société spirituelle manifeste sa vie et remplit sa mission ? Et telles sont bien nos Universités en général, telle est bien, en particulier, notre Université du Nord.

*
* *

A ce *Bulletin*, dont la documentation précise et abondante permet aux amis de l'Université catholique de Lille d'être renseignés sur ce qui se passe en pays envahi, s'ajoute un *Annuaire de guerre*, qui s'ouvre par cette statistique, en mars 1916 :

Le nombre des étudiants morts ou disparus sur les champs de bataille s'élève à 100, ainsi répartis :

Facultés de Théologie, des Lettres et des Sciences....	11
Faculté de Droit	54
Faculté de Médecine et de Pharmacie..................	9
Ecole des Hautes Etudes industrielles et commerciales.	26

L'Université catholique a fourni aux cadres de l'armée :
10 aumôniers titulaires ou volontaires,
20 capitaines,
83 lieutenants ou sous-lieutenants,
27 aspirants ou adjudants.

Au service de santé :
4 médecins-majors de 1re classe,
1 pharmacien-major de 1re classe,
15 médecins-majors de 2e classe,
130 médecins ou pharmaciens aides-majors de 1re ou de 2e classe,
76 médecins auxiliaires.

Aux divers services administratifs :
9 officiers d'administration,
6 officiers d'intendance.

Les distinctions enregistrées dans le Bulletin se résument comme il suit :
14 croix de la Légion d'honneur,
8 médailles militaires,
108 croix de guerre.



Nous trouvons dans ces chiffres, éloquents malgré leur sécheresse, une preuve imprévue et très importante des services que rend à la France l'institution de notre grande Université régionale, non seulement en temps normal, mais en ces jours particulièrement graves et tragiques : la patrie a besoin, outre le nombre, de spécialistes entendus et dévoués. Les cinq Facultés catholiques et les Ecoles annexes, vivant et se développant depuis un âge d'homme, peuvent être fières d'avoir, sur le front, dans les hôpitaux et les ambulances, dans les services administratifs et scientifiques les plus divers, fourni une élite de professeurs, d'étudiants et anciens étudiants qui se dépensent, sans compter, de la façon la plus efficace.

Si la discrétion, encore nécessaire jusqu'à la fin des opérations militaires, nous empêche de préciser comme nous le désirerions, il nous est cependant permis, — et avec quel bonheur nous le faisons! — de citer les noms, officiellement proclamés, de ceux qui, rattachés à l'Artois par leur origine, leur habitation ou leurs fonctions actuelles, illustrent l'*Alma mater* autant qu'eux-mêmes.

Chevaliers de la Légion d'honneur : MM. le profes-

seur GUERMONPREZ; lieutenant Eug. DE PRAT; sous-intendant Eug. DE PRAT (1); docteur DESOUTTER.

Croix de guerre : MM. le professeur Henri BOULANGÉ, lieutenant; l'abbé Aug. EVRARD; Eug. TRICART; abbé DEVOS; sous-lieutenant M. FAUCON; lieutenant Paul DE CLERCK; André ROCHES; lieutenant Henri GAND; docteur Fr. GUILLUY, deux citations; docteur F. CADART; lieutenant Benoît DUQUESNE; docteur V. DESBONNETS; docteur FOURDINIER.

*
* *

D'après les renseignements du *Bulletin*, nous pouvons saluer de loin quelques-uns de nos compatriotes, restés à Lille, au poste du devoir professionnel : M. le chanoine BAYARD a repris son enseignement à la Faculté des Lettres, à l'Enseignement supérieur des jeunes filles et dans des cours publics heureusement restaurés; M. le docteur DELÉPINE participe à l'enseignement scientifique des étudiants du P. C. N. (2); M. le docteur FAUCON, — dont nous avons admiré le sang-froid, en apprenant qu'il continuait d'urgentes opérations chirurgicales, à l'école Saint-Joseph, sous les obus, pendant le bombardement de Lille, — continue de se dévouer à ses malades et à ses blessés, avec un zèle particulièrement méritoire. Le *Bulletin* a bien raison de l'appeler le « grand héros de la souffrance et du

(1) Le père et le fils ont reçu à Boulogne la croix de la Légion d'honneur, en des promotions différentes, mais sur le même champ d'honneur. Partageant la même gloire, qu'ils partagent également les félicitations de leurs amis.

(2) M. le professeur Henri Boulangé, blessé, est à peine convalescent à Lyon qu'il a la sollicitude de son cher laboratoire d'Ambleteuse.

travail », et nous nous unissons de tout cœur à ses paroles émues :

Ses deux fils sont tombés au champ d'honneur (1) et au mois d'octobre dernier, le bon Dieu lui demandait encore le sacrifice de sa plus jeune fille, Geneviève. Nous savons quelles nobles paroles de résignation se mêlèrent à sa douleur paternelle et dans quelle héroïque soumission à la volonté divine il se rencontra avec Mme Faucon et ses dignes enfants. Nous voudrions pouvoir retracer en détail des scènes qui n'ont leurs pareilles que dans la vie des saints; mais, malgré le grand exemple qu'ils renferment, nous devons une discrétion pleine de respect à des mérites qui n'ont désiré être connus que de Dieu seul, et nous en avons dit assez, pour qu'à cette famille si douloureusement meurtrie et si saintement résignée, tous nos lecteurs se sentent pressés d'apporter, par de ferventes prières, l'unique consolation qu'elle souhaite.



Hélas! Il n'est pas le seul, parmi les professeurs de l'Université, qui ait payé sa très large dette à la patrie : les noms des de Vareilles, des Selosse, des Arthaud, des Gand, des Baltus ajoutent une gloire sanglante à tant d'autres antérieures...

Pour nous limiter aux noms artésiens, nous avons déjà relevé, parmi les morts, — gloire commune des séminaires ou collèges libres qui les ont préparés aux études supérieures et des Facultés catholiques où

(1) L'un d'eux était à Arras au moment de la mobilisation; nous avons gardé un souvenir édifié de son entrain, de son courage et de la piété avec laquelle, à l'une des grandes supplications présidées par Mgr l'évêque, il vint à Notre-Dame des Ardents pour se mettre en règle avec Dieu et se placer sous la protection de la sainte Vierge.

ils sont allés, logiquement et fidèlement, s'initier à leur carrière :

Trois prêtres et un séminariste du diocèse d'Arras : MM. les abbés Gabriel Capron et Aug. Evrard, licenciés ès lettres; M. l'abbé Marius Bouchez, étudiant en lettres; M. l'abbé Charles Herrengt, étudiant en théologie.

Puis d'anciens étudiants ou étudiants excellents, qui avaient déjà fait leurs preuves, par leur science et leur dévouement aux œuvres : MM. Jean Debout, docteur en droit, d'Arras; André Roches, licencié en droit, d'Arras; Edouard Delétoille, étudiant à l'école des Hautes Etudes industrielles, d'Arras; Jules Maillard, licencié ès sciences, ingénieur F. C. L., d'Auchy-les-Hesdin; Victor Landry, docteur en médecine à Lille.

Ajoutons-y les noms, également honorés, de MM. : Gaston Nollet, étudiant en droit, de Liévin; André Pillain, étudiant en droit, de Carvin; Robert Hollart, étudiant en droit, d'Arras; Marcel Bonnaire, licencié en droit, de Saint-Omer: Eric de Richoufftz, ancien étudiant de l'école des Hautes Etudes industrielles.

Qu'il nous soit permis d'y joindre M. Henri Gand, de Lille, ingénieur F. C. L., qui, depuis peu de temps, occupait à Desvres, dans l'industrie, une situation importante et dont les qualités et les mérites, si appréciés de tous, ont été l'occasion d'un deuil public, à la nouvelle de sa mort.

*
* *

Nous devons une mention très respectueuse à trois personnalités qui ont des titres tout particuliers aux hommages de l'Artois.

M. Paul de Clerck, licencié en droit, membre du conseil d'administration des Facultés catholiques, était parfois prêté à Lille par Arras; mais le centre de son admirable activité, pour les œuvres de charité et de piété, était toujours la ville d'Arras; mayeur de la grande confrérie de Notre-Dame des Ardents, président du conseil particulier des conférences de Saint-Vincent de Paul d'Arras, émule de ses parents pour la façon simple et empressée avec laquelle il se donnait tout entier au bien, — par sa personne et sa fortune, — il gardait à peine le temps nécessaire pour jouir, au château de Bretencourt-en-Rivière, des joies pures auxquelles avait droit l'admirable père de famille qu'il fut toujours.

Ce qu'il fut comme officier, c'est un officier qui le redira, avec autant d'émotion que de compétence, son ancien professeur, M. le capitaine Eugène Duthoit :

La déclaration de guerre trouvait Paul de Clerck dans sa propriété de Bretencourt. En quelques heures, il mettait ordre à ses affaires, bénissait ses six enfants (le plus jeune avait deux mois), disait adieu à sa femme et partait prendre, comme lieutenant, le commandement d'une compagnie au ... d'infanterie.

Attaché à la région de Verdun, le régiment ne tarda pas à prendre contact avec l'ennemi et mena pendant plusieurs semaines la vie la plus rude. Le lieutenant de Clerck prit bien vite sur les hommes le plus heureux ascendant.

« Nous sommes trois bons camarades, écrivait-il, parlant des deux autres officiers de sa compagnie et de lui-même, tous bons chrétiens, pensant à l'unisson, vivant courageusement la même vie. Nous essayons de prêcher d'exemple. » Ses hommes l'avaient surnommé le « lieutenant brave-tout ». Dans cet éloge si expressif, Paul de Clerck voyait un hommage rendu à sa foi : « Ils constatent, di-

sait-il, qu'un bon catholique est un bon soldat; peut-être comprendront-ils un jour qu'un catholique est un meilleur soldat. »

« De Clerck, écrivait son colonel, était au régiment adoré de tout le monde; c'était un caractère, un homme qui imposait le respect. Il avait à maintes reprises fait preuve d'un courage héroïque. »

La journée du 16 septembre 1914 lui permit de donner toute sa mesure. Les officiers supérieurs de son régiment avaient été mis hors de combat. Paul de Clerck reçut en pleine action le commandement de son bataillon et le mena victorieusement à l'attaque de Brabant avec son audace accoutumée.

Le ... prit alors quelques jours de repos bien mérité. C'est le moment pour Paul de Clerck de revivre par la correspondance un peu de vie familiale. « J'ai laissé à Bretencourt, écrit-il, mon cœur d'époux et de père et n'ai emporté que mon cœur de soldat. » Ce fut le moment aussi de préparer son âme à de nouveaux combats. On le vit chaque matin à la Table sainte et, le soir, il entraînait l'assistance qui se pressait autour de lui dans l'église au chant des cantiques.

Le 3 octobre, son colonel l'appela pour lui confier l'attaque d'une position allemande. La tâche était rude. Paul de Clerck jugea aussitôt le danger de l'entreprise et, bourrant sa pipe : « C'est la dernière », dit-il à un camarade; puis il partit en souriant. Accueillie par une intense fusillade, sa petite troupe hésita; alors, saisissant un fusil, il s'élança au cri de : « En avant! » et tomba aussitôt, atteint d'une balle au cœur.

Il repose au cimetière de Chattancourt, au chevet de l'église, enseveli par la main pieuse de son successeur à la présidence de la Jeunesse catholique d'Arras. A son côté est inhumé son jeune sous-lieutenant, sorti tout récemment de Saint-Cyr, avec qui il récitait le chapelet dans les loisirs du soir : ils furent tués en même temps.

« Jamais je n'oublierai, écrit l'aumônier du régiment, cette triste soirée d'automne, la douleur si sincère des soldats venus de l'avant pour les honneurs, les deux corps couchés sous le porche et couverts de fleurs, les larmes

du colonel, lorsqu'il prit la parole sur le bord des deux tombes. »

Une citation à l'ordre du jour de l'armée honore la mémoire du lieutenant Paul de Clerck. Les larmes et les prières des hommes qu'il avait commandés ne sont pas un moindre titre de gloire. De lui, on peut dire qu'il servit avec le même esprit de foi Jésus-Christ, dont il fut le disciple, la France, dont il fut le soldat, les humbles, dont il fut l'ami, et que ces trois amours n'en faisaient qu'un dans son cœur héroïque.

*
* *

M. le chanoine Lecigne, s'il fut Lillois par la plus grande partie de sa vie intellectuelle, était resté Artésien, non seulement par son ordination, mais par la ferveur de son amour pour les collines, les plaines, les blés, les traditions d'Artois : il les chantait en vers, et il ne se lassait pas de les rappeler et de les louer en prose, poétiquement.

Nous l'avons déjà cité et honoré parmi les prêtres du diocèse tués à la guerre et par la guerre. N'oublions pas qu'il prit le temps, malgré son surmenage, de consacrer à l'Artois les deux plus belles œuvres de sa dernière année de vie intellectuelle : le discours historique du tricentenaire du collège d'Aire-sur-la-Lys, et la conférence qu'il donna à Boulogne-sur-Mer, sur Sainte-Beuve, à la Société catholique des Conférences littéraires, où sa parole, émule de celle des académiciens et des sommités parisiennes, fut autant admirée que goûtée.

*
* *

Au touchant Jubilé qui réunit à Lille l'épiscopat de la province de Cambrai, Mgr l'évêque offrit à Mgr Ed. Hautcœur le titre de chanoine d'honneur de la cathédrale d'Arras.

Hélas! c'était la dernière marque de respect et de reconnaissance que le diocèse pût offrir au fondateur, premier recteur et chancelier de l'Université!

Lui aussi fut, lentement, mais en toute vérité, une victime de la guerre. Il s'éteignit pieusement, à Lille, le 22 mai 1915, avec la douleur de voir suspendue l'activité de sa grande œuvre.

A la nouvelle — transmise par l'évêque de Limoges — de son rappel à Dieu, Mgr Lobbedey la fit connaître à son diocèse en ces termes :

Nos bien chers Frères,

Il Nous arrive de Lille, indirectement et sans détails, une bien douloureuse nouvelle : celle du rappel à Dieu de Mgr Edouard Hautcœur, protonotaire apostolique, chancelier des Facultés catholiques de Lille.

Il y a un an environ, avec nos Frères dans l'épiscopat de la province ecclésiastique, Nous avions célébré ses noces d'or sacerdotales dans la nouvelle cathédrale de Lille, dans la basilique de Notre-Dame de la Treille, et ces mots suffisent à rappeler combien fut féconde la carrière ecclésiastique du vénérable octogénaire.

Mais au-dessus de ces souvenirs, — comme au-dessus de la mémoire de ses œuvres historiques de premier ordre, — il Nous faut relever la part capitale que prit Monseigneur Hautcœur, dans la préparation, la fondation, l'organisation matérielle et intellectuelle des Facultés catholiques de Lille. Il en fut le premier Recteur, jusqu'à ce que lui succédât le vénéré Mgr Baunard. Il en demeura

alors jusqu'à la fin l'éminent chancelier, représentant du Saint-Siège près de l'Université pontificale.

L'âge ne diminua en rien la sûreté doctrinale et la constante fermeté d'esprit de l'illustre prélat, dont le nom et l'œuvre resteront l'honneur de l'Eglise de France.

L'heure n'est pas aux oraisons funèbres, mais Nous tenons à voir Notre diocèse, que tant de liens rattachent aux Facultés catholiques, unir dès maintenant ses prières à celles des églises de Cambrai et de Lille, de la famille universitaire et des parents du vénéré défunt. Nous exhortons en particulier tous ceux qui, parmi nous, ont tiré profit spirituel et intellectuel de l'enseignement supérieur catholique, depuis près de quarante ans, à en témoigner spécialement leur gratitude, en recommandant à Dieu l'âme de celui qui en fut l'inspirateur providentiel dans Notre région.

Fait à Montreuil, le 20 juin 1915.

† EMILE, *évêque.*



Il convient de conclure ces pages, humble monument érigé au clergé et aux membres des œuvres catholiques du diocèse, pour leur bravoure et leur dévouement à l'Eglise et à la France. Nous ne saurions le faire mieux qu'en leur appliquant ce résumé précis et ému de René Bazin (1) :

D'après les statistiques les plus sérieusement faites, le nombre des prêtres mobilisés est d'environ 25.000. Ils sont où la loi les a voulus, les uns dans les troupes combattantes, à titre de combattants, ce qui est contraire au caractère sacerdotal, les autres dans les formations sanitaires. Parmi ceux qui ont été versés dans les régiments et qui sont à peu près au nombre de 13.000, on comptait,

(1) *Echo de Paris*, 20 février 1916.

à la fin de l'année dernière, 1.165 morts pour la France. Dans l'ensemble, et à la même époque, 1.161 avaient été décorés de la Légion d'honneur, de la médaille militaire ou de la croix de guerre.

L'école des Beaux-Arts a perdu 119 élèves; l'école normale supérieure, 87. Toutes nos grandes écoles, enseignement d'Etat, enseignement libre, ont été décimées pour la patrie. Une bravoure naturelle, la volonté de donner l'exemple, ont haussé le cœur de cette jeunesse jusqu'à la joie de se sacrifier. Dans le *Bulletin de guerre* des Facultés catholiques de Lille, que j'ai là, sur ma table, depuis quelques jours, j'ai compté 93 victimes. Paris n'est pas plus épargné, ni Angers, ni Lyon, ni Toulouse. Le chanoine Fonssagrives, l'aumônier si connu du Cercle catholique du Luxembourg, rencontré hier, me disait que parmi les étudiants inscrits à la Conférence Ozanam, et qui devaient rentrer en novembre 1914, *plus de la moitié* sont morts, et que le bureau est composé de blessés. Demandez à l'état-major de l'Association de la jeunesse catholique, combien des siens ne reviendront jamais prendre part à ces conseils, dans lesquels une seule question, toujours nouvelle, est agitée : « Comment élever l'esprit de nos amis et de nos frères du peuple de France vers le premier bien qui est la vérité ? Comment l'aider, comment le défendre contre les profanateurs de sa noblesse et de sa vocation ? »

Nous n'avons plus le temps de nous quereller; nous n'avons pas le droit d'affaiblir notre puissance pour le salut commun, ou de permettre qu'elle soit affaiblie. Un Français m'écrit de Lausanne : « Il faut que l'on sache, chez nous, que nous avons affaire à 150 millions de Bonnots allemands, autrichiens, turcs, bulgares; que, pour ne pas mourir, il faut que toutes les âmes françaises se comportent en héros; il faut dire cela à toute la France, le lui dire le matin, le midi et le soir. »

LIVRE QUATRIÈME

Le martyre d'Arras

CHAPITRE PREMIER

Vandales et Bourgeois

Un bombardement ne peut guère être décrit, pas plus qu'il ne peut être prévu, du côté des victimes! Cela ne s'apprend ni à l'école, ni ailleurs, du moins en France. Il en est surtout ainsi quand il dure — et c'est le cas pour Arras, — pendant trois journées entières, comme prélude, et se répète ensuite, selon le féroce caprice de l'ennemi, en aggravant ses effets par rapport à la destruction des vies humaines aussi bien que des édifices, pendant *un an et demi!*

A quoi bon essayer de faire partager, à ceux qui ne connaissent la guerre que de loin, ces atroces sensations, prolongées et inoubliables : sifflement haletant et éclatement formidable des obus, près des refuges qu'offre la sécurité problématique des caves voûtées et des *boves* de pierre brute; — fracas de tout ce qui se brise ou s'effondre; — fusion de tous les bruits du front avec ceux des obus : canonnades, crépitement des mitrailleuses et des fusils; — menace de l'incendie et de l'asphyxie, unie à celle des blessures par l'éclatement des obus et des shrapnells?

Il suffit qu'on sache que, sous le bombardement, les non belligérants, passifs et inoffensifs, sont exposés au danger, comme le sont des combattants sur un champ de bataille, mais sans pouvoir se défendre (1) : les habitations, les édifices et leur voisinage, sont des cibles immobiles sur lesquelles l'ennemi, qui les « repère » par ses taubes (je n'ose dire : par l'espionnage!) a beau jeu! — Cette remarque permettra à nos compatriotes, de toute origine et de toute contrée, de juger la barbarie des nouveaux Vandales et de prendre, de plus en plus, pitié de ceux que les circonstances ont transformés en « réfugiés ».



Il est un sentiment qu'il faut noter chez les Artésiens, pour expliquer avec quel admirable courage ils ont subi et subissent les bombardements successifs : c'est celui d'une solidarité, d'une sympathie mutuelle, d'une charité parfois héroïque (2). Que de personnes de tout rang, avec ou sans diplômes, — suppléant par le zèle à ce qui pouvait faire officiellement défaut, — ont aidé, dans les ambulances, aux jours où affluaient blessés et éclopés! Pendant le bombardement, combien de braves gens, même de pauvres gens, ont ac-

(1) D'après une note de la mairie d'Arras, le nombre des civils tués ou blessés, après un an de bombardement, s'est élevé approximativement à six cent trente victimes. Dans les six derniers mois, le calcul est difficile.

(2) Il n'y avait en ville qu'une ou deux boulangeries ouvertes; M. l'abbé Ansart, curé de Beaumont, mobilisé, fit le pain à la boulangerie Duflos, comme il le faisait, dans sa jeunesse, à la ferme paternelle. Pendant le premier bombardement, cinquante à soixante personnes furent recueillies et nourries à l'Institut Parisis, et autant à l'ambulance du Saint-Sacrement.

cueilli ou attiré, dans leurs caves plus sûres, non seulement des parents, des amis ou des voisins, mais des fugitifs errants, des inconnus! Combien ont partagé avec ces hôtes du jour et de la nuit leurs vivres, leurs moyens de chauffage et d'éclairage, qui commençaient à manquer (1) et qu'il fallait se procurer au hasard de courses périlleuses! Combien allèrent aux nouvelles, le matin, à la première heure, pour rendre un peu de sérénité, de sang-froid, même de gaîté, à ceux qui en avaient besoin!

Et depuis lors, que de services, petits et grands, désintéressés et généreux, rendent volontiers ceux qui sont restés à ceux qui sont partis! C'est une cachette à exhumer, des papiers et des souvenirs de famille à mettre en sécurité, un mobilier à sauver d'un désastre toujours possible. Les Artésiens étaient déjà d'une sociabilité réputée, avant la guerre; comme ils seront encore plus liés et plus liants, en vertu de la reconnaissance et de l'estime mutuelle, dès qu'ils se retrouveront, en rentrant dans leurs ruines, ainsi qu'ils y aspirent tous ardemment!

*
* *

Nous avons parlé d'héroïsme, dans l'exercice de cette charité haussée, d'un seul coup et d'une manière imprévue, à la hauteur des événements tragiques. De quel autre nom appeler le dévouement de ceux qui

(1) « Au milieu des plus grandes difficultés, employés de l'octroi, de la gare, pompiers, agents de police, personnel de la préfecture, de la mairie, des postes, des administrations, tous, enfin, ont fidèlement rempli leur office respectif, et de plus, tous se sont montrés constamment prêts à se donner un mutuel appui. » (Conférence de Mgr Lobbedey, *Revue hebdomadaire* du 11 mars 1916, p. 158-159.)

ont lutté contre l'incendie, au péril de leur vie? Au début d'octobre, le départ rapide des hommes, mobilisés et mobilisables, de 18 à 48 ans, venait de désorganiser à Arras plusieurs services publics, quand éclata le bombardement; d'autre part, la chute des obus détruisit les conduites d'eau; d'odieux *tirs de barrage* empêchèrent, sous les bombes incendiaires dont la *bave* souilla l'hôtel de ville jusqu'à sa chute, la protection des immeubles, le sauvetage, l'extinction des incendies qui gagnaient pendant la nuit, de proche en proche, dans toutes les directions. Et, malgré tout, de courageux citoyens se dévouèrent, dans le bombardement des 6-8 octobre 1914, et chaque fois qu'il le fallut.

M. le préfet et M. Gerbore, vice-président du conseil de préfecture, conduisent eux-mêmes, à l'extrémité de la ville, la pompe qui, manœuvrée rue de Lolliette avec le concours des Sœurs de charité et de l'aumônier des Sourds-Muets, sauva le quartier menacé; M. F..., maire d'Agny, est grièvement blessé, en portant secours, avec le clergé, lors de l'incendie de la librairie Sueur. Près de la Préfecture, rue des Ecoles, on voit, un autre jour, attelés à la même pompe, M. le préfet et M. le chanoine Milléquant, doyen de Saint-Nicolas, avec M. Gerbore et M. l'abbé Maréchal. C'est dans le même quartier que tombe, mortellement frappé par un obus, M. Dumont, religieux sécularisé, en revenant la nuit de coopérer, rue de l'Arsenal, à l'extinction d'un incendie. Et c'est en essayant de lutter contre l'embrasement du quartier et de l'église Saint-Jean-Baptiste, que M. Wacquez et un autre pompier sont tués. C'est le même sentiment d'abnégation, doublé et fortifié par l'amour paternel, qui fait, dès le matin du 6 octobre, traverser la moitié de la ville, sous les obus, par M. Pa-

pillon, portant sur ses épaules, depuis la gare jusqu'à la rue des Chariottes, les restes de son malheureux fils, tué, au poste du devoir professionnel, par le premier projectile tombé sur la ville; Mgr l'évêque délégua un vicaire général pour apporter, en son nom, près du cercueil enveloppé du drapeau tricolore et ensuite à la cathédrale menacée par les obus, les prières et les consolations de l'Eglise.

*
* *

Pour beaucoup, la charité était doublée de la foi, de la foi priante et agissante. Si le sanctuaire de Notre-Dame-des-Ardents avait été plus rempli, aux premiers jours de la mobilisation, — à cause de la présence de soldats qui avaient encore leur liberté entière et qui en profitaient avant le départ, — il ne cessa plus tard d'attirer toute la journée les fidèles, surtout aux heures où la présidence réconfortante de Mgr l'évêque et la ponctualité, édifiante et méritoire, du vénérable chapelain, M. le vicaire général Depotter, excitaient l'assistance à venir implorer Marie.

Il en fut de même dans les paroisses, soit que, comme à Saint-Nicolas, la cloche continuât d'appeler ponctuellement et courageusement le peuple, soit qu'il fallût, à défaut des églises inutilisables, se réfugier dans de plus humbles chapelles qu'il n'est peut-être pas encore opportun de nommer...

La prière privée fut digne de la prière publique : dans les communautés, on se relayait, jour et nuit, près du Tabernacle auquel on avait réservé sous terre un Bethléem aussi décent et aussi sûr que possible; chez les particuliers, la prière fut fervente et continue,

dans la confiance plus que dans la crainte; les exercices du mois du Rosaire furent pratiqués, même par un bon nombre de demi-chrétiens qui n'en avaient plus l'habitude et qui volontiers la reprirent.

*
* *

Nous ne voulons pas outrer l'horreur de ce spectacle du fer et du feu; en voici un récit fidèle (1), qui pourrait être cent fois répété :

Mardi matin, des détonations formidables, semblables aux roulements de tonnerre, mirent la ville en émoi.

Carreaux, vitres, glaces des maisons de la rue Saint-Géry volèrent en milliers d'éclats.

Puis on vit défiler les troupes françaises qui repassaient la ville en se repliant.

Tout en marchant, les soldats jetaient à la population les phrases brèves : « Rentrez dans vos maisons. Cachez-vous ! »

Toute affolée, je dégringole dans la cave, suivie de ma bonne. Depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, nous étions là, plus mortes que vives, écoutant anxieusement l'enfer qui faisait rage au-dessus de nos têtes. Nous entendions des masses de ferrailles exploser, des maisons s'écrouler avec fracas. Mourir, oui ! mais pas toute seule dans cette cave. Il faut se sauver. Où ?

Cette idée me creusait l'esprit, lorsque j'entendis soudain une voix dans une cave voisine. Allons-y ! Nous remontons trois fois l'escalier, mais chaque fois nous redescendons, terrifiées et abasourdies par les détonations formidables qui retentissaient au dehors. Le courage prend le dessus. Je me risque, j'ouvre la porte de la cave d'un trait, et je traverse l'espace, comme un éclair.

Enfin, je ne suis plus toute seule. Il y a là dans la nouvelle cave neuf femmes. Mes nerfs se détendent, après

(1) *Télégramme*, du 20 décembre 1914.

cette émotion, que je n'oublierai de ma vie, et je subis une crise terrible de réaction.

Lorsque je reviens à moi, on me dit qu'il faut partir : la maison est en feu. Pensez donc! nous étions dans une cave pleine de barils d'alcool. Nous voulons nous sauver dans une cave en face. Impossible d'y entrer : elle est en flammes.

Que faire? Instinctivement, on traverse la place des Etats, arrosée à profusion d'éclats d'obus. Nous voyons trois de ces engins, dont l'un incendiaire. Les flammes nous jaillissent sur les pieds.

Nous réussissons enfin à nous tapir dans une troisième cave, celle d'un banquier.

Nous y restons deux jours et demi. On était à seize. Le pain manquait. Nous nous soutenions avec du vin et du champagne.

Mais le jeudi 8 devint intenable. Nous étions asphyxiées par les gaz, la poudre et la fumée des incendies. Il fallait bien partir.

Quel spectacle terrifiant! L'hôtel de ville est en feu; la rue Saint-Géry n'est qu'un immense brasier; et le ciel tout noir est sillonné par des projectiles.

Je pousse un cri d'angoisse, et je me mets à courir sans savoir où je vais. Les flammes me brûlent les yeux, mais je cours toujours avec d'autres femmes, affamées, toutes en pleurs. Et nous faisons 35 kilomètres jusqu'à Saint-Pol.

Toutes mes économies, plusieurs milliers de francs en billets de banque, en argent et en or, 30.000 francs de marchandises sont devenus la proie des flammes.

Je suis restée sur le pavé, avec ce que j'ai sur le dos, sans pouvoir sauver même une chemise de rechange.

*
* *

Il ne faudrait point croire que le premier bombardement ait eu lieu au hasard : on frappa, dès le début, les centres de ravitaillement, comme la minoterie

Saint-Hubert et deux magasins militaires (1), et les centres de la vie commerciale, comme la place de la Gare (2), les deux Places si artistiques, la rue Saint-Géry et tout l'îlot voisin. En quelques heures furent engloutis les approvisionnements d'une foule de maisons renommées, dont les propriétaires faillirent perdre la vie. Nous renonçons à dépeindre la douleur de ces Artésiens de race, ruinés de fond en comble, — provisoirement, il faut bien le croire, — et errant ensuite sur l'emplacement probable de leurs maisons, sans pouvoir le préciser, au milieu de l'accumulation de moëllons informes! Qui pouvait retenir ses larmes, à ce spectacle? Ces désastres, pour être navrants, ne sont pas irréparables, car nos ennemis, un jour ou l'autre, en doivent au moins la compensation, en toute équité; — mais que dire de tant de souvenirs de famille ou de voyages, de tant de collections particulières, disparus à jamais dans la tourmente? Qui rendra à M. Lavoine les fiches accumulées pendant trente ans, sur l'histoire et les beaux-arts en Artois, détruites avec sa maison, tandis que lui-même, dans son désintéressement et son dévouement connus, travaillait au sauvetage de ses chères Archives départementales (3)? Qui restituera à la vénérable sœur de feu le chanoine Rohart sa riche bibliothèque spéciale, ce bureau qui était un musée et un sanctuaire, et ce *home* auquel les faïences et les tapisseries d'Arras donnaient un cachet si dis-

(1) Une même intention est démontrée par le double incendie de la stéarinerie de Saint-Nicolas et celui des établissements industriels de Blangy.

(2) Dans l'imprimerie du *Courrier*, a été détruite toute l'édition du Catéchisme diocésain, avec l'*Ordo*, le *Rituel*, etc.

(3) « Son nom mérite la reconnaissance publique », dit Monseigneur dans sa conférence de Paris. (*Rev. hebd.*, 11 mars 1916, p. 148.)

tingué et si intime tout à la fois? Pauvre ami! Il en serait mort deux fois, s'il avait pu assister à cet effondrement de tout ce qu'il chérissait (1).

*
* *

On comprendra, dès lors, comment Mgr l'évêque qui, jour et nuit, vivait au milieu de Son peuple infortuné, ne chercha pas ailleurs que dans les Prophètes un précédent aux souffrances de sa ville épiscopale, quand il fut plus tard (2) forcé de la quitter « momentanément », avec les perspectives d'un meilleur avenir.

Quand les Prophètes annonçaient les malheurs qui allaient fondre sur une ville, après avoir énuméré les désastres dont elle serait le théâtre, parlé de murs renversés, de maisons abattues, d'édifices ruinés, de temples détruits, de sang partout répandu, ils en faisaient connaître la suprême infortune par ces simples mots : « Et elle sera désertée (3)... »

Notre chère ville d'Arras devait éprouver ces calamités, jusqu'à celle qui est de toutes la plus douloureuse. Elle nous rappelle le siège de Thérouanne, où le clergé souffrit avec la ville, alors que son évêque venait de mourir, que le successeur n'était pas intronisé et que le Chapitre devait se disperser à Saint-Omer et à Boulogne.

(1) « Nous avions, dit M[lle] M. Wartelle dans son journal (*Cités meurtries; Arras*, pp. 38-39), vécu durant neuf mois la vie du front, pleine de dangers, mais si féconde en profondes émotions, et nous partions, n'emportant même pas l'espérance de retrouver quoique ce soit à l'heure du retour. Notre vieille maison, si gaie autrefois..., anéantie, maintenant, avec tous les chers souvenirs du passé : tel est le tableau qui s'offrait à nos yeux, dans la tristesse d'un départ que la présence de quelques amis essayait d'adoucir... Il nous fut difficile, à mes parents et à moi, de retenir nos larmes, en franchissant le seuil de cette maison qui avait vu mourir mes grands-parents, où, tous, nous étions nés, et dont chaque meuble, chaque bibelot, évoquaient des souvenirs. »

(2) Lettre pastorale du 6 septembre 1915.

(3) *Is.*, XIII, 19-20; XXIII, 7; XXVII, 10.

Aurions-Nous pensé qu'Arras subirait un jour le sort des villes-martyres, lorsque, le 6 juin 1911, Nous y faisions Notre entrée solennelle et marchions vers sa Cathédrale, le long de ses rues en fête, au milieu d'une foule empressée, joyeuse et enthousiaste ?

Ah ! avec quelle sainte fierté Nous avons contemplé sa gloire ! Avec quelle amertume Nous avons pleuré et pleurons sur sa détresse présente ! Et à relire les Prophètes, Nous trouvons marqués, avec une précision de détails étonnante, tous les malheurs que Nous avons vus, un à un, fondre sur elle !

Voici le peuple qui, dans toutes les contrées du monde, s'était fait une place afin de s'emparer de ce qui n'était pas à lui (1); le peuple qui, depuis longtemps, s'est préparé à la guerre (2). Il fait cette guerre contre tout droit, ne reconnaissant pas d'autre juge de ses actes que lui-même (3); il marche, jetant devant lui des matières enflammées (4); il lance en avant des chars d'où partent les éclairs et la foudre (5); il se rit des fortifications qu'on lui oppose et compte bien les prendre en faisant des levées de terre (6); il appelle ses plus vaillants guerriers pour les précipiter à l'assaut et sait aussi leur réserver un abri (7). Il force l'adversaire à s'enfouir sous le sol et à faire entendre sa voix de dessous terre (8); il a emmené des soldats en captivité (9); enfin, il a laissé derrière lui la flamme qui brûle tout et, d'un lieu de délices, il a fait un désert (10)...

Toutefois, si on a tué beaucoup d'innocents, on n'a pas tué toutes nos espérances, et Nous en trouvons aussi la vive et réconfortante expression dans nos saintes Lettres : « La terre déserte se réjouira, et la solitude sera dans

(1) *Habacuc*. I, 6.
(2) *Joël*, II, 5.
(3) *Habacuc*, I, 7.
(4) *Joël*, II, 3.
(5) *Nahum*, II, 3.
(6) *Habacuc*, I, 10.
(7) *Nahum*, II, 5.
(8) *Is.*, XXIX, 4.
(9) *Nahum*, II, 7.
(10) *Joël*, II, 3.

l'allégresse (1); le Seigneur me ramènera sur mes collines, au son des cantiques que je chanterai à sa louange (2). »

Impossible d'exprimer ce que nous espérons plus éloquemment que le même prophète (3) : « Le superbe ne demeurera point dans son éclat, parce que ses désirs sont vastes comme l'enfer, qu'il est insatiable comme la mort et qu'il travaille à réunir sous sa domination toutes les nations... Malheur à celui qui amasse, par le fait d'une ambition continuelle, pour établir sa maison, mettre son nid le plus haut qu'il pourra, s'imaginant qu'ainsi il sera à couvert de tous les maux ! Vos grands desseins pour votre maison en seront la honte ! »

Depuis le mois de septembre 1915, moment où furent écrites ces lignes, les ruines se sont encore accumulées, et c'est en toute vérité que Mgr Lobbedey, dans sa conférence donnée à Paris, à la Société des Conférences, le 25 février 1916, en a décrit ainsi l'ensemble (4) :

Par la pensée, je revois, en ce moment, le spectacle que j'avais sous les yeux lorsque, profitant d'une heure d'accalmie et me dérobant aux observations trop craintives de mon entourage, j'allais à travers la ville dévastée : à terre, sur les trottoirs et la chaussée elle-même, des excavations énormes, des conduites d'eau crevées; ici et là, un amas de tuiles, d'ardoises, de carreaux et de verres pilés, de vaisselle brisée et de cuivre noirci; à droite et à gauche, des maisons écrasées sur le sol, d'autres encore debout, avec les toitures enlevées, les fenêtres sans vitres, les enseignes bosselées, les balcons tordus et des trous béants permettant de voir, à l'intérieur, la série des étages et, sur les tapisseries décollées, les traces de la flamme et du feu. Voici des escaliers qui montent dans le vide, des pièces de bois qui ont perdu leurs attaches, des fûts de

(1) *Is.*, XXX, 1.
(2) *Habacuc*, III, 19; cf. *Ibid.*, I, 11.
(3) *Ibid.*, II, 5-10.
(4) *Revue hebdomadaire*, 11 mars 1916, pp. 145-146.

colonnes qui ne supportent plus rien et semblent des canons braqués contre le ciel !

... Ah ! chères et vieilles maisons, évocation d'un long passé, vieux logis qui faisiez de ma ville épiscopale un véritable musée rétrospectif d'architecture civile, qu'êtes-vous devenus ? Oui, qu'êtes-vous devenues, pierres vénérables où pendant des siècles s'est comme moulée la vie de ceux qui ont vécu à votre abri, reliques des temps anciens qui avez votre histoire, qui gardez une poésie, un charme si attirant que l'on vient pour vous voir et que les pays où l'on ne vous trouve pas sont regardés comme incomplets, malgré la beauté de leurs montagnes et de leurs horizons, de leurs rivières et de leurs lacs !

CHAPITRE II

Ambulances repérées

§ 1er. — *Hôpital Saint-Jean* (1).

Lorsque, au commencement de septembre 1914, une colonne allemande fit un court séjour à Arras, des majors vinrent à l'hôpital Saint-Jean; après s'être assuré, par le contrôle de tous les pansements, que les blessures étaient réelles, ils fouillèrent les coins et recoins pour retrouver un illustre blessé : c'était le comte de Schwerin, « neveu de l'empereur »; âgé de vingt-cinq ans environ, marié depuis quelques mois, il avait été soigné pour une entorse au genou; il était d'ailleurs parfaitement correct. Il était évacué depuis deux jours, quand ses compatriotes essayèrent de le délivrer...

Il n'eût pas été difficile au corps de santé de rappeler à l'artillerie allemande, un mois plus tard, que l'hô-

(1) D'après les notes de M. l'abbé Cornet, aumônier, et les souvenirs de la Mère Saint-Jérôme, supérieure, et de Sœur Saint-Raymond.

pital Saint-Jean, — formant tout un quartier au centre de la ville, avec deux longues rangées parallèles de bâtiments pour les civils et, tout au fond, un édifice spécial pour les militaires, — était protégé par la Convention de Genève. C'est bien ainsi que le comprenaient et l'espéraient huit blessés allemands qui s'y trouvaient : « N'ayez pas peur, disaient-ils, le drapeau de la Croix-Rouge vous couvre; on ne tirera pas sur l'hôpital. »



Ils se trompaient : les obus destinés à l'hôpital y sont tombés dès la première heure du premier bombardement. Ils furent même semés dans un ordre méthodique, aux quatre coins des bâtiments : d'abord sur l'aile gauche et devant, dans la salle des hommes blessés, où trois soldats furent affreusement mutilés, au milieu d'un bouleversement inextricable; puis sur l'aile droite, dans la salle du second étage, — salle Sainte-Monique, — où avaient été recueillies les femmes blessées, pour faire place au rez-de-chaussée aux soldats difficilement transportables; continuant le circuit, un autre obus, dans la cour d'arrière, à gauche, sur le pavillon de l'horloge; un autre encore, au fond, démolit l'oratoire des Sœurs, avec l'autel et le mobilier. Et les obus, au nombre d'une douzaine, se suivirent jusqu'à huit heures du soir! Actuellement, il en est tombé par centaines; on ignore peut-être, en face, que l'hôpital est évacué.

Les blessés allemands avaient vite perdu leur confiance; un officier, enfermé dans une chambre, hurlait et essayait d'ouvrir la porte, en faisant des pesées avec

une cuiller; puis, une couverture sur le dos, il allait rejoindre ses amis, qui furent sauvés avec les autres blessés. Ce seront des témoins de choix, si l'on fait quelque jour une enquête impartiale!

Il y avait, dans l'hôpital, plus de cinq cents malades et blessés. On les entassa dans les caves humides et obscures; religieuses, infirmiers firent des prodiges pour les y transporter; on y vécut, on y dormit comme l'on put, les enfants de la crèche non loin des militaires; on y mangea les quelques pains que la charité fournit : des agents de police en apportèrent sept; M. Gerbore en procura personnellement douze, de Saint-Pol; des autos de Boulogne en amenèrent ensuite : il y avait à nourrir des centaines de personnes impotentes, sous les obus!

*
* *

Il nous faut revenir vers la salle Sainte-Monique, où se passe une scène déchirante. Toutes les femmes blessées qui sont transportables ont été descendues dans la cave, sous les bureaux. Mais les autres? La Sœur Sainte-Suzanne, qui avait la direction des deux étages, était passée au premier, dans la salle Sainte-Elisabeth; puis elle remonta près des femmes impotentes, pour les réconforter. Elle priait au milieu d'elles; il était environ dix heures et demie du matin, quand l'obus meurtrier pénétra dans la salle.

La Sœur est frappée par un éclat qui lui brise plusieurs côtes et lui traverse la poitrine; elle est transportée à l'hôpital militaire, épargné ce jour-là. Le médecin accourt et annonce la mort très prochaine; un prêtre-soldat, le Père oblat Emile Leray, lui administre

les derniers sacrements. Autour d'elle, cinq ou six Sœurs veillent et prient. Sœur Sainte-Suzanne, se rendant compte de son état désespéré, leur dit : « Mes Sœurs, je vais mourir; priez bien pour moi! » Puis sa pensée se reporte vers son père, dont elle prévoit la grande douleur. Quant à elle, elle accepte son sacrifice : « *J'offre*, dit-elle, *ma vie pour la France!* » Et elle expire, dans une crise d'étouffement, vers onze heures et demie.

Sœur Sainte-Suzanne (dans le monde, Marguerite Crépin) était âgée de vingt-neuf ans; elle était originaire d'Hénin-Liétard et appartenait à la Congrégation des Sœurs Augustines depuis dix-huit mois. Elle était attachée au service des femmes blessées et s'occupait aussi de la sacristie, aux jours des funérailles. Quelques jours auparavant, — comme le rappellera avec à-propos M. Paris dans son discours funèbre, — au premier enterrement solennel des militaires, elle parait leur cercueil, dans la chapelle de l'hôpital, du drapeau tricolore; elle ne se doutait pas que sa mort dût être si proche.

Ses funérailles furent très solennelles et très émouvantes, le dimanche 11 octobre 1914; les autorités ecclésiastiques, civiles, militaires y étaient toutes présentes ou représentées. Après l'absoute, donnée au nom de Mgr l'évêque par M. le vicaire général Guillemant, le cortège s'engagea à travers les deux cours intérieures, encore remplies des traces du bombardement; il passa sous la voûte, déchirée par l'obus, qui supportait l'oratoire détruit, et atteignit, au fond de l'hôpital militaire, le « carré des officiers », où Sœur Sainte-Suzanne repose parmi les parterres fleuris du petit jardin.

Des discours pathétiques rendirent à la victime du devoir un hommage mérité.

M. le préfet prit d'abord la parole :

... S'il est des êtres que la balle et la bombe devraient épargner, n'est-ce pas ces sublimes volontaires de la bienfaisance, ces admirables femmes qui consacrent leur vie au soulagement des misères, n'est-ce pas ces infirmières avec ou sans voile, qui, penchées au chevet des malades et des agonisants, savent donner les soins qui guérissent le corps, les paroles qui réconfortent et élèvent l'âme ?

Mais, hélas ! nous venons de vivre des jours qui ont vu reculer les limites de la barbarie : hôpitaux, ambulances, sœurs, infirmières, blessés n'ont point échappé aux coups de la mitraille... La croix rouge de leur drapeau, leur mission de paix, leurs maux béants ne les ont point garantis de la fureur de l'ennemi...

Victime nouvelle du devoir, Sœur Sainte-Suzanne, envolez-vous, sur les ailes de votre cornette blanche, vers le royaume de vos croyances; soyez-y la messagère de nos deuils cruels et de nos espoirs indéfectibles... Nous vous pleurons de tout notre cœur; mais votre sacrifice nous rend plus chère encore la Patrie pour laquelle vous êtes tombée.

M. Becthum s'adressa ensuite à la foule émue :

On l'a déjà dit, l'heure n'est pas aux longs discours; mais mon devoir m'appelle, au nom de la Commission des hospices à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis trente-cinq ans, à m'incliner respectueusement devant la tombe entr'ouverte d'une noble martyre du devoir, d'une de ces religieuses de l'ordre de saint Augustin qui, depuis des siècles, soignent, guérissent, consolent les enfants du peuple de notre vieil Hôpital...

Un pareil exemple, — on ne les compte plus parmi les femmes françaises, — exalte nos courages, élève nos cœurs, et tous nous nous sentons plus forts dans l'accomplissement de notre devoir envers ceux qui tombent pour la patrie.

Sœur Sainte-Suzanne, vous êtes allée rejoindre Là-Haut ceux qui, comme vous, sont tombés au champ de l'honneur. Avec eux, avec nous, priez pour la France immortelle qui souffre, mais qui a foi en l'avenir ! Honneur à vous ! Adieu !

M. le docteur Lestocquoy, médecin-chef de l'hôpital, parla ensuite en ces termes :

Il y a quelques jours, les obus et les bombes d'un ennemi sans pitié commençaient à pleuvoir sur notre malheureuse ville; la visite du matin à l'hôpital venait de se terminer par l'examen chirurgical des femmes blessées, lorsqu'un projectile vint atteindre, dans la salle à laquelle elle était affectée, la Sœur Sainte-Suzanne.

Elle avait suivi, il y a deux ans, le cours d'infirmières que nous professons dans cet hôpital, de concert avec le docteur Planque... Je n'ai pas à faire son éloge : par son dévouement, par son abnégation et son sang-froid, elle s'est montrée au-dessus de tout.

J'ai tenu, mes Sœurs, dans les tristes circonstances où nous nous trouvons, à apporter à votre Communauté l'humble hommage que je vous dois, depuis trente ans que je travaille avec vous.

M. Paris, conseiller général et conseiller municipal, offrit enfin l'hommage du *Souvenir français :*

... Dans les heures graves que nous traversons, ceux qui s'ignoraient la veille se trouvent tout à coup unis dans l'accomplissement d'un même devoir. Des tâches semblables leur incombent; et quand l'un d'eux tombe au champ de peine, qui est aussi le champ d'honneur, c'est une douleur toute fraternelle que les autres ressentent.

Notre Société a assumé la charge d'honorer les morts tombés pour la patrie. Notre premier rendez-vous, après l'ouverture de la campagne, fut dans cette chapelle de l'hôpital Saint-Jean. Nous venions suivre le convoi funèbre des six premiers soldats morts dans nos hôpitaux; auprès du catafalque, nous trouvâmes une religieuse attentive,

recueillie, jeune, mais grave, comme si la pensée de la mort la prenait déjà tout entière. Depuis cette première cérémonie, nous l'avons revue plusieurs fois au même poste : elle faisait briller les petites flammes du luminaire, étendait les draps funèbres, déposait sur chaque cercueil l'étoffe tricolore, symbole de notre fierté et de nos espoirs; notre reconnaissance allait à cette Sœur, inconnue du Souvenir Français, qui minutieusement s'associait à notre tâche.

Et nous voici groupés aujourd'hui auprès de sa tombe ! Ses compagnes de religion, qui ont choisi la même vie et fait les mêmes vœux, connaissent dans l'intimité de leur âme les causes profondes de son dévouement et de son sacrifice, car elles comprennent le devoir comme elle et ont les mêmes immortelles espérances. Pour nous, Sociétaires du *Souvenir Français*, nous garderons pieusement la mémoire de celle qui veillait sur nos morts.



Que d'autres scènes dramatiques se sont passées dans le même hôpital, contrastant avec le cachet propre et soigné que lui donnait la mise à neuf toute récente des bâtiments! Depuis la fin d'août, le jour même de la fête de saint Augustin, patron de la communauté, les grands blessés de la région de Bapaume commençaient à affluer; il n'y avait que quelques majors. Avec les Sœurs et le personnel, MM. Vitel et Cornet, vicaires à Saint-Nicolas, aumôniers de l'hôpital, aidèrent aux soins matériels : ils déshabillèrent avec précaution les blessés, participèrent aux pansements, firent coucher dans des lits, aménagés en hâte dans toutes les salles, ces pauvres soldats qui n'en avaient guère vu depuis longtemps. Pendant ces jours d'angoisse, ils leur donnèrent, souvent jusqu'au milieu de la nuit, les soins spirituels qu'ils réclamaient tous, quelle que fût leur

origine; ils les assistèrent à leur dernière heure et se chargèrent, pour leur famille, de leur suprême adieu; ils en conduisirent beaucoup au grand cimetière, sous les obus, comme le fit par trois fois M. l'abbé Cornet, le dernier jour où ce cimetière, voisin des tranchées allemandes, fut ouvert.

Puis, aux jours du bombardement, c'est la ruée vers les caves de tous les blessés et malades, même les plus gravement atteints, réconfortés par la présence des aumôniers qu'ils aiment à voir prier avec eux. Trois soldats sont tués, avec une femme et une jeune fille; un autre jour, c'est encore un soldat et le chauffeur de l'établissement; les blessés, civils et militaires, dépassent la douzaine. Tout rentre dans le calme, provisoirement; mais le 30 octobre, des obus de gros calibre viennent atteindre l'hôpital militaire, qui a été précédemment... oublié.

Enfin, l'évacuation est décidée; il ne restera que quelques Sœurs, un concierge brave; les projectiles frapperont encore, mais dans le vide!



Depuis lors, une touchante cérémonie religieuse a rendu à l'hôpital, désert et dévasté, quelques heures de vie et de joie : la procession de la Fête-Dieu, pour toute la ville d'Arras.

A défaut de la procession de la Cathédrale qui ne put avoir lieu, la basilique étant ruinée, c'est celle de la paroisse de Saint-Nicolas-en-Cité qui permit aux Arrageois de témoigner, sans peur en face du péril toujours imminent, leur piété envers le Saint-Sacre-

ment. Elle fut organisée par M. le doyen Milléquant et son vicaire, M. l'abbé Cornet (1), avec le concours des excellentes Sœurs hospitalières de Saint-Jean, qui se surpassèrent pour la décoration; pendant le bombardement, elles étaient restées pieusement près du Saint-Sacrement, transporté le premier soir dans une humble cave retirée; elles voulurent offrir à Notre-Seigneur cette compensation, cette amende honorable.

Après la grand'messe, célébrée par M. le Doyen dans la chapelle, — préservée par miracle, — c'est dans les vastes cours de l'hôpital que s'est déployé, sous la présidence de M. le vicaire général Depotter, le gracieux cortège.

Le Saint-Sacrement, porté par M. le doyen Mocq, était précédé de la croix processionnelle, d'un groupe d'enfants de chœur et d'un délicieux essaim d'enfants aîlés, portant de superbes gerbes de roses, dont le sol lui-même était jonché. Puis venaient un chœur, formé par les prêtres-soldats, et le clergé de la ville, suivis par une foule de fidèles des quatre paroisses, d'officiers et de soldats.

Rien de plus poignant que cette procession, défilant dans les cours, jalonnée de décombres sur lesquels, — — symbole de prochaine résurrection, — les Sœurs hospitalières avaient semé des verdures et des fleurs.

Après les chants liturgiques, la bénédiction fut donnée à la foule, du haut d'un riche reposoir dressé sur le perron de l'hôpital militaire, bâti par Louis XIV pour douze cents malades, aujourd'hui ravagé par les obus teutons.

La procession rentra ensuite au chant du *Te Deum*,

(1) L'autre aumônier, M. l'abbé Vallière, avait péri victime d'un autre bombardement.

accompagnée par la plus formidable canonnade que jamais fidèles aient entendue.

§ 2. — *Les « ambulances de Monseigneur »*.

(A l'Institut Parisis. — Au Saint-Sacrement.)

Les « ambulances de Monseigneur », tel est le nom que le peuple d'Arras a attribué de suite, — dans son langage plein de respect et d'affection, et qui va droit au but, — aux deux Grands Séminaires qu'elle possédait au mois d'août 1914.

En effet, Monseigneur l'évêque les destina de suite aux blessés, et ils furent acceptés avec vive reconnaissance.

*
* *

Le premier, l'*Institut Parisis*, portait le nom, — tout un programme, — de l'illustre évêque de Langres et d'Arras, dont nous venons de célébrer le cinquantenaire (1). Il avait reçu ce nom officiel à l'époque où il avait fallu placer les Séminaires sous la protection de la loi de l'enseignement supérieur de 1875. Il venait de cesser, dans les prévisions de tous, d'être utilisé comme Grand Séminaire, aux récentes vacances de juillet.

La Croix-Rouge en fit un hôpital, d'au moins soixante lits, qu'elle adapta, sous la direction dévouée de

(1) Cette fête du souvenir et de la reconnaissance a eu lieu dans tout le diocèse, sous forme de prière funèbre. A Boulogne, Monseigneur présida l'office. Bientôt la *Vie*, publiée par M. le vicaire général Guillemant, sera un autre monument, impatiemment attendu.



(Cliché V. Leroy.)

CHAPELLE BOMBARDÉE DU SAINT-SACREMENT D'ARRAS

M. L. Viltart, à son affectation nouvelle. M. l'abbé Lemaître, directeur à l'Institut Parisis, y remplit avec beaucoup de zèle les fonctions spirituelles. Il y mourut quatorze ou quinze blessés.

Cette ambulance fut protégée en deux circonstances où les autres ne le furent guère : étant en dehors du centre de la ville, elle est la *seule*, sur une dizaine, qui n'ait pas été frappée au premier bombardement; elle le fut depuis lors, mais après l'évacuation. De plus, lorsque les Allemands vinrent enlever les blessés d'Arras, en septembre 1914, pour les transporter à Cambrai, ceux de l'Institut Parisis furent oubliés au moment du départ.

*
* *

La seconde ambulance, celle qui fut installée hâtivement, mais avec le plus grand soin, rue d'Amiens, devait recevoir, en septembre, le clergé du diocèse pour les retraites ecclésiastiques et, en octobre, le Séminaire de philosophie et celui de théologie : c'était l'ancien monastère des Bénédictines du Très Saint-Sacrement; Monseigneur l'avait déjà visité, quand il était évêque de Moulins, et avait consolé les quelques Sœurs qui, depuis les lois douloureuses, en étaient constituées les gardiennes; il ne se doutait pas alors du noble rôle que la Providence réservait bientôt à sa charité et à son initiative généreuse.

La récupération légale d'une très grande partie de l'immeuble, qu'elles avaient quitté pour l'exil, permit aux Bénédictines de rendre leur monastère à une destination sacrée, et à l'évêque d'Arras de l'acquérir en faveur de son clergé. Dans ces magnifiques locaux, —

jadis occupés par des religieux Trinitaires, puis par le pensionnat et la communauté dite du « Saint-Sacrement » (de la congrégation fondée au XVIIe siècle par la Mère Mechtilde), — la grande générosité du clergé diocésain, aidé par les fidèles, permit de tout installer largement et dignement; pendant un an, l'initiative de M. le vicaire général Hervin et l'activité de M. Lenglet, entrepreneur général, s'y employèrent avec autant de sollicitude que de goût, augmentant encore ou perfectionnant l'usage pratique des bâtiments.

Ajoutons-y la mise en état du parc et la réparation de la chapelle, — bijou d'architecture flamboyante, où le talent de l'architecte Grigny a semé les merveilles, depuis le clocher jusqu'à la nef et au sanctuaire, — et nous aurons donné, à tous ceux qui n'ont pas vu Arras avant la guerre, quelque idée de ce qui était l'un de ses joyaux.



Quand éclata la guerre, Mgr l'évêque l'offrit spontanément et généreusement; pour cette destination charitable, rien ne fut épargné et l'installation fut jugée parfaite, non seulement par les Français, mais par les majors allemands qui le réquisitionnèrent lors de leur passage à Arras, en septembre 1914.

Depuis lors, le Grand Séminaire resta affecté à cet usage. Tous les hôpitaux auxiliaires d'Arras furent fermés par l'autorité militaire. Le Séminaire fut réouvert quelques jours plus tard comme ambulance, et continua de fonctionner à ce titre.

D'autre part, les autres établissements charitables ayant dû être évacués à cause des bombardements,



(Cliché V. Leroy.)

INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DU SAINT-SACREMENT D'ARRAS

Sa Grandeur reçut tous les malheureux, blessés et malades de la ville, dans le seul Grand Séminaire.

Combien y sont morts, munis des secours de la religion! Combien surtout en sont sortis guéris, et profondément reconnaissants!

Voici d'ailleurs la statistique exacte pour les deux périodes (1) :

1° Hôpital auxiliaire n° 7 :

Blessés militaires	678
Soldats contusionnés ou éclopés, environ..	300

2° Ambulance (d'août au 25 décembre 1914).

Blessés militaires	1300
Blessés et malades civils..................	65
Maternité	5
Soldats éclopés, environ...................	300
Vieillards des deux sexes, environ.........	100

Au total, près de *deux mille huit cents* personnes ont été reçues et soignées, *en cinq mois*, dans les locaux du Grand Séminaire.

Avec la fin de l'année 1915, il n'est plus une ambulance, ni un Séminaire : il n'est plus qu'une ruine; nous allons voir dans quelles conditions.

*
* *

Quand une colonne allemande séjourna quelques jours dans Arras, au début de septembre 1914, elle fit son entrée par la rue d'Amiens; en la traversant solennellement, au chant de l'hymne bavarois, elle remarqua nécessairement ces bâtiments gothiques, ce clo

(1) Postérieurement, les admissions ont été très nombreuses, aux périodes de lutte active : en mai 1915, on reçut, en quelques jours, plus de 1.200 blessés.

cher, où le drapeau de la croix de Genève flottait imprudemment.

Laissons écouler un mois : sous la direction dévouée de M. le docteur Carpentier, — qu'Arras retrouve avec bonheur, — puis du major F..., les services fonctionnent très activement : le R. P. Lefebvre et M. l'abbé Maréchal, la R. Mère Bertine, supérieure générale des Augustines, avec l'assistance de religieuses de sa congrégation et de celle de la Providence, de Mme Taillandier, présidente de la Croix-Rouge, et de dames zélées de la même Société, s'y emploient jour et nuit.

Nous arrivons au premier bombardement du 6 octobre; il cause, dans l'ambulance, une mort et plusieurs blessures. Nous ne saurions mieux faire que de publier un extrait du Journal de Mme Colombel (1), qui y assiste sa mère, Mme Taillandier, veuve et mère de nos deux députés :

Dans ma salle, les hommes sont nerveux. Il y a parmi les blessés un artilleur pointeur. Il reconnaît le bruit des grosses pièces de siège et l'idée d'un bombardement les émeut. Le major B..., de Lille, vient pour faire les pansements. Le bruit des obus, qui commencent à pleuvoir sur la ville, nous assourdit. Il me dit : « Vous savez, ça va être pour nous, avant une heure. » Nous reprenons nos pansements. Il fallut ne rien laisser percer de notre émotion auprès des blessés, et je tenais à ce que tous mes pansements fussent méticuleusement faits, comme d'habitude. Le major B... me quitte pour aller aux renseignements. Je le rappelle toujours. Il rit : « Vous tenez absolument à ce que je meure ici ?... »

Nous trouvons que l'on devrait descendre nos blessés, car nous sommes contre le clocher, et cette cible merveilleuse pourrait bien nous faire crouler du

(1) *Bulletin de l'Association mutuelle des infirmières et de la Société de secours aux blessés militaires*, juin 1915.

premier à l'entresol. Je descends le demander au docteur C..., qui refuse. Alors je remonte. Il est environ 11 heures. On apprend que le centre d'Arras est déjà fortement abîmé. Alors le docteur C... veut risquer une dernière évacuation à pied : « Que tous ceux qui veulent partir s'en aillent à pied à Aubigny, à 12 kilomètres, route de Saint-Pol ! » Et il n'y a qu'un cri : « Je veux partir. » Ah ! l'horreur de cette évacuation ! Il y a un blessé à qui je viens de panser la cuisse traversée par deux plaies énormes en pourriture. Il se lève. On l'habille. Je le supplie de rester. Il préfère mourir sur la route que de tomber aux mains des Boches. Et ils partent, à genoux, sur les mains, ils roulent dans l'escalier. C'est une fuite lugubre, atroce à voir. Les uns prennent des chaises pour s'appuyer, d'autres des balais en guise de béquilles. Un homme, atteint d'une balle dans le ventre, que je soignais dans l'immobilité absolue, part en se traînant. Et ils partent émus, nous serrant la main. J'ai les yeux pleins de larmes, car je sais qu'une partie de ces malheureux va mourir sur la route. Ce fut un moment d'horreur que rien ne peut faire oublier.

Dans ma salle, il reste sept à huit blessés : cuisses brisées, fractures du bassin, poumons traversés, et mon brave Collaud, appelé « l'homme à l'œil ». Je supplie le docteur C... de les faire descendre; il refuse, protestant, avec raison du reste, qu'on ne peut les mouvoir sans risquer leur existence. On vient me trouver, on m'adjure de descendre aussitôt le repas servi... Lentement, comme à regret, nous descendons. Tout le monde est réuni en bas; on se concerte. Navrée, je dis mon chagrin de laisser ces hommes là-haut. Lucienne Paris, une enfant de quinze ans, est désolée de ne pouvoir mettre ses blessés à l'abri. Jean Paris déclare qu'il faut les sauver. Le docteur C... consent enfin. Nous remontons, Jean Paris, Gabrielle Paris, le major B..., ma belle-sœur Taillandier et moi. Au bas de l'escalier, contre le mur, les infirmiers nous regardent. Alors je crie : « Allons, les hommes ! vous monterez bien, puisque les femmes montent ! » Ils s'ébranlent et, d'un même élan, nous suivent. J'arrive près de Collaud : « Lève-toi; passe ton pantalon; descends; on bombarde,

vite! » Et lui : « Vous irez bien chercher une capote; je vais avoir froid. » M. l'abbé Lefebvre, qui est derrière moi, rit de l'idée.

J'arrive dans le sous-sol; à ce moment, comme je me penchais sur un blessé, une formidable détonation éclate, les vitres volent en éclats. On a l'impression que tout l'édifice s'écroule. Je suis couverte de briques et de plâtras. Une poussière aveuglante, et pourtant très lumineuse, nous couvre de toutes parts. Un morceau de verre m'érafle le visage et je sens que le sang coule. Les blessés hurlent. Alors, dominant le tumulte, l'abbé Gengembre crie : « Absolution générale! » Et tous, découverts ou à genoux, nous recevons cette suprême bénédiction; puis on continue le sauvetage de ceux qui sont encore en haut. La jeune Madeleine Bracq arrive couverte de plâtras. Elle était dans la salle A et, crâne, elle n'a pas lâché le blessé qu'elle tenait : elle a vingt ans! Dans cette même salle, où on venait de crier à tous de gagner les caves, se trouvaient aussi Mlle Wartelle, Mlle Gonsseaume et l'admirable Sœur Marie-Françoise. En bas, la cuisine se remplit de matelas et de blessés : on ne peut circuler sans enjamber les corps gisants. Sœur Marie, la cuisinière, tranquille sous les obus, continue avec calme à trotter menu pour achever la préparation de son dîner, comme si rien d'anormal ne se produisait. Et vous l'eussiez bien étonnée, en lui disant qu'elle était sublime de courage.

Le 27 mars 1915, le bombardement recommence; l'aumônier militaire coopère au transfert des blessés à la cave, et pendant ce temps sa chambre est dévastée par un obus; il y a un blessé.

Le soir du 23 juin, une horrible catastrophe éclate. Un témoin courageux, M. l'abbé Maréchal, la raconte en ces termes émus :

Vers 7 heures, on nous amène une femme, blessée devant notre porte. Au même moment une « marmite » tombe dans le jardin. Nous décidons de descendre dans

les boves nos blessés et malades. Au moment où, pour la deuxième fois, je remonte de la cave, une détonation épouvantable retentit. Une « marmite » était tombée sur l'aile droite des bâtiments (Séminaire). Traversant le mur du deuxième étage, elle défonce tout jusqu'au sous-sol où elle éclate.

Un certain nombre de personnes se trouvaient de ce côté. Quand ceux qui avaient pu fuir se comptèrent, il manquait Sœur Sainte-Jeanne, de l'ambulance, Sœur Véronique, de la cuisine, sa propre sœur qui l'aidait, M. Bizet, arpenteur-horloger, Louis Viart, dit Joseph, ouvrier très précieux pour la maison. Celui-ci a pu recevoir l'Extrême-Onction. Les autres avaient été tués sur le coup. De Sœur Véronique et de sa sœur, ensevelies sous les décombres, on n'a retrouvé que des chairs en lambeaux.

Quelques minutes plus tôt, au lieu de cinq victimes il y en aurait eu dix. C'était l'heure du souper... Avertis par la première bombe, qui avait fait voler en éclats les vitres de la cuisine, M. le vicaire général Depotter, Mlle Elise, sa sœur, M. le chanoine Gengembre, M. l'aumônier R... et votre serviteur s'étaient aussitôt retirés...

M. le chanoine Gengembre (1) fut néanmoins légèrement blessé, ainsi que MM. le médecin-major et le pharmacien de l'ambulance (celui-ci assez grièvement) et Sœur Sainte-Ursule.

Dès le lendemain, ont eu lieu les obsèques des malheureuses victimes... La cérémonie, qui s'est faite au milieu du fracas d'un nouveau bombardement, a été très courte : un simple *Libera* chanté dans le petit cloître, par un chœur de prêtres-soldats... Et ce fut tout; les cercueils sont restés là, attendant qu'une accalmie permît de les mettre en terre dans le jardin.

Quel spectacle de désolation dans ce beau séminaire! Ce ne sont partout que murs éventrés, planchers et plafonds traversés par les projectiles, un amas indescriptible de pierres et de plâtras. La magnifique chapelle n'a pas

(1) M. le chanoine Gengembre habitait le Séminaire, distinct de l'ambulance, avec M. le vicaire général Delattre. Le même jour, en se rendant à l'église Saint-Nicolas, M. le chanoine Milléquant fut aussi blessé, mais heureusement sans gravité.

été épargnée. Elle avait déjà sa voûte enfoncée; cette fois, une brèche importante a été ouverte dans le pourtour de l'autel.

Les dégâts devaient continuer; l'ambulance n'existait plus, mais il y avait la destruction de l'œuvre artistique à parfaire; l'artillerie allemande n'y manqua pas. Le 6 juillet 1915, la façade du monument a une plaie béante; le 14 juillet, un incendie partiel éclate; la chapelle perd une grande partie de son admirable mobilier. En octobre, les obus tombent de nouveau. Le 8 décembre, M. l'abbé Miseron annonce à Monseigneur que le clocher est atteint :

De 9 h. 1/2 à 2 heures, les Boches se sont acharnés sur votre Séminaire. Les coups se succédaient toutes les deux minutes environ. Presque tous les coups ont porté; à part quelques obus tombés dans le jardin, tous les autres ont atteint la chapelle, ou les bâtiments les plus proches. Le haut de la flèche est tombé (sur une hauteur de 7 à 8 mètres), vers 1 heure. Le reste de la flèche et la tour elle-même ne tiennent presque plus. La chapelle a beaucoup souffert. Les murs qui donnent sur le jardin sont en grande partie démolis. La voûte de la nef s'est effondrée jusqu'à l'endroit de la chaire. Les orgues n'existent plus. Les stalles sont recouvertes de pierres. Jusqu'ici le merveilleux maître-autel n'a presque pas souffert. La chaire a été bien protégée par les sacs de terre qui l'entouraient. Mais des brèches énormes ont été faites dans la toiture et dans beaucoup de murs. Les bâtiments les plus proches de la chapelle ont aussi beaucoup souffert (1).

Enfin, le 15 février 1916, une tempête achève l'œuvre des Allemands : le reste du clocher merveilleux, qui

(1) Dans les « *Cités meurtries; Arras* », M[lle] Wartelle, ambulancière citée à l'ordre du jour, témoin de la catastrophe, la raconte avec émotion, pp. 35-37. — Les photographies publiées dans cet album sont d'un réalisme navrant.

avait été frappé à la base, d'outre en outre, tombe sur la chapelle, écrase les voûtes, le dallage, les murs et les beaux cloîtres voisins!

*
* *

Un cri d'horreur et de désolation s'éleva dans tout le diocèse, et le clergé fut moins ému de la perte de ses dons que pénétré d'une douleur commune à son Pasteur et à lui-même. Mais il se dit en même temps : Ce que Mgr Parisis a pu et voulu faire, en reconstruisant une seconde fois son Petit Séminaire, après l'incendie, Mgr Lobbedey pourra et voudra le faire en restaurant une seconde fois le Grand Séminaire, après le bombardement.

C'est de ces sentiments que se fit l'interprète, en union avec tant d'autres, l'un des membres les plus éminents du clergé d'Artois, en offrant ses vœux à Monseigneur l'évêque :

Limoges, 24 décembre 1915.

Mon cher Parrain de Sacre,

En bon filleul, me voici avec des vœux plein le cœur, pour vous et pour votre chère Eglise d'Arras. Que Dieu vous aide et vous soutienne, pour continuer à porter, avec votre belle et noble vaillance, le poids des afflictions, chaque jour accumulées! Je suis bien avec vous, dans cette persévérante épreuve, et je ressens avec vous tous les coups. Avec vous, j'ai pleuré devant les ruines du Saint-Sacrement, de ce grand Séminaire que vous aviez fait si beau. Et voir disparaître ainsi, sous les coups d'hérétiques enragés, l'œuvre de si longs et si coûteux efforts, que c'est dur à vous, et à nous avec vous! Laissez-moi vous dire ma toute affectueuse sympathie, en vous embrassant cordialement.

† HECTOR-RAPHAEL, *év. de Limoges.*

Et, du fond de l'Ecosse, faisant écho à la voix à peine éteinte de Mère Thérèse de Jésus, l'ancienne Prieure des Bénédictines qui, — comme dans une vision, — avait entrevu une dernière fois son cher monastère restauré (1), la nouvelle Prieure, Mère Rose de l'Immaculée-Conception, écrivait de son côté à Mgr Lobbedey :

Une douleur commune rapproche les cœurs dans celui du divin Bon Pasteur, et c'est là, Monseigneur, qu'avec Vous nous pleurons sur les mêmes ruines et disons le même *Fiat*. Le cher monastère qui avait abrité, sinon notre vie entière, du moins, pour la plupart d'entre nous, notre enfance religieuse, cet asile bien restauré par Vous d'une manière digne de sa nouvelle destination, tombe sous les coups de l'ennemi, en ensevelissant Vos plus chères espérances. Que pouvons-nous souhaiter, en présence de tels déasatres, sinon que la main qui éprouve soit bientôt la main qui réédifie ?

§ 3. — *Autres ruines.*

Les exemples que nous venons de donner suffisent, et au delà, pour montrer, vu l'acharnement du tir sur des locaux protégés par les conventions internationales, que la barbarie des Allemands n'a pas été fortuite.

Pour les autres ambulances, nous pouvons nous en rapporter au témoignage de M. l'abbé Foulon (2), qui

(1) Les Bénédictines, chassées par la guerre de leur exil de Chièvres (Belgique), ont passé quelques heures à Arras en gagnant Dumfries (Ecosse), à la fin d'août 1914.

(2) *Arras sous les obus*, pp. 73-82.

a fait sur ce douloureux sujet une « enquête approfondie » et immédiate.

*
* *

Il faut toutefois ne pas laisser dans l'oubli les établissements d'instruction ou de charité qui, par la force des choses, avaient été, durant les mois d'août et de septembre 1914, transformés en ambulances et que les obus ont également frappés.

Tels sont l'*Ecole normale* (1) de garçons, ambulance des Femmes de France, et le *Collège* communal, où les blessés durent se réfugier dans les caves, ou fuir au loin, à pied, comme à l'ambulance du Saint-Sacrement.

L'obus de taube qui, plus tard, blessa M. Lacroix, président du tribunal, semble bien avoir été destiné au collège voisin.

Le *Collège de filles*, sans être à usage d'ambulance, n'a pas été épargné : l'ancien monastère des Ursulines, sa flèche et sa chapelle, autre chef-d'œuvre de Grigny, ont douloureusement partagé le sort de tous les monuments artésiens.

*
* *

L'*Institution Saint-Joseph* a reçu à l'improviste, au moment du premier bombardement, cent vingt blessés; les membres présents du corps professoral leur ont prodigué leurs soins. N'a-t-on pas vu aussi le Supérieur et des prêtres, ses confrères, recueillir, dans la rue, des soldats qu'un obus venait de massacrer, et, à un autre

(1) Au faubourg Ronville, l'*Ecole normale* des filles était le centre d'une grande ambulance; l'incendie, résultat du bombardement, força à l'évacuation.

jour, avant l'aube, plusieurs professeurs conduire en charrette au cimetière les morts auxquels ils voulaient éviter la crémation?

*
* *

Au *Pensionnat Jeanne-d'Arc*, la Croix-Rouge a installé une annexe; Mme Delobeau (1), directrice, et ses douze maîtresses, dix dames et anciennes élèves, deux Sœurs de Saint-Charles y soignèrent plus de cent cinquante blessés; des voisins charitables, MM. Devos père et fils, Legrand-Walle, Laurendon, Defèvre et l'un de ses adjoints, passèrent la nuit près des malades.

Le service fonctionna peu de temps, mais dans quelles conditions poignantes! D'abord il commença, du 1er au 12 septembre, sans caractère officiel, mais pour satisfaire aux supplications des conducteurs qui, venant des champs de bataille, ne pouvaient faire accueillir leurs précieux fardeaux dans les autres ambulances, plus que pleines; puis, du 27 septembre jusqu'au 7 octobre, il continua, même durant le bombardement; sous les bombes, les blessés furent placés dans les corridors mieux protégés et dans les caves.

Le service médical, à part la visite d'un aide-major, de temps en temps, fut assuré par M. le docteur Lancial et par M. le docteur Béasse, qui se prodiguèrent sans compter; M. Lancial, assisté de sa femme et de sa fille, opérait un blessé pendant que les obus pleuvaient autour du Pensionnat; M. Béasse renouvelait sans interruption les pansements provisoires des blessés, avec un dévouement doublement admirable chez un octogénaire.

(1) Nous remercions Mme Delobeau des notes qu'elle a bien voulu nous fournir, et que nous résumons ici.

M. le chanoine Mocq, doyen de Saint-Jean-Baptiste, multiplia sa sollicitude, de jour et de nuit, en la partageant entre son église et son pensionnat. Assisté de M. l'abbé Dhuin, son vicaire, il donna les secours de la religion aux blessés, qui les accueillirent avec une édification constante; M. l'abbé Dubar vint, une nuit, de l'Institution Saint-Joseph pour aider à entendre les confessions multipliées; un matin, à quatre heures, M. l'abbé Dhuin, poussé par une inspiration irrésistible, arriva juste à temps pour administrer les derniers Sacrements à un soldat, qui portait le scapulaire.

Le premier jour, un obus tomba sur un dortoir qui venait d'êter évacué; un autre, dans la cour, fusa sans éclater; le second jour, tombèrent trois obus. L'incendie qui, tout près, dévorait le quartier, en éprouvant si tristement les voisins que nous avons loués plus haut, menaça de s'étendre, par la place des Etats, vers le pensionnat; l'autorité militaire, avertie, fit enlever, par des voitures à bras, et transporter dans un train sanitaire les pauvres blessés qui ne pouvaient marcher; les autres s'étaient déjà échelonnés sur la route de Saint-Pol, en ces jours atroces.

Ce fut la fin de l'ambulance; en un mois, la vaillance et la charité de ceux et de celles qui s'y étaient dépensés s'étaient glorieusement, mais douloureusement, manifestées.

*
* *

L'ambulance du *Bon-Secours*, fort bien aménagée par M. le Dr Planque avant son départ forcé, reçut d'abord des éclopés français et belges, puis, à partir de la nuit du 27 août, des blessés que ramenaient du champ de bataille deux braves jeunes gens, Léon Barraut et Léon

Warin. Le service médical et chirurgical était assuré par M. le Dr Béhague, aidé par M. Latour, interne; les sœurs et les ambulancières de la Croix-Rouge donnèrent leurs soins à environ deux cents grands blessés et à une centaine d'autres. M. le chanoine Milléquant dirigeait le service religieux, qui fut très consolant. Plusieurs fois, Mgr l'évêque et M. le préfet vinrent encourager les Sœurs et les blessés. Une salle spéciale était réservée aux goumiers qui, pour des raisons rituelles, ne mangeaient que des animaux tués par eux, comme lapins, poules, etc...; leurs convictions religieuses étaient soigneusement respectées.

L'ambulance reçut par deux fois la visite assez inoffensive de majors allemands. Pendant le bombardement d'octobre, il fallut descendre les blessés dans les caves; on évacua alors l'ambulance, qui fut ensuite reconstituée avec le concours des religieuses qui restèrent à Arras. Soit à domicile, soit dans leurs caves, où les habitants se réfugiaient volontiers, deux Sœurs continuèrent et continuent toujours à soigner les habitants malades ou blessés.

C'est dans le jardin du couvent que fut enterré M. l'abbé Vallière, dont le cercueil lui-même fut ensuite bouleversé par un éclat d'obus. C'est là aussi qu'expira M. Dumont, que recueillit dans la nuit, au péril de sa propre vie, une Sœur qui entendit ses appels (1).

*
* *

L'*Institution des Sourds-Muets et jeunes Aveugles* a eu aussi son ambulance, selon le très vif désir des Filles

(1) D'après les notes de la R. Mère Supérieure.



CATHÉDRALE D'ARRAS APRÈS LE BOMBARDEMENT

(Extérieur — Transept)

de la charité qui la dirigent. Mais aux jours du péril, l'angoisse y fut double : d'un côté, soigner les blessés; d'autre part, veiller sur les malheureux, dépourvus d'un sens et par là plus exposés à ne pouvoir se protéger, même contre les dangers les plus graves et les plus immédiats! Le dévouement de tout le personnel et de M. l'aumônier Deschamps de Pas y pourvut.

Le deuxième jour du bombardement, un obus arriva sur un bâtiment (1) affecté aux pauvres aveugles, brisant [illegible] la façade extérieure, [illegible] l'infirmerie, sans que les [illegible] avec une Sœur, reçussent [illegible] l'atteinte.

Le troisième jour, un obus tomba sur le bâtiment des [illegible], occupé par les blessés; il ne causa que des dégâts matériels, ne touchant pas les deux Sœurs qui se trouvaient à quelques mètres de là. Vingt minutes après, une bombe incendiaire projetait à terre deux Sœurs, deux infirmiers, et éclatait à l'entrée de la salle des blessés. En une seconde, tous quatre furent relevés sans une égratignure; on avait retiré de ce même endroit, une heure auparavant, cinq blessés!

La protection divine se manifesta plus sensiblement encore à la salle des Concerts, local se trouvant sous la chapelle, et y abritant, depuis le bombardement, quatre-vingts personnes. Une dernière bombe [illegible] à la porte vitrée de cette salle [illegible] ment, en apercevant la [illegible] dant la détonation qui [illegible] Toutes tombèrent [illegible] Perpétuel Secours [illegible] la Vierge [illegible] à cette porte [illegible] contre l'obus [illegible] « Tu n'iras pas plus loin! » Aucune des [illegible] personnes n'avait été blessée et

(1) Récit de la Sœur C... et de M. l'aumônier.



CATHÉDRALE D'ARRAS APRÈS LE BOMBARDEMENT

([illegible])

de la charité qui la dirigent. Mais aux jours du péril, l'angoisse y fut double : d'un côté, soigner les blessés; d'autre part, veiller sur les malheureux, dépourvus d'un sens, et par là plus exposés à ne pouvoir se protéger, même contre les dangers les plus graves et les plus imminents! Le dévouement de tout le personnel et de M. l'aumônier Deschamps de Pas y pourvut.

Le deuxième jour du bombardement, un obus arriva sur un bâtiment (1) affecté aux garçons aveugles, faisant écrouler la façade extérieure, effondrer l'infirmerie, sans que les enfants, réunis au sous-sol avec une Sœur, reçussent une seule blessure.

Le troisième jour, un obus tomba sur le bâtiment des sourds-muets, occupé par les blessés; il ne causa que des dégâts matériels, ne touchant pas les deux Sœurs qui se trouvaient à quelques mètres de là. Vingt minutes après, une bombe incendiaire projetait à terre deux Sœurs, deux infirmiers, et éclatait à l'entrée de la salle des blessés. En une seconde, tous quatre furent relevés sans une égratignure; on avait retiré de ce même endroit, une heure auparavant, cinq blessés!

La protection divine se manifesta plus sensiblement encore à la Salle des Concerts, local se trouvant sous la chapelle, et y abritant, depuis le bombardement, quatre-vingts personnes. Une deuxième bombe incendiaire tomba à la porte vitrée de cette salle. Ce fut un instant d'effarement, en apercevant la traînée de flammes et en entendant la détonation qui l'accompagnait; dans un élan de confiance, toutes tombèrent à genoux, en récitant le *Souvenez-vous* et l'invocation à Notre-Dame du Perpétuel-Secours. Un cadre, renfermant l'image de la Vierge invoquée sous ce vocable, placé au-dessus de cette porte, *une demi-heure auparavant*, se retourna de lui-même, face contre l'obus, comme pour lui dire : « Tu n'iras pas plus loin! » Aucune des quatre-vingts personnes n'avait été blessée et

(1) Récit de la Sœur C... et de M. l'aumônier.

n'avait reçu d'égratignure, même des éclats de vitres brisées. Avec quels sentiments d'amour et de reconnaissance les enfants, unies à nos sœurs, remercièrent la sainte Vierge !

Bientôt un autre fléau nous menaça : l'incendie. Des médailles miraculeuses furent jetées dans le foyer, rue de Lolliette, qui nous touchait de près. Avec d'autres personnes, les Sœurs, les enfants, sous la direction de notre aumônier, firent la chaîne et parvinrent à éteindre l'incendie en partie.

Des matelas furent descendus dans les sous-sols, et c'est là que, pendant trois semaines, Sœurs et enfants essayèrent de prendre un peu de repos; leur sommeil était troublé à chaque instant par les canons et les mitrailleuses, et on ramassait des balles ennemies jusque dans la cour.

Le 21 octobre, après la chute du beffroi, le bombardement reprit de 2 heures à 6 heures; nous croyions notre dernière heure venue. Les bras en croix, nous suppliâmes le bon Dieu d'avoir pitié de nous, lui offrant notre vie, s'il la désirait. A chaque obus, nous n'osions regarder ni à droite, ni à gauche, croyant voir nos bâtiments s'écrouler. Des bombes tombèrent sur nos toitures, dans les cours; nous ramassâmes des éclats d'obus pesant jusqu'à neuf kilos, n'ayant pas défoncé la terre; mais nous fûmes, tous et toutes, épargnés.



Près de l'institution des Sourds-Muets, se trouve l'*Hospice* communal *des Vieillards*. Les bons vieux et les bonnes vieilles y sont sous la direction des Sœurs Augustines; M. l'aumônier de La Forest y entretint, pendant le premier bombardement qui les épargna, une confiance toute surnaturelle. Il n'y avait pas là de blessés, mais des malades et des infirmes, aussi dignes de pitié (1).

(1) Cette remarque s'applique à bien d'autres établissements religieux, — charitables ou contemplatifs, — que les Allemands, con-

Une partie de l'établissement, les hommes plus valides, avait été évacuée à l'ancienne Chartreuse de Neuville, quand survint, le vendredi 30 octobre 1914, à 7 h. 1/2 du matin, la plus terrible catastrophe qui ait ensanglanté Arras.

M. le vicaire général Guillemant en a donné ce récit :

Une nouvelle détonation : c'est l'Hospice des Vieillards qui est atteint. Les pauvres vieilles, qui devaient quitter Arras prochainement, se trouvaient réunies au premier étage. Elles sont projetées, avec le plancher, les meubles et les lits, au rez-de-chaussée, habité lui-même. C'est une confusion inexprimable, un nuage de plâtre, des cris, du sang. Quand on peut se reconnaître dans ce chaos, il y a trente mortes et dix-sept blessées, méconnaissables. La Sœur Saint-Pierre, très maltraitée elle-même, blessée à la jambe et au bras, est emmenée à la maison-mère. L'aumônier, M. de la Forest, se prodigue avec une courageuse abnégation. Le spectacle est indescriptible (1).

Monseigneur ne peut laisser les victimes sans consolation. Dès qu'une accalmie se fait, il va, à travers les ruines, dans un silence de nécropole, porter un peu de réconfort aux Sœurs désemparées et organiser les premiers secours.

C'était le jour où, de toute l'année, la sortie fut le plus périlleuse. Deux obus éclatèrent à dix mètres de nous. Un instant, au début de la route, on faillit reculer; mais c'était un devoir; on alla jusqu'au bout.

naissant antérieurement la ville, et la survolant fréquemment par des taubes, n'ont pas épargnés parce qu'ils ne l'ont pas voulu : leur emplacement était connu, et leur surface considérable. Tels sont les orphelinats du P. Halluin, de Saint-Charles, de Sainte-Agnès (où périt une Sœur), et le Bon-Pasteur, qui fut criblé d'obus et où périt une « Madeleine ». Il en est de même pour les monastères des Clarisses, de la Providence, des Chariottes, des Augustines, etc.

(1) Les lettres de sympathie et de félicitations, adressées par Monseigneur à M. de la Forest et à la Supérieure générale des Augustines, donnent le récit navrant des funérailles, plus haut, pp. 23-24.

Monseigneur fut consolateur et père; mais, quand il sortit de l'hospice, dans la rue déserte, il éclata en sanglots. Il alla prier, de là, dans les décombres, au pied du Calvaire de la cathédrale :

O Crux! Ave, Spes unica!...
Piis adauge gratiam,
REISQUE DELE CRIMINA.

CHAPITRE III

Monuments détruits

§ 1er. — *Le beffroi et l'hôtel de ville.*

« Au regard de nos ennemis, pour qu'une nation soit asservie, il faut qu'elle n'ait plus d'histoire vivante, plus de passé visible! Il faut qu'elle soit mortellement atteinte, et dans les édifices où elle priait : cathédrales, églises, chapelles; et dans ceux où elle étudiait : collèges et séminaires; et dans ceux qui symbolisaient ses libertés : hôtels de ville, beffrois, clochers et carillons! Il faut vaincre les morts dans les chefs-d'œuvre qu'ils ont créés, et les vivants dans les biens qu'ils possèdent! Après avoir renversé les pierres, il faut chasser ceux qui y trouvaient un abri. »

C'est en ces termes que Mgr Lobbedey dépeignait à Paris, à la Société des Conférences (1), la mentalité germanique et ses conséquences. Abaisser, attrister, effrayer notre chère petite patrie et, en elle, la grande, tel est le but poursuivi, mais non atteint. Nos ennemis

(1) *Revue hebdomadaire*, 11 mars 1916, p. 146.

ont bien plutôt réussi à nous rendre plus fiers de notre passé et à mieux faire mesurer la grandeur et la splendeur de nos monuments communaux, quand nous n'avons plus vu que leurs cendres.

* * *

L'érudition et la bienveillance de M. A. Lavoine, chef de bureau aux Archives départementales, nous permettent de résumer, d'après son récent opuscule, — presque ignoré, parce qu'il parut l'été dernier à Arras, — les brillantes origines du Beffroi et de l'Hôtel de ville, avec les noms peu connus des modestes artistes qui les ont édifiés :

Nos ancêtres, jaloux de symboliser par un monument, semblable à ceux de quelques villes des Pays-Bas, leurs franchises communales, décidèrent la construction d'un beffroi. Par suite des guerres dont l'Artois était le théâtre permanent, la construction de l'imposante tour fut l'œuvre de près d'un siècle.

Dès l'an 1463, le soubassement était commencé, et en 1468, une assemblée plénière des échevins et de la bourgeoisie en décida la continuation. Une autre délibération, en date du 23 juin 1473, pour trouver les ressources financières, ordonna la vente du métal des cloches en magasin et vota de plus une somme de cent écus. On affecta également aux travaux les recettes provenant des admissions à la bourgeoisie. Lorsque, en 1499, Philippe d'Autriche, père de Charles-Quint, fit sa « joyeuse entrée » à Arras, les travaux étaient arrivés aux abat-vents et, avec un « carpentaige », on put y installer la banclocque et la « mettre à volée », en signe d'allégresse.



En l'an 1501, une assemblée de la bourgeoisie et des notables résolut de construire, à côté du beffroi, la nou-

velle « Maison de ville », sur la Petite Place, et la première assemblée échevinale eut lieu dans l'Hôtel de Ville, en l'année 1517. Bientôt, on reconnut l'insuffisance de la nouvelle halle échevinale et, « sur les devises et portraictures de Mahieu Martin, machon », on ajouta un bâtiment parallèlement à la rue Vinocq, aujourd'hui rue Jacques-Le-Caron.

Les travaux du beffroi subirent un temps d'arrêt durant les guerres de Charles le Téméraire et de Louis XI; mais ils furent repris en 1499 (1). Ce fut l'architecte de l'abbaye de Marchiennes, Jacques Le Caron, qui eut la gloire de l'achever. Ses plans, examinés par douze maîtres-maçons, en présence du magistrat et du lieutenant du Gouverneur, reçurent l'approbation générale. Les travaux furent menés avec activité, et le maître des œuvres de Marchiennes termina le beffroi en 1554, par le lion héraldique, en cuivre martelé.

L'inscription suivante en commémorait l'inauguration :

L'an mil cincq cens cincquante-quatre
Par ung second jour de juillet,
Jenan Delamotte et Pierre Goulattre
Firent en ce lieu le premier guet.
Estant nouveau le Beffroi faict
Par ung nommé Jacques Caron,
Maistre en cest art, ung des parfaicts,
Car il avait ung grand renom.

(1) Parmi les beffrois célèbres, celui qui est le plus voisin du nôtre, par la silhouette générale, est celui d'Audenarde, dont un habile moulage a servi d'édifice représentant la Belgique à l'Exposition universelle de 1900, à Paris, dans la rue des Nations. Le Beffroi d'Audenarde a été bâti par deux architectes flamands, Van Prade et de Ronde, de 1525 à 1529 (en quatre ans seulement, au moment où le nôtre était déjà en pleine réalisation). — Malgré son élégante façade, son perron, sa couronne analogue à la nôtre, son heureux état de conservation et d'entretien, il paraît frêle, un peu bas, perdu dans l'immensité d'une place plantée d'arbres : il la termine, plutôt qu'il ne la couronne. Ceci soit dit, sans vouloir amoindrir ni dénigrer les richesses artistiques de nos vaillants amis, et sans oublier que récemment ce beffroi abrita le premier drapeau pris aux Allemands. — Ce qui met notre beffroi au-dessus de tant d'autres, c'est d'abord qu'il sert de tête à un corps d'édifice communal dont la colonnade, la façade avec ses arcades, ses niches et ses rosaces, les lucarnes en quinconce de son toit, formant une harmonie parfaite, entre elles et par rapport à lui. De plus, destiné à des usages civils, le beffroi d'Arras est un des

*
* *

Le Beffroi, de style gothique, fut construit, partie en grès sur une base carrée d'environ 35 mètres de hauteur, partie en pierre de Pronville. Il est divisé en trois étages, coupés chacun par une galerie ajourée (1) et se termine par la logette du guet, surmontée d'une couronne (2) et du lion dressé, qui figure dans les armes de la ville, s'appuyant sur une hampe soutenant un soleil d'or. Les angles, jusqu'à la première galerie, sont arc-boutés par des contreforts hardis, terminés par des pinacles ornés d'animaux et de crosses végétales. Au-dessous de la première galerie, le Beffroi est percé de deux fenêtres ogivales, à meneaux délicats.

Les masses en sont si bien distribuées pour les effets d'ombre et de lumière, que l'ensemble forme une svelte et majestueuse pyramide.

*
* *

En 1572, sur le « pourtraict et patron » qu'en donna Me Mathias Tesson, on fit de nouveaux agrandissements

meilleurs spécimens de l'architecture *civile* gothique se survivant au milieu du XVIe siècle (N. D. L. R. D'après la *Croix du P.- D.- C.*, 1er novembre 1914.)

(1) Entre la première et la seconde galerie, une horloge gigantesque aux quatre cadrans, bien adaptée aux lignes architecturales, a annoncé l'heure, depuis 1571 jusqu'au 7 octobre 1914. Un carillon, moins brillant d'ailleurs que celui des villes de Flandre, jouait un air local (*Jacqueline et Colas*) et *Fra Diavolo*, à l'heure et à la demie; aux grandes fêtes, civiles, militaires, religieuses, le carillonneur, à poings fermés et à coups de pédales, jouait des airs populaires, adaptés à la circonstance (N. D. L. R.)

(2) Cette couronne est vraiment un couronnement original et presque génial, qui est quasi unique dans l'art gothique : le mouvement qui lance le beffroi vers le ciel n'est pas produit par un seul élan, comme dans les flèches : sans soubresauts, le beffroi escalade l'espace par les bonds progressifs des étages, limités par les galeries; il va, en s'amincissant, jusqu'au sommet. Et comme, à cette couronne, il faut une sorte d'aigrette, l'imagination de Jacques Le Caron l'a trouvée dans une adaptation locale de l'art héraldique : le lion du blason artésien, de l'Artois et de la Bourgogne, debout et dressé vers le ciel. Nous sommes loin de la lourde coiffe, le clocher *bulbeux*, des régions austro-allemandes! (N. D. L. R., d'après la *Croix du Pas-de-Calais*, du 1er novembre 1914 : « *Pauvre beffroi*! »)

à l'Hôtel de Ville. C'est alors aussi que le pavillon, à gauche, sur la Petite Place, s'enrichit de ciselures et de colonnes torses et s'embellit d'un escalier à deux rampes surmonté de l'élégant campanile, que le goût décadent du XVIIIe siècle fit supprimer. C'est en l'année 1756 que fut mutilé ce pavillon, pouvant rivaliser par sa richesse sculpturale avec nos plus beaux palais de la Renaissance (1).

A la Révolution, son artistique couronne de pierre offusqua les farouches sans-culottes, qui y voyaient un emblème séditieux. Pour les calmer, le maire Hacot la fit couvrir d'une calotte de plomb; c'est ainsi qu'elle fut préservée du marteau démolisseur.

*
* *

L'offensive contre le beffroi et l'hôtel de ville s'est réalisée par les bombes allemandes, — à défaut de soldats, tenus à distance par nos troupes héroïques, — en deux vagues.

I. — Le premier bombardement les visait avant tout le reste; le 7 octobre 1914, des obus incendiaires atteignirent un coin du quartier. Dans les conditions désastreuses que nous avons déjà décrites, à droite, à gauche, selon toutes les directions, l'hôtel de ville, entouré de feu, commence à flamber. Les toits s'effondrent; les splendides salons gothiques, avec leur riche mobilier de chêne, les lambris, les étoffes se mettent à brûler, tandis que se brisent les lustres, qu'éclatent les glaces; les bureaux administratifs (2), avec leur

(1) Léon Palustre l'a étudié, dans la *Renaissance en France*, à côté du Bailliage d'Aire-sur-la-Lys.

(2) Les archives communales d'Arras ont été heureusement sauvées à ce moment, ou préservées ensuite. Le premier sauvetage, opéré sous les obus, par M. Lavoine, chef de bureau des Archives départementales, avec le concours de ses deux employés, de MM. Morel et Bras, d'un officier et d'un sous-officier du ...e d'infanterie, a mis en sûreté, surtout au Palais Soubise, à Paris, les collections de documents suivantes : cartulaires, chartes et privilèges, exemptions,

matériel inflammable, attisent le feu; par derrière, les hautes flammes, léchant le beffroi, accroissent l'effet des obus lancés à l'envi sur le clocher; dans la nuit, c'est d'une horreur sublime, inoubliable, telle que les peintres y ont cherché, depuis lors, des inspirations, telle que la ville entière, dont beaucoup d'habitants s'enfuient vers Saint-Pol, éclairés par les lueurs du brasier aux âcres senteurs, en frémit de douleur et de patriotique indignation.

C'était notre gloire, dit un journal local, le *Courrier*, reproduit par la *Croix du Pas-de-Calais* du 30 octobre 1914 (« Deuils et ruines »). Nous étions justement fiers de notre beffroi, qui rappelle la flèche élancée de Notre-Dame d'Anvers.

A la fin de l'époque gothique, on mit un siècle à l'édifier. La Renaissance et l'époque contemporaine y ont ajouté leur note, et nos graveurs locaux, Boutry et Mayeur, en ont immortalisé la silhouette.

Au cours des siècles, dans les salles luxueuses du Palais qui remplaçait l'ancienne Halle aux cuirs, que de délibérations, de fêtes, d'actes solennels, pendant les longues périodes de prospérité commerciale et de paix! Que de drames, à l'heure de la guerre, civile ou étrangère! —

constitutions, etc.; registres mémoriaux (1354-1790), très précieux pour les annales de la ville; registres à l'enregistrement des nouveaux bourgeois (1422-1790); registres des commis aux honneurs (XVIe-XVIIIe siècles); comptes communaux; comptes des commis aux ouvrages (XVe-XVIIIe siècles); liasses concernant les affaires militaires; registres et liasses concernant la justice et la police, le culte, l'assistance, les corporations. — Il n'a été incendié que quelques registres aux impositions et aux audiences, épaves du fonds ancien de la Cité d'Arras, avant sa réunion à la ville, en 1749. Un sauvetage postérieur, en décembre, a mis à l'abri environ 160 registres d'état-civil des anciennes paroisses (XVIe-XVIIIe siècles). — Les treize fonds historiques des hospices d'Arras (XIIIe-XVIIIe siècles) ont été aussi sauvés, dans l'hôpital Saint-Jean. — Cette note, due à l'obligeance de M. Lavoine, montre l'importance de ce double sauvetage, auquel s'ajoute celui, beaucoup plus considérable, des Archives départementales. (Voir plus loin, pp. 257-258.)

Tout cela s'en est allé en décombres, en brasiers et en fumée, durant une nuit d'atroce angoisse, qui nous ramène au temps des Impériaux.

Ce ne sont pas seulement les trous béants du Beffroi et les façades-squelettes de l'Hôtel de Ville qui fendent l'âme : tout autour d'eux, la double ceinture des Places formait une parure unique de cent cinquante-cinq maisons, appuyées sur trois cent quarante-cinq colonnes de grès, soutenues sur leurs galeries couvertes, régulièrement ornées des mêmes pignons arrondis à volutes, dans le goût de la Renaissance flamande. Et une troisième place récente, si elle n'avait pas le même cachet, faisait cependant valoir, par son cadre, les façades variées du palais communal et la sveltesse du clocher de soixante-quinze mètres.

Sur ces Places, que de maisons détruites, éventrées, bouleversées, écornées ! Sur ce qui fut la troisième, des monceaux de moëllons et de briques, quelques murs branlants, rien de plus. On ne reconnaît même pas les limites des maisons. Et le désastre, causé par le fer et le feu, a anéanti aveuglément tout l'îlot entre quatre rues et au delà : hôtels privés et maisons de commerce, où vivaient et prospéraient, de génération en génération, d'honorables familles; la guerre en quelques heures a détruit plus d'un siècle de pacifique labeur.

Une femme du peuple me disait en pleurant : « C'est Pompéi ! » Elle n'exagérait en rien, pour le quartier de l'Hôtel-de-Ville, qui a été le plus atteint; mais il y a cette différence capitale que Pompéi, noyé sous la cendre et la lave, fut la victime de la nature inconsciente, et qu'Arras bombardé fut celle des hommes.

II. — Le beffroi, quoique blessé, restait debout, et son lion semblait menacer les aigles allemandes. Dans la matinée du 21 octobre, le crime fut achevé; on a prétendu que les artilleurs voulurent offrir ce haut spécimen de leur adresse au Kaiser qui, de Mercatel, aurait contemplé ce spectacle; rien n'est impossible. Les plus

gros obus furent dirigés, à coups redoublés, à partir de 10 h. 1/2 du matin, vers le beffroi; avec ses cloches sonnant d'elles-mêmes une dernière fois l'alarme dans la tour ébranlée, avec son lion meurtri, séparé de son soleil d'or, précipité de soixante-quinze mètres sur le sol, il s'affaissa sur lui-même, ou s'abattit sur les ruines de l'hôtel de ville et sur la place.

Il était 11 h. 20, et c'est le soixante-neuvième obus qui décida cette grande victoire!



Aux monticules des Places, — qui se dégageaient un peu, grâce au fonctionnement d'un Decauville, — vient donc s'ajouter une montagne croulante. La tour dénudée, informe, base du beffroi, — ayant encore vingt à vingt-cinq mètres de hauteur, — continue de dresser sa « gresserie », que cachait et vêtissait jusqu'à ces derniers temps la façade du Palais communal, parure de dentelles. A gauche, deux colonnes superposées; c'est tout ce qui reste du pavillon Renaissance.

Au bas de la montagne, le lion de fer est couché sur le dos, face à l'ennemi; ses griffes sont encore intactes et crispées; le soleil d'or de la girouette, qui étincelait sur toute la contrée, gît près de lui; un peu plus loin, des éclats de bronze; ce ne sont pas des bombes, ils ont la forme caractéristique, évasée et basse, de la cloche d'alarme.

On attendit, avant de toucher aux décombres, l'arrivée d'un architecte de Paris. Nous, Artésiens, à quelque génération que nous appartenions, nous vivrons,

en face de ces ruines, de souvenirs et, quand même, d'espérance.

*
* *

« Espérance? » Ce mot n'est-il pas trop hardi? Pour le prononcer avec assurance, nous avons besoin de nous appuyer sur l'exposé des vicissitudes du Beffroi et de l'Hôtel de ville, au XIXe siècle, telles que les a aussi recherchées et publiées M. Lavoine :

La pierre du pays, employée pour la construction du Beffroi, n'était pas capable de résister très longtemps aux frimas du Nord; aussi, en 1833, la partie supérieure menaçait ruine. On démonta la couronne, la chambre du guet, les galeries et les huit pinacles du deuxième octogone; mais il fallut descendre jusqu'aux abat-vents. On reconnut alors la nécessité de reconstruire, sur une hauteur de quarante mètres. Parmi les riches archives de l'hôtel de ville, échappées par miracle aux bombes incendiaires, nous retrouvons la superbe affiche pour l'adjudication, en 1839, des travaux, avec un dessin en élévation des quarante mètres à reconstruire, signé par notre artiste local, Constant Dutilleux, l'ami et l'élève de Corot (1).

Le devis, vrai modèle du genre, dressé par Traxler, qui fut à la hauteur de sa mission, s'élevait à la somme globale de 237.000 francs. Les travaux furent menés à bonne fin, dans un court délai. En effet, *la première pierre ayant*

(1) Des hommes compétents et dévoués composèrent la Commission de surveillance du projet : le colonel du génie Répécaud, l'architecte départemental Epellet, le célèbre ingénieur-inventeur Halette, l'ingénieur Crespel-Dellisse, créateur de l'industrie sucrière en France, Renard-Rohart, l'architecte Traxler. L'entrepreneur chargé de cette importante reconstruction fut Hippolyte Lantoine, et le sculpteur dont le ciseau fleurit nore beffroi fut le statuaire Louis Bougron, de Lille, dont les œuvres eurent les honneurs du Louvre et qui fut, durant deux ans, professeur de l'Ecole de modelure d'Arras. Ses honoraires ne s'élevèrent qu'à la somme de 13.375 fr. 50.

été posée en 1839, par le cardinal de la Tour d'Auvergne, le gros œuvre était terminé le 18 juin 1840.

Un tiers de siècle plus tard, eut lieu une autre restauration partielle. Il s'agissait de reconstruire deux clochetons, des galeries et des fragments de corniches, le tout en pierre de Vergelay. Le devis, soigneusement dressé par l'architecte Bourgois, montait à la somme de 8.000 fr., non compris l'échafaudage évalué à celle de 3.280 francs. Enfin, dans le cours des dernières années, le beffroi fut de nouveau restauré avec un grand soin par le service des Monuments historiques.

Quant à l'Hôtel de Ville proprement dit, l'aile droite (côté des rues de la Braderie et des Trois-Visages) fut construite de 1864 à 1866, sur le terrain des anciennes boucheries et des maisons expropriées.

La lecture de ces détails étonnera sans doute un certain nombre de nos compatriotes; mais aussi elle les réconfortera. La reconstruction récente de la moitié du beffroi, la construction, plus récente encore, d'une bonne partie de l'hôtel de ville ne sont évidemment pas de nature à diminuer la portée de l'affront qui était la grande pensée tudesque : c'est notre histoire séculaire qu'ils ont visée, lorsqu'ils ont frappé des monuments soumis, comme tous les nôtres et tous les leurs, à des restaurations fatales et successives.

Mais notre pensée, en citant ces chiffres, porte plus loin : elle veut montrer, par un exemple moderne et choisi sur place, comment, en quelques années, — et avec des capitaux que devra bien nous fournir la main qui a peut-être gaspillé furieusement davantage pour nous bombarder, — le labeur de la restauration est réalisable.

Elle se fera, cette restauration, parce qu'elle doit se faire; selon les avis des hommes « compétents et dévoués », — et déjà André Michel leur a tracé la voie,

— selon les exemples de la Belgique, si intelligente dans la protection et le développement des arts, nous verrons se relever les monuments glorieux de notre passé dans l'unité de leur style primitif; et autour d'eux se reformera, ample et variée, mais conforme au plan d'ensemble qui fera encore leur charme, la ceinture de nos trois places, qu'animera l'activité de notre commerce, local et national. Tous les Artésiens, dans leur exil momentané, vivent de cet espoir; la France ne saurait abandonner, parce qu'ils ont été malheureux, ses fils aimants et dévoués.

§ 2. — *Le Palais Saint-Vaast.*

Ce nom s'applique à l'ancienne abbaye bénédictine des moines de Saint-Vaast, dont il n'y a pas lieu de retracer ici la glorieuse histoire.

Reconstruite au XVIIIe siècle, elle forme tout un quartier de ville, entouré d'un côté par un parc, d'un autre côté par une ceinture de murailles, et dominé par l'immense « chapelle » des moines, qui a été terminée seulement vers le premier tiers du XIXe siècle, pour servir de cathédrale.

Avec son enceinte considérable et la majesté simple de ses bâtiments campés sur une hauteur, elle pouvait, — sauf le site, — être comparée à l'abbaye d'Einsiedeln ou à celle du Mont-Cassin; de très loin, elle frappait par sa masse, comme le beffroi par son élégance.

Approximativement, le Palais a la forme d'un H gigantesque, de deux cent vingt mètres de longueur et

de quatre-vingts mètres de largeur, avec trois étages. L'aile principale, sur le parc, était autrefois destinée aux services généraux; dans son ampleur, elle comprenait, il y a un an encore, le dépôt des Archives départementales, l'admirable vaisseau, de quarante-cinq mètres (1), de la bibliothèque des moines, — devenue bibliothèque communale, — et le Musée; en retour, sur la place de la Madeleine, d'un côté de la cour d'honneur, le Musée et des sociétés savantes occupaient des locaux réservés; au milieu, le Salon italien s'ouvrait, avec le Musée de peintures anciennes; de l'autre côté, jusqu'à l'époque de la Séparation, les appartements de l'Abbé étaient devenus le Palais épiscopal et, vers le fond, les cloîtres majestueux et les modestes cellules des moines avaient abrité de nombreuses générations de lévites, tout le futur clergé du diocèse.

*
* *

Que ce magnifique ensemble de bâtiments très résistants, — dont la toiture venait d'être restaurée et les fenêtres grillagées, par précaution, — ait pu être détruit en deux jours et totalement, cela paraîtra encore plus invraisemblable qu'atroce, même en laissant de côté les antécédents de 1870 et l'anéantissement de la bibliothèque de Strasbourg.

L'incendie prémédité, que rien évidemment ne justifiait ni n'excusait, commence dans l'après-midi du

(1) C'est dans ce vaisseau, richement lambrissé et parqueté, que furent donnés de magnifiques banquets, au passage des chefs de l'Etat; s'il n'avait pas la commodité des bibliothèques récentes, il était, avec sa galerie, un merveilleux trésor de manuscrits et de livres; aux riches collections ecclésiastiques des moines, — restées en place, — s'ajoutaient les libéralités constantes de l'Etat et de la ville.

5 juillet 1915; des obus spéciaux pleuvent, non seulement sur les bâtiments, mais en odieux « tirs de barrage », sur les environs, afin de décourager ou de tuer les sauveteurs. Des greniers percés et brûlés, le feu gagne de proche en proche, serpente d'aile en aile, descend d'étage en étage, n'épargne pas même les caves centrales (1), et anéantit, dans les journées et les nuits du 5 au 7 juillet, la totalité des bâtiments. « Du majestueux édifice, écrit M. le vicaire général Guillemant, que la Révolution avait respecté et qui semblait défier les siècles, il ne reste que des murs calcinés! »

*
* *

Des *bâtiments*, arrivons aux *collections*.

Pour certaines d'entre elles, — documents originaux et uniques, — celles des Archives départementales, le courage civique de quelques personnes les a sauvées, contrairement à ce que l'on a cru d'abord.

M. l'archiviste Flament était mobilisé; deux fois blessé, décoré de la croix de guerre et de la Légion d'honneur, promu capitaine, c'est sur le front qu'il remplissait brillamment son devoir. Mais son personnel, M. Lavoine, chef de bureau, MM. Brunel, Louis et Emile Domart, purent, avec autant de sang-froid que de dévouement, — assistés par une escouade de territoriaux envoyés obligeamment par le colonel Scherbeck, — descendre dans les caves de l'aile orientale du Palais Saint-Vaast les plus précieuses (2) des archi-

(1) Elles avaient cependant, avec leurs murailles de grès et leurs voûtes, paru assez solides pour qu'on y installât la poste, dans un quartier un peu plus abrité, après le premier bombardement de 1914.

(2) Les historiens seront sans doute heureux de trouver ici, d'après le *Rapport annuel* de M. l'archiviste, inséré dans le volume des dé-

ves anciennes et les plus consultés des documents modernes; on sauva également toute la bibliothèque d'histoire locale des Archives, le fonds Victor Barbier, en cours d'inventaire, et 1.851 registres d'état civil, délibérations et arrêtés, déposés dans les dernières années par 116 communes.

La perte, causée par l'incendie, fut donc limitée au fonds d'Archives laissé dans le déambulatoire d'hiver et dans les salles du premier étage; mais tout le reste, sous la direction de M. Flament, a été ensuite nuitamment transféré, dans un train entier, aux Archives nationales, à Paris.

*
* *

Les autres trésors, conservés dans les autres parties

libérations du Conseil général du Pas-de-Calais (session de septembre 1915), la nomenclature sommaire des innombrables et précieux documents transportés à Paris ou ailleurs, après le sauvetage :

Série A. — Tout le « Trésor des chartes d'Artois » (environ 26.000 chartes et documents avec nombreux sceaux XIIe-XIVe s.).

Série B. — Conseil provincial d'Artois : reg. aux commissions, provisions, sentences de noblesse, etc. (XVIe-XVIIIe s.); liasses concernant la constitution, les privilèges et l'organisation du Conseil d'Artois (XVIe-XVIIe s.); la tenue des assemblées bailliagères et les cahiers de doléances en 1789; les reg. aux dénombrements des fiefs tenus du Domaine. Fonds des amirautés de Boulogne et de Calais : registres et liasses concernant les officiers, maîtres de navires, garde-côtes, rapports des capitaines; procès, échouements, corsaires, jugements de prises, etc. (XVIIe-XVIIIe s.). Sénéchaussée de Boulogne : reg. du Roi et registres aux insinuations (1550-XVIIIe s.).

Série C. — Etats d'Artois : registres et liasses des assemblées (1550-1789). Registres aux centièmes et vingtièmes (env. 1.500 ms.) (1569, 1757 et 1779.) Elections d'Artois : registres aux commissions, sentences de noblesse, etc. (XVIe-XVIIIe s.)

Série D. — Collèges des Jésuites d'Arras et de Saint-Omer (XVIe-XVIIIe s.)

Série E. — Comptes de la ville d'Arras (XVe-XVIIIe s.). Charitables de Saint-Eloi de Béthune (XIVe-XVIe s.)

Série G. — Tous les cartulaires. Toutes les chartes à sceaux des chapitres d'Arras. Aire, Béthune, Lens, Lillers (XIIe-XVIIIe s.); les reg. capitulaires de la collégiale d'Aire (XVe-XVIIIe s.).

Série H. — Tous les cartulaires et toutes les chartes à sceaux des

de la même aile du Palais Saint-Vaast, ont eu un plus triste sort.

1° De la *Bibliothèque communale*, la sollicitude de la sollicitude de MM. Morel et Lennel, bibliothécaires, avait d'avance mis en sûreté les douze cents manuscrits, dont plusieurs — comme la grande Bible enluminée et la collection de portraits à la plume, du XVIe siècle, — sont universellement réputés; ils sont à Paris, à la Bibliothèque nationale.

Des 50.000 livres et imprimés, qu'est-il resté? Probablement rien, *sauf un petit volume rare, obligeamment prêté à Carlsruhe, peu de temps avant la guerre!* Celui-ci nous reviendra, sans doute, et ne sera pas considéré comme « souvenir », ou comme « butin »!

abbayes de Saint-Vaast d'Arras, d'Ham-en-Artois, d'Auchy, de Cercamps, de Chocques, de Samer, d'Avesnes, d'Etrun, de Gosnay et de divers couvents de l'Artois et du Boulonnais. Les registres de l'abbaye de Saint-Bertin, de Saint-Omer, relatifs au Conseil de l'abbaye, aux comptes du couvent, de la trésorerie et de l'hôtellerie (XIVe-XVIIIe s.).

A ces fonds anciens il faut ajouter une série de 400 plans (XVIe-XVIIIe s.) hors dossiers.

Série L. — Directoire du département et administration centrale; registres aux délibérations et arrêtés; correspondance; pièces diverses. Fonds des représentants en mission. Reg. aux arrêtés et correspondance des districts d'Arras, Bapaume, Béthune, Boulogne, Calais, Montreuil, Saint-Omer et Saint-Pol, ainsi que les liasses d'affaires diverses de ces districts. Reg. et liasses de 65 municipalités de cantons. Reg. et liasses des Comités de surveillance, Sociétés populaires; Tribunaux révolutionnaires.

Série Q. — Domaines nationaux. Ventes antérieures et ventes postérieures à l'an IV. Domaine maritime (an VIII-1860. Domaine et enregistrement. Registres de formalités et déclarations de successions, etc. (1789-1808).

Série S. — Travaux publics et chemins (en partie) (an VIII-1905).

Série T. — Ecoles de médecine et d'agriculture. Liasses concernant les Beaux-Arts. Etats de traitements des instituteurs (an VIII-XIXe s.).

Série V. — Liasses de dons et legs aux fabriques des églises; rentes; revenus; mobilier (an XI-1905).

Série X. — Biens des pauvres. Dons et legs aux hospices, bureaux de bienfaisance, etc. (an X-XIXe s.).

2° Le *Musée* a été aussi fort éprouvé. M. Victor Leroy, membre de la commission du Musée, quelques civils, MM. Morot et Théry, et l'agent auxiliaire Vigniez, ont déployé le zèle le plus méritoire pour transporter dans les caves des souvenirs archéologiques et des tableaux; parmi ceux-ci, les tableaux des écoles anciennes sont sauvés en plus grand nombre que les modernes (1).

3° La *Commission des monuments historiques* a vu ses locaux dévastés : une première fois, ses collections ont été déménagées, lors du bombardement d'octobre 1914, de la place Ad.-Lenglet; une seconde fois, elles ont subi le sort du Palais Saint-Vaast, où elles avaient été transportées; ses publications toutefois ont été sauvées par M. Victor Leroy.

4° L'*Académie* d'Arras avait aussi ses collections et le siège de ses séances au Palais Saint-Vaast. Un de ses membres, M. le vicaire général Guillemant, les a vues, impuissant, flamber en un quart d'heure. Il semble donc qu'il faille considérer comme anéantis son musée particulier, ses archives, sa bibliothèque et le dépôt de toutes ses publications depuis un siècle (2).

(1) Un Delacroix (*Martyre de Saint Etienne*) est sauvé; un Corot est considéré comme perdu. Peut-être aura-t-on, au déblaiement des ruines et des caves, d'agréables surprises : un amateur d'art avait fait porter de chez lui au musée, — pour plus grande sécurité, — un bel ivoire du XVIIIe siècle, souvenir de famille : *Saint Sébastien secouru par les Anges.* Il le croyait perdu, quand des amis obligeants lui firent le plaisir de le lui restituer intact, sentant à peine la fumée!

(2) L'Académie d'Arras a perdu, à la guerre, l'un de ses trente membres, le commandant Lesueur de Moriamé, chevalier de la Légion d'honneur, mort au champ d'honneur. C'est aussi indirectement des suites de la guerre, subies courageusement à Arras, qu'est mort à Boulogne, le 11 octobre 1915, son vénéré président, prêtre de grand mérite et de haute vertu, M. le vicaire général J. Depotter, Il a publié, entre autres œuvres, la biographie de Guy de Sève, évêque d'Arras, et l'*Histoire du Pays de l'Allœu*, que l'au-

*
* *

A la vue de ces immenses et irréparables ruines, le cœur se serre; on contemple avec horreur cette œuvre de vandalisme raffiné. Si l'on peut se consoler un peu, c'est par la pensée que la « culture allemande » n'a pas réussi à détruire les sources manuscrites de l'histoire d'Artois, si réconfortantes pour notre pays.

De tout le Palais détruit et incendié, il ne reste presque intact que le portique, avec ses deux statues monumentales : la *Science* et la *Foi;* il formait une belle entrée à tout l'ensemble. Puisse-t-il, en survivant au désastre, continuer d'être, — mieux qu'un symbole, — une leçon et un exemple pour les reconstructeurs de notre cher Arras, pour les restaurateurs de nos collections littéraires et artistiques : qui ne voudrait, parmi les Artésiens, y contribuer dans la mesure de ses forces?

§ 3. — *Pèlerinage aux églises détruites* (1)

I. — Cathédrale

La cathédrale d'Arras était une vaste construction de 102 mètres de longueur, de 26 mètres de largeur

teur évangélisa vingt ans. — On annonce, au moment où nous mettons sous presse, un autre deuil, la mort de M. Morel, chancelier de l'Académie, bibliothécaire de la ville, principal honoraire. Dans sa retraite, il avait beaucoup travaillé pour l'Académie, qui lui doit ces études sur les *Corporations*, et surtout le *Plan d'Arras au* XIVe s. — D'autres membres ont été éprouvés dans leurs affections les plus chères.

(1) Nous nous sommes inspiré du récit, concernant les Eglises détruites, de M. l'abbé Foulon (*Arras sous les obus*, p. 68-73); l'auteur, qui a reçu les encouragements de Mgr l'évêque, auteur de la *Pré-*

et de 32 de hauteur. Elle devait servir, à l'origine, d'église abbatiale aux moines de Saint-Vaast. Les travaux de construction, commencés en 1755 et interrompus en 1792, n'avaient été repris qu'en 1804, après le passage à Arras de Napoléon Ier. Le 17 septembre 1827, on y célébra la messe en présence de Charles X; en 1833, elle fut définitivement ouverte au culte et consacrée par le cardinal de La Tour d'Auvergne.

Selon le goût du XVIIIe siècle, — qui inspira la construction de tout le monastère, — elle fut érigée dans le style néo-grec et si bien proportionnée qu'elle donnait une impression de grandeur supérieure à ses mesures réelles. Elle rappelait, par ses frontons, ses colonnades, ses lignes, les églises italiennes. Elle les dépassait par ses dimensions, qui lui permettaient de contenir 8.000 personnes.

Elle était, du reste, assez froide et nue, parce qu'elle n'avait pas de décors de peinture, sauf des grisailles d'Abel de Pujol, au sommet des petites nefs, et des fresques de Daverdoingt au petit dôme de l'abside. Mais elle possédait des tableaux de grand prix : une *Descente de Croix* de Rubens, une *Mise au Tombeau* de Van Dyck, surtout deux Bellegambe; les statues gigantesques des quatre Evangélistes et, un peu dissimulés au fond de l'église, trois beaux marbres : la Vierge de Cortot, les mausolées du cardinal de La Tour d'Auvergne et de Mgr Parisis, frappaient aussi l'attention.

Le culte du Calvaire, depuis sa restauration récente,

face de son livre, est plus qu'un témoin fidèle : il a payé de sa personne pendant les bombardements, surtout à l'Eglise Saint-Jean-Baptiste et à l'ambulance du Collège communal. Il est actuellement chargé d'une mission, à travers la France, en faveur de nos Œuvres diocésaines de guerre.

en 1893, y attirait les fidèles et même les foules, surtout à l'époque de la Pentecôte; on y venait volontiers de la ville, et aussi de la région, surtout du pays de l'Allœu.

Toutes les grandes cérémonies religieuses d'Arras s'y sont déroulées, depuis sa consécration jusqu'au mois d'octobre 1914. Et quand ces pompes ont pu se déployer à l'extérieur, — par exemple pour le culte du Saint-Sacrement, de Notre-Dame des Ardents, de saint Benoît-Joseph Labre, ou pour l'intronisation des évêques, — l'ampleur de son perron («les GRANDS PASSÉS », disent les Artésiens), la majesté de son cadre de pierre et de verdure leur ont donné une splendeur difficile à dépasser.

Que d'orateurs de renom ont parlé dans sa chaire! Que de maîtres de la musique religieuse se sont fait entendre à ses orgues puissantes ou dans son sanctuaire, avant que sa chaire, ses orgues, ses stalles fussent, en quelques heures, réduites en cendres, sans presque laisser de traces (1)!

*
* *

La cathédrale fut visée dès le premier bombardement : un obus creva la voûte de briques au-dessus du sanctuaire, et détériora des tableaux; dans la suite, elle servit souvent de cible aux artilleurs allemands, avant le désastre de juillet 1915.

M. l'abbé Miseron, vicaire à la cathédrale, a fait de la

(1) Disons, pour rassurer les fidèles, mais sans préciser, que les grandes reliques d'Arras, le Saint Cierge, et le Calvaire, sont en sûreté.

catastrophe finale un récit émouvant, dans lequel sa modestie laisse à peine apparaître le rôle héroïque qu'il y a joué :

I. — La cathédrale incendiée. — Avant le 26 juin 1915. — Dès le 1er bombardement des 6-8 octobre 1914, un obus avait traversé la voûte du grand chœur de la cathédrale; plusieurs autres avaient endommagé la toiture, brisé la plupart des vitraux et tordu leur armature en plomb. Le 15 octobre, nous étions obligés, pour la célébration des offices paroissiaux, de nous réfugier dans la chapelle des religieuses Franciscaines, rue des Chariottes, les offices pontificaux étant célébrés à Notre-Dame-des-Ardents.

Dans les bombardements presque quotidiens, jusqu'au mois de juin suivant, la cathédrale fut rarement épargnée. Elle fut surtout visée par les batteries installées entre Beaurains-Mercatel-Ficheux, et entre Feuchy-Fampoux-Monchy-le-Preux. Par suite, les parties qui furent surtout éprouvées sont : le grand chœur, la chapelle de la paroisse et la chapelle du Calvaire. Des obus de tout calibre y firent des brèches dans les murs, dans la toiture, dans les voûtes latérales (du côté de la sacristie surtout), enlevèrent du toit presque toutes les ardoises, effritèrent plusieurs contreforts, démolirent les portes de l'entrée de la rue des Murs-Saint-Vaast, détériorèrent à l'intérieur plusieurs tableaux et des boiseries, et labourèrent le dallage en maints endroits. A l'autre extrémité, quelques obus, lancés par les batteries de Fampoux-Gavrelle, firent tomber deux des colonnes supérieures du fronton du grand portail, à l'extérieur, avec l'échafaudage de restauration qui l'entourait.

II. — Bombardement du 26 juin 1915. — Ce fut le plus terrible de tous ceux que nous ayons subis. Des officiers estiment à 15.000 le nombre d'obus lancés sur la ville, et à cinq millions le coût de ce bombardement.

Des milliers d'obus de 77 et de 105, des centaines de 155, de 210, de 380, voire même une soixantaine de 420,

venant de trois directions, tombèrent sur la ville en cette seule journée.

La cathédrale fut particulièrement éprouvée. La partie de l'édifice comprise entre le grand portail et le portail des Chariottes, qui n'avait guère été touchée jusque-là, fut spécialement visée par les batteries d'artillerie lourde, installées entre Gavrelle et Thélus. Plusieurs obus de gros calibre, tombant trop court, écrasèrent les maisons du pourtour, comprises entre la rue des Teinturiers et celle des Chariottes. Un incendie éclata dans la maison de M. Delepoulle, et gagna par derrière le couvent des Chariottes; celui-ci, malgré l'effort de courageux voisins, fut presque entièrement détruit, avec la chapelle, jusqu'à la rue de Jérusalem. De 9 h. 1/2 à midi, des centaines d'obus frappèrent avec précision la partie de la cathédrale indiquée plus haut, creusant d'énormes brèches dans les murs et dans la toiture et abattant deux contreforts. La voûte latérale (face à la rue Méaulens) qui reçut tous les décombres, fut traversée en maints endroits. Tout ce quartier de la rue Méaulens, relativement épargné jusque-là, présentait un aspect lamentable.

III. — Bombardement du 1er juillet 1915. — Le 1er juillet, le bombardement reprit avec une violence extrême. De 6 heures du soir à 1 heure du matin, des milliers d'obus ne cessèrent de tomber sur la ville. Plusieurs incendies se déclarèrent dans la soirée. Vers 8 heures, l'école communale de garçons de la rue Méaulens, voisine de la cathédrale, fut en quelques instants la proie des flammes. La cathédrale, illuminée par cet incendie, reçut alors des centaines d'obus, qui creusèrent une brèche d'environ dix mètres de largeur sur douze de hauteur, dans le mur (face rue Méaulens), qui forme un angle avec le mur du grand portail. Les pierres de ce mur furent projetées à l'intérieur de la cathédrale et recouvrirent entièrement les chaises d'église.

IV. — Bombardement et incendie des 5-6 juillet. — Le 5 juillet, dans l'après-midi, les Allemands commencèrent à bombarder avec la dernière violence la cathédrale et le Palais Saint-Vaast. Vers 4 heures, plusieurs bombes in-

cendiaires tombèrent sur la partie affectée aux archives et à la bibliothèque. Bientôt le feu se communiqua par les toitures aux bâtiments du musée. Tous, soldats, civils, prêtres, nous essayâmes d'arracher aux flammes les tableaux de valeur.

Vers 7 heures du soir, nous remarquons que le feu menace de s'étendre à la sacristie de la cathédrale. M. l'abbé Flament, M. l'abbé Miseron et le sacristain Arson quittent le musée, dans le but de tenter, par tous les moyens possibles, la préservation de la cathédrale et la protection de tous les objets de valeur qui y sont retirés. Sur notre chemin, nous rencontrons quelques hommes de bonne volonté. Un officier, à qui nous faisons part de notre inquiétude, veut bien mettre de suite à notre disposition une quinzaine d'hommes (1). Ensemble, nous nous dirigeons vers l'endroit le plus résistant de la cathédrale, où avaient été conservés intacts, depuis le mois d'octobre 1914, les ornements d'église, l'orfèvrerie des divers autels, le linge sacré, un certain nombre de statues et de tableaux.

Dans l'impossibilité d'empêcher le feu de gagner les sacristies et, par elles, la cathédrale, nous transportons dans les maisons voisines les ornements sacerdotaux, les bannières, les tentures, le linge d'autel le plus précieux, qui se trouvaient dans le lieu le plus proche du foyer d'incendie. Pendant ce temps, les obus ne cessent de tomber autour de nous; grâce à Dieu, personne n'est atteint.

Avec infiniment de soin, nous transportons à l'extrémité de la cathédrale les deux magnifiques triptyques de Bellegambe, qui sont dans le bras de croix le plus exposé, ainsi que les quelques tableaux qu'il est encore possible de sauver, en attendant que nous puissions les sortir sans danger de la cathédrale. Nous transportons de même le magnifique dais des processions, le bas-relief en métal doré du maître-autel (*Jésus au milieu des docteurs*), le banc de communion du grand chœur.

(1) Déjà, antérieurement, une escouade de soldats, hommes de métier, dévoués et compétents, avait aidé à descendre des tableaux et à leur assurer une sécurité relative.

Cependant, l'incendie prend des proportions considérables : les archives, le musée, l'ancien Grand Séminaire sont en feu. Les obus ne cessent de tomber. Les soldats que l'on avait mis à notre disposition d'une façon si bienveillante sont obligés de partir.

Il est 8 heures du soir. Nous restons cinq : MM. Flament et Miseron, notre dévoué sacristain Arson, Léon Fourmeaux et Maurice Deleau. Nous portons derrière les piliers du grand chœur tous les candélabres et chandeliers des divers autels, puis, avec beaucoup de difficulté, la belle, mais lourde, statue en marbre du Sacré-Cœur, de Louis Noël. Nous voudrions enlever les statues de Jeanne d'Arc, de saint François d'Assise, de la sainte Vierge, mais la situation devient intenable. Le feu a gagné la sacristie des chanoines; la fumée nous étouffe, et d'autre part de gros obus éclatent à l'intérieur de la cathédrale. Nous ne pouvons rester plus longtemps. Il est 9 h. 1/2 du soir. En nous retirant, nous transportons à trois, MM. Flament, Miseron, L. Fourmeaux, — procession funèbre, — le grand Christ du Calvaire en lieu sûr; nous l'avons chargé sur nos épaules, et, à la sortie, il nous a fait échapper à la mort : deux obus éclatent au-dessus de nous; des éclats de pierres nous atteignent quand nous passons, avec notre fardeau sacré, devant la maison du concierge, et franchissons le perron de l'abside.

Une horrible vision se présente alors à nos yeux. Une grande partie du Palais Saint-Vaast est en feu. La toiture de la chapelle de la paroisse commence à brûler. Partout des nuages de fumée, des gerbes de flammes, des tourbillons d'étincelles; en même temps des charpentes s'effondrent, des murs s'écroulent. *Pendant près d'une heure*, les Allemands ne cessent d'envoyer des obus fusants pour *empêcher de limiter et de circonscrire l'incendie.*

Vers 10 h. 1/2 du soir, une accalmie se produit; nous en profitons pour retourner à la cathédrale. Le feu a fait des progrès effrayants. La toiture de la chapelle de paroisse est entièrement en feu. Nous pouvons à peine nous tenir dans la première sacristie; nous enlevons tout ce qui peut encore être sauvé, linge d'autel, candélables, etc...

Vers 2 heures du matin, le bombardement reprend avec violence. Plusieurs obus éclatent près de nous. Nous devons de nouveau quitter la cathédrale et nous mettre à l'abri. Le bombardement continue toute la nuit, les secours sont donc impossibles; le feu peut s'étendre ainsi à toute la cathédrale et à tout le Palais Saint-Vaast.

Le 6 juillet, de très bonne heure, nous étions de nouveau à la cathédrale. La sacristie de Monseigneur, celle de MM. les chanoines étaient entièrement brûlées; la première sacristie, qui donne accès à la cathédrale, flambait. Le sacristain, se rappelant qu'il restait encore du linge d'autel dans une armoire donnant sur la cathédrale, défonce une partie de la porte et ainsi sauve encore un certain nombre de nappes, de surplis, de rochets.

Le feu se communique aux chapelles voisines de la sacristie, celles de Saint-Louis et de Saint-Charles. Quelques personnes dévouées, parmi lesquelles M. Victor Leroy, M. Charles Warin, M. Léon Fourmeaux et son fils, nous aident à transporter en lieu sûr tous les objets que nous avons dû, la veille, placer derrière les piliers du grand chœur. Vers 9 heures du matin, les salves d'obus fusants recommencent et rendent encore tout sauvetage impossible. La voûte résiste toujours, mais, par les ouvertures béantes, des brandons ardents menacent de mettre le feu aux diverses boiseries qui restent intactes : le plâtras et les pierres de la voûte, ainsi que des poutres enflammées, tombent partout.

Nous quittons, la mort dans l'âme, la pauvre cathédrale, qui ne sera plus bientôt qu'une ruine lamentable. A plusieurs reprises, dans la journée, nous essayons d'y rentrer. Les grandes orgues, la grande chaire, deux confessionnaux, les stalles du grand chœur (côté de l'Epître), sont en feu, la fumée est intense, les obus continuent de tomber. Il est affreux de se voir ainsi impuissant devant un pareil désastre.

Le feu continua de brûler pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la charpente de la toiture et le mobilier de l'église fussent consumés.

V. — Bombardement du 10 juillet. — Le 10 juillet, les Allemands s'acharnèrent de nouveau sur les restes de la cathédrale. Vers 1 heure de l'après-midi, ils envoient des centaines d'obus, de très gros calibre, sur le portail qui regarde la rue des Chariottes, remis à neuf depuis quelques années. En quelques heures, ils en démolissent les deux tiers. Les énormes pierres qui s'écroulent recouvrent une des maisons voisines; la rue Méaulens, en contre-bas, est obstruée par un monceau de décombres qui s'élève jusqu'au premier étage des habitations.

Le dôme central de la cathédrale, en forme de calotte sphérique, est soutenu par douze colonnes monumentales, distribuées en quatre séries. Le bombardement renverse les trois colonnes qui se trouvent non loin des fonts baptismaux. Celles-ci entraînent dans leur chute le dôme lui-même et une partie de la voûte. Sous les coups répétés des obus, la voûte de la grande nef, déjà très ébranlée, ne tarde pas à s'effondrer. Cette fois, le désastre est complet; la cathédrale est anéantie!

VI. — Depuis les bombardements de juillet. — Les Allemands ont encore, depuis ce temps, envoyé un grand nombre d'obus sur la cathédrale. Le 27 juillet, plusieurs obus de gros calibre ont fait quelques brèches dans la voûte du grand chœur. Depuis lors, quelques projectiles ont traversé les voûtes latérales qui avaient résisté. Au mois de novembre 1915, plusieurs obus ont crevé la voûte de la chapelle absidale de la Sainte-Vierge, peinte à fresque par Daverdoingt et réduit en miettes les plaques de marbre qui recouvraient l'autel. Enfin, en février 1916, le reste du portail qui fait face à la rue des Chariottes est tombé sur les maisons voisines (1). L'hiver accentuera encore la ruine de l'ensemble.

(1) Après l'incendie de la cathédrale, nous avons fait transporter à l'arrière les ornements sacerdotaux, la tête de Christ attribuée au Calvaire miraculeux, et les tableaux de valeur.

Notamment, nous avions placé les deux magnifiques triptyques de Jean Bellegambe, représentant la *Crèche* et le *Portement de la Croix*, dans un endroit qui nous paraissait absolument à l'abri des plus gros obus, en attendant de pouvoir les faire transporter hors d'Arras. Malheureusement, un obus de 380 ou de 420 vint démolir les

II. — Paroisses et chapelles.

Outre la cathédrale, la ville d'Arras compte trois autres paroisses : Saint-Géry, Saint-Nicolas et Saint-Jean-Baptiste; toutes ont été odieusement visées, atteintes, mises hors d'usage, et la dernière totalement détruite.

*
* *

L'église Saint-Géry, œuvre de Grigny, était un petit bijou d'architecture gothique. D'un aspect simple à l'extérieur, elle offrait, à l'intérieur, un coup d'œil des plus harmonieux. C'était un sanctuaire plein de recueillement et de piété. Cette église fut atteinte au début du bombardement. Le 7 octobre 1914, un obus en frappait la flèche. Le 30 du même mois, un obus atteignit la voûte au-dessus de l'autel principal et y fit une large brèche. Depuis lors, le travail de dévastation se poursuit.

*
* *

Bâtie sur l'emplacement de l'admirable cathédrale du Moyen Age, l'église de Saint-Nicolas, de style néo-

deux murs très épais qui les protégeaient. Les deux tableaux furent assez endommagés. Le dévoué M. Victor Leroy, aidé de deux artistes peintres, MM. Vigoureux et Demarles, s'attacha à retrouver les divers fragments. Il eut le bonheur de constater que les parties essentielles et les cadres ouvragés n'avaient pas trop souffert et qu'il serait possible d'ajuster soigneusement tous les panneaux. Sur la demande de l'administration des Beaux-Arts, et à titre de dépôt temporaire, ils furent envoyés au musée du Louvre.

Quant aux autres tableaux, M. Victor Leroy, membre de la commission du musée, voulut bien se charger de les faire très soigneusement envelopper et placer dans un endroit à l'abri des obus; il fit de même pour les statues de valeur qui se trouvaient à l'autel de Saint-Charles et ultérieurement, pour les trois meilleurs tableaux de l'église Saint-Nicolas-en-Cité.

grec, avec son péristyle aux colonnes ioniques, tranchait sur les autres sanctuaires de la ville. Située à l'extrémité de la Cité, sur la colline de Baudimont, cette église ne fut pas atteinte lors des premiers bombardements. Ses cloches continuèrent à sonner, alors que tous les clochers d'Arras s'étaient tus. Elles tintèrent encore le glas de la Toussaint qui, après les deux grands bombardements d'octobre, était presque le glas funèbre de la ville.

Mais bientôt le tir des Allemands se précisa. Plusieurs projectiles crevèrent les voûtes de cette église, au milieu du mois de décembre 1914. Le bombardement du 26 juin 1915 mordit les colonnes du péristyle, et celui du 5 juillet ajouta de nouveaux dégâts, qui se sont encore accrus par la destruction des orgues, et la perforation des voûtes des nefs et du sanctuaire, les 10 et 11 décembre derniers.

*
* *

L'église SAINT-JEAN-BAPTISTE est, parmi les églises d'Arras, celle que les Allemands ont détruite le plus méthodiquement. C'était, au point de vue architectural, le plus beau monument religieux de la ville. La Révolution l'avait laissé subsister, parce qu'elle servait alors de temple de la Raison.

Les curés qui s'y sont succédé ont rivalisé de zèle, pour l'embellissement de l'église comme pour le développement de l'esprit surnaturel de la paroisse. Elle frappait le visiteur, non seulement par la pureté de ses lignes gothiques, mais aussi par la richesse et le bon goût de son ameublement intérieur. On y admirait de

jolies verrières (1), de magnifiques boiseries (chaire, stalles, lambris), une belle grille en fer forgé entourant le chœur, l'autel du Sacré-Cœur, avec son grand rétable en chêne (2), un curieux autel de l'ancienne chapelle de Notre-Dame-du-Joyel.

Le 6 octobre 1914, cet édifice et la tour qui le flanquait reçurent de nombreux obus. Alors déjà le mal semblait irréparable, tant il y avait de brèches au vaisseau de l'église!

M. le chanoine Mocq, le dévoué doyen de la paroisse, s'employa dès lors, avec autant d'activité que de zèle, à sauver tout ce qu'il put du mobilier. Négligeant de déménager son presbytère qui, touchant à l'église, avait été fort endommagé, il s'ingénia, quand les obus ne tombaient pas trop drus, à enlever les objets du culte, les ornements, les choses les plus précieuses, tout en réservant le temps nécessaire à l'organisation et à la vie spirituelle de l'ambulance du pensionnat Jeanne-d'Arc, et au réconfort du personnel.

Le 10 juillet 1915, des obus amenèrent l'incendie, qui acheva le désastre; M. le doyen, des personnes dévouées, le combattirent en vain; il y eut des morts et des blessés. La nuit suivante, la tour, hachée par les obus, s'écroula avec les cloches. L'église entière n'est plus qu'un monceau de pierres et de poutres enchevêtrées (3)!

(1) Les dernières, représentant les *Sept Sacrements*, venaient d'être généreusement offertes à son église par M. le Doyen et inaugurées par Mgr Lobbedey.

(2) Cet autel est la seule partie de l'Eglise qui ait été protégée jusqu'ici; la belle chaire a été brûlée.

(3) M. le Doyen consacrant ses soins, depuis le destruction de

*
* *

Faut-il parler des chapelles si belles des différentes communautés religieuses de la ville?

Une à une, elles ont été mises hors d'usage ou anéanties.

Le sanctuaire de Notre-Dame-des-Ardents est, jusqu'ici, le moins gravement atteint; puisse l'ardeur de nos prières filiales épargner à notre Mère de nouveaux affronts de la haine luthérienne et allemande!

La chapelle des Clarisses a été éventrée dès le début du bombardement.

La chapelle des Chariottes a été complètement détruite par un incendie.

La chapelle de la Providence a été littéralement fauchée par un 380.

La chapelle des Augustines a perdu son clocher et n'est plus qu'un squelette.

Et ainsi en est-il des autres chapelles (1).

Tous les sanctuaires, où les fidèles, chassés des églises, s'étaient réfugiés pour l'assistance aux offices, ont

l'Eglise, au pensionnat Jeanne-d'Arc, transféré à Berck-Plage, le service religieux des rares paroissiens qui séjournent encore à Arras est confié, dans une chapelle privée, au dévoûment de M. le chanoine Roussel et de M. l'abbé Ducrocq, rédacteur en chef de la *Croix d'Arras*.

(1) Il en est également ainsi des autres monuments religieux, « sécularisés » avant la guerre : la chapelle des Filles de la Charité, devenue Patronage communal; le Petit Séminaire, devenu caserne Montesquiou; le monastère des Ursulines, devenu Collège de filles. La tour de ce dernier monument, bâti en 1863 et découronné par un ouragan en 1876, rappelait en grand la flèche de la chapelle érigée jadis au Saint-Cierge sur la Petite Place; l'architecte Grigny y avait mis tout son art; après avoir résisté dix mois à des efforts multipliés, elle fut abattue le soir du 30 juillet 1915; le bombardement fit de nouvelles brèches à la chapelle et défonça une partie de la crypte. (D'après un article de M. le v. g. Guillemant.)

disparu l'un après l'autre. C'est, on le voit, l'anéantissement presque complet de tous les monuments religieux d'Arras.

Si les Allemands étaient logiques avec eux-mêmes, ils remplaceraient la devise de leurs canons : « Dieu avec nous! » par cette autre : « Guerre à Dieu! »

§ 4. — *Reims et Arras.*

Après la destruction de la cathédrale, S. E. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, a daigné écrire à Mgr Lobbedey cette lettre consolatrice, dont tout commentaire diminuerait la valeur.

Mgr l'évêque d'Arras a remercié, du fond du cœur, le vénéré cardinal dont la sympathie, basée sur la communauté des souffrances et des deuils, est infiniment précieuse à tout le diocèse :

Reims, 16 juillet 1915.

Cher Seigneur,

Comme je quittais Paris, le soir du 20 septembre 1914, pour rentrer dans ma ville épiscopale, au retour du Conclave, on vint m'apporter un journal en tête duquel je lus, en grandes lettres, cette lugubre inscription : « La cathédrale de Reims est en flammes! » Cette même inscription, mais cette fois pour Votre église épiscopale, je viens de la lire dans la *Croix* du 13 juillet : « La cathédrale d'Arras est en flammes! »

Reims, Soissons, Arras (1)! Voilà, en France, les trois

(1) Le sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts a fait dresser une liste des monuments, classés comme historiques, auxquels se sont attaqués les vandales d'outre-Rhin.

Les uns sont situés dans des régions réoccupées par nos trou-

grandes victimes des fureurs sacrilèges de ces hommes, dont les concitoyens s'offensent, quand on les traite de barbares. Ils ont beau s'en défendre. Lorsqu'ils seront enfin obligés de reconnaître vrais les crimes auxquels ils refusent de croire, parce qu'ils sont invraisemblables, leur honte s'accroîtra de toute l'horreur avec laquelle ils en repoussent maintenant l'accusation.

Les attentats contre les cathédrales, contre les personnes consacrées à Dieu, contre les femmes, les enfants, les vieillards, les blessés, les bombardements de villes ouvertes, les incendies allumés, dans les maisons privées, avec des pastilles inflammables, tout cela vous refusez d'y croire, parce que ce sont des crimes invraisemblables et que ce serait une indignité d'en croire capables des soldats allemands! Tous ces faits sont vrais, tous ces crimes, vos soldats les ont commis; tous ces attentats, leurs chefs les ont systématiquement permis, ou même souvent commandés, en vertu de leur théorie de guerre. La barbarie de vos armées est inscrite en caractères de feu sur tout leur passage, l'histoire vengeresse en perpétuera la mémoire, et l'humanité n'en perdra jamais le souvenir.

pes; les autres se trouvent hors des champs de bataille, mais ont été bombardés. Les voici, par ordre de départements :

Marne. — Cathédrale, église Saint-Jacques, église Saint-Rémy et ancien archevêché, à Reims; église de Maurupt.

Meurthe-et-Moselle. — Eglise des Cordeliers, à Nancy; ancien séminaire de Pont-à-Mousson; château de Lunéville; église de Laître-sur-Amance; église de Nomény; église de l'Allœu.

Meuse. — Eglise de Clermont-d'Argonne; église de Nettancourt; église de Rambercourt-aux-Pots; église de Revigny; cathédrale de Verdun.

Nord. — Beffroi d'Orchies.

Oise. — Eglise de Notre-Dame de Senlis; église de Tracy-le-Val.

Aisne. — Cathédrale de Soissons; restes de Saint-Jean-des-Vignes.

Pas-de-Calais. — Cathédrale, hôtel de ville et palais Saint-Vaast, à Arras; église Notre-Dame, à Calais.

Seine. — Cathédrale de Paris.

Seine-et-Marne. — Cathédrale de Meaux.

Vosges. — Hôtel de ville de Rambervillers.

Que d'autres chefs-d'œuvre de l'art français, situés dans la zone d'occupation des armées, ont été en outre détruits ou gravement endommagés! On ne le saura qu'après la guerre. Pour le Pas-de-Calais, mentionnons l'église d'Ablain-Saint-Nazaire, — monument classé, — et les belles églises du pays de l'Allœu. (N. D. L. R.).



Nous sommes, vous et moi, cher Seigneur, aux deux extrémités de cette ligne du front de nos armées, qui va de l'Argonne à la Manche, et dont Soissons occupe le milieu. Pourquoi nos ennemis se sont-ils acharnés sur nos trois villes épiscopales, sur nos trois cathédrales ? Ne serait-ce pas parce que nos églises sont les gardiennes de grands souvenirs nationaux qui les offusquent ?

Si Reims rappelle aux Français le baptême de leur premier roi chrétien, converti par une victoire due à l'invocation du Christ, il rappelle par contre aux Allemands la défaite de leurs ancêtres à Tolbiac par Clovis (ce faux frère des Germains, comme ils l'appellent). Saint Vaast d'Arras fut l'associé de saint Remi dans sa conversion; Soissons était sa capitale.

Chaque fois que je lisais dans les journaux le récit des cruels traitements infligés sans raison et sans utilité militaire à Votre ville et à Votre cathédrale, je pensais à Vous et je compatissais à Votre douleur que je comprenais par la mienne. Nous avons, l'un et l'autre, connu ces nuits terribles pendant lesquelles la mort planait sur nos cités, à la lueur sinistre des éclairs et au fracas du tonnerre d'un bombardement terrifiant; nous avons tremblé de voir les murs de nos cathédrales céder sous le bélier des obus qui les battaient et les rebattaient de leurs coups redoublés.

Nous avons vu les lueurs sinistres de l'incendie qui dévorait les charpentes de leurs toitures; nous avons été témoins de la terreur et de la consternation peinte sur les visages de nos chers concitoyens, lorsque nous allions les visiter à travers les rues obstruées de décombres, les toitures effondrées, les devantures éventrées, les maisons dévastées.

Je connais Vos douleurs par les miennes, et Vous pouvez juger des miennes par les Vôtres. C'est pourquoi, Frère bien-aimé, j'ai voulu Vous dire la part que je prends à Vos malheurs et aux malheurs de Votre ville.

Tous deux nous pourrions chanter les *Lamentations* du prophète, sur des ruines qui nous sont chères.

*
* *

A côté de Votre cathédrale, Vous pleurez sur le monastère Saint-Vaast et sur les précieux souvenirs qu'il contenait. A côté de la cathédrale de Reims, il y a aussi des ruines sur lesquelles je pleure; ce sont les ruines de la demeure traditionnelle de mes saints et illustres prédécesseurs depuis saint Remi; ce sont les ruines du palais de nos rois, antiques et vénérables monuments qui gardaient les souvenirs les plus sacrés du passé de notre ville et de la patrie.

Dieu veuille que tant de souffrances endurées, tant de larmes versées, tant de sang répandu soient au moins la rançon du salut de notre pays et de la régénération religieuse et morale de nos peuples! *Fiat! Fiat!*

Veuillez agréer, cher Seigneur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux, et de mon dévouement le plus fraternel en Notre-Seigneur.

† L. J., Card. LUÇON,
Archevêque de Reims.

LIVRE CINQUIÈME

Sur le front d'Artois

CHAPITRE PREMIER

Dans la banlieue d'Arras

Nous tenons à déclarer à nouveau que la continuation des opérations militaires nous force à la discrétion et, bien souvent, au silence; d'ailleurs nous sommes ici des Français et des chrétiens, mais non des « stratèges ».

Il reste, malgré tout, beaucoup à dire sur ce que le clergé diocésain a fait, et aidé à faire, dans la région et dans le cadre du « front d'Artois », en partageant la vie matérielle des troupes et en favorisant leur vie spirituelle. Tout le monde a été à la hauteur de son devoir, aussi longtemps que l'évacuation n'a pas été imposée.

Parmi ceux qui sont restés, nous choisirons, pour grouper les événements caractéristiques autour de leur nom, trois prêtres cités à l'ordre du jour, et dont deux ont été décorés de la croix de guerre, à cause de leur conduite au faubourg Saint-Sauveur, à Saint-Nicolas-les-Arras et à Achicourt : M. l'abbé Henri DE BONNIÈRES, M. l'abbé Joseph VAILLANT, et M. l'abbé DE LA FOREST DIVONNE.

§ 1er. — *L'aumônier à la carriole.*

I

Le faubourg Saint-Sauveur, établi en grande partie le long de la voie du chemin de fer, sur la route de Cambrai et autour du cimetière de la ville, se trouve en toute première ligne, face aux positions ennemies, menacé dès le 3 octobre 1914.

Pendant la nuit du 5 au 6, à la première rafale qui inaugura le grand bombardement des 6, 7 et 8 octobre, c'est dans le faubourg que furent frappées les premières victimes : Mme Labbé, rue de Saint-Quentin, et des militaires logés au café de l'Ambigu, rue du Rietz. M. le curé courut porter aux soldats blessés les secours religieux, exhorta, de maison en maison, les habitants à rester dans leur cave en raison du danger déjà menaçant et, vers 7 heures du matin, les réconforta quand fut donné l'ordre d'évacuation.

Pendant une accalmie du bombardement constant, dans la nuit du 6, M. de Bonnières put préserver le mobilier de son église déjà touchée et surtout sauver le Saint-Sacrement.

Au moment où il sort de l'église, transportant les saintes Espèces, il aperçoit un groupe de soldats à genoux, devant la barricade édifiée face à l'église. Il s'adresse à ces braves, les absout, puis leur donne la bénédiction du Saint-Sacrement. Le lendemain, l'un d'eux, un sous-officier, lui disait tout ému : « Monsieur le curé, vos prières et vos bénédictions nous ont porté

bonheur, nous sommes sains et saufs, excepté deux camarades. »

Le 7 octobre, après avoir assisté impuissant à l'incendie complet du presbytère et de tout son mobilier, il put, avec des voisins et des soldats, préserver, non sans danger, quelques maisons contiguës.

Durant le mois d'octobre, hospitalisé par ses meilleurs paroissiens, il continua dans le faubourg son ministère pastoral, célébrant la sainte Messe tantôt dans une salle de l'Ecole libre, tantôt à la Crèche municipale, visitant et encourageant les paroissiens restés dans leur demeure, exerçant son apostolat auprès des officiers et des soldats qui avaient si vaillamment préservé la ville, bénissant les tombes de ceux qui chaque jour étaient frappés par les obus.

Le 31 octobre, le bombardement, commencé vers midi, ne cessa qu'à une heure avancée de la nuit. De nouveaux incendies s'allumèrent dans le faubourg. Le curé avait dû se réfugier dans les caves de la Crèche municipale, atteinte à plusieurs reprises. Les religieuses et quinze personnes du voisinage y avaient aussi cherché un abri relatif. Pendant toute l'après-midi, plusieurs rosaires furent récités avec ferveur; chacun fit sa confession, au bruit des obus qui éclataient sur la maison ou dans le voisinage. Quelle préparation à la fête de la Toussaint!

Le 2 novembre, vers 11 heures du matin, les bâtiments de l'Ecole normale des filles étaient en feu. Personne n'osait franchir le pont de Saint-Sauveur pour aller chercher du secours en ville. M. de Bonnières courut au palais des Beaux-Arts, où siégeait un poste de pompiers. Avec ces derniers, il organisa la chaîne;

le soir, l'incendie était maîtrisé, mais les deux tiers de l'immeuble étaient détruits, avec une grande partie du mobilier.

Le 6 novembre, paraissait un ordre d'évacuation générale. Après avoir aidé nombre de ses paroissiens à transporter en ville une partie de leur mobilier, le curé se disposait à quitter lui-même sa paroisse dévastée, lorsque les officiers des deux régiments cantonnés dans les faubourgs vinrent le prier de demeurer au milieu d'eux, en qualité d'*aumônier volontaire*. Avec les encouragements paternels de Mgr l'évêque, le curé accepta.

II

Son premier souci fut de pourvoir aux besoins spirituels des régiments qui s'étaient confiés à sa sollicitude. Les troupes étaient cantonnées en divers points assez distants; il dut, en novembre et en décembre, se multiplier pour assurer la Messe du dimanche, jusqu'à l'arrivée d'un aumônier militaire officiel, qui prit à sa charge l'un des régiments. M. de Bonnières resta chargé des troupes de Saint-Sauveur et de Blangy.

Chaque dimanche, celles-ci, officiers en tête, se pressaient dans la chapelle provisoire de l'école libre. Encore couverts de la boue des tranchées, ils chantaient de toute leur âme le *Credo* et les cantiques de leur pays, ils entendaient avec respect la parole de Dieu; plusieurs se confessaient et communiaient chaque dimanche, quelques-uns le faisaient chaque jour, quand leur service le permettait. Le jour de Noël, la messe de minuit fut célébrée, avec quelle émotion! Au mois de janvier 1915, Mgr l'évêque, sur l'invitation de l'au-

mônier, à la grande joie des officiers et des soldats, vint leur apporter ses paternelles bénédictions et les précieux encouragements de sa parole apostolique. Un jeune soldat faisait ce dimanche-là sa première communion; Monseigneur lui conféra le Sacrement qui devait faire de lui un soldat de Jésus-Christ.

Durant le carême et le temps pascal, M. de Bonnières, avec l'aide de trois prêtres infirmiers, facilita à tous l'accomplissement du devoir pascal. Rien ne fut épargné : visites aux officiers, confessions dans les divers cantonnements, messes spéciales le dimanche et dans la semaine. Chaque compagnie fut visitée à deux reprises différentes. C'est surtout au Palais Saint-Vaast, dans les locaux de l'ancien Séminaire, que cette action sacerdotale porta le plus de fruits. Dans la chapelle, l'aumônier et ses auxiliaires, avec le concours empressé de M. l'abbé Flament, vicaire à la cathédrale, présidaient des exercices religieux suivis d'une prédication et d'un salut, et couronnés par une Messe de communion générale. Plusieurs fois, Mgr l'évêque, répondant volontiers aux invitations de ses prêtres, vint présider ces touchantes cérémonies.

Le vaillant aumônier exerçait l'apostolat sous toutes ses formes, par l'administration des Sacrements, par la bénédiction des tombes, par la correspondance avec les familles des victimes de la guerre, par le prêt de bons livres, par la visite des tranchées et même par l'organisation de séances récréatives. Comme il était défendu aux soldats, et même aux officiers, de se rendre en ville, sauf pour un motif de service, il se fit leur *commissionnaire!* Chaque dimanche, à la sortie de la Messe, il faisait vendre à la porte de la modeste

chapelle, de « petites douceurs ». Il leur procurait aussi des cartes postales, du papier à lettre, des allumettes, du tabac surtout! On eut, un jour, la hardiesse de lui demander de l'eau-de-vie. Cette fois, il se récusa; on n'insista pas.

L'aumônier était arrivé à connaître individuellement les soldats, vivant avec eux du même pain, partageant leur ration, courant presque les mêmes dangers.

Ces régiments, qu'il a évangélisés depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de mai, ont fait tout leur devoir, dans les tranchées comme à l'attaque. Ils ont montré, par leur vaillance, ce que peuvent des soldats français qui ont pour leur patrie un amour basé sur l'amour de Dieu.

Pouvait-il en être autrement? N'avaient-ils pas des chefs donnant à leurs hommes l'exemple du devoir chrétien?

Notons seulement ceux qui ne sont plus : le commandant de G..., qui, au témoignage de l'aumônier militaire, eut une grande part dans le bien qui s'est fait auprès des soldats du cantonnement d'Achicourt; le capitaine L..., de Boulogne, cœur d'or, adoré de ses hommes, auteur d'une chanson pleine d'esprit français, qui eut beaucoup de succès (1); les lieutenants

(1) Cette chanson, dont les soldats aimaient à entonner les quatorze couplets, racontait surtout le stratagème par lequel les Français utilisèrent un manège de chevaux de bois, avec les mannequins, pour tromper les Saxons :

... Aux Saxons Guillaume avait dit :
« Par l'effet de ma crapouillade
Tout effort leur est interdit,
Les Français sont en marmelade! »

L..., C..., L..., R..., qui aimaient tant à chanter les offices de l'Eglise; L..., jeune prêtre, dont son diocèse pouvait beaucoup espérer.

C'était enfin le commandant Boniteau, officier de grand mérite et de grand avenir, remarquable par sa distinction et l'autorité avec laquelle il exerçait son commandement. Comme le commandant de G..., il servait chaque jour la sainte Messe avec piété. Il fut frappé mortellement par un éclat d'obus, le 23 mars 1915. Il venait de quitter le Palais Saint-Vaast et se rendait à Saint-Sauveur, accompagné du curé qu'il honorait de son amitié. Son calme et sa fermeté devant

Les Saxons, tablant là dessus,
Comme les phalanges antiques
S'avançaient en masse, et de plus
Psalmodiaient de vains cantiques!

Tout à coup on vit que des cieux
Nous venait une aide opportune,
Car un spectacle merveilleux
Apparut au clair de la lune.
Des mannequins audacieux,
Soldats sans peur et sans reproche,
Dignes fils des braves aïeux,
S'étaient dressés devant les Boches.

Or, à l'aspect de ces vaillants,
Bourrés de courage et de paille,
La phalange des assaillants
Se dispersa sous la mitraille.
Les pauvres Saxons aux abois
Prirent la fuite dans la plaine,
Et l'on vit des chevaux de bois
Foncer sur eux à perdre haleine!

Le jour montra les ennemis
En tas, sur le champ de bataille :
Saxons à jamais endormis
Sous l'œil de mannequins de paille.
Fidèles au poste d'honneur,
Y avait toujours près de la ville,
Le ...e à Saint-Sauveur,
Et le ...e à Ronville.

la mort ont fait l'admiration de tous. Mgr l'évêque voulut présider ses funérailles et, en termes éloquents et émus, avec le colonel C..., résuma sa belle carrière (1).

III

Le curé de Saint-Sauveur ajoutait à ses fonctions d'aumônier militaire l'exercice de la charité envers les pauvres de la ville et à l'égard de ses paroissiens dispersés.

Bon nombre d'habitants de Saint-Sauveur, surtout parmi la population ouvrière, s'étaient réfugiés en ville, espérant pouvoir, à bref délai, réintégrer leur domicile. Leurs ressources furent vite épuisées : M. de Bonnières s'efforça de leur venir en aide en leur portant des provisions de tout genre. Un peu plus tard, ayant appris que les enfants du Bon-Pasteur, les Sœurs Clarisses, et les personnes assistées par les Religieuses Augustines, commençaient à manquer du nécessaire, il entreprit de les ravitailler.

Pendant quatre mois, toutes ses matinées sans exception, sauf celle du dimanche, furent consacrées à ce ministère. Tous les jours, vers midi, arrivait au couvent des Augustines une charrette à bras, traînée par l'aumônier. Elle était chargée de sacs remplis de pain, de bassines pleines de viande, etc.

D'où provenait ce chargement tellement lourd que, bien souvent, il fallut à l'aumônier un aide pour monter la rampe du Pont de Saint-Sauveur? Cela avait été recueilli, selon la méthode des « Petites Sœurs »,

(1) Voir plus haut, pp. 49-50. — Cf. *La grande Guerre du vingtième siècle*, mars 1916, pp. 359-361.

morceau par morceau, à la porte des maisons et dans les divers cantonnements. Le curé-aumônier se faisait chaque jour *mendiant volontaire*. On accueillait avec un joyeux empressement le *curé-ravitailleur*, le « Père Croussette ».

La prière reconnaissante des bonnes Sœurs et de leurs protégés valut au voiturier la protection divine, car jamais, malgré le bombardement presque continuel, aucun accident ne se produisit au cours de cette tournée quotidienne.

La même charrette servait, l'après-midi, à d'autres travaux. Elle devenait l'attelage du *commissionnaire*.

Depuis le mois de novembre 1914 jusqu'à la mi-septembre 1915, sauf les jours de grêle intense et durant un mois de vacances, on la vit circuler à travers les rues des deux faubourgs, chargée de mobiliers d'ouvriers. Personne n'étant autorisé à pénétrer dans les faubourgs, chacun s'adressait au *curé déménageur*, qui avait le triste privilège d'être sans concurrent. Le curé et la voiture formaient un ensemble singulièrement pittoresque et original, auquel tous s'étaient accoutumés avec sympathie et que l'illustration a rendu populaire. On lui confia aussi la mission, souvent délicate et périlleuse, de mettre au jour des objets précieux, des « cachettes », parfois la seule ressource des propriétaires. A part de très rares exceptions, les recherches furent suivies de succès.

Les soldats prêtaient de bonne grâce leur concours au *déménageur*. Bien souvent, un coup de pioche, un coup de main, un coup d'épaule furent la preuve de la fraternité touchante qui existait entre l'aumônier et ses soldats.

En dehors de ces travaux matériels, le curé ne cessa de veiller sur les maisons et le mobilier de ses paroissiens évacués. Il usa de son influence auprès des officiers pour empêcher les déprédations. Il alla même jusqu'à procéder à la *liquidation* amiable des marchandises qui étaient restées dans plusieurs épiceries et merceries. Dans une correspondance très suivie avec les habitants de Ronville et de Saint-Sauveur, il leur donna tous les renseignements pouvant les intéresser, il s'efforça de les réconforter, les entretenant dans la ferme confiance en la Providence divine.

L'autorité militaire et le gouvernement voulurent honorer celui qui avait été à la peine et au danger. Le 10 juin 1915, l'abbé de Bonnières était cité à l'ordre de l'armée et, le 4 août, à l'ordre du pays. En octobre, il reçut des mains de Mgr l'évêque d'Arras la croix de guerre avec palmes, envoyée par le général gouverneur d'Arras.

§ 2. — *Un petit point sur la ligne de feu.*

Sous ce titre modeste, M. l'abbé Joseph Vaillant, curé de Saint-Nicolas-les-Arras, a rempli de notes *vécues* son « carnet d'aumônier ».

Il nous permet d'y puiser, ce que nous ferons bien volontiers, sauf encore pour ce qui concerne les opérations de guerre, inachevées dans ce secteur.

5 octobre 1914. — Duel formidable d'artillerie pendant toute la matinée. Les Français viennent occuper les tranchées entre Roclincourt et Saint-Nicolas, face à Saint-Lau-

rent. Le curé peut aller et venir au milieu de tous ces hommes et en confesser quelques-uns. Administré des blessés. On les transporte un peu plus tard à notre salle du Patronage, et ensuite à Arras.

14 octobre. — A 9 heures, service pour les soldats morts depuis huit jours dans les combats qui se sont livrés dans la région. Officiers et soldats ont répondu à l'appel du curé. Tous écoutent avec respect les paroles d'encouragement et d'espoir qu'on leur adresse. « Par eux, le bon Dieu ajoutera une belle page à l'histoire de France. » Les officiers viennent remercier le curé et lui serrer la main.

A 4 heures de l'après-midi, enterrement du commandant G..., blessé mortellement à Blangy, qui avait exprimé le désir d'être transporté à Saint-Nicolas. C'était un officier très estimé de ses supérieurs et de ses hommes. Tous les hommes du ...e qui ne sont pas aux tranchées assistent à la cérémonie. Discours vibrant de patriotisme, du colonel M... et du général B...

A peine la cérémonie est-elle terminée que quelques obus nous arrivent, mais sans causer aucun mal. Près du cercueil du commandant G..., on dispose le cercueil du soldat D... Fraternité dans la mort !

15 octobre. — Promenade nocturne. Ramené trois corps. Confessé plusieurs médecins et officiers. De très nombreux soldats de toutes les armes ont fait la sainte communion depuis huit jours. En circulant dans les tranchées, j'ai confessé quelques sous-officiers et de nombreux soldats, artilleurs et fantassins. Un grand diable de caporal vient me trouver pour la confession. Il veut se mettre à genoux pour l'absolution. Je lui dis que c'est inutile. Voilà sa réponse : « Je n'ai pas peur de faire ostensiblement acte de religion, je tiens au contraire à ce que les hommes de mon escouade voient ce que je fais en ce moment. »

16 octobre. — Le soir, à 9 h., une pluie d'obus s'abat sur Saint-Nicolas et le bombardement ne cesse qu'à 5 heures du matin. Un shrapnell a éclaté entre le toit et le plafond de l'église. Il y a deux grands trous dans le plafond. Deux personnes sont tuées; en assistant aux funérailles, Mlle Gh.,

infirmière brevetée, manque d'être victime de son grand et tenace dévoûment. Les fossoyeurs sont en déroute.

18 octobre (*dimanche*). — On a déblayé l'église tant bien que mal. La toiture a souffert beaucoup. Aux deux messes, nombreuse assistance de soldats. Les paroissiens sont venus nombreux aussi, malgré le danger. Recommandé à tous le calme et la confiance en Dieu. « Terrible épreuve qu'il nous envoie; acceptons-la. Vive Dieu qui aime les Français ! »

Les vêpres ont été chantées par un groupe nombreux de soldats de toutes armes, priant de tout cœur. Petite allocution écoutée volontiers par tous ces braves. Le soir on apporte à l'église le corps du lieutenant B..., tué aux tranchées. Il y aurait grave imprudence à continuer les inhumations au cimetière ordinaire, visé par l'artillerie. M. B... sera le premier soldat enterré dans le vieux cimetière, près de l'église. A 9 heures, rassemblement à l'église. Messe pour le défunt. A la fosse, creusée près de la petite porte du clocher, discours superbe de foi et de patriotisme, du colonel A...

21 octobre. — A 7 heures du matin, le lieutenant V... est mortellement frappé à dix mètres au-dessus du cimetière de la voie de Timon. J'avais eu l'occasion de faire connaissance avec lui. Je suis allé chercher le corps aussitôt, et je l'ai fait transporter au patronage.

Le beffroi d'Arras tombe ! Tartarin de Tarascon est battu par Guillaume, vainqueur des lions de bronze !

A 4 heures les officiers présents pour l'inhumation du lieutenant V..., décident qu'il est impossible de faire la cérémonie à cause des obus qui tombent drus aux alentours de l'église : A demain !

22 octobre. — A 5 heures du matin, enterrement du lieutenant V... Seuls, quelques camarades peuvent y assister, car les artilleurs sont retenus par le service.

Vers 10 heures du soir, des bombes incendiaires mettent le feu à la mairie. Un poste de police était installé dans la mairie. Le feu se déclara si rapidement que les soldats ne purent sauver leurs armes. Scène terrible. Quelques soldats, plusieurs médecins et moi nous nous y précipitons.

Il y a une dizaine d'hommes étendus par terre, en-

tourés déjà par le feu, et poussant des cris! Tous les blessés sont rapidement transportés de l'autre côté de la rue. Plusieurs ont des blessures graves, et je leur donne immédiatement les Sacrements. Les boches continuent de nous envoyer des obus. Nous croyons notre dernière heure arrivée, et deux médecins me demandent l'absolution. L'évacuation de tous les blessés se fait rapidement, mais plusieurs meurent, avant d'arriver à l'hôpital d'Arras. Quand l'évacuation est terminée, il faut organiser un service d'incendie, pour préserver du feu les maisons voisines de la mairie. Avec l'aide de MM. Lanoye, Bourdrez, Ducatel, Paris, la pompe à incendie est mise en batterie.

23 octobre. — On vient m'annoncer la mort du sergent abbé Biard, vicaire à Vizille (Isère), tué aux environs de la Maison Blanche. Un blessé se trouvait à quelque distance de la tranchée et demandait du secours. Le sergent Biard s'empressa d'aller vers ce malheureux et lui donna l'absolution. A son retour, il fut tué par une balle à la tête.

M. Proust, sergent au ...e, *député de la Savoie*, est tué aux tranchées, d'une balle à la tête. Quelques jours auparavant, il était venu très gaiement me demander de le confesser et de lui faire faire la sainte Communion. J'ignorais alors ce qu'il était. C'est en voyant le cadavre que je reconnus mon pénitent des jours précédents. Je n'ai pas ici à faire l'éloge du vaillant soldat et du fier chrétien qu'était M. Proust. D'autres s'en chargeront mieux que moi.

26 octobre. — On apporte à l'église le corps du capitaine de Pimodan, tué aux tranchées. C'est le fils de M. le colonel d'état-major de Pimodan, le neveu du duc de Pimodan et le petit-fils du général de Pimodan, un de nos illustres généraux d'Afrique, qui répondit jadis à l'appel de Pie IX, organisa l'armée pontificale et fut tué glorieusement pour la cause du Saint-Père et de l'Eglise.

Jeudi 29 octobre. — Nous venons de rendre les derniers honneurs à M. le capitaine H..., officier d'avenir et chrétien pratiquant. Il avait fait la sainte communion quelques jours avant sa mort. Ses hommes l'adoraient. Ses deux lieu-

tenants pleuraient comme des enfants, devant le cercueil de leur chef. Ces deux officiers, le jour des funérailles de ce modèle des chefs, firent la sainte communion pour le repos de son âme. Le général B... assistait à la funèbre cérémonie, et y prit la parole. Après avoir rappelé en quelques mots les titres de M. H... à l'estime de tous, il termina ainsi son discours : « Son épée n'est pas tombée, elle n'a fait que changer de main; et tout à l'heure elle sera tenue bien haut devant la batterie, pour indiquer l'endroit où il faut frapper. »

1er novembre. — Deux soldats sont blessés mortellement, mais ils peuvent recevoir l'absolution. Belle fête de la Toussaint, quand même. Nombreuse assistance. Absolution à chaque messe, soit par l'aumônier de division, venu pour la circonstance, soit par le curé. Revue rapide de tous les grands saints soldats, tout particulièrement des saints soldats français. « Ils veillent sur nous, ils combattent avec nous, puisqu'ils sont les partisans célestes de la justice et du droit. »

2 novembre. — Procession aux tombes des soldats, enterrés autour de l'église. Les camarades apportent des couronnes, et on prie.

4 novembre. — 3 heures de l'après-midi. Cérémonie touchante de remise de médaille militaire à un chasseur. Une mitrailleuse va tomber entre les mains des Boches. Un chasseur, au moment où un groupe d'ennemis se prépare à emporter la mitrailleuse, bondit sur eux; à coups de baïonnette, il les met en fuite ou hors de combat, et ramène ensuite son trophée dans nos lignes. Le général B... veut donner à la cérémonie un caractère imposant. Tous les officiers disponibles de la division sont convoqués. J'ai l'honneur de recevoir aussi une convocation. La musique du régiment est présente. Le lieutenant-colonel B..., attaché militaire d'ambassade, frère du célèbre romancier chrétien, est là avec le drapeau de l'arme.

La cérémonie va se dérouler dans le pré situé au bout de la rue du Marais. Le petit chasseur se place devant son général. La musique joue un premier morceau, et le général

ordonne bientôt d'ouvrir le ban. Après avoir épinglé la médaille militaire sur la capote du soldat, le général lui donne l'accolade et prend la parole. Il est heureux d'avoir des hommes de telle valeur dans les rangs des troupes qu'il commande. « Soyez fiers de votre camarade : ce que ce brave a fait hier, il faut que vous puissiez le faire demain. La guerre est la meilleure école du soldat. Faites honneur au drapeau que la patrie vous a confié ! »

11 novembre. — Monseigneur vient visiter Saint-Nicolas, et apporte ses encouragements. Il est fidèle au poste. On n'aura qu'à suivre l'exemple donné.

14 novembre. — Ordre du général commandant le corps d'armée de faire évacuer Saint-Nicolas, où la population n'est plus en sûreté. Avec l'autorisation de Monseigneur, j'avais sollicité une nomination d'aumônier militaire, pour ne pas quitter mon poste, cette nomination m'arrive aujourd'hui.

La division B... quitte Saint-Nicolas. Je salue à son départ, avec regrets, la mémoire du pauvre abbé Biard, tué à la Maison-Blanche, — avec reconnaissance, la coopération de deux prêtres-soldats : M. T..., adjudant, vicaire à Aix-les-Bains, qui depuis lors a reçu la Croix de guerre et est devenu sous-lieutenant; M. Chastaing, nouveau prêtre, tué depuis lors à Lorette. Ils étaient les bienvenus au presbytère et le savaient.

19 novembre. — A 5 heures du matin, le ...e de ligne fait son entrée dans Saint-Nicolas. Il est composé de Normands et de Bretons.

Un prêtre-soldat, M. Hulin, est attaché spécialement au régiment comme aumônier, il m'aidera efficacement; il est plein de bonne volonté.

Aux messes, assistance nombreuse, de soldats et d'officiers. Je remarque que beaucoup ont des chapelets. Ils sont chrétiens, ce sont donc de bons soldats. Je leur ai souhaité la bienvenue.

22 novembre. — La musique du ...e de ligne vient se faire entendre pendant la grand'messe. Le colonel est là avec un

beau groupe d'officiers et beaucoup de soldats. J'étais habitué à parler chaque dimanche aux soldats des régiments qui ont précédé. J'en conserverai l'habitude. D'ailleurs, ces hommes sont heureux des paroles d'encouragement qu'on peut leur adresser.

1er décembre. — M. Poilvet, vicaire breton, prêtre combattant, nous arrive du dépôt. Nous l'accueillons de tout cœur. C'est un bon soldat et un bon prêtre, qui a déjà été cité à l'ordre du jour de l'armée.

2 décembre. — Mort de M. Cordhomme, séminariste de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, tué aux tranchées. Il était de toutes les patrouilles que fournissait sa compagnie. Il était proposé pour le grade d'aspirant-officier.

Le caporal fourrier, attaché au bureau du colonel, est un capucin, le P. Hérel.

15 et 16 décembre. — Confessions et communions très nombreuses d'officiers et de soldats : une action sur Saint-Laurent est très prochaine.

18 décembre et jours suivants. — Je me souviendrai toute ma vie de cette terrible journée d'hier. Mes confrères, MM. Hulin et Poilvet, sont à l'église avec moi, à 4 heures du matin. Ils disent la messe à tour de rôle, confessent ensuite, et donnent la sainte communion à ceux qui vont marcher à l'ennemi. Je ne pourrai pas dire la Messe, car de très nombreux soldats attendent encore leur tour de confession, et l'heure avance.

A 7 heures, un clairon vient à la porte de l'église donner le coup de langue attendu. Une vingtaine d'hommes n'ont pu se confesser. Je sors du confessionnal, je leur fais une exhortation rapide, et je donne l'absolution à ces hommes, dont les fronts s'inclinent pour recevoir le divin pardon. Ils communient, et en route !... Déjà les compagnies sont sous les armes. Nous prenons place aux rangs qui nous sont assignés. Il me semble que mes braves gens du ...e sont contents de me savoir au milieu d'eux. Je vois de tous côtés des sourires sympathiques, et j'entends un sergent qui

dit à ses hommes : « Tiens ! le vieux est aussi de la fête. »

Je dois rester près du colonel. M. l'abbé U..., de la Congrégation des Pères Blancs, aumônier militaire, est venu nous rejoindre. C'est un brave qui a déjà fait ses preuves, et qui donnera encore des gages de sa valeur pendant cette journée et les journées qui suivront.

A 10 heures, l'ordre est donné d'attaquer. Les compagnies se lèvent des tranchées dans un ordre parfait. On voit briller les baïonnettes. En ce moment, je demande à mes chers confrères de réciter le chapelet pour les fils de France et de Bretagne qui combattent, et ce chapelet est récité avec une ferveur peu ordinaire ! (*Suit le récit du combat de Saint-Laurent*)... Nous sommes restés maîtres d'un groupe de maisons, dans la rue, vers l'église, et nous avons mieux assuré notre point de jonction avec le secteur de Blangy.

Quelques mots sur deux officiers tués le 17 décembre. M. le capitaine de P... était un catholique pratiquant. Il avait fait généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie pour la France et avait reçu la sainte communion le matin même. — M. le capitaine C... était dans les mêmes sentiments que son ami de P... Voici la dernière réflexion qu'il écrivait sur son carnet à la date du 16 décembre : « Il est 10 heures du « soir. Ma carcasse tremble, car demain, à 7 heures, je « marche au combat avec ma compagnie. J'ai reçu ce ma- « tin le Dieu des Forts et mon pied ne tremblera pas, « quand, dans quelques heures, je le poserai sur le para- « pet de la tranchée ennemie. Ma dernière pensée est pour « mon Dieu, pour la France, et pour celle qui fut la chère « compagne de ma vie... » Un frère de M. C... est prêtre et professeur à Nantes.

20 décembre. — Une bombe tombe à l'ambulance de la salle Anselin. Un infirmier, chez le concierge, culbute le poêle en s'enfuyant, ce qui amènerait un incendie, si Mlle Gh. n'arrivait rapidement, pour éteindre les charbons ardents.

Les bataillons du ...^{e} ont reçu l'aide du ...^{e} qui forme brigade avec le ...^{e}. Une demi-section du ...^{e} doit aller fournir un poste au point le plus périlleux. Ces hommes sont commandés par un sergent, père de nombreux enfants, et il

est un peu pâle. Le sergent Alexis Ménard, de la 4e compagnie, s'approche de son camarade : « Tu es père de famille, lui dit-il, et il y a risque à courir dans la mission que tu as à remplir. En ce moment je ne suis pas de service. *Je viens m'offrir pour te remplacer. Je suis prêtre, c'est-à-dire libre de tout lien.* C'est dit, n'est-ce pas ? » Les deux sergents vont proposer le remplacement au capitaine de la compagnie, et bientôt Ménard, après avoir fait le sacrifice de sa vie et s'être confessé au P. Umbrecht, est à la tête de ses hommes. *Quelques heures après, une balle boche au cœur le tuait net.* Le corps du sergent-prêtre Ménard, de la Congrégation des Missions étrangères, fut enseveli le jour suivant au cimetière de Saint-Nicolas. Etendu sur les dalles de l'église, la figure bien calme et bien reposée, Ménard nous faisait l'effet d'un saint martyr.

23 décembre. — Vers 7 h. 1/2 du matin, nous étions réunis à l'église, et le caporal-capucin Hérel disait la messe. M. Hulin venait de terminer la sienne. J'étais au bout de l'église, à quelques mètres en avant de la tribune, occupé à faire réciter le chapelet au milieu d'une trentaine de soldats avec deux officiers. Tout à coup, deux obus arrivent dans le chœur, à droite et à gauche de l'autel, et deux autres sur la tribune. Nous sommes très exactement repérés, et les Boches connaissent l'heure de la réunion. A l'autel, tout est bouleversé; mais personne n'est blessé. Au bout de l'église, c'est une fumée noire et épaisse. Quelques débris de la tribune m'arrivent sur le dos, mais sans grand dommage. Je crie immédiatement : « *Par ici la sortie; ne vous pressez pas.* »

24 décembre. — Impossible désormais de dire la messe dans l'église. La cave de la brasserie Grenier va devenir notre lieu de réunion.

Notre colonel du ...e n'a pas quitté son poste de commandement, depuis le 17. Je lui ai promis une messe de minuit à son poste. M. Hulin dit une messe de minuit, avec cantiques du pays, dans son cantonnement, M. Poilvet officie dans un autre cantonnement, et pour ma part, je dis une messe de minuit dans la grande salle à manger de

Mme Gheerbrant, et aussitôt après cette messe, je vais en dire une deuxième à l'huilerie Michonneau.

Assistance et communions nombreuses. Bien des officiers sont venus avec les soldats. Le colonel a fait la sainte communion, ainsi que son capitaine-adjoint, M. V...

Sur la route, en allant à l'huilerie, on entend les chants gutturaux des Boches et un superbe « *Minuit, Chrétiens* », chanté par les hommes du ...e. C'est très émouvant. A mon retour, vers 1 h. 1/2 du matin, ce n'est plus la même musique. Après les chants religieux, on a entonné des chants patriotiques, et le réveillon se termine par des injures et des coups de fusil. Plusieurs balles sifflent à mon oreille et la route me paraît un peu longue.

31 décembre. — Vu le colonel qui a enfin quitté son poste de commandement pour venir se reposer un peu. L'abbé Umbrecht et l'abbé Poilvet sont proposés pour une citation à l'ordre du jour qui sera bien méritée. Je me permets de lui dire que l'abbé Hulin est bien méritant aussi. Il me répond en souriant que la liste des propositions n'est pas close. De fait, il aura plus tard la croix de guerre. — On se quitte en se souhaitant santé et courage.

29 janvier. — Enterrement de notre cher colonel I..., à Arras, en présence de plusieurs généraux. Monseigneur prononce un magnifique discours (1).

31 janvier. — Monseigneur arrive à la cave Grenier à 9 heures. Un groupe considérable d'officiers, colonel en tête, reçoit Sa Grandeur. Une foule de soldats s'empressent vers le lieu de la réunion. Pendant la messe, chantée par un prêtre-soldat breton, une musique franco-allemande se fait entendre. Le ténor français 75 fait sa partie; divers instruments allemands, de tous les calibres, mêlent leur voix à celle de nos 155. Monseigneur, qui a pris la parole, est obligé de parler très haut pour se faire entendre. « *Durate*, tenez ferme, dit-il, comme savent tenir des soldats bretons. La cause de la Patrie est actuellement la cause de

(1) Voir plus haut, p. 46-49.

Dieu. Soyez les fiers soldats de Dieu et de la Patrie. Tenez toujours ! »

14 février. — M. l'abbé Jouault, prêtre-soldat, brancardier divisionnaire, nous est envoyé comme aumônier de bataillon. Belles réunions aux messes. Après-midi, à 3 heures, conférence par M. le curé, à la cave.

15 février. — A 7 heures du matin, place de la Mairie, à Sainte-Catherine, remise de la médaille militaire à M. l'abbé Poilvet. Nous sommes fiers de notre cher confrère. Le général, par deux fois, lui donne l'accolade, et les compagnies du ...e, convoquées pour la circonstance, défilent d'un pas allègre devant celui qu'elles connaissent si bien, comme prêtre et comme soldat.

28 février. — Visite de Monseigneur à la cave Grenier (1).

14 mars. — Quatre messes bien suivies. Après-midi, salut à 3 heures, à la cave Grenier. Après le salut, conférence sur la famille Hohenzollern avant la réforme et pendant la réforme. Il faut faire connaître aux soldats l'infamie séculaire du roi forban de Prusse.

4-20 avril. — Les confessions pascales ont été très satisfaisantes. — Le ...e régiment de ligne quitte Saint-Nicolas; on verra encore les chers confrères. Je suis aidé toujours par l'abbé Péhu, sergent-major, M. Chevillon, professeur, prêtre-soldat, aumônier de bataillon, l'abbé Joncourt, curé en Haïti, et l'abbé Leck-Bien, prêtre de Saint-Vincent de Paul.

21 avril. — Arrivée du ...e de ligne. L'aumônier du régiment sera au presbytère. Les deux aumôniers sont MM. Gouranton, oblat de Marie, décoré de la croix de guerre, et Hélary, vicaire. — Mme Gheerbrant a bien voulu m'offrir l'hospitalité. C'est un service que je n'oublierai jamais.

8-9 mai. — Le mois de Marie est commencé avec ferveur : on prie, et chante, en breton, en union avec les familles.

On attaque le 9 mai. Le matin, à la première heure, deux capitaines sont venus faire la sainte communion dans la

(1) Voir plus haut, p. 43-44.

salle à manger Gheerbrant, transformée définitivement en chapelle. Mes chers confrères ont confessé et donné la sainte communion à beaucoup de soldats.

Pour le combat, j'ai demandé à être attaché au poste de secours du ...[e]. Cela me permettra de pouvoir rayonner dans tous les postes de secours, car le ...[e] est en réserve. L'action est dirigée sur Chanteclair. (*Récit du combat.*)

Nous avons pris une tranchée, et nous nous y maintenons. Nous avons passé une grande partie de la nuit avec les blessés, dans la cave et les abris quelconques de la stéarinerie. Mon rôle était de donner à boire à tous les malheureux qui d'ailleurs, en bons Bretons, ne se plaignent guère. M. l'abbé Lelièvre, de Paris, aumônier volontaire, blessé au bras dès le début de l'action, face à Chanteclair, doit être évacué.

12 mai. — Au moment où nous enterrons un Sénégalais, un aéro boche plane au-dessus de nous. Il y a un mauvais coup à faire; le Boche ne veut pas le manquer. Nous sommes signalés, un obus est tiré dans notre direction; mais le pointeur a tiré trop court : l'obus tombe vis-à-vis la porte de l'ancien café Franck, « aux quatre Crics », à cent mètres de notre groupe. Ce café est devenu le poste du ...

Un homme, au même moment, sort du poste : c'est M. l'abbé Passeron, curé de Challuy, près de Nevers, arrivé chez nous depuis quelques jours à peine, comme aumônier de bataillon. M. Passeron est gravement blessé. M. Hélary, aumônier de bataillon au ...[e], qui travaillait aux tombes des soldats, court plus fort que moi et lui donne l'absolution. On transporte le blessé à l'hôpital du Saint-Sacrement, où il meurt le lendemain ! J'ai pu lui serrer la main avant son départ.

21 mai. — Le sergent-major Péhu, séminariste, est promu sous-lieutenant pour sa belle conduite au feu le 9 mai. Je suis heureux de cette belle marque d'estime que lui donnent ses chefs. Hélas ! Le sous-lieutenant Péhu a été tué à Souchez et inhumé au cimetière.

18 juin. — Je suis à l'hôpital du Saint-Sacrement. Hier, au château de M[me] Gheerbrant, le plafond de ma chambre

a été troué par un obus. Un autre obus a démoli la vérandah ! Mme Gheerbrant et les officiers qui occupent la maison me disent que ma santé ne me permet pas de rester plus longtemps. Je connaissais l'expression : « Pleurer de rage », mais je ne savais pas ce que c'était. Je le sais maintenant. Quand la voiture du château arriva pour me conduire à Arras, j'étais tellement en colère que les larmes jaillirent de mes yeux. Au lieu de remercier Mme Gheerbrant de ses bons soins, j'ai dû lui dire quelque sottise dont je ne me souviens plus. Je suis certain qu'elle me pardonne cette boutade, et je veux dire ici que ma reconnaissance pour Mme Gheerbrant durera autant que durera ma vie.

26 juin. — Je suis à Boulogne. C'est l'antipode. Le 23 juin, les Boches ont bombardé l'hôpital du Saint-Sacrement d'Arras, avec de gros obus. Tous les blessés et malades ont été transportés dans la crypte de la chapelle. Il y a eu cinq morts. L'établissement est désormais inhabitable. Le lendemain matin, j'explique à M. le docteur Froment mon projet de retourner à Saint-Nicolas. Il me répond que je n'ai qu'à me soumettre.

Vers 2 heures de l'après-midi, un sous-officier m'apporte un pli de la place : M. le docteur Froment et M. l'abbé Maréchal, secrétaire de l'évêché, l'accompagnent. Je ne suis pas peu surpris en lisant une citation à l'ordre de l'armée ! Donc, je n'ai pas été tout à fait inutile. C'est une consolation, et je n'aurai pas l'air de déserter mon poste (1).

(1) Monsieur l'abbé J. VAILLANT à toujours mérité son nom. Son père avait généreusement servi la patrie, à l'armée et dans la gendarmerie. Lui-même, en 1887, curé de Sarton, avait sauvé dans son berceau un enfant qui allait périr dans les flammes. Curé d'Equihen, il coopéra héroïquement, — sortant de son lit où il était retenu par la maladie, — au sauvetage des naufragés du *Jésus-Flagellé*, entrant dans l'eau devant le rivage, et sauvant personnellement trois hommes, le 10 janvier 1900. Monseigneur Williez le nomma par dépêche bénéficier de première classe. Il reçut la médaille d'argent du ministère de la marine, la médaille d'or de la Société centrale des sauvetages, le Prix Loyer de la Société des Sauveteurs du Nord, et une médaille grand module des Invalides de la marine. Sa santé est restée altérée depuis lors, ce qui n'a pas, on le voit, diminué son courage.

La remise de la Croix de guerre a eu lieu, à la digue Sainte-

§ 3. — *Héroïsme persévérant.*

A la paroisse Saint-Géry, et particulièrement dans la catastrophe de l'hospice des Vieillards (1), à Arras, M. l'abbé de la Forest Divonne avait donné la mesure de son courage et de son dévouement exceptionnels. Lorsque l'évacuation eut permis qu'il fût détaché de son ministère, il fut appelé temporairement à la paroisse d'Achicourt.

La lettre suivante, adressée à un vicaire général, montre avec quel esprit de foi il s'acquitta de ces fonctions dangereuses, aux portes d'Arras :

A mon arrivée à Achicourt, il y avait 1.200 âmes; j'ai enseigné le catéchisme tous les jours, et fait faire la première communion, au plus grand nombre possible d'enfants. Hélas ! le calme n'a duré que quelques semaines. Bientôt le bombardement incessant a justement effrayé les familles : les enfants n'osaient plus venir dans cette église dont les vitraux étaient brisés par des éclats d'obus; je fis le catéchisme au presbytère, au patronage, etc. J'ai dû tout cesser par prudence. Que de fois il a fallu mettre les enfants dans la cave !

A la fin de septembre 1915, on évacua l'église, et la cave bien nettoyée du presbytère en tint lieu. Un autel, dressé au fond d'un boyau, à 5 mètres sous terre, telle est l'église d'Achicourt depuis octobre. C'est là que j'ai repris le catéchisme et conservé le Saint-Sacrement. Je m'arrangeais

Beuve, à Boulogne, le 18 septembre 1915, devant une foule sympathique où les représentants de Mgr l'évêque et les membres du clergé ont été heureux de féliciter leur confrère, qui avait déjà reçu les hommages les plus gracieux de M. le gouverneur de Boulogne et de son état-major. Depuis lors, il a reçu une deuxième citation, du mérite civil; voir p. 151.

(1) Voir plus haut, pp. 23-24.

pour avoir trois messes le dimanche. Les paroissiens venaient à la cave; on se serrait, on se pressait. Quelques soldats venaient aussi. Après la messe, on s'enfuyait bien vite chez soi. Ce régime était encore supportable. Le bon Dieu n'a pas voulu qu'il continuât. Je venais d'Arras à Achicourt tous les matins, vers 6 h. 1/4. J'y passais la journée, donnant un salut à la tombée du jour; puis je retournais à Arras. Le samedi, je couchais à Achicourt, dans la cave, enveloppé dans une couverture, et près du bon Dieu. Oh! ces nuits passées seul avec Notre-Seigneur, pendant que les coups de fusil et les éclatements des bombes se faisaient entendre, dans la plaine de Beaurains!

Le 25 novembre, deux marmites ont fait tomber les cloches de l'église; toutes les vitres du presbytère furent brisées. Le 24 décembre fut un jour terrible : plus de cent obus tombèrent sur le village. Vingt maisons furent écrasées et il y eut quatre victimes. Un gros obus tomba dans la cour du presbytère, broyant le puits et rendant la maison inhabitable. Heureusement que la cave est résistante! Le jour des Saints Innocents, nous fûmes bombardés de 9 heures à midi et demi. Ils se sont acharnés sur l'église; elle n'est plus qu'une ruine, un monceau de briques. Le cimetière est labouré; des cercueils sont éventrés..., d'autres maisons écroulées.

Il reste encore à Achicourt 500 âmes. J'y serais resté bien volontiers; je m'étais attaché à ces braves gens, et surtout à un très petit groupe d'enfants qui m'aimaient. Je n'ai rencontré partout que sympathie et bienveillance, de la part de tous. Je prenais mes repas de midi chez les Santerne, dont le fils Gaston est au Séminaire de Boulogne. Ces braves gens n'ont jamais rien voulu recevoir pour ma pension. Ils ont évacué Achicourt, il y a quatre mois, pour aller à Saint-Pol. Alors les gendarmes ont voulu m'accueillir chez eux; depuis ce temps, je prenais mes repas avec ces braves soldats.

Le jour de Noël, j'ai reçu un ordre d'appel, comme auxiliaire, à la première section des infirmiers militaires. Ma pauvre mère se console, à la pensée que là je n'aurai pas à craindre les bombes. Cependant, je ferai tout mon possible pour obtenir un poste dans une ambulance d'Arras ou

des environs, afin d'être près d'elle. On m'a dit que cela était possible, d'autant plus que ma mère vient d'être récompensée de son dévoûment par la Croix de guerre avec palme.

J'ai mis en sûreté et en ordre tout ce qui appartient à l'église, et vais expédier à Avesnes, chez M. le Doyen, les ornements et tout ce qui craint l'humidité des caves. Une personne sûre aura la clef de la cave, pour les prêtres-soldats qui voudraient dire la Messe. J'ai sauvé les pierres consacrées (1).

C'est le cœur navré et en pleurant que j'écris ces mots. Le bon Dieu me donnera la force de supporter cette épreuve. Bientôt je me présenterai devant Monseigneur, pour lui redire toute ma gratitude et lui demander de me bénir.

Comment pourrait-on assez louer, en s'en édifiant, cet héroïsme surnaturel, touchant et simple? Quels admirables exemples donne cette famille où tout le monde est décoré de la croix de guerre ou mis à l'ordre du jour : la mère, comme infirmière; deux fils, comme officiers, morts ensuite au champ d'honneur; et l'autre fils, comme ministre de l'Eglise, ayant d'ailleurs, dit-on, « préparé Saint-Cyr »! — Ceci explique cela!

(1) M. le doyen Milléquant a bien voulu, depuis lors, ajouter au soin de la paroisse Saint-Nicolas celui d'Achicourt; il écrit que son ministère y est consolant près des soldats et près des civils, parmi lesquels il loue, pour leur courageux dévouement, M. et Mme M...

CHAPITRE II

Au sud d'Arras. — En Artois envahi

La belle route, bien connue à Arras, qui conduit de cette ville à Bucquoy, est à peu près la limite qui sépare, à l'ouest, dans la direction de Doullens, le front français du pays envahi — et encore occupé — par les Allemands, *vers l'Est*, du côté de Bapaume et de Cambrai.

Les opérations militaires ont été actives, à l'Est, dans toute la région de Bapaume, au début de la guerre; nos troupes ont courageusement défendu, en septembre 1914, un vaste secteur triangulaire qui s'étendait, dans le département, de Saint-Léger à Mory, Vaux-Vraucourt, Beugny et Hermies, d'une part, et qui, d'autre part, descendait d'Hermies jusqu'au Transloy et au delà.

§ 1er. — *Le curé fossoyeur.*

Puisque nous n'avons pas à détailler ici les opérations, signalons seulement, comme suite de la bataille,

un épisode qui s'est passé au Transloy, et qui est tout à l'honneur de M. l'abbé Blasart, curé de cette paroisse.

Sous le titre : *Les curés fossoyeurs*, cet épisode est ainsi raconté par Mgr Lacroix (1) :

Entre tous les évêques de la frontière, Mgr Lobbedey mérite de particulières actions de grâces, pour l'heureuse initiative qu'il a prise de recueillir lui-même, en deux brochures (2), les documents où se révèle l'action du clergé d'Arras, pendant la présente guerre. De ces vingt-cinq ou trente pièces, toutes d'une authenticité absolue, il n'est pas une seule qui ne soit extrêmement intéressante et qui ne fasse honneur à ce clergé particulièrement éprouvé...

Ce qui, dans ces recueils, me semble surtout digne de retenir l'attention, c'est l'hommage ému que le vénérable auteur a voulu rendre à une forme de dévouement sacerdotal, que les feuilles publiques n'ont pas suffisamment mise en lumière, et qui pourtant est infiniment méritoire : je veux dire la sépulture chrétienne des morts.

Nous autres, gens de l'arrière, nous ne savons pas, ou nous savons mal, les horribles spectacles que présente la ligne de feu, le lendemain de quelque vigoureuse offensive.

En hâte, pendant la nuit, les brancardiers ont enlevé tous les blessés qu'ils ont trouvés et les ont transportés aux ambulances les plus proches du front. Mais le terrain demeure encombré d'innombrables cadavres. Que faire de tous ces morts ? Il y aurait péril pour la santé publique à les abandonner sur place. Et puis, les convenances chrétiennes et même simplement humaines exigent que les honneurs funèbres soient rendus indistinctement à tous ces hommes qui ont péri en remplissant leur devoir de soldats.

Or, qui leur rendra ces honneurs ? Qui sera qualifié pour suppléer les familles absentes et assurer à ces victimes de la

(1) Mgr L. Lacroix, *le Clergé et la guerre de 1914*, XIe fascicule (le clergé des diocèses envahis), pp. 17-19.

(2) *L'Eglise d'Arras et la guerre*, par Mgr l'évêque d'Arras, deux fascicules de 32 et 54 pages; les documents principaux sont fondus dans le corps de ce livre.

guerre le tribut de respect qu'en tout pays civilisé on accorde à ceux qui tombent face à l'ennemi ?

Ne cherchez pas : c'est au clergé surtout qu'incombe ce soin (1) !...

Une bataille a eu lieu sur la commune du Transloy. Le sol est jonché de cadavres, pour la plupart allemands. Déjà plusieurs sont en voie de putréfaction.

Le curé de la paroisse n'hésite pas une minute. Bien secondé par quelques paroissiens de bonne volonté, il se met à l'œuvre, creuse de vastes fosses hors du village, et y ensevelit plus de 700 morts, français ou ennemis. — N'est-il pas vrai qu'en s'imposant une tâche aussi répugnante que lugubre, cet humble prêtre a fait acte de bon citoyen, puisqu'il a protégé la santé de ses compatriotes contre le danger d'une redoutable épidémie ? N'est-il pas vrai, surtout, que, par son généreux dévouement, il a mérité les chaleureuses félicitations de son évêque ?

Ces félicitations lui avaient été adressées, en ces termes, par Mgr l'évêque d'Arras :

Arras, le 29 septembre 1914,
en la fête de saint Michel, patron de la France.

A M. l'abbé Blasart, curé du Transloy,

Monsieur le Curé,

J'ai appris sans étonnement, mais non sans fierté, le courageux dévouement avec lequel vous avez rendu les derniers devoirs aux soldats tombés sur le champ de bataille du Transloy. Ayant pris les mesures exigées en pareil cas, et ne craignant pas d'aller jusqu'au bout de vos forces,

(1) L'auteur cite ici, outre M. l'abbé Blasart, M. l'abbé Vallière et M. l'abbé de La Forest; que M. l'abbé Vallière soit mort, non à l'hôpital (comme il le dit), mais chez lui, — en rentrant de porter secours à un incendie, — peu importe, puisqu'il a cent fois risqué la mort, soit en ville, soit en conduisant les morts au cimetière. On aurait pu ajouter M. le curé de Lestrem (v. plus loin) et M. l'abbé Vaillant qui, dans son cimetière, dut creuser ou recouvrir, sous les obus, la fosse de son président du conseil paroissial et celles de nombreux soldats.

vous avez procédé à l'inhumation de plus de *sept cents* cadavres.

Je sais que vous avez trouvé autour de vous de précieuses collaborations; aussi est-ce de tout cœur que j'adresse mes vives félicitations aux hommes vaillants qui se sont employés à une œuvre d'une aussi haute charité.

Si je salue avec respect, si j'accompagne de mes vœux les trois cents prêtres qui sont dans les rangs de notre armée et y font noblement leur devoir; si j'ai honoré du canonicat ce cher abbé Vitel, dont tous admirent l'apostolat militaire, je ne puis oublier ceux qui, restant à leur poste au milieu des âmes qui leur sont confiées, s'y distinguent par leur dévouement patriotique et leur zèle sacerdotal.

Aussitôt que la chose sera possible, j'irai prier sur les tombes de ceux qui sont morts pour nous, en mourant pour la patrie.

§ 2. — *Au pouvoir de l'ennemi.*

Sur la région de Bapaume, il nous paraît prudent de ne pas découvrir à nos ennemis si nous sommes informés ou non. Envoyons seulement un salut très cordial à tous ceux, prêtres et laïques, qui souffrent encore de la présence de l'armée allemande.

Mais le rapatriement de M. l'abbé Richard, doyen d'Havrincourt, évacué par les Allemands (1), nous permet de publier sans inconvénient ses notes très intéressantes sur la région d'Havrincourt et Bertincourt :

(1) M. le chanoine Lefranc, directeur au Grand Séminaire, en vacances chez lui, fut laissé à la tête de la paroisse, comme étant plus jeune! M. le doyen dut abandonner sa mère, gravement malade.

I. — L'Invasion

L'invasion, dans ce coin de l'Artois, fut pour tous les habitants une surprise douloureuse.

Le mercredi, 26 août 1914, vers le soir, arrivèrent du Nord de vraies caravanes de fugitifs; vaille que vaille, on hébergea ces malheureux : le seul bourg d'Havrincourt en accueillit plus de quinze cents. Là, du reste, s'arrêta la fuite lamentable, car le 27 août, de bon matin, quelques lanciers français signalaient la présence des Allemands à 3 kilomètres.

Six heures ! Les uhlans arrivent au pas de course et, durant dix-huit heures, les troupes du général von Kluck ne cesseront pas de défiler !

Quelques-unes pourtant font une halte. On peut admirer la délicatesse et l'appétit des Germains. Les premiers arrivants veulent se faire passer pour des Anglais; mais bientôt la ruse est éventée et alors, c'est le revolver au poing que les soldats exigent des victuailles. Ils traitent la région en pays conquis.

Certains journaux ont relaté, vers cette époque, la bataille d'Havrincourt. A la vérité, il n'y eut pas de collision en ce bourg; mais la colonne von Kluck se heurta à la résistance des nôtres non loin d'Hermies, puis à Vélu, Morchies, Beugny, Le Transloy, enfin à Moislains, dans la Somme.

Durant environ quinze jours, le pays fut délivré de ces hôtes indésirés, qui laissèrent toutefois, dans chaque localité, un poste d'observation et de liaison. C'était plus qu'il n'en fallait pour réquisitionner, ou mieux pour dévaliser.

Après la victoire de la Marne, les Allemands traversèrent à nouveau le pays. C'étaient des Bavarois, pressés de nous quitter. Leur mouvement sur Paris nous parut singulièrement compromis. En passant au mois d'août, ils s'étaient emparés du bureau de poste et du télégraphe. Mais, en ce temps-là, l'*Echo de Paris* nous libérant de la plus douloureuse claustration, — l'absence de nouvelles, — et nous parvenant en fraude, on apprenait avec bonheur que Dieu n'abandonnait pas la patrie bien-aimée.

De nouvelles troupes allemandes envahirent la région et

commencèrent des tranchées non loin de Cambrai, d'une part, et vers Martinpuich, d'autre part. C'était l'occupation, dans toute sa rigueur (1).

II. — L'Occupation

1. *La Komandantur.* — Un colonel s'installa au château d'Havrincourt, pour rayonner de là sur le pays. Son nom ? difficile à retenir. Ce Komandant passa le temps à se promener, à chasser, à manger et à boire,... à boire surtout. Le matin, de sang-froid, il était abordable : c'est avec un sourire qu'il menaçait tous les habitants de la fusillade! N'est-il pas superflu d'ajouter qu'il était monoclé ? En somme, on en eut de plus mauvais!

Le deuxième, par exemple. C'était un médecin. Il voulut passer en revue tous les hommes; on n'était pas très rassuré. Dans les villages voisins, l'enlèvement des prisonniers civils avait été précédé de semblable revue.

Ce deuxième Komandant fit l'appel de tous les hommes, de 18 ans à 90 ans. Seuls se présentèrent les éclopés. Il menaça d'envoyer en Allemagne les personnages principaux du pays. On eut toutes les peines du monde à le calmer; finalement, son zèle ralentit un peu. Il quitta la région pour se rendre à Péronne et fut remplacé par un autre major, excellent catholique, disait-on, qui ne parut pas à l'église, même le jour de Pâques! C'est à ce dernier que le doyen d'Havrincourt dut son expulsion.

2. *Leur religion.* — Nous venons de faire allusion aux convictions chrétiennes du Komandant. C'est peut-être le moment de dire un mot de la piété allemande. Que n'a-t-on pas écrit sur les manifestations de ce peuple essentiellement religieux ? Quand on a vu à l'œuvre les disciples de Luther et du Kaiser, on déchante. Ils vont au prêche sans doute; ils se servent même pour cela de nos églises catholiques; mais, au sortir de leurs cérémonies, ce sont de vérita-

(1) Nous avons reconnu, parmi les officiers, des marchands de parapluies, de bric-à-brac, des ouvriers du canal du Nord, qui se retrouvaient comme chez eux!

bles orgies. Il suffit, pour être édifié, d'avoir été témoin de leur Noël ou de leur Vendredi Saint, le jour de leur grand pardon.

Chez eux, les catholiques mêmes, à part quelques exceptions, ont une religiosité spéciale : on y sent le voisinage et l'influence du protestantisme sectaire. Rome semble pour eux ne point exister, et leur manière de recevoir les sacrements est, au moins, peu édifiante. L'aumônier s'installe à la sacristie et, auprès d'une boîte où se trouve le Saint-Sacrement, il allume un cierge. Puis il va chercher à l'estaminet du coin les soldats catholiques, les confesse et leur présente, sans plus de cérémonie ou de préparation, la sainte Hostie; la mentalité du clergé français n'est point faite à ces mœurs.

3. *Rapports avec les curés.* — Les rapports de l'envahisseur avec MM. les curés ne furent jamais empreints de cordialité. Pour s'attirer la sympathie ecclésiastique, un colonel avait bien déclaré à M. le doyen d'Havrincourt que « en « France, depuis quarante ans, on faisait la guerre au « clergé, aux religieux et aux religieuses, tandis qu'en Alle-« magne, on faisait la guerre aux Français. » Il avait même ajouté : « Nous respectons les presbytères et les curés ! » Mais, dans la seule région de Bertincourt, M. le curé de Doignies (Nord enclavé) fut enlevé brutalement de sa paroisse, sans pouvoir dire adieu à sa vénérable mère; M. le curé d'Hermies fut condamné à une forte amende (500 fr.), pour avoir dit en chaire que « la guerre est une épreuve pour le vainqueur et pour le vaincu. » M. le curé de Bourlon, le distingué et sympathique M. Corbier, souffrant d'une maladie de cœur, mourut des émotions causées par les violences teutonnes. Presque tous les curés furent soupçonnés d'espionnage et reçurent des visites nocturnes fort désagréables. Ce n'étaient pas toujours des sévices corporels: c'était, en tout cas, une torture morale permanente, que rien absolument ne justifiait. Mais la dernière consigne des Allemands était de déclarer aux curés : « Vous êtes nos « pires ennemis; car vous empêchez les gens de venir à nous « et vous entretenez le patriotisme. »

4. *Rapports avec la population.* — Installés au pays, ils déclarèrent aux propriétaires impuissants : « Vous êtes chez « nous; et tout nous appartient. »

Perquisitions, vols, pillages, tout leur fut permis. Leur mot : « C'est la guerre ! » semblait légitimer leurs exactions, et malheur à qui s'avisait de réclamer ! Ils en vinrent au point d'enlever, en échange d'un chiffon de papier, tout le froment du pays et d'imposer, contre argent comptant, le pain KK, sorte de mastic immangeable. Le vin fut gaspillé dans de larges proportions.

Malgré toutes les tracasseries, en dépit d'une législation draconienne qui menaçait de prison ou de mort les moindres délits, le moral des habitants restait excellent. Nos vaillantes populations se rendaient compte de l'épuisement progressif de l'ennemi, et les pays envahis tenaient: ils tiennent encore (1).

5. *Leurs mœurs.* — A vrai dire, s'il y eut de coupables brutalités, il n'y eut pas à déplorer, dans la région, les atrocités commises en Belgique. Mais les Prussiens étalaient partout une grossièreté et un laisser aller révoltants. Toujours ou presque toujours sous l'action de la boisson, ils nous ont donné quelques échantillons de la « Kultur germanique ». Par exemple, on vit un capitaine tomber ivre-mort parmi ses soldats, des officiers prendre un salon pour théâtre de leurs ébats, de leurs beuveries, puis pour leur *vomitorium.*

6. *Chefs et soldats.* — Dans ces conditions, le respect du soldat pour l'officier est vraiment nul, et tandis qu'en France, un affectueux respect unit en général le militaire à ses chefs, on remarque chez les Germains une sorte de mépris des uns pour les autres. Les officiers n'ont, de leur côté, aucune considération pour leurs troupes, et nous avons vu de pauvres malheureux, exténués par les marches forcées

(1) On en cite ces deux traits, qui se complètent, et qui sont postérieurs au départ de M. le doyen. Un aviateur anglais périt malheureusement, et s'abattit à Havrincourt. Ses funérailles furent rendues très solennelles par la présence de toute la population, avec cocardes tricolores, couronnes, gerbes de fleurs; peu après, un colonel allemand mourut. On aurait voulu avoir une manifestation analogue; on n'y parvint nullement (N. D. L. R.)

des premiers temps, tombant de fatigue, relevés à coups de cravache.

III. — Evacués !

Les Allemands avaient tout pris, et se trouvaient réduits à la portion congrue. C'est du moins, disent-ils, la pénurie de ressources alimentaires qui les contraignit à évacuer bon nombre d'habitants des pays envahis. Bon gré mal gré, il fallut partir, abandonner son clocher et laisser au pouvoir de l'ennemi sa famille et son avoir.

Voici comment les choses se passèrent au premier convoi, parti de Bapaume le 7 avril 1915.

Les Allemands avaient dressé des listes d'émigrants plus ou moins volontaires. La veille ou le jour même du 7 avril, des gendarmes se présentèrent, baïonnette au canon, pour forcer les évacués à gagner Bapaume. Nous y arrivâmes par une pluie cinglante, dans la matinée du mercredi de Pâques. Bientôt nous fûmes cent quatre-vingt-dix, à monter en chemin de fer. On nous avait annoncé des trains commodes : on nous installa dans des wagons de 4e classe. On nous avait promis des vivres pour la route, et on ne nous offrit que le soir une maigre pitance.

Le convoi se mit en marche vers 10 heures, et le soir nous débarquions au Quesnoy (arrondissement de Valenciennes). Là, on nous parqua dans une caserne abandonnée (Lowendaël) et on nous dit que nous gagnerions la France non envahie, dans deux ou trois jours : exactement nous fûmes trois semaines au Quesnoy. Quelle vie ! nous avions pour reposer une botte de paille, jetée sur une litière où pullulait la vermine, et pour nous alimenter une nourriture absolument insuffisante : le matin, un peu de café, à midi, quelques haricots où s'égarait parfois un soupçon de viande, le soir, du riz. Nous n'étions pas des prisonniers; mais nul ne pouvait sortir de la caserne.

A ce régime, la plupart des évacués tombèrent malades : il y avait là un bon nombre de vieillards, et plus de cinquante enfants, âgés de moins de cinq ans. Heureusement, la Providence nous envoya un ange protecteur, dans la personne d'une infirmière de la Croix-Rouge, Mlle du Sar-

tel, qui pénétra jusqu'à nous et se dévoua jour et nuit, près des enfants et des malades; les Allemands que nous avions vus jusque-là munis du brassard traditionnel n'étaient que de vulgaires pillards.

L'infirmier-chef n'était pas méchant; et il était aidé dans ses fonctions par un charmant interprète, prisonnier civil, M. Maurice Dutrieux, élève de Notre-Dame de Valenciennes, habitant du Quesnoy. Les religieuses de l'Hospice furent aussi d'un dévouement inlassable pour les malades. Enfin la municipalité voulait également se montrer généreuse; mais elle était entravée dans son action par le Komandant de place, Saxon mal dégrossi, dans la vie civile pourvoyeur du jardin d'acclimatation de Hambourg, pour les bêtes féroces. Il avait gardé de ses fonctions une mentalité spéciale : il arrivait toujours comme un dompteur, armé de sa cravache et d'un vocabulaire choisi.

Enfin, le 29 avril, départ! On avait complété le convoi en réquisitionnant, par la violence, des émigrants de la région; au nombre de cinq cents, tous étiquetés comme des colis, nous partîmes, vers 3 heures, dans un train confortable, pour Aulnoye, Hirson et l'Allemagne.

Plusieurs fois, nous subîmes des arrêts de deux ou de trois heures; à Metz, on nous offrit un thé bienfaisant. A Schaffhouse, la liberté! L'escorte prussienne nous quitte sans nous saluer! Nous sommes en Suisse, pays neutre, mais combien accueillant!

Les braves gens de Zurich, de Berne, de Genève, voulaient, en quelques heures, nous faire oublier nos souffrances. Quelles acclamations! surtout quels soins maternels ou fraternels! Et comme nous sommes heureux de rencontrer enfin des regards amis!

Après une randonnée de cinquante-six heures en chemin de fer, nous arrivâmes, le soir du 1er mai, à Thonon, où l'accueil fut encore très sympathique. Enfin le dimanche soir, 2 mai, on nous expédia sur Grenoble, puis en différentes directions.

Ah! de quel cœur nous avons chanté le cantique d'actions de grâces, en retrouvant la terre de France, en re-

voyant l'uniforme français, en entendant les cloches de notre pays de France!

G. Richard.

*
* *

Le clergé de la région envahie, pour la récitation de l'office divin, s'était d'abord servi, au début de 1915, d'un *Ordo* rédigé par M. le chanoine Delbecq, doyen honoraire de Bapaume, et par M. l'abbé Ledoux, supérieur du collège Saint-Jean-Baptiste; un peu plus tard, la bienveillante intervention du Révérendissime Abbé du monastère d'Einsiedeln permit de faire parvenir à plus d'une centaine de prêtres de l'Artois envahi l'*Ordo* diocésain; autant, dans notre isolement réciproque, il fut agréable, d'un côté, de transmettre ce moyen de rester unis par la prière, autant, — nous en avons la preuve, — il a été doux de le recevoir à nos amis séparés; on a renouvelé l'envoi cette année.

Les fidèles ont été moins privilégiés; ils n'ont pu entendre ni les mandements, ni les conseils de leur propre évêque; au commencement du carême de 1915, M. le doyen d'Havrincourt parvint à se procurer dix exemplaires du mandement de Mgr l'archevêque de Cambrai, sur les *Devoirs de l'heure présente*, qu'il fit lire en chaire dans la région. Nos compatriotes, grâce à la parole apostolique du vaillant Lorrain, Mgr Chollet, trouvèrent un réconfort et une direction. Les Allemands voulaient empêcher la lecture de ce mandement à Havrincourt : « On le lit bien à Cambrai », répondit M. le doyen; « procurez-nous celui de notre évêque et nous le lirons (1)! »

(1) Qu'il nous soit permis, dans l'isolement où nous sommes par rapport à Cambrai, de citer ici, — en signe d'affection et d'admi-

§ 3. — *Entre Arras et Doullens.*

La lutte qui, surtout le 28 août et le 23 septembre 1914, s'est déroulée au delà de Bapaume, a eu son pen-

ration, — quelques passages de ce Mandement, publié à la *Croix de Limoges*, par Mgr Quilliet; il enseigne, en face de l'ennemi, la doctrine catholique, avec une patriotique hardiesse, égale à celle du cardinal Mercier, dans son Mandement fameux :

D'abord, Mgr l'archevêque rappelle nos devoirs envers Dieu. Puis il fait admirer le dévouement et le courage de tous ceux qui, en France, défendent la patrie à des titres divers : « Dites si la France n'est pas en train, à cette heure, d'écrire une des plus belles pages de son histoire. Nous n'en pouvons, dans la sorte de claustration qui nous est imposée, en lire les lignes, mais nous devinons les gestes que le sang de France a renouvelés, et nous savons que les Bayard et les Duguesclin, les d'Assas et les Drouot, les Sonis et les Charette, les Clotilde et les Jeanne d'Arc, ont des frères, des fils et des sœurs dans nos tranchées, dans nos forteresses et dans nos ambulances...

« Nos soldats nous donnent l'exemple d'un courage indomptable, et nous voulons les saluer, — et avec eux nos alliés, — de toute la force de notre reconnaissance envers eux, de notre orgueil et de notre foi en leur vaillance. Quelle gratitude ne leur devons-nous pas, pour les vertus qu'ils montrent, pour la gloire qu'ils acquièrent à la Patrie, pour le sang qu'ils répandent, pour leurs poitrines dont ils nous font des boucliers ? A eux notre merci. Que ce merci se traduise par d'ardentes prières pour que Dieu les protège, qu'il les garde ou que, s'il permet que beaucoup succombent, ils trouvent dans le sacrifice de leur vie la grandeur morale et les récompenses célestes...

« Ils savent qu'ils accomplissent le Devoir, cette noble et mystérieuse chose dont ils sentent que Dieu est la source et sera la récompense. Ils ont appris le vieux cri de nos ancêtres, qui témoigne de l'amour du Christ pour la France, *Vivat qui Francos diligit Christus!* ils n'ignorent pas que le royaume de France est le royaume de Marie, *Regnum Galliæ, regnum Mariæ;* et que notre Patrie est la fille aînée de l'Eglise, dont elle a enseigné la foi à toute l'Europe, comme ses missionnaires la portent maintenant chez tous les peuples païens et sur toutes les plages; ils sentent ainsi plus ou moins distinctement, mais fortement, qu'ils sont les soldats du Christ et de Marie, les défenseurs de la foi et que mourir à la française, c'est mourir à la chrétienne; comment n'au-

dant, un peu plus tard, dans la direction d'Arras à Doullens.

I. — A Bienvillers

En voici quelques épisodes, d'après une lettre écrite

raient-ils pas confiance et n'aurions-nous pas tous les espoirs dans les récompenses célestes pour ces héros?...

« De plus, la présence chez nous de l'armée d'occupation crée nécessairement entre elle et nous des rapports, des devoirs et des droits... Que des hommes, pour pouvoir se dispenser de toutes les lois divines et humaines, se permettre toutes les licences, attenter à la vie ou à la propriété d'autrui, disent à tout propos : « C'est la guerre », cela, nous ne pouvons, et personne d'honnête ne peut l'admettre. Non, l'on ne peut pas, parce que « c'est la guerre », tout oser, autoriser toutes les passions ou toutes les violences. Il y a deux manières de faire la guerre : la civilisée et l'autre. C'est la première que la France entend faire et subir. Or, ce qui caractérise la guerre civilisée, c'est précisément qu'elle accepte ou s'impose des lois, et elle est d'autant plus civilisée qu'elle accorde aux non-combattants plus de justice, plus de respect de leurs personnes et de leurs droits. »

Mgr Chollet expose alors les droits et les devoirs des « non-combattants » :

« Nous sommes et nous devons nous tenir en dehors des opérations de guerre. Sans doute, il nous est permis de désirer vivement le succès de nos armées; nous devons, dans la mesure de notre patriotisme et de notre religion, faire des vœux et des prières à cette intention; mais il nous est interdit, — n'étant pas enrôlés dans l'armée, — de faire aucune tentative de guerre ni aucun acte d'hostilité guerrière. C'est loyauté et prudence, vous l'avez compris du reste, et on peut vous rendre le témoignage que vous avez, sur ce point, sans cesser d'être Français, rempli tout votre devoir. Cette attitude droite et loyale vous donne le droit d'en réclamer le bénéfice et d'attendre, en retour, d'être traités en non-combattants, de n'être l'objet d'aucune mesure d'hostilité, ni les victimes d'aucun acte de guerre. »

Monseigneur précise ensuite ce qu'est au juste l'occupation :

« L'*occupation* est essentiellement un état provisoire. Elle n'est pas l'annexion, elle n'arrache pas le pays occupé à sa patrie; elle ne brise pas les liens nationaux. Elle ne supprime aucune des obligations de fidélité et d'attachement à la Patrie. A la France donc notre amour, notre dévouement, notre loyalisme; à elle notre cœur, comme nos vies! »

Mgr Chollet rappelle alors les Conventions internationales qui régissent la question, surtout les récentes Conventions de La Haye, dont il passe en revue certains articles :

à Mgr l'archevêque de Besançon par M. l'abbé Lagardère, aumônier divisionnaire (1) :

Berles-au-Bois (P.-de-C.), 25 oct. 1914.

Le 10 octobre, deux de nos officiers sont morts à Bienvillers; on m'invita à les enterrer. Quand j'entre à Bienvillers, je constate qu'on le bombarde. Arrivé à l'église, je me trouve en présence d'un spectacle navrant : vingt blessés ont été apportés à l'instant des tranchées; cinq morts sont couchés dans l'allée de la nef du milieu, et les soldats qui les ont apportés sont affolés, car les bombes tombent, toutes les trois minutes, sur l'église. Je panse de mon mieux chacun de ces pauvres blessés; je les couche sous le clocher, en les consolant.

« C'est le sentiment d'humanité qui a dicté l'article suivant :

« L'honneur et les droits de la famille, la vie des individus et la propriété privée, ainsi que les convictions religieuses et l'exercice des cultes doivent être respectés. » (Art. 46.) Le même sentiment d'humanité et de justice veut que nous soyons à l'abri de toute mesure qui attenterait à la santé publique (art. 46), ou qui ferait retomber sur les innocents le châtiment de fautes auxquelles ils sont étrangers (art 50).

« C'est enfin le sentiment du patriotisme et de l'honneur qui ont inspiré les rédacteurs des actes internationaux et qui apportent à nos obligations les limites qu'exige la conscience. Ces hommes de haute sagesse ont compris que la fidélité nationale et l'honneur ne devaient jamais être violés et ils l'ont déterminé, soit lorsqu'ils ont interdit de forcer la population du territoire occupé à donner des renseignements sur l'armée de l'autre belligérant et sur ses moyens de défense (art. 44), ou à prêter serment à la puissance ennemie (art. 45), ou, par des réquisitions ou des sévices, à prendre part aux opérations de la guerre contre leur patrie (art. 23 et 52), soit lorsqu'ils ont soumis explicitement les capitulations, et implicitement toutes les tractations, aux règles de l'honneur militaire qui est une des plus nobles formes de l'honneur humain (art. 35). — A Dieu ne plaise que jamais pareille atteinte soit portée aux fibres les plus délicates de nos âmes. Si cependant elle se produisait, nous trouverions en nous le courage de tout supporter plutôt que de manquer à notre conscience et à notre Patrie. » — Depuis lors, Mgr Chollet a dû s'adresser au Saint-Père, pour obtenir du vin de messe et la matière des Saintes Huiles!

(1) Cinq jours plus tard, le courageux aumônier envoyait à la *Semaine* de Besançon une carte postale en ces termes: « Je suis blessé, mais en voie de guérison. — Lagardère. »

Cette besogne achevée, comme les vitraux volent en éclats, comme la croix du clocher tombe sur la nef de droite, comme la toiture est enlevée, je propose à tous ces enfants de faire un acte de contrition et de se préparer à la mort. Tous se découvrent avec respect, s'agenouillent. Les blessés pleurent, les autres prient; je leur donne l'absolution, et tous nous récitons le chapelet devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, intacte au milieu même du sanctuaire. Tout à coup la nef de gauche s'effondre et nous sommes couverts de plâtras et de poussière, mais sans autre incident. Puis c'est le milieu de la grande nef et enfin le mur auquel est adossé l'autel de la sainte Vierge.

A 5 heures, les obus se font plus rares. J'en profite pour évacuer quatre blessés dans mon automobile. A 7 heures, je revenais avec le médecin-chef pour évacuer les autres. A 9 heures, nous apprenons que M. le colonel d'E..., un vaillant parmi les vaillants, est blessé ou mort. Nous essayons d'aller à sa recherche; les soldats refusent de nous laisser passer : l'ennemi est là. J'ai appris que le brave colonel, tombé dès le matin, avait dit à son brigadier : « Je suis blessé à mort, mon ami, disons une prière ensemble. Voici mon révolver pour toi; prends mon casque et rapporte-le à ma famille, en lui disant que je meurs pour Dieu et pour la France. »

Je suis heureux de vous dire que pas un blessé ne nous repousse: tous acceptent l'aide du prêtre et de Dieu. Aujourd'hui, dimanche, j'ai parlé à Berles-au-Bois et à Bailleulval. Beaucoup se mettent à la communion fréquente, dès qu'ils ont quelques jours de loisir. Hier, j'allais dire ma messe à Bienvillers; tout à coup, les obus pleuvent dans la rue et autour de l'église. Un petit dragon, simple cavalier, m'arrête : « Mon capitaine, donnez-moi l'absolution; je suis agent de liaison, je n'ai pas le temps de m'arrêter. » Devant ses camarades, je l'absous et vais dire ma messe. Je faisais mon action de grâces, quand le même cher enfant m'aborde: «Je viens d'Hannescamps, j'ai deux minutes cette fois, confessez-moi. »

L'autre jour, à Bienvillers, j'aperçois, sous le plâtre tombé et les poutres, une vierge en bois qui émerge et semble dire

qu'elle ne peut porter une telle charge. « Voyons, qui sauvera cette Vierge sans le moindre accident? » dis-je aux mitrailleurs qui étaient sous le porche. Vingt se mettent à l'œuvre, un d'eux la porte en triomphe sur le grand autel...

II. — A Hébuterne

Auparavant, des patrouilles avaient séjourné, et un régiment allemand cantonné, sans incident, le 8 septembre, à Foncquevillers, Hébuterne et Gommecourt. Quand se fut dessinée la victoire de la Marne, l'armée française et les troupes allemandes, dans la « course à la mer », après avoir lutté dans la région de Beugny, Vaux-Vraucourt et Combles, se rapprochèrent de la ligne d'Achiet à Miraumont; huit jours après, le 4 octobre, on se battait entre Puisieux, qui resta aux Allemands, et Hébuterne que la vigoureuse défense du ...e corps garda à nos armes.

Mais, dès le 5 octobre, les Allemands se vengèrent en bombardant Hébuterne. Ce beau et riche village, bâti sur le flanc d'ondulations atteignant 164 mètres, vit d'abord livrées aux flammes les fermes voisines de l'église; puis, ce fut l'église elle-même. « Celle-ci, dit un témoin, était l'une des plus belles et des plus riches de la contrée. Elle était construite en matériaux très solides. Les murailles épaisses de ses nefs, de son transept et de son abside défiaient la violence des obus; mais enfin ceux-ci en eurent raison; bientôt disparut le clocher qui dominait la région, et dont on cherche en vain la fine silhouette à l'horizon.

L'hiver fut relativement tranquille : on cite, dans le village, un homme courageux qui, entre les rafales d'artillerie, réparait régulièrement son toit et n'en des-

cendait que quand les projectiles s'abattaient trop nombreux dans son voisinage. »

Un combat, le plus important de la contrée, a eu lieu à Hébuterne au mois de juin 1915. Après une formidable préparation d'artillerie, le 7 juin, nos soldats sortirent de leurs tranchées, gagnèrent à deux kilomètres, à travers deux lignes d'ouvrages allemands bouleversés sur un front de douze cents mètres, la ferme de Toutvent; les ennemis perdirent plusieurs centaines de morts et quatre cents prisonniers, et échouèrent dans quatre contre-attaques. Mais des renforts leur permirent d'arrêter notre succès, de garder Puisieux, et, comme représailles, de faire d'innocentes victimes à l'arrière en bombardant Hébuterne, Souastre et Sailly-au-Bois.

III. — A Foncquevillers

Mgr Lacroix, dans l'ouvrage cité (1), fait les remarques suivantes, justement indignées, sur l'odieux traitement dont a souffert Foncquevillers, entre bien d'autres paroisses :

Quand les Allemands ne peuvent pas détruire complètement l'église, comme ils l'ont fait pour tant de villages de l'Artois, de la Picardie et de la Champagne, c'est d'ordinaire sur les clochers qu'ils se plaisent, avec une volupté satanique, à lancer leurs plus formidables marmites (2).

Le clocher de Foncquevillers jouissait dans la région d'une certaine notoriété artistique. La vue de ces étages de pierre que n'avaient pu entamer ni le temps, ni les intempéries, offusquait le regard des Boches. Ils résolurent de les détruire. Un bombardement de deux heures et demie fut di-

(1) Mgr Lacroix, *Le clergé et la guerre de* 1914, fascicule XI, pp. 19-20.

(2) Foncquevillers, Souastre et la contrée ont été bombardés en octobre 1914.

rigé contre ce chef-d'œuvre de grâce architecturale. Un artilleur français qui, en témoin attristé, mais aussi en connaisseur, assistait à la perpétration du crime, observa qu'il fallut cinquante-sept coups de canon de 210, pour avoir raison de la victime ! Les cinquante premiers coups tombèrent assez loin dans la campagne; mais les derniers furent meurtriers pour la tour et le clocher.

Si l'on observe que le clocher de Foncquevillers était dépourvu de toute importance au point de vue militaire et que chaque coup de canon revient à plusieurs centaines de francs, on demeure stupéfait et confondu de ce gaspillage de poudre et d'argent. Pour déterminer nos ennemis à un pareil acte de folie, très coûteux et sans portée stratégique, il faut vraiment qu'une haine aveugle contre nos édifices sacrés soit le mobile de leur fureur d'iconoclastes.

IV. — A Rivière.

C'est dans des conditions analogues, conformes à la méthode germanique — bombardement de l'église le dimanche, à l'heure des offices (1), — que fut scientifiquement détruite l'église de Rivière, le 20 juin 1915; un prêtre-brancardier en donne l'émouvant récit suivant :

Du beau monument du XVIIIe siècle, à trois nefs, dont les habitants du pays étaient si justement fiers, il ne reste plus que les murs ébranlés et quelques débris de charpente.

Dèjà, depuis octobre, sa tour portait une large échancrure; la galerie qui la surmontait était ébréchée; des obus étaient venus s'abattre contre l'abside, sans la percer ni toucher au Christ du Calvaire qui y est adossé, surmontant le tombeau de M. le chanoine L. Rambure, doyen de Rivière. Dans le cimetière, plusieurs tombeaux avaient été détruits, particulièrement celui de M. Magniez, qui dirigea la paroisse

(1) La même remarque a été faite à Béthune et ailleurs : heures des offices les plus fréquentés de la matinée et de l'après-midi.

de Rivière pendant trente-quatre ans et dont la population n'évoque le souvenir qu'avec vénération.

Cependant, malgré son état, l'église demeurait ouverte au culte. Chaque jour, particulièrement le dimanche, les messes et cérémonies, organisées avec zèle par M. le Doyen, attiraient bon nombre de fidèles, auxquels venaient s'adjoindre officiers et soldats.

Le dimanche 20, en particulier, une assistance nombreuse s'y pressait aux différentes messes. La dernière messe se termina un peu après 9 heures.

A 10 h. 45, *heure habituelle de la grand'messe*, le bombardement commença. M. le Doyen en avait eu le pressentiment; au prône de chacune des messes, il avait recommandé la prudence. Il est vrai que, la veille, trois obus avaient atteint l'église : c'était la mise au point, dirigée par un avion allemand, qui était venu survoler Rivière. Leur forfait contre l'église de Rivière a été, comme tant d'autres, calculé, accompli avec méthode. De cinq minutes en cinq minutes, un coup partait; nous entendions le sifflement sinistre de l'obus, nous percevions les craquements de l'édifice, pendant qu'un nuage de poussière et de fumée noirâtre le dérobait un instant à nos yeux.

Quel martyre pour le cœur d'un pasteur, obligé d'assister, témoin impuissant, à semblable drame ! Ce fut celui de M. Deray, le dévoué doyen de Rivière. Seul avec son excellente sœur, il s'était réfugié dans les sous-sols du presbytère, voisin de l'église. M. le Doyen a vécu là les heures les plus terribles de sa vie. Il me fut donné d'en être le témoin: profitant d'une courte accalmie, je m'empressai d'aller lui rendre une visite sympathique.

Le bombardement dura plus d'une heure encore et ne prit fin que vers une heure et demie, quand l'infâme besogne parut achevée. Un taube vint s'en rendre compte et alla dire à l'ennemi que ses pointeurs avaient visé juste.

Quelques instants après, M. le Doyen entra à l'église. Courant à l'autel, il s'empressa de mettre en lieu sûr le Saint-Sacrement. Puis, ce fut le complet déménagement du mobilier de l'église, pour lequel civils et militaires rivalisèrent

de zèle. Notons en passant l'esprit de foi d'un officier supérieur, dont la première pensée, à l'annonce du bombardement de l'église, fut pour le Saint-Sacrement : « Et le Saint-Sacrement, monsieur le Curé, l'avez-vous sauvé (1) ? »

(1) C'est la première et la plus surnaturelle sollicitude de tous, et cette marque de foi profonde est à noter partout. On raconte dans la revue *A nos soldats* (n° 7) comment fut sauvée, et rapportée à une paroisse voisine par un soldat chrétien, l'hostie de l'ostensoir de Vermelles. Dans une autre région, huit jours après, par suite d'un accident, à M.-l.-R., l'église menace de s'effondrer. Un aumônier s'y précipite et retrouve le tabernacle intact, sous un amas de décombres; « le lieutenant NICOLE charge le tabernacle sur ses épaules, heureux comme un roi de pouvoir faire son saint Christophe : « *N'ayez pas peur, monsieur l'aumônier, j'ai le pied montagnard!* » Et, de fait, il s'avançait déjà sous son précieux fardeau, parmi les chaises disloquées. Il était temps : nous n'étions pas encore rentrés que le clocher s'écroulait, provoquant un incendie. Quand j'y retournai, il n'eût plus été possible de retrouver le tabernacle. » (D'après les notes du P. Guitton.)

CHAPITRE III

Au nord d'Arras. — Vers Lens

§ 1er. — *Aperçu général de la lutte.*

« Au nord d'Arras! » Que de fois les communiqués officiels ont répété ces mots, en même temps qu'ils indiquaient discrètement l'avance héroïque de nos troupes d'élite, dans tous le pays sillonné de tranchées, dont l'ennemi a fait une immense forteresse!

A vol d'oiseau (1), toute la région, devenue historique, qui s'étend d'Arras (au Midi), vers Lens (à l'Est) et vers Béthune (au Nord), forme un immense triangle.

Elle est approximativement limitée par trois grandes routes :

1° *Celle d'Arras à Lens*, par Roclincourt, Ecurie, Thélus, Vimy;

2° *Celle d'Arras à Béthune*, par la *Maison blanche* (voisine du *Labyrinthe*), La Targette et Neuville-Saint-

(1) Voir la carte schématique, qui se trouve à l'extrémité du volume, tracée par les soins habiles de M. Leroux, professeur à l'Institution Haffreingue, de Boulogne-sur-Mer.



(Cliché de l'*Illustration*.)

A L'ASSAUT D'UN ÉPERON DE LORETTE

Vaast, Souchez avec le *Cabaret rouge* et le château de Carleul) et Aix-Noulette; elle laisse à droite Givenchy-en-Gohelle, à gauche les *Ouvrages blancs*, Carency, Ablain-Saint-Nazaire, la colline de Notre-Dame-de-Lorette, avec ses cinq éperons, ou « côtes de melon », et la chapelle située à 165 mètres;

3° *Celle de Lens à Béthune*, par Loos-en-Gohelle, le Rutoire et Vermelles; là se trouve la plaine où se déroula la bataille qui illustra Condé; une partie importante du bassin houiller du Pas-de-Calais y est d'ordinaire en pleine activité, ce qui explique sa grande valeur, au point de vue économique, pour les belligérants.

***

Rappelons, sans viser à un exposé technique, que les principales actions militaires de la guerre en Artois se sont passées durant les deux offensives victorieuses de mai et de septembre 1915.

Le *Récit officiel* raconte d'abord, avec une précision qui n'exclut ni le pittoresque, ni l'émotion, la bataille livrée, le 9 Mai et les jours suivants, dans les secteurs de Carency, Ablain-Saint-Nazaire, Neuville-Saint-Vaast.

I. *Prise de Carency, Ablain et Neuville.* — On peut, d'après ce récit (1), résumer ainsi les résultats :

« L'ensemble de nos attaques entre Loos et Neuville Saint-Vaast a fait tomber entre nos mains plus de 3.400 hommes, une douzaine de canons, une soixantaine de mitrailleuses, plus de 50 officiers, dont un colonel.

Parmi ces attaques, celle qui a été menée sur la partie du

(1) Récits publiés les 13, 15, 18 et 21 mai 1915.

front qui s'étend du nord de Carency au nord de Neuville a été particulièrement heureuse. Elle a valu au corps d'armée qui en avait été chargé une citation à l'ordre de l'armée. Jamais récompense ne fut mieux méritée.

1° Nous avons pris d'assaut la Targette et la moitié de Neuville;

2° Nous avons enlevé et dépassé les ouvrages allemands à l'ouest de la route Arras-Béthune, cette route elle-même jusqu'aux abords de Souchez et les trois quarts de la route Neuville-Givenchy;

3° Face au nord, nous avons conquis les ouvrages allemands au sud de la route Souchez-Carency, par laquelle les Allemands communiquaient avec ce dernier village, et poussé nos tranchées jusqu'à la route même. L'est de Carency a été enlevé d'assaut. En progressant vers le nord, nous l'avons investi de trois côtés, si bien que ses défenseurs n'ont plus de communication qu'avec Ablain-Saint-Nazaire, débordé, lui aussi, par notre progression. »

Les jours suivants, fut achevée, après le bombardement de Carency par plus de 20.000 projectiles, la capitulation de cette forteresse, et la prise d'Ablain, que les Allemands incendièrent en se retirant.

II. *Prise du Labyrinthe.* — Restait à compléter la conquête de Neuville; elle se fit, maison par maison, dans les conditions les plus héroïques; puis on s'attaqua au cimetière et au fameux *Labyrinthe*, chemin creux et tortueux, entre Ecurie et Neuville, qui avait été formidablement armé et protégé.

« Le *Labyrinthe* ne fut conquis que du 30 mai au 19 juin, au milieu des terres trouées et remplies de morts et au prix de difficultés inouïes (1).

(1) V. *Illustration*, n° 3771, p. 599 et n° 3775, p. 34-35, les plans et vues du *Labyrinthe*, et n° 3796, l'histoire des « Deux sapeurs d'Artois ».

« Le 16 juin fut la journée la plus étourdissante de la bataille; autour de Neuville, notre artillerie tira en vingt-quatre heures près de 300.000 obus, soit à peu près autant que l'artillerie allemande pendant la guerre de 1870-71 en rase campagne; la dépense ressortait à 9 millions et demi. A midi, les hommes sortirent et, en trois minutes, à travers les champs de coquelicots, sautèrent dans les tranchées allemandes. Après des alternatives d'avance et de recul, le Labyrinthe nous resta. Les Allemands perdirent le 161e tout entier et 1.000 prisonniers; nos pertes s'élevèrent à 2.000 hommes tués ou blessés (1). »

III. *Prise de Souchez.* — Le récit officiel expose en ces termes le couronnement de l'offensive de mai par la prise de Souchez, en septembre 1915, en vue de la réoccupation de Givenchy, Angres, Liévin, Lens (2) :

« Il restait une étape à franchir, celle du vallon de Souchez, pour atteindre la dernière crête qui domine tout le pays à l'est, et après laquelle le terrain est plat. Souchez et son bastion avancé, le château de Carleul, était organisé de façon formidable. En faisant des travaux de dérivation des eaux du ruisseau de Carency, les Allemands avaient transformé au sud-ouest le terrain marécageux de ce fond de vallée en un marais pour ainsi dire infranchissable. D'autre part, les batteries allemandes installées à Angres prenaient, au nord, le vallon en enfilade...

On sait avec quelle obstination les Allemands avaient cherché depuis des mois à enrayer la plus petite avance française dans la direction de Souchez. Le Cabaret Rouge a plusieurs fois changé de mains, et le cimetière de Souchez a vu plus de morts s'effondrer sur ses tombes bouleversées que ce modeste cimetière campagnard n'en abritait dans leur dernier sommeil.

L'attaque du 25 septembre devait vaincre ces obstacles

(1) Almanach Hachette 1916, *Histoire de la guerre*, p. 127.

(2) Voir, dans l'*Illustration* du 9 octobre 1915, des photographies du champ de bataille, pp. 330-331.

accumulés. La préparation d'artillerie, qui dura cinq jours, fut réglée avec tant de soin que des déserteurs allemands, avant même qu'elle fût terminée, commencèrent à se rendre dans nos lignes, déclarant « qu'ils en avaient assez ». Quand, le 25 septembre à midi, l'attaque d'infanterie se déclancha, nos hommes, d'un seul bond, atteignirent l'objectif qui leur avait été désigné, à savoir le château et le parc de Carleul, et l'îlôt sud de Souchez. D'autres contingents enlevaient d'assaut le cimetière. A gauche, nos forces se lançaient vers le bois en Hache (entre Angres et Givenchy), dont elles atteignaient la lisière ouest vingt minutes après le déclanchement de l'attaque.

Les Allemands tentent alors, par des rafales d'obus asphyxiants, de shrapnells, de mitrailleuses, d'arrêter cette avance...

En cette fin de septembre, la nuit vient déjà vite. Toute la journée, une pluie fine, pénétrante, n'a cessé de tomber; les chemins sont glissants; les boyaux, dans ce fond de vallon, sont à peine praticables. Malgré l'obscurité, les difficultés du terrain on pousse jusqu'au ruisseau, de Souchez; au matin, on tient la moitié du village.

L'attaque de droite n'a pu se maintenir au cimetière... Le commandant décide de traverser Souchez de front, pour se porter sur la cote 119. Cette manœuvre décide de la journée... Les Allemands, menacés d'être coupés dans Souchez, abandonnent la place... En ces deux jours, 1378 prisonniers ont été dirigés sur l'arrière. Dans le lot, il y avait un enfant de quatorze ans et demi (1). »

IV. *Prise de Loos-en-Gohelle.* — En même temps que l'armée française prenait Souchez, nos alliés britanniques, en étroite liaison avec elle, s'emparaient, dans une lutte sanglante et glorieuse, de Loos-en-Gohelle, au nord de Lens, et s'avançaient jusqu'à Hulluch, sur la route de Lens à La Bassée (cote 70).

Les Anglais attaquèrent sur un front de dix kilomè-

(1) Récit officiel publié au commencement d'octobre 1915.

tres et enlevèrent les tranchées avec tant d'ardeur que le recul de l'ennemi atteignit quatre kilomètres; ils s'emparèrent de Loos, maison par maison, et, les jours suivants, disputèrent tout le terrain entre la cote 70 et les carrières d'Hulluch; ils firent 3.000 prisonniers et s'emparèrent de 25 canons.

Le 8 octobre, le prince de Bavière lança, dans un violent retour offensif, 23 bataillons à l'assaut; il échoua, laissant plus de 1.000 morts devant les tranchées anglaises et françaises qui l'arrêtèrent à Loos.

*
* *

D'après cet exposé d'ensemble, on peut juger de l'importance de la lutte soutenue en Artois pendant l'année 1915.

Cherchons maintenant, dans les impressions de témoins oculaires, les détails de ces batailles émouvantes et de leurs conséquences.

§ 2. — *Une visite à Neuville-Saint-Vaast* (1).

I. — « Vous revenez de Neuville ? Qu'en reste-t-il ? — Rien ! » — Après quinze mois d'exil, j'ai voulu revoir Neuville-Saint-Vaast ou, pour parler exactement, ce qui jadis était Neuville.

« Votre village, disait un capitaine, est un modèle de dévastation, un vrai type de destruction; Ablain et Carency ont un aspect présentable, si on les compare à Neuville. »

(1) D'après les notes prises, en décembre 1915, par M. l'abbé Raymond, Plouviez, enfant du pays.

II. — A Mareuil, le voisinage de la ligne de feu se fait de plus en plus sentir. Nous visitons l'église. Trouée (1), salie, balafrée d'une façon désolante, elle est encore debout. Un 210, après avoir éventré le chœur, a pulvérisé le maître-autel. Des nuées d'oiseaux bruyants s'abritent sous ses voûtes. Le cimetière déborde des deux côtés. Les petites croix s'alignent en grand nombre, portant chacune un nom et, en dessous, la glorieuse mention : « *Mort pour la Patrie!* » Des noms connus attirent le regard : les deux fils du général de P..., tués en mai à trois jours d'intervalle; le colonel de S...; des prêtres-soldats, infirmiers ou combattants; le sous-lieutenant de L..., dernier descendant du héros vendéen, mort à dix-neuf ans, et ces deux croix jumelles, penchées l'une sur l'autre, qui rappellent, d'une façon touchante, la mort de deux jumeaux, dont l'un fut tué sur le corps de son frère mourant, à qui il adressait un dernier adieu! Des bouteilles, contenant de courtes notices, sont plantées sur les tombes; de loin en loin un casque, surmontant une croix, laisse apercevoir la trouée béante par où a passé la mort.

Une dame en grand deuil descend d'une auto militaire, guidée par un aumônier, sur la houppelande duquel se détachent un crucifix, un ruban rouge et la croix de guerre avec deux palmes. Un instant d'hésitation, puis il indique une petite croix noire; la mère s'agenouille sur la tombe de son fils, et dépose une gerbe de fleurs : ses sanglots ajoutent encore à la tristesse du lieu.

III. — La nuit est venue, nuit de décembre, froide et pluvieuse. Dans une heure, le brouillard s'étant dissipé, la lune nous éclairera; en attendant, les fusées allemandes et françaises, qui jalonnent la ligne de feu, suffisent à illuminer la route boueuse. Un boyau côtoie cette route. Des deux côtés, les champs, cultivés autrefois avec tant de soin, sont aujourd'hui troués par les obus, sillonnés de tranchées stériles! Voici la tranchée d'où s'élancèrent, irrésistibles, les vagues d'assaut du 9 mai, puis le chemin creux qui constitua longtemps la première ligne allemande. Le terrain, ef-

(1) V. *Illustration*, n° 3774.

froyablement remué, laisse deviner la lutte sauvage qui se déroula en cet endroit.

Par moments, le canon cesse de tonner et, si l'on faisait abstraction des rails du Decauville, et du boyau qui longe la route, on pourrait s'illusionner un instant : la route n'a pas changé; voici la borne kilométrique; au loin se dessinent les pignons blancs de La Targette.

Mais l'illusion dure peu : un rayon de lumière, qui s'échappe des planches d'un gourbi, un cliquetis d'armes qui annonce la relève, le petit train qui glisse silencieusement sur les rails, des équipages, des cris étouffés; puis de nouveaux coups de canon, des fusées plus nombreuses, tout cela vous rappelle brusquement à la réalité.

IV. — Le brouillard s'est dissipé, la nuit devient claire et l'on distingue les Rietz, le Pont de Marœuil et La Targette, à cheval sur la route d'Arras à Béthune. Tout n'est pas détruit : il reste des maisons éventrées, des pans de murs crénelés, des toits suspendus, on ne sait comment, puis de loin en loin, un arbre qui projette sur les ruines des ombres fantastiques. Voici les premières maisons, ce qui reste des premières maisons ! Délaissant le boyau qui s'enfonce dans ce qui fut des granges ou des maisons, nous montons la rue du Carlin, dévastée. Que doivent être les autres rues, s'il est vrai que celle-ci est « la mieux conservée » ? Neuville est un vaste cimetière; pas une rue, pas un champ, pas une cave, pas un jardin qui n'ait ses cadavres. Des croix émergent de loin en loin, mais combien de tombes ignorées !

Presque tous les jours, on découvre de nouveaux cadavres; le matin même, les corps de cinq Bavarois ont été retrouvés dans une grange. Détail macabre; comme un soldat essayait de retirer leurs bottes, les jambes se détachèrent du corps ! La veille, des habitants revenus n'ont pas été heureux dans les fouilles qu'ils ont tentées; l'un d'eux, brisé par l'émotion, est tombé sur les ruines de sa maison, sans connaissance !

A travers un fouillis de décombres, on nous fait descendre au « bureau de la Place ». C'est une cave consolidée par les Allemands; il paraît que les souris font partie de la

maison : on les voit trottiner, nullement effarouchées, jamais inquiétées; l'une d'elles pousse trop loin la familiarité et se laisse choir d'un rayon, sur mes épaules; ce qui me fait brusquement bondir, à la stupéfaction des officiers.

V. — Les formalités remplies, je parviens à gagner, par un boyau gluant, la rue récemment déblayée. Une seule maison, paraît-il, reste debout. Dieu soit loué! Elle dresse sa façade encore toute blanche, mais découronnée de son toit d'ardoises. Les ruines se sont accumulées autour d'elle. Revoir la maison familiale ainsi mutilée! Quelle émotion! Jamais elle n'a paru plus vivante et ses blessures béantes font mal.

Les souvenirs reviennent en foule; au moment d'en franchir le seuil, instinctivement on se découvre, comme on fait devant un cadavre. Dépouillée des souvenirs de famille et du mobilier qui faisait corps avec elle, la maison paraît plus grande et aussi plus triste. Les Allemands en ont fait une forteresse en miniature. De nouvelles caves ont été creusées, protégées par une voûte, en béton armé, de l'épaisseur d'un mètre, le tout recouvert d'énormes tas de démolitions. Toutes les caves du village, fortifiées de la même manière(1) et reliées entre elles, offraient à nos ennemis un abri indestructible, d'où ils remontaient au moment de l'assaut. Aujourd'hui, nos soldats occupent ce souterrain. La cave sert encore de salle de visite.

VI. — Il s'agit maintenant de pénétrer jusqu'au cœur du village, par des sentiers sinueux, pratiqués à travers les décombres. Tout à coup, une masse noire, grouillante, inonde l'étroit passage et nous barre la route. Ce sont des rats énormes, répugnants, qui voyagent en bande! Plusieurs atteignent la corpulence d'un petit lièvre. Combien sont-ils? Cinquante, soixante, cent peut-être! Et cela crie, grince, siffle, au point de vous donner le frisson! On en voit qui se mordillent rageusement; des petits yeux clignotent dans la pénombre. Les queues, longues et sales, balaient le pavé de la rue. Les immondes animaux passent lentement,

(1) Sur l'organisation des tranchées, v. *Illustration*, n° 3781.



EMPLACEMENT DE LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

comme il convient en pays conquis. Quelques-uns s'arrêtent un instant et allongent le cou, pour contempler les intrus qui envahissent leur domaine. Ils disparaissent, et je me garde bien de les inquiéter; le dernier me passe dans les jambes !

Plus on avance dans l'intérieur, plus le désastre apparaît complet. Je songe aux paroles du capitaine, à la poésie crayonnée par un sous-officier allemand, sur le mur de nos caves :

Neuville! O effroyable amas de décombres!
Plût au ciel que tant de guerriers allemands
N'eussent jamais appris à te connaître!
A travers les brasiers fumants des ruines amoncelées,
Jour et nuit nous courons, dans nos uniformes gris.
On emporte là plus d'un brave camarade,
Que les bombes et les grenades ont tué.
Quel destin astucieux avait décidé que sa vie palpiterait là
Pour la dernière fois!
C'est dans les caves que beaucoup sont enterrés,
Ils ne voient plus la lumière du jour.
Pas une croix, pas un monument ne marque leur tombe,
Car le combat ne nous a laissé aucun répit!

Pour comprendre ces ravages, il faut penser aux millions d'obus jetés, depuis quinze mois, sur le territoire bombardé tour à tour par les Français et par les Allemands. Nos batteries n'ont-elles pas lancé, rien que sur ce point, près de 300.000 obus en une journée, « autant que toute l'artillerie allemande pendant toute la guerre de 1870-71, en rase campagne (1) ? » Une telle profusion de mitraille explique l'émiettement des maisons et le bouleversement des terres.

Nous arrivons au centre du village; malgré ma connaissance des lieux depuis l'enfance, je suis désorienté. A cet endroit s'élevait la belle église ogivale, dont le clocher de pierres blanches, haut de 45 mètres, reposait sur une assise de grès, qui semblait défier les siècles. A côté se trouvaient la mairie, la nouvelle école, le château, des maisons; tout cela a disparu totalement. Un mois de recherches fut nécessaire pour retrouver l'emplacement exact de l'église ! Les

(1) *Almanach Hachette* 1916, p. 127.

morceaux de la cloche brisée, seuls, constituèrent un point de repère indiscutable.

VII. — Ici s'arrête le théâtre de l'offensive du 9 mai 1915. Parties de Berthonval à 10 heures, nos troupes, emportées par un élan magnifique, culbutaient les Allemands des premières lignes, traversaient La Targette, débouchaient à Neuville, et à 3 heures attaquaient l'église. La gauche et le centre débordèrent le village; des spahis occupèrent la Folie; mais la droite, arrêtée par la gigantesque redoute du Labyrinthe, ne put poursuivre son avance, ce qui amena une rectification de la ligne du front. Pendant un mois, ce fut une lutte acharnée, pour prendre les deux tiers du village, maison par maison. Enfin des troupes d'élite eurent raison de la résistance désespérée des Allemands, et le 9 juin dernier, le dernier îlot, enfumé et incendié, tombait entre nos mains. La vigoureuse offensive de septembre les chassa de la lisière du village.

VIII. — En parcourant ces quartiers pulvérisés, nous ne nous étonnons plus que des habitants n'aient pas retrouvé l'emplacement de leur maison. Sans doute, ils avaient des points de repère : une rue, des arbres, des bâtiments, un abreuvoir, une crête ! Il n'y a plus de rue, plus d'arbres, plus de bâtiments, plus rien !

Le spectacle effrayant qui s'étale devant nos yeux éveille des souvenirs et invite à la méditation. On songe avec angoisse aux jours terribles que durent vivre, en octobre 1914, les habitants restés malgré tout. Au lendemain du lamentable exode où la presque totalité du village s'enfuit la nuit, les Allemands envahirent le pays. Pour fêter leur succès, ils imaginèrent de s'affubler de robes de femmes et d'organiser une mascarade. Un habitant, voulant s'opposer au sac de sa propriété, fut tué sur place. Plusieurs moururent d'émotion ou de mauvais traitements; la barbarie des soldats s'exerça notamment sur un malheureux vieillard, atteint d'une maladie nerveuse qui se traduisait par des gestes saccadés. Il devint leur souffre-douleur. Après l'avoir enfermé pendant plusieurs semaines dans un réduit infect, les barbares le firent mourir à coups de talon et le précipitèrent

au fond d'un puits. Au mois de décembre, eut lieu l'évacuation complète des derniers habitants, environ quatre-vingts, sur Douai et les régions avoisinantes.

IX. — Il est temps de songer au retour. Le calme relatif qui régnait jusqu'alors est maintenant troublé par un bourdonnement incessant. Les premières lignes ne sont pas loin. En face de nous, se dresse le fameux *Labyrinthe*, que les Allemands surent transformer en un véritable ouvrage défensif.

Plus près, c'est le cimetière, bastion avancé du *Labyrinthe;* pris et repris plusieurs fois, il présente actuellement un tableau lamentable. Disposé en triangle, entouré de murs et bordé de chemins encaissés, il parut admirablement placé pour protéger le flanc nord du Labyrinthe : les pierres tombales et les monuments funéraires serviraient de remparts; les caveaux, préalablement dépouillés des ossements des morts, puis bétonnés à l'allemande, offriraient un gîte pour la nuit et un abri aux heures de bombardement. Inlassablement poursuivie pendant des semaines, la conquête de la redoutable position ne devint définitive que plus tard.

Après avoir jeté un regard sur le « magasin » où les Allemands abandonnèrent 800.000 cartouches et nombre d'engins, nous reprenons le « chemin » du bureau de la Place. Nos compagnons nous y rejoignent : l'un d'eux n'a pu découvrir, dans la cave de sa maison, que les débris du coffret qui renfermait son or. Un autre a trouvé, aux lieu et place de son habitation, une tranchée.

Hanté par la vision des ruines et la tristesse des illusions évanouies, le retour fut silencieux.

§ 3. — *Souvenirs de Notre-Dame de Lorette. et de la région.*

I. — Prise du fortin de la Chapelle (12 mai 1915).

(Récit officiel)

Cette attaque décisive se déclanche à la nuit. Les Allemands résistent obstinément, derrière leurs sacs à terre et leurs sacs de ciment, et tournent sans arrêt la roue de leurs mitrailleuses.

Nos chasseurs, exaspérés, veulent en finir. Ils bondissent en se courbant; puis se jetant à plat ventre, ils rampent jusqu'au rempart ennemi.

Là, sous les mitrailleuses qui tirent à 75 centimètres au-dessus d'eux, ils arrachent les sacs à terre et, les appliquant sur les créneaux, ils ralentissent le tir ennemi par un prodige d'ingéniosité héroïque. Les autres arrivent derrière, grâce à cette accalmie de quelques minutes, et le flot passe par dessus le parapet. Nous y sommes.

A l'intérieur du fortin, dans la nuit épaisse, un corps-à-corps forcené s'engage. Les Allemands n'en peuvent plus. Leur moral fléchit. Un adjudant d'infanterie se porte seul en avant. Un Allemand le met en joue et le manque. L'adjudant le vise avec son revolver. Le coup ne part pas. L'Allemand se rend tout de même.

Voici la Chapelle effondrée. Qu'y avait-il là-dedans ? Nous ne le saurons que plus tard. Les murs sont à terre. Autour, c'est un inextricable enchevêtrement de caves, d'entonnoirs, de trous d'obus, bourrés de cadavres et de matériel.

Nous marchons toujours et, au petit jour, nous dépassons la Chapelle de plusieurs centaines de mètres, progressant, vers le dernier éperon, sur le plateau de toutes parts soumis au feu de l'ennemi.

Notre position s'améliore d'ailleurs du fait de la prise par la division voisine de Carency et d'Ablain. C'est autant

de moins pour notre flanc droit. Officiers et soldats sont harassés, brisés. Mais les plus belles espérances auréolent le jour qui se lève.

*
* *

Une foule de récits dramatiques ont été publiés, depuis la prise de la colline qui domine Ablain. Aucun n'est plus vivant que celui de Maurice Barrès, dans l'*Echo de Paris* :

II. — Une matinée sur la colline

Un peu après avoir salué et dépassé le cimetière de nos soldats, en m'approchant du bord de la falaise, à la corne du bois de Bouvigny, je vois à perte de vue la plaine d'Artois, le pays des corons, Liévin, Lens, les usines qui fument au bénéfice des Allemands et qu'il faudra délivrer. Et sur nos têtes, dans le ciel, voilà les ballons captifs français et allemands, nos « saucisses » vigilantes et leurs « Dracken » qui surveillent chacun leur horizon. Que l'Allemand voie notre petit rassemblement ou quelque mouvement insolite, aussitôt il préviendra ses batteries. Sans doute, il est peu probable que la « marmite » qu'elles enverront tombe sur le négligent qui s'est laissé voir; mais, à cent mètres près, elle ira frapper des camarades. Longeons donc les buissons pour nous y confondre, comme le veut notre guide. Et surtout, que j'aie grand soin de ne prendre aucune note qui, publiée dans ce journal, puisse compléter celles que, du matin au soir, le « Dracken » s'efforce de recueillir.

Ah ! ce n'est pas aisé de faire un compte rendu tout inoffensif d'une visite sur nos positions !...

Entrons dans le bois, glissons-nous dans le « boyau » qui nous mènera aux premières tranchées. Autour de nous, est-ce le désert ou l'animation guerrière, voilà ce que je ne puis vous dire. Autour de nous, c'est le printemps forestier, mais bombardé, mutilé, rempli du tapage assourdissant des deux

artilleries française, allemande, et sous les arbres flotte une terrible odeur de cadavre.

Ah ! cette odeur ! Ah ! cette boue ! Pauvres soldats ! Il y a bien des planches dans le fond de la tranchée, mais sur ces planches mêmes le limon forme des épaisseurs d'où l'on retire difficilement à chaque pas sa chaussure, et parfois ce sont de profonds étangs. Qu'était-ce donc en hiver !

— Mes hommes, nous dit le général qui nous accompagne, je m'agenouille devant eux. Ils sont sublimes. C'est à pleurer d'admiration. Il faut les retenir, tant ils prennent peu de précaution. A chaque instant, je leur ordonne de se ménager, de s'effacer, et par exemple c'est le diable d'obtenir qu'ils suivent les boyaux de communication. « Bah ! mon général, me disent-ils, nous sommes faits pour nous faire tuer. » Et je leur réponds : « Oui, c'est vrai, vous et moi nous sommes faits pour nous faire tuer, mais à condition que ça serve à la France. » J'ai des territoriaux et des enfants de la classe 15. Chacun à sa manière est parfait. L'autre jour, dans l'attaque, tous les gradés étaient tombés. Un gosse de la classe 15 s'est élancé devant la compagnie en criant aux territoriaux : « En avant, les petits papas ! » Heureusement il n'a été que blessé. Il va être porté à l'ordre de l'armée...

Maintenant, après une heure de marche, à mesure que nous approchons du point où fut la chapelle de Lorette, toute végétation a disparu. Le sol est un chaos d'entonnoirs et de terres bouleversées par les projectiles. Nous avons quitté le sommet de la colline pour la suivre à mi-pente, au-dessus d'Ablain-Saint-Nazaire, dont nous dominons la vallée et les ruines...

Impossible d'imaginer rien de plus enivrant pour l'esprit que cette longue promenade parmi ces terrains accidentés, à travers ces bouleversements et ces plis que le communiqué appelle « les côtes de melon » et qui sont formés par les sillons de l'eau s'écoulant du sommet. A chaque pas, le pied heurte des armes broyées, des projectiles parfois non éclatés; on s'arrête devant les plus curieux abris aménagés avec des sacs de terre par les Prussiens; et puis il y a l'attrait de cette canonnade, le jeu de ces détours que nous faisons pour nous dérober à peu près à la surveillance du

« Dracken ». Hélas ! on ne peut écarter l'image des braves gens qui versèrent leur sang sur ces pentes et qui vont encore tomber tout auprès.

Voilà Souchez sous les fumées blanches de nos projectiles. Nous regardons quelques instants comme ils arrivent à brefs intervalles et éclatent bien régulièrement. Mais nous ne poussons pas plus loin. Nous revenons un peu en arrière et, franchissant la rivière, nous entrons dans ce qui fut Ablain-Saint-Nazaire.

L'orage du combat y est partout visible. Sa longue rue bordée de murailles sans toit et demi-écroulées, ses fenêtres, ses portes bouchées par des sacs de terre, racontent l'atroce lutte où, jardin par jardin, maison par maison, cave par cave, sous un enfer de mitraille, puis à coups de grenades, nous prîmes le village.

On s'est exterminé dans tous ces clos paisibles d'où les populations ont entièrement disparu.

III. — Le champ de bataille, vu par un aumonier (1)

Voilà donc ce terrible plateau, un des coins du monde les plus détrempés de sang humain. Quel serrement de cœur ! On se sent, en effet, dans un ossuaire : une odeur fétide vous poursuit; sous vos pieds, à droite, à gauche, devant, derrière, on voit, ou du moins, on devine des cadavres. Sans doute, la plupart sont enterrés, je veux dire recouverts d'un peu de terre; mais, malgré tout, surgissent membres épars, extrémités qui dépassent, formes humaines mal dissimulées... Partout cependant le travail d'inhumation est poussé aussi loin que possible. Les obus en ont fait une bonne partie; il est vrai que, fossoyeurs inintelligents, ils le détruisent la minute d'après...

Autre genre de dévastation, à Ablain-Saint-Nazaire. Dans le village de 1.100 âmes, pas une maison debout. Les unes sont effondrées en tas de décombres, d'autres sont éven-

(1) *Trois semaines en Artois avec les « diables bleus »*, par P. C., aumônier au ...ᵉ bat. de chasseurs à pied, pp. 32-33, 35-38. — Cf. l'*Illustration*, n° 3774, Souvenirs de ma tranchée, par G. Michel.

trées : murs, charpentes, meubles, linges, pendent lamentables; dans quelques-unes la mélinite a pratiqué comme « une coupe » : la façade est enlevée proprement, si on peut dire, et l'intérieur apparaît plus ou moins dévasté...

La carcasse de l'église se dresse particulièrement impressionnante (1). Haut et massif monument gothique, bâti en grosses pierres de craie. De sa robuste tour carrée ne subsistent que deux pans ruineux; quelques ogives croulantes aident, seules, à reconstituer la grande nef. Au pied du clocher, amas de décombres formidable, quatre fois peut-être celui du grand beffroi d'Arras..

Nous remontons la colline de la Vierge pour terminer en bons chrétiens notre pèlerinage. A peine en haut, voilà les marmites qui arrivent sur nos traces.

Maintenant, à la recherche de l'emplacement de la chapelle ! Nous tenons à voir cela de près. Il fait bien clair. Tant pis, ou plutôt tant mieux, la photo n'en sera que meilleure et il nous faut la photo ! Nous voilà donc partis, montant, descendant dans ce chaos, évitant les trop gros trous, les fils de fer, les barrages... Non sans peine, nous finissons par trouver. C'est que, du bâtiment rectangulaire d'environ vingt-cinq mètres de long sur une dizaine de large, et du gros tilleul qui prospérait à son chevet et que l'on pouvait encore contempler en partie il y a six semaines, plus rien ne subsiste. Malgré nos précautions, nous sommes encore aperçus. Cette fois, ce sont les 77 qui arrivent en nombre et bien pointés vraiment !

Enfin, nous tenons notre photo (2). Simple d'ailleurs,

(1) L'église d'Ablain-Saint-Nazaire, érigée comme lieu de pèlerinage à son saint patron, monument classé, était l'une des plus belles du diocèse; on en admirait surtout le portail flamboyant et la galerie ajourée qui encadrait la nef, à l'extérieur. Dans une de ses récentes tournées de Confirmation, Monseigneur avait, quelques mois avant la guerre, fait un détour pour la visiter, et M. l'abbé Warendeuf, aujourd'hui prisonnier à Douai, lui avait fait avec joie les honneurs de ses belles et hautes nefs, récemment restaurées aux frais de la Comm. des mon. hist., qui y avait dépensé 20.000 francs. — Voir la vue des ruines, dans ce volume.

(2) Cette photographie est sans doute celle qui a paru dans l'*Illustration*, 16 octobre 1915, p. 417; cf. *Illustration* du 19 juin 1915, p. 627, une autre vue. — Nous publions ici une vue différente.

mais bien émouvante pour qui connaît les lieux, a lutté, a souffert sur ce plateau : au premier plan, un rebord d'entonnoir, par derrière, un morceau de grille effroyablement tordu, quelques briques et des débris de pierres de taille, le tout n'excédant pas 50 centimètres de hauteur. C'est le point culminant de la chapelle. A droite, à gauche, un peu partout, entonnoirs et entonnoirs... Et nous repartons un à un, « en vitesse », bondissant, nous aussi, d'entonnoirs en entonnoirs : « Quel pèlerinage, me dit mon guide, quand nous sommes à peu près en sûreté. Ce n'est pas encore le moment d'y mener les foules. Vous devez être le premier prêtre à reconnaître ces lieux bénis, plus sacrés encore maintenant. » Peut-être, et j'en suis fier. J'en profite pour recommander à Notre-Dame ses enfants tombés par milliers autour de sa statue en miettes.

IV. — Le culte de la Vierge a Lorette

Au milieu de l'horrible bataille qui a ensanglanté la colline dominant Ablain, Aix-Noulette et Souchez, nos soldats n'ont pas failli au devoir de se mettre sous la protection de la sainte Vierge et de la remercier.

Un aumônier militaire, le P. Guitton, en a publié dans les *Etudes*, sous le titre : *Lettres à Notre-Dame*, la preuve la plus touchante. Dans une petite chapelle de Noulette, voisine de la colline dont l'accès ne fut possible qu'après le grand assaut, les indications du commandant de F... lui firent trouver, derrière une statue, la « boîte aux lettres de la Madone ».

« C'était la plus étrange liasse de bouts de papier qui se puisse voir, de tout format et de toute couleur. Avant de servir de messagers célestes, ils avaient traîné dans les poches ou les sacs, tachés de graisse, de sueur et de boue... Et, sur ces lambeaux, toutes les orthogra-

phes, tous les genres de crayon et toutes les supplications. Il y en avait près d'une centaine.

Je les parcourus avec avidité, muet de surprise, debout devant la Vierge, à qui je répétais les messages. Après seulement, je m'aperçus que j'aurais dû les lire à genoux.

Un des suppliants, C. W..., implorait simultanément « Notre-Dame de Lourdes, de la Délivrande et de Lorette ». (1er juin 1915.) Les autres se contentaient, d'ordinaire, d'une seule adresse; et, pour la plupart, c'est vers la Vierge de Massabielle qu'ils se tournaient : soit qu'il eût passé dans ce bois plusieurs régiments des Basses-Pyrénées, soit tout simplement parce que le sanctuaire de Lourdes est pour toute âme française — peut-être même pour toute âme catholique — le plus populaire du monde entier.

Quelques-uns se contentaient d'un mot très bref :

« Merci à Notre-Dame de Lourdes, M. V..., ingénieur A. M. Ne d'infanterie. L'a échappé belle le 12 octobre 1914. »

Un bon nombre, d'un libellé uniforme, ne différaient entre eux que par le plus ou moins d'application dans les jambages. Ainsi, ce texte, répété cinq ou six fois :

« Remerciements jusqu'à ce jour. Donnez-moi santé et courage ainsi qu'à ma chère famille. Protégez-moi jusqu'à la fin de cette guerre. — N., le 28 avril 1915. B..., adjudant au ...e, 1re compagnie. »

Ailleurs, une clausule discrète rappelait à la destinataire un contrat intime passé jadis au fond de l'âme :

« Remerciement à Notre-Dame de Lourdes, priez pour moi et pour tous mes parents qui sont à la guerre et faites que nous puissions rentrer dans notre famille. Je suis toujours fidèle. — C..., du ...e »

« O Notre-Dame, protégez-moi jusqu'à la fin de la guerre, et que j'aie le bonheur de revoir bientôt mes chers parents. Vierge de Lorette, protégez-moi, mais que la volonté de Dieu soit faite. — P... »

On croirait celle-ci tombée du psautier jauni d'un ménestrel :

« Notre-Dame de Lorette, madame la Vierge,

« Je viens à vous pour vous demander la grâce d'avoir pitié de moi, de me protéger de tout danger et d'assurer mon retour auprès de mes bons parents et de celle à qui je pense.

« Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. — L... »

Et dans le même genre, pour lui faire pendant :

« Monseigneur Jésus-Christ,

« Tenez compte de mes prières, pardonnez-moi bien vite mes offenses, ayez pitié de moi et protégez-moi beaucoup de tout danger en m'accordant un prochain retour auprès de mes bons parents et de celle à qui je pense. « Veni Creator », il n'y a que vous pour me sauver et m'accorder une vie heureuse. Protégez-moi, ainsi que mes chers frères qui sont si loin de moi. Que votre volonté soit faite. Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Deux autres encore plus simples, dont l'écriture très irrégulière, mais très appliquée, dénotait de grands efforts :

« Remerciements à Notre-Dame de Lourdes de me protéger, et de me donner du courage, comme vous avez donné jusqu'à ce jour, et de la santé. — M..., au ...e territorial, le 20 mai 1915. »

« Notre-Dame de Lourdes, je m'adresse à vous pour que vous me donniez la grâce de revenir un jour voir mon pe-

tit foyer avec toute ma petite famille que je suis si éloignée (*sic*).

« Je vous serai reconnaissant toute ma vie. — L..., Basses-Pyrénées. »

Tout naturellement, nos hommes n'oubliaient pas de prier pour la victoire. Et les supplications de ce genre — supplications nationales — se faisaient volontiers collectives.

« A Notre-Dame de Lorette,

« Humblement prosterné devant vous, je vous supplie de bénir la France et ses armées : faites que la victoire vienne récompenser les efforts de ses enfants, en flottant dans les plis de son drapeau, et que je revienne auprès de ceux qui espèrent en mon retour. — G... »

« O Marie, Vierge très pure et Mère de Dieu, nous voici prosternés à vos pieds pour vous offrir nos prières filiales et donner à votre cœur notre chère patrie. — Sergent L..., 11e compagnie; L. J..., ...e, 11e compagnie; D..., 11e compagnie; P. R..., ...e, 11e; B. C..., ...e, 11e.

« Souvenir de notre passage à N.-D. de Lorette, le 17 juin 1915. »

Des cavaliers aussi sont venus à l'oratoire, mais à pied sans aucun doute, en attendant qu'ils y reviennent et le dépassent bientôt au galop de leurs montures.

« Remerciements à Notre-Dame de Lourdes. Qu'elle nous préserve jusqu'à la fin de cette guerre, comme elle nous a préservés jusqu'à ce jour.

« Veillez sur nous. — T... Julien, cavalier, T... Emile, sous-officier, natifs des Vosges.

« ...e régiment de chasseurs à cheval, le 30 décembre 1914. »

Voici enfin une prière pascale dont le ton plus élevé

montre que toutes les classes sont représentées dans cet hommage votif :

O Sainte Mère, en ce jour anniversaire de la Résurrection de votre divin Fils, daignez être mon interprète près de lui, pour que la raison, l'humanité, la civilisation, sentiments étouffés en Europe depuis de longs mois, soient enfin ressuscités. Qu'il cède aux supplications de tant de mères, épouses, et enfants qui ne cessent de prier pour l'être cher qui lutte courageusement dans l'affreuse tourmente. Consolez, chère Mère, ceux qui sont déjà éprouvés par le malheur. Protégez, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, ceux qui ont, comme moi, le bonheur de pouvoir vous implorer encore, et faites que la liste des orphelins, des veuves, et des mères sans enfants soit close à partir d'aujourd'hui.

Je vous demande pardon des terribles bourreaux qui, aveuglés par leurs passions, sont la cause de tant de maux. Faites qu'avant de mourir, ils puissent faire assez de pénitence pour laver leurs fautes insensées !

Protégez toujours notre chère France, qui ne vous oublie pas. Voilà les vœux les plus chers de votre humble fils.

J. M. L..., sergent.

V. — Passé et avenir de Lorette

La guerre a donné à la chapelle de Notre-Dame de Lorette une célébrité si universelle que nous devons fournir quelques détails sur son origine et sur son histoire.

Florent Guilbert, d'Ablain-Saint-Nazaire, se rendit à Rome en 1700, pour se perfectionner dans l'art de la peinture. Dans un pèlerinage à Lorette, il fut atteint d'un mal à la jambe qui fit juger une amputation nécessaire. Il fit vœu d'ériger une chapelle à Notre-Dame dans son pays d'origine, s'il guérissait naturellement, ce qui se produisit.

Dès son heureux retour, il fit ériger un oratoire, de

4 mètres sur 4 mètres, ne pouvant contenir qu'une dizaine de personnes. A la Révolution, cette chapelle fut détruite; quand les pèlerinages furent repris, on se contenta d'abord d'une simple statue fixée à un vieux tilleul. François Lebas fit réédifier, sur un terrain qui lui appartenait, une chapelle modeste; cette chapelle, dont l'érection fut autorisée par Mgr de la Tour d'Auvergne, le 11 août 1815, coûta quatre cents francs.

Les curés qui se sont succédé à Ablain ont mis tout leur zèle à favoriser le culte de Notre-Dame sur la colline; depuis vingt-cinq ans, ce sanctuaire était le plus fréquenté de la contrée; au mois de septembre principalement, toute la région des mines s'y réunissait pour une neuvaine célèbre; M. l'abbé Pingrenon, en 1878-1879, fit ériger la chapelle qui exista jusqu'à ces derniers temps.

De la chapelle, il ne reste que le crucifix de l'autel, pieusement conservé à Bouvigny; mais, par le dévouement de M. le curé de Sains-les-Mines, en l'absence de M. Warendeuf, la neuvaine a été provisoirement continuée, cette année, dans cette paroisse, avec un grand concours de peuple. La statue a été probablement détruite; mais un amateur d'art de la contrée, qui possède une belle statue en chêne, du XVIIe siècle, de Notre-Dame de Lorette, l'a pieusement et généreusement offerte à Mgr l'évêque, pour favoriser la reprise du culte.

Lorette a acquis, à travers le monde entier, une renommée tragique. Que de vies noblement sacrifiées se sont achevées sur cette colline sanglante! Que de combattants, épargnés dans la bataille, garderont à Dieu et à Notre-Dame une profonde reconnaissance de la protection dont ils ont été l'objet!



ÉGLISE D'ABLAIN SAINT-NAZAIRE

Pour répondre à l'expression, déjà très vive et très fréquente, de ces sentiments surnaturels, Mgr l'évêque d'Arras a l'intention de faire appel, en temps opportun, à tous ceux qui, dans la région et ailleurs, se proposent de coopérer à l'érection d'une nouvelle chapelle.

Sa Grandeur fera élever sur un terrain privé, avec les concours qui déjà s'annoncent, un monument qui sera, — nouveau Bazeilles, — un sanctuaire et une nécropole, pour le culte de Notre-Dame et le pieux souvenir des morts qui reposent sur la colline et autour d'elle.

§ 4. — *L'année tragique de Loos-en-Gohelle.*

(Récit de M. l'abbé Ph. Campagne, curé de Loos)

Le 9 octobre, l'occupation allemande commença : la première mesure qui la marqua fut l'assassinat de six personnes, dont trois vieillards de 80, 72 et 69 ans : M. Meurdesoif, père de M. le vicaire de Montreuil, M. Doby, ancien maire d'Haisnes, et M. Petit, président de la caisse rurale du village. Les trois autres étaient des ouvriers de 30 à 40 ans. Ces hommes, étant sortis de chez eux, furent considérés comme espions et fusillés, sans aucune forme de procès. Les Allemands lièrent un de nos mineurs à un arbre et lui firent creuser, le lendemain matin, la tombe des fusillés.

Dès leur arrivée, les Allemands s'adressèrent à moi, le revolver au poing, me demandant où étaient le maire, les adjoints, les conseillers municipaux, tempêtant, me menaçant. Quand ils eurent fouillé ma maison pour s'assurer qu'il n'y avait pas de Français, ni d'armes cachées, ils me déclarèrent qu'en l'absence de toute autorité municipale, je serais l'unique autorité et l'ôtage responsable; malgré mes objections et ma déclaration qu'aux yeux de la législation française, mes fonctions de curé de la paroisse étaient

incompatibles avec les fonctions municipales, ils passèrent outre.

Les officiers étaient à peine partis qu'un pauvre vieillard, mourant de peur et de faim, vint sonner à ma porte, me demandant de lui ouvrir; malgré la défense, je me crus obligé par la charité de le faire entrer. La porte était à peine ouverte qu'une bande de forcenés m'empoigne et me force à la suivre; on va me coller à la muraille et me fusiller comme les autres, je le comprends à leur jargon. Heureusement, un officier me croise avec un peloton, j'écarte vivement mes gardiens et lui demande de m'entendre. Je lui explique l'affaire, il fait retirer l'escorte, me fait rentrer chez moi; puis, plaçant deux sentinelles à ma porte, il s'en va en disant que je dois rendre grâces à Dieu, parce que si je ne l'avais pas rencontré, j'allais être fusillé à mon tour, telle est la loi allemande!

Notre population comptait, au moment de l'invasion, parmi les 320 personnes, beaucoup de femmes et d'enfants et environ 50 hommes, dont une vingtaine à peine étaient valides. Les Allemands employèrent ceux-ci à démonter tous les appareils de cuivre de la mine et des brasseries, pour les charger sur des voitures à destination de l'Allemagne; ils firent de même pour toutes les machines agricoles, et enlevèrent toutes les chaudières de cuivre des cuisines.

Après ce terrible pillage, il en vint un autre plus terrible (1); sans parler du vin qui fut gaspillé en quelques jours, les meubles furent brisés et brûlés, les literies jetées à la rue, le linge et les vêtements déchirés, piétinés avec rage. Le blé et tout le grain que notre population avait eu tant de peine à récolter, fut battu devant nous, pour être expédié au quartier général; ce fut bientôt pour nous la famine.

La famine. — Notre vie fut triste pendant les mois d'hiver. En janvier, les vivres se firent de plus en plus rares. Nous ayant enlevé le blé, les Allemands nous délivrèrent, par tête et par jour, 110 grammes de farine de seigle, avec laquelle il fallait faire confectionner du pain qui souvent

(1) Rapprocher cette *méthode* de celle d'Havrincourt et du pays de l'Alleu.

était immangeable. Je fis alors ramasser en cachette tout le blé qui traînait dans les greniers, et j'en obtins quelques hectolitres que je fis concasser et moudre ensuite dans des moulins à café.

Nous arrivâmes au mois d'avril, époque où la commission américaine de ravitaillement vint à notre secours. Le 15 avril, par un brouillard intense, je me rendis à Lens. C'était la première fois qu'il m'était permis de sortir de mon presbytère sans être accompagné d'une garde, car depuis octobre jusqu'en avril, j'étais prisonnier : les Allemands avaient placé deux factionnaires à ma porte, et je ne pouvais voir les habitants que trois fois par semaine : le dimanche pour la messe, les mardis et jeudis, de 9 h. à midi, devant un soldat comprenant le français. En dehors de ces jours, si l'on avait besoin de mon ministère, il fallait en référer à la Kommandantur : un soldat armé venait alors me chercher, et m'accompagnait chez les habitants que je devais visiter !

Donc, le 15 avril, de bon matin, je me rendis à Lens, convoqué par dépêche comme tous les maires de la région. Je vis là M. Basly, député, et M. Reumaux, directeur des mines, qui avaient pris en mains la question du ravitaillement. Nous pûmes obtenir 190 grammes de bonne farine, de quoi faire un pain de 250 grammes, par jour et par tête. La ferme de M. Petit, en face du presbytère, fut aménagée comme dépôt, et comme boulangerie municipale. Je dus la défendre bien souvent contre les soldats allemands qui voulaient la piller, et à force de protestations, j'obtins qu'on plaçât une pancarte : « Civilbackerei. Verbotener Eingang », Boulangerie civile, entrée interdite. Depuis ce moment jusqu'au jour de la délivrance, je fis faire le pain nécessaire à la population et distribuer trois fois par semaine les différentes denrées. Je fis ouvrir aussi à cette époque trois magasins qui vendirent tout ce qui était nécessaire à la vie. Pour se ravitailler, il fallait de l'argent. D'accord avec M. le directeur Reumaux, qui voulut bien m'en avancer, je distribuai aux familles nécessiteuses, selon le nombre d'enfants, la somme de 30 à 40 francs par mois.

Le bombardement. — En temps ordinaire, depuis décem-

bre, Loos recevait quotidiennement une centaine d'obus. Les mauvaises heures étaient de 10 heures à midi et à partir de 4 heures après-midi. Aussi, au point du jour, vaquions-nous à nos affaires. Mais le dimanche 8 mai, commença un bombardement intense, sans précédent. Une cinquantaine de paroissiens vinrent quand même à la messe dans le presbytère; depuis longtemps, en effet, l'église était inhabitable. Après la messe, tout le monde repartit en hâte : on gagna sa cave. La journée parut interminable, il y eut des incendies dans beaucoup de maisons. Le bombardement continuant sans interruption, nous eûmes ce jour-là deux victimes : Grégoire Caron et J.-B. Bailliet; celui-ci était venu me chercher, au péril de sa vie, pour absoudre le premier et lui donner les derniers sacrements. Caron reçut un second obus dans son lit et fut réduit en miettes. Bailliet fut tué en rentrant dans sa cave. Pour moi, j'eus grand'peine à regagner mon logis sous une grêle de mitraille.

Le mardi 11 mai, ce fut le tour de mon presbytère et des environs. Je crus que tout allait être emporté. J'avais fait pratiquer dans le fond de ma cave un caveau de trois mètres carrés, où l'on pouvait tenir à trois ou quatre personnes. Nous nous y réfugiâmes pour attendre, en priant, notre dernière heure. Le 12, au matin, il y eut une accalmie. Vers 9 heures, nous voulûmes sortir pour aller à la boulangerie qui était en face; une pénible surprise nous attendait : la maison de M. Petit n'existait plus.

Comme il fallait nourrir la population, nous fîmes installer la boulangerie dans les caves de la ferme. Le four était intact; on fit donc, à partir de ce moment, le pain pendant la nuit. J'eus pour cela des personnes bien dévouées, notamment M. Deruel et Romain Alfred pour faire le pain, Mlle Petit pour le distribuer et tenir la comptabilité; et Ruckebuche qui, malgré les obus, chauffait le four.

Bientôt, nous eûmes la grande douleur d'apprendre que les soldats français étaient venus tout près de nous, et qu'ils n'avaient pu tenir dans le village. Quelques jours après, nous eûmes à procéder à la sépulture d'un grand nombre des nôtres; par les lettres trouvées sur les cadavres de ces braves, nous eûmes les premières nouvelles vraies de ce qui se passait dans le monde. Des parents y racontaient à leur

fils les événements importants, et cela m'a permis de tenir mes paroissiens au courant, et surtout de les mettre en garde contre les nouvelles tendancieuses que répandait dans la population la *Gazette des Ardennes*. Etrange destinée que celle de ces pauvres lettres qui, au delà de la mort, ont poursuivi leur œuvre bienfaisante !

Les Allemands ont eu, ce jour-là, dans le village, des pertes considérables : environ 1.200 tués et blessés. Le commandant de place fut tué.

Représailles. — A partir du 9 mai, les Allemands changèrent d'attitude à notre égard. Jusque-là, j'arrivais à obtenir de la Kommandantur un traitement équitable. L'attaque française les rendit enragés. Le nouveau major, le capitaine d'artillerie Backraus, un Prussien, fut odieux. Ce furent des recensements toutes les semaines, des visites domiciliaires, des évacuations forcées. Il me menaça plusieurs fois d'exil et de mort, parce que je lui résistais, en défendant mes droits et ceux de mes paroissiens.

Un jour, après une perquisition, il fit arrêter les trois frères Théry et les envoya je ne sais où, pour avoir caché un fusil. Un autre, pour avoir jeté un coup d'œil sur une pièce de canon mise en batterie, fut aussi expédié.

En juillet, ce fut bien pis : il prit douze hommes, et, parmi eux, de pauvres malades; sans leur laisser le temps de se préparer, et d'embrasser leurs enfants, il les expédia en arrière; jamais nous n'avons pu avoir de leurs nouvelles.

Dévastation sacrilège. — Notre tyran méditait un coup plus cruel que tous les autres, il avait résolu de ruiner notre église, de faire sauter la tour, témoin de la victoire du grand Condé dans la plaine de Lens. Condamnée à disparaître, criblée d'obus et de boulets, notre vieille tour était en ruines; mais, malgré ses blessures, elle était restée debout.

Le 17 septembre, un ordre arrive de la Kommandantur. Il faut avertir tous les habitants de se renfermer dans les caves, à partir de 6 heures du soir; on devait faire sauter la tour. A 6 heures, on voit les soldats en armes parcourir les rues et faire rentrer tout le monde. Sept heures, huit heures

passent et l'on n'entend rien. La nuit, plusieurs détonations retentissent à intervalles irréguliers. Le lendemain, de bon matin, chacun s'empresse de sortir pour courir jusqu'à la place; l'église est encore debout! la tour a défié les coups de l'ennemi. Seule, une partie du momument a cédé; les pilliers faisant encoignure, ainsi qu'une bonne partie des murailles, sont restés; la cloche, sur son chevalet, semble narguer nos ennemis. C'est un soulagement pour mon cœur de la voir, instrument et voix de Dieu, rester en place au sommet des ruines. Nos ennemis ne veulent pas pardonner. Les 18, 19, 20, ils reviennent à la charge. Notre tour tombera-t-elle enfin? Nous n'avons pu le constater.

La délivrance. — Du 20 au 24, les obus tombent drus comme grêle. La nuit du 25, tout tremble autour de nous; obus, mitrailleuses, grenades, feux de salve! Et avec cela une odeur! Nous allions mourir asphyxiés! Après avoir tout calfeutré à la hâte, nous nous réfugions dans la niche percée au fond de la cave, et là nous nous préparons à mourir.

Cependant, vers 8 heures du matin, il semble qu'il y a une accalmie. A 9 heures, j'ouvre la trappe pratiquée dans la porte extérieure; je risque un œil; jamais je n'oublierai ce que je vis! Dans le boyau, qui longe ma grille, le long de la rue, des Allemands, sans sac, sans équipement, sans armes, se bousculent pour aller plus vite vers le centre du village. Je dis à Mlle Petit : « Ce n'est pourtant pas l'heure de la soupe; qu'y a-t-il donc? » Trois minutes après, sur les talons des ennemis, apparaissent les Anglais.

Les Ecossais, après trois jours de bombardement ,avaient mis les Boches en déroute, puis, par un mouvement tournant vers le nord, ils coupèrent la retraite aux fuyards; nous eûmes la satisfaction d'apprendre que le major Backraus, ses lieutenants, et bon no:mbre de soldats avaient été faits prisonniers.

Evacuation. — Du 26 septembre au 30, nous essuyâmes un nouveau bombardement, mais cette fois de la part des ennemis. Il fallut, la mort dans l'âme, se résigner à abandonner notre village.

Après des pourparlers avec l'état-major anglais, il fut ré-

solu que le 30, dans la nuit, la population évacuerait Loos pour se rendre à Béthune. Des autos-camions viendraient la prendre à la grand'route, éloignée d'environ 500 mètres du village. Jusque-là, il fallait transporter sur des brancards les infirmes et les enfants. On aurait pu croire que les Allemands étaient avertis, car ce fut encore sous une grêle de projectiles que, vers 8 heures du soir, s'effectua ce transport. Moi-même, quittant le dernier ma malheureuse paroisse, je dus, avec deux femmes qui me suivaient, m'abriter pendant plus de deux heures dans la cave d'un cabaret démoli, pour éviter les obus. Enfin, vers 11 heures du soir, sous une pluie torrentielle, dans la boue jusqu'à mi-jambes, par les tranchées, je rejoignis le convoi à la cité n° 5, et nous arrivâmes au nombre de 200, vers 1 heure du matin, à la gare de Béthune. Inutile de dire ce que fut pour nous cette nuit du 30 septembre !

Nous ne saurions trop remercier M. le sous-préfet et M. le maire de Béthune de l'accueil bienveillant qu'ils firent à notre chère population si éprouvée ! Jamais elle n'oubliera les soins et les secours qu'elle en a reçus (1).

(1) M. le maire de Béthune a adressé de suite à Mgr l'évêque d'Arras une lettre qui fait honneur tout ensemble à son auteur et au vaillant curé qui en est l'objet : il signale le dévoûment et le courage de M. l'abbé Campagne à Sa Grandeur. Le matin du 1er octobre, M. le sous-préfet vint visiter et encourager les habitants échappés au danger, remercia M. le curé et lui donna l'accolade. M. le maire distribua ensuite des secours à ces braves gens, qui ont montré tant de constance. — Depuis lors, M. le curé a été cité à l'ordre du pays. Voir plus haut, p. 153.

CHAPITRE IV

Au nord d'Arras. — En pays reconquis.

La *course à la mer*, en octobre 1914, a amené, par la défense opiniâtre de l'armée du général de Maudhuy, un arrêt de l'offensive de Bulow, qui cherchait à percer dans la direction de La Bassée, puis d'Arras, puis d'Ypres et de l'Yser. C'est au moment où cette offensive se précipitait vers Dunkerque par La Bassée, Merville, Estaires, Hazebrouck (dont la gare fut le théâtre d'un combat) et Cassel, dans la direction perpendiculaire au cours moyen de l'Yser, que fut envahie, dans notre département, la région qui va de Béthune vers Merville. Les villages occupés furent : Vermelles, Givenchy-les-La Bassée, Violaines, Lorgies, Richebourg-l'Avoué, les abords de Richebourg-Saint-Vaast, Neuve-Chapelle, les abords de Vieille-Chapelle, Laventie, La Fosse, Lestrem. Sur la rive droite de la Lawe, on n'osa franchir le pont Riquœul.

Quelque courte qu'ait été cette avance d'une semaine, avec quelque vigueur qu'elle ait été repoussée, elle a causé de véritables ruines dans le quadrilatère qui s'étend entre Béthune, Merville, Fleurbaix et La Bassée,

pour nous en tenir à ce diocèse, au pays de l'Alleu, et à la région circonvoisine.

Examinons successivement comment l'invasion s'est produite et comment elle a été refoulée.

§ 1er. — *L'invasion.*

I. — A Laventie (1).

Les Allemands arrivèrent à Laventie le samedi 10 octobre, vers 4 heures de l'après-midi, peu après la retraite de la cavalerie française.

Vers 5 h. 1/2, M. Dumont, maire, M. le Doyen, M. Edmond Becquart, M. Duquesne, M. Villebois, greffier de mairie, M. l'abbé Allard, curé de Sailly qui se trouvait ce jour-là au presbytère de Laventie, étaient pris comme otages. Ils durent, gardés à vue, passer la nuit, du reste sans aucun incident notable, à la disposition de l'autorité militaire, dans la maison de M. Dumont. La liberté leur fut rendue le lendemain, vers 10 heures du matin. M. le Doyen se rendit immédiatement à l'église, pour la messe; il la trouva dans un désordre complet. Elle avait servi d'abri pendant la nuit à 300 mobilisables environ, qui n'ayant pas fui assez vite devant l'invasion, avaient été faits prisonniers par l'avant-garde ennemie.

Les Allemands séjournèrent à Laventie jusqu'au jeudi 15 octobre inclusivement. M. Dumont, maire, sut faire face avec calme aux nécessités parfois angoissantes du moment. Avec le concours de M. Duquesne, il obtint que l'indemnité à payer par la commune ne dépasserait pas 5.000 francs. Les Allemands avaient d'abord demandé 30.000 francs!

(1) Nous devons à la grande obligeance de M. le doyen Déjardin les notes qui suivent, sur l'occupation de Laventie, et celles qui se rapportent à l'état des églises du doyenné.

M. Duquesne eut à loger l'état-major; avec beaucoup de dignité et de calme, il put faire renoncer les Allemands à différentes mesures vexatoires (1).

M. le doyen dut, à deux reprises différentes, livrer la clef du clocher aux officiers, leur en ouvrir lui-même la porte, et les précéder jusqu'au balcon de la tour. Là, le mardi 13 octobre, il fut le spectateur des combats qui se livraient aux environs. Les balles sifflaient; les officiers se tenaient baissés, pour éviter d'être atteints. L'un d'eux eut l'attention d'avertir M. le Doyen d'en faire autant.

Forcés de reculer sous la pression de l'armée française, renforcée par les alliés, les Allemands se prétendaient trahis. Un officier vint visiter le presbytère de fond en comble, ainsi que la sacristie, pour s'assurer qu'il n'y avait pas de téléphone secret (2). Un aéroplane français survolant Laventie, laissa tomber une bombe au-dessus des troupes cantonnées sur la place. Par « représailles », des soldats déchargèrent leur fusil dans les vitraux de l'église!

Le mercredi 14, au soir, quatre cyclistes bavarois soupaient au presbytère, pendant que M. le Doyen disait son bréviaire dans son bureau. Tout à coup, une balle, venue on ne sait d'où, vint frôler la fenêtre de l'appartement où se tenaient les cyclistes. L'un d'eux, au regard féroce, prétendit que M. le doyen était l'auteur du coup de feu (3). Il lui posa le canon de son fusil sur la poitrine et le mit en joue; puis, prenant le couteau que les soldats allemands portent dans leur botte; il dessina le geste du spadassin qui tranche le cou de sa victime. M. le Doyen fut fouillé des pieds à la tête, et les soldats recommencèrent la visite du presbytère de la cave au grenier, ouvrant tous les meubles,

(1) C'est aussi à son émouvante intervention près d'un aumônier catholique que deux ecclésiastiques de Tourcoing, les frères B..., saisis au milieu des mobilisés, arrêtés par les troupes allemandes et grossièrement brutalisés, durent de voir lever les injustes et périlleux soupçons élevés contre eux : le digne père se fit leur garant, en rappelant le souvenir de leur condisciple à l'Université catholique de Lille, M. l'abbé Jean Duquesne, récemment enlevé à son affection.

(2) Téléphone, revolver, le tout imaginaire, cet incident se reproduit sans cesse.

(3) Toujours et partout les mêmes soupçons! Voir plus loin le récit de M. Charles p. 361-363.

même le coffre-fort. Les cyclistes quittèrent le presbytère, pour aller dormir ailleurs.

Les soldats allemands, blessés dans la région, furent soignés à l'hospice Saint-Jean, tenu par les religieuses Augustines d'Arras. La Supérieure, Mère Aldegonde, ne craignit pas de cacher dans son hospice, pendant la présence des Allemands, deux soldats français, Maurice R..., père de famille, de M... (Yonne) et Fernand S..., trop grièvement blessés pour être emmenés par nos ambulances, avant l'occupation.

Mère Aldegonde a été citée à l'ordre du jour, pour son dévouement à soigner nos blessés sans aucun repos, pendant trois jours et plusieurs nuits; ses consœurs, restées avec elle à Laventie, méritent les mêmes éloges.

Le bombardement de Laventie par les troupes alliées commença le jeudi 15 octobre, vers 11 heures du matin, les Allemands le quittèrent définitivement le soir même. Hélas ! Ils devaient revenir, non plus en personne, mais par leurs obus (1).

(1) L'esprit soupçonneux des Allemands s'est manifesté à Laventie, non seulement dans l'incident des abbés B., qui faillit devenir tragique, mais dans une curieuse aventure qui arriva à M. l'abbé Charles, jeune prêtre, alité à la suite d'une opération récente. Il fut considéré successivement, par les Allemands, comme un blessé français, puis, par les Anglais, comme un blessé allemand, qu'on voulait dissimuler. Laissons-le raconter lui-même ses *deux examens* :

« Devant le spectacle de l'émigration tumultueuse du Nord, puis du pays, je ne consentis plus à rester seul avec mon pauvre père, et je demandai l'hospitalité à une maison voisine. L'ennemi ne tarda pas à faire son apparition. Le lendemain est un dimanche; dans une petite chambre retirée, un prêtre malade célèbre la sainte messe, devant une vingtaine de personnes : comme la prière monte fervente vers le ciel! Soudain, un corps de cavalerie arrive; un jeune officier s'en détache et entre. Il voit un képi de soldat français, le prend et l'ajuste sur son crâne; il se regarde dans la glace et se met à rire. Puis ,deux heures durant, il se laisse absorber par les livres, s'intéresse à mon cas : « M. votre fils me permettrait-il d'enlever quelques livres ? — Certainement; volontiers! — Peut-on se permettre de lui écrire un mot ? — Mais oui! » Et le soir, on me remit une lettre, où il était dit en substance : « Très honoré monsieur le prêtre, par hasard, je vins dans la maison de votre pere, et je me réjouis beaucoup d'y trouver une bibliothèque. Ne m'en voulez pas à mal, si j'enlève le dictionnaire et la cosmogra-

II. — A Fleurbaix

« Toute champêtre, sans forteresses, coupée d'une infinité de fossés, la plupart remplis d'eau et bordés de haies épaisses, la région de l'Alleu est, dit un vieil historien, considérée comme le canton le plus fertile de la province d'Artois. »

Cette contrée paisible, où s'élèvent de gros bourgs (Fleurbaix, la fleur, Ventie, l'honneur, Gorgue, jolie, Sailly, chérie) ne s'attendait guère à subir les atteintes de l'envahisseur. Les Boches y firent pourtant une visite, rapide à vrai dire, mais qu'on n'oubliera pas de sitôt.

phie; je prends votre adresse, je paierai cela après la guerre. — Signé : Un ami des livres. »

Le 13, peut-être sur les indications du bibliophile, arrive tout un état-major. Un grand colonel, qui trouve partout les portes trop petites, se détache, se penche sur mon lit et me baragouine, en je ne sais quel français, arrosé de je ne sais quelle sauce teutonne. Je ne comprends pas. Mon père veut expliquer mon cas; on le met à la porte, et tous les habitants de la maison sont gardés à vue. Un jeune interprète de dix-huit ans s'approche, et pendant six longues minutes, — tandis que tous les yeux sont braqués sur le patient, — me demande sur tous les tons et avec toutes les intonations désirables, si je suis soldat, ce que je fais là : « Malade! opéré, monsieur! » et je m'offre à faire visiter ma jambe : « Non, non! restez tranquille, nous ferons venir le major. » Alors, c'est la menace cinq fois répétée : « Si vous dites le mensonge, c'est la mort! Nous saurons bien qui vous êtes. » Finalement, à bout d'arguments, ils restent deux. L'un, à l'épaisse barbe noire, me donne peu de confiance, l'autre porte le brassard de la Croix-Rouge. Le premier m'interroge à brûle-pourpoint : « Comment commence le dernier Evangile? » Après m'être ressaisi : « *In principio.* » — Le second : « Continuez. » — « *Erat Verbum, et Verbum erat*... etc. » Quand j'hésite, il m'encourage d'un signe de tête : « Voulez-vous dire le *Gloria in excelsis?* » Je m'exécute de bonne grâce. Le premier officier se retire, je reste seul avec le second : « Avez-vous un bréviaire? » Je le cherche dans mon lit : par exception, j'avais pu réciter mes petites heures, ce jour-là. Alors, tout en feuilletant le livre de prières, les questions se précipitent : « Votre nom? — Sous-diacre. Quelle année? Quel jour? Quel jour prêtre?

*
* *

Le samedi, 10 octobre 1914, de bon matin, on vit passer des troupes françaises venant de Lille. Cela jeta un froid. Puis le calme se fit.

Vers midi, des coups de feu retentirent. Six cavaliers allemands venaient de tuer un civil qui, les voyant arriver, au hameau de La Malassise, s'était enfui à leur approche.

Ces uhlans traversèrent le bourg au petit trot, le cigare aux lèvres et l'air arrogant. Ils prirent la direction de Fauquissart et de Neuve-Chapelle.

Deux heures après, le grand défilé des Boches commençait par les rues de Fleurbaix. Infanterie, artillerie, cavaliers se succédèrent sans interruption. Les mai-

Par qui avez-vous été opéré? Où demeure-t-il? Où est-ce, Richebourg? Quel jour avez-vous été opéré? Quel jour avez-vous dit votre dernière messe? Où êtes-vous arrivé à prier aujourd'hui? (Une image était placée aux vêpres). A vêpres! Quelle fête aujourd'hui? » Je réponds : Saint Edouard », avec envie d'ajouter : « *Rex Angliæ!* » L'officier me rend mon livre d'heures, salue froidement et se retire. J'ai su plus tard que j'avais eu affaire à l'aumônier catholique.

Jusqu'au vendredi, nous attendons en vain le major, dont le contrôle m'a été annoncé. Le jeudi, la bataille s'engage tout autour de la ferme. Vendredi, calme absolu. Les Allemands se sont retirés la nuit!

Le matin, entre brusquement un *tommy*, une bougie à la main, baïonnette de l'autre! M'apercevant devant lui, il s'arrête méfiant! Il me répète dix fois un mot que je ne comprends pas, puis ajoute : « *French!... Ah! yes! yes...! French!* » Pourtant, il n'est pas encore rassuré, car je vois apparaître, un instant après, un officier de la Croix-Rouge, impassible, la mine plutôt menaçante. Et je riais de bon cœur, malgré tout, car je me sentais sauvé! Il tire un petit carnet et m'écrit ces mots : « *Arma virumque cano...* » « Voulez-vous dire en frenn'ché? » Et je traduis : « Je chante les exploits et le guerrier fameux... Je chante les exploits des guerriers, *des Añglais, quoi!...* » Cette fois, nous y sommes! Je suis un Français, ami de l'Angleterre! Une poignée de mains ! Je suis sorti à mon avantage de mon double examen, de liturgie et de langue latine. *Deo gratias!* »

sons étaient hermétiquement closes, mais à travers les fentes de leurs persiennes, les habitants regardaient l'envahisseur. Ils écoutaient aussi, et les témoins n'oublieront jamais l'assourdissant bruit de ferraille qui s'élevait des convois en marche. C'était à la fois bizarre et lugubre.

Ce flot humain déferla vers Sailly et Estaires, pendant plusieurs heures. Puis la colonne fit halte, et l'installation commença.

*
* *

En peu d'instants, Fleurbaix, la cité si proprette, fut convertie en une vaste et peu odorante cour de ferme mal tenue. Les greniers à fourrage furent vidés, leur contenu fut éparpillé par les rues et répandu finalement dans les maisons abandonnées. Les chevaux prirent la place des habitants. Qu'il s'agît d'un estaminet, d'une boutique, ou de la coquette habitation d'un rentier, les meubles furent jetés à la rue, le linge dispersé et souillé, les bibelots brisés. Exception faite seulement pour une quantité d'objets hétéroclites qui, soigneusement empilés dans des camions, prirent la route de l'Allemagne. Ce « nettoyage par le vide » fut le seul auquel se livrèrent, pendant leur séjour, les professeurs de « kultur » germanique.

Au témoignage d'un de nos amis, jeune homme d'une vingtaine d'années, qui n'avait pas voulu partir, réfugié dans un grenier, en face, de l'autre côté de la rue était logé l'état-major. Il prenait ses repas sur une vaste cuve renversée, qui faisait une table assez confortable. Sur cette table apparurent toutes les victuailles qui avaient échappé au malheur des temps. Les bouteilles étaient

très nombreuses. Messieurs les Boches les débouchaient, buvaient une lampée au goulot, puis lançaient dédaigneusement le récipient aux trois quarts plein qui allait rejoindre sur la chaussée le foin et les trognons de choux.

D'autres avaient réussi à trouver de la bière. Ils la tiraient dans des seaux, les déposaient sur le trottoir et chacun s'abreuvait en passant. C'était idyllique et charmant.

Ce n'étaient là, en somme, que menues beuveries. Le soir venu, l'orgie commençait et se prolongeait une partie de la nuit. Les Boches jouaient de la trompette, de l'accordéon et de la flûte en zinc, ils dansaient, chantaient et faisaient un vacarme dont la paisible bourgade ne connaissait pas d'exemple. Leurs cris rauques retentissaient à travers tout le village. Les habitants, pris de peur, devant ces brutes, se terraient dans les coins.

Des atrocités furent commises dans des fermes isolées. Nous ne pouvons, on le comprend, donner des détails sur ces horreurs.

*
* *

Cela dura trois jours, puis soudain, le mardi 13 octobre, le bourg se vida. Les Allemands s'étaient portés en avant.

Du coup, les habitants respirèrent. Somme toute, le pillage s'était borné aux maisons abandonnées. Mais là, il avait été conduit d'une façon méthodique et savante. Chez M. R..., marchand de liqueurs, il ne restait plus un flacon. Le bureau de poste avait été

saccagé, les appareils télégraphiques brisés à coups de marteau.

A la Boutillerie, les fermes Brasme-Lys et Cuvelier avaient été incendiées, sous le prétexte qu'elles recélaient des civils cachés. A Fauquissart, une fusillade avait fauché des fuyards. Deux enfants, qui s'enfuyaient à bicyclette, avaient été serrés de près par les Boches, mais étaient parvenus à s'échapper.

Tout le monde n'eut pas le même bonheur. Deux jeunes gens, originaires, l'un de Lille, l'autre d'Ascq, furent tués dans le jardin de la maison Feutrie, rue du Bois. M. l'abbé Dewitte, curé de Fleurbaix, qui comme son vicaire, était resté dans sa paroisse, identifia les corps au moyen des papiers qu'il retrouva et leur assura une sépulture au cimetière de Fleurbaix.

A la Croix-Blanche, on découvrit, dans sa cave, le corps de M. Delcroix, un homme d'environ quarante ans.

Deux autres victimes furent trouvées de même à la Croix-de-Rome, derrière l'estaminet Gambrinus. Ces malheureux, de tout jeunes gens, avaient été forcés par leurs bourreaux, de creuser leur propre fosse, une excavation qui contenait à peine les corps. Agenouillés, ils avaient été fusillés contre un mur où la trace des balles est encore apparente, à moins d'un mètre de hauteur. Ils étaient horriblement mutilés, la face tailladée et méconnaissable, les mains abîmées.

Ce double meurtre a été accompli avec des raffinements de cruauté qu'ont pu constater de nombreux témoins.

*
* *

Dès le lendemain de leur départ, les Boches reve-

naient. En réalité, ils battaient en retraite, mais se gardaient de le dire. Et l'orgie recommença sur le fumier amoncelé.

Un aéroplane anglais troubla la fête. Il vit un parc de ravitaillement et laissa choir une bombe qui tua neuf chevaux. Les Boches laissèrent les cadavres sur place et s'occupèrent de réquisitionner dans les fermes d'autres chevaux pour remplacer ceux-là. Ils ne trouvèrent pas grand'chose.

Enfin, le samedi 17, ils décampèrent dès l'aube. Les habitants en furent d'autant plus heureux qu'ils n'avaient plus rien à se mettre sous la dent. Les barbares n'eurent pas le temps de se livrer en partant aux atrocités coutumières. En grande hâte ils entassèrent leur matériel sur les voitures. Ils abandonnèrent même, en plein Fleurbaix, un camion automobile qui refusait obstinément de démarrer, se bornant à taillader les bandages des roues.

Bien leur en prit de se presser, car les troupes françaises et anglaises arrivaient. On les accueillit avec enthousiasme. Un brave homme agita un drapeau tricolore, au coin de la Belle-Vue, pendant deux heures de long. D'autres se désolaient de ne pouvoir rien offrir à nos soldats, mais à vrai dire, les Boches avaient presque tout mangé et bu.

Certains Allemands s'étaient mis en retard. Ils furent faits prisonniers. L'un d'eux se cacha dans un grenier et voulut résister les armes à la main. Il fut tué sur place.

A la Boutillerie se livra un combat à la baïonnette, qui n'arrêta pas l'élan de nos troupes.

Les Boches furent ainsi pourchassés jusqu'aux trous qu'ils s'étaient creusés durant ces huit jours. Et Fleur-

baix fut désormais tranquille, d'une tranquillité relative (1).

III. — Lestrem

Près des rives de la Lawe, le coquet bourg de Lestrem aligne les façades proprettes de ses maisons. Il a des allures de petite ville provinciale, avec son château, son église gothique, son « rietz » verdoyant et s'éveille au passage bruyant et trépidant du tramway qui, plusieurs fois le jour, encombre l'étroite chaussée aux pavés pointus.

En octobre, survint une animation qu'on eût préféré ne pas connaître. Le samedi 10 octobre, il y eut grande panique dans Lestrem. On savait que l'ennemi était proche. On ne voulait pas l'attendre. Les maisons se vidèrent en quelques heures.



Pourtant Lestrem avait des défenseurs. Ils n'étaient certes pas nombreux, deux cents environ, mais fermes au poste et résolus. C'étaient des dragons, des chasseurs à cheval et un peloton de cyclistes, chasseurs à pied, qui venaient de La Gorgue. Ces braves gens rassuraient de leur mieux les habitants, se multipliaient pour organiser la défense du petit coin de France confié à leurs armes.

Pour entraver la marche des Allemands, les dragons levèrent le pont de la Lawe, dit pont de Lestrem, en aval

(1) Extrait du *Patriote du Pas-de-Calais*, sous la signature de M. H. David; qu'il veuille bien trouver ici, avec nos félicitations pour l'allure vivante de ses « notes de guerre », tous nos remerciements pour son obligeant concours.

du bourg et en fortifièrent les abords par une barricade.

Bien leur en prit, car le dimanche matin, deux uhlans se présentèrent devant le pont. Accueillis à coups de fusil, ils firent cabrer leurs montures, rebroussèrent chemin et s'enfuirent au triple galop. Jamais les gens du pays n'avaient vu, paraît-il, des chevaux courir si vite!

Cette réception impressionna tellement les Boches qu'ils n'osèrent plus aborder le bourg. Ils se contentèrent de rayonner sur tout le territoire (très étendu d'ailleurs) de la commune et s'avancèrent jusqu'au hameau de La Fosse, où ils occupèrent la distillerie.

*
* *

Leur grande préoccupation était de ramasser les civils pour les faire prisonniers. Aussi était-ce dans toute cette campagne, parsemée de fermes et de bouquets d'arbres, coupée de haies touffues et de fossés profonds, une chasse à l'homme éperdue, qui tourna parfois au tragique.

Deux jeunes gens, deux enfants plutôt, Jules et Joseph Hayart, dix-huit et quatorze ans, se rendaient le dimanche matin à la grand'messe de Lestrem. Ils furent aperçus par des Allemands et prirent la fuite au hasard. S'ils s'étaient dirigés sur Lestrem, leur salut était assuré. Ils prirent malheureusement la direction de La Gorgue, essuyant de nombreux coups de feu qui ne les atteignirent pas. A bout de souffle, ils se réfugièrent dans un séchoir à tabac. Les Boches les rejoignirent et les tuèrent à coups de baïonnette. L'un des barbares, au dire d'un témoin,

eut honte de son crime et partit en répétant : « Trop jeunes, trop jeunes! »

Un autre habitant de Lestrem, Louis Brevière, blessé par les balles prussiennes, alla mourir à Croix-Marmuse.

Un autre encore, Jules Lemaître, n'échappa aux Allemands qu'en se jetant dans la rivière. Il y resta blotti toute la journée, avec de l'eau jusqu'aux épaules, et put se retirer sain et sauf, après un bain interminable, mais moins pénible encore que la captivité.

A La Fosse, des fugitifs s'étaient cachés à la ferme du Grand-Marais, appartenant à M. Caron. Les Allemands, soupçonnant la chose, prévinrent Mme Caron qu'ils brûleraient la ferme s'ils y trouvaient des hommes. La fermière parvint à avertir en cachette les réfugiés et les supplia de s'éloigner. Ceux-ci s'y refusèrent. Mme Caron ne voulut pas les dénoncer, elle se tut, mais les Boches, à la suite d'une perquisition minutieuse, découvrirent ceux qu'ils cherchaient. Ils mirent aussitôt leur menace à exécution et cette magnifique ferme devint la proie des flammes (1).

*
* *

Le bruit de ces excès acheva de jeter la terreur dans Lestrem. Les rares personnes qui avaient tenu bon s'éloignèrent et, le dimanche soir, il ne restait dans le bourg que quatre hommes, quatre vieillards : M. l'abbé Martin, le vénérable curé de la paroisse, MM. de Varennes, Albert Lefranc et Toulotte. Les sol-

(1) Cette personne vaillante n'a pas survécu longtemps à ces catastrophes; elle était la mère de M. l'abbé F. Caron, directeur au grand séminaire d'Arras.

dats français continuaient d'occuper solidement les défenses qu'ils avaient établies.

Un dragon fut tué. Ses camarades déposèrent le corps dans l'église, et prièrent M. le curé de procéder, le lundi matin, aux funérailles. Or, le cimetière était de l'autre côté du pont, au delà de la barricade. M. le curé, aidé du vieux Toulotte, creusa pendant la nuit une fosse dans son jardin. Il aurait voulu fabriquer un cercueil, mais le bois manquait. Le jour venu, pendant que les soldats étaient à leur poste de combat, que les balles sifflaient et que les premiers obus allemands arrosaient le village, M. le curé célébra le service funèbre. Un autre cadavre avait rejoint le premier, sur les dalles du sanctuaire, celui d'un chasseur. Les quatre vieillards, dans ce désert, unirent ensuite leurs efforts pour porter les corps au fond du jardin, dans la même fosse, et leur donner une sépulture décente.

Un autre enterrement de soldats français, non moins émouvant (1), eut lieu le surlendemain matin, au cimetière, dont l'accès était redevenu libre.

Il y avait là les restes de plusieurs chasseurs et dragons. La cérémonie se prolongea, car il manquait des corps, qu'on n'avait pu ramener à l'heure dite. Et l'arrivée d'un officier la précipita soudain. La position était dangereuse, les balles sifflaient de plus en plus, il fallait partir. On termina en hâte l'inhumation, en c'est en courant que les assistants allèrent se mettre à l'abri, dans les rues étroites du village.

(1) Le récit dramatique de l'*Echo de Paris* doit être ramené à ces proportions, d'ailleurs fort honorables pour les courageuses personnes qui ont été acteurs et témoins des funérailles.

*
* *

Durant quatre jours, du dimanche 11 au mercredi 14 octobre, l'ennemi fut tenu en respect par la troupe résolue qui défendait Lestrem. Il se contenta de bombarder copieusement le bourg.

Dans la rue Jeanne-d'Arc, quatre maisons furent détruites par les obus prussiens, d'autres le furent également au pont Riqueul. L'église fut atteinte; un des clochetons qui flanquent le clocher principal fut endommagé. Sur tout un côté, les vitraux furent réduits en miettes.

Mais ces dégâts sont hors de proportion avec la quantité de projectiles qu'envoyèrent les canons allemands.

Le mercredi, les troupes françaises, qui se battaient sans aucun repos depuis huit jours, furent relevées par d'importants contingents anglais. Ceux-ci se lancèrent à la poursuite des Boches. Et les obus cessèrent de pleuvoir.

Aussitôt Lestrem se repeupla. Les maisons s'ouvrirent et le bourg reprit sa physionomie d'antan. Lestrem, cité anglo-française, accueille cordialement ses défenseurs et se comporte aujourd'hui comme une brave petite ville du front.

H. David.

§ 2. — *Retraite barbare.*

Grâce à leur piété et à leur générosité, les excellents chrétiens du pays de l'Alleu étaient justement fiers de leurs églises; le simple aperçu qui suit, dû à M. le doyen

de Laventie, montrera quelles ruines les Allemands ont accumulées partout, en se vengeant de loin, par le bombardement et l'incendie, de leur retraite forcée vers La Bassée.

1° L'église de Laventie n'est plus qu'un cadavre d'église. Elle a été incendiée avec la sacristie, le 2 novembre 1914, et depuis fréquemment bombardée. A l'heure actuelle, la tour n'est plus qu'une masse informe; les voûtes sont tombées; les murs, sauf le mur sud, sont encore à hauteur de toit. Tous les vitraux de l'église, y compris ceux du chœur, signés de Claudius Lavergne, sont en miettes. A l'intérieur, on a pu conserver les fonts baptismaux et deux autels latéraux. Du majestueux maître-autel, il ne reste plus que l'imposante statue du Sacré-Cœur. Au cours de la tempête du 6 décembre 1915, un mur, dans sa chute, a anéanti les travaux exécutés pour préserver la chaire, d'une réelle valeur artistique. Du fait de cet accident, celle-ci a subi des dégâts irréparables.

La chapelle de l'Hospice Saint-Jean a été aussi la proie des flammes, le 3 novembre 1914; les murs sont encore debout.

De la chapelle de secours de Fauquissart, où il est impossible de se rendre depuis plus d'un an, on ne voit plus que quelques pans de murs et quelques lambeaux de toits.

2° A Neuve-Chapelle, l'église est complètement rasée (1).

3° A Richebourg, de la belle église de 1510, il ne reste plus que des murs, à un mètre de hauteur au-

(1) Il en est de même de l'église de Vieille-Chapelle.

dessus du sol; la curieuse frise extérieure de la Passion, les vitraux ont donc disparu.

4° De l'église de Sailly-sur-la-Lys, incendiée en octobre 1914, les murs extérieurs seuls sont encore debout. A l'intérieur, c'est le vide complet; l'énorme tour est un peu détériorée au balcon.

5° A Fleurbaix, l'église a reçu un certain nombre d'obus, qui ont fort endommagé le toit et les vitraux.

6° L'église de Lafosse a été fortement ébranlée par le bombardement d'octobre 1914. Elle menace ruine; il est impossible d'y célébrer les offices.

7° L'église de Lestrem n'a reçu que quelques obus, dont les dégâts ont été réparés immédiatement.

8° Lorgies est en pays envahi; si l'on en croit la rumeur publique, l'église serait complètement détruite.

9° Des belles et riches églises du doyenné de Laventie, deux seulement n'ont pas été touchées : les églises de Paradis et de Bac-Saint-Maur.

L. DÉJARDIN.

§ 3. — *Victoires des alliés.*

I. — VERMELLES

Vermelles comptait, avant la guerre, environ 4.000 âmes, réparties dans 600 maisons. Le canon a dispersé la population et détruit les habitations.

L'aspect de ce gros village, où les ruines se sont accumulées de façon effroyable, est impressionnant. La vieille église du seizième siècle (dont le portail de style roman était une curiosité), branle sur ses bases; seule, la nef principale et une partie du clocher ont résisté aux obus.

Les maisons sont trouées, éventrées, rasées; seules, trois ou quatre d'entre elles ont échappé, au sort commun.

C'est le mercredi 14 octobre que prirent position les troupes auxquelles incombait la tâche de prendre Vermelles. Ces troupes en relevèrent d'autres qui contenaient l'ennemi et ne reculaient que pied à pied. Les Allemands s'étaient installés dans Vermelles, d'où ils menaçaient, au sud, le hameau du Philosophe, à l'ouest, le village de Noyelles-lez-Vermelles.

Nos soldats arrivaient de Mazingarbe. Ils donnèrent tout de suite un premier assaut.

Cette attaque eut un résultat important, elle permit d'entourer Vermelles à l'ouest et au sud et de circonscrire l'avance des Allemands.

Le point d'accès le plus difficile vers les positions boches était la route qui va du village au Philosophe. Cette route traverse sur une longueur d'environ 600 mètres un terrain absolument plat et découvert, battu d'ailleurs par les mitrailleuses perchées dans le clocher de Vermelles. Aucun abri, une seule maison sur la droite, en allant vers Vermelles. Cette maison fut atteinte dès la première attaque. Elle fut solidement occupée et reliée, par un boyau parallèle à la route, aux constructions du Philosophe.

Ce même boyau fut prolongé dans la direction de l'avant quand, le 18 octobre, une autre attaque nous conduisit jusqu'aux abords immédiats du village, à la Maison verte. Cette maison, la première de Vermelles, est orientée vers le Philosophe. Nos soldats la nommèrent ainsi parce qu'elle a des volets verts. Elle ne perdra jamais son nom.

Ce fameux boyau, bien visible encore le long de la chaussée, fut pendant plus de six semaines la seule voie d'accès à Vermelles. C'est à travers cet étroit passage que circulaient combattants, blessés, ravitaillement, munitions.

*
* *

La guerre de rues allait commencer. Chose curieuse, c'est le côté droit de la route (celui de l'Est, vers Lens) qui fut conquis d'abord par nos troupes. Le côté gauche, côté Ouest,

fut gagné ensuite, par des attaques de front et de flanc, dont on comprend l'orientation.

De chaque côté, l'avance se faisait maison par maison. Quand on avait progressé, on reliait les caves des deux habitations attenantes et l'on s'y installait.

Le commandant français eut une idée géniale. Il fit venir deux canons de montagne, du calibre 80, qu'on amena démontés par les boyaux. Ces pièces furent mises en batterie dans les maisons. On perça dans la façade une étroite meurtrière, juste de quoi laisser passer la bouche de l'engin et on envoya de la mitraille à sept ou huit mètres de distance. Quand les canons commencèrent à cracher, les Boches poussèrent des cris effrayants et nos « poilus » bondirent d'enthousiasme.

*
* *

Le château était la citadelle de la résistance; il est, comme la brasserie voisine, la propriété de M. Maurice Wättebled.

C'est une construction moderne, solidement faite. Les voûtes de ses caves sont en briques, entre fers à T. Les obus, arrivant à profusion dans l'immeuble, firent écrouler murs et toiture sur ces voûtes, les couvrant ainsi d'une couche de débris atteignant plusieurs mètres de hauteur. Les voûtes n'auraient pu supporter ce poids énorme, sans les étançons de bois que les Allemands disposèrent en très grand nombre dans les caves, les multipliant à mesure que s'accentuait la poussée. Les Boches relièrent ces caves, par des boyaux de plain-pied, aux lignes de tranchées qui sillonnaient le parc et se flattèrent d'occuper ainsi un réduit inexpugnable.

Ils comptaient sans nos « poilus ». Ceux-ci, ne pouvant les attaquer de face, résolument de les prendre par-dessous et de les faire sauter en l'air.

Quand la progression du côté droit de la route fut assez avancée, deux sapes souterraines furent entreprises, à soixante mètres environ du parc du château. Elles furent creusées durant tout le mois de novembre. Dans les galeries souterraines, nos soldats se passaient la terre de mains en mains dans de petits paniers semblables à ceux qu'on emploie pour enfourner le pain. Ce fut un travail considérable,

qui dura un mois, dans le plus grand secret et le plus profond silence. En fait, les Allemands ne se doutèrent jamais de rien.

Le 1er décembre, on était à pied d'œuvre. Six cents kilos de mélinite étaient amoncelés, en deux foyers. A 10 heures du matin, on y mit le feu. L'explosion fut très sourde et produisit deux excavations énormes, recouvrant en outre de terre toutes les défenses allemandes.

Deux bataillons d'infanterie française, renforcés de spahis, s'élancèrent. En un clin d'œil, ils occupaient le château, le parc et les dépendances. Les Allemands, abasourdis et démoralisés, n'opposèrent qu'une faible résistance.

Les Boches se cramponnèrent pendant une semaine (1).

(1) Voici quelques autres détails tirés de la correspondance de témoins oculaires.

1° La surprise du château :

« Ma compagnie, la 2e, était à gauche. En une demi-heure, se faufilant à travers les corons, le revolver au poing, les « arbis », qui, pour la circonstance, avaient troqué burnous, bottes, éperons contre les bourgerons bleus et des culottes de velours, ont réussi à surprendre les Boches à l'heure de la soupe, dans les caves du château.

L'affaire de ces messieurs fut rapidement réglée. Sur 50 qu'ils étaient à se goberger, on fit 20 prisonniers, dont cinq officiers.

Les femmes des mineurs, les gosses aux cheveux jaunes ébouriffés, couraient après eux en vociférant, en tendant les poings vers ces gens qui, depuis deux mois, ont tout dévasté chez eux. »

2° Le pillage :

« On rencontre des traces nombreuses de l'installation des envahisseurs. Des armes brisées, des effets d'équipement, des linges tachés de sang, des bouteilles et des verres, quelques-uns encore pleins, des boites de cigares, des bicyclettes en grande quantité et dans un état lamentable... Ces bicyclettes ont été volées dans le bassin houiller; sur l'une, on a relevé le nom d'un habitant de Carvin. Çà et là gisent des écrins, vides de leur contenu d'argenterie. Cuillers et fourchettes ont depuis longtemps pris la route de l'Allemagne.

Et au dehors, ce sont surtout des tombes allemandes. Il y en a une quantité, un peu partout. D'autres cadavres pourrissent dans la plaine. On a même retrouvé, déjà putréfiés, les corps de deux officiers allemands, percés de balles *allemandes*, le cou scié en outre avec un acharnement inouï de cruauté. Ah! ils sont bien aimés de leurs hommes!

Près de la fosse numéro 4 des mines de Béthune, les Boches ont même transformé un jardin potager en cimetière. Les petites croix de bois blanc s'y pressent en rangs serrés. Les tertres sont entourés de culs de bouteilles correctement alignés. Et les tombes sont

Puis brusquement, le dimanche 6 décembre, ils plièrent bagage, abandonnant la brasserie, l'église et toute l'importante agglomération de Vermelles.

Les cinquante-deux jours du « siège » ne nous coûtèrent pas deux cents hommes en tout. Quant aux Allemands, ils éprouvèrent des pertes beaucoup plus sensibles, si l'on en juge par le nombre des petites croix qui ont poussé le long des routes et dans les jardins...

On peut le dire, la prise de Vermelles est l'un des plus magnifiques épisodes de la guerre des tranchées (1).



Une correspondance nous tient au courant des services spirituels que les aumôniers rendirent pendant le siège de Vermelles (2) :

« Que font nos prêtres ? Ils sont trop occupés tout d'abord pour songer à faire autre chose que leur métier de soldat. Mais, hélas ! les circonstances les obligent à venir au secours spirituel de leurs camarades qui ont ainsi la consolation pieuse de recevoir une absolution à l'heure suprême.

L'un d'eux reste sur le terrain, l'abbé Laforgue, soldat, au ...e, en donnant l'assaut dans les rangs de sa compagnie. Deux autres tombent aussi, l'un mortellement blessé. Ceux qui restent, à mesure que le secteur se calme, cherchent le moyen d'organiser le service religieux, et après trois semaines de séjour, le culte est rétabli dans la petite église du *Philosophe*.

Les grandes fêtes de la Toussaint et des morts se sont passées sans solennité; seuls quelques privilégiés ont eu la joie d'aller à la messe au village voisin. Aussi, dès la nouvelle connue, vient-on nombreux et assidus aux offices tout militaires de la fin de novembre. L'église a été bombardée, le froid pénètre par les trous de la voûte et les fentes des vitraux; on procède avec rapidité, d'autant plus que la

couvertes de couronnes de perles, enlevées aux cimetières des villages avoisinants. Curieux spécimen de la « Kultur » germanique! »

(1) *Patriote du Pas-de-Calais*, 28 mars 1915, sous la signature d'Henri David.

(2) Voir l'excellente revue *A nos soldats*, janvier 1916, p. 16; les numéros suivants continuent de renseigner sur les épisodes de la guerre en cette région.

première ligne est à moins d'un kilomètre. La messe est célébrée sans sermon, et sans chants, mais combien réconfortante quand même !

Peu à peu l'ennemi recule et, la sécurité grandissant, un cantique résonne et nos prêtres nous parlent. Le curé de la paroisse revient et prend la direction des cérémonies, les sœurs de Saint-Vincent de Paul rentrent à leur tour et la vie renaît totalement quand Vermelles est délivré de l'occupation allemande. »

II. — Neuve-Chapelle

Neuve-Chapelle est à la limite du pays de l'Alleu, dans une contrée marécageuse, sur la route de La Bassée à Laventie. Une autre route, en ce pays d'accès difficile, conduit au *bois du Biez*, à l'est, et à *Piètre*, hameau du bourg d'Aubers, qui est séparé de Neuve-Chapelle par le *ruisseau des Layes*.

Ce sont ces positions que l'armée anglaise, après avoir préparé l'offensive par le feu de 350 canons, a attaquées et prises, du 10 au 12 mars 1915, enlevant ces trois lignes de tranchées ennemies sur une profondeur de 2.500 mètres, en avant de Neuve-Chapelle. La cavalerie anglaise fit la poursuite sans rencontrer de cavalerie adverse. Plusieurs milliers de prisonniers furent faits en trois jours, et le communiqué anglais évalue les pertes allemandes à 17 ou 18.000 hommes.

L'honneur de ces brillants combats revient au IVe corps anglais, et surtout aux contingents indiens, qui firent preuve d'une bravoure héroïque, en se ruant à l'assaut des positions. Les Gurkhas firent un terrible travail et semèrent la panique parmi les Allemands (1).

(1) Les opérations militaires, vers La Bassée, n'étant pas achevées, il est prudent de les omettre totalement.

CHAPITRE V

Dans les cantonnements

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, nos héros sur les champs de bataille. Jetons un coup d'œil sur les qualités bien françaises qu'ils montrent au repos. Les quelques exemples que nous citerons, pris dans des milieux éloignés et différents, montreront comment la foi et le patriotisme vont de pair chez les chefs et chez les soldats.

I. — Une journée avec eux

Ah ! l'admirable peuple que le peuple de France; les beaux hommes, point fanfarons, mais modestement héroïques, cherchant même, à force d'aimable simplicité, à faire oublier au visiteur qu'ils sont bien à la hauteur de leur tâche surhumaine !

Les uns sont dans les tranchées, montant cette garde qui, nuit et jour, dure depuis quatre ou cinq mois, sans cesse aux aguets. Les autres sont au repos, ce qui ne signifie nullement qu'ils ne font rien. Au contraire, ce repos est laborieux et point du tout déprimant. Raccommodage des vêtements, coup de brosse soigné, entretien des armes, visite au perruquier de la compagnie (on est « poilu », mais on a ses élégances !), ablutions et bains, lettres à la famille, pi-

pes suaves et réunions intimes d'où la mélancolie est exclue, voilà de quoi occuper quatre jours d'une façon aussi utile qu'agréable. Sans compter les imprévus : « Si le Boche faisait trop de manières, on serait là pour un coup. » Après quoi, on retourne aux tranchées, le cœur content et la musette pleine.

*
* *

Non loin de la ville, nous voyons un bataillon qu'inspecte le commandant. Les hommes ont une allure magnifique. La vie au grand air a hâlé les faces et dilaté les poitrines; le regard, franc et énergique, se fixe avec une pointe de douceur émue sur le visage du chef. Celui-ci passe lentement, il salue de la main tous les hommes, « ses enfants » qu'il aime et qui se feraient tuer pour lui. Les rangs sont d'une immobilité absolue et pourtant il s'en dégage une sorte de frémissement contenu.

Voici une surprise. La musique est là : elle entonne soudain la *Marche Lorraine*. La musique militaire... Nous ne l'avions plus entendue depuis un radieux matin d'août, quand, sous les rayons du soleil, nos lignards gagnaient la gare pour le grand départ.

Pauvre et fière musique ! Un dilettante (y a-t-il encore des dilettanti ?) la jugerait maigre. Elle fait pourtant vibrer l'air et sans doute, là bas, les Boches l'entendent comme nous. Les mains se crispent sur les crosses et des larmes furtives luisent au coin des paupières. *Marche lorraine*, éclat des cuivres, vision de gloire, de réparation, de justice !

C'est fini, les rangs sont rompus. Aucune trace d'émotion maintenant sur les visages, mais un bon sourire et une joie communicative.

*
* *

Nous disons adieu à ces braves. Nous allons plus loin. Voici un village à moitié dévasté. C'est la propriété des *poilus*. Ils le détiennent par droit de conquête et partagent les logis avec les habitants revenus. Car il y a des habitants, et ils ont, suivant la formule, « un moral épatant ! » On a trouvé des pannes pour réparer les toitures, des planches de caisse qui n'ont pas la transparence des vitres, mais obtu-

rent néanmoins les fenêtres. Le soldat, côte à côte avec le civil, bêche le petit jardin et prépare la récolte de légumes qu'il ne mangera pas.

Il soigne aussi les tombes. Elles sont nombreuses, les tombes, et bien parées. La croix de bois porte une inscription : « X. du ...e régiment, mort au champ d'honneur le... Priez pour lui. » Sur la terre, d'humbles touffes de verdure qui demain seront des fleurs, le sourire de l'éternel printemps sur ce deuil. Devant la croix, fichée en terre par le goulot, une bouteille contient l'identification complète du disparu, parfois même le récit succinct de sa mort.

Plus loin, voici l'église. Pauvre église, elle a vu de trop près la guerre ! Sa toiture est effondrée; mais par bonheur, les voûtes ont tenu bon et supportent les décombres. Le clocher est amputé de sa flèche. Une « marmite » a emporté tout un angle de la tour. La cloche gît à terre, sous le portail. Elle n'est, paraît-il, presque pas fêlée et on en tirera parti. Les murs sont criblés de trous; les vitraux... existèrent. Plus d'orgue, ni d'harmonium. On a mis un piano dans la chœur, près de l'autel, et ses sons grêles accompagnent les chants liturgiques. Une statue est intacte, celle de la Madone de Lourdes : elle surgit d'un massif de feuillage vert, journellement entretenu par les soldats. Des billets, des recommandations, de simples et touchantes prières (1) font des taches blanches sur les feuilles. D'autres billets encore dans les mains jointes de la Vierge. Que d'âmes se sont épanchées devant cette humble statue, parure d'une église de village !



Le commandant nous accueille avec un bon sourire. Il est le père de ses hommes et ceux-ci lui rendent son affection. Non seulement il les mène au combat et les électrise par son exemple, mais il s'ingénie à leur fournir du confortable. Par quel miracle un délicieux vin chaud, préparé aux cuisines du bataillon et porté aux combattants à travers deux kilomètres de boyaux, est-il arrivé aux tranchées si bouillant qu'on dût attendre pour le boire et souffler dessus ? Le com-

(1) Cette pieuse habitude a déjà été notée et décrite, près de Lorette, pp. 343-347. (N. D. L. R.)

mandant seul vous révélera ce secret. Il en connaît bien d'autres !

La popote des « poilus » est d'ailleurs digne de l'envie des populations civiles. Il y a là des cordons bleus, en pantalons rouges, qui en remontreraient à leurs congénères enjuponnées. Au début, on manquait parfois de vin, et, pour un méridional, ne pas boire de « ving » c'est une privation lourde. Maintenant le « ving » arrive en abondance. A la table hospitalière où nous nous asseyons, on le sert même... dans une cafetière. Il faut dire que nous avons, pour nous servir, un « larbin » de haut style. Il s'est affublé d'une antique redingote, décrochée on ne sait où, et sur son crâne un « tube » cabossé a remplacé le képi. C'est ainsi que « Monsieur le Baron » fait son service, à la joie de ses camarades. Après quoi, on fumera une pipe chez Désiré, un enfant du pays, qui n'a pas fui et, à sa manière à lui, en fraternisant avec les soldats, fait la guerre.

*
* *

Un Boche passe sur la route, escorté de deux gendarmes. On le regarde silencieusement, sans curiosité ni malveillance. Ce n'est plus un combattant, c'est un prisonnier. Il s'éloigne, les épaules voûtées, traînant ses bottes boueuses et la tache gris sale de son dos disparaît à travers les capotes neuves de « drap tricolore ».

Et voilà, sans exagération aucune et en toute sincérité, ce que font nos hommes et comment ils vivent. Santé parfaite, mines réjouies, équilibre moral non moins parfait, simplicité d'allures, gaîté contenue, sens profond des sacrifices quotidiens que la patrie leur demande, haine de l'envahisseur et volonté tenace d'en purger le sol français, tel est le résumé, corps et âme, du « poilu ».

H. DAVID.

II. — Repos du corps, santé de l'ame (1)

1. *Après la reprise de Lorette.* — Pendant de longs mois, les soldats qui attaquèrent la colline de Lorette sont venus au repos à Barlin. Pour enflammer leur courage, nous n'avions qu'à leur dire qu'en luttant pour repousser l'ennemi, ils travaillaient encore à purger la terre bénie de Lorette, toujours souillée par la présence de fanatiques protestants. Ils voulaient être munis de la petite médaille de Notre-Dame de Lorette pour aller au combat, et pour l'envoyer à leur famille. J'entrepris une série de causeries sur la *Chapelle*, le *Pèlerinage* et la *Dévotion* envers Notre-Dame de Lorette. A trois reprises différentes, je dús reprendre ces récits pour de nouveaux régiments, dans une église comble et au milieu d'un silence impressionnant; ces causeries se terminaient par des cantiques appropriés et une distribution de médailles.

J'en vis qui prenaient des notes et les envoyaient à leur famille. Après une de ces causeries, le commandant d'un bataillon de chasseurs vint me remercier au nom de tous: « Ce que vous n'avez pas dit, continua-t-il, c'est que Notre-Dame de Lorette fait aujourd'hui des miracles! » — « Vous en connaissez? » Et il me conta qu'un aspirant de son bataillon, ayant trouvé, dans une maison en ruines d'Aix-Noulette, une médaille de Notre-Dame de Lorette, la prit dévotement et la mit précieusement en poche. Quelques jours après, il allait à l'attaque, et une balle, qui aurait dû le tuer, vint frapper la médaille et dévia sans le blesser.

2. *La Fête-Dieu.* — La procession du Saint-Sacrement ne pourra se faire sur les routes encombrées, dans un va-et-vient constant et nécessaire.

Mais il y a, près de l'église, une grande prairie ombragée

(1) Notes extraites du *Registre paroissial* de Barlin, communiquées par M. le doyen. — Mgr l'évêque a recommandé au clergé, dès le commencement de la guerre, de consigner soigneusement les faits d'ordre matériel et spirituel qui se passeraient dans chaque paroisse; l'intérêt des présentes notes montre tout le prix de cette recommandation. — A rapprocher des cérémonies, sacrées et profanes, racontées dans *A nos soldats*, 20 février 1916, pp. 11-14.

d'arbres séculaires. En compagnie d'un aumônier militaire j'allai *repérer* l'endroit ou l'on pourrait installer un reposoir; avec l'autorisation du général, on décida que la procession du Saint-Sacrement se ferait là.

Les soldats au repos se mettent à l'œuvre et dressent un grandiose reposoir militaire : toutes les armes y contribuent. Les Sœurs de Charité y « donnent le dernier coup de fion », avant que MM. les photographes déclanchent leurs appareils. Quelles jolies cartes postales à envoyer au pays!

Quand le cortège arrive dans la prairie, il y a déjà foule : les clairons sont d'un côté du reposoir, le chœur de chant, de l'autre, avec un prêtre-soldat, un artiste, à l'harmonium.

Au moment où le Saint-Sacrement, porté par un aumônier militaire, passe à travers la foule agenouillée, les clairons sonnent *aux champs;* n'est-ce pas le grand général qui fait son entrée? Ce sera le thème du sermon que M. l'aumônier adressera à la foule recueillie, pendant que, du haut de la « saucisse à Joffre », nos officiers aérostiers, dans le ciel bleu, contemplent la cérémonie, non moins que les aviateurs qui passent au-dessus de nos têtes.

Avant la bénédiction du Saint-Sacrement, le prédicateur lance une série d'acclamations que la foule répète, demandant au doux Cœur de Jésus ses bénédictions pour la sentinelle, l'éclaireur, le fantassin, le cavalier, l'artilleur, le marin, l'officier, le général, le blessé, le mourant, le brancardier, le prisonnier, les prêtres-soldats, les envahis, les mères, les veuves, les orphelins... qui tous, plus ou moins, ont à souffrir de la guerre.

Que de larmes ont coulé, pendant que les lèvres redisaient : *Cœur de Jésus, ayez pitié!*

Après une dernière bénédiction, en ma qualité de curé-doyen de la paroisse, je me fis un devoir de remercier avec cœur tous ceux qui avaient contribué à assurer à Notre-Seigneur ce triomphe digne du *Christ qui aime la France.*

3. *Mois du Rosaire.* — A tous les poilus qui remplissent l'église et les tribunes, un aumônier parle de ce qui, à pareil jour, aux exercices du Rosaire, se passe au pays où mères, femmes et enfants prient pour les absents, à l'église ou dans le sanctuaire du foyer. « Nous allons, dit-il, nous

les représenter et venir prier en union avec eux tous les soirs. » Et tous les soirs, il y avait des poilus dans tous les coins et jusqu'au fond des tribunes ! A tel point qu'un paroissien me disait : « Vous n'avez pas peur, M. le Doyen, que vos tribunes cèdent sous le poids de ces centaines d'hommes ? » C'était plaisir de les voir réciter leur chapelet et de les entendre chanter les cantiques de leur pays d'origine !

Et ces hommes, qui revenaient de combats meurtriers aux environs d'Arras, communiaient en masse. Le samedi soir, une douzaine de prêtres-brancardiers, leurs camarades, s'installaient sur une chaise, et les braves soldats s'agenouillaient à côté d'eux, sans aucun respect humain.

Ce qui nous valut, le dimanche de la solennité du Rosaire, environ cinq cents communions de soldats, et chaque jour une centaine.

Un de ces prêtres-brancardiers me disait : « Ils feront comme cela en rentrant au pays. Avant la guerre, nos hommes et jeunes gens communiaient en moyenne tous les mois. Désormais, et ils le promettent, ils le feront tous les dimanches. »

Mes paroissiens n'en revenaient pas ! Et mes 12.000 réfugiés encore moins !

III. — Cérémonie pathétique a Belval

Pendant la tournée de confirmation qu'il a entreprise, en 1915, au moment traditionnel, dans la région d'Arras et de Saint-Pol, Mgr l'évêque a été entouré des marques du plus sympathique et du plus filial respect, aussi bien par la population civile que par les troupes dont Sa Grandeur traversait les cantonnements.

Un écrivain distingué, auquel le métier des armes n'a rien enlevé de son mérite littéraire et qui occupe à Paris une situation brillante, a rendu compte, dans un article très remarqué de l'*Echo de Paris*, du 23 novembre 1915, de la visite épiscopale à Belval :

Belval ! — Un hameau verdoyant, niché à l'ombre d'un bocage, tout enguirlandé de chèvrefeuille; une de ces solitudes aimables, telles qu'on les chérissait sous le règne de la *Nouvelle Héloïse;* une rusticité de gouache bleuissante, un fouillis pittoresque de toits de chaume dorés et de tuiles violettes, accrochés aux pentes de la douce vallée de la Ternoise.

Dans cette riante thébaïde, une Trappe s'élève. A l'abri des murailles infranchissables, de saintes filles, que ne peut entrevoir nul regard humain, y cultivent tout ensemble les fruits de la terre et les fleurs célestes. Les grasses pâtures nourrissent de grands troupeaux, et les moniales laborieuses excellent à la confection de ce que l'abbé Delille appelait le *laitage durci,* du fromage de Belval, célèbre dans la contrée.

Il y a plusieurs années, la prieure s'avisa que ce site recueilli conviendrait excellemment au séjour d'été d'un prince de l'église; un bâtiment s'adjoignit au monastère, et Mgr d'Arras prit l'habitude d'y venir passer quelques journées reposantes.

Cette année, Sa Grandeur n'a pas voulu déroger à la coutume. Après la pluie de fer, affrontée dans Arras durant près de trois cents jours, la paix ombreuse de Belval devait lui sembler désirable.

Mais, pour l'émerveillement des témoins qui assistèrent à cette scène de légende, Mgr Lobbedey, auquel pèse décidément tout repos, devait honorer de façon saisissante, au cœur de la Trappe silencieuse, la gloire de nos armes, magnifiant par un hommage surprenant, qui apparut aux moniales comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, l'héroïsme des *poilus* de 1915.

*
* *

Des cavaliers, à peine sortis de la tranchée, avaient envahi la verte solitude. Ils apprirent bientôt que Monseigneur les conviait à un office solennel.

Bien rares ceux qui ne se rendirent pas à l'invitation. A l'église, officiers et soldats reçurent tous la même réponse :

— Ce n'est pas ici que Monseigneur vous attend, mais à la Trappe.

Il y eut un peu de surprise et de confusion. Les plus rudes de nos hommes savent ce que c'est qu'une sœur cloîtrée; il n'en est guère qui, au cours de leur petite enfance, conduits dans quelque chapelle de Carmélites, n'aient subi le prestige douloureux qu'éveille la présence occulte, derrière les grillages impénétrables, des mystérieuses ombres blanches, brunes ou noires, déjà mortes à la terre.

— Elles seront derrière les grilles, assure un *poilu*.

O stupeur ! *Elles ne sont pas derrière les grilles.*

Sur l'ordre de leur évêque, brisant délibérément la règle sévère de M. de Rancé, les moniales aux voiles candides ont ouvert les portes de leur Trappe. Dans la cour du cloître, où s'élève un autel de feuillage, les blancs fantômes attendent les héros; tout à l'heure, au sombre chœur des *poilus* répondra leur voix angélique...

*
* *

Mitre en tête et crosse au poing, l'évêque parle, et c'est tout d'abord pour mettre en valeur le caractère extraordinaire d'un tel office :

« Sur le mémorial de l'abbaye, la révérende prieure pourra mentionner cette minute unique dans l'histoire de son Ordre. L'ère des grands cataclysmes est rouverte. Comme en l'an mil, les évêques de France brisent les sceaux des cloîtres.

« J'ai voulu que les défenseurs d'Arras, cette Pompéi de l'Artois, soient accueillis dans tout mon diocèse, ici même dans cette sainte demeure, dont nul, avant eux et après eux, n'a franchi et ne franchira le seuil sacré. »

Et, après avoir glorifié le sacrifice de tous les soldats et de tous les chefs, dans un mouvement d'une splendide envolée, Mgr Lobbedey évoque les pèlerinages locaux qui vont devenir pèlerinages nationaux. Il pleure sur Vermelles, sur Souchez, sur Carency, sur Neuville massacrés; il donne rendez-vous, après la suprême victoire, à tous les Français réconciliés, sur la colline de Lorette reconquise, autour de la petite chapelle ressuscitée, de-

vant l'héroïque forêt des humbles croix de bois, poussées dans le sang des martyrs.

C'est maintenant la bénédiction. Devant l'immense ostensoir, qui brille aux mains de l'évêque guerrier comme un bouclier d'or, comment dire le frémissement de toutes ces têtes courbées dans une même prière ardente, l'agenouillement mystique de cette foule bleue et de cette foule blanche ?... Une cloche tinte, si argentine, si émouvante que son murmure dissipe le fracas lointain du canon...

Quand les cavaliers se relèvent, c'est pour voir défiler un à un les pâles fantômes. Une à une, avec une majesté qui n'a rien de terrestre, les moniales franchissent le seuil ombreux qu'elles ne passeront plus jamais, rentrent pour toujours dans le grand silence claustral que rien désormais ne doit troubler...

Quand la dernière moniale disparaît, la voix de l'orgue, qu'effleure encore l'organiste imprévu, un officier de hussards, la voix de l'orgue expire et se perd comme un rêve...



... Aujourd'hui, Sa Grandeur a quitté Belval comme Arras. A la proue de Boulogne inviolable, le bon pasteur, mué en bon pilote, guide loin des écueils son peuple de marins. Du haut des vieux remparts, il invoque l'Etoile de la mer, la protectrice tutélaire de cette vaste mer qui nourrit, approvisionne, ravitaille la France, renouvelle son sang, et l'arme pour la victoire.

R. E.

CHAPITRE VI

Visions de guerre

Depuis le commencement de la guerre, la poésie et les arts se sont exercés, en Artois ou touchant l'Artois, à célébrer les actions d'éclat, à honorer les héros, à sanctifier les âmes, ou encore, hélas! à garder un souvenir de nos deuils et de nos ruines.

Nous publions d'abord quelques-unes de ces œuvres poétiques, où Tyrtée ne se reconnaîtrait pas, mais où domine la note qui fait la gloire de la France : *Pro aris et focis!* — C'est l'*anthologie* de la petite patrie.

§ 1er. — *Poésies de circonstance.*

I. — Aux enfants de nos soldats

1. *Leçon bien retenue!*

La petite, longeant le bord de la rigole,
Avec les pieds dans l'eau, revenait de l'école...
Le maître avait causé tout paternellement :
« Songez que vous vivez au chaud, tranquillement,

Pendant que les soldats, pour défendre la France,
Mes chers petits enfants, n'ont jamais cette chance
De pouvoir se sécher, se reposer, trouver
Un bon logis, le soir, afin de se chauffer,
Une douce maman qui vous fait des tartines
Et, bien vite, vous dit : « Tiens ! change de bottines ! »
— Songez qu'ils sont partis, depuis bientôt deux ans,
En laissant au pays leurs biens et leurs enfants,
Et que d'un gros chagrin vous seriez une cause,
Si vous ne vouliez pas bien comprendre la chose !...
— Et puis, il faut aussi penser aux malheureux
Qui sont là-bas, si loin, prisonniers, à tous ceux
Dont la vie est encor plus terrible qu'en France,
Ceux dont nous ignorons la lugubre souffrance
Et qui, peut-être, hélas ! ne nous reviendront pas !...
— Mes chers petits enfants... songez à vos papas !... »

Et la petite fille avait quitté l'école
Et, pensive, marchait le long de la rigole,
Où, sans le remarquer, ses deux mignons souliers
Prenaient la boue et l'eau, mouillant ses petits pieds.
Elle arrive au logis; la maman la questionne :
« Qu'a-t-on fait ? Qu'a-t-on dit ? Donne tes souliers...
[donne !
« Mais ils sont tout mouillés !... Où donc as-tu passé ?...
« Et ton jupon de boue est tout éclaboussé !
« A quoi pensais-tu donc ?... »
Alors, sous l'œil sévère,
L'enfant, pour attendrir le regard de sa mère,
Dit simplement ces mots que son cœur lui dicta :
« Ma petite maman, je pensais à papa !... »

N. F.

2. *Lettre d'un papa vendéen à ses enfants*

Mes chers petits enfants, du fond de la tranchée,
Où, depuis de longs mois, je suis enseveli,
Je songe bien souvent à ma chère nichée,
Qui, me sachant si loin, ne m'a point en oubli.

La mort est là tout près, par delà la barrière,
Et, jusque dans la nuit, tonnent les noirs canons ;
Je dois, alors, changer mon sommeil en prière;
Mais mon cœur se repose en murmurant vos noms.

Je vous appelle tous, aimable litanie,
Qui calmez mes chagrins en ravivant ma foi :
Car je sens que mon âme à votre âme est unie
Bien plus fort, quand j'ai dit : « Mes fils, priez pour
[moi ! »
Je prie aussi pour vous : j'ai toujours dans ma poche,
Don de votre maman, mon petit chapelet;
Et lorsque, un peu trop près, quelque balle s'approche,
Du ciel on doit lui dire : « A côté, s'il vous plaît ! »

Je n'ai pas encore eu la moindre égratignure;
Mais on n'est jamais sûr de vivre en ce milieu;
Le plus sage est d'avoir toujours son âme pure,
Pour monter, s'il le faut, tout droit chez le bon Dieu.

Je suis tout près d'Arras, et j'ai dans mon idée
Que notre saint Evêque, étant de par ici,
Le ciel a dû choisir les gars de la Vendée,
Pour mieux garder l'Artois et lui dire : Merci !

Oh ! s'il m'était donné d'aller pousser la porte
Du jardin où Sa main d'enfant semait des fleurs,
Comme j'en cueillerais un bouquet qu'on emporte,
Et le Lui passerais, tout baigné de mes pleurs !

S'il fallait qu'en soldat votre père finisse
Ses jours près du berceau qui vit poindre les Siens,
Dites-Lui, chers petits, qu'Il vienne et qu'Il bénisse
Ma tombe, quand auront fui, vaincus, les Prussiens.

Sous le tertre inconnu que voilerait la mousse
Je dormirais, ce semble, aussi bien que chez nous;
Et la terre d'Artois me paraîtrait plus douce,
Si mon Evêque, un jour, y ployait les genoux.

Mais que si je reviens, je Lui parlerai d'elle,
De ses beffrois croulants, de ses champs dévastés;
Pour mieux L'en consoler, je serai plus fidèle,
Et me ferai gardien de nos fidélités.

Nous reviendrons, mes fils, et bientôt, je l'espère :
Je vous raconterai, très humble, mes exploits;
Et, lorsque Monseigneur passera, votre père
Sortira de son cœur quelques fleurs de l'Artois.

POST-SCRIPTUM :

Arras a son Evêque, ardent ami du nôtre (1),
Qui « défend la cité » sans peur des ennemis :
Il vient nous visiter, sur le front, en apôtre;
Des « épines », quand même, il tire les « épis ».

L. V.

(1) Depuis lors, la Vendée a perdu son vénérable Pasteur : né à Sains-les-Marquion (Pas-de-Calais), Monseigneur Clovis Catteau était resté profondément attaché à son diocèse d'origine qui le lui rendait en affection filiale, gardant un souvenir fidèle à celui qui avait tant contribué à la formation du clergé, par son enseignement et sa direction au Grand Séminaire d'Arras. — Monseigneur Lobbedey, à sa mort, en novembre 1915, écrivit en ces termes à MM. les vicaires capitulaires de Luçon : « J'apprends avec une peine très vive la mort du vénéré Mgr Catteau, gloire de notre Artois.

« En fidélité j'ai vieilli », a pu dire le cher Pontife en déposant la houlette bienfaisante et sacrée qu'il a portée depuis le 21 novembre 1877, jour béni où mon prédécesseur, Mgr Lequette, lui conféra la consécration épiscopale dans la cathédrale de Luçon.

Que de fois, dans mes tournées pastorales, j'ai entendu évoquer le nom et le souvenir de Mgr Catteau, *pie doctus et docte pius*.

Dans son pays natal (hélas! aujourd'hui en terre envahie!) ses compatriotes l'entouraient de la plus profonde vénération et longtemps la nouvelle église du village redira les munificences de l'évêque de Luçon.

Il y a quelques années à peine, lors de la célébration de ses noces d'or sacerdotales, l'Artois s'unit à la Vendée, et il nous souvient « con amore » d'avoir réuni clergé et fidèles sous les voûtes de N.-D. des Ardents, remerciant la Vierge de l'Artois d'avoir ainsi exalté un de ses Fils

Qu'il repose en paix, le vaillant athlète! « *Oportet Illum regnare!* » Avec quel zele n'a-t-il pas travaillé au règne de son Maître et du nôtre ?

Laborieux fut le soir de sa vie. L'ennemi avait essayé de tout détruire. Lui essaya de tout relever : séminaires, collèges, écoles, œuvres de tout genre, tout est marqué de son empreinte ineffaçable!

Les morts sont des invisibles, ce ne sont pas des absents. De là haut il protégera son bercail et obtiendra du Cœur de Jésus un digne successeur. »

3. *C'est pour vous !*

*A mes deux fils, **Henri*** (4 ans), ***Paul*** (2 ans).

Oui, cette guerre est longue, oui, cette guerre est dure;
Depuis de bien longs mois, implacable, elle dure.
Et le plus clairvoyant des esprits, le plus fin
Ne saurait présager quand en viendra la fin !

Ah ! si, comme jadis, nous avions face à face
Les ennemis jurés de notre cher pays,
Ce kaiser, tout pétri d'orgueil et de menace,
Ses bandes de pillards, ses Allemands haïs,
Oui, la lutte serait rapide, glorieuse,
Et bientôt nous verrions (on le vit tant de fois !)
Sur les rives du Rhin, sur les bords de la Meuse,
Les fiers soldats français lutter comme autrefois.
Nous verrions s'élancer, en des charges épiques,
Nos hussards, nos dragons, chasseurs et cuirassiers
Fonçant comme un torrent sur les casques à piques,
Au galop furieux de leurs fringants coursiers.

Derrière eux, bondiraient, démons dans la fournaise,
Nos *poilus*, nos spahis, nos alertes alpins,
Nos zouaves sans peur et nos petits marins,
Baïonnette en avant, chargeant à la française.
Devant le flot vengeur qui passe et qui s'en va,
Les morts de Reischoffen, Mars-la-Tour, Saint-Privat,
Bapaume et Saint-Quentin avec ceux de Bazeilles,
Auraient soudain surgi du fond de leurs tombeaux,
Pour revivre à nouveau les luttes sans pareilles,
Encourager leurs fils, saluer les drapeaux ! !...

Mais cette gloire, hélas ! ne nous est point permise.
Pas de clairons sonnants, pas de tambours battants,
Pas même le drapeau dont la vue électrise
Et qui porte en ses plis les cœurs de nos absents,
Car l'armée ennemie, au fond de sa tranchée,
N'ose risquer, au jour, des combats valeureux,
Et dans ses souterrains reste toujours cachée,
Comme seul peut le faire un peuple de peureux.

Cette lutte devient la longue et rude chasse
Qu'on fait aux sangliers au fond de nos forêts.
Nous sentons aujourd'hui que la bête se lasse
Et que pour l'hallali tous les Français sont prêts.

Voilà pourquoi la guerre est si longue et si dure.
Sans compter nos efforts, sans plainte, sans murmure,
Nous irons jusqu'au bout, corps à corps, pas à pas.
Et s'ils la continuent, inlassables, vos pères,
C'est afin qu'elle soit la dernière des guerres
Et que vous, mes enfants, vous ne la fassiez pas.

Dr F. GUILLUY.

4. *Cantate à Jeanne d'Arc* (1)

Quand ton pays, si fier naguère,
Roulait dans l'abîme, éperdu,
Dieu prit pitié de sa misère,
Tout, par toi, fut sauvé, bergère,
Alors que tout semblait perdu.

REFRAIN :

C'est ton grand cri d'espérance
Qui toujours nous sauvera
De par Dieu : Vive la France !
Jhésus ! Maria !

Vois aujourd'hui, dans sa détresse,
A tes pieds la France aux abois :
Un ennemi puissant l'oppresse;
Que ton bras contre lui se dresse;
Triomphe encor comme autrefois !

Dis le secret de la vaillance
A nos héroïques soldats;
Hausse leurs cœurs dans la souffrance,
Arme-les d'amour, d'espérance,
Rends-les vainqueurs dans les combats.

(1) Exécutée le jour de la Confirmation, le 18 octobre 1915. Berck-Plage. Pensionnat Jeanne d'Arc.)

Les élus gardent la mémoire
Des lieux témoins de leur douleur;
O Jeanne, daigne, dans la gloire,
Obtenir qu'après la victoire,
Revive Arras, par son Pasteur.

II. — Poèmes de guerre

1. *Au Christ de Roclincourt*

Sur le bord du chemin qui conduit au village,
Cloué sur son gibet, le Christ Médiateur
Dominant du regard ruines et carnage,
Seul est resté debout, comme un triomphateur (1).

Il est là, pantelant, caché dans le bocage,
Etendant sur nous tous son geste protecteur.
Et nous, petits soldats, ballottés par l'orage,
Saluons avec foi l'auguste Rédempteur.

O Christ, Dieu tout-puissant, qui consoles nos mères,
Prends pitié de tes fils, soulage leurs misères,
Et donne la victoire aux élus de ton Cœur.

Relève notre esprit, soutiens notre courage,
De nos durs ennemis viens confondre la rage.
Et fais que, par ta Croix, nous soyons les vainqueurs!

J. S.
soldat au ...e génie.

2. *Prière dans la tranchée*

Dieu des Francs, Dieu bon, Dieu mon Père,
Entends la voix de ton enfant,
Sauve-le durant cette guerre,
Par une goutte de ton sang!

(1) Que d'autres calvaires, que de crucifix ont été visés ou détruits dans la lutte! *Dieu jugera!*

Hélas ! j'ai tant commis d'offenses
Qu'en y songeant, souvent, j'ai peur !
Mais, je vois aussi tes souffrances
Et je pense à ton Sacré Cœur !

De la mort la lugubre image
Nous poursuit ici chaque jour,
O Dieu, maître puissant et sage,
Ouvre mon cœur à ton amour;

Poussé par lui, déjà toi-même,
A la mort tu t'offris pour nous :
Si mon sang doit couler de même,
Je viens te l'offrir à genoux.

Qu'il lave mes fautes passées !
Qu'il soit un sang réparateur !
Que leurs traces soient effacées,
Coulant avec ton sang sauveur !

Fais que dans tous ces flots de haines,
De maux couvrant l'humanité,
Doucement descendent les chaînes
De ta suave charité.

Ton amour, ta vertu, ta grâce
Ici-bas sont le seul vrai bien.
Préserve-moi de ta disgrâce,
Fais-moi mourir en vrai chrétien.

Jean DE PRÉVILLE (1).

(1) Jean de Préville, du Mont-Lambert, a été frappé au champ d'honneur, le 17 juillet 1915, confirmant par la vaillance de sa mort, à 30 ans, les exemples de foi qu'il donna à l'A. J. C. de Boulogne. Un recueil de ses poésies sera prochainement publié chez Paillard (Abbeville).

4. *Cantique à Notre-Dame des tranchées* (1)

Reine des Armées,
Mère des soldats,
Au fond des tranchées,
Ou dans les combats :
Marie ! (*bis*)
Protége tes soldats.

A la meurtrière,
Quand l'observateur
Guette l'adversaire
Au poste d'honneur :
Marie ! (*bis*)
Garde bien ton soldat.

Jusque sous la terre,
Verse à tes enfants
Ta douce lumière,
Astre bienfaisant.
Marie ! (*bis*)
Eclaire tes soldats.

Les bombes maudites
Pleuvent autour d'eux;
Protège leurs gîtes
Sous ton manteau bleu.
Marie ! (*bis*)
Défends tes soldats.

Mais d'un cri d'alarme
Nos bois ont frémi :
Debout ! Vite, aux armes :
Voici l'ennemi.
Marie ! (*bis*)
Réveille tes soldats.

L'heure est angoissante :
Avant de partir,
Que ta main puissante
Daigne les bénir.
Marie ! (*bis*)
Entraîne tes soldats.

Et dans la bataille
S'élançant alors,
Pressant leur médaille,
Ils se sentent forts.
Marie ! (*bis*)
Enflamme tes soldats.

Si quelque blessure
Meurtrit notre corps,
De ta main si pure
Ecarte la mort.
Marie ! (*bis*)
Soigne bien tes soldats.

Mais si pour la France
Il nous faut périr,
Toi, notre Espérance,
Fais-nous bien mourir.
Marie ! (*bis*)
Viens chercher tes soldats.

(1) Monseigneur a félicité l'auteur en ces termes :
« Je vous félicite de votre cantique en l'honneur de la « Reine des Armées ». Il est plein d'idées élevées et de nobles sentiments; il ne manque ni de talent, ni d'originalité. Il deviendra vite populaire dans nos tranchées. Ce sera un nouveau service que vous aurez rendu à nos chers soldats. »

De l'heure suprême
Calmant les frayeurs,
Qu'un prêtre qui t'aime
Absolve nos cœurs.
Marie ! (*bis*)
Pardonne à tes soldats.

Après la victoire
Que nous te devrons,
En chantant ta gloire,
Nous t'acclamerons :
Marie ! (*bis*)
Patronne des soldats.

Mme Batut, dir. de l'I. Fénelon, à Arras
(*Croix de guerre.*)

5. *L'ombre du champ de bataille.*

Des lueurs d'incendie, en leur horreur nocturne,
Estompent les clochers du vieil Arras croulant;
Les plaines, à l'entour du rempart taciturne,
Gardent du choc d'hier l'holocauste troublant.

Des sillons ravagés par l'obus qui se terre,
Monte l'affreux hoquet des êtres moissonnés.
Les ruisseaux sont du sang, ton sol s'en désaltère.
France, tes fiers martyrs sont-ils abandonnés ?

Une ombre s'est glissée au milieu de ces ombres......
Plainte ou frémissement, un murmure léger
Vient-il, écho d'espoir des hécatombes sombres ?
L'ombre accourt... Est-ce un mal qu'elle puisse alléger ?

C'est un râle ! un adieu peut-être... Elle se penche...
Le mourant la voit-il à genoux devant lui ?
L'ombre a dit : « Tous sont morts pour la sainte revanche !
« Le soleil éternel pour ces braves a lui ! »

Et pour qu'à ces vengeurs d'une héroïque race
La suprême bonté fasse un triomphe au ciel,
Elle va consacrant chaque front, elle y trace
Le signe rayonnant du réveil immortel.

L'ombre passe et repasse; à sa suite, elle entraîne
A l'appel de son Dieu ce régiment des morts.
Sa main douce bénit, et l'aurore sereine
Couronne ces héros pour les divins essors.

L'ombre s'esquive au jour... O bons soldats de France,
Saluez ce fantôme aux portes du rempart :
L'évêque, noir de boue et trempé de brouillard,
Reviendra, l'œil brillant des flammes d'espérance.

Paul Blanchemain

6. *Au devoir. — Les ramasseurs de mines* (1)

Dans le sillon des flots, au large de Boulogne,
Le Boche a terminé son infame besogne.
Il a semé l'engin, comme un voleur, la nuit,
Et s'est enfui, sous l'eau, perfidement, sans bruit,
En se frottant les mains, satisfait de son crime.
La mine est là, cachée; elle attend sa victime.
Bientôt, au moindre heurt, sous la barque en lambeaux,
Les vagues vont s'ouvrir, comme autant de tombeaux,
Traînant, dans les bas-fonds, des cadavres sans bière,
Sans l'ombre d'une croix, sans l'abri d'une pierre !

(1) « C'était à la Fête-Dieu 1915. Le capitaine Bourgain, commandant le chalutier en question, suivait le dais avec moi à la procession du St-Sacrement du Portel. Passant au bord de la falaise qui domine la mer, il se pencha à mon oreille et me dit : « *J'aime bien le bon Dieu, mais je l'aimerais encore davantage, s'il me faisait faire la rencontre d'un sous-marin boche.* » — Il fut exaucé! » (Note de l'auteur.) — D'autres équipages, sans être moins braves, ont été moins heureux, dans cette terrible pêche aux mines. On cite notamment trois chalutiers du port de Boulogne qui ont péri : le 22 septembre 1915, le *Saint-Pierre*, et le 5 octobre, l'*Alose* (tous deux dans la paroisse des marins de Boulogne), le 13 novembre, le *Jesus-Maria* (du Portel) sombrèrent sur des mines, avec une grande partie de leur équipage. Selon les pieuses coutumes de la contrée maritime, on fit pour eux, dans leur famille, — comme s'ils étaient présents, — la pieuse veillée funèbre; le clergé alla chercher les deuillants à la maison et les conduisit, après le service, au monument du cimetière. — Les autorités civiles, militaires, navales honorèrent, par leur présence et leurs discours, ces vaillantes victimes du devoir obscur, les marins des chalutiers dont le chef, le capitaine Merveilleux du Vignaux, vient d'être nommé contre-amiral; celui-ci a remis la Croix de guerre aux familles des héros, à la mairie de Boulogne, le 23 mars 1916.

*
* *

Recherchcr cette mine horrible, sans la voir ?
C'est courir au danger ! — Capitaine, au devoir !
Dans la neige et le vent, dans la pluie et la brume,
Dans la mer en fureur qui te couvre d'écume,
Tu n'y failliras pas ! Ton nom reste inconnu,
Mais le Dieu qui te voit, au ciel, l'a retenu.
Est-ce tout ? Devant toi, le sous-marin pirate
S'est dressé ! — L'affronter ? Tâche terrible, ingrate !
Quand tu crois le saisir, l'ennemi disparaît.
Mais voici qu'au lointain, dans la houle, apparaît,
Perçu par la vigie, un géant aquatique,
Le *Lusitania* qui revient d'Amérique.
« Un sous-marin, là-bas ! — Sera-t-il secouru ? »
On s'empresse ! — Trop tard ! — L'infâme a disparu,
Et le géant s'abat, aux clameurs de vengeance,
Emportant dans les flots des êtres sans défense.
Le monstre aux flancs d'acier est là, caché sous l'eau,
Prends garde ! Il est tout prêt à couler ton bateau.
Il glisse sous les flots comme un poisson qui nage;
A son puissant remous tu peux voir son sillage;
Suis-le, comme l'on suit l'aspic à son venin :
Ecraser un serpent, c'est se montrer humain.

*
* *

De ton vaillant effort l'Océan semble rire,
Depuis dix mois déjà, tu cherches le vampire;
Et toujours le soleil projette sur la mer
L'or pur de ses rayons. — Mais, dans le souffle amer,
N'as-tu pas entendu, comme un bruit de ferraille,
Un cliquetis d'acier au fort de la bataille ?
On dirait que la vague étouffe des sanglots,
Et le monstre a surgi de l'abîme des flots !
« C'est bien lui ! Garde à vous ! Canonnier, à ton poste !
« Hardi-là, les amis ! Vite ! Avant qu'il riposte,
« Il nous faut le broyer !... Feu !... Bravo ! . Bon ti-
[reur !...
« Au premier bond, la bête a mugi !... Pas d'erreur !...

« Encore quelques coups, et c'est la délivrance !...
« Le monstre coule à pic ! C'est fait ! Vive la France ! »

*
* *

Est-ce tout ? Pas encor ! Le sans-fil a parlé...
Dans cette belle nuit, sous le ciel étoilé,
On entend des clameurs et, dans le lointain sombre,
On distingue un point noir: c'est le *Sussex* qui sombre !
Plus loin, c'est un canot ployant sous son fardeau,
Luttant contre la mort qui creuse son tombeau...
Hâte-toi, capitaine ! Ils t'attendent, ces braves (1) !
Tu vas les recueillir ! Cherche dans les épaves !
Charges-en ton bateau ! Prends-les tous à ton bord !
Montre-toi le héros des vainqueurs de la mort !
Va vite à ton devoir ! Marche sans défaillance !
Tu sauves des soldats qui vont sauver la France.

Bourgain-Sellier.

III. — Arras, cité martyre

1. *Arras*

Arras, ô vieil Arras, malheureuse cité !
Dispersés, tes enfants t'appellent dans les larmes;
Par le feu, par le fer, au milieu des vacarmes,
Tu te meurs, en bravant l'affreuse adversité.

Ton front gît sous l'amas brisé du diadème,
Dont la flamme assaillit les ors et les joyaux,
Et ton corps, transpercé par des coups déloyaux,
Se raidit, attendant l'horreur du jour suprême.

(1) Le *Marie-Thérèse* a sauvé 250 naufragés du *Sussex*, les a ramenés à Boulogne et a pourvu généreusement à leurs besoins de toute nature.

*
* *

Tu connus bien des fois la bataille et le deuil;
L'Espagnol a fauché les blés mûrs de tes plaines,
Mais, loyal, il te plut. Tu réservais tes haines
Pour l'Allemand brutal, grisé de fol orgueil.

Un jour lointain déjà, tu l'entendis marcher
Vers ton sol menacé de meurtres, de rapines;
Tes fils l'ont rencontré dans les champs de Bouvines;
Tu revis, triomphants, tes valeureux archers.

Maintenant il revient pour t'assaillir en foule,
Mais, ne pouvant t'avoir, il veut rayer ton nom
Du rang de nos cités, et le son du canon,
Nuit et jour, dans tes murs, effroyablement roule.

Le barbare a détruit foyers, autels, beffroi,
Livré tes monuments aux morsures des flammes,
Troué tes hôpitaux, assassiné des femmes,
Des enfants nouveau-nés ! — Tu souffres sans effroi.

Tu prévois que bientôt nous chasserons les Boches;
Tu n'auras plus, hélas ! tes joyeux carillons,
Pour fêter ce beau jour; nos balles par millions
Sauront bien les sonner sur leurs lourdes caboches.

Ce sont de bons sonneurs que les soldats Bretons;
Pour t'avoir défendue aussi bien, notre histoire
Dira qu'ils ont accru leurs vieux titres de gloire,
Car, sous l'œil de la Vierge, avec eux nous luttons.

*
* *

Arras, tu revivras ! Sur tes places désertes,
Où, comme un noir corbeau, l'obus passe en hurlant,
L'essaim familier des pigeons gris et blancs
Viendra, comme autrefois, picorer l'herbe verte.

D'habiles artisans, connaissant bien notre art,
Sauront faire surgir tes palais de leurs cendres;
Tes temples renaîtront; le vieux lion de Flandres
Dressera dans l'azur notre noble étendard.

Tu seras belle encore, en notre France unie,
Allant de l'Atlantique aux rivages du Rhin;
L'Allemand maîtrisé devra ronger son frein,
Impuissant et rageur, devant la Paix bénie.

Ed. PILAT.
Membre de l'Académie d'Arras.

2. *La chute du Beffroi* (1)

Depuis près de huit jours, on ne bombardait plus.
La vie reprenait lentement dans la ville;
Les gens plus rassurés s'en allaient par les rues,
Avec le cœur plus libre et l'esprit plus tranquille.
— Un beau soleil d'octobre éclairait les décombres;
Défiant l'ennemi, notre antique clocher,
Invaincu, se dressait, et projetait son ombre
Sur la vieille Cité, semblant la protéger.



— Mais à Monchy-le-Preux, colline stratégique,
Les soldats allemands entourent leur Kaiser
Qui vient pour admirer la besogne tragique
Et donner au forfait d'altières croix de fer.
Mais lui, d'un air terrible, en montrant le clocher :
« Rien de cette cité ne doit plus exister;
Brûlez leur Cathédrale; abattez leur Beffroi !
Répandez l'épouvante et déchaînez l'effroi. »
... Et ton peuple obéit, ô Kaïser exsécré;
Tes bandits ont détruit nos biens les plus sacrés.



Bien des heures encor la mitraille fit rage :
Le Beffroi paraissait résister sous l'outrage.
O prodige ! Soudain s'apaise la tempête,
Une balle, peut-être, a touché la manette

(1) Musique de H. Augé, organiste de Paris-Plage; créé par Feralix, du *French Opéra*, à Nouvelle-Orléans.

De notre antique horloge et de son carillon ?
Et pendant que se tait un instant le canon,

(Air du beffroi)

... Les airs qui, de tout temps, ont bercé nos aïeux
S'élèvent à nouveau sous la voûte des cieux !
Chacun, en entendant ces sons mélodieux,
Essuyait en tremblant les larmes de ses yeux.
Mais c'est le chant du cygne à la mort condamné :
Le vieux beffroi vacille et s'écroule, entouré
De poussière formant un nuage vermeil
(Sublime apothéose !), argenté de soleil...

F. Guilbert.

IV. — Poèmes religieux

1. *Spicas* et *Spinas* (1)

Les blés de Flandre, en juin, sont verts comme un tapis
Que le vent moire, à l'Est, de houles opalines;
Chantent, lorsque vient l'oût, la chanson des épis,
Et les moulins rangés aux faîtes des collines.

Mais le monde a la fièvre et va de mal en pis;
La plaine se refuse aux récoltes divines :
« A qui, dit le Seigneur, ma couronne d'épines ?
Qui drainera ces champs, dans le péché croupis ? »

Du sein des travailleurs, l'élu de Dieu se lève;
Triste, il brandit sa houe, ardente comme un glaive;
L'empreinte du martyre ensanglante son front.

Artois, connais déjà ton évêque à ses larmes :
Au nom du Christ, il a, — fier et pieux baron, —
Joint l'épine à l'épi, sur l'azur de ses armes.

(1) L'auteur de ce sonnet qui a pris la liberté, — hélas! justifiée, — de changer un mot à la devise épiscopale, est un officier aviateur, qui était soigné à l'Institut Saint-François de Sales de Berck, quand Monseigneur l'évêque y fut reçu solennellement.

2. *Vendredi Saint et Pâques d'Artois*

I

Etiam periere ruinæ

O douloureux pasteur d'un troupeau désolé,
Sous le fer et le feu vainement tu t'obstines;
Dans ton champ ravagé vont croître les épines,
Tu n'y peux plus attendre une gerbe de blé !

Par l'excès du malheur, Arras est dépeuplé;
La mort enlève même à leurs tâches divines
Tes prêtres; tu n'as plus qu'à pleurer les ruines
D'un noble patrimoine à jamais mutilé.

Barbares ! Ils n'ont point laissé pierre sur pierre !
Des temples profanés les croix gisent à terre,
Près du lion meurtri de l'antique beffroi.

Ta couronne a perdu ses plus brillantes gemmes,
Ta Madone est en deuil ! On voit avec effroi
Les ruines périr sur les ruines mêmes !

II

Resurrexit

« En vain vous tenterez de ruiner ce temple !
Je le rebâtirai, moi seul, et dans trois jours. »
— Evêque, par ta voix le Christ parle toujours,
Et son Eglise en toi retrouve son exemple.

Bâtisseuse éternelle, en paix elle contemple
La chute de ses murs que les gros obus lourds
Renversent. Elle va, par de nouveaux labours,
Préparer, inlassable, une moisson plus ample.

Par toi, Sion, les cœurs remontèrent vers Dieu,
De l' « Union Sacrée » accomplissant le vœu :

César tourna les yeux vers la barque de Pierre.
Pour éviter la mort, maint peuple relia
Sa torpeur à ta vie ! — Hier, tu fus au Calvaire :
Mais, demain, tu pourras chanter l'*Alleluia !*

Barón CAVROIS DE SATERNAULT.

3. *Le jour des morts au cimetière de Boulogne*

C'était le jour des morts...; la foule était venue
Recommander à Dieu l'âme des trépassés,
Chacun voulait redire à la tombe connue
Des chagrins que le temps n'a jamais effacés.

C'était le jour des morts... Suivi de ses fidèles,
L'évêque était venu prier pour nos soldats;
Il avait demandé les splendeurs immortelles
Pour les braves tombés dans les nobles combats...

Et le soir, après eux, au fond du cimetière,
Je suis allé porter la prière et l'adieu
Aux vaillants qui tantôt donnaient leur vie entière,
« Leur cœur à la Patrie, et leur belle âme à Dieu. »

***

Je n'ai point rencontré le haut cyprès funèbre,
Ni le saule pleureur que tout peintre célèbre
Veut voir au champ des morts,
Mais d'innombrables croix en lignes symétriques,
De modestes tombeaux aux souvenirs mystiques,
Sans pierres ni décors.

Et j'ai vu se dresser non loin des tombes fraîches,
Le dôme de Boulogne et l'ombre des deux flèches,
Sur ceux qui ne sont plus :
Affectueux salut, maternellle caresse
Qu'apporte à nos vaillants, aux fils de sa tendresse,
La Reine des Elus.

Déjà la nuit tombait; les cieux étaient plus mornes;
Ne voyant que douleurs à l'horizon sans bornes,

J'allais quitter ces lieux,
Quand une femme en deuil parut dans une allée :
Elle errait, s'arrêtant à chaque mausolée,
Des larmes dans les yeux,

Elle étouffait ses pas dans le champ solitaire,
Semblant craindre en passant de troubler cette terre
Où tous dorment en paix.
Elle allait hésitante et revenait sans cesse,
Comme fait près du port une barque en détresse,
Par un brouillard épais.

Ses gerbes, ses bouquets, où les poserait-elle ?
Quel tertre préféré recevrait l'immortelle,
Ou le grémil perlé ?
Les Anglais sont à gauche..., à droite, ceux de France,
Là-bas ceux d'outre-Rhin, qui semaient la souffrance
Dans l'Artois désolé.

Au milieu, la Française, à ma grande surprise,
S'arrêta; puis, lançant au souffle de la brise
Ses fleurs de tous côtés :
« Qu'un même souvenir, s'écria-t-elle, unisse
« Les braves qu'unissaient le même sacrifice
« Et les maux supportés... ! »

Je la vis s'éloigner, étendre ses mains vides
Sur les tombeaux teutons, tous décents, mais arides;
Et blâmant leurs excès :
« Qu'un des vôtres jamais, dit-elle, ne profane
« La tombe où vous dormez, et sur laquelle plane
« Le respect des Français ! »

*
* *

Dômes, clochers, beffroi disparaissaient dans l'ombre;
La brume enveloppait les vieux remparts moussus,
Mais je voyais encor, dans ce brouillard diffus,
Le drapeau qui flottait, dominant la nuit sombre...
Les plis de l'étendard semblaient frôler mon cœur;
Je me sentis frémir de pieuse espérance.

Une voix m'inspira : « Regarde, il est vainqueur !...
« Debout, les morts !... Par vous, Dieu sauvera la France !
« Debout ! Temples divins, par les Huns dévastés,
« Vous serez reconstruits de pierres bien plus belles;
« Vous aurez des murs forts, des voûtes éternelles :
« Le sang de nos héros les aura cimentés !... »

P. LECŒUR.

4. *A Notre-Dame de Boulogne*

(Fête de l'Immaculée Conception)

Les mains jointes, debout au blanc sommet du dôme,
Epiant l'horizon, tu veilles bien sur nous !
Tu refoules au loin nos ennemis jaloux,
Gardant inviolé ton comté, ton royaume.

Tes enfants, réunis en ce jour glorieux,
Malgré les deuils, les pleurs de la triste vallée,
Célèbrent ta puissance, ô Vierge immaculée,
Et chantent ta bonté, douce Reine des cieux.

Tu sais ce que la guerre a fait de notre France :
Jésus fuit, « avec nous », ses temples dévastés.
Tout l'univers frémit de ces calamités
Et s'épure au creuset de la « bonne souffrance. »

Maudit soit l'Attila, le « glaive du Seigneur » !
Jamais pareil fléau n'a ravagé le monde :
Ses feux souillent partout les airs, la terre et l'onde.
Ecrase ce serpent ! Chasse l'envahisseur !

De tout mal garde aussi la loyale Angleterre,
L'alliée accourue en nous tendant la main;
De ses fils sans défense écarte le Germain;
Pour eux, de plus en plus, montre-toi reine et mère.

En voyant ta nacelle, il jette l'ancre au port,
Celui qui t'aime tant, le Pilote héroïque;
Il s'agenouille au fond de notre basilique
Pour chercher et donner amour, foi, réconfort !

Verse en son cœur navré le baume d'espérance.
Aux fils de son Eglise, à Boulogne, à l'Artois,
Enseigne les leçons de la divine croix.
Toi-même les connus : redis-les à la France !

P. V.

5. *Noël de la Patrie française* (1)

Noël ! ce fut le cri joyeux
De la France de nos aïeux,
Cri de liesse et de victoire
Aux plus beaux jours de notre histoire.
O douce France, ô fier pays
De Clovis et de saint Louis,
Noël fut ton jour de baptême :
Qu'il s'élève encore dans ton ciel,
Le cri vibrant : Noël ! Noël !
Comme autrefois, France, Dieu t'aime.

Noël ! Noël ! Noël ! Noël !
Paix à la terre et gloire au ciel !
Aux jours noirs comme aux jours prospères,
Proclamons la foi de nos pères.
Noël ! Noël ! Noël ! Noël !
Vers l'Etoile de l'Espérance
Sachons encor lever nos fronts,
Et glorieux nous reprendrons
Les gestes de Dieu par la France !

Noël ! les anges dans la nuit
Ont chanté sur l'humble réduit
Où Jésus-Christ venait de naître :
Paix aux mortels élus du Maître !
O mon pays, tu te trompais,
En cherchant loin de Dieu la paix
Qu'ignore le monde anathème...
Dieu t'invite : comme Israël,
Reviens à Lui... Noël ! Noël !
Comme autrefois, France, Dieu t'aime.

(1) Musique d'Eug. Wambach, de l'Académie royale de Bruxelles, directeur du Conservatoire national.

Noël ! le Dieu petit enfant,
Sur la croix un jour triomphant,
Par sa souffrance volontaire
Affranchira toute la terre.
S'il faut ton sang, France au grand cœur,
Pour rançon du Droit, de l'Honneur,
Noël ! offre ce don suprême :
T'immoler à l'ordre immortel,
C'est te grandir... Noël ! Noël !
Comme autrefois, France, Dieu t'aime.

J. Merlent.

6. *Saint-Vaast 1916*

Puisse le peuple Franc se rappeler demain
Comment à Tolbiac triompha notre race !
Et, pendant que pleuvront les coups sur sa cuirasse,
Qu'il tende encore au Dieu de Clotilde la main !

Puisse-t-il, en rentrant de chasser le Germain,
Renaître à la douceur de croire, sur la trace
De Clovis que saint Vaast préparait à la grâce,
Quand il allait, vers Reims, son glorieux chemin !

Puisse, pour réparer les méfaits de la guerre,
Le saint Vaast d'aujourd'hui, comme l'autre naguère,
A la cité d'Arras apporter son grand cœur,

Et fasse remonter la sainte mélodie
Dans l'air où trop longtemps vociféra le chœur
Des monstres qui crachaient la mort et l'incendie (1).

J. Merlent

Dunkerque, 3 février 1916

(1) *Lustra belluarum dedit angelorum esse concentum.* (Hymne de la fête.)

7. *Funérailles du R. P. Fournier, S. J.* *Aumônier de la 51e division*

(Mailly-Maillet, près Hébuterne, le 12 juin 1915.)

Il dort dans un cercueil simple et sans apparat,
En bottes, la soutane encore toute tâchée
De terre, ainsi qu'il est tombé dans la tranchée,
Héroïque linceul de prêtre et de soldat.

Comme sur le chemin d'un puissant potentat,
Les canons saluaient sa dépouille couchée;
Sous leur puissante voix, la mitraille crachée,
Afin de le venger, poursuivait le combat.

Et nous vivions émus cette heure grandiose,
Tandis qu'indifférents à cette apothéose,
Les moineaux piaillaient comme aux jours de printemps.

Que sont donc nos douleurs aux yeux de la nature ?
Nos angoisses, nos pleurs, ne troublent point ses chants.
... Mais Là-Haut, Dieu pour nous les compte et les mesure.

Baron Cavrois de Saternault.

§ 2. — *Iconographie de la guerre en Artois.*

I. — Cartes postales; publications illustrées

La mode des cartes postales était sur son déclin, quand la guerre éclata. Les circonstances les ont rendues nécessaires, ou du moins fort utiles, pour faciliter une correspondance hâtive entre les soldats et les familles : que de précieux souvenirs, — parfois, hélas! souvenirs suprêmes, — nous devons à leur existence!

Elles procurent un autre service, à titre de docu-

ments; elles sont et restent, dans leur réalisme et leur simplicité, d'incontestables monuments de la guerre, et surtout de la barbarie ennemie, se vengeant sur des pierres de la bravoure des hommes. Plus tard, si les générations futures ne voulaient pas croire sans preuves les témoignages et les récits de la nôtre, et si, dans notre pays restauré, elles doutaient que la « kultur » ait pu s'abaisser jusque-là, il suffirait de présenter ces humbles *cartons*, qui attestent les plaies béantes de nos sanctuaires, de nos ambulances, de nos villes et de nos villages d'Artois (1).

Indiquons simplement les principales collections qui, jusqu'ici, dans la région d'Arras à Lens (2) et dans celle de Béthune (3), — par la représentation de scènes pittoresques, religieuses ou militaires, et de sites tragiquement célèbres, par la vue comparative des dégâts subis dans les bombardements obstinés et successifs, par le lamentable aspect des monuments ruinés, — offrent un intérêt poignant.

(1) A la suite de son passage à Arras, M. Poincaré a accepté avec reconnaissance une collection de ce genre qui lui a été offerte.

(2) Collection E. R. (n. 65, Hôpital militaire d'Arras, bombardé; n. 78 et 79, Cathédrale; n. 107, 109 et 110, S. Jean Baptiste). — Collection J. Eloy (Société du Pas-de-Calais, (n. 18, 19, 21, 23, Hôtel de ville d'Arras; n. 26 à 29, églises; n. 30, asile des vieillards bombardé). — Collection Arras, *guerre 1914*, imprimerie Longuet, Paris (n. 49 et 50, Hôpital S. Jean bombardé). — Collection Lévy, éditeur F. Benoît (n. 2, 7, 9, 10, 43, cathédrale; n. 16 et 23, palais S. Vaast. — Collection Davrinche (n. 1, 6 à 8, 10, S. Jean-Baptiste). — Collection photo-express (n. 791, 795, S. Jean-Baptiste; n. 801, cathédrale).

(3) Collection de la *guerre dans le Nord*, H. David, éditeur à Béthune (cartes fort nettes et bien teintées) : Mont-S. Eloy, n. 642 et 652; Souchez, n. 680, 685, 687 à 689; — Carency, 582, 622, 629 et 630, 640, 646 à 648, 662, 677, 679; — Neuville-St-Vaast, 587; — Ablain et Lorette, n. 565, 573, 575 à 578 (squelette de l'église); 581, 589, 599 (restes informes de l'église), 617, 621, 625 (panorama de l'église), 628, 651, 660, 663, 664, 666, 667 et 668, 670, 673, 675, 678; — Aix-Noulette (Eglise : 632, 637, 638); — Vermelles, 535, 550, 555, 602 et 604 (Eglise), 542, 546, 554, 558, 564 et 602; — Vieille-Chapelle, 552 (intérieur de l'église).

*
* *

Nous connaissons sur Arras cinq Albums : le premier est une série de cinq photographies, « carte-lettre-album », éditées par Boyau avec soin : elle représente, en petit format, le beffroi et l'hôtel de ville, avant et après le bombardement; une notice historique de M. L... devait y être annexée.

Arras après le bombardement, tel est le titre de l'album artistique, luxueusement édité par Lévy, formé de vingt-deux vues d'Arras et d'une du mont Saint-Eloi, avec de courtes notices de M. Charles Ledieu; le choix de ces vues est excellent et laisse une impression d'ensemble absolument exacte, c'est-à-dire désolante.

Faut-il classer parmi les albums : *Arras sous les obus*, de M. l'abbé Foulon (1)? C'est un album et plus qu'un album. Outre un texte, aux récits très vivants, avec une préface de Mgr l'évêque, et des *Documents et bribes d'histoire*, il contient cent belles phototypies, dues pour la plupart au talent et au goût de M. l'abbé Izambart, son collègue à l'institution Saint-Joseph d'Arras. Le titre de cet album est plus que justifié par la vue et la lecture de son contenu.

Un quatrième album, faisant partie de la série des *Cités meurtries* (2), publie le journal de Mlle M. Wartelle, d'août 1914 à juillet 1915. C'est l'œuvre d'une plume poétique, d'une âme vaillante; l'auteur a vécu, dans les ambulances, dans la ville, au foyer paternel, jusqu'à sa douloureuse destruction, des heures poignantes qu'elle raconte avec cœur. D'excellentes photographies, au nombre de soixante-neuf, et particuliè-

(1) *Arras sous les obus*, Bloud et Gay, éditeurs: 124 pages.
(2) Librairie de l'*Eclair*, Paris, 40 p. grand format.

rement les œuvres d'un maître bien connu, M. Quentin, accompagnent le texte, en cette publication de grand luxe et d'allure tragique.

Tout récemment, sous le titre : *Arras; ruines glorieuses; vues inédites*, il a été édité par L. S., à Boulogne, un album qui comprend vingt et une vues des églises, etc., avec des ruines de plus en plus navrantes.

*
* *

Publications de luxe, magazines, revues populaires, histoires et notices érudites ou vulgarisatrices, rien ne manque déjà à celui qui veut étudier et comprendre la suite des opérations militaires; après la guerre, le choix sera parfois embarrassant.

Pour nous restreindre à l'Artois et au présent, nous prenons un seul exemple, qui a le double avantage d'offrir, avec une documentation variée en cartes et vues, un texte bien approprié; nous relevons ici les principales notices consacrées à notre contrée par le journal l'*Illustration*, depuis le mois d'août 1914 jusqu'à la fin de décembre 1915 (1).

(1) *Arras*, n. 3738 et 3739 (dans les ruines; visite de Mgr l'évêque; incendie et destruction du beffroi; récit de G. Chérau; salle de l'hôpital où fut tuée Sœur Sainte-Suzanne); n. 3749 (fantôme du beffroi), clichés de l'architecte américain Whitney Warren; n. 3777 (incendie et bombardement de la Cathédrale). — *Béthune :* n. 3777 (scène de la décoration de quatre Sœurs Franciscaines à l'hôpital. — *Carency :* n. 3768 (vue cavalière de l'offensive de mai), 3769, 3772, 2773, 3775, 3777 et 3778 (panorama), 3786. — *Hébuterne*, n. 3745, 3771, (Eglise). — *Loos :* n. 3789, 3792. — *Lorette* et *Ablain-Saint-Nazaire:* n. 3761 et 3762, 3767, 3768 et 3769 (récit officiel), 3770, 3771, 3772 et 3775 (panoramas), 3777, 3789. — *Mont Saint-Eloy :* n. 3780, 3786. — *Neuve-Chapelle :* 3759, 3765, 3768. — *Neuville Saint-Vaast :* n. 3767 à 3772, 3775, 3777, 3796 (Labyrinthe). — *Noulette :* n. 3774, 3781. — *Souchez :* n. 3770, 3771, 3773, 3775, 3786, 3788 à 3790 (récit important). — *Vermelles :* 3746, 3747, 3761.

Mentionnons aussi les documents de la *Section photographique de l'armée;* ils ne sont publiés que depuis l'été dernier et dans un ordre plutôt logique qu'historique; les livraisons 6 et 8 de la première série, à paraître chez Colin, concerneront l'Artois (1).

Que d'autres souvenirs, — intimes et d'autant plus précieux, — sur les armées, les théâtres et les actions de la guerre, les monuments ravagés, nous réservent plus tard ceux qui, en prenant aux événements une part directe, ont pu se servir d'un appareil photographique (2)! *Forsan et hœc olim meminisse juvabit!*

II. — Œuvres d'art

(Gravures, dessins et peintures)

Gravures. — Notre distingué concitoyen A. Mayeur, grand prix de Rome pour la gravure, « n'a cessé, comme il l'écrit, de consacrer tous ses instants à notre cher Artois ». Né à Bouvigny, il a gardé pour son pays d'origine, — qui touche à Lorette, — un souvenir toujours fidèle et particulièrement ému. Il a employé, en son honneur, tous les procédés graphiques qu'il utilise avec tant de souplesse : l'eau-forte, noire et en couleurs, la lithographie et le bois.

Deux grandes œuvres, se faisant suite, résument la lutte au nord d'Arras et surtout font comprendre sa portée. Il les intitule : « *Aux vaillants défenseurs du*

(1) Voir, sur le fonctionnement officiel de ce service, l'*Illustration*, n. 3782, page 228.

(2) On peut se rendre compte de l'intérêt que présentent des instantanés, comme ceux de l'*Illustration* : n. 3767 (assaut du 15 avril 1915, à Lorette; scène de la reddition de prisonniers, à Lorette; 3770 (Un combat à Souchez). — Une collection des édifices religieux qui ont été mutilés dans le diocèse serait utilement formée, avec le concours du clergé.

front d'Artois », et « *Aux vainqueurs d'Artois; aux héros de Carency, Ablain-Saint-Nazaire, Souchez et Neuville-Saint-Vaast* ». Le motif principal de la première représente une batterie française, au pied des tours du mont Saint-Eloi, ruine de ruines; près d'elle, une Victoire s'élance, réminiscence de celle de Rude, à l'Arc-de-triomphe; à l'horizon, les villages du champ de bataille que voudrait écraser dans ses serres un aigle allemand perdant ses plumes au vent. — La seconde scène se passe sur le plateau de Lorette; la chapelle, déjà fort dévastée, forme le centre; l'horizon, de Saint-Eloy à Vimy, l'encadre; dans le ciel, s'enlève la France triomphante, portant en main un drapeau flottant, à la hampe duquel se cramponne l'aigle rageuse.

L'union de la réalité et de l'allégorie, loin de paraître démodée, donne ici à tout l'ensemble de ces deux belles estampes lithographiques, encore inédites, une vie saisissante.

C'est par le même procédé que le maître Mayeur a dessiné, sur pierre lithographique, la première série du *Front d'Artois;* il prépare la seconde. Ces estampes, de petit format, représentent le beffroi et la cathédrale d'Arras, et les monuments religieux de la région septentrionale éprouvée par la guerre : dans l'œuvre centrale, chaque monument se dresse intact et rappelle le passé; dans un coin, un cartouche dessine la ruine, ou une palme indique la destruction; à Loos, le léopard terrasse l'aigle. La douceur du dessin estompé donne à ces vues une tonalité mélancolique qui est de circonstance.

L'une des meilleures œuvres antérieures d'A. Mayeur était la grande collection de ses *Beffrois*, à l'eau-forte (1906). Il a repris, en l'adaptant aux circonstances, l'es-

tampe du beffroi d'Arras, pour la traiter, en un triple état : *avant, pendant, après* le premier bombardement.

Avant le bombardement, nos monuments se dressent devant la place de l'actif marché, dans toute leur splendeur; les classiques pigeons ne sont pas oubliés; en bas, un médaillon montre les édifices ruinés, mais entourés de lauriers : « *Aux défenseurs d'Arras, aux Artésiens!* » — La seconde gravure, en largeur, représente l'incendie; en marge, les trois rats héraldiques, du blason de la cité d'Arras, poursuivent l'aigle blessé. — La troisième, eau-forte en couleurs, reproduit aussi, mais au naturel, l'incendie de la nuit du 7 octobre; les témoins de la catastrophe peuvent dire avec quelle exactitude est rappelé l'état du ciel embrasé, et combien l'usage de ce procédé donne de relief à l'ensemble de cette œuvre remarquable.



Dessins et peintures. — Les journaux illustrés publient volontiers des dessins de L. Jonas, de J. Simont, de G. Scott, de Broca, etc., etc., où l'imagination et la documentation ont leur part; ce sont des scènes de guerre, qui méritent d'être populaires (actes de dévouement, scènes de guerre ou d'intérieur, etc.), et qui pourraient se situer en Artois comme ailleurs.

Mais limitons-nous à ce qui, chez nous, a certaine-

(1) Une autre estampe lithographique, signée J. Gréber, reproduit aussi l'incendie du Beffroi; mais elle y ajoute une allégorie, qui rappelle celle du *Rêve*, de Detaille; il y a, dans le dessin du beffroi, un détail inexact : la couronne chancelle et s'écroule; or, le beffroi est resté intact, dans son sommet, jusqu'au second bombardement. — Nous n'avons connu qu'au dernier moment une magnifique eau-forte du beffroi, dans toute sa splendeur, du maître BÉNARD.

ment inspiré les artistes : c'est surtout, on le comprend, le *Beffroi* et l'*Hôtel de Ville* d'Arras; un dessin dramatique, de P. LEVEN et LEMONIER (1), les représente dévorés par les flammes, qui sortent par toutes les ouvertures et leur font un cadre de feu; une aquarelle de DUVENT, datée du 12 août 1915, représente, avec l'avantage du coloris, un sujet analogue : « Ruines blanches de plâtras et rouges de briques à nu, sur un ciel tragique (2) ».

Sous le titre : *Croquis de guerre*, Fr. FLAMENG, membre de l'Institut, exécute sur le front, avec une mission officielle, des aquarelles et sépias qu'il destine au Musée de l'Armée et que l'*Illustration* a été autorisée à publier; un certain nombre sont consacrées aux « Batailles de l'Artois » : la *Rentrée du ballon*, le *Poste de secours à Mont-Saint-Eloi*, deux vues de Carency, trois d'Ablain, Souchez et Lorette (3), quatre vues d'Arras (beffroi, cathédrale, maison particulière, panorama de l'incendie nocturne des 5-6 juillet.) De la dernière on peut dire avec Robert de la Sizeranne (4) : « Si M. Flameng a pu oublier le sens humain du drame qui se jouait devant lui, c'est d'une des plus belles heures de sa vie d'artiste que cette aquarelle pourra témoigner. » De toutes, on peut ajouter avec le même critique : « Ce qui frappe dans ces aquarelles, c'est leur allure de procès-verbal. On sent fort bien que l'auteur n'a nullement cherché à se monter la tête. Quand le motif d'honneur se présente dans

(1) *Illustration*, n. 3738, p. 311.
(2) *Illustration*, numéro de Noël 1915. — Nous n'avons pas trouvé, dans les deux exemplaires que nous avons eus en main, cette aquarelle que Robert de la Sizeranne présente, avec celle de Flameng, dans un magistral article sur les « Ruines ».
(3) *Illustration*, n. 3786.
(4) *Ibid.*, n. de Noël 1915.

la vie, il ne s'agit pas de l'accentuer, ni de l'enrichir d'une technique imprévue. Il suffit de le rendre. »

Flameng a saisi, sincèrement et en dehors de toute convention, ces caractéristiques de la guerre présente : la violence des incendies et des destructions, l'usage fréquent de l'artillerie et des mines sur les bois et les terres, le bouleversement des tranchées; quel terrain d'études pouvait mieux l'inspirer que notre malheureux Artois?

C'est aussi aux contrastes et aux nouveautés de cette guerre que se sont attachés d'autres peintres, comme A. Dewambez (*Indiens sikhs au cantonnement*) (1); P. Jouve (*Spahis devant un vieux Manoir*) (2); Géo Michel (*Tranchées de Noulette* (3), curieux effet de nuit, peint en bleu-verdâtre); G. Scott (deux vues de Mont-Saint-Eloi (4) : la chasse au taube, sur azur, et le combat pendant l'orage, aux tonalités violentes et sombres). — Jusqu'ici, la peinture religieuse n'a tenté qu'un artiste, P. Jouve, avec un bel effet de clair-obscur. *L'Eglise ouverte*, intérieur de l'église de Marœuil après la chute d'un obus (5).

La *peinture militaire*, proprement dite, avec le réalisme et l'exactitude qui la caractérisent maintenant, n'a jusqu'ici, à notre connaissance, fourni qu'un seul sujet sur l'Artois en 1914 : c'est l'*Assaut de Vermelles*, de Georges Scott (6) : entre une tranchée et une maison en ruines, des soldats français enlèvent, d'un irrésistible élan, une barricade faite de chariots culbutés, de

(1) *Illustr.*, n. de Noël 1915.
(2) *Id.*, ibid.
(3) *Illustr.*, n. 3774, cinq aquarelles.
(4) *Illustration*, n. 3780.
(5) *Illustration*, n. 3774.
(6) *Illustration*, n. 3761.

tonneaux et de sacs de terre. Cette aquarelle, sans nul doute, deviendra plus tard un tableau, à la gloire du régiment qui s'est distingué à Vermelles.

*
* *

Nous ne pouvons clore sans émotion cette liste des œuvres d'art, concernant la guerre d'Artois : il faut y inscrire le nom d'une victime de cette guerre : Francis Tattegrain. Il aurait représenté l'Artois, avec la Picardie, comme l'Audomarois de Neuville et l'Artésien Boutigny, en 1870-1871, parmi les peintres qui consacrent leur pinceau à honorer la patrie dans le présent, après l'avoir célébrée dans son passé (1).

Tattegrain vint travailler sur la Petite-Place d'Arras, devant nos monuments ruinés, et composa un certain nombre d'esquisses, en vue d'un tableau définitif sur le bombardement; il fut, en plein labeur, frappé d'une embolie mortelle, le 1er janvier 1915. Et ces esquisses, qui ont été l'objet d'une étude dans les *Annales politiques et littéraires* (2), sont aujourd'hui conservées, comme une relique d'art, dans son atelier, dont sa famille fit les honneurs à Mgr l'évêque, lors d'un récent voyage à Berck. *Pendent opera interrupta.*

L. Rambure, *v. g.*

(1) Nous apprenons avec bonheur que J. Joëts, de Saint-Omer, grand prix du Salon, vient d'être autorisé à suivre les armées, et à travailler pour le Musée de l'Armée. Il est attendu à Arras.

(2) N° du 26 mars 1916. — V. les discours prononcés à ses funérailles, dans le *Journal de Berck* du 10 janvier 1915 : « Il est mort la palette en main, pour reproduire, avec la vérité qu'il cherchait toujours, les ruines accumulées à Arras, par nos barbares ennemis. Il est mort en brave, lui aussi, sur la brèche, pour son art », dit M. Boca. — Son portrait, qu'il offrit, en don de joyeux avènement, à l'Académie d'Arras, a péri dans l'incendie du Palais Saint-Vaast.

LIVRE SIXIÈME

A l'arrière

Foi et charité

A L'ARRIÈRE — FOI ET CHARITÉ

Comme Moïse soutenait de ses prières, sur la sainte Montagne, le peuple juif qui combattait dans la plaine, ainsi, depuis le commencement de la guerre, de toutes les parties du diocèse, se sont élevées vers Dieu les supplications d'une *foi* ardente et instante; de tous les côtés aussi, la *charité* a multiplié son action, partout où il y a eu un mal, physique ou moral, à guérir ou à atténuer (1).

Nous résumerons ces efforts surnaturels, en nous limitant à ceux que, en dehors de la vie normale des chrétiens, la guerre a suscités ou développés, soit *parmi nous*, soit près de nous, *parmi nos alliés* (2).

(1) Pour un catholique, la *foi* et la *charité* sont comme les deux ailes qui soutiennent et exaltent le *patriotisme* : aussi les « appels de l'or », les invitations aux « souscriptions aux emprunts », — multipliés dans les *notes* épiscopales, — ont-ils trouvé un écho dans toutes les régions du diocèse. Tout récemment, la Banque a fait remettre, à cette occasion, une médaille grand module à Monseigneur l'évêque : « Notre nom y est gravé, dit Sa Grandeur, mais dès aujourd'hui Nous la léguons à Notre chère Eglise d'Arras. Cette médaille, Nous ne la méritons pas personnellement, elle appartient au diocèse. » (8 mai 1916.)

(2) *La Semaine religieuse* du diocèse ayant été supprimée par suite du bombardement, la *Croix du Pas-de-Calais*, de Boulogne, publie depuis lors les communications de l'Evêché, que nous en extrayons, çà et là. La *Croix* était dirigée, avec toutes les qualités d'un publiciste chrétien, par M. l'abbé Boulinguez; à la suite d'un accident mortel, M. l'abbé Delpierre, ancien directeur de la *Semaine*, l'a remplacé avec tout son dévouement.

CHAPITRE PREMIER

L'accroissement de la foi

§ 1er. — *Prières publiques.*

Mgr l'évêque a saisi toutes les occasions pour provoquer, d'accord avec les cardinaux et les évêques de France, de solennelles supplications.

« Nous avons, dit-il, en prescrivant une *Journée diocésaine* (1), constaté ou appris avec édification que, soit pour adorer Notre-Seigneur dans son Eucharistie et son Sacré Cœur, soit pour honorer Marie et les saints nationaux, soit pour recommander à Dieu les armes des alliés et les âmes des victimes de la guerre, vous avez fait violence au ciel.

Nous vous recommandons, en conséquence, d'être, dans la prière publique et privée, tenaces et persévérants. Imitez devant les autels ce que font, au service de la patrie, les combattants, vos chers parents et amis. Appliquez-vous à réaliser la devise de l'un de nos plus illustres prédécesseurs, François Richardot : *Durate, tenez bon, tenez ferme!* Et Dieu fera le reste. »

(1) Lettre pastorale du 21 juillet 1915. — A l'occasion de l'anniversaire de la guerre.

*
* *

C'est « sous le manteau de Notre-Dame », devant Marie, invoquée dans les multiples sanctuaires du diocèse, qu'ont eu lieu les innombrables « suppliques » du Rosaire quotidien, surtout en octobre, parfois même — comme à Notre-Dame Panetière (1), d'Aire-sur-la-Lys — les prières *ininterrompues*, durant *toute* la journée, depuis le commencement de la guerre.

A ces pieuses démarches des fidèles réunis, l'Eglise a ajouté, sans jamais lasser la ferveur des âmes pieuses, des *Prières* vraiment *publiques*, en l'honneur de la sainte Vierge.

Telles sont celles de la solennité de l'Immaculée-Conception. En 1914, le 13 décembre, un vicaire général (2) présidait à Boulogne les *Prières nationales*, et, devant les autorités civiles et militaires, exposait le double caractère de ces graves supplications, « commandées par l'Eglise », et « unanimes ». A la procession du soir, Mgr Lejeune, archiprêtre, saluait en Marie la « Reine de la Paix », la « Reine de l'Eglise », et la « Reine de la France chrétienne ».

Du 11 février au 25 mars 1915, c'est vers Lourdes, à l'anniversaire des Apparitions, que se tournaient tous les cœurs, et particulièrement les cœurs des petits enfants, invités à des cérémonies eucharistiques et mariales.

(1) A ces prières ferventes et continues, se sont joints, à Boulogne, à Aire, à Etaples, etc., des vœux formulés solennellement, que les paroissiens tiendront à honneur de réaliser après la guerre.

(2) M. le vicaire général Rambure avait été envoyé à Boulogne, à la fin d'octobre 1914, pour faciliter l'administration de la partie septentrionale du diocèse.

Ces mêmes cérémonies ont été renouvelées, avec la même piété, au triduum des 23-25 mars 1916.

A l'époque traditionnelle, Mgr l'évêque, à peine sorti par nécessité de la fournaise d'Arras, faisait son pèlerinage personnel à Notre-Dame Panetière, à Aïre, le 15 juillet, présidait celui de Notre-Dame des Miracles, à Saint-Omer, dans la seconde quinzaine du même mois, et, au mois d'août, le pèlerinage de Boulogne. C'est également sous sa présidence que se sont déroulées, au milieu de foules immenses et plus recueillies que jamais, avec le concours des autorités locales, la procession du 15 août, — qui reprit son ancien itinéraire symbolique sur les remparts de la Haute-Ville, — et la grande procession générale du 22 août.

Quelques semaines plus tard, les exhortations épiscopales donnaient un essor nouveau à la dévotion, déjà si populaire, du Rosaire; puis Monseigneur expliquait comment, pour la première fois, par suite de l'addition à l'*Ordo* des trois Madones diocésaines, la fête de Notre-Dame de Boulogne allait, le 22 octobre, recevoir un nouvel éclat.

Quel étonnement joyeux ce fut d'abord pour vos pères de voir aborder dans votre rade la douce image de la Vierge, alors que trop souvent, les hordes barbares étaient venues apporter la terreur et la dévastation !... Ils accueillirent avec empressement Celle qui se confiait à eux. Ils devinrent ses hôtes généreux, fidèles.

Elle devint leur richesse, leur gloire.

Jusqu'où n'alla pas la renommée de son extraordinaire pouvoir auprès de Dieu ? Quels peuples n'amena-t-elle pas au pied de son autel ? Au sein des foules qui se succèdent pour implorer son secours, on peut distinguer les plus hauts personnages de l'Etat et de l'Eglise.

Pour commencer par ceux-ci, voici les saints : aux pre-

miers temps, saint Eloi, saint Omer, saint Lugle et saint Luglien; au Moyen âge, saint Anselme et saint Bernard; à une époque plus rapprochée de nous, saint Jean-Baptiste de la Salle et saint Benoît-Joseph Labre. Voici les princesses, les princes, les héros. Mentionnons seulement sainte Ide recevant de son fils Godefroy de Bouillon, pour en faire hommage à Notre-Dame, cette relique du « Saint Sang » dont Boulogne est si justement fière, et la couronne offerte à Godefroy comme au premier roi chrétien de Jérusalem.

Voici les rois de France eux-mêmes. Ils ne passent jamais dans votre ville sans aller saluer Celle qui en est la Maîtresse et la gardienne. A la veille des combats, ils implorent son aide; après la victoire, ils la remercient de son assistance. L'un d'eux va jusqu'à la nommer Souveraine du pays et, autant que cela dépend de lui, il engage ses successeurs pour l'offrande d'un Cœur d'or au jour de leur couronnement.

Sans doute, à travers tant de siècles écoulés depuis son arrivée au milieu de vous, Notre-Dame de Boulogne n'a pas échappé aux vicissitudes dont souffre tout ce qui a pied sur notre terre. Quand un pays est secoué par des guerres incessantes, guerres avec l'étranger, guerres intestines, les ruines sont inévitables. Dieu ne veut pas soustraire au sort commun les institutions les plus vénérables, les plus saintes choses de son Eglise. Mais voyez où se montre sa puissance, où apparaît sa protection. Grâce à lui, ce qui est tombé se relève et se relève plus beau. Une chapelle est abattue, c'est une église qui la remplace; l'église tombe à son tour, c'est une cathédrale qu'on voit bientôt debout. Aux plus mauvais jours de 1793, l'antique statue de Notre-Dame est profanée sur la place Godefroy de Bouillon, et sur la même place, le 23 août 1885, la nouvelle statue est couronnée par l'auguste représentant du Pape Léon XIII, et, montée sur un char, traverse la ville en triomphatrice.

Enfin, au retour de la fête de l'Immaculée-Conception, en 1915, Monseigneur présida, dans la cathédrale, les offices et la procession du soir; après l'éloquent

discours de Mgr l'archiprêtre (1), Sa Grandeur annonça, au milieu de l'émotion générale, le nouveau bombardement de l'ambulance du Saint-Sacrement, et son départ pour Arras. — La Vierge l'a conduit et l'a ramené à Boulogne, *quasi mater honorificata.*

A cette couronne des manifestations populaires, qui supplée à celle qui se préparait pour Notre-Dame-des-Ardents à Arras, Monseigneur a ajouté la parure des *indulgences*, qui dépend de son pouvoir surnaturel : Sa Grandeur les applique volontiers aux prières mariales (2).

(1) Marie est reine des batailles : *Terribilis ut castrorum acies*, et reine de la paix.

(2) Monseigneur accorde une indulgence de 50 jours à chacune des prières suivantes : I. — *Regina pacis, ora pro nobis.* — *Reine de la paix, priez pour nous.*

II. *Ultima mortis in hora.* *Filium pro nobis ora;* *Bonam mortem impetra,* *Virgo, Mater, Domina.*	A l'heure de la mort. En votre Fils j'espère; Veillez sur notre sort, O Vierge, O Reine, O Mère!
III. *Tu Mater Dei;* *Tu Mater rei;* *Tu Mater Judicis;* *Tu Mater exsulis,* *Ora pro nobis.*	O Mère du Seigneur, O Mère du Pêcheur, Mère du Divin Juge, Ma foi cherche un refuge Dans Votre Cœur!

IV. — *Laudetur B. M. V. tot laudibus quot in cœlo stellæ, in igne scintillæ, in aere atomi, in mari guttæ, in terra pulveres; quot vere flores, æstate grana, autumno folia, hieme nives et grandines.* — *Laudetur B. M. V. tot laudibus, quot ullo opere exhiberi, quot ore proferri, quot corde hominum excogitari unquam potuere vel possunt!* — Que la bienheureuse Vierge Marie soit bénie autant de fois qu'il y a d'étoiles dans les cieux, d'étincelles dans les flammes, d'atomes dans les airs, de gouttes d'eau dans l'Océan, de grains de poussière sur la terre.

Que ses louanges soient innombrables comme les fleurs au printemps, les fruits en été, les feuilles en automne, les neiges et les frimas en hiver! Donnons-lui autant de louanges que la main a pu et peut en produire, la bouche en proférer et le cœur en concevoir!

Le texte français de cette prière a été mis en musique par M. l'abbé S. Varoqueaux, curé du Mée, par Châteaudun (Eure-et-Loir).

*
* *

En l'année 1915, Monseigneur a recommandé de plus en plus vivement les dévotions populaires : au mois de mai, s'est ajoutée aux exercices du mois de Marie la neuvaine de la bienheureuse Jeanne d'Arc et des Saints nationaux. En juin, le Sacré Cœur a été adoré chaque jour, mais plus particulièrement le vendredi de la fête du 11 juin, et honoré (1) par la diffusion du projet

(1) « Ce ne sont pas seulement les *personnes*, ce sont aussi les *familles* et les *foyers* que Notre-Seigneur veut bénir et sanctifier par Sa présence : Lui-même l'a aussi déclaré et promis à la bienheureuse Marguerite-Marie : « *Partout*, dit-il, *où l'image de mon cœur sera exposée pour y être singulièrement honorée, elle y attirera l'abondance de toutes sortes de bénédictions.* »

En conséquence, Nous recommandons une pratique, déjà ancienne, mais récemment encouragée par l'apostolat d'un zélé missionnaire, le R. P. Matteo Cowley, de la Congrégation des SS. Cœurs de Picpus; c'est celle de la consécration des familles, par l'*Intronisation du Sacré-Cœur de Jésus dans les foyers*. Un grand nombre de Nos frères dans l'épiscopat l'ont déjà autorisée; le Souverain Pontife, dans un bref du 27 avril, vient de l'approuver et de la louer formellement. — « Introniser, a dit très récemment un éminent théologien du Sacré Collège, c'est mettre à la place d'honneur de la maison l'image du Sacré-Cœur, en reconnaissance du droit souverain de Jésus sur toute la famille et sur chacun de ses membres; on fera chaque soir devant cette image la prière commune, en y renouvelant, chaque soir aussi, par la bouche du père ou de la mère, la consécration du premier jour; on sera fidèle à la Communion et, autant que possible, à l'heure sainte des premiers vendredis du mois; on s'inspirera des leçons et des exemples du divin Cœur; on recourra à cette source de toute grâce, dans les joies aussi bien que dans les deuils de la famille, dans les bons et les mauvais jours, dans les peines, dans les revers, dans les séparations, dans les larmes qui se versent sur les tombes, comme dans les sourires qui s'épanouissent sur les berceaux, enfin, dans les difficultés de la vie quotidienne, comme dans les accidents qui viennent en interrompre le cours normal et régulier. »

On ne saurait mieux dire l'opportunité et l'efficacité de la consécration des familles chrétiennes au Sacré-Cœur : à des besoins spéciaux correspondent aussi des mesures spéciales, dans l'état surnaturel comme dans la nature et dans l'histoire. » (Lettre pastorale du 23 mai 1915).

de consécration des familles; — en août, le centenaire de l'ordination du bienheureux curé d'Ars rend son culte plus vivace dans le clergé, les séminaires et ceux qui s'intéressent à leur développement; — le mois de septembre se termine par le triduum de Saint-Michel. — Le mois de novembre commence par la jouissance de la nouvelle faveur accordée par le Souverain Pontife, la célébration des trois Messes du jour des Morts, que Monseigneur annonce et explique aux fidèles (1).

En outre, il n'est pas de paroisse, petite ou grande, où ne soit signalée (2) avec bonheur la multiplicité des pratiques chrétiennes, développées ou renouvelées, comme : la prière en famille, l'assistance à la Messe en semaine et aux saluts, où les populations mêlent leurs chants à ceux des soldats, les messes et obits pour les combattants, et surtout la communion de plus en plus fréquente (3). Ajoutons-y, en des cas nombreux et touchants, des baptêmes tardifs, des unions réhabilités, des conversions de pécheurs et des abjurations d'hérétiques, etc.

Il ne s'est donc pour ainsi dire pas écoulé de mois,

(1) Lettre pastorale promulguant la constitution apostolique *Incruentum altaris*. — M. le vicaire général Guillemant a publié à ce sujet, avec les encouragements de Monseigneur, un excellent recueil : *La prière pour les morts dans la liturgie romaine* (Tours, Mame, 1915).

(2) La Ligue patriotique des Françaises a vivement exhorté ses membres dans le sens de cette action surnaturelle.

(3) Il y a eu 230.000 communions, à Notre-Dame de Boulogne, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin de l'année 1915; pendant l'année 1915, 150.000 à Saint-Nicolas de Boulogne; 135.000 à Paris-Plage; un peu plus de 100.000 au Portel et à Berck-Plage pendant le même temps; à Wimereux, environ 100.000 par an; à Saint-Omer, depuis le commencement de la guerre, 400.000 pour les trois paroisses (160.000 à Notre-Dame; 131.500 à Saint-Sépulcre; 106.500 à Saint-Denis); à Calais, 102.000 à Notre-Dame, 71.000 au Sacré-Cœur, pour l'année 1915; 166.000 à Saint-Pierre depuis la guerre. — Proportionnellement, ces chiffres sont égalés dans les paroisses moins considérables.

depuis le début de la guerre, sans que la prière du peuple, officielle et unanime, se soit jointe devant Dieu aux supplications de chacun : *Clama, ne cesses!*

§ 2. — *Paroles et visites épiscopales.*

I. — Au clergé

Lorsque, à Pâques 1915, Mgr l'évêque fit une apparition à Boulogne, — sortant d'Arras en ruines afin de consacrer les saintes Huiles et de faire une ordination, honneur que Boulogne n'avait pas eu depuis un siècle, — le sentiment unanime de la plus sympathique et de la plus respectueuse affection se traduisit éloquemment par l'organe de son représentant autorisé, Mgr Lejeune, archiprêtre :

« Le clergé de Boulogne est heureux de remplir son devoir, en présentant ses hommages à Votre Grandeur.

Il tient à Vous dire l'union intime qui existe entre Votre Grandeur et lui, la part qu'il prend aux tristesses de Votre cœur. Le diocèse est une famille où tous sont frères. Nous qui, jusqu'ici, sous la protection de Notre-Dame, avons moins éprouvé les horreurs de la guerre, nous voulons Vous dire combien nous sommes affligés des ruines qui s'accumulent ailleurs, du sang qui coule, de la mort de nos frères dans le sacerdoce; — Vous déclarer aussi combien nous sentons douloureusement le sort de la ville épiscopale, où est la Cathédrale, mère et maîtresse de toutes les églises du diocèse, Votre siège épiscopal, et qui à tous ces titres nous est chère; — Vous présenter également nos vœux pour que le fléau cesse, que les ruines se réparent, qu'un glorieux renouveau leur succède.

Nous tenons enfin à proclamer combien nous sommes

fiers de notre Evêque, de son intrépidité et de sa vaillance, qui lui ont conquis l'admiration universelle. Affaiblir l'épiscopat avait été le rêve et le but poursuivis. A l'heure de l'épreuve, l'épiscopat a d'emblée repris sa place, la première, dans la cité. Tels étaient les vieux évêques d'autrefois, les *Defensores civitatis :* leurs héritiers d'aujourd'hui sont dignes d'eux. La vertu d'En-Haut reste la même, la force de l'Esprit-Saint n'est pas diminuée. Elle a trouvé en Vous, Monseigneur, une coopération merveilleuse; permettez-nous de Vous féliciter d'avoir, selon la belle parole de Mgr Berteaux, « noblement fait Votre noble métier d'Evêque. »

Aussi cette cité est-elle plus que jamais heureuse et fière de Vous accueillir. Après avoir eu l'honneur d'un siège épiscopal, elle a toujours conservé celui d'être la seconde ville diocésaine, après Thérouanne, puis après Arras. Ses vieux remparts ont donné asile aux évêques de Thérouanne après les dévastations des Normands. Ils abritent en ce moment l'évêque d'Arras, à l'heure des ravages causés par les modernes Barbares. Elle reverra avec allégresse ces grandioses cérémonies qui tant de fois se sont accomplies dans son Eglise. Mais elle n'a qu'un souhait : que Votre ville et Votre cathédrale, délivrées de l'étreinte des ennemis, réparent bientôt leurs ruines, et que Vous occupiez longtemps le siège illustre dont Vous rajeunissez et accroissez l'antique splendeur. »

A la fin de l'année 1915, le chapitre cathédral étant reconstitué à Boulogne, le doyen, M. le vicaire général Delattre, offrit les vœux de tous en termes très élevés et très émouvants. Sa Grandeur, après un regard sur le passé, — empreint de tristesse par rapport aux deuils d'Arras et de la France, et d'admiration pour l'armée, — se tourna avec confiance vers les « imprévisibles » de 1916 :

« Parmi ces *imprévisibles*, je n'omets pas le secours divin sur lequel nous comptons absolument et où nous mettons une confiance inébranlable. Dans sa « Politique tirée de l'Ecriture sainte », Bossuet dit: « Une bonne cause ajoute

aux autres avantages le courage et la confiance. L'indignation contre l'injustice augmente la force et fait que l'on combat d'une manière plus déterminée et plus hardie. On a même raison de présumer qu'on a Dieu pour soi puisqu'on a la justice dont il est le protecteur. »

Aussi, chers Messieurs, quand la France a levé vers le ciel son épée, celle de la justice et du devoir, je suis sûr que les épées des Charlemagne et de saint Louis, de Jeanne d'Arc et de l'archange saint Michel lui ont rendu le salut. C'est d'elles toutes, c'est de leurs éclairs réunis que nous attendons la victoire; disons mieux : une « double » victoire, car la paix qui suivra la guerre ne serait pas complète, si en libérant la France d'une oppression qui la menaçait au dehors, elle ne la délivrait pas des fléaux qui la ravageaient au dedans.

C'est à nous surtout, Messieurs, qu'il appartient d'aider notre pays à reconquérir les positions morales qu'il a pu abandonner dans le passé. Nous y travaillerons avec une généreuse ardeur, puisqu'il s'agit d'une patrie que nous aimons passionnément; nous y travaillerons avec une patience persévérante, car, pour rappeler la fière parole d'un de nos combattants : « Si la fatigue est grande, le courage est plus grand, et l'âme française, à plus forte raison l'âme sacerdotale, mène toujours les poitrines là où il faut.

Il en sera ainsi pour nous tous, si Dieu veut bien nous accorder ce que nos vœux réciproques implorent de sa bonté.

Que la Vierge de Boulogne, la Vierge tant aimée, exauce les vœux que mon cœur vous adresse, chers et nobles Fils. En Elle ayant mis tous mes espoirs, je ne veux, je ne puis porter la houlette devenue si pesante que si Elle la soutient, *quasi mater honorificata.*

Je compte sur votre dévouement, Messieurs, pour les futures résurrections. Comptez sur moi : je vous appartiens *ad convivendum et ad commoriendum.*

II. — Dans les grands centres du diocèse

Dès que les cérémonies pascales furent terminées à Boulogne, Mgr l'évêque a voulu, le lundi de Pâques 1915, saluer la vaillante ville de Calais, par une visite paternelle; il a voulu également prier et faire prier, dans la belle église Notre-Dame, — que la barbarie allemande n'a pas épargnée (1), — pour les morts des armées alliées.

Accompagnée de M. le vicaire général Rambure, de Mgr Debout, archiprêtre, de MM. les doyens et de tout le clergé de la ville, auxquels se joignent les aumôniers français, belges et anglais, Sa Grandeur fait son entrée dans l'église désolée, mais encore utilisable. Les autorités militaires des nations alliées, les autorités civiles, les représentants des formations de santé sont au premier rang, dans l'église comble.

Après le service funèbre célébré par des prêtres des nations alliées, Monseigneur montre l'incomparable valeur de la prière :

Qu'il me soit permis de saluer la grande Angleterre, la glorieuse Russie, l'héroïque Belgique, la vaillante Serbie, à côté de la « belle et douce » France, Messieurs les géné-

(1) Dans la nuit du 17 au 18 mars 1915, le projectile d'un zeppelin, pesant 80 kilogrammes, heurta le mur du transept sud de l'Eglise, brisa les vitraux du transept et du sanctuaire, avec les meneaux des fenêtres; en particulier les admirables vitraux, représentant les Litanies de la sainte Vierge, furent mis en miettes; la chapelle du Sacré-Cœur fut détruite, presque tous les autels furent endommagés, ainsi que les sacristies. Les dégâts dépassent cent mille francs. Mgr Debout, archiprêtre, s'empressa d'informer par télégramme Sa Sainteté Benoît XV et Mgr l'évêque d'Arras. Le Saint-Père répondit par un télégramme touchant, dans lequel Il dit notamment que les malheurs de l'église Notre-Dame augmenteront encore l'amour de l'archiprêtre pour sa chère paroisse.

raux des pays alliés, Messieurs les officiers, dites- bien à vos gouvernements respectifs notre profonde reconnaissance.

Aux yeux de l'Eglise elle-même, après le sacrifice du martyr qui verse son sang pour confesser sa foi chrétienne, il n'en est pas de plus glorieux que celui de l'homme offrant son sang, sa vie, pour défendre les droits et l'honneur de son pays.

Qu'en retour, ce pays ne doive pas ménager à ses défenseurs le tribut de sa reconnaissance, chacun le reconnaît volontiers, et vous savez de quels moyens les hommes disposent pour payer leur dette sacrée. Ils la paient avec des *larmes*, des *honneurs*, l'*immortalité* de *l'histoire*. C'est tout ce qu'ils peuvent faire.

Or, tout cela c'est *beaucoup* et c'est *peu*...

Tous ces hommages touchent le seuil de l'éternité, mais ne le franchissent pas.

Ce qui suit l'âme partout où elle va, ce qui au Tribunal de Dieu et dans le lieu de l'épreuve l'entoure, pour ainsi dire, la protège, la défend en attendant l'heure de la conduire au repos éternel, c'est la prière ! Ne vous étonnez pas de sa puissance : c'est Dieu qui la lui a donnée.

Mettons donc cette puissance à profit, en faveur des soldats dont nous faisons mémoire en cette cérémonie funèbre. Pour tous, mes Frères, prions; prions avec confiance, sachant que Dieu a des ressources de miséricorde très particulières à l'égard de ceux dont la destinée a été de mourir sur les champs de bataille. D'ailleurs, il nous est doux de constater qu'en France, les fidèles ont vite compris leur devoir. Puissions-nous le comprendre de plus en plus. Pensons qu'en faisant entrer dans la gloire céleste les soldats que nous avons perdus, nous nous assurerons là-haut comme une nouvelle armée de défenseurs.

En 1897, le célèbre ministre qui dirigeait alors l'Allemagne, exposant son projet d'écraser un jour la France mieux qu'il ne l'avait fait en 1870, disait :

« *Je crois que si Dieu lui-même ne commande l'armée française dans la prochaine guerre, l'Allemagne sera victorieuse.* » Oui ! il faut que Dieu commande lui-même l'armée française ! Et nous avons foi que Dieu nous accorde et nous accordera le double bienfait de ses lumières et de sa force.

En une autre circonstance, pendant trois journées bien remplies, les 16-18 janvier 1916 (1), Monseigneur compléta la première visite, dans les paroisses, les communautés, les œuvres d'enseignement et de charité, les principales ambulances dont les honneurs lui furent faits respectivement par les autorités militaires : M. le général Ditte, gouverneur de Calais, M. le général Clooten, commandant supérieur de la base belge, M. le commandant Princhés, de la force anglaise.

*
* *

Monseigneur l'évêque, qui était venu antérieurement à Saint-Omer pour une ordination, fit à toute la ville une visite solennelle, à la fin de mars 1915: il célébra la sainte Messe à Notre-Dame, présida des offices à Saint-Sépulcre et à Saint-Denis, et termina cette journée « bien remplie », comme tant d'autres, à Notre-Dame, où il y avait foule, par une émouvante instruction sur « la portée de l'épreuve ».

Il y a dans l'épreuve une vertu *illuminatrice* et une vertu *expiatrice*. Ces deux vertus, nous les voyons sortir de la guerre actuelle.

La *lumière*, est-ce que la guerre ne la donne pas en abondance aux âmes si nombreuses que partout elle ramène à Dieu ? Il en est tant parmi elles qui, avant la guerre, méconnaissaient ou ignoraient Dieu. Elles vont à lui maintenant de toute leur âme.

L'*expiation*, elle est nécessaire. Or, elle ne se rencontre complètement que dans l'effusion du sang. C'est pour cela que le Christ, le grand expiateur, a dû laver les péchés du monde dans son sang. Le monde parfois oublie le chemin du Calvaire; il s'y trouve ramené par l'épreuve que Dieu lui

(1) Voir *Croix du Pas-de-Calais*, 20 janvier 1916.

envoie et dans laquelle, par de terribles effusions de sang, il reprend conscience du devoir d'expier ses fautes pour rentrer dans l'amitié de Dieu.

A travers le développement de cette thèse, surgissaient poignantes les visions du martyre d'Arras, des immolations sanglantes de nos chers soldats sur le front, les allusions aux errements du passé, les espérances que nous fait entrevoir l'avenir, les paroles consolatrices pour ceux que la guerre a mis en deuil. Et l'on écoutait sans se lasser, l'âme palpitante d'émotion en même temps que d'angoisse.

Avant de quitter Saint-Omer pour reprendre le chemin d'Arras, Monseigneur a tenu à célébrer à Notre-Dame, lundi matin, à 7 heures, une messe de « Requiem » pour tous les Audomarois morts au champ d'honneur.



Le dimanche 12 septembre 1915, Mgr l'évêque porta à Paris-Plage et à Etaples le réconfort de sa présence et de sa parole (1) :

Sa première visite a été pour les ambulances, installées princièrement dans les grands hôtels de Paris-Plage. C'est *Régina* avec ses pavillons isolés, au milieu de la forêt; c'est *Atlantic*, avec ses 400 lits; c'est l'*Ermitage*, avec *Savoy-Hôtel*, qui a soigné à la fois plus de mille blessés, l'un des mieux organisés des hôpitaux de France : là-bas, on voit grand et on agit en conséquence. Pour le personnel médical, dirigé par M. le médecin-chef Menu, pour les infirmières, pour les malades. Sa Grandeur a eu le mot qui va au cœur et conquiert tous les suffrages.

A plusieurs reprises déjà, Mgr avait trouvé devant lui, dans

(1) D'après les notes de M. le vicaire général Guillemant.

l'église de la plage, de superbes auditoires. Jamais il n'y avait vu pareille affluence. Réfugiés des pays envahis, habitués de la saison, Anglais de passage se pressaient pour entendre l'évêque d'Arras .

Par une attention qui a, dès les premiers mots, illuminé bien des visages, Monseigneur a commencé par parler en flamand à ses auditeurs belges. Ce qu'il leur a dit ? Je ne sais. Mais personne n'a eu de peine à le deviner, aux gestes, à l'accent, aux jeux de physionomie; et quand, après la messe, on a vu M. Collard, maire et député d'Ypres, offrir toute sa reconnaissance à l'évêque d'Arras, on a compris que la communauté des malheurs et du courage a une éloquence plus haute que les plus émouvantes paroles.

Puis Sa Grandeur a souhaité la paix à tous : aux vivants, en dépit de leurs deuils et de leurs angoisses; aux blessés, malgré leurs souffrances; aux morts, qui nous laissent de si grands exemples; à la France et à ses alliés, qui luttent vigoureusement pour le triomphe de la justice.

Et à mesure que cette chaude parole tombait sur l'auditoire, les cœurs se rassérénaient, les fronts se relevaient, plus d'un sentait un frisson passer sur lui, ou les larmes lui monter aux yeux.

Cependant, à la tribune, voix et instruments, dirigés par un maître, mariaient leurs accords avec une rare perfection.

De là, Monseigneur se rendit à Etaples. — M. le Doyen y a ressuscité, l'an dernier, une vieille dévotion locale à Notre-Dame de Foy (la statue remonte à 1623); et la population a fait vœu, si elle était préservée de l'invasion, de faire, autour de la ville, pendant vingt-cinq ans, une procession analogue à celle du Saint-Cordon à Valenciennes.

C'est donc la seconde fois que la procession du Vœu va se dérouler. Trois cavaliers anglais ouvrent la marche; à tous les carrefours, des agents de la police britannique assurent l'ordre et veillent sur le cortège.

On prie, on chante de tout cœur; et au retour, ceux qui peuvent pénétrer dans l'église aperçoivent Monseigneur en chaire.

Il félicite la population de sa foi et de sa vaillance traditionnelles; il met nos braves marins sous la protection de

Celle qui est la Vierge, la Mère et la Reine par excellence; il veut surtout apporter à M. le Doyen un témoignage public de son estime et de sa sympathie.

Prêtre au cœur d'or, modèle des pasteurs, semeur de vocations, initiateur d'œuvres, sous toutes les formes, à Wizernes, à Richebourg, à Etaples, M. l'abbé Coppin a mérité depuis longtemps, autant et plus que ses trois neveux, la croix des braves. Sa Grandeur lui confère les insignes de chanoine honoraire de la cathédrale. Notre-Dame de Boulogne accueillera volontiers, j'imagine, ce pilote de choix à son bord.

*
* *

Du 17 au 19 octobre 1915, Monseigneur se rendit à Berck, où l'attendait le même accueil :

Le dimanche, Sa Grandeur célébra la sainte messe dans l'église, trop petite déjà, de Berck-Plage; on distribua près de sept cents communions.

Monseigneur bénit un nouveau et magnifique ciboire, ex-voto des réfugiés qui, en foule, pratiquent la communion quotidienne; il chargea M. le vicaire général Rambure d'expliquer les usages sacrés et le symbolisme du ciboire.

Aux divers offices, de beaux chants rehaussèrent les cérémonies, grâce au concours des aveugles d'Arras et de M. de S...

Monseigneur alla ensuite présider la grand'messe à Berck-Ville; l'église de cette paroisse maritime, aux traditions si bien gardées, est trop étroite pour contenir la foule. Sa Grandeur, à l'offertoire, montre en Jésus notre consolation, notre viatique, notre récompense.

Après la messe, au chant du *Miserere*, Sa Grandeur va donner l'absoute, au cimetière voisin, devant les tombes militaires; Monseigneur va aussi bénir la tombe d'un engagé volontaire berckois, Emile Brumard. La cérémonie s'achève au milieu de l'émotion de tous.

Dès le commencement de l'après-midi, Monseigneur réunit les trente-cinq prêtres-soldats, à la vie spirituelle desquels M. l'abbé Brebion, maintenant rappelé à Dieu, consa-

crait son zèle; Il leur donne, dans la chapelle de l'Hospice des Franciscaines, rendue célèbre par les fresques de Bénard, les paternelles et fortes leçons qu'apportent les circonstances, et les encourage à l'accomplissement de leurs devoirs envers l'Eglise et la Patrie.

Un habile photographe tire un groupe, qui deviendra un document d'histoire.

Il est 4 heures : l'aumônier (1) des réfugiés belges, M. Debrabandeere, présente à Monseigneur, dans l'église de Notre-Dame des Sables, plusieurs centaines de ses compatriotes : Sa Grandeur répond en flamand, et dès les premiers mots, l'auditoire éclate en larmes. Elle rappelle un pèlerinage belge qu'Elle évangélisa à Lourdes, célèbre l'héroïsme de la Belgique et de la Serbie, demande à son auditoire d'examiner ce en quoi chacun a pu être infidèle à son Dieu, et rappelle qu'après les douleurs du vendredi saint, retentit, pour les peuples comme pour l'âme chrétienne, l'*Alleluia* de Pâques.

Il faut se hâter : 5 heures approchent. Les Français d'Artois, de Flandre et d'ailleurs, envahissent à leur tour les places, même les plus humbles, de l'église : tout est comble, nefs et tribune; on reste même dans la rue. Monseigneur rappelle à son très sympathique auditoire la destruction de la ville martyre, l'apostolat des soldats, les malheurs de tous; mais le réconfort, sous la protection mariale, est surtout versé dans ces âmes qui le reçoivent avec un filial enthousiasme.

Le lundi et le mardi sont consacrés aux œuvres scolaires et aux hôpitaux qui ont désiré la visite épiscopale.

Monseigneur célèbre d'abord la sainte messe au pensionnat Jeanne d'Arc, intelligemment et rapidement organisé par Mme Delobeau, ses collaboratrices et M. le doyen Mocq, leur aumônier dévoué; puis Il va visiter les travaux de l'institution Saint-Joseph, si bien compris et dirigés par M. le

(1) Il vient d'être aussi rappelé à Dieu : grand deuil pour la colonie belge (2 mai 1916).

chanoine Boisleux et M. J. Chevalier (1). De là, Sa Grandeur va encourager les efforts de M. le curé de Berck-Plage, en visitant son charmant pensionnat Sainte-Catherine, que les prix diocésains et les brevets couronnent justement.

A 10 heures, et par groupes, Sa Grandeur reçoit les Artésiens et les personnes du Nord qui désirent La saluer : Que de souvenirs ! Que d'effusions ! Que d'espérances et de vœux pour le « prochain retour » !

A midi, le clergé se réunit au Patronage, et Monseigneur en profite pour encourager les prêtres qui, dans les paroisses et les établissements divers, prodiguent leur zèle à ces populations si chrétiennes et si édifiantes.

L'après-midi est réservée (2) aux hôpitaux, hospices, instituts : c'est d'abord le Cottage des Dunes, dont M. de l'Homel, Mme d'Houdain et les dames de la Croix-Rouge font les honneurs (3) : puis ce sont les chers aveugles et sourds-muets d'Arras, avec leur infatigable aumônier et leurs bonnes Sœurs de charité; c'est ensuite la Maison Notre-Dame, avec les Sœurs zélées de St-Erme, où Monseigneur est harangué par un prêtre malade et salué avec enthousiasme par les blessés; c'est l'hôpital Rothschild, dont la directrice fait courtoisement les honneurs, au nom de Mme la Baronne, la bienfaitrice de tout Berck, qui s'est gracieusement excusée par dépêche.

Le mardi matin, les visites s'achèvent : d'abord à l'hôpital Cazin, où Monseigneur célèbre la Sainte Messe dans la Chapelle illustrée par les fresques de Bénard, salue et encourage la Communauté des dévouées Sœurs Franciscaines de Calais, bénit les petits malades et visite les blessés.

Monseigneur rend alors une visite paternelle aux bons vieillards de l'Asile Maritime, où les Sœurs Franciscaines

(1) Dans une visite postérieure, Monseigneur est venu confirmer les enfants de ces deux pensionnats, aussitôt remplis que créés pour les besoins des réfugiés du Nord et du Pas-de-Calais (Instit. S. Joseph (annexe), dirigée par M. le chanoine Boisleux, archiprêtre d'Arras; pensionnat Jeanne d'Arc, de Mme Delobeau).

(2) Il y a en exercice, à Berck-Plage, 22 hôpitaux, avec près de 2.000 lits destinés aux blessés; il y a généralement 50 prêtres-soldats dans les diverses formations.

(3) Cet hôpital comporte environ soixante lits; il est surtout destiné aux soldats et officiers, en voie de guérison, qui ont besoin de massages.

et les administrateurs l'accueillent avec une filiale déférence.

Puis, Sa Grandeur se rend à l'Institut Saint-François-de-Sales, dont l'éminent docteur Calot, si bienveillant et si généreux, fait les honneurs. En réponse à deux compliments, Monseigneur rapproche, devant son auditoire d'officiers et de soldats blessés, le miracle de la Marne de ceux qu'opèrent ici la « science et la charité » du docteur et de ses collaborateurs (1).

Enfin, Berck-Ville réclame sa juste part, avec ses florissantes écoles libres : celle où les marins de demain, à la mine franche et ouverte, travaillent et prient sous une excellente direction; — celle des filles, si peuplée, où des âmes d'élite, encouragées par le zélé pasteur, font des prodiges et en font faire à leurs enfants (2).

III. — Au secours de la Flandre catholique

Il y a deux ans que Mgr Charost n'a pu visiter cette partie de son diocèse. Le vénérable archiprêtre de Saint-Jean-Baptiste, à Dunkerque, Mgr Scalbert, a exprimé sa détresse à Mgr Lobbedey, qui déjà, à Pâques, lui avait fourni les Saintes Huiles. Du 6 au 19 novembre 1915, Sa Grandeur s'est empressée d'aller vers une région où l'appelaient, avec de fidèles et d'ardentes sympathies, les souvenirs et les attraits du pays natal.

C'est par Bergues qu'ont commencé ces courses apostoli-

(1) Les méthodes du docteur Calot aboutissent par un traitement conservateur, à supprimer presque totalement les amputations et à guérir, au moyen d'appareils plâtrés, les fractures, avec retour de la fonction ou minimum d'impotence. Ces excellents résultats, obtenus avec un pourcentage de décès de 1 0/0, sur de grands blessés, par les soins du docteur Calot et de ses six collaborateurs, ont été exposés par lui dans la *Médecine internationale* (novembre 1915) et dans le *Journal des praticiens* (12 juin 1915), et vont être l'objet d'un ouvrage d'ensemble, sur l'*Orthopédie de guerre;* ainsi sont efficacement appliqués aux blessés les procédés qui ont illustré déjà, en temps en paix, l'Institut Saint-François de Sales et son directeur.

(2) D'après les notes de M. le vicaire général Rambure.

ques. Avant de pénétrer dans l'enceinte de la ville, Monseigneur rend d'abord visite au cimetière : là repose, près de sa mère vénérable, le frère qu'il a perdu au début de cette guerre et qu'il n'a même pas eu la consolation de conduire à sa dernière demeure. L'église est pleine comme aux grands jours. Le Conseil municipal, le Comité paroissial, un groupe d'officiers français, colonel en tête, la Société des anciens combattants de 1870, remplissent le sanctuaire. C'est que M. le chanoine Deman, doyen de Bergues, a fait vibrer quelques-uns des sentiments les plus délicats et les plus puissants du cœur : le souvenir des morts, l'affection pour les enfants, l'amour de la petite patrie. La cérémonie de la Confirmation doit être précédée d'un service funèbre, pour les enfants de la ville tombés au champ d'honneur.

Après l'Evangile, Monseigneur monte en chaire, ayant en mains la « crosse de Bergues » : *Winocī Bergani amantes dedere.* On devine les hautes leçons de foi et de vaillance qu'il donna, en pareille circonstance, à ses compatriotes attentifs et émus.



A Dunkerque et dans la région, le programme de la visite épiscopale est très chargé. Le mercredi, c'est d'abord la vaillante institution Notre-Dame-des-Dunes, puis les six cents enfants de Saint-Pol-sur-Mer, ensuite la paroisse Saint-Jean-Baptiste. En 1900, M. le vicaire général Lobbedey vint y fêter les vingt-cinq ans de décanat de M. Scalbert : l'évêque d'Arras devait y présider, en 1915, les Noces d'or sacerdotales du vénéré Prélat. Les événements ne l'ont pas permis. Il convient, au moins, que Monseigneur dise tout haut ce que les paroissiens de Saint-Jean-Baptiste pensent tout bas de cette carrière sacerdotale si charitable, si humble et si bien remplie. Le soir, cent-vingt prêtres-soldats se réunissent pour entendre la parole apostolique du bon Pasteur, l'évêque d'un certain nombre d'entre eux.

Le jeudi, Monseigneur vient faire son pèlerinage à la *Petite chapelle*, sanctuaire privilégié de Notre-Dame-des-Dunes, au couronnement de laquelle il ne fut pas étranger, en 1903. Puis Sa Grandeur administre la confirmation à la

paroisse Saint-Eloi. Hélas ! le doyen, M. Brousse, compatriote et ancien professeur de Monseigneur, est malade (1). C'est à la chapelle des Rédemptoristes que se fait la cérémonie.

Monseigneur, après avoir encouragé les dignes maîtresses du pensionnat Fénelon, se rend à Rosendaël. Les autorités religieuses et cinq cents enfants l'attendent avec reconnaissance.

A chaque pas, dans cette tournée, des souvenirs personnels assaillent l'ancien archidiacre des Flandres : ils semblent surgir des édifices, des routes, des mottes de terre elles-mêmes. Cette église, il est venu la bénir; ces cloches, il leur a donné l'onction sainte; ces confrères, il les a suivis dans toute leur carrière, il a partagé leurs luttes, il parle leur langue, et connaît chacun de leurs presbytères.

La journée se termine à Malo-les-Bains, où la foule est considérable malgré l'inclémence du temps. Avec une physionomie plus élégante et des allures plus libres, c'est toujours la même foi flamande, avec son ardeur et sa vivacité.

Le vendredi enfin, Monseigneur donne la confirmation au centre, de plus en plus populeux, de Coudekerque-Branche, et revient à l'église Saint-Martin, de Dunkerque. La paroisse est bien vivante, et M. le Doyen en fait les honneurs, avec une bonne grâce parfaite, à celui qui a failli devenir... son prédécesseur.



Au total, Monseigneur a vu défiler devant lui, en ces quatre jours, 2.500 enfants appartenant à 19 paroisses.

C'est un petit diocèse de 90.000 âmes qu'il a parcouru, en cette semaine laborieuse et féconde. Il est sûr d'être entré, par là, dans les intentions de Mgr l'évêque de Lille; il a

(1) M. le chanoine Brousse a été récemment rappelé à Dieu; le bombardement de son église a beaucoup contribué à ce deuil.

répondu aux désirs du clergé dunkerquois; il a surtout suivi les impulsions de son cœur (1).

IV. — A Paris

Mgr l'évêque a fait à Paris un double voyage, pour favoriser les intérêts spirituels de son diocèse et de ses diocésains réfugiés dans la capitale.

La première fois, la communauté d'études romaines lui faisait un agréable devoir d'assister au sacre de Mgr Rivière, évêque de Périgueux (2). Mgr Lobbedey saisit l'occasion de réunir, devant Dieu, les réfugiés d'Artois. Avec quel enthousiasme il fut accueilli à Notre-Dame-des-Victoires (3), le 23 septembre 1915! Sa

(1) D'après les notes de M. le vicaire général Guillemant. — Depuis lors, Mgr Charost a pu déléguer en Flandre M. le vicaire général Jourdain. Nos hommages vont au loin vers le vaillant évêque de Lille; nos vœux accompagnent son vénérable représentant.

(2) Monseigneur prit la parole à la réunion qui suivit le sacre : « Cher Seigneur, allez vers ceux qui attendent le bonheur de vous voir et de vous entendre. Dans le mot latin qui vous désignera désormais et vous distinguera de vos collègues dans l'Episcopat, « Petrocorensis episcopus », on a coutume de signaler la réunion des trois mots suivants : *Petra, cor, ensis.*

Volontiers, je les reconnais parce qu'ils nous dévoilent les qualités qui honorent l'exercice de votre ministère pastoral.

Oui, attaché par toutes les fibres de votre âme à Celui qui est dans l'Eglise « Petra angularis », au Pontife suprême que les critiques et les injures n'atteignent pas, que les puissances conjurées du mal n'ébranleront jamais, à Benoît XV glorieusement et douloureusement régnant, vous aurez la même fermeté apostolique dans la revendication de vos droits et l'accomplissement de vos devoirs : *Petra;* — et pour vos prêtres, vos fidèles, vous aurez cette affection vraie qui, en inspirant nos actes, les fait accepter, si hardis qu'ils soient, qui en imprégnant toutes nos paroles les rend plus douces à entendre et plus faciles à suivre : *Cor;* — enfin parce qu'on ne peut, ici-bas, promouvoir le bien sans tenir le mal à l'écart, défendre la vérité sans démasquer l'erreur et la dénoncer, vous déploierez sans crainte la force dont vos mains sont armées par l'onction épiscopale : *Ensis.* »

(3) Le discours de Sa Grandeur est intégralement publié, dans le *Bulletin de l'Union catholique du P.-de-C.*, pp. 9-13.

Grandeur, répondant au besoin de tous les cœurs, après avoir gémi sur les deuils d'Arras, montra à son auditoire ému la triple source de l'espérance surnaturelle : « *Ubi spes? — L'espérance, c'est la Vierge des Ardents, c'est la Croix rédemptrice, c'est l'Eucharistie!* »

La seconde fois, Monseigneur fut invité à donner une conférence, à la *Société des Conférences*, le 25 février 1916. Sous la présidence de M. Doumic, devant une assemblée d'élite venue malgré une tempête de neige, et où le Président de la République s'était fait représenter par Mme Poincaré, Sa Grandeur raconta, avec une émotion partagée, le *Martyre d'Arras* (1). Le dimanche suivant, 27 février, Sa Grandeur prit la parole, pour les œuvres diocésaines de guerre, en l'église Saint-Augustin, sous la présidence du cardinal-archevêque de Paris.

Un témoin a raconté ainsi cette cérémonie :

Je sors de Saint-Augustin, et comme la foule tout entière qui assistait à la cérémonie, je sors enthousiasmé. Ceux qui avaient entendu la chaude et vibrante parole de l'évêque d'Arras, à la conférence de vendredi dernier, ne désiraient rien tant que de l'entendre encore. Elle semble à tous résumer les douleurs et les espérances de la patrie.

Les vêpres étaient présidées par le cardinal de Paris.

Lorsque notre évêque parut dans la chaire, il y eut aussitôt dans l'auditoire un courant électrique, comme si la ville-martyre était apparue à tous les yeux. On s'attendait à ces mouvements d'éloquence qui jaillissent des cœurs profondément émus : l'attente fut dépassée.

Dès l'exorde, l'orateur rappela saint Augustin qui, lui aussi, connut les horreurs de l'invasion étrangère et fut assiégé dans Hippone. Le saint avait demandé à Dieu ou de

(1) De cette conférence, publiée par la *Revue hebdomadaire*, le 11 mars 1916, plusieurs extraits sont insérés dans ce livre.

délivrer sa ville, ou de donner aux assiégés le courage de tout souffrir sans faiblesse, ou de mourir lui-même. Ce dernier vœu se réalisa. Mgr l'évêque d'Arras avait souvent fait la même prière : elle fut exaucée en ce sens que ses infortunés diocésains ont supporté et supportent leur malheur avec une dignité que rien n'abat.

Monseigneur, dans une première partie, raconte la destruction de sa chère ville d'Arras et montre combien elle fut imméritée. Impossible de dire l'impression qui s'empara de l'auditoire quand, se redressant contre l'ennemi ainsi « qu'une victime contre ses bourreaux », il lui demanda, dans une apostrophe enflammée, ce que lui avaient fait les écoles, les monuments publics, les hôpitaux, les églises.

Dans la seconde partie, l'éloquent prélat expose les motifs d'espérance, motifs communs à son diocèse et à la France entière. Avec quelle fierté il prouva que Dieu continuait d'aimer notre pays et de voir en lui « un instrument qu'on peut perfectionner par l'épreuve, mais qu'on ne brise pas » ! Avec quelle énergie il démontra que la preuve sensible des miséricordes de Dieu à notre égard était dans ce fait remarqué et admiré de tous que la guerre, au lieu de nous abattre, nous avait grandis !

Enfin, dans une péroraison superbe, Monseigneur développa le mot de saint Augustin : « Le Goth, le barbare n'enlève pas ce qu'a donné le Christ. »

L'auditoire n'était pas seulement ému, mais raffermi dans ses espoirs pour un avenir réparateur.

CHAPITRE II

Le développement de la charité

§ 1er. — *Pour les réfugiés.*

Quel désolant spectacle que celui des foules cherchant, devant la poussée des ennemis, un *refuge* et un *secours*, vers le nord du département, — elles ne savent où!... La région de Maubeuge le donna la première; puis la malheureuse et héroïque Belgique afflua vers Calais; ensuite, des pays miniers, des régions situées entre Arras et Douai et au delà de Béthune, les émigrants se portèrent aussi par milliers vers les pays que la guerre épargnait : familles entières traînant au hasard, chacune selon sa condition sociale, ce qu'elles avaient pu emporter à l'heure affolante d'une fuite précipitée; hommes de tout âge, de la jeunesse à la vieillesse, se mettant en marche par interminables colonnes, afin de garder à la patrie leur dévouement pour le moment d'une mobilisation éventuelle, et d'éviter la captivité, ou pire encore!

Les autorités ont accueilli partout ces infortunés avec

la pitié qu'ils méritaient. Les Sociétés, les Ligues, les particuliers, — et çà et là l'Œuvre américaine de Secours, — ont fait sans compter (1) tout ce qu'il était possible, en présence de cette subite affluence. Il y en a encore douze mille à Bruay; il y en a eu jusqu'à cinq mille à Montreuil, plusieurs milliers à Berck-Plage, à Aire, à Paris-Plage, plusieurs centaines à Fruges, à Dohem, au Portel, etc.

En octobre et novembre 1914, la plupart durent quitter la zone des armées (2); ils furent, par le che-

(1) Il nous sera permis de citer le dévoûment du pensionnat de Dohem, où M[lle] Petit et ses collaboratrices logèrent près de deux cents réfugiés de la région de Maubeuge, assurant à chacun, selon l'âge, le vivre et l'habitation; avec le concours des catéchistes volontaires de la paroisse, bien des âmes frustes se tournèrent vers Dieu qu'elles connaissaient peu, et trouvèrent dans la religion un réconfort à leur grande misère.

(2) Parmi les organisations méridionales, fondées à ce moment, celle de Limoges, pour les réfugiés du Nord, de l'Est et de la Belgique, mérite d'être citée comme exemple de dévoûment et de succès. Mgr Quilliet l'encouragea en compatriote d'une constante bonté; non seulement il assistait chaque dimanche à la « messe des réfugiés », mais il offrit des subsides et favorisa les initiatives de MM. les chanoines Johannot et Andrieux. Sur leurs conseils, un jeune et actif religieux, le frère Duménil-Leblé, O. P., fonda l'*Ami du réfugié*, lui donna la vitalité nécessaire par des annonces et par la vente de calendriers, et le rendit digne de son titre, avec la collaboration de Lud. Remon, en publiant les nouvelles, les avis, les conseils spirituels et matériels qui intéressent les réfugiés. Un prêtre belge lui fut adjoint, officiellement, pour l'évangélisation et pour l'usage de la langue flamande, car le journal bilingue (parfois même agrémenté de patois de Tourcoing), entraînait une abondante correspondance. — Au journal s'ajoutèrent trois œuvres annexes : un *vestiaire*, admirablement dirigé par M[me] Charles Henry, qui secourut régulièrement 110 familles et distribua 3.000 vêtements; un *ouvroir*, de trente réfugiées, qui travaillèrent pour l'intendance, sous la direction de M[me] Morel, dont tout Lille connaît le mérite; un *abri du soldat*, pour les mobilisés des régions envahies, qui vécut grâce aux libéralités d'un éminent industriel du pays. — Quand la mobilisation amena l'interruption de l'*Ami du réfugié*, son organisateur l'annonça en ces termes excellents :

« Que le bien que nous avons pu faire soit au profit de notre chère Patrie, et s'il y a eu quelque gloire à faire ce que nous avons fait, que cette gloire retourne toute entière vers le Dieu Créateur. »

min de fer ou par eau (1), dirigés vers le Midi. Ils avaient été traités, dans le nord de la France, avec une sympathie fraternelle dont plusieurs n'eurent conscience que plus tard.

Comme la charité chrétienne veille sur l'âme en même temps que sur le corps, dans les centres considérables aussi bien que dans les agglomérations plus modestes, ceux qui sont demeurés restent, de la part du clergé, l'objet de soins spirituels qui les sanctifient dans l'épreuve et leur permettent de profiter des bons exemples du milieu, pour les pratiques religieuses et l'éducation chrétienne des enfants.



Afin de faciliter ce résultat, tout en assurant le même bienfait aux régions non envahies, Mgr l'évêque a instamment recommandé le maintien des écoles libres et pensionnats du diocèse, favorisé l'ouverture à Berck-Plage d'une annexe de l'institution Saint-Joseph d'Arras (160 élèves) et du pensionnat Jeanne-d'Arc (250 élèves). — Le Grand Séminaire a été installé, à Boulogne, près du Petit Séminaire; le Petit Séminaire de Béthune est resté ouvert, mais a été prémuni contre les dangers de la guerre.

On a pu pourvoir à l'accroissement considérable, dû aux circonstances, des institutions libres d'Aire, de Boulogne (Haffreingue), de Fruges, de Montreuil, et maintenir, malgré les sacrifices faits volontiers à la situation, les collèges de Saint-Bertin et de Saint-Pierre

(1) Le 26 octobre, l'*Amiral-Ganteaume*, qui conduisait de Calais à Cherbourg 2184 évacués, fut torpillé dans le détroit; il n'était pas armé! On put le remorquer à Boulogne.

de Calais, comme externats. Les difficultés résultant de la mobilisation du personnel ont été résolues peu à peu, par le concours de collaborateurs bénévoles; à Boulogne, deux vicaires généraux, le directeur des œuvres diocésaines et un secrétaire de l'évêché prennent part à l'enseignement.

*
* *

A Arras, après chacun des deux premiers bombardements, l'évacuation fut conseillée, d'une façon de plus en plus instante, aux « bouches inutiles ». A la fin d'octobre 1914, Mgr l'évêque décida le départ des enfants des orphelinats religieux. Les autorités civiles et militaires apportèrent à l'exécution de cet exode, délicat et douloureux, tous les ménagements et toute l'assistance possibles; la partie la plus difficile du trajet était la marche à pied, jusqu'à une gare voisine, de centaines d'enfants et de personnes âgées ou infirmes, sous la menace des obus pour une partie du chemin. Des autos y aidèrent puissamment.

Le voyage le plus émouvant fut celui de l'institution des Aveugles et des Sourds-Muets, doublement difficile, en raison de l'infirmité des malheureux exilés (1).

(1) D'après les notes de M. l'aumônier et de Sœur C... : « Une heure est donnée pour faire quelques préparatifs sommaires, et à 3 h. 1/2 de l'après-midi, nous abandonnons notre maison; cent trente-cinq aveugles, sourds-muets, infirmes, des deux sexes, sont accompagnés par les Sœurs et par M. l'aumônier Deschamps de Pas. Il faut fournir à pied une étape de 17 kilomètres, pour atteindre Aubigny; il n'y a plus dans Arras de voiture disponible. A la grâce de Dieu!

Près de la porte Baudimont, nous croisons un cadavre de cheval éventré, signe que le bombardement est violent en ce moment sur notre route. Il va falloir traverser 5 kilomètres sous les obus. Des paysans nous en dissuadent. Un capitaine vient nous trouver : « Quelle imprudence! dit-il; la route est aujourd'hui sillonnée de mitraille! Surtout ne vous montrez pas; marchez dans les fossés. » Nous avançons donc péniblement, par deux, *un muet traînant un*

La Providence — et ses représentants visibles — y pourvut; tout se passa sans encombre jusqu'à l'arrivée à Berck, avec des étapes charitablement préparées à Aubigny, Frévent, Fillièvres, Hesdin et Montreuil.

L'orphelinat de garçons du Père Halluin fut accueilli dans le diocèse admirablement hospitalier de Moulins, au Reray et à Sept-Fons, sous la direction du P. Jean Pautrat; celui de Saint-Charles, avec les Filles de la charité, fut adopté par la population de Gannat, sur l'appel de son digne doyen, M. l'abbé J. Marchand (1). La Maison du Bon-Pasteur, si éprouvée, trouva un refuge (2) à la maison mère d'Angers, où M. le cha-

aveugle, nous couchant dans le fossé, chaque fois que le sifflement bien connu nous indique l'approche d'un projectile. Dieu et la sainte Vierge nous protègent, et nous arrivons sans accident à l'endroit où un soldat nous dit : « Il n'y a plus de danger. »

Mais le péril passé, la fatigue se fait sentir, pour les vieux et les vieilles comme pour les plus jeunes. Va-t-il falloir demeurer sur la route ? La Providence veille encore sur nous. Une automobile militaire arrive à grande vitesse; à nos signaux désespérés, elle s'arrête et prend les enfants les plus fatigués. Le brave soldat qui la conduit nous promet de nous faire parvenir d'autres autos, d'Aubigny; nous reprenons lentement notre route, consolés par cette perspective. Des automobiles militaires prennent, avec les infirmes, nos bonnes Sœurs âgées, si généreuses dans cette épreuve. Un lieutenant de dragons, en mettant son auto à notre disposition, nous dit : « *J'ai ma sœur qui est Fille de la charité; je suis heureux de vous rendre service.* » Un capitaine nous demande une prière, en échange de la sympathie qu'il témoigne, en laissant monter trois éclopés dans sa voiture... Nous la lui promettons fidèlement. Partout nous rencontrons, de la part des officiers, un respect, une obligeance qui nous confondent; ils sont visiblement heureux de voir des cornettes!

Peu à peu, grâce à eux, nos rangs s'éclaircissent. Les 42, qui ont fait vaillamment la route complète à pied, arrivent à Aubigny à 10 h. 1/2 du soir, sept heures après le départ. »

(1) Mgr l'évêque d'Arras a témoigné sa gratitude à M. le doyen Jean Marchand, en le nommant chanoine honoraire d'Arras.

(2) L'établissement considérable du Bon-Pasteur a été criblé d'obus à chaque bombardement, peut-être à cause de sa proximité de la cathédrale; une Madeleine y a été frappée mortellement. — Les exemples et les prières de l'aumônier, Mgr Liénard, vicaire général, ont réconforté la Communauté et les enfants jusqu'à la fin de leur périlleux séjour.

noine Vergneau lui continue son fidèle et paternel concours. L'orphelinat de Sainte-Agnès, après un séjour passager à Berck, s'installa à Condette, grâce à la bienveillance de M. l'abbé de Miramon et des châtelains voisins, dans les beaux locaux de la Colonie de vacances et d'une annexe fort utile; il y garda son aumônier, M. le chanoine Hoguet, assisté au besoin par MM. les curés de Condette et d'Hardelot.

*
* *

L'activité de plusieurs comités ou personnalités généreuses a pu suivre nos réfugiés en France, à longue distance, partout où les circonstances les avaient forcés de se retirer; elle leur a montré que la « petite patrie » n'est pas un vain mot, en leur adoucissant les amertumes de l'éloignement.

De là, les organisations, variées dans la proportion des besoins constatés, qui ont permis à des hommes de cœur de faire, matériellement et spirituellement, tant de bien.

A Boulogne, la plume de Ludovic Rémon, — pseudonyme du distingué rédacteur en chef du *Petit Valenciennois*, L. Ramet, — et l'activité de deux Lillois, MM. Chantry, avocat, et Danel, conseiller municipal, ont réalisé des merveilles, pour les « petits enfants », la « protection de la femme et de la jeune fille », les « sous-vêtements chauds » et colis de toute nature, destinés aux jeunes soldats du Nord et du Pas-de-Calais envahis.

Quelques mois avant la guerre, sur l'initiative de Mgr l'évêque, de M. le chanoine Hoguet et du R. P. Jean

de Clerck avait été fondée à Paris, rue Lafayette, 208 *bis*, l'*Union catholique du Pas-de-Calais* (1). Elle devint providentiellement le centre du groupement des réfugiés artésiens : il y a, à Paris, trente-trois mille Artésiens!

Une première fois, Monseigneur la visita, dans son voyage à Paris. L'intéressant bulletin de l'*Union* a rendu compte de cette touchante manifestation (2), commencée aux pieds de Notre-Dame-des-Victoires.

La seconde fois, le 29 février 1916, Sa Grandeur renouvela sa visite, dont un témoin a rendu compte en ces termes (3) :

Qui n'a entendu parler du groupement des réfugiés Artésiens ? Que de misères ont trouvé là un secours, depuis le début de la guerre; que de faiblesses, un appui; que de chagrins, une consolation ! Là se prodiguait le « Sapeur », le R. P. de Clerck, suppléé, depuis quelques mois, par M. l'abbé Dron; là, sonnent chaque mardi les plus beaux noms de l'Artois : Partz, Franqueville, Pas, Fénelon, Bryas, Hendecourt, Planque, Tailliandier; là les Sœurs de Charité de la rue Caulaincourt n° 33, mettent, au service de tous, leur expérience, leur tact, leur sollicitude discrète. Que la Sœur Gabrielle me le pardonne : tous les réfugiés m'en voudraient si je n'osais lui envoyer, ici, l'expression de la reconnaissance universelle !

Le curé de la paroisse est l'abbé Loutil — Pierre l'Ermite en personne. — C'est par lui que Sa Grandeur fut saluée à son arrivée dans la maison des Sœurs de Charité.

(1) Le Conseil d'administration, élu par la seconde assemblée générale, le 24 septembre 1915, se compose de : MM. Pierre de la Gorce, de l'Académie Française et Vte d'Hendecourt, président général des conférences de Saint-Vincent de Paul, vice-présidents; A. Taillandier et Lefebvre du Prey, députés; marquis de Riencourt, marquis de Partz, comte Ch. de Kergorlay, E. de Resnes, Vte de Raismes, baron de Valence de Marbot, E. Froissard, A. Bernard, conseillers; de Lhomel, baron du Passage, trésoriers; Aubrun, Colombel, avocats-conseils; Guerrin, V. Tabary, Frans, Cte Jean de Partz, Henri et Jean Leviez, secrétaires.

(2) *Bulletin de l'Union cathol.* du P.-de-C., pp. 14-15.

(3) *Croix du Pas-de-Calais*, 5 mars 1916.

Après un entretien familial avec les membres du Comité, Mgr Lobbedey descendit au milieu de ses fidèles et, dans une causerie tour à tour poignante et pleine de saine gaieté française, il revigora tout son monde. Les vieux évêques du temps des Huns l'auraient reconnu; il continuait, comme l'a si bien dit M. de Resnes, le geste de la race; il refaisait la France comme les abeilles font leur ruche. Aussi, lorsqu'évoquant la vision tragique d'Ezéchiel : « Ces ossements revivront-ils ? » il acclama d'avance la résurrection d'Arras, il y eut des applaudissements enthousiastes dans toute l'assemblée.

Un salut à l'église paroissiale termina par la prière cette inoubliable journée.

Beaucoup tinrent à honneur de défiler devant Monseigneur à la sacristie; et quand il parut, à la sortie, sur le porche de l'église, ce furent de chaudes et unanimes acclamations. Parmi le peuple qui lui fit fête, nous connaissons de braves ouvriers où toute la famille avait chômé ce jour-là : « *Pour revoir Monseigneur, qu'est-ce qu'on n'aurait pas fait?* » écrivaient-ils ensuite, en racontant cette visite.

Le mardi saint, à Notre-Dame de Paris, après sa conférence, le R. P. Janvier eut la charité de recommander l'Œuvre artésienne. Qu'il daigne trouver ici l'expression de la profonde gratitude de Monseigneur l'évêque et de tout l'Artois!

*
* *

Les initiatives privées, partout admirables, — venant à l'aide des distributions de secours officiels, fort bien comprises d'ailleurs, — n'ont peut-être nulle part été plus ingénieuses et plus actives qu'à Boulogne. Nous résumons, d'après les notes pittoresques de M. J. Lardeur, ce que M. Guillaume Delattre et lui, en bons confrères des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, ont fait pour les premiers réfugiés, avec le concours de collaborateurs et de collaboratrices de tout rang :

« Pour tout ce qui n'était pas mobilisable, le billet de logement fut l' « *Hôtel Transatlantique* », près de Bréquerecque, affecté antérieurement aux émigrants. Le propriétaire de cet asile, M. N..., et les fonctionnaires de tout ordre montrèrent beaucoup de dévouement pour ces pauvres gens, dénués de tout; Mlle T..., — une réfugiée elle-même, — Mme G... et sa fille louèrent un rez-de-chaussée voisin, pour y faire une sorte de pouponnière où elles débarbouillaient plus à loisir leurs petits protégés; elles portaient à l'asile, où furent admis une fois plus de douze cents réfugiés, des médicaments et du lait.

Sur appel du *Télégramme*, d'énormes ballots, contenant garde-robes et trousseaux complets, vinrent aboutir à deux adresses de la Haute-Ville. Et les solliciteurs, par troupes de vingt à trente, se succédèrent, parfois de près, du matin au soir. Dans le tas, beaucoup de gens qui, à la veille de la guerre, jouissaient d'une situation au-dessus de la moyenne et qui étaient maintenant dénués de tout; des malades, des infirmes dont les voyages avaient aggravé l'état. Le stock d'objets était vite épuisé; bientôt, dans cette distribution à la criée, vingt mains se tendaient vers le dernier tricot, vers la dernière paire de chaussettes. Et les moins bien partagés, loin de manifester aucune humeur, s'en allaient sous la pluie battante, avec un : « Merci, Monsieur ! » cordial, qui nous touchait au fond de l'âme.

L'initiative du « *Petit déjeuner* » revient à mon ami G. Delattre; six semaines durant, avec l'excellente Mme V... et moi, il servit chaque matin, à des centaines de gens : bol de café bien chaud, petit pain, petite ration de tabac; en trois jours, des appels lancés dans la presse nous valurent une somme de cinq cents francs pour ce populaire « *Petit déjeûner* », dont une pittoresque photographie a fixé le souvenir.

N'oublions pas l'hospitalité donnée par M. l'abbé Anselin à une trentaine de réfugiés, pendant six mois, sous la direction de la bonne et sainte Mlle C..., ni les démarches de M. le juge honoraire B..., pour le placement des malheureux, ni les distributions de soupes faites, Grande-Rue, par les soins de M. B..., ni les innombrables

actes de charité des ouvriers, qui donnèrent un si bel exemple de chrétienne fraternité. »

§ 2. — *Pour les combattants, les prisonniers et les blessés.*

Il ne faut pas songer à être complet, dans l'exposé des œuvres privées qui, d'un bout à l'autre du diocèse, se sont prodiguées, — corps et âme, — en faveur des *combattants*, des *prisonniers*, des *blessés*, sans oublier leurs familles. Elles ont puissamment aidé les organisations officielles, ou agi avec leur concours, pour le plus grand bien de nos chers compatriotes.

Limitons-nous donc à des exemples caractéristiques : nous savons que ceux et celles que nous omettrons de nommer, — involontairement ou sur leur désir formel, — ne cherchent leur récompense qu'aux yeux de Dieu (1).

I

La question des *vêtements chauds*, si importante à résoudre dès l'automne de 1914, a préoccupé de suite toutes les bonnes volontés. Les enfants des écoles s'y sont intéressées, avec un admirable sens chrétien et patriotique, personnel, familial, développé par leurs maîtresses. Une foule d'ateliers de dames et de demoiselles ont été ouverts de tous côtés.

(1) Nous avons surtout utilisé les notes de Mme Voisin, présidente de l'*Union des Femmes de France*, à Boulogne, de Mlle d'Héricault, présidente de la *Ligue des Femmes Françaises*, de Mlle Lenglin, Secrétaire de la *Ligue patriotique des Françaises*, de Mlle Lussigny, présidente des Noëlistes, de M. Furne, délégué général adjoint de la Croix-Rouge, à Boulogne, et de M. Chantry, avocat à Lille.

A Arras, la Ligue patriotique des Françaises ouvrit un atelier de soixante-dix personnes pour la confection ou la réparation des habits militaires, auxquels elle joignit, si on le désirait, des souvenirs religieux. Elle reçut et distribua les envois de son Secrétariat central de Paris, de Rennes, de Gray et de Marseille. Avec un premier achat de 1.300 francs de matières premières, elle fit confectionner une foule d'objets chauds, par les Ligueuses, pour les troupes d'Arras. — La Ligue des Femmes françaises offrit à Monseigneur l'évêque un wagon de vêtements et une somme importante, envoya un millier de colis dans les tranchées et fit « adopter » une centaine de soldats des régions envahies. — De part et d'autre, on songea aux familles en détresse, en même temps qu'à leurs chefs absents, en les visitant et en les aidant.

A Calais, à Aire, à Saint-Omer, à Berck-Plage et à Paris-Plage, des offrandes importantes en argent et en nature furent recueillies, et des dames, surtout des membres de l'une ou l'autre Ligue, mirent en commun leur bonne volonté, afin d'augmenter par leur travail personnel le mérite de leurs dons; outre les secours aux réfugiés, les soldats des régiments de la région ont ainsi été ravitaillés, à pleines automobiles.

Les *Noëlistes*, outre leur participation, — dans tous les centres où elles existent, — à la confection des vêtements chauds, ont aussi offert des colis aux soldats de leur région; elles sont gracieusement devenues « marraines » de guerre, ont coupé et cousu pour les femmes de mobilisés les nombreuses pièces d'une vingtaine de layettes, — près de six cents en tout, — et ont fait accepter cinq de leurs protégés par l'*Œuvre de l'adop-*

tion familiale des orphelins de la guerre. — Saluons spécialement les cinq Noëlistes courageusement restées à Arras, qui s'y occupèrent du soin des blessés et des familles pauvres et procurèrent à celles-ci cent cinquante colis et trente layettes, par un appel aux Noëlistes de France. L'une d'elles, Mlle M.-T. Trannin, « fut frappée mortellement d'un éclat d'obus, à la fin de décembre 1914, et s'éteignit pieusement après huit jours de souffrances, donnant l'exemple profondément édifiant du sacrifice accepté avec une complète et douce résignation (1) ».

A Boulogne, l'initiative de l'administration municipale et le vote d'une subvention, dès le commencement d'octobre 1914, permirent la formation d'un Comité de dames et donnèrent à l'œuvre des *Vêtements chauds* une extension très considérable (2).

Dès l'abord, le Comité (3) eut une excellente pensée, qui permettait de faire le bien à la fois en ville et sur le front. Il fit appel à la main-d'œuvre locale et put ainsi rapidement constituer un atelier important, en s'assurant le concours de coupeurs spécialement habitués à la confection en gros.

(1) Note de la secrétaire, Mlle Wartelle, qui elle-même a été citée deux fois à l'ordre du jour, ainsi qu'une autre Noëliste, Mlle Mougin, pour son dévoûment à Mareuil. — La vie de Mlle Trannin, ancienne élève de *Jeanne d'Arc*, d'Arras, future Carmélite, vient d'être écrite avesc âme par M. l'abbé Ducrocq, sous ce titre : « *Une pure victime du bombardement* (Beauchesne, 1916).

(2) D'après les notes dues à la bienveillance de l'administration municipale.

(3) La commission du Conseil municipal était composée de MM. Bazet, Caplain, Fontaine, Joncquet, Petit. — Le comité des Dames fut ainsi formé : Mme Félix Adam, présidente; MMmes Aigre et Manton, vice-présidentes; Mme Prélot, trésorière; Mlle de Beaumont, secrétaires; MMes Bazet, Banquart, Huret-Fourny, Deransart, Ed. Haffreingue, Chochoy, U. Delcourt, H. Ponticourt, Alavène d'Erlon, Hurt, Manier-Haffreingue, A. Coppin, membres. — Autour de ce comité se sont groupées plus de soixante collaboratrices, outre les bienfaitrices; que *toutes* soient respectueusement félicitées et remerciées!

Cela lui permit de créer une organisation fonctionnant parfaitement, et employant de nombreuses femmes, mères, et filles de mobilisés.

C'est ainsi qu'il proposa à l'administration de l'intendance de mettre à sa disposition l'atelier qu'il avait organisé, avec son matériel et tous les concours existant déjà, tant des ouvrières que des dames qui s'étaient dépensées depuis plusieurs mois. Cette proposition ayant été acceptée, le Comité put réaliser la confection de plus de 468.000 objets, confiés à 1.500 ouvrières, auxquelles il a été payé une totale de 167.000 francs de salaires.

Le concours dévoué des dames du Comité, joint aux dons reçus, permit d'envoyer gratuitement au front plus de 33.000 objets, dont des officiers de tous grades ont assuré la répartition aux hommes sous leurs ordres (1).

II

Il conviendrait de répéter, pour les prisonniers, ce qui vient d'être dit des combattants : de part et d'autre, la sympathie a été universelle, autant que justifiée. A Aire, les prisonniers de la région reçoivent chaque semaine, d'expéditeurs fidèles, de nombreux colis.

Le Comité municipal de Boulogne, — sous le couvert de la Fédération départementale, fondée afin de

(1) En même temps, par le zèle de MM. Chantry, Danel et Lud. Remon, plus de six mille colis étaient envoyés aux combattants des régions envahies du Nord et du Pas-de-Calais, grâce à une souscription faite avec le concours du *Télégramme*, et à une Messe célébrée devant les autorités religieuses, civiles, militaires, avec une quête spéciale. — Tout récemment, les dames des armateurs, par un appel et un sermon de charité prêché par M. le chanoine Sellier, ont recommandé les marins des chalutiers, si courageux et si dignes d'intérêt, en vue de leur obtenir « des vêtements et des douceurs ». Avec un dévouement qu'on ne saurait trop apprécier, ils nous défendent contre les sous-marins. Au milieu des dangers, par tous les temps, ils tiennent la mer, ils veillent pour préserver le détroit et nos côtes des torpilles et des mines. — L'Union des Femmes de France a fondé à Boulogne un ouvroir, pour les réfugiés serbes, qui leur a fourni des vêtements d'octobre à décembre 1915.

garantir la bonne répartition des dons, — a déjà assuré l'envoi de près de deux mille colis de vêtements et de vivres à cinq cents prisonniers. — L'œuvre spéciale des prisonniers, avec le concours actif de Mmes Benoît, Dussausoy et Surmont, a fait aussi de nombreux envois.

A Saint-Omer, un Comité de secours en faveur des prisonniers a son siège chez M. le président du tribunal. Chaque mardi, les dames préparent, en réunion, et expédient les précieux colis.

La Ligue des Femmes françaises a créé, dès novembre 1914, un Comité de secours aux prisonniers des régions envahies du Pas-de-Calais qui, en une année, leur a fourni vingt mille francs de vivres, sans compter les secours intellectuels et autres. Elle se charge des expéditions de la Fédération pour deux cents prisonniers, soit quatre cents colis mensuellement; elle secourt, pour le compte de particuliers, soixante-dix autres prisonniers; enfin elle pourvoit, au nom de l'autorité civile, à la confection et à l'envoi de deux mille colis mensuels.

*
* *

Il a été fondé à Boulogne, par l'initiative de MM. Chantry et Danel, de Lille, avec le concours de la presse, une œuvre d'un haut intérêt, en faveur des combattants et des prisonniers des régions envahies, un *Secrétariat*.

« C'est, dit M. Chantry, la force morale distribuée aux pauvres garçons sans famille : dans toutes les lettres, accusant réception d'un mot ou d'un paquet, on lit : « Depuis six mois, huit mois, je n'avais rien reçu. J'ai pleuré en ouvrant votre colis. Maintenant, je me sens plein de cou-

rage !... Désormais, nous lutterons encore avec plus d'énergie. »

La fondation de ce *Secrétariat* amena l'échange de milliers de lettres; des dames dévouées, et particulièrement la présidente de la Ligue des Femmes françaises, coopérèrent largement à ce travail d'utile réconfort.

Bientôt, il ne s'agit plus seulement de correspondre avec nos chers soldats des régions envahies : sur leur demande, il fallut rechercher leur famille, à travers la France. Ici encore, de nombreuses bonnes volontés s'offrirent.

De la même façon, et par le progrès logique de cette œuvre excellente, le *Secrétariat* rechercha les soldats « disparus », soit dans les ambulances, soit dans les dépôts, soit en Allemagne : trois mille prisonniers ont ainsi été retrouvés (1).

On voit combien ce *secours moral* est important, quels services il rend et quels nobles sentiments il suppose et suscite, au nom de la véritable fraternité, française et chrétienne. *Non in solo pane vivit homo!*

III

Les œuvres se rapportant au soin des blessés ont été, dès le commencement de la guerre, l'objet de la sympathie unanime; elles ont été encouragées par des versements ou des dons en nature très considérables.

Si, à l'origine, l'évacuation des blessés dut se faire par des moyens de fortune, « on se rappelle, dit

(1) On a rattaché à cette œuvre boulonnaise la création d'une *permanence*, et l'organisation de l' « *adoption* », pour les permissionnaires sans famille.

M. Furne, délégué général adjoint de la Société des Secours aux blessés, l'assistance spontanée de toutes les populations, accourues au passage des gares pour chercher à soulager tant de misères ».

L'accumulation des blessés à Arras, les jours atroces des bombardements ont mis en relief bien des dévouements, — payés même de la vie, nous l'avons vu, — parmi les religieuses, les infirmières, brévetées ou non, dont une récompense extérieure n'a pas toujours mis le mérite (1) en un relief suffisant.

Après la bataille héroïque de l'Yser, les blessés et malades affluèrent dans le nord du département, et furent entourés de tous les soins indispensables; mais c'est à partir du commencement de l'année 1915 que l'organisation fut vraiment complète.

(1) A celles dont la *citation* est rapportée plus haut il convient d'ajouter, pour leur héroïsme à Arras, M[lle] Marie-Louise Gherbrant. « Rien n'a pu ralentir le dévoûment de cette jeune fille, qui s'est consacrée, depuis le début de la guerre, au soulagement des soldats blessés. Empressée auprès des malades, se chargeant parfois des besognes les plus pénibles dans les ambulances, son courage est digne des plus grands éloges. » — M[me] Batut, directrice de l'institut Fénelon, « malgré le danger, a apporté son plus actif et son plus généreux concours aux médecins de l'ambulance 3/17 et, pendant le bombardement presque incessant de la ville d'Arras, a continué, de jour et de nuit, à prodiguer ses soins aux blessés et à les rassurer par sa belle humeur et son sang-froid. »

Nous relevons, sur la liste la plus récente des récompenses accordées sous forme de médailles d'honneur des épidémies : Méd. de vermeil, M[me] Renaud, à Berck-Plage; méd. d'argent, M[me] Vereype, à Calais; méd. de bronze, M[mes] Vaillant et de Vesin, à Berck-Plage; M[mes] Clais, Forest, Delomel, à Calais; M[mes] Delplanque, Quentin, Caron de Fromentel, Sagot, à Saint-Omer.

M. l'abbé L. Briche, vicaire au Portel, brancardier-aumônier, vient de mériter, tout récemment aussi, une citation, la *cinquantième* du diocèse.

*
* *

Outre leur devoir professionnel, la charité chrétienne a guidé nos prêtres-soldats, très nombreux, qui sont appliqués par la loi militaire à ces soins matériels; l'un d'eux, M. l'abbé Caridroit, y a succombé; trois ont obtenu la médaille des épidémies : tous se sont montrés dignes de l'estime de leurs chefs.

Parmi les religieuses hospitalières, nous mettons à la première place celles qui ont été victimes de la guerre violente, à Arras et à Souchez; nous joignons à leur souvenir celui de la Mère Marie-Bernard Philippot, religieuse Visitandine de Boulogne, et celui de la Mère Odilia Dusautoir, religieuse de Notre-Dame de Sion, à Saint-Omer, que la contagion et le surmenage ont frappées au chevet des blessés; bon nombre de ces religieuses ont reçu, dans des ordres du jour élogieux, un hommage public.

Les Congrégations qui, par vocation et par tradition, — comme les vaillantes Augustines et Franciscaines, honneur et parure du diocèse, — avaient la sollicitude des hôpitaux, publics ou privés, n'ont pas été les seules à soigner les blessés militaires, avec une recrudescence de dévouement. D'autres ont ajouté cette fonction surnaturelle à celles qu'elles accomplissaient déjà : ainsi les Petites Sœurs des Pauvres, à Calais et à Boulogne; les Filles de la Charité, à Arras, à Bully et à Nœux; les Dames de Sion, à Saint-Omer; les Sœurs de Saint-Erme et celles de Broons, à Berck-Plage; les Sœurs du Bon-Secours, à Arras et à Boulogne (1); les Sœurs hospita-

(1) Celles-ci, avant d'accepter un hôpital de 20 lits, avaient déjà recueilli, dans leur maison de la rue Saint-Martin, les Carmélites de Dixmude, les Sœurs de la Présentation d'Avesnes, et leurs propres Sœurs de la maison d'Arras.

lières d'Auchel; les religieuses de la Visitation de Boulogne. Celles-ci, avec une abnégation particulièrement méritoire, se sont toutes mises au service des blessés, inspirées par la bonté et la générosité salésiennes, en fondant une ambulance de soixante-dix lits, dans leur monastère providentiellement sauvegardé.

*
* *

Avant la guerre, les deux rameaux de la Croix-Rouge qui se développent dans le département, — la *Société de secours aux blessés militaires* et l'*Union des Femmes de France*, — avaient des installations bien organisées et facilitaient l'obtention des diplômes, — brevet de guerre et brevet supérieur, — qui devaient rendre des services, imprévus peut-être, mais immédiats et très considérables, dans toute notre région.

Il suffira, pour en juger, de savoir que les collaboratrices de l'*Union*, à l'hôpital de la rue Cazin, à Boulogne, sont au nombre de quatre-vingts, sous la direction de Mme Voisin, assistée de Mme Bimbenet, et que le nombre d'infirmières de la *Société de secours*, pour les quatre hôpitaux français de Paris-Plage, sous la direction de Mme Jannet, s'élève au même chiffre.

Les infirmières, elles aussi, ont eu leur vaillante, mais douloureuse victime, dans la personne de Mme Devin, d'Hirson, infirmière à l'Ermitage de Paris-Plage, qui a payé de sa vie, au milieu des hommages de tous et des prières de l'Eglise, son dévouement aux blessés.

*
* *

Outre les hôpitaux militaires officiels, les « hôpitaux bénévoles » font au département comme une couronne,

sanglante et glorieuse à la fois, dont nous ne pouvons donner le détail. Citons seulement quelques chiffres et les noms des directeurs et directrices des œuvres.

La *Société française de secours aux blessés militaires* (Croix-Rouge française) avait dans le département, au début des hostilités, 22 hôpitaux inscrits (1). Pour faciliter le service, le département fut détaché de celui du Nord, et mis sous la direction, très compétente et très dévouée, de M. Furne, comme délégué-général adjoint.

A Calais, l'hôpital de la Croix-Rouge, avec cent lits, a à sa tête Mme Foissey, assistée d'un comité de dames et de la Sœur Marie-Michel pour le service des fiévreux; les soins médicaux sont donnés par le docteur Crèvecœur. La Société a, de plus, un hôpital de 100 lits pour l'armée belge, sous la direction de Mme d'Ocagne.

A Saint-Omer, l'hôpital de la Croix-Rouge est installé, avec 45 lits, sous la direction de Mme Caron de Fromentel, dans les vastes salles du monastère des Dames de Sion; la Société des jeunes Amis des Blessés, formée d'élèves des établissements secondaires, recueille, pour les blessés et malades, des objets utiles et agréables.

A Boulogne, l'hôpital de la Croix-Rouge est situé à la Clinique de la rue de la Paix, sous la présidence de Mme R. de Rosny, avec le concours dévoué de MM. les docteurs Lamiot et Bluysen, de l'infirmière-major Mlle J... et d'un comité de dames; la Société a dû constituer deux annexes en ville, aux Petites Sœurs des Pauvres (30 lits; 3.000 journées) et au couvent du Bon-Secours (20 lits;

(1) Cette société possédait en France, au 1er novembre 1915, 771 hôpitaux contenant 56.679 lits: dans le P.-de-C., elle a dépensé près de cinq cent mille francs depuis le début de la guerre.

500 journées); de plus, un hôpital a été créé à Wimereux, sous la direction de Mme Brugnon et de M. le docteur Deseille (20 lits), et un autre à Marquise (30 lits), sous la direction de Mlle de Viry. Les trois présidentes viennent de recevoir des récompenses officielles (1).

A Montreuil, sur l'initiative de M. G. de Lhomel et sous la présidence de la très regrettée Mme de Saint-Jullien, il a été créé dans l'Orphelinat un hôpital dirigé par Mlle de Saint-Jullien, infirmière-major, médaillée des épidémies.

A Saint-Pol, l'hôpital auxiliaire n'a eu qu'une courte durée, les locaux ayant été occupés par l'état-major, il a été transformé en une infirmerie de gare, très utile pour les malades de passage.

A Hesdin, on a créé une ambulance de la Croix-Rouge, dans les bâtiments de la Mairie, avec une annexe pour un service d'ophtalmologie.

A Bully-les-Mines, l'hôpital créé par la Société des Mines de Béthune a été héroïquement desservi, malgré un bombardement, par la Sœur Jeanne et la Sœur Marguerite, et par tout le personnel de l'ambulance : MM. les docteurs Mancel, A. et P. Bréhon, Jonas, infirmier, Vittu, pharmacien, et M. l'ingénieur Boussert, directeur.

L'*Union des Femmes de France* possède, rue Cazin, à Boulogne, un grand hôpital où le nombre de journées s'est élevé à 18.762; M. le docteur Déjardin est préposé au service médical. — Elle dirige aussi à Calais (2) un

(1) Nous avons parlé plus haut des hôpitaux de Berck et de Paris-Plage, à propos des visites de Monseigneur, pages 437 à 442.

(2) A Calais également, fonctionne le Dispensaire Devaux, hôpital bénévole, honoré du don du Saint-Père, après le bombardement qui l'a atteint (35 lits; fondateur : Mgr Debout; médecins : M. le Dr Leroy, M. le Dr Lefebvre).

hôpital important, de soixante lits, sous la direction de Mme Berquet et de M. le docteur Deroide.

De plus, à partir du 15 mai, elle dirige l'ambulance de la gare des Tintelleries, avec ravitaillement des soldats dans les trains.

Elle a participé, avec la *Société de Secours*, à la « Journée » du 14 juillet 1915, et au fonctionnement du poste de secours de la grande gare de Boulogne, avec ravitaillement (1), d'octobre 1914 à février 1915.

Mentionnons encore l'œuvre du *Souvenir français*, à laquelle le soin de l'entretien des tombes, dans les cimetières militaires, incombe de plus en plus, et celle des *Mutilés de la guerre*, qui vient de fonder une succursale à Boulogne, sous la présidence de M. Furne.



En plusieurs circonstances, Mgr l'évêque, reçu avec une respectueuse gratitude par les administrateurs et le corps médical, a voulu apporter à ces hôpitaux ses consolations et ses encouragements, d'ordre spirituel et matériel.

Par deux fois, Sa Grandeur a pris la parole à Boulogne, en faveur des deux sections unies de la Croix-Rouge et du Souvenir français.

La première réunion a eu lieu à Notre-Dame de Boulogne, à Pâques 1915 :

« *Pitié, admiration, reconnaissance* », tels sont les senti-

(1) Une autre infirmerie de gare a été fondée à Etaples, par M. le curé de Paris-Plage, MM. Vibert et Facon. Grâce à de généreux bienfaiteurs, notamment M. Foucaut et Mme Steneham, il a été, au moment des passages si nombreux de trains de troupes et de trains sanitaires, distribué plus de dix mille francs de secours en deux mois.

ments, exprimés par la prière, que nous fait éprouver le souvenir de nos morts et de nos blessés. Honneur à tous ceux, honneur à toutes celles qui, à divers titres, de toute leur âme, de tout leur dévouement, les soignent et les guérissent !

Honneur aussi à ceux qui, comme vous aujourd'hui, ajoutent l'or de leur charité à cette sollicitude constante qui, sous les plis du drapeau de la Croix-Rouge, est prodiguée à nos chers blessés, à nos chers malades !

La seconde assemblée a eu lieu, en l'église Saint-Nicolas, le 21 novembre 1915, en présence de S. M. le roi de Portugal Manuel, et des autorités civiles et militaires. Sa Grandeur a exposé les raisons du patriotisme catholique :

Nous devons aimer la patrie comme catholiques, sans préjudice certes, mais au contraire pour le plus grand bien de cette universelle fraternité des âmes que le Christ apporta au monde. La France est l'apôtre de la civilisation chrétienne par tout ce qu'elle est, par sa place, par sa langue, par les races qui la composent, et par son histoire.

Croyant cela, aimer et défendre notre Patrie, ce n'est pas seulement aimer et défendre un territoire, des biens et des intérêts temporels, c'est encore aimer et défendre tout un passé, tout un héritage de gloire et de grandeurs religieuses, de travaux consacrés à la défense de la foi, de luttes soutenues pour le Christ et son Eglise.

Croyant cela, ce n'est pas nous qui songerons à découronner la France, à lui ôter quoi que ce soit de ce qui fait son légitime orgueil : gloires littéraires et gloires scientifiques, gloires des arts et gloires militaires, gloires civiques et gloires religieuses; nous les saluons toutes et sommes prêts à jeter le cri : « Gare à qui les touche ! gare à l'ennemi qui les souille ! »

Croyant cela, ce n'est pas nous qui arrêterons la France dans sa prospérité, la troublerons dans sa paix, commettant ainsi le crime de ceux qui blessent le sein qui les a formés,

ce que le grand docteur d'Hippone appelle le « parricide de la patrie qui contient à lui seul tous les crimes. »

L'heure a sonné où il faut courir aux frontières menacées, ce n'est pas nous qui retardons les dévouements; nous les excitons sans cesse, et sachant que les peuples ne se sauvent pas seulement par les efforts humains, nous implorons le secours de Celui qui porte dans ses mains la destinée des nations.

Aussi, quand nous, Evêques, nous élevons la voix pour avertir, pour donner de respectueuses mais austères leçons, parce que nous voyons dans certaines mœurs un danger pour les âmes, un risque pour notre honneur, un péril pour la race — qu'on le sache bien ! — c'est encore l'amour qui nous fait parler : l'amour d'une France que nous voulons toujours plus saine, plus forte, plus digne de ses éminentes qualités et de sa sublime mission. Nous l'aimons à ce point que pour elle nous versons notre sang, tout notre sang. C'est par centaines et centaines que nous comptons les victimes sacerdotales qui ont mêlé leur sang au sang de vos fils et de vos frères. Que de prêtres et de lévites de l'Artois et du Boulonnais sont tombés au champ d'honneur, heureux et fiers de mourir pour leur mère très aimante et très aimée : la France ! Tel est le patriotisme catholique.

IV

Si nos blessés ont reçu, de tous ceux qui le pouvaient et le devaient, tout ce qui était nécessaire au rétablissement de leurs membres meurtris pour la patrie, les secours utiles à leur âme ne leur ont nulle part manqué.

Certes, leur liberté de conscience a été assurée — — nous avons eu pour preuve à Boulogne la délicatesse avec laquelle les Petites Sœurs des Pauvres ont aidé à suivre les pratiques de leur religion douze blessés mahométans, tirailleurs tunisiens; — mais quelle bonne volonté, quelle ferveur, quel désir de remercier

Dieu et de vivre spirituellement en union avec la famille lointaine, des centaines et des milliers de soldats ont manifestés! Il y a eu des baptêmes (1), des confir-

(1) Cornilleau a raconté, avec verve, sa visite au « clairon noir » Goundia et à son sergent, chez les Sœurs de Bon-Secours à Boulogne :

« Un petit parloir de couvent transformé en ambulance. Quelques lits seulement, quatre de chaque côté, mais pour les blessés qui reposent ici, c'est plus intime, cela ne sent pas les grandes salles d'hôpital aux relents de pharmacie... Goundia est du nombre de ces privilégiés. Goundia, c'est un clairon des tirailleurs sénégalais, un nègre du plus beau noir, charpenté en hercule, mais la physionomie bonne et gaie. Il a été blessé en Belgique; ramené dans cette maison de calme et de repos, où les religieuses gâtent leurs soldats comme des enfants, Goundia y a retrouvé son sergent, blessé au même combat que lui — son sergent qu'il aime, qu'il sert et qu'il suit comme un bon chien. Alors, il a fallu les mettre dans des lits côte à côte, sans cela Goundia eût préféré coucher sur le plancher, au pied du lit de son sergent...

Tout le temps que nous causons avec le sergent, Goundia ne nous quitte pas des yeux. Il ne comprend pas tout, mais il boit littéralement et il devine notre conversation. Ses bons yeux sourient et jettent sur sa physionomie noire aux traits rudes et saillants une expression d'intelligente douceur... C'est maintenant l'heure du déjeuner; la sœur lui apporte une tasse de café au lait bien chaud et velouté.

— Oh! ma zoura, toi bonne, toi zolie...

Goundia boit, après s'être bien assuré que son sergent en a autant, mais, soudain, il nous regarde et nous tend sa tasse.

— Toi boire... Tiens!

Bon et brave Goundia! son premier mouvement est toujours de partager. On le comble de friandises. Il donne tout aux autres blessés.

La sœur revient. Goundia la regarde, et, battant des mains :

— Bonne zoura, quand moi guéri, moi danser tam-tam pour toi...

— Et moi aller remercier toi Paris.

Mais le sergent lui dit qu'il va falloir retourner au feu, qu'il y a encore des Boches à combattre et à chasser, Goundia se dresse sur sa couchette :

— Oh!... canon... boum, boum... Y a bon...

Puis un éclair passe dans ses yeux. Il saisit son clairon accroché au-dessus du lit, et, avec un entrain, une ardeur, un souffle qui électrisent la petite salle, Goundia, superbe dans sa chemise rouge et sous son bonnet phrygien, sonne la charge à pleins poumons ».

Chez lui, Goundia a connu les missionnaires; ici, il retrouve la même foi qui lui a été prêchée au Sénégal, et il demande le baptême. Son sergent l'instruit, — car il est le seul in-

mations, des premières communions, des unions réhabilitées; il y a eu surtout, par la pratique de la vie chrétienne, reprise ou accrue, la promesse de la fidélité à Dieu, que confirment des correspondances touchantes, vibrantes de foi et de reconnaissance; après la guerre, cela nous refera, un peu partout, une France nouvelle.

§ 3. — *Pour les Œuvres diocésaines de guerre.*

Mgr l'évêque, dans sa lettre pastorale du 21 juillet 1915, a recommandé en ces termes les *Œuvres de guerre* de son diocèse :

Nous espérons n'être pas traité de mendiant importun, en sollicitant, pour les Œuvres diocésaines de guerre, la charité matérielle.

Avant de vous tendre la main, — comme un père qui demande à ses enfants la subsistance dont il a besoin, — Nous avons, par discrétion, laissé passer devant Nous bien des œuvres dignes de votre généreuse pitié; mais Nous avons l'assurance qu'ayant été vous-mêmes sollicités bien des fois personnellement, vous avez conscience des instances qui, perpétuellement et non sans raison, se pressent autour de votre évêque et qu'il ne peut rejeter.

Grâce à vous, Nous avons reçu déjà, dans Notre ambulance du Saint-Sacrement, les blessés et les malades par mil-

terprète possible, — et pour cela il refait sa propre instruction religieuse. Gouñdia admet et accepte tout, y compris la monogamie. Avant le baptême, on l'invite à *signer* l'attestation écrite qu'il embrasse, librement, volontairement, la foi catholique. Et il signe, par ce moyen qui ferait tressaillir d'aise Bertillon : il pose l'index droit sur le papier, et un témoin fait une trace d'encre à *chaque phalange*. A la cérémonie, un parrain et une marraine, très sympathiques à l'ambulance, apportent leur concours. Gouñdia reçoit de pieux cadeaux. Et le lendemain, avec son sergent, il fait sa première communion, avec une ferveur d'ange. Il doit partir promptement; il sera confirmé à Marseille!

liers, jusqu'au jour où les obus meurtriers la rendirent inhabitable et commencèrent à la détruire.

Enumérer nos ruines d'aujourd'hui, prévoir celles de demain serait impossible; daignez-Nous épargner cette douleur, et accorder votre confiance au Comité de prêtres et de laïques qui, sous Notre présidence, s'est occupé déjà des blessés.

Les blessés de la guerre, vous le savez bien, ne sont pas seulement ceux qui ont souffert dans leur corps. Combien de nos compatriotes ont dû chercher au loin un asile! D'après une statistique officielle, ils sont 108.816, sur 457.742 réfugiés! Parmi eux, combien de personnes honorables sont devenues des pauvres honteux, glorieusement honteux! Que d'orphelins, d'orphelines, d'enfants dans la misère, dont la subsistance et l'éducation chrétienne exigent Notre concours (1)! Que d'autres diocésains habitent encore à quelque distance de leur foyer ruiné, cultivateurs sans fermes, employés sans fonctions, ouvriers sans travail, et permettez-nous d'ajouter : pasteurs sans presbytères et sans paroisses! C'est au cœur de leur évêque qu'ils confient discrètement la destruction de ce qui, chez eux, était indispensable à la vie.

Et lorsqu'il faudra, dans d'autres étables de Bethléem, restaurer le culte de notre Dieu, le culte de la Vierge Marie, le culte des Saints locaux, vers qui se tourneront d'abord les supplications, sinon vers Nous?

Certes, Nous avons confiance dans la sollicitude qui déjà prépare officiellement la réparation des dommages de la guerre, pour tous ceux, égaux en loyalisme et en patriotisme, qui en auront souffert; mais Nous savons que, partout et toujours, la charité a sa place marquée à côté de la justice, et Nous demandons de Nous aider à la faire belle et grande, sans préjudice des œuvres catholiques indépendantes de la guerre, dont la sollicitude Nous incombera de plus en plus.

Déjà, de diverses régions de la France, Nos vénérables

(1) Depuis lors, Monseigneur, faisant sienne la déclaration du cardinal Amette, a recommandé à MM. les curés de dresser le dossier des orphelins de leurs paroisses, de créer un Comité local et de s'affilier à l'*Association* parisienne *des Bons enfants*.

frères dans l'épiscopat Nous ont largement tendu une main secourable — et nous ne saurions trop les en remercier, eux et les fidèles de leurs Eglises (1); — déjà la jeunesse de nos écoles catholiques Nous offre (2), et Nous l'en bénissons, —

(1) Mgr Penon, évêque de Moulins, a prescrit, le 15 août 1915, une quête pour les œuvres diocésaines d'Arras : « Nous vous adressons aujourd'hui un appel nouveau, pour la région dévastée actuellement avec un raffinement de barbarie. Nous vous l'adressons surtout pour tout le diocèse dont l'évêque, admirable de courage et de dévoûment, a été votre évêque avant d'être appelé par le Saint Siège, et sur la demande du clergé d'Arras, à gouverner ce vaste diocèse où l'attendait une mission à la fois si douloureuse et si glorieuse.

La France entière est fière de son héroïsme, et de plusieurs diocèses de France, on lui a adressé déjà de généreuses offrandes. Le diocèse de Digne lui adressait récemment plusieurs milliers de francs. Le diocèse de Moulins se doit à lui-même d'être au premier rang en ce moment, et d'envoyer à Mgr Lobbedey, qui a été si généreux lui-même pour son premier diocèse, une offrande qui soit le digne hommage de la piété filiale la plus reconnaissante et la plus méritée. »

Mgr l'évêque d'Arras a répondu avec effusion, en ces termes : « Si votre charité s'est tournée vers le diocèse d'Arras, avec une particulière bienveillance, c'est que l'Evêque de ce diocèse a eu l'honneur de Vous précéder sur le siège de Moulins.

Je n'ai pu oublier une Eglise à laquelle je m'attachai comme on s'attache à une première Epouse; ses prêtres, ses fidèles n'ont point cessé d'être au nombre de ceux pour qui je prie toujours; de leur côté, ils veulent bien songer à moi et subvenir à ma détresse; ce que j'aurais fait volontiers s'ils eussent été dans le besoin, ils le font avec une libéralité qui m'émeut et dont je Vous prie de les remercier en mon nom comme au nom de mes diocésains. »

Mgr Lobbedey a reçu des dons d'un bon nombre de ses frères dans l'épiscopat, notamment de NN. SS. les archevêques et évêques d'Agen, Angers, Aix, Auch, Bayeux, Besançon, Bordeaux, Bourges, Clermont, Digne, Evreux, Fréjus, Grenoble, Lyon, Mende, Paris, Rennes, Saint-Claude, Saint-Flour, Séez, Sens, Toulouse, Valence.

Sa Grandeur les remercie de toute son âme, et remercie également les compatriotes éloignés, que leur cœur généreux rapproche de nous : tel dom Lebas, de Pas-en-Artois, prieur de la Chartreuse de Sierra-s.-Bruno (Calabre); tels des missionnaires et des chrétientés des extrémités du monde. — Joignons ici ceux qui se dépouillent de souvenirs personnels, comme M. l'abbé J. Fassy, curé de Lamanon (dioc. d'Aix), lequel a offert le beau calice de sa première Messe.

(2) Dans les écoles, pensionnats et Collèges libres, les volumes de prix ont été remplacés par un élégant diplôme, avec la signature autographe de Sa Grandeur : « *Que Dieu bénisse votre patriotique charité!* » — Il en sera de même pour 1916.

la valeur de ses prix. Suivez ces exemples charitables, et vous Nous permettrez ainsi de redire cette parole de l'Esprit Saint : « *Ecce nova facio omnia; je renouvelle toutes choses* », à l'exemple de saint Vaast, et selon les traditions de cette « éternelle recommenceuse » qu'est l'Eglise de Dieu.

*
* *

A cet appel général, Monseigneur a ajouté un autre appel, plus particulier, concernant la restauration, au moins provisoire, des églises dévastées ou détruites, là où le pays cesse d'être envahi.

Dans notre seul diocèse, combien d'églises ont été dévastées ! Sans parler de Notre cathédrale, 50 à 60 sont déjà en ruines. Et quelles ruines ! Que reste-t-il de quelques-unes pour mériter même ce nom ?

Le 27 octobre dernier, un de nos écrivains disait :

« J'ai vu Ablain-Saint-Nazaire. De son église, une pile de maçonnerie, une sorte de colonne subsiste... A Carency, un soldat heurte du pied la monture de plomb d'un vitrail et dit : « Tiens ! l'église était donc là ? »

Ainsi a été sapé, brûlé ce que l'on croyait immuable, ce qui avait demandé de longues années peut-être pour être debout sur ses assises.

Semblables aux glorieux soldats que nous pleurons, nos sanctuaires sont tombés au champ d'honneur. Nous ne pouvons rendre la vie à nos chers morts, mais nous pourrons redresser nos murailles écroulées.

Une fois la tourmente passée, ce sera notre grande œuvre. En effet, les maisons particulières sortant de terre et réapparaissant une à une, est-ce que la maison de tous, la maison de Dieu seule ne renaîtrait pas ? Il faudra qu'elle renaisse la première, car, on l'a bien dit (1), « la réfection des temples dévastés est à la base de toute réédification sociale, demain nécessaire ».

(1) *Pour les églises dévastées de France et de Belgique*, article de M. Tancrède Rothe, professeur de droit naturel à l'Université catholique de Lille. (*Croix de Paris* du 29 septembre 1915.)

Mais on n'attendra pas que ces temples nécessaires soient achevés, avant de réorganiser le service divin. Sans retard, on s'occupera d'établir des abris provisoires, d'arranger des bâtiments quelconques, afin que les morts ne restent pas sans prières, et les vivants sans culte religieux (1).

S'adressant spécialement aux dames de l'Œuvre des Eglises pauvres, Mgr l'évêque ajoute (2) :

Certes, j'ai toujours aimé, toujours admiré votre Œuvre, mais c'est bien à l'heure présente que je vois plus clairement toute son utilité et toute sa grandeur.

Que, dans un temps où les misères, au lieu de décroître, semblent s'accumuler les unes sur les autres, on n'en laisse aucune sans secours, rien de mieux; l'Eglise veut que les cœurs deviennent plus sensibles à la pitié, les mains plus

(1) Un comité de Secours aux églises dévastées des régions envahies s'est formé récemment à Paris, sous la présidence d'honneur de S. E. le cardinal Amette. Il a été chaudement approuvé par le Souverain Pontife, qui a daigné envoyer une offrande personnelle de cinq mille francs.

Les souscriptions, comme les demandes de secours et de renseignements, doivent être adressées à Mme la Secrétaire, 3, rue Oudinot, Paris.

Nous prions Mme Henri Taillandier, M. et Mme Henry Cochin d'agréer tous Nos remerciements pour le concours qu'ils ont donné et donnent encore à cette œuvre si catholique et si française.

(2) Lettre pastorale du 8 novembre 1915. — Déjà Sa Grandeur a été entendue : peu avant sa mort, Mgr Catteau, évêque de Luçon, a reçu une délégation de l'Œuvre des Pauvres églises de son diocèse, lui offrant délicatement pour son pays d'origine *tous les travaux de l'année*. Du diocèse d'Aix, on se propose d'adopter telle ou telle paroisse artésienne. A Paris, la générosité est la même. A Boulogne, la Ligue patriotique des Françaises, section d'Arras, vient d'établir un atelier de 25 dames, à l'Ecole Sainte-Ide, pour les églises pauvres. — A Montreuil, l'Œuvre très douloureusement éprouvée par la mort de sa présidente, Madame de Saint-Jullien, l'âme de toutes les œuvres de la ville, va maintenir ses réunions. — Des Comités de dames sont en formation à Berck-Plage, Paris-Plage et ailleurs. — Des écoles libres consacrent à la confection des linges sacrés le temps du travail manuel. — Les *Noëlistes* favorisent aussi les « *trousseaux eucharistiques* » des prêtres-soldats et des églises dévastées.

largement ouvertes, à mesure que se multiplient les infortunes. Pourtant, il y a une hiérarchie dans les besoins et, par conséquent, un ordre à suivre dans l'exercice de notre charité. *Et quand Notre-Seigneur lui-même est au nombre de ceux que la guerre a dépouillés, n'est-ce pas à Lui que doivent aller nos premiers secours?* Quand le lieu où se célèbre le culte divin, quand le sanctuaire doit être le centre de tout futur groupement paroissial, le foyer d'où rayonneront les énergies qui assureront aux organisations nouvelles une vitalité plus chrétienne et plus forte que celle d'autrefois, n'est-ce pas à lui qu'il faut pourvoir avant tout ?

Vous y pourvoirez, Mesdames, et sans exhorter à nouveau votre dévouement qui m'est connu, je fais aujourd'hui un pressant appel à la bonne volonté des personnes nombreuses à qui il serait possible, sous votre direction, de s'associer à vos travaux.

Les unes ne sont peut-être pas libres de leur temps; qu'elles veuillent bien alors faire à votre Œuvre une aumône dans la mesure de leurs moyens. J'entends ici, par aumône, certains objets en nature, aussi bien que de l'argent.

L'appel ne s'adresse pas à l'argent seulement, mais encore à l'industrie féminine, s'exerçant soit à des ouvrages neufs, soit à l'accommodement d'étoffes et de parures qui pourront servir à ce dessein.

Le soin de fournir des ornements sacerdotaux aura en même temps l'avantage d'occuper des ouvrières sans travail.

Il est certainement dans nos villes des personnes assez nombreuses, à même de vous aider et de mettre au service de votre œuvre l'industrieuse habileté de leurs doigts. De plus, parmi les jeunes filles de nos pensionnats libres, il n'en est aucune qui ne s'estimera heureuse de faire, sous la direction de ses maîtresses, un travail qui est en même temps un acte de la plus haute charité.

Quant aux dames de la campagne, je n'ignore pas que, par suite de l'absence de leur mari ou de leurs fils, elles ont plus de charges à supporter; quelques-unes, cependant, ont encore assez de moments libres pour coopérer à vos tra-

vaux après s'être concertées avec quelque dame associée d'une cité voisine.

Enfin, parce que, de Boulogne, la pensée franchit vite l'étroit bras de mer qui nous sépare de la nation alliée, j'ai pensé que, si les hommes s'unissent pour se défendre contre un ennemi commun, les femmes pouvaient s'unir dans l'exercice d'une même charité, et que nos religieuses françaises établies en Angleterre s'emploieraient volontiers à nouer ces nouvelles et précieuses relations.

Ainsi, l'alliance des peuples n'irait pas seulement à repousser un agresseur injuste, elle irait jusqu'à réparer l'un des plus grands maux qu'il a causés.



Concluons donc, avec Maurice Barrès (1), qui est comme toujours l'instigateur d'idées généreuses et pratiques, dans son bel article sur *les Eglises qui veulent naître et les Eglises qui refusent de mourir* :

J'ai vu en deux matinées les églises qui veulent naître et les églises qui refusent de mourir. Quelques-uns croient à un antagonisme : l'art moderne d'un côté, les vieilles pierres de l'autre, et en légende : *Ceci tuera cela.* Eh non ! fort aisément les deux pensées peuvent s'aimer l'une l'autre, se respecter et se marier.

L'héritière ne doit pas se presser. Que l'antique église, s'il se peut, vive éternellement, avec ses infirmités, ses blessures et ses mutilations. La conservation et l'utilisation d'une ruine coûtera toujours infiniment moins cher qu'une construction neuve et plaira mieux à tous les regards, à tous les cœurs. Maintenons jusqu'à l'extrême limite les églises anciennes, mais pour le jour où la ruine s'affaisse, une jeune pensée doit se tenir prête à prendre corps, et qui sait ? au lendemain de la guerre, devant la nécessité de construire du neuf, nos architectes en viendront peut-être

(1) *Echo de Paris*, 24 février 1916.

à se définir clairement le caractère que doit avoir une église au XX[e] siècle...

Même où l'on s'est battu, l'église veut et peut vivre. Il ne faut pas croire qu'on soit obligé de démolir une église bombardée. Ah! sur le front, c'est terrible, c'est irréparable. Cherchez l'emplacement où se trouvait Notre-Dame-de-Lorette, vous le retrouverez malaisément. Les églises d'Ablain-Saint-Nazaire et de Carency ne sont plus qu'un amas de décombres. Là nous devrons reconstruire, et sur l'ancien emplacement, nos architectes auront à faire œuvre moderne.

...Quatre-vingt-dix pour cent des églises peuvent être sauvées; c'est reconnaître que dix pour cent gisent à terre. Il faut les reconstruire sur l'ancien emplacement. A chaque fois que j'ai vu un amas de décombres, j'ai dit d'abord : « N'y touchons pas! Que le crime demeure à jamais comme un témoignage et une leçon! » Que donne cette idée à la réflexion? Peu de chose. Les décombres pourriront, ne parleront pas après-demain aux nouvelles générations, et dès demain seraient un élément déprimant quand tout va vouloir renaître. Surtout placé comme l'est toujours l'église. Une ville ne peut pas vivre avec un cadavre au centre.

Une indemnité pour dommage de guerre est due à tout bâtiment communal. L'église, bâtiment communal, touchera cette indemnité, et se relèvera.

Le problème principal pour la construction des églises nouvelles n'est pas de savoir si l'on aura beaucoup d'argent. « Dois-je construire une masure ou bien un palais? » — Ce n'est pas, architecte, m'interroger sur l'essentiel. Permets seulement à l'église d'obéir au vœu de sa nature; laisse qu'elle soit un tabernacle, un silence plein de prières, un chant collectif qui s'élève. Ici tous les hommes deviennent frères et se glissent dans la société des anges. Avons-nous dans le cœur le sentiment qui fait éclore les belles églises? C'est le problème. Il existe, ce sentiment, chez le héros qui marche à la victoire. Quelqu'un saura-t-il le traduire en assemblant des pierres?

CHAPITRE III

Près de nos alliés

§ 1er. — *Angleterre.*

1. — *Prières nationales.* — Le 3 janvier 1915, premier dimanche de l'année, avaient lieu, dans tout le Royaume-Uni et ses colonies, les prières publiques ordonnées par Sa Majesté George V à tous ses sujets de tout culte.

En France, partout où se trouvaient nos alliés, nous nous fîmes un devoir de joindre nos prières à leurs « humbles supplications ».

Ces prières furent particulièrement solennelles à Boulogne, où toutes les autorités se réunirent à Notre-Dame. Au nom de Mgr l'évêque d'Arras, et avec l'approbation spéciale de Son Eminence le cardinal-archevêque de Westminster, M. le vicaire général Rambure expliqua les raisons *générales* et les raisons *spéciales* de la cérémonie.

Comme raisons générales, en rapprochant l'hommage du roi d'Angleterre du tribut des rois d'Orient,

en ce jour de l'Epiphanie, il commenta l'acte de *foi*, symbolisé par l'*encens*, envers le Dieu protecteur de toute justice; l'acte de *charité*, symbolisé par l'*or*, envers les blessés et les réfugiés belges; l'acte de *pénitence*, symbolisé par la *myrrhe*, qui accepte d'avance les tristesses et les deuils de la guerre.

L'orateur exposa ensuite les raisons spéciales qui relient l'Angleterre au culte de Notre-Dame de Boulogne :

« Le cardinal Bourne, qui fut lui-même dans son enfance un privilégié de Notre-Dame et qui a montré dans les circonstances les plus solennelles la reconnaissance de son cœur, me l'écrivait en ces termes touchants : « Son Eminence espère que Notre-Dame de Boulogne voudra bien se rappeler qu'autrefois les rois d'Angleterre et le peuple anglais venaient lui rendre hommage, et par son intercession les armées alliées mettront bientôt les ennemis hors de France. »

Oui, catholiques d'Angleterre et d'Irlande, — si de notre côté nous n'avons pas oublié que saint Patrick fut sans doute notre concitoyen, avant de devenir votre apôtre; — si nous savons qu'il s'est fait de part et d'autre un touchant échange d'apostolat, à l'origine de notre commun appel au catholicisme, — vous, de votre côté, avez été fidèles à ce culte de Notre-Dame de Boulogne, dont l'image figure encore dans les armes de la ville écossaise de Leith. Vos ancêtres sont venus ici, par Wissant, si nombreux en pèlerinage qu'il a fallu des hôpitaux spéciaux pour les recevoir; vos chefs, vos princes, cinq de vos rois, sans compter deux Stuarts, y ont apporté l'hommage de leurs dons pour le trésor de Notre-Dame. C'est au Concile de Boulogne, en présence du futur pape Clément IV, que saint Louis, choisi comme arbitre, a rétabli l'union entre la couronne et la noblesse d'Angleterre; c'est dans l'ancienne église de Notre-Dame que Henri VIII et François I[er], après l'entrevue du camp du Drap d'Or, se sont donné le baiser de paix et de réconciliation. Et depuis lors, vos pieux pèlerinages, les grands exemples de votre colonie catholique, n'ont-ils pas

mérité à votre patrie, de la part de Marie, Notre-Dame des Armées et des Victoires, la même protection qu'à nous-mêmes ?

O patronne spéciale de notre ville, étendez donc votre protection sur tous ces soldats, qu'ils viennent d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse, ou de l'Inde, ou du Canada, ou de l'Australie; étendez-la sur leurs chefs, que je salue avec respect; étendez-la sur leur roi : *Domine, salvum fac regem, et exaudi nos in die qua invocaverimus te.* »

2. *Visite des cardinaux.* — Les catholiques sont relativement assez nombreux dans l'armée anglaise; l'excellente organisation de l'aumônerie a contribué largement à favoriser les enrôlements des catholiques, quand ils étaient volontaires. Aussi S. E. le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, primat d'Angleterre, a-t-il considéré comme un devoir de venir les visiter « sur le front ».

Son Eminence a débarqué du bateau de Folkestone, accompagnée d'un de ses secrétaires.

L'aumônier en chef des catholiques anglais, Mgr Keating, ainsi que l'état-major anglais, se trouvaient sur le quai de la Gare maritime, pour recevoir le prélat à son arrivée, et lui présenter les hommages respectueux de l'armée britannique.

Son Eminence, après s'être entretenue quelques instants avec les généraux anglais, se rendit à l'hôtel Dervaux. A 2 heures, M. le vicaire général Rambure, au nom de Mgr l'évêque d'Arras retenu dans sa ville épiscopale, toujours bombardée, est venu saluer Son Eminence et lui offrir les hommages du clergé français. M. le vicaire général était accompagné de Mgr l'archiprêtre, ainsi que de MM. les doyens et curés de la ville.

A 3 heures, Son Eminence se rendait à la cathédrale, pour mettre sous la protection de Notre-Dame, — en-

vers qui, on le sait, Elle a une particulière dévotion, — la mission de charité qu'Elle venait remplir dans notre région.

Puis Elle alla dans les hôpitaux anglais visiter et consoler les blessés. Le soir, Son Eminence se rendit au Club, organisé sur la paroisse Saint-Nicolas, où se réunissent les soldats catholiques anglais.

Le lendemain, Son Eminence gagnait Saint-Omer, où Elle reçut aussi les hommages du clergé de la ville; de là, Elle se rendit au front et prit ensuite directement le chemin du Havre.

Plus récemment, le cardinal-archevêque de Québec, revenant de Rome, rendit aussi visite, sur le front, aux vaillantes troupes canadiennes; au passage, Son Eminence vint saluer Mgr l'évêque d'Arras.

3. *Organisation de l'aumônerie catholique et du service religieux dans le diocèse* (1). — Les troupes catholiques de l'armée anglaise se composent, en grande majorité, d'Irlandais, d'Ecossais, et de soldats originaires des comtés du nord de l'Angleterre.

L'aumônier-chef, pour les troupes envoyées en France, est Mgr KEATING; sur le front, chaque ambulance a un aumônier spécial; de plus, il y a un aumônier par brigade et même un aumônier par régiment catholique en majorité; à l'arrière, les groupes d'ambulance auxiliaire, les camps de repos et d'entraînement ont des aumôniers assignés, qui assurent les offices et la réception des sacrements avant le retour au front.

Les soldats catholiques sont reconnus par les let-

(1) D'après les notes dues à l'obligeance du P. Grobel, aumônier de Boulogne.

tres R. C. (romain catholique) sur la plaque d'identité; cette indication, en cas de blessure, est reprise sur le registre d'hôpital et la fiche du lit; elle facilite l'appel immédiat de l'aumônier.

Sur le front, pour les hommes au repos, il y a chaque dimanche une messe obligatoire, qu'on appelle : « parade service ». Elle est dite, soit dans les camps, comme à Etaples, soit dans les églises paroissiales, afin d'affirmer l'unité de la foi catholique (1); les soldats y prient, d'une façon édifiante, avec leur livre de messe ou leur chapelet; leurs chants sont pieux et harmonieux.

Pendant le temps de repos, les aumôniers visitent les cantonnements, entendent les confessions, et réunissent les soldats pour le chapelet. Avant de repartir dans les tranchées, ils donnent aux hommes l'absolution générale et la sainte communion.

Afin de témoigner sa satisfaction pour les services rendus par l'aumônerie catholique, le maréchal French a cité à l'ordre du jour de l'armée anglaise les trois aumôniers catholiques : Mgr Keating, le P. Rawlinson, son secrétaire, et le P. Grobel, aumônier de Boulogne.

4. *Cercles militaires.* — C'est la première fois que les catholiques ont organisé des œuvres militaires à l'étranger. Le P. Grobel fit un appel, par le *Tablet*, aux catho-

(1) Rappelons les beaux pèlerinages que, par centaines, les Anglais et les Irlandais ont faits, sous la direction de leur aumônier divisionnaire, au sanctuaire de Notre-Dame de Consolation, au Beau-Marais de Calais. — La Saint-Patrick a été particulièrement solennisée sur le front et dans les cantonnements, par des offices célébrés à l'église. — A mesure que le front anglais s'étend, MM. les aumôniers veulent bien rendre service aux paroisses dont le pasteur est mobilisé. A tous, grand merci.

liques anglais. Les Dames de la *Catholic Womens League* vinrent installer à Boulogne un magnifique cercle, au camp de Malborough. Plus tard, elles en installèrent un second à Camiers. Ces cercles comprennent une chapelle et des salles pour des repas légers, des récréations, avec facilité pour la correspondance. Les dames volontaires viennent à leurs frais pour trois mois, et servent les soldats.

Enfin, à Boulogne, sur la paroisse de Saint-Nicolas, le P. Grobel, avec l'appui du clergé local, a pu établir, rue de la Lampe, un autre cercle, avec chapelle et salles diverses. Cette dernière œuvre, soutenue par lady Philippa Stewart et quelques donateurs et donatrices, donne les meilleurs résultats pour les soldats cantonnés à Boulogne ou de passage.

5. *Ambulances.* — Sur tout le littoral, les Anglais ont installé leurs ambulances, — grâce à la très grande générosité de personnages éminents, fondateurs et bienfaiteurs, — avec tout le confort, la sollicitude technique et la maternelle délicatesse que méritent leurs vaillants soldats. Toutes les facilités sont données pour assurer le service religieux et faire respecter la liberté de conscience : il est formellement interdit d'instituer des services protestants, dans la salle où il se trouve un blessé catholique.

Lorsque Mgr l'évêque se rendit à Calais, Sa Grandeur visita l'hôpital anglais du Casino (1). Elle y fut reçue

(1) Plusieurs journaux anglais ont, dans des articles sympathiques, rendu hommage à Mgr l'évêque d'Arras : citons notamment le *Catholic Times*, du 17 novembre 1914 (*The brave bishop of Arras*), et le *Dumfries and Galloway Standard*, du 10 mars 1915 (*A Pastor from the front*). — A son dernier passage à Saint-Omer, Monseigneur a été très gracieusement accueilli par le maréchal French, que Sa Grandeur a visité.

par le commandant de l'hôpital, ayant à ses côtés les aumôniers catholiques anglais, les Révérends Gabriel Ryan et Woodlock. Mgr Lobbedey parcourut les salles des blessés et des malades, et les divers services de l'établissement. Il prit un vif intérêt à des expériences de radiographie faites en sa présence.

Antérieurement, le vicaire général délégué par Monseigneur avait été reçu, à Paris-Plage, dans les hôpitaux anglais et canadien : Le *Westminster's Hospital*, fondé par la duchesse de Westminster, dans le Casino de la forêt, compte 350 lits et reçoit les officiers blessés; une Société anglaise a fondé plus récemment le *Baltic*, au Casino de la plage, pour 200 lits. Un hôpital destiné aux Canadiens, comptant 300 lits, a fonctionné pendant huit mois à l'hôtel du Golf; les Canadiens qui sont actuellement soignés à Wimereux ont chapelle et aumônier.

6. *Conversions au catholicisme.* — Bon nombre d'officiers et de soldats, depuis leur arrivée en France, ont mieux connu et apprécié le catholicisme. Un certain nombre l'ont étudié, embrassé et le pratiquent avec ferveur. — En voici un exemple :

« Dans les premiers jours d'avril 1916, nous avons eu la conversion d'un soldat anglais.

Séjournant à B... depuis quelques semaines, il avait pris l'habitude de venir chaque soir au salut. La piété des fidèles le toucha beaucoup. La grâce l'attendait; il fut fidèle et empressé à y correspondre.

Pendant qu'on l'instruisait, il fit la connaissance de quatre de ses compatriotes, soldats comme lui, qui étaient catholiques, mais tout à fait indifférents, et qui ne remplissaient aucun de leurs devoirs religieux. Il les décida à l'accompagner et quand il eut le bonheur de faire sa première communion, il eut en même temps la joie d'amener avec lui à la sainte Table ses quatre camarades redevenus sincèrement chrétiens. »

7. *Pieuse fin d'un lord anglais.* — C'était aux derniers jours de septembre 1915, lors des violents combats livrés en Artois.

Ayant perdu contact avec l'unité anglaise à laquelle j'étais attaché à titre d'interprète, j'errais à l'aventure par une nuit pluvieuse lorsque, au petit jour, je me trouvai à proximité d'une église de campagne, encore debout parmi de nombreuses ruines. A peine en avais-je franchi le seuil que mon pied heurta dans l'obscurité une forme humaine, à genoux sur le pavé. Je m'aperçus, mais trop tard, que je venais de troubler dans sa prière un colonel de la vaillante armée anglaise. Je m'excusai de mon involontaire manquement et, lui dévoilant ma qualité de prêtre, j'ajoutai que j'étais entré pour dire la messe.

A ce mot de messe, le bon colonel se leva prestement, en me disant : « Mais on va voir ! » et, me faisant signe de le suivre, me précéda entre une double rangée de blessés, couchés sur la paille, dont la nef était tristement jonchée. Une montagne de chaises fermait l'entrée du sanctuaire, formant comme une barricade qu'il fallut escalader pour accéder à la petite sacristie où eut lieu notre mutuelle présentation. Le hasard venait de réunir un vicaire de Paris, ex-infirmier militaire, et un brillant représentant de l'armée anglaise, le colonel lord Niniam, fils du marquis de Bute dont la conversion au catholicisme eut tant d'éclat à la fin du règne de Victoria, et héros lui-même du fameux roman de Disraëli, *Lothair*. Nous nous mîmes à fouiller les tiroirs en vue de la célébration du Saint Sacrifice. Le bon colonel avait la main si heureuse qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il avait tout rassemblé. On l'eût pris pour un familier de céans. Quant à moi, je n'avais pas encore achevé de revêtir les ornements sacerdotaux qu'il s'offrit de me servir la messe et que soudain il me pria de l'entendre en confession et, me tendant un siège, il tomba à genoux.

Cela va sans dire, il voulait communier à la messe qu'il allait servir.

De temps en temps, dans la pauvre église encore à demi obscure, s'élevait un gémissement plaintif, auquel faisait écho la petite voix de la clochette, conduite avec une cor-

rection parfaite par mon illustre acolyte, tandis que, au dehors, la clameur immense du canon faisait rage. Les pauvres vitraux tremblaient.

La sainte Messe s'acheva sans autre incident notable. Le bon colonel y communia, comme il s'était confessé, avec une foi et une ferveur telles qu'on n'en trouve que sur le champ de bataille. Cette confession et cette communion devaient être, hélas ! les dernières de sa vie.

Deux jours après, le 2 octobre 1915, un boulet lui fendait la tête, tandis que, dans sa téméraire bravoure, il volait au secours de l'un de ses officiers, aux prises avec l'ennemi. Ainsi succombait, héroïque victime de son devoir, ce noble représentant d'une des plus illustres familles d'Ecosse, avant d'avoir atteint la quarantaine.

Dieu veuille consoler ceux qui pleurent cette mort, glorieuse, mais prématurée, son épouse et ses deux petits orphelins !

(*Croix de Paris*, janvier 1916.)

§ 2. — *Belgique.*

I. — Lettres au cardinal Mercier et a M. de Brocqueville

Mgr l'évêque a envoyé en ces termes ses hommages les plus respectueux au cardinal Mercier, à l'occasion de la lettre historique du Carême 1915 :

Arras, le 8 mars 1915.

Eminence,

Des trois Evêques qui appartiennent à la province ecclésiastique du Nord de la France, je suis le seul dont la ville épiscopale ne soit pas au pouvoir de l'ennemi. Mes relations avec N.N. S.S. de Cambrai et de Lille sont malheureusement interrompues; impossible de se voir, de se concerter pour une action commune.

C'est donc en mon nom personnel, comme évêque parlant la langue flamande, comme évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, voisin de la Belgique, que je viens, après tant d'autres, adresser à Votre Eminence mes humbles félicitations pour la courageuse lettre pastorale qu'Elle a écrite, et Lui exprimer la peine indignée que j'ai ressentie, en apprenant les odieuses mesures dont Elle n'a pas cessé d'être l'objet, comme d'ailleurs Ses vénérés collègues les Evêques belges.

Mesures injustifiables, s'il en fut ! car la douleur dont Vous avez fait entendre le cri déchirant, c'est la douleur de tout un peuple, brutalement envahi et cruellement opprimé; la doctrine que Vous avez magistralement exposée est la pure doctrine de l'Eglise; les leçons que Vous avez données avec tant de force sont les leçons mêmes de la conscience catholique.

Et si Vous avez protesté haut et ferme contre des violences systématiquement commises, quel acte était plus nécessaire ? Frédéric II disait : « *Je commence par prendre, je trouverai toujours des pédants pour justifier ce que j'ai fait* ». Cela est encore vrai, au xxe siècle, pour son dernier successeur; mais si celui-ci n'a pas compté en vain sur de complaisants panégyristes, du moins aura-t-il entendu la protestation de Votre Eminence. Votre choix a condamné la trahison, flétri le mal; elle a retenti si fort et porté si loin, qu'elle est saluée par tous les esprits clairvoyants et sincères, comme la voix même de la Vérité et de la Justice.

*
* *

Ce n'est pas assez pour moi de l'admirer, je dois aussi m'en faire l'écho.

Car dans ce cher diocèse d'Arras et surtout dans la ville épiscopale, on a vu se réaliser ce dont Bossuet parlait seulement par hypothèse, quand il disait : « *Sans les lois de la guerre, la guerre ne serait plus qu'un brigandage inhumain, qu'une suite perpétuelle de trahisons, d'assassinats, d'abominations et de barbaries* ». L'ennemi a causé, chez nous aussi, de telles ruines qu'on pleurera longtemps sur elles, avant qu'on puisse les réparer. Des violences ont été

exercées sur mon peuple; violences d'autant plus iniques qu'au lieu d'être le fait de quelques défaillances individuelles, elles ont paru si nettement préméditées et voulues que, d'un mot sévère, mais juste, on a pu les appeler des « *services commandés.* » Que dire de nos églises bombardées, mutilées, mises hors d'usage? Dans certaines régions de ce diocèse, comme en Belgique, il ne reste plus *rien* de nos sanctuaires. C'est la ruine, la dévastation, la misère, la mort.

*
* *

Malgré tout, à l'exemple du Primat de l'héroïque Belgique, nous ne perdons pas courage, parce que regardant plus haut que la terre, nous voyons en Dieu, à côté de la Justice qui décrète ou permet l'épreuve, la Miséricorde qui nous fait tirer de celle-ci de précieux fruits de salut.

Nous souhaitons qu'ils soient abondants; chacun en a le pressentiment : la guerre présente est, dans l'histoire du monde, un événement d'une gravité exceptionnelle. Elle l'est, par la puissance des forces déchaînées, l'immensité des intérêts matériels en jeu, l'importance des problèmes soulevés, et surtout par les conséquences qu'elle entraînera après elle; car il y va, non seulement de quelques remaniements géographiques, de quelques changements politiques, d'hégémonies et de suprématies nouvelles, mais des fondements mêmes de la civilisation vraiment chrétienne et de son avenir.

Je demande à Dieu que partout Il fasse prévaloir la justice sur la force, les saintes et généreuses pensées de la foi sur les calculs intéressés de l'égoïsme.

Quand donc irons-nous tous, sans respect humain, vers Celui

Dont les deux bras cloués ont brisé tant de fers?

Par Lui et à Votre école, Eminence, Nous apprendrons de mieux en mieux ce qu'est le *patriotisme*, ce qu'est l'*endurance* : Votre Lettre Pastorale, on peut le dire sans se

tromper, a été lue, commentée, admirée dans le monde entier : *Multi multa, omnes aliquid, nemo satis.*

Daignez, Eminentissme Seigneur, agréer l'hommage de mon profond respect et de ma sincère vénération.

† EMILE, *évêque d'Arras.*

Le cardinal Mercier, dès qu'il l'a pu, a exprimé de Rome toute sa reconnaissance à Mgr Lobbedey.

Mgr l'évêque d'Arras avait reçu antérieurement cette réponse (1) de M. de Brocqueville, ministre de la Guerre de Belgique :

Monseigneur, je remercie Votre Grandeur de son émouvant témoignage de sympathie, et je suis heureux de lui dire combien les prières de l'évêque de la Flandre française me paraissent précieuses en ce moment.

Dieu veuille préserver votre diocèse de ravages ultérieurs, nous donner à tous le courage et la force qui nous permettent d'affronter les épreuves du jour, et nous conduire à la victoire commune !

Veuillez croire, Monseigneur, à l'assurance de ma haute considération.

DE BROCQUEVILLE.

II. — L'AUMONERIE BELGE DANS LE DIOCÈSE (2)

L'aumônerie belge, à Calais, s'est trouvée, après la vaillante retraite d'Anvers, en présence d'un labeur très considérable, auquel elle a su généreusement pourvoir. Dès le 19 octobre 1914, le service de santé

(1) Il convient d'y ajouter, tout récemment, la courtoise démarche de M. Carton de Wyart, ministre de la justice, qui est venu, au nom de S. M. le roi des Belges, apporter oralement à Monseigneur l'évêque, après le lui avoir écrit, l'hommage de la Belgique reconnaissante.

(2) D'après les notes de M. le chanoine Meulepas, aumônier divisionnaire à Calais.

avait installé 27 ambulances comptant ensemble 1.475 lits; l'autorité militaire permit aux aumôniers proprement dits (1) de se faire aider par des prêtres-brancardiers, pour le soin des blessés et malades ou leur transfert, par trains sanitaires, en Bretagne et en Angleterre, et pour le service religieux des troupes de toutes armes cantonnées dans les villes et les campagnes de la région.

Non seulement les aumôniers réunissaient ces troupes, pour des cérémonies religieuses et patriotiques et pour des prédications avec chants spéciaux (2); mais ils prêtaient au clergé de la région un concours, rendu doublement précieux par la mobilisation, qui leur vaut toute notre gratitude.

Dans les cantonnements belges des environs de Calais, le service de l'aumônerie a été aussi très régulièrement assuré : après l'héroïque résistance de l'Yser, les soldats aimaient à venir écouter chaque soir la parole réconfortante de l'aumônier. Ils priaient et chantaient en commun.

*

Le 28 août 1915, un secrétaire du cardinal Mercier, Mgr Marinis, fut nommé aumônier en chef de l'armée belge, avec tous les pouvoirs d'un évêque par rapport aux aumôniers et au culte. Actuellement, la base belge de Calais comprend un aumônier divisionnaire et une vingtaine d'aumôniers adjoints. Il a été créé pour les

(1) Grâce à une organisation provisoire, que la guerre a rendue définitive, l'armée belge avait le bonheur de posséder un aumônier par bataillon ou fraction équivalente, et un aumônier divisionnaire par division.

(2) M. l'aumônier divisionnaire Meulepas a édité à 200.000 exemplaires un recueil bilingue de *Prières et cantiques*, et à 100.000 un chansonnier noté, publié sous les auspices du ministre de la guerre.

soldats des œuvres militaires, et pour les prêtres et religieux soldats, dont le nombre s'est élevé parfois jusqu'à cent cinquante, on a institué, outre une retraite au mois d'octobre 1915, des conférences spirituelles hebdomadaires et des bibliothèques ascétiques.

Tout ce qui concerne le fonctionnement de l'aumônerie est réglé officiellement dans des réunions spéciales. De Calais, ont été envoyés aux aumôniers de l'armée et de l'arrière pour plus de vingt mille francs d'objets de piété. L'association de Notre-Dame du Salut a adressé aux prêtres belges plus de deux cents autels portatifs.

Le dévouement des aumôniers a produit, dans l'armée et près des blessés, les résultats les plus consolants.

III. — Les ambulances belges de Calais

C'est par milliers que furent accueillis à Calais, en fin novembre 1914, les blessés belges, victimes d'une lutte héroïque soutenue, en dernier lieu, sur l'Yser; on y compta, à ce moment, 68 hôpitaux belges.

Il fallut improviser des ambulances à la hâte, dit un journal local. Dans les locaux sanitaires fonctionnant auparavant ou prêts à fonctionner, les blessés belges trouvèrent tout le confort désirable. Ils furent entourés de soins, dès les premiers instants, à l'hôpital civil, à l'hôpital de la Société de secours aux blessés, à celui de l'Union des Femmes de France, à la clinique Leplat, au dispensaire Devaux, aux Petites Sœurs des Pauvres.

M. le chanoine Piedfort transforma son école industrielle en ambulance. Et MM. les curés de la ville, eux aussi, multiplièrent leurs efforts dans le même sens.

Les Sœurs de la clinique ouvrirent leurs portes toutes grandes aux blessés. L'hospice des Vieillards de la rue Courtenveau fournit deux salles pour officiers blessés. La maison mère des Sœurs Franciscaines organisa un hôpital complet, où plus de soixante malades purent être soignés à la fois; les pieuses religieuses cédèrent leurs lits aux blessés et couchèrent sur la paille.

Les hôpitaux improvisés firent des prodiges, et bien vite on put admirer les résultats qu'ils obtinrent : tels l'hôpital belge du pensionnat Saint-Pierre, celui de l'Institut Industriel du chanoine Piedfort, de Jeanne-d'Arc, de l'école de la rue des Prêtres, des nombreuses écoles officielles de la ville de Calais, sans oublier ceux de maintes usines. Et partout la population rivalisa de charité et de soins délicats, pour faire oublier leur infortune à nos frères malheureux.

La chirurgie, indispensable pour la guérison de certaines blessures, ne fut pas oubliée. Dès les premières heures, on pratiqua les opérations aux hôpitaux militaire et civil, à la clinique Leplat, au dispensaire Devaux et même dans des cliniques improvisées, mais parfaitement outillées. Par exemple, dans la maison des Franciscaines, quatre docteurs procédèrent aux opérations les plus délicates, et, parmi eux, un des plus éminents professeurs de chirurgie de l'Université de Louvain.

Par les soins de la Reine des Belges, son médecin, qui était déjà celui de Léopold II, le chirurgien Depage, établit dans l'institution Jeanne-d'Arc une clinique de premier ordre. La Société de Secours aux blessés s'apprêta, elle aussi, à intervenir dans le même sens.

*
* *

M. le marquis de Vogüé, président de la Société française de Secours aux blessés militaires, ayant offert à S. M. le roi des Belges de créer un hôpital militaire qui prendrait le nom d'hôpital Elisabeth, en l'honneur de Sa Majesté la Reine, M. de Brocqueville, ministre de la guerre en Belgique, fit savoir que cet hôpital devait être installé à Calais, qui sert de base à l'armée belge.

M. de Valence, secrétaire général de la même Société, s'entendit à ce sujet avec le Directeur du service de santé de l'armée, la Municipalité et les divers services intéressés. La Société française de Secours aux blessés envoya à Calais le matériel nécessaire à l'établissement de cet hôpital.

Plusieurs médecins et infirmiers de nationalité belge parlant la langue flamande, de façon à pouvoir se faire comprendre des blessés ignorant le français, furent attachés à cet hôpital. Le duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Louis-Philippe, ne pouvant prendre de service dans les armées françaises, s'engagea pour soigner les blessés à l'hôpital Elisabeth où il a construit, à ses frais, un établissement modèle de radiographie. Sa Majesté la Reine des Belges visita officiellement l'hôpital Sainte-Elisabeth, et deux autres hôpitaux. Mgr le duc de Vendôme, accompagné de la duchesse son épouse, sœur de S. M. le roi des Belges, visita aussi tous les hôpitaux français de Calais.

Lors de son séjour à Calais, Monseigneur l'évêque, après avoir administré le Sacrement de Confirmation à soixante-dix enfants belges de l'école Albert-Elisabeth et

les avoir exhortés en flamand (1), visita aussi l'hôpital belge, où il fut reçu par les autorités militaires, et admira sa belle organisation si rapidement réalisée.

*
* *

Le grand nombre de blessés belges soignés à Calais suppose malheureusement, malgré les soins prodigués, un certain nombre de morts; ils sont allés à leur dernière demeure entourés du respect de tous. Les Français et les Belges sont enterrés au cimetière du Nord; parmi ceux-ci repose un aumônier, le vénérable doyen de Nivelles. A la Toussaint 1915, ces tombes ont été ornées, et des cortèges sont allés y prier. Plus tard, un monument rappellera la mémoire de tous les alliés, qui ont donné leur vie pour une cause sacrée.

IV. — Les colonies belges du diocèse

Il convient de mentionner avant tout, avec respect et reconnaissance, les prêtres belges qui, chassés surtout de la région flamande, ont reçu dans le diocèse un accueil aussi fraternel que possible : ils occupent notamment avec zèle les cures de Carly-Hesdigneul, Campigneulles. Verlincthun, Nielles-les-Ardres, ou font fonctions de prêtres habitués dans des paroisses de Boulogne et Calais, et à Berck-Plage, Etaples, Outreau, Le Por-

(1) Mgr l'évêque a aussi donné la Confirmation, le 30 avril 1916, à 80 enfants de la colonie de 800 Belges, malades, infirmes, orphelins, qui sont reçus à la Chartreuse de Neuville-s.-Montreuil, avec les bons soins de 40 religieuses, sous la direction de M. le docteur Joulet et de M. l'aumônier Plouvier. (*Croix du Pas-de-Calais*, 2 mai 1916).

tel. Ils comblent aussi quelques-uns des vides causés par la mobilisation dans le personnel de l'enseignement libre : Dom Mariage, bénédictin de Maredsous, enseigne avec distinction les sciences à l'institution Saint-Pierre de Calais, et M. l'abbé Mol, qui vient d'être ordonné prêtre par Monseigneur, rend des services signalés à Aire.

Deux Carmels, celui de Dixmude et celui de Poperinghe, ont été recueillis à Boulogne, avec toute la sympathie dont ils sont dignes; un orphelinat des Sœurs de Marie est installé provisoirement à Merlimont.

*
* *

Mgr l'évêque a été heureux de donner les ordres sacrés, dans des ordinations qu'il appelle familièrement « franco-belges », à deux prêtres de Malines, deux prêtres de Gand, quatre prêtres de Tournai, un prêtre de Bruges, un prêtre des Frères mineurs; — un diacre de Bruges, un diacre de Malines, un diacre Rédemptoriste; — un sous-diacre de Tournai et quatre sous-diacres Rédemptoristes. — Sa Grandeur espère que les prières des ordinands susciteront des vocations dans notre propre diocèse. Elle remercie du fond du cœur S. G. Mgr Heylen, évêque de Namur, qui daigne maintenant pourvoir, dans la mesure du possible, aux besoins et à la direction du clergé artésien, en pays envahi.

*
* *

Les réfugiés belges qui sont fixés dans notre département y donnent, au témoignage du clergé, d'excellents exemples de foi : il suffit de rappeler les visites si paternelles, et si bien accueillies, de Monseigneur, à Berck-

Plage (600 personnes, dont 400 de la Flandre), à Paris-Plage (4.000 environ), à Etaples (400 réfugiés, pour lesquels ont été organisés, après une mission, des offices spéciaux), au Portel (près de 2.000 actuellement groupés en une fédération fraternelle, avec réunions et fêtes variées, sous la présidence de M. Ghys).

Dans ces centres, des prêtres belges aident le clergé local, favorisent la piété des Flamands et réalisent, sur ce terrain surnaturel comme on le réalise sur le front, ce mot toujours vrai : *Frater adjutus a fratre, civitas fortis.*

§ 3. — *Lettre de Monseigneur l'évêque aux prêtres anglais et belges résidant dans son diocèse.*

Boulogne, 29 janvier 1916.

Chers Messieurs,

Je viens vous saluer et vous bénir. Aumôniers, infirmiers, brancardiers, chapelains, prêtres intérimaires attachés à nos paroisses, à nos collèges, à nos orphelinats. Soyez heureux (autant qu'on peut l'être aujourd'hui), sur notre territoire diocésain, en attendant que vous puissiez rentrer victorieux dans votre patrie.

Je sais que mes prêtres farternisent avec vous et ne forment avec vous qu'un cœur et qu'une âme. Puisse cette alliance durer! Il est si doux, si consolant de travailler au salut des âmes, dans une parfaite concorde et par des voies surnaturelles! *Charitate fraternitatis invicem diligentes : honore invicem prœvenientes.* (Rom., XII, 10.)

Moi-même, quelle profonde et douce émotion n'ai-je pas ressentie en confirmant vos enfants réfugiés de Belgique, en donnant l'onction sacerdotale aux lévites mobilisés, en servant de père aux enfants et aux prêtres de la nation martyre!

D'autre part, l'Eglise est le sanctuaire de la vérité, comme elle est le temple de la vertu. Tous, tant que nous sommes et quelle que soit notre nationalité, nous avons un chef commun, Père et Pasteur de tous. La colonne de la vérité, n'est-elle pas la Papauté?

De Rome partent la lumière et la vie. Depuis des siècles, les nations comme les individus se tournent vers Rome et en attendent le vrai secours. *Ad limina, ad lumina.* Inspirons-nous toujours, chers Messieurs, des enseignements du Vatican, vrai phare qui dissipe nos ténèbres.

L'épiscopat anglais et l'épiscopat belge sont étroitement unis au Saint-Siège. Il y a trois ans à peine, le cardinal-archevêque de Westminster, présidant les grandioses fêtes de Notre-Dame de Boulogne et les inoubliables solennités de Calais, ne parla-t-il pas avec un respect profond de la chaire de Pierre et de la nécessité de s'y attacher passionnément? Le Pape, peu importe son nom, est debout, comme Jésus-Christ, dans la majesté de sa force divine et dans la touchante humilité de sa faiblesse humaine. Là où est Pierre, là est la vraie Eglise, au dire du docteur de Milan, saint Ambroise.

Le Pape a reçu en héritage toutes les nations et l'Eglise qu'il gouverne s'appelle l'Eglise catholique. Adorons notre Père dans les cieux, mais aimons et bénissons notre Père de la terre. A Benoît XV, que toutes les lèvres sacerdotales apportent leur salut filial, empressé, obéissant.

*
* *

Prêtres anglais, que de saints communs à l'Angleterre et à notre Artois! Quoi d'étonnant, dès lors, si nous marchons d'un même pas, sous les mêmes étendards? Saint Vulgan, saint Kilien, saints Lugle et Luglien, saint Etton, saint Fursy, saint Pierre d'Ambleteuse, vous les vénérez comme nous les vénérons; vous les invoquez comme nous les invoquons.

Quels sont les catholiques anglais venant à Boulogne qui ne visitent sa cathédrale et ne s'agenouillent devant sa célèbre Madone? En des temps difficiles, Calais envoya ses bourgeois au-devant de votre Roi, et le dévouement de ces héros sut attendrir le cœur de votre Reine. Saint-Omer n'oublie pas le souvenir d'O'Connell. Lors de la Révolution française, l'un de nos prédécesseurs, Mgr de Conzié, trouva une large hospitalité sur la terre d'Angleterre. Que de prêtres d'Artois imitèrent leur évêque, passèrent le détroit et trouvèrent l'accueil le plus fraternel dans le clergé!

N'est-il pas juste qu'à notre tour et à l'exemple de nos devanciers, Nous témoignions aux prêtres anglais la même charité, le même dévouement, d'autant plus qu'ils viennent avec leurs compatriotes soldats protéger nos côtes et défendre notre pays. Autour de Loos, de Givenchy, de Festubert, de Richebourg, de Laventie, que de milliers d'Anglais sont tombés glorieusement, héroïquement! Nous garderons avec un soin jaloux leurs cendres et leur mémoire. Nous le disions naguère à l'illustre maréchal French et au vaillant aumônier catholique, Mgr Keating! *Lætamur itaque de gloria*. (I Mach., XII, 12.)

*
* *

A côté de la puissante Angleterre, brille d'un éclat resplendissant la vaillante et catholique Belgique. Le catholicisme est à cette nation ce que la sève est à l'arbre, ce que le sang est au cœur. Nulle part peut-être la race n'a été plus fortement imprégnée de foi profonde et agissante.

Laissez-moi vous le dire, ô prêtres belges, avec une certaine fierté. Pendant dix siècles, n'avons-nous pas eu les mêmes destinées, les mêmes rêves, les mêmes intérêts? Et aujourd'hui encore, par le tempérament, les habitudes et le caractère, l'Artois n'est-il pas le frère de la Belgique?

D'autre part, combien de nos villes et villages portent le nom du saint qui les a fondés, de l'apôtre dont ils gardent le tombeau, du moine qui a porté la hache dans leur forêt druidique et creusé dans leur sol vierge le premier sillon! Or, ces saints, ces apôtres, ces moines, forment notre patrimoine commun. *Estis fratres nostri : maluimus renovare fraternitatem et amicitiam.* (I Mach., XII, 10.)

Saint Amand, saint Ghislain, sainte Rictrude, sainte Aldegonde sont vôtres. Ils sont nôtres aussi. Nos glorieux prédécesseurs : saint Vaast, saint Géry, saint Aubert, saint Omer, saint Folquin, saint Humfroi, saint Jean de Warneton n'ont-ils pas planté leur houlette pastorale dans la Gaule-Belgique, jusqu'à Bruxelles même, où mourut saint Vindicien, en pleine course apostolique?

A l'époque des croisades, les pèlerins armés du Brabant, du Hainaut, de la Flandre, de l'Artois, ne s'uni-

rent-ils pas au cri de « Dieu le veut! » en vue de la libération du tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Chevaliers-apôtres, ils écrivaient les gestes de Dieu. Qui n'a lu leurs exploits légendaires? Notre chère ville de Boulogne ne se glorifie-t-elle pas à bon endroit d'avoir vu le diadème royal ceindre le front de Godefroy de Bouillon, fils de sa pieuse comtesse Ide, dont le seul nom fait battre nos cœurs et auquel vous avez érigé une statue sur une des places de votre capitale?

A la sympathie provoquée par la communauté de souvenirs, de race et de religion, voici que s'ajoutent des sentiments nouveaux, faits d'admiration pour l'attitude sublime de tout un peuple, de pitié pour ses douleurs, de reconnaissance pour les services rendus, et de confiance dans le même avenir réparateur.

Qu'il Nous soit donc permis de saluer votre magnanime monarque, le roi Albert, énergique représentant du droit et de la justice. J'eus un jour l'honneur d'être présenté à sa vénérable mère, la comtesse de Flandre. Je l'entends encore dire cette parole : « Monseigneur, mon fils, si les circonstances l'exigeaient, serait un brave. » Parole prophétique qui s'accomplit en toute vérité, et depuis des mois, aux applaudissements du monde, aux acclamations de la Ville éternelle célébrant, comme l'a dit votre archevêque-primat, « un souverain d'un héroïsme indéfectible dans la virginité du droit, dans l'accomplissement du devoir! »

Qu'il me soit permis aussi d'apporter mon hommage de respectueuse admiration à Son Eminence le cardinal Mercier et aux évêques de Belgique. Superbes de résolution et frémissants de patriotisme, ils ont tenu tête à l'implacable ennemi, ils ont défendu leurs cités et leurs peuples, ils ont affirmé la doctrine, ils ont vengé le

droit, ils ont consolé toutes les misères. Si le lion du beffroi d'Arras a été mordu (je le baisais naguère avec respect, dans la poussière où les obus l'ont fait tomber), le lion belge est debout :

Den fieren Vlammschen Leeuv!

Mais le nôtre, un jour, se relèvera : nous le savons, chers Messieurs; nous le savons, cher Monseigneur Marinis, qui portez si noblement votre dignité et votre charge d'aumônier en chef : et la Belgique viendra le chanter dans la langue flamande.

Zy zullen hem nooit temmen!

*
* *

Avant de terminer, chers Messieurs d'Angleterre et de Belgique, laissez-moi vous féliciter de votre zèle à encourager les soldats, à consoler les blessés, à porter partout le secours très apprécié de votre auguste ministère. *Sanctificate bellum.* (Joel, III, 9.)

Continuez aussi à vous réunir périodiquement selon la volonté du Pape. Les réunions sacerdotales, régulièrement tenues, seront une source de réconfort mutuel. « Là où vous serez assemblés en mon nom, je serai au milieu de vous », a dit le Maître. Que si les retraites du mois ou du trimestre sont possibles, ne négligez pas ce moyen de sanctification que préconisa avec tant d'insistance Pie X, dans sa magistrale exhortation au clergé du monde entier, lors de son Jubilé sacerdotal, en 1908.

Je vous confie, chers et vénérés Amis, au Cœur Sacré de Jésus, roi et centre de tous les cœurs, à la Vierge Marie Immaculée, Reine des prêtres, *Virgo sacerdos*, et

à saint Joseph, le fidèle et vaillant gardien de la Sainte Famille.

Tous les matins, au canon de la Messe, Vous priez pour moi. En retour, je ne cesse de Vous recommander au Tout-Puissant Allié, *tu solus Altissimus*, à Celui qui seul Nous donnera la victoire.

† Emile, *évêque d'Arras.*

CONCLUSION (1)

Nos ennemis ne se lassent pas de chanter : « *L'Allemagne par-dessus tout! Deutschland über alles!* » — « L'Allemagne par-dessus tout »? Qu'est-ce à dire?

Est-ce à dire que leur déloyauté est au-dessus de toute autre déloyauté, que leur mépris injuste des droits les plus saints est au-dessus de tout autre mépris injuste, que leur cruauté froidement voulue est au-dessus de toute cruauté? Alors, oui, ils ont raison. Mais, est-ce à dire que leur civilisation, basée sur la force, triomphera de la nôtre, que leur christianisme faux remplacera notre christianisme vrai, que leur tyrannie enchaînera notre liberté pour toujours? Alors, non, mille fois non!

L'Allemand s'imagine être surhumain, il n'est qu'inhumain; il a cru, venant chez nous, nous montrer des héros, nous n'avons vu que des soudards (2); et si, aux

(1) Extrait de la conférence donnée par Mgr l'évêque à Paris, le 25 février 1916 (*Revue hebdomadaire* du 11 mars suivant, pp. 162-164).

(2) *Gallos pro libertate, Batavos pro gloria, Germanos ad prædam.* (Tacite.)

yeux du monde, il continue à passer pour un peuple colossal, nous ne saluerons jamais en lui un grand peuple.

Il y a deux faiblesses qui désarment un ennemi et qui tiennent son bras enchaîné; il y a deux respects qui triomphent de toutes les colères, le respect de l'homme qui vient de naître et le respect de l'homme qui vient de quitter la vie. Nos berceaux, nos tombes, l'Allemand les a-t-il respectés? Nos berceaux! Voyez, entendez toutes ces Rachel qui se lamentent. Nos tombes! Autour d'Arras, que de cimetières odieusement profanés! Je sais des tombes familiales et des chapelles sépulcrales devenues de vrais fortins, logeant des mitrailleuses. O morts, levez-vous pour une légitime vengeance! Qu'ils se lèvent, s'il en est encore, les habitants de Neuville-Saint-Vaast, Carency, Loos, Thélus, Vimy, Givenchy, Souchez, Ablain-Saint-Nazaire, Notre-Dame-de Lorette, tous raconteront les sauvages attentats d'un sacrilège adversaire! Nous-mêmes, au cimetière d'Arras, sur les tombes sacerdotales que nous saluions avec tendresse, nous avons vu des restes d'obus, et notre prière alternait avec la cantilène lugubre des canons voisins, car chez nous la canonnade n'est pas intermittente : elle ne se tait jamais.

O Arras, ville infortunée qui as cessé d'être belle et n'as point cessé de nous être chère! Plus d'une fois, tu as été éprouvée dans le passé. L'as-tu été aussi terriblement que de nos jours? Jadis tes évêques ont pu te relever. Aurons-nous le même bonheur? En nos mains inhabiles, la truelle et la crosse vont-elles fraterniser? Peut-être. Ne sommes-nous pas le disciple d'un Maître qui possède le secret de toutes les résurrections?

*
* *

Un écrivain d'outre-Rhin, dans un élan de faux mysticisme, s'écriait quelque temps seulement avant la guerre : *J'entends l'approche du pas de Dieu!* Une telle parole, c'est à nous de la dire, à nous qui nous glorifions de notre juste cause et qui voulons, au prix de notre sang, protéger et défendre ce que Dieu lui-même protège et défend.

Oui, j'entends s'approcher, lentement mais sûrement, les pas de Dieu ou, si vous le voulez, les pas de ceux que Dieu dirigera et ramènera dans notre ville déserte, pour qu'elle soit repeuplée; dans notre ville en ruines, pour qu'elle soit rebâtie. Par avance, je vois les enfants et les jeunes gens regagner l'asile studieux que de longs mois d'absence n'ont pu leur faire oublier. Je vois les membres dispersés des familles se retrouver et venir ensemble rallumer le foyer éteint.

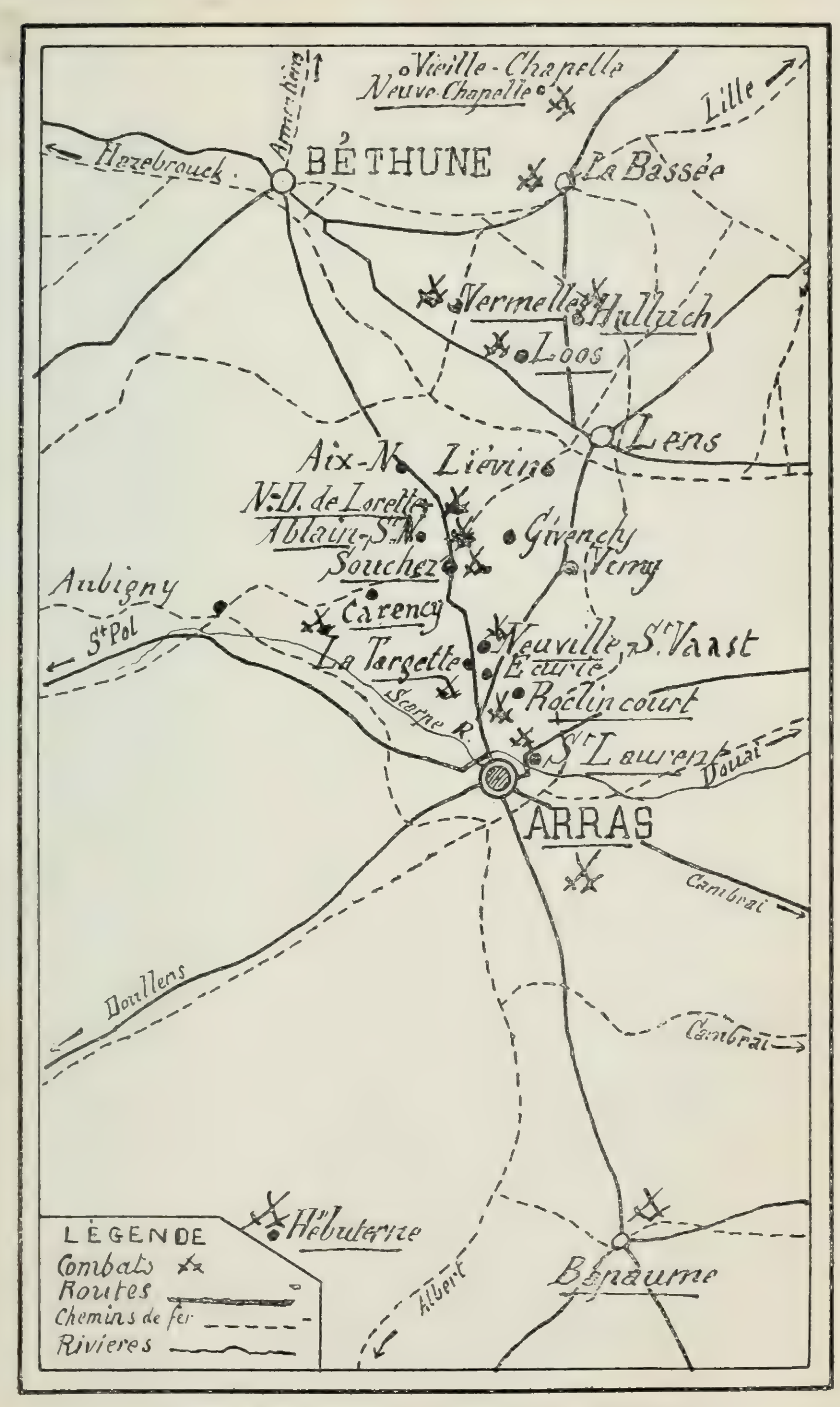
Je vois les religieuses se réunir, à nouveau, dans leurs monastères, les négociants replacer leurs comptoirs, les ouvriers reprendre le labeur interrompu : et la joie est si grande dans les cœurs qu'elle déborde et rend les mains plus actives que jamais.

Tel est l'élan général que les maisons, les monuments religieux et civils, promptement guéris de leurs blessures et redressés, montent plus gaiement dans la lumière d'un ciel qui, lui-même, semble rajeuni. Dans chaque demeure, le travail est plus confiant; dans chaque église ou chapelle, la prière est plus reconnaissante et plus enthousiaste .

Ainsi Arras, notre chère Arras, revivra : et parce qu'il en sera de même pour toutes les villes martyres,

la capitale de la France se réjouira de retrouver intactes autour d'elle toutes les provinces et les cités qui forment sa couronne; et si, parmi les perles de cette couronne, il en est qui lui paraissent, un jour, étinceler d'un éclat plus vif, ce seront, sans doute, celles que la barbarie aura cru, un instant, briser, mais que le courage des uns, la charité des autres auront su rendre non seulement brillantes, mais infrangibles.

TABLE DES GRAVURES



CARTE DU FRONT D'ARTOIS (1914-1915)

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE QUATRIÈME

LE MARTYRE D'ARRAS

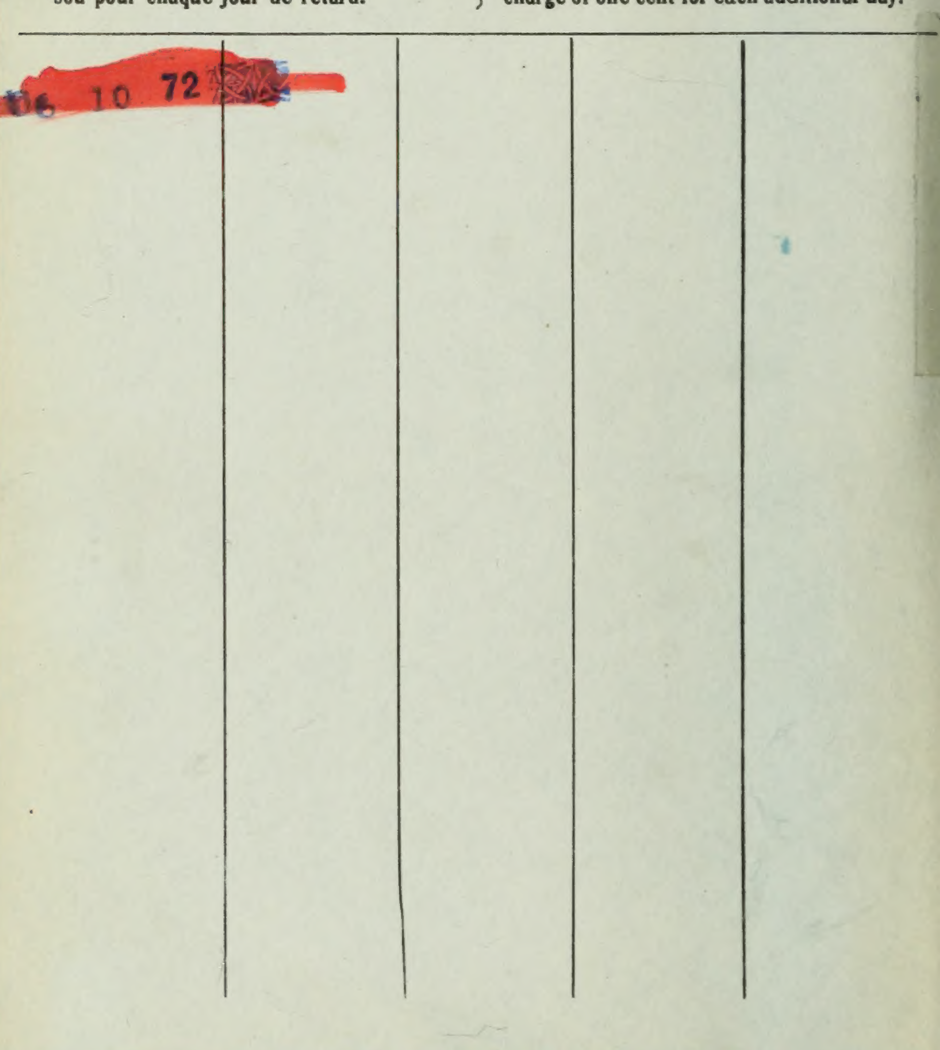
LIVRE CINQUIÈME

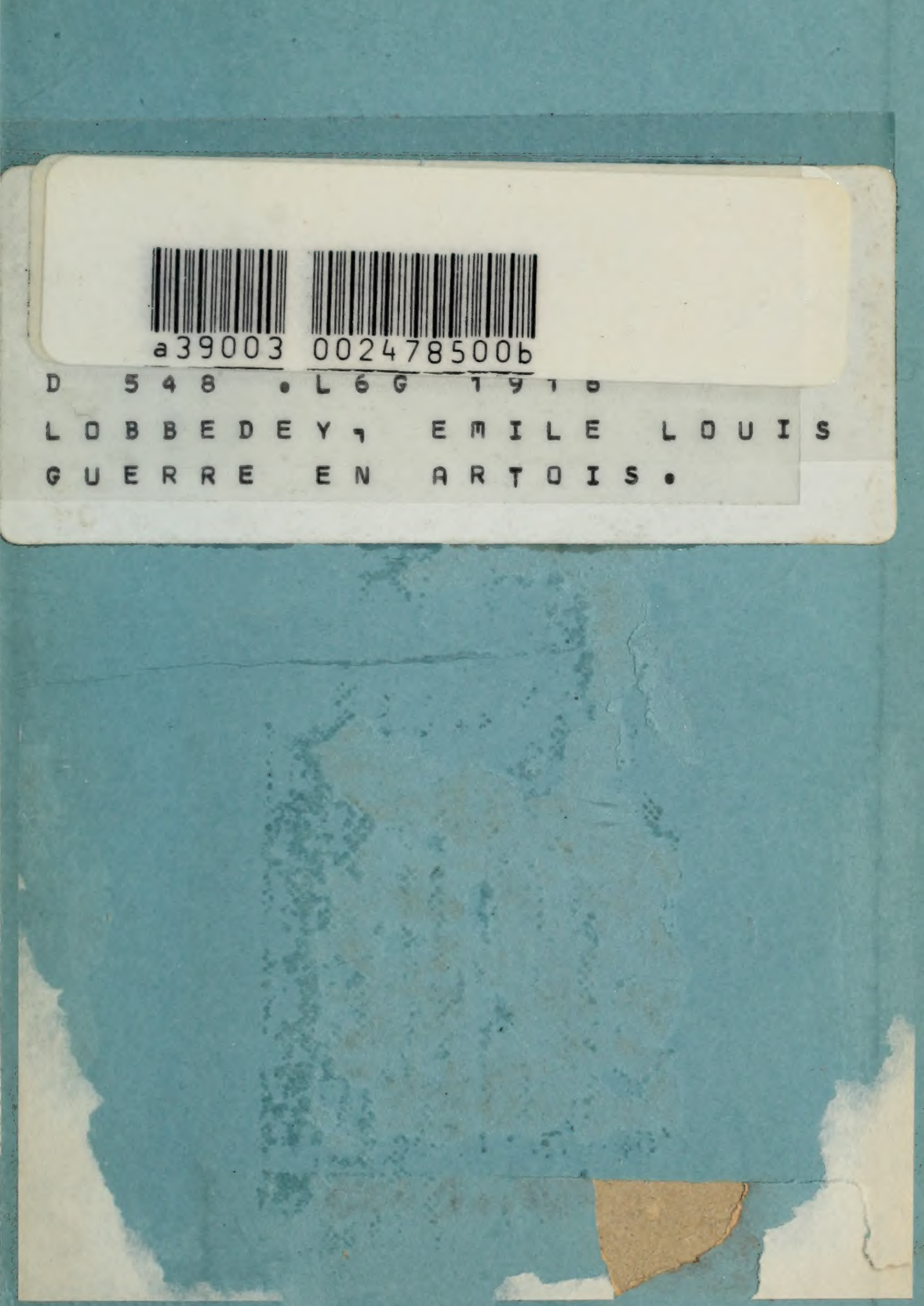
SUR LE FRONT D'ARTOIS

LIVRE SIXIÈME

A L'ARRIÈRE. — FOI ET CHARITÉ

IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, PARIS.


10 72


a39003 002478500b
D 548 .L6G 1916
LOBBEDEY, EMILE LOUIS
GUERRE EN ARTOIS.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 04 22 19 0